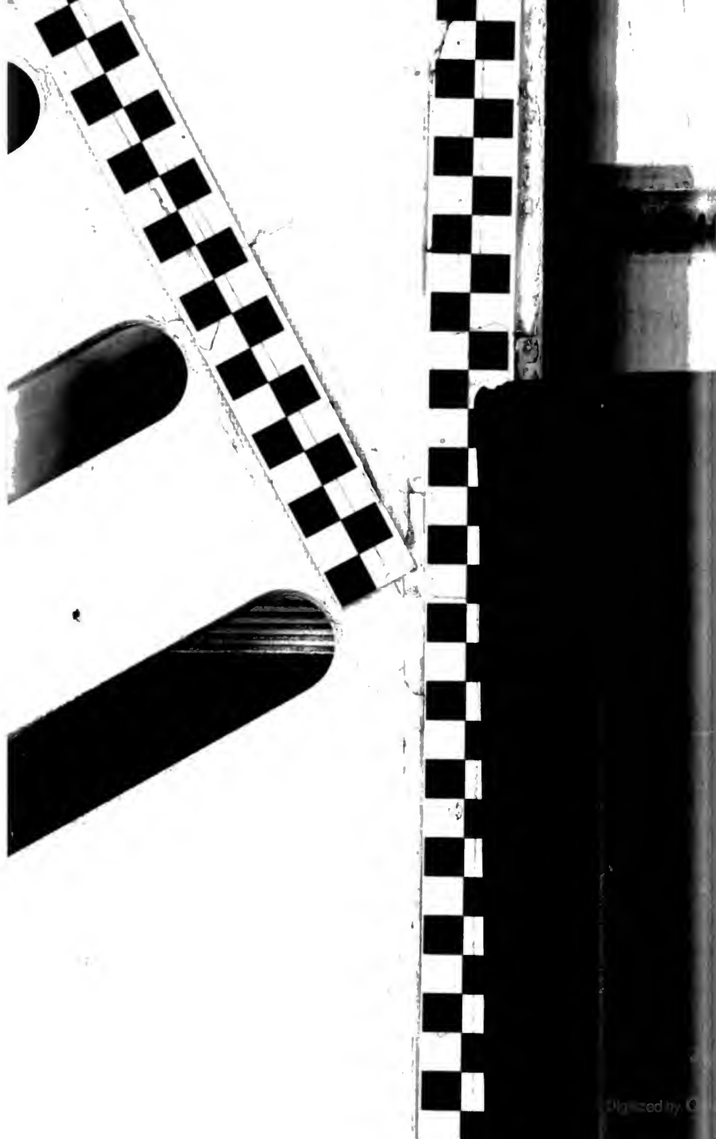
LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE, REVEUES SUR LES...



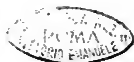






S. 5.





LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

REVUES SUR LES MSS.

ET

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

ET LE SUPPLEMENT DES COMPARAISONS qui ont été perdues.

ON Y A JOINT LES TESTES QUE L'ON A PU TROUVER,

ET

Une Table generale des Matieres.

Par M. DACIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Académie Françoise, & Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME IV.



A PARIS,

Chez { MICHEL CLOUSIER, Quay de Conty, à la Charité.
NICOLAS GOSSELIN, au Palais, à l'Envie.
CLAUDE ROBUSTEL, rue S. Jacques, à l'Image S. Jean.
ET
PIERRE-MICHEL HUART, au Palais, au Grand Cirus. }

M. DCCXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



CAIUS MARIUS.

NOUS ne ſçaurions dire quel eſtoit le troiſiéme nom de Caïus Marius, non plus que celui de Quintus Sertorius, qui tint long-temps l'Eſpagne, ni celui de Lucius Mummius, qui deſtruiſit Corinthe. Car le nom d'*Achaïcus* d'Achéen, qu'on donna à ce dernier, fut un ſurnom tiré de ſa victoire, comme celui d'*Africain*, qui fut donné à Scipion, & celui de *Macedonien*, qui fut donné à Metellus. Poſidonius a voulu ſe ſervir ſur tout de cet argument pour refuter ceux qui ont cru que le troi-



siéme nom des Romains estoit leur nom propre, comme *Camillus*, *Marcellus*, *Caton*; car si cela estoit, dit-il, il s'ensuivroit de-là que ceux qui n'avoient que deux noms, n'en auroient point eu de propre. Mais Posidonius ne prend pas garde que par ce raisonnement il fait d'un autre costé que les femmes sont sans nom propre; car il n'y a jamais eu de femme à qui on ait donné le premier des trois noms qu'on donne aux hommes, & que Posidonius pretend estre leur veritable nom, & que des deux autres le premier est le nom commun, le nom de famille, comme les *Pompeiens*, les *Manliens*, les *Corneliens*, car c'est comme on dit les *Heraclides*, les *Pelopides*, & que le dernier est un nom de distinction, un surnom, qui sert comme d'épithete, & qui est tiré du naturel, des actions, des passions, des avantures, ou de la figure du

Mais Posidonius ne prend pas garde que par ce raisonnement.] Posidonius avoit condamné ceux qui croyoient que le troisiéme nom des Romains, estoit le nom propre. Et il les avoit condamnez sur cette unique raison qu'il s'ensuivroit de-là que ceux qui n'avoient que deux noms, n'en avoient point de propre, puisqu'ils n'avoient pas ce troisiéme, qui estoit seul le nom propre selon leur sentiment. Et Plutarque condamne à son tour Posidonius sur ce que si le premier nom estoit le nom propre, comme il le soustenoit, les femmes estoient donc sans nom propre, puisque jamais on n'a donné aux femmes le premier des trois noms qu'on a donné aux hommes. Mais je ne sçay si cela est absolument vray, il me semble avoir veu dans l'antiquité des femmes appellées *Caia*, *Lucia*, *Publia*, & Valere Maxime dit expressément, *antiquarum mulierum frequenti in usu prænomina fuerunt, Rutilia, Cesellia, Rodocilla, Murrulla, Burra, à colore dicta. Ista prænomina à viris tracta sunt, Caia, Lucia. Publia, Marca.*

corps de ceux auxquels on l'a donné, comme *Macrinus*, *Torquatus*, *Sylla*; car ces surnoms sont comme ceux de *Mnemon*, d'*Aigle*, de *Callinicus*. Mais sur cela la diversité de l'usage fourniroit de grands sujets de dissertation.

Pour ce qui est de l'air & de la figure de Marius, nous avons veu de lui à Ravenne dans les Gaules, une statuë de marbre, qui represente parfaitement tout ce que l'on rapporte de la severité & de la rudesse de ses mœurs. Car estant né robuste, courageux, & uniquement propre aux armes, & ayant eu une education plus guerriere que civile, il apporta dans le commerce des hommes un naturel sauvage & rebours, & quand il fut en autorité, il se montra tousjours intraitable & feroce; on dit mesme qu'il ne voulut jamais ni apprendre les lettres Grec-

La severité & la rudesse des mœurs de Marius paroissoit dans ses statuë.

Son naturel sauvage & rebours.

Il ne voulut jamais apprendre les Lettres Grecques

Mais sur cela la diversité de l'usage fourniroit de grands sujets de dissertation.] Cela est certain, car, comme Ruauld le remarque, autre a esté l'usage des premiers temps de la Republique, & autre celui des derniers sous les Empereurs. Posidonius avoit raison par rapport à son temps, car alors, dit-il, c'estoit le premier des trois noms qui estoit le nom propre: & Plutarque a aussi raison par rapport au sien, car alors on faisoit le nom propre du troisieme. Cette matiere des noms & surnoms des Romains a esté traitée par de trés-sçavants hommes. Ceux qui voudront s'enfoncer dans cette discussion, trés-ennuyeuse, & trés-peu utile, n'ont qu'à lire Sigonius, Robortellus, Brodæus, Politien & autres. Pour moy j'ay tousjours creu que des trois noms *Marcus Furius Camillus*, le second estoit le nom general de la famille, la famille des Furiens, le premier le nom propre qui distinguoit les branches & ceux qui les composoient, & le troisiesme estoit un surnom, & comme un nom de guerre, qui enfin devenoit le nom propre, comme nous le voyons encore parmi nous.

ques, ni se servir de cette langue dans aucune affaire serieuse & importante, trouvant qu'il estoit ridicule d'apprendre & d'employer la langue d'un peuple assujetti.

Aprés son second triomphe donnant au peuple des jeux à la maniere des Grecs, pour la dedicace d'un temple, il entra dans le theatre, mais il ne fit que s'asseoir, & sortit un moment aprés. On rapporte que Platon disoit souvent au Philosophe Xenocrâte, dont les mœurs lui paroissoient trop farouches & trop sauvages : *mon ami, sacrifie aux Graces*. Si quelqu'un avoit peu persuader de mesme à Marius, de sacrifier aux Muses & aux Graces Grecques, jamais il n'auroit adjousté à tant de commandements d'armée si glorieux, à tant de charges si honorables une fin si honteuse & si malheureuse, s'estant abandonné à une colere implacable, à une ambition importune & deplacée, & à une avarice insatiable, qui comme des vents impetueux, le jetterent dans une vieillesse pleine d'injustices & de cruautez horribles, où il perit miserablement, comme on va le voir dans le détail de sa vie.

Les Muses & les Graces Grecques auroient empesché Marius d'estre si feroce.

Elles lui auroient espargné tous ses malheurs.

Si quelqu'un avoit peu persuader de mesme à Marius de sacrifier aux Muses & aux Graces Grecques.] Ce n'est point par entestement pour son pays que Plutarque fait icy l'éloge des Muses & des Graces Grecques; il est certain qu'elles seules peuvent donner la perfection à l'esprit, & que ni pour la vie civile ni pour les ouvrages il ne faut guere rien attendre de bien parfait de ceux qui ne les connoissent pas. Il y a pourtant des naturels si heureux qu'ils sont au-dessus des regles.

Il estoit né de parents entierement inconnus, pauvres & qui estoient obligez de travailler de leurs mains pour gagner leur vie. Son pere avoit nom *Marius* comme lui, & sa mere s'appelloit *Fulcinie*. Il ne vint que tard à la ville, & par consequent il ne commença que tard à connoistre les mœurs & les manieres de Rome, & à avoir commerce avec les gens polis. Jusques-là il avoit tousjours vescu dans un bourg appellé Cirrhajaton dans le pays des Arpinates, où il mena une vie trés-grossiere, si on la compare à la vie douce & polie des villes, mais temperante, sage & trés-semblable à celle des anciens Romains.

Naissance obscure de Marius.

Sa premiere campagne fut contre les Celtiberiens, lorsque Scipion l'Africain assiegeoit Numance. Son Capitaine ne fut pas long-temps sans s'appercevoir qu'en force, en courage, & autres qualitez pour la guerre il estoit fort au-dessus de tous ceux de son âge, & que la nouvelle discipline, que Scipion avoit introduite dans les armées en substituant une vie dure

Premiere campagne de Marius, la III. année de l'Olymp. CLXI. 131. avant l'ere Chrestienne.

Ses grandes qualitez pour la guerre.

Dans un bourg appellé Cirrhajaton.] Il y a de l'apparence que ce nom est corrompu, & qu'il faut lire *Cernetum*, comme Xylander l'a corrigé sur ce passage de Pline liv. 3. chap. v. où en descrivant la premiere region de l'Italie, il parle de *Cernetum* & adjouste, *Cernetani, qui Mariani cognominantur. Les habitants de Cernetum à qui on donnoit le surnom de Mariani.* Il y a de l'apparence qu'on les nommoit ainsi pour faire entendre qu'ils estoient compatriotes de Marius. C'est une chose assez estonnante qu'on ne sçache pas plus certainement dans quel lieu precisement estoit né un homme comme Marius, qui a tant fait parler de lui dans le plus grand theatre du monde.

& frugale à la vie molle & somptueuse qui les corrompoit, il l'avoit embrassée sans peine, comme y estant desja formé & habitué.

Combat singulier qu'il fit à la veuë de son General.

On dit qu'un jour il combattit un des ennemis à la veuë de son General & le tua. C'est pourquoy Scipion taschoit de se l'attacher en lui faisant toutes sortes d'honneurs, & en l'appellant souvent à sa table; & l'on raconte qu'un soir que Marius avoit l'honneur de souper avec lui, la conversation estant tombée par hazard sur les Capitaines qui vivoient alors, quelqu'un de la compagnie demanda à Scipion, soit qu'il doutast veritablement, ou qu'il voulust lui faire sa cour, *quel Capitaine le peuple Romain auroit aprés lui qui pust le remplacer?* Scipion frappant doucement de la main sur l'espaule de Marius, qui estoit assis au-dessus de lui, *ce sera à l'aventure celui-cy*, respondit-il, tant ces deux hommes estoient heureusement nez, l'un pour marquer dés sa jeunesse combien il seroit grand un jour, & l'autre pour bien connoistre & conjecturer les grandes & glorieuses suites qu'auroit un tel commencement. Il est certain que ce mot de Scipion fut pour Marius comme une voix Divine qui l'eleva à de hautes esperances. Ce fut ce mot qui, plus que toute autre chose, le porta à se jetter dans le gouvernement de la Repu-

Grande loüange que Scipion donna au jeune Marius.

Ce mot de Scipion fut comme une voix divine pour Marius.

' *Il est certain que ce mot de Scipion fut pour Marius comme une voix Divine.*] Ce Jugement de Plutarque est beau, ce mot d'un grand personnage, comme Scipion, devoit faire sur Marius le mesme effet qu'un oracle.

blique. Il fut d'abord Tribun du peuple par la faveur & par la protection de Cecilius Metellus à la maison duquel il estoit attaché de pere en fils.

Il fut d'abord Tribun du peuple.

Dans son Tribunat il voulut faire passer une loy sur la maniere de donner les voix & les suffrages. Comme cette loy paroissoit diminuer l'autorité des Nobles dans les jugements, le Consul Cotta s'y opposa, & persuada au Senat de la rejetter, & de citer Marius devant lui pour venir rendre raison de la proposition qu'il en avoit faite. Le decret estant donné, Marius entra dans le Senat, non avec l'embarras & l'estonnement d'un jeune homme, qui avant que d'avoir fait aucune action d'esclat, s'ingeroit de reformer la Republique, mais avec l'asseurance & la confiance que lui donnoient par avance les grandes actions qu'il devoit faire un jour. D'abord il menaça Cotta de le traisner en prison, si tout à l'heure il ne revoquoit son decret. Cotta s'estant tourné vers Metellus, lui demanda son avis, Metellus se levant appuya l'avis du Consul. En mesme temps Marius fit appeller un Licteur qui estoit à la porte, & lui commanda de mener en

La II. année de l'Olympiade CLXV. 117. ans avant N. S.

Les grandes actions qu'on doit faire un jour donnent par avance l'asseurance & la confiance.

Marius Tribun entreprend de faire prendre un Consul en plein Senat, & de le mener en prison.

Mais avec l'asseurance & la confiance que lui donnoient par avance les grandes actions qu'il devoit faire un jour.] Un grand personnage ne tire pas seulement l'asseurance & la confiance des grandes actions qu'il a faites, mais aussi de celles qu'il doit faire un jour; & la raison en est sensible, car le principe, qui doit operer ces grandes actions, est en lui, quelque jeune qu'il puisse estre, & produit ces grands effects.

prison Metellus. Celui-cy en appella aux autres Tribuns ; mais aucun d'eux ne vint à son secours, de sorte que le Senat abandonna & annulla son decret. Marius sortit du Senat, tout glorieux, & alla à la place, à l'Assemblée du peuple & fit passer & autoriser sa loy.

Ce commencement le fit passer d'abord pour un homme roide, qui seroit inaccessible à la crainte, qui ne demordroit jamais de rien par honte ni par respect, & qui seroit tousjours prest à s'opposer & à resister au Senat pour soustenir les interests du peuple. Mais par une action toute contraire il effaça bientost cette opinion, que l'on avoit conceuë de lui. Quelqu'un ayant proposé une loy, qui portoit que l'on distribuëroit gratuitement du bled aux Citoyens, Marius s'y opposa de toutes ses forces, & l'ayant emporté, il se fit honorer & respecter également des uns & des autres, comme un homme incapable de favoriser l'un des deux partis contre l'utilité publique.

Marius regardé comme un homme qui n'avoit de parti que celui de l'utilité publique.

Aprés le Tribunat il demanda la grande Edilité. Car il y a deux rangs d'Ediles, le premier est celui des Ediles Curules, ainsi appellez de certains sieges à bastons courbez sur lesquels ils sont assis quand ils rendent la justice, & l'autre, qui est beaucoup moindre, c'est celui des Ediles, qu'on appelle du peuple. On elit les Ediles Curules les premiers, & ensuite dans le mesme jour on procede à l'election des autres.

Marius

Marius voyant donc clairement qu'il alloit estre refusé pour la premiere Edilité, se borna d'abord à demander la seconde ; mais comme cette poursuite parut trop insolente & trop opiniastre, il ne reussit pas mieux à celle-cy. Et bien qu'il eust essuyé ainsi deux refus dans le mesme jour, ce qui n'estoit jamais arrivé qu'à luy, il ne rabattit pourtant rien de sa fierté & de son audace.

Marius essuye deux refus en un jour dans la poursuite de l'Edilité.

Peu de temps aprés il poursuivit la Preture, & pensa encore estre refusé. Enfin il fut éleu le dernier, mais on l'accusa d'avoir brigué contre les loix, & d'avoir corrompu ses Juges. Et ce qui le rendit le plus suspect, ce fut un Domestique de Cassius Sabacon, que l'on vit dans l'enclos, où l'on fait les élections, parmi ceux qui donnoient leurs suffrages. Or ce Sabacon estoit un des plus intimes amis de Marius. Il fut donc appellé devant les Juges & interrogé ; il respondit que bruslant de soif à cause de l'excéssive chaleur, il avoit demandé de l'eau fraische ; que son valet lui en avoit apporté dans une tasse, & s'estoit retiré aprés qu'il eut bu. Ce Sabacon bientost aprés fut chassé du Senat par les Censeurs de la nomination suivante, & il parut meriter cette note d'infamie, ou à cause de cette fauf-

Marius esleu le dernier Preteur.

Cassius Sabacon chassé du Senat.

Ce fut un domestique de Cassius Sabacon.] Ce Sabacon avoit fait aller son Valet pour donner sa voix parmi les autres, ce qui estoit défendu, car les Esclaves n'avoient point de suffrage.

Et il parut meriter cette note d'infamie, ou à cause de cette fausse deposition, ou à cause de son intemperance.] Car si ce qu'il disoit

ſe dépoſition, ou à cauſe de ſon intemperance.

Caïus Herennius fut encore appellé en teſmoignage contre Marius, mais il reſpondit que ce n'eſtoit pas la couſtume à Rome que l'on teſmoignaſt contre ſes clients, & que les loix deſchargeoient de cette neceſſité les Patrons, c'eſt ainſi que les Romains appellent les protecteurs, & la famille de Marius, & Marius lui-meſme avoient tousjours eſté ſous la clientele de la Maiſon des Herenniens. Les Juges ayant receu cette excuſe d'Herennius, Marius lui-meſme s'y oppoſa, diſant que la premiere charge publique, à laquelle il avoit eu l'honneur d'eſtre nommé, l'avoit delivré & degagé de cette condition de client, ce qui n'eſtoit pas abſolument vray, car toute charge de Magiſtrature ne delie pas les clients, qui en ſont reveſtus, des devoirs envers leurs Patrons, & ne les diſpenſe ni eux ni leur race du reſpect & de la ſouſmiſſion qu'ils leur doivent, mais ſeulement celle à laquelle la loy attache le droit du ſiege Curule. Cependant malgré toutes ces raiſons, l'affaire de Marius alloit fort mal les premiers jours, & il eſtoit en grand danger d'eſtre condamné, tant

Les Patrons ne teſmoignoient point contre leurs clients.

Marius s'oppoſe à l'excuſe d'Herennius.

Toute charge de Magiſtrature ne delioit pas les clients.

de ſon Valet, qu'il eſtoit allé lui chercher un verre d'eau, & s'eſtoit retiré enſuite, eſtoit faux, il meritoit d'eſtre chaſſé du Senat à cauſe de cette fauſſe depoſition, & s'il eſtoit vray, il le meritoit de meſme, à cauſe de ſon intemperance de n'avoir peu reſiſter à la ſoif pendant l'election.

Marius lui-meſme s'y oppoſa.] Il aimoit mieux eſſuyer le danger de cette accuſation de brigue, & ſe tirer de la condition de client, qui lui paroiſſoit honteuſe.

les Juges lui eſtoient contraires ; mais le dernier jour il fut abſous contre l'attente de tout le monde, les Juges s'eſtant trouvé partagez & les ſuffrages égaux. Il ſe gouverna paſſablement dans ſa Preture.

L'année ſuivante on tira au ſort les Provinces, & l'Eſpagne Ulterieure lui eſchut. On dit qu'il la purgea de ſes voleries & de ſes pirateries, car cette Province eſtoit encore alors barbare & ſauvage, & les Eſpagnols ne trouvoient preſque rien de plus beau, que de vivre de brigandages & de vols.

L'Eſpagne Ulterieure eſcheuë à Marius.

Les Eſpagnols de l'Eſpagne ulterieure eſtoient encore barbares du temps de Marius, & vivoient de brigandages & de vols.

Quand il fut de retour à Rome, & qu'il voulut ſe meſler des affaires publiques, il ſe trouva qu'il n'avoit ni les richeſſes ni l'éloquence, les deux moyens, dont ceux qui eſtoient alors les plus avancez & les plus conſiderez ſe ſervoient pour mener le peuple. Mais ſes citoyens mettant en ligne de compte la grandeur de ſon courage, ſa patience & ſa perſeverance dans les travaux, & ſa maniere de vivre ſimple & populaire, il fut bientoſt élevé aux honneurs, & par ces honneurs il parvint à de grandes richeſſes & à une grande puiſſance, juſques-là qu'il fit un trés-grand mariage, car il eſpouſa Julie, qui eſtoit de la maiſon des Ceſars, & qui fut tante de Jule Ceſar, qui devint le plus grand des Romains. Cette parenté fit que Ceſar ſe porta avec ardeur à reſſuſciter les honneurs de Marius, qui eſtoit ſon oncle, comme nous l'avons eſcrit dans ſa vie.

Les richeſſes & l'éloquence les ſeuls moyens alors de parvenir.

Marius eſpouſe Julie qui fut tante de Jules Ceſar.

Constance de Marius dans les plus grandes douleurs.

La temperance de Marius estoit accompagnée d'une fermeté & d'une constance admirable dans les plus grandes douleurs. En voicy une belle preuve. Il avoit ses deux jambes pleines de varices, & ne pouvant supporter la difformité qu'elles causoient, il resolut de se mettre entre les mains des Chirurgiens. Il donna une de ses jambes sans vouloir estre lié, & souffrit les incisions les plus douloureuses sans faire le moindre mouvement, sans jetter le moindre soupir, avec un visage égal & asseuré, & dans un profond silence. Mais quand le Chirurgien eut travaillé sur la premiere jambe, & qu'il demanda l'autre, Marius refusa de la donner, disant, que *l'amendement, qu'il lui promettoit, ne valoit pas la douleur, qu'il venoit de lui faire.*

Mot de Marius à son Chirurgien.

Environ ce temps-là le Consul Quintus Cecilius Metellus, nommé General pour aller faire la guerre contre Jugurtha, prit Marius pour un de ses Lieutenants, & le mena en Afrique. Marius, qui vit que c'estoit-là une occasion à souhait pour livrer de beaux combats, & pour faire de grandes actions, dedaigna de suivre l'exemple de ses Collegues, de servir à l'élevation de Metellus, & de rapporter toutes ses actions à augmenter sa reputation & sa gloire. Il crut qu'il ne devoit travailler qu'à sa propre

Marius Lieutenant de Q. Cacilius Metellus dans la guerre de Numidie contre Jugurtha.

Environ ce temps-là le Consul Q. Cæcilius Metellus.] C'est Q. Cæcilius Metellus qui fut Consul avec M. Junius Silanus la IV. année de l'Olympiade CLXVII. 107. ans avant N. S. & qui de cette expedition remporta le surnom de Numidicus.

grandeur, & se flattant que ce n'estoit pas Metellus, qui l'avoit pris pour son Lieutenant, mais que c'estoit la Fortune qui l'avoit conduit à ce temps favorable, & qui l'avoit amené en Afrique, comme dans un grand & magnifique theatre où il pourroit faire voir ce qu'il estoit, il donna des preuves signalées de son courage, de sa valeur & de toutes ses autres qualitez guerrieres. Car la guerre estant tousjours accompagnée de dangers infinis & d'extremes difficultez, jamais ni par crainte, il ne refusa aucune grande fonction, quelque peril qui l'accompagnast, ni par hauteur, il n'en dedaigna aucune quelque petite & basse qu'elle pust estre, mais surpassant tousjours ses égaux en bon sens & en prevoyance, & disputant tousjours de frugalité, de temperance & de patience avec ses inferieurs, il acquit les bonnes graces des uns & des autres, car chacun trouve un grand soulagement & une grande consolation dans ses travaux & dans ses peines à voir ses compagnons les partager volontairement avec lui. Il semble que cela oste du service la necessité & la contrainte, & lui donne un air de liberté. Et le plus agreable spectacle pour le soldat Romain, c'est de voir

Plaisant detour de Marius pour se dispenser de la reconnoissance & des égards qu'il devoit à Metellus.

Il n'y avoit point de fonction si haute & si difficile qu'il refusast par crainte, ni de si basse dont il se dispensast par hauteur.

Le service paroist libre, quand chacun en partage les travaux.

Et se flattant que ce n'estoit pas Metellus qui l'avoit pris pour son Lieutenant, mais la Fortune.] Par ce beau principe on secouëra toute sorte de devoirs, & on se delivrera du fardeau de la reconnoissance, tousjours trop pesant pour un ambitieux qui veut tout rapporter à lui-mesme & ne rien tenir des autres.

C'est de voir son Capitaine manger le mesme pain que lui à la veuë

ſon Capitaine manger le meſme pain que lui à la veuë de tout le monde, coucher comme lui ſur une ſimple paillaſſe, & mettre comme lui la main à l'œuvre, lorſqu'il faut tirer une tranchée & fortifier un camp. Car il n'eſtime & n'admire point tant les Capitaines, qui lui diſtribuent de l'argent, ou des charges, que ceux qui partagent ſes perils & ſes travaux, & il aime beaucoup mieux ceux qui travaillent avec lui, que ceux qui le laiſſent vivre dans le relaſchement & dans la pareſſe.

Le ſoldat aime beaucoup mieux les Capitaines qui travaillent avec lui, que ceux qui le laiſſent vivre dans la licence.

C'eſt ce que faiſoit Marius; par-là il gagna tous les ſoldats, & remplit toute l'Afrique & Rome meſme du bruit de ſon nom & de ſa grande reputation, ceux qui eſtoient à l'armée eſcrivant à Rome à leurs parents & à leurs amis,

de tout le monde.] Je ne ſçay ſi j'oſeray dire icy ma penſée; je vais la hazarder. Ces derniers mots, *á la veuë de tout le monde*, me ſont ſuſpects; *de voir ſon Capitaine* dit tout, & il ne me paroiſt pas neceſſaire d'adjouſter, *á la veue de tout le monde.* Au lieu de ces mots, ἰδίων ἐν ὄψει κοινὸν ἄρτον, je croy que Plutarque avoit eſcrit ἰδίων ἐν ὄξει κοινὸν ἄρτον *mangeant le meſme pain que lui, le pain le plus commun, trempé dans du vinaigre.* Car c'eſtoit-là une grande marque de la temperance & de la frugalité de Marius, de manger du pain commun, & au lieu de viande & d'autres mets de ne prendre que du vinaigre pour le tremper. Il paroiſt par quelques paſſages de l'antiquité que les ſoldats, les eſclaves & ceux qui travailloient aux champs, n'avoient ordinairement pour leur nourriture que du pain, du ſel & du vinaigre, où ils trempoient leur pain. En voicy un de Plaute dans le Rudens act. IV. ſc. II.

Sed hic Rex cum aceto pranſurus eſt, & ſale ſine bono pulmento.

Mais ce beau Roy, qui vient de faire de ſi grands projets, n'aura pour toute ſauce ce ſoir à ſon ſouper qu'une petite pincée de ſel, & un peu de vinaigre où il trempera ſon pain.

qu'on ne verroit jamais la fin de cette guerre contre les Barbares, & qu'on n'en seroit jamais delivré que quand on auroit éleu Marius Consul, & qu'on lui en auroit donné la conduite, ce qui faschoit & affligeoit beaucoup Metellus; mais ce qui l'affligea encore davantage, ce fut ce qui arriva à Turpilius. Cet homme estoit ami de Metellus, & lié avec lui de pere en fils par les liens de l'hospitalité, il l'avoit suivi à cette guerre & avoit dans son armée l'employ de Capitaine des Ouvriers. Metellus lui confia la garde de Vacca, grande & grosse ville. Turpilius crut s'asseurer de ses habitants en ne leur faisant aucune injustice, & en les traitant avec beaucoup de douceur & d'humanité, mais il se trompa, & il ne se donna pas de garde qu'il se trouva entre les mains des ennemis, car les habitants receurent Jugurtha dans leur ville. Il est vray qu'ils ne firent aucun mal à Turpilius, & qu'ils obtinrent la permission de le renvoyer sain & sauf à son armée. D'abord il fut accusé de trahison & mis au Conseil. Marius fut un de ses Juges; il ne se contenta pas

La douceur & l'humanité qu'eut Turpilius pour les habitants de la ville où il commandoit, lui furent funestes.

L'employ de Capitaine des Ouvriers.] Il y a dans le texte Τευτόνων ἄρχων : mais les interpretes ont bien veu que les Teutons ne peuvent avoir place icy, & qu'au lieu de Τευτόνων, il falloit lire Τεκτόνων. Or cet employ de Capitaine des Ouvriers estoit un employ considerable, & on le voit bien, puisque Metellus confia à ce Turpilius la garde d'une place aussi importante que Vacca.

Car les habitants receurent Jugurtha dans leur ville.] Ils tuerent la garnison Romaine, il n'y eut que ce Turpilius, qui commandoit la garnison, qui eschappa, & ce fut ce qui le rendit suspect.

de lui eſtre trés-contraire, il aigrit encore la pluſpart des autres contre lui, de ſorte que Metellus fut forcé malgré qu'il en euſt à la pluralité des voix de le condamner à la mort.

Metellus forcé par les pratiques de Marius de condamner ſon hoſte Turpilius à la mort.

Peu de temps aprés ſon innocence fut reconnuë, & on avera la fauſſeté de l'accuſation; tous les autres Juges partageoient la douleur de Metellus, qui eſtoit trés-affligé d'avoir fait mourir un innocent. Marius ſeul en tiroit un ſujet de triomphe, il s'en vantoit comme d'une belle action, & il n'avoit pas de honte d'aller diſant par tout, que *c'eſtoit lui qui avoit attaché à la conſcience de Metellus une Furie vengereſſe, qui le puniſſoit à tous moments d'avoir fait mourir ſon hoſte.*

Injuſtice atroce de Marius.

Depuis ce moment ils furent ennemis declarez; & l'on rapporte qu'un jour Metellus lui dit à lui-meſme en ſe mocquant & en le raillant: *Eh bien, mon brave, tu penſes donc à nous quitter & à t'embarquer pour aller briguer à Rome le Conſulat? Car tu ne ſerois pas content d'attendre que tu fuſſes Conſul avec mon fils.* Or ce fils de Metellus eſtoit encore alors trés-jeune.

Source de l'inimitié qui fut touſjours entre Metellus & Marius.

Cependant Marius ne laiſſoit pas de pourſuivre ſon congé avec beaucoup d'inſtance; Metellus y apportoit touſjours de nouveaux

Peu de temps aprés ſon innocence fut reconnue.] Cette innocence n'eſtoit pas encore reconnuë quand Saluſte eſcrivoit.

Une Furie vengereſſe qui le puniſſoit á tous moments d'avoir fait mourir ſon hoſte.] L'expreſſion Grecque eſt remarquable, προστετριμμένος ἀλάστορα τῷ Μετέλλῳ ξενοκτόνον.

delays

delays. Enfin comme il n'y avoit plus que douze jours jusqu'à l'élection des Consuls, il le laissa partir. Marius fit une diligence inouië ; car en deux jours & une nuit il arriva du Camp à Utique qui est sur la Mer. Là il fit un sacrifice avant que de s'embarquer, & l'on dit que le Devin l'asseura *que le Dieu luy promettoit non-seulement de trés-grandes prosperités, mais des prosperités au-dessus de toutes ses esperances.* Fier de cette magnifique promesse il s'embarqua, & eut le vent si favorable, qu'en quatre jours il traversa la Mer & arriva à Rome.

Marius arrive d'Utique à Rome en quatre jours.

Le peuple le receut avec beaucoup de marques de joye, & un des Tribuns l'ayant mené à la Place où se tenoit l'assemblée, aprés avoir proposé plusieurs chefs d'accusation contre Metellus, il demanda le Consulat, se faisant fort que bien-tost il tuëroit Jugurtha, ou qu'il l'ameneroit à Rome pieds & poings liés ; il fut éleu Consul tout d'une voix. Il se mit d'abord à lever des troupes, & contre les Loix & les Coustumes Romaines, il enrolla les esclaves & les pauvres qui n'avoient ni feu, ni lieu. Les Generaux, qui avoient esté avant lui, n'avoient jamais

Marius sur ses magnifiques promesses éleu Consul tout d'une voix, la II. année de l'Olymp. CLXVIII. 105. ans avant N. S.

Il enrolle les esclaves & les pauvres.

Enfin comme il n'y avoit plus que douze jours.] Car il crut qu'il n'arriveroit pas à temps pour se trouver à Rome à l'élection des Consuls, mais il se trompa.

Il enrolla les esclaves & les pauvres qui n'avoient ni feu ni lieu.] Florus se contente de dire, *quum pro obscuritate generis sui Capite censos sacramento adegisset*, les Romains appelloient *Capite censos* ceux qui n'ayant aucun bien estoient compris dans le sens par leur seul nom.

receu ces sortes de gens dans leurs troupes; mais ils avoient tousjours confié les armes, comme tous les autres honneurs, à ceux qui en estoient dignes, & dont le bien estoit connu. Car par ce moyen chacun laissoit à la Republique son bien comme un gage de sa fidelité, & de l'application qu'il auroit à bien faire.

Pourquoy les Romains n'enrolloient dans leurs troupes que des gens qui avoient quelque bien.

Mais ce ne fut pas là ce qui descria le plus Marius, & qui le fit le plus haïr; ses discours hautains, & pleins de mespris & d'insolence offenserent les premiers de Rome; car il eut la folie de dire publiquement *que son Consulat estoit une despouille qu'il remportoit sur la mollesse & sur la lascheté des Riches & des Patriciens. Et que pour lui il s'enorgüellissoit & faisoit parade devant le Peuple de ses propres blessures, & non pas de vains Tombeaux & d'Images estrangeres.* Souvent mesme en parlant des autres Generaux, qui avoient esté battus en Afrique, comme un Bestia, un Albinus, il lui eschappoit de dire, *qu'ils descendoient veritablement de Maisons illustres, mais que c'estoit des lasches & des ignorants, qui s'estoient attiré leurs malheurs par leur incapacité, & par leur peu de courage.* Après quoy, poussant l'orgueil jusqu'à l'excès de la demence, il demandoit à ceux qui l'escoutoient, *s'ils ne pensoient pas que les ancestres de ces deux hommes auroient bien mieux aimé laisser des descendants qui lui ressemblassent, que de laisser ces malheureux, veu mesme que ce n'estoit pas par leur noblesse que ces grands Hommes s'estoient illustrés,*

Discours hautains & insolents de Marius.

Avec quel mespris il parloit de quelques Generaux qui avoient esté battus.

mais par leur vertu , & par leurs grands exploits, aussi glorieux pour eux, qu'utiles à la Republique. Et tous ces discours il ne les tenoit pas en vain par presomption seulement & par sotte gloire, ni dans la veuë de s'attirer pour neant la haine des Nobles; mais il estoit incité & aiguillonné par le Peuple, qui charmé de voir le Senat mesprisé & baffoüé, & prenant un singulier plaisir à entendre ces paroles hautaines, car il ne mesure le courage qu'à la vanité, le poussoit à n'espargner pas les plus Nobles & les plus Puissants pour plaire à la multitude.

Le Peuple tousjours charmé de voir la Noblesse mesprisée.

Le Peuple ne juge du courage que par la vanité.

Quand il fut arrivé en Afrique, Metellus vaincu par l'envie, & très-affligé de ce que la guerre estant presque terminée, & ne lui restant plus que Jugurtha seul à prendre, Marius venoit lui ravir la Couronne qui lui estoit deuë, & lui enlever le triomphe qu'il avoit merité, sans s'estre jamais signalé que par son ingratitude, n'eut pas la force de l'attendre, ni de le voir, & lui ceda la place. Ce fut Rutilius, un de ses Lieutenants, qui remit l'armée entre les mains de Marius. Mais avant la fin de cette mesme guerre la Déesse de la Vengeance eut soin de punir cet acte perfide; car Sylla vint enlever à Marius la gloire d'avoir fini cette

Marius va en Affrique succeder à Metellus.

Metellus ne l'attendit point, & lui fit remettre l'armée par son Lieutenant.

La Déesse de la Vengeance punit Marius de sa perfidie contre Metellus.

Car il ne mesure le courage qu'à la vanité.] Cela est certain, ceux qui se vanteront le plus devant le Peuple passeront tousjours pour les plus braves. Mais le Peuple n'est pas le seul qui se laisse prendre à cette vanité. Les plus Nobles & les plus Grands en sont souvent les dupes.

guerre, comme Marius l'avoit enlevée à Metellus. Je raconteray icy en peu de mots comment cela arriva, car dans la vie de Sylla j'ay fait au long le détail de cette avanture.

Bocchus beau-pere de Jugurtha.

Bocchus, Roy de la Numidie ſuperieure, eſtoit beau-pere de Jugurtha, & s'il ne lui donna pas de grands ſecours dans cette guerre, c'eſt parce que d'un coſté il deteſtoit ſon infidelité, & que de l'autre il redoutoit l'agrandiſſement de ſa puiſſance. Mais aprés que Jugurtha, fugitif, vagabond, & reduit par la neceſſité à n'avoir que lui pour derniere reſſource, ſe fut refugié dans ſon Palais, il le receut plus par honte comme ſon ſuppliant, que par affection comme ſon gendre, & le tenant entre ſes mains il faiſoit ſemblant en public d'interceder pour lui auprés de Marius, & de lui eſcrire ouvertement & franchement qu'il ne le livreroit jamais; & en ſecret il prenoit des meſures pour executer la trahiſon qu'il avoit meditée. Il manda à Sylla, qui eſtoit Queſteur de l'armée de Marius, & de qui il avoit receu de grands ſervices dans cette guerre, de le venir trouver. Sylla ne craignit point de ſe mettre à la diſcretion du Barbare, & y alla.

Dès qu'il fut arrivé, Bocchus changea de ſentiment, & fut frappé de quelque repentir; mais bien-toſt il reprenoit ſon premier deſſein. Il fut pluſieurs jours dans cette incertitude, tantoſt reſolu de livrer Jugurtha, & tantoſt de livrer

Sylla. Enfin sa premiere resolution fut la plus forte, il remit Jugurtha tout en vie entre les mains de Sylla. Et ce fut là l'origine & la semence de cette haine implacable & cruelle qui esclata entre Sylla & Marius, & qui pensa ruiner de fond en comble la ville de Rome; car la plusspart, par envie contre Marius, disoient que la prise de Jugurtha estoit l'ouvrage de Sylla seul, & Sylla luy-mesme, pour appuyer ce bruit, avoit fait faire un anneau qu'il portoit tousjours, où il estoit representé recevant Jugurtha des mains de Bocchus, & il s'en servit tousjours pour son cachet, irritant & desesperant par-là Marius, qui estoit homme ambitieux & jaloux, & qui ne pouvoit souffrir que personne voulust entrer en partage de sa gloire & de ses hauts faits. Sylla estoit encore poussé & excité à cela par les ennemis de Marius, qui attribuoient les premiers & les plus grands succès de cette guerre à Metellus, & les derniers avec l'honneur de l'avoir terminée, à Sylla, afin que le Peuple cessast d'admirer Marius, & de l'élever au-dessus de tous les autres Capitaines.

Bocchus qui detestoit l'infidelité de Jugurtha, en commet à son égard une plus detestable.

Origine de la haine qui fut tousjours entre Marius & Sylla.

Anneau de Sylla qui desesperoit Marius.

Mais cette envie & cette haine, dont on estoit animé contre Marius, ces plaintes & ces calomnies, que l'on semoit contre lui, tout cela fut bien-tost calmé & dissipé par le grand dan-

Un grand danger dissipe bien tost toutes les plaintes & toutes les calomnies que l'on seme contre un grand Capitaine dont on a besoin.

Tout cela fut bien-tost calmé & dissipé par le grand danger qui vint tout à coup du costé du couchant.] Voilà un portrait du Peuple,



ger qui vint tout à coup du costé du couchant menacer l'Italie. Car la ville n'eut pas plustost veu qu'elle avoit besoin d'un grand Capitaine, & commencé à chercher quel seroit le Pilote qui pourroit la defendre contre cette affreuse tempeste de guerre qui la venoit assaillir, qu'aucun de toutes les Maisons les plus nobles & les plus puissantes n'osa se presenter pour briguer le Consulat, & que tous d'une commune voix le defererent à Marius, quoyqu'il fust absent.

Second Consulat deferé à Marius absent, la 1. année de l'Olym. CLXIX. 102. ans avant N. S.

On avoit à peine receu à Rome la nouvelle de la prise de Jugurtha, qu'on y apprit la descente des Cimbres & des Teutons. D'abord on eut de la peine à croire ce qu'on disoit du nombre & de la force de ces armées, mais bientost après on connut que tout ce qu'on en rapportoit, estoit encore au-dessous de la verité, car il y avoit trois cents mille hommes portant les armes, & ils estoient suivis d'un plus grand nombre de femmes & d'enfants, tous demandant des terres capables de nourrir cette multitude innombrable, & des villes pour s'y establir, comme ils avoient oüi dire que les Celtes avoient fait avant eux, s'estant emparés de la partie de l'Italie la meilleure & la plus fertile, qu'ils osterent aux Toscans.

Descente des Cimbres & des Teutons en Italie.

Les Celtes osterent aux Toscans la partie la plus fertile de l'Italie, sous le Regne de Tarquinius Priscus.

bien au naturel. Le Peuple hait, déchire, calomnie un grand Personnage, mais survient-il un grand danger, qui rende ce grand Personnage necessaire, on court à lui, on s'abandonne à lui, & on le met à la teste des armées.

Le peu de commerce que ces Peuples avoient avec leurs voisins, & le grand esloignement des pays qu'ils occupoient, font qu'on ne sçait au vray ni quelles Nations c'estoient, ni d'où elles estoient parties pour venir se respandre comme un gros nuage sur la Gaule & sur l'Italie. On conjecturoit seulement que c'estoient quelques Nations de la Germanie, à cause de leur grande taille, & de leurs yeux pers, & parce que les Germains appellent les voleurs & les bandits, *des Cimbres*.

On ne sçait ni quelles Nations estoient les Cimbres, & les Teutons, ni d'où elles venoient.

Les Germains appellent les voleurs Cimbres.

D'autres disent que la Celtique à cause de la profondeur & de la vaste estenduë de son continent, qui s'estend depuis la Mer Oceane & les climats septentrionaux vers le Levant jusqu'aux Palus Meotides, touche d'un costé à la Scythie Pontique, & qu'à cause du voisinage ces deux Nations se meslerent ensemble, & sortirent de leur pays, non pas tout à la fois,

Le peu de commerce que ces Peuples avoient avec leurs voisins.] Ces Peuples ont esté si peu connus qu'on a fait sur cela des Fables infinies. On peut voir le VII. L. de Strabon, qui approuve la conjecture de Posidonius, qui croit que les Cimbres estoient des Peuples errants & des bandits, qui ne faisoient que piller, & qui s'estendirent par les armes jusques aux Palus Meotides, & donnerent au Bosphore le nom de *Cimmerien*, comme *Cimbrien*, les Grecs donnant le nom de Cimmeriens aux Cimbres.

Et parce que les Germains appellent les voleurs & les bandits des Cimbres.] Festus dit que ce sont les Gaulois qui leur donnent ce nom. *Cimbri lingua Gallica latrones dicuntur.* Mais l'ancienne langue Gauloise est la mesme que la Germaine. Il y a de l'apparence que ce mot *Cimbre* n'est point Gaulois, mais que les Gaulois l'ont emprunté de la Nation mesme pour le donner aux voleurs & aux bandits. V. les Rem. sur Festus.

ni tout de ſuite, mais chaque année vers le Printemps, & que gagnant ainſi peu à peu du terrein par les armes, enfin après pluſieurs années elles eurent traverſé ce grand continent de l'Europe, & arriverent en Italie. C'eſt pourquoy, bien qu'elles euſſent pluſieurs noms differents ſelon la diverſité des Peuples qui les compoſoient, toute leur armée fut pourtant compriſe ſous un nom general, & appellée les *Celtoſcythes.*

Toutes ces Nations compriſes ſous le nom de Celtoſcythes.

D'autres enfin prétendent que ces Nations eſtoient une partie de ces Cimmeriens, connus des anciens Grecs. Et que cette petite partie ayant pris la fuite, ou ayant eſté chaſſée par les Scythes après quelque ſedition, elle paſſa des Palus Meotides en Aſie ſous la conduite d'un chef appellé Lygdamis. Mais les autres, qui eſtoient le plus grand nombre, & ce qu'il y avoit de plus belliqueux, habitoient à l'extremité de la terre près de l'Ocean ſeptentrional, dans un pays tousjours couvert d'épaiſſes tenebres, & ſi rempli de bois, que le Soleil ne le penétre jamais de ſes rayons à cauſe de la hauteur & de l'eſpaiſſeur de ces foreſts, qui ſont d'ailleurs ſi vaſtes & ſi profondes, qu'elles s'eſtendent juſqu'à la Foreſt Hercinienne. Ils eſtoient ſous cette partie du Ciel où l'élevation du Pole eſt ſi haute à cauſe de la declinaiſon des Cercles paralleles, qu'elle fait preſque le point vertical de ces Peuples; & que les nuits égales

Cimbres partie des Cimmeriens.

égales aux jours, partagent le temps en deux parties égales. Et c'est ce qui a donné à Homere l'idée de la Fable de ses Enfers qu'il place dans le pays des Cimmeriens.

Ce qui a donné à Homere l'idée de la fable de ses Enfers.

Voilà donc d'où partirent ces Barbares pour venir en Italie. D'abord ils furent appellez *Cimmeriens*, & enfin *Cimbres*, sans que leurs mœurs eussent aucune part à cette appellation. Mais quant à ces choses on les devine plustost par conjecture, qu'on ne les sçait avec certitude par le tesmoignage de l'histoire. Il est tousjours constant, & la pluspart des Historiens en conviennent, que leur nombre, bien loin d'estre moindre, estoit encore plus grand que nous ne l'avons dit. Et pour le courage, l'audace, la vivacité & la force, qu'ils tesmoignoient dans les combats, on peut les comparer à l'impetuosité & à la violence de la foudre; rien ne pouvoit tenir devant eux, ni resister à leurs efforts; par tout où ils passoient les Peuples estoient entraisnés comme des troupeaux dont ils faisoient leur proye.

Le courage, l'audace & la force de ces Nations.

Plusieurs armées Romaines, & plusieurs Capitaines de reputation, qu'on avoit envoyés

Leurs grands succès contre plusieurs Capitaines Romains. Cassius, Longinus, Aurelius, Scaurus, Cepion & Cn. Mallius.

Et c'est ce qui a donné à Homere l'idée de la Fable de ses Enfers qu'il place dans le pays des Cimmeriens.] Il est vray que les tenebres du pays des Cimmeriens ont donné à Homere l'idée de la Fable de ses Enfers, tels qu'il les represente dans l'onziesme Liv. de Lodyssée. Mais il ne les place pas dans le pays des Cimmeriens Scythiques, il les place dans la Campaice près du Lac Averne, de Bajes & de Cumes. On peut voir Strab. Liv. v. & les Rem. sur Festus au mot *Cimmerii*.

pour defendre la Gaule de delà les monts, furent enlevés honteusement, & ce fut mesme la mauvaise resistance, qu'ils firent à ces premiers efforts, qui donna à ces Barbares l'asseurance de dresser leur chemin vers Rome ; car ayant si facilement vaincu ceux qu'ils avoient rencontrés, & amassé de grandes richesses, ils resolurent de ne s'arrester, & de ne s'establir nulle part, qu'ils n'eussent ruiné Rome, & saccagé toute l'Italie.

Marius éleu Consul pour la seconde fois, quoy qu'absent.

Les Romains, informés de tous costés de cette resolution, appellerent Marius au commandement de l'Armée, & il fut éleu Consul pour la seconde fois, quoyque la Loy defendist de nommer un absent, & celuy qui n'auroit pas laissé le temps ordonné entre le premier & le second Consulat, & qu'il y eust des gens qui s'opposoient à son élection en vertu de cette Loy ; mais le Peuple les renvoya bien loin, disant que ce n'estoit pas la premiere fois que la Loy avoit cedé à l'utilité publique, & que la necessité, où l'on se trouvoit alors, n'estoit ni moins forte, ni moins pressante que celle qui avoit autrefois obligé le Peuple de nommer Scipion Consul contre les Loix, car les Romains le nommerent, non par la crainte de perdre leur ville, mais par l'envie d'aller destruire Carthage.

Dans les grandes necessités les Loix cedent à l'utilité publique.

Il fut nommé Consul avant l'âge de XXX. ans, & il en falloit XLII.

L'élection fut donc faite ; & Marius ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession

du Consulat le premier de Janvier, dont les Romains font le commencement de leur année, & entra en triomphe dans Rome, faisant voir aux Romains un spectacle, qu'ils avoient de la peine à croire, mesme en le voyant, Jugurtha captif, pendant la vie duquel aucun Romain ne pouvoit esperer de voir la fin de cette guerre, & de venir à bout de ses ennemis, tant le caractere de cet homme estoit divers & propre à s'accommoder à tous les estats de la fortune, & à se plier à tous les accidents, & tant son courage estoit meslé de ruse & de finesse. On dit que dans la marche du triomphe il perdit le sens, qu'après la ceremonie il fut mené en prison, & que les Sergents se hastant d'avoir sa despoüille, lui dechirerent toute sa robe, & lui arracherent les deux bouts des oreilles pour avoir les bagues qu'il y portoit. En cet estat il fut jetté tout nud & plein de

Marius triomphe de Jugurtha.

Caractere de Jugurtha.

Bagues aux oreilles de Jugurtha.

Traitement que les Romains firent à Jugurtha.

Et propre à s'accommoder à tous les estats de la fortune] C'est ce que signifie proprement τύχαις ὁμιλήσει. Il a dit de mesme ailleurs, ὁμιλεῖν ἡδοναῖς, *s'accoustumer, se familiariser avec les voluptez.* Hippocrate a dit de mesme τῷ ψύχει καὶ τῷ θάλπει ὁμιλεῖν, *s'accoustumer au froid & au chaud.* Et Plutarque semble avoir emprunté sur tout cette expression de Pindare, qui dit dans la premiere Ode des Nemeoniques :

ὁ δ' οἱ
φράζε καὶ παντὶ στρατῷ
Ποίαις ὁμιλήσει τύχαις.

Le Prophete lui a declaré à lui & à toute l'armée dans quels estats de fortune se trouveroit cet enfant. Comme Casaubon l'a remarqué dans ses Notes sur les caracteres de Theophraste, pour refuter la correction que Muret avoit faite de ce passage de Plutarque, en lisant τύχαις ὁμιλήσαι. En effet jamais correction n'a esté plus mal imaginée. La langue Grecque & le bon sens la refutent également.

trouble dans une fosse profonde, & comme on l'y jettoit, il dit en souriant, *par Hercule que vos estuves sont froides!* Après avoir esté six jours entiers dans cette fosse à lutter contre la faim, & à se flatter tousjours de l'esperance de la vie, qu'il desiroit ardemment, enfin il receut le salaire que meritoient ses forfaits.

Mot de Jugurtha jetté dans une fosse.

Richesses qui furent portées au triomphe de Marius.

On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille sept livres pesant d'or, cinq mille sept cents soixante-quinze d'argent, & dix-sept mille vingt-huit drachmes en especes.

Marius entre au Senat avec sa Robe triomphale.

Après le triomphe Marius assembla le Senat dans le Capitole, & soit par mesgarde, ou par une ostentation incivile & grossiere, il y entra avec sa Robe Triomphale; mais s'estant d'abord apperceu que le Senat en estoit scandalisé, il se leva, alla reprendre sa Robe bordée de pourpre, & revint se mettre à sa place.

Marius exerce ses troupes jusques dans leur marche.

Estant parti avec l'armée, il exerçoit les trou-

On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille sept livres pesant d'or.] Selon le calcul qui a desja esté fait plusieurs fois, la livre d'or à cinq cents livres, & la livre d'argent à cinquante, ces trois mille sept livres pesant d'or, faisoient quinze cents trois mille cinq cents livres de nostre monnoye, & les cinq mille sept cents soixante-quinze livres d'argent montoient à la somme de deux cents quatre-vingt huict mille sept cents cinquante livres, & les dix-sept mille vingt-huict drachmes faisoient huict mille cinq cents quatorze livres; de sorte que tout l'or & l'argent de ce triomphe faisoit dix-huict cents mille sept cents soixante quatre livres.

Il y entra avec sa Robe triomphale.] Ce que jamais Triomphateur n'avoit fait avant lui. Ce fut la marque d'un orgueil insupportable, & comme d'un homme qui vouloit insulter le Senat, & en quelque sorte en triompher.

pes jusques dans leur marche mesme, accoustumant le soldat à faire toutes sortes de courses & de longues traites, à porter tout son bagage, & à preparer luy-mesme ce qu'il falloit pour sa nourriture ; de sorte que long-temps encore après lui, tous ceux qui se portoient volontiers au travail, & qui executoient doucement & sans mot dire, ce qui leur estoit ordonné, on les appelloit *les Mulets de Marius*. On donne aussi une autre raison de ce proverbe ; on dit que Scipion assiegeant Numance, voulut visiter, non-seulement les armes & les chevaux de ses troupes, mais les mulets & les chariots, pour voir comment chacun avoit soin de tenir en estat tout son équipage.

Soldats appellez Mulets de Marius, *& pourquoy.*

Marius produisit à cette monstre son cheval, qu'il pensoit luy-mesme, & qui estoit trés-gras, & trés-bien tenu, & son mulet, qui estoit en si bon point, si doux & si fort, qu'il effaçoit tous les autres. Scipion fut ravi de voir ces bestes de Marius, & comme il en parloit fort souvent, il arriva de-là qu'en parlant d'un homme laborieux, assidu, & patient dans le travail ; pour lui donner une louange meslée de raillerie, on l'appelloit *Mulet de Marius*.

Marius pensoit luy mesme son cheval & son mulet, dans sa premiere Campagne.

On les appelloit les Mulets de Marius.] Festus donne une raison plus vray-semblable pourquoy les soldats furent appellez *Mulets de Marius*. D'abord on donna ce nom par plaisanterie aux soldats mesmes de Marius, parce qu'il les avoit accoustumés à porter tout leur bagage sur leurs espaules, & ensuite ce nom là passa aux soldats que l'on voyoit ainsi chargés comme des mulets.

Il semble qu'en cette rencontre il arriva un insigne bonheur à Marius, car les Barbares ayant tourné leur marche vers l'Espagne, qu'ils inonderent comme par une sorte de reflux, il eut le temps d'exercer ses soldats & de les endurcir au travail, de leur elever & fortifier le courage, & ce qui est encore plus considerable, de se faire connoistre à eux, & de les accoustumer à sa discipline. Car ses manieres rudes & farouches, qu'ils ne pouvoient supporter d'abord, & sa severité inflexible dans les punitions & les chastiments, dès qu'ils furent accoustumés à ne plus faillir, & à bien obeïr, leur parurent non seulement justes, mais salutaires. La violence de son naturel, ses emportements dans sa colere, la rudesse estonnante de sa voix, la fierté de son regard, & l'air farouche de son visage, quand ils furent un peu nourris avec lui, ne leur parurent plus redoutables pour eux, mais terribles pour leurs ennemis.

Combien il est important qu'un General soit bien connu de ses troupes & qu'elles soient accoustumées à lui.

La severité paroist juste & necessaire aux soldats accoustumés à ne pas faillir. Car elle n'est à craindre que pour ceux qui font mal.

Mais ce qui plaisoit le plus aux troupes, c'estoit sa droiture dans ses jugements, & en voicy une belle preuve : Il avoit avec lui un neveu, appellé Caïus Lusius, Capitaine d'une Compagnie d'hommes d'armes. Ce n'estoit point un mauvais sujet d'ailleurs, mais il avoit

Droiture de Marius dans ses jugements.

Histoire de Caïus Lusius neveu de Marius.

Comme par une espece de reflux.] D'abord ils vont pour inonder l'Italie, voilà le flux, mais ils changent ensuite, & au lieu de pousser vers l'Italie, ils se rabattent sur l'Espagne, voilà pourquoy Plutarque dit *comme par une sorte de reflux*.

ce vice qu'il aimoit les beaux garçons. Estant donc devenu amoureux d'un jeune homme, appellé Trebonius, qui estoit dans sa Compagnie, il le sollicita plusieurs fois, & tascha de le gagner, mais il n'en put jamais rien obtenir. Enfin lassé de ses refus, une nuit il lui envoya par un de ses domestiques un ordre de le venir trouver sur l'heure. Le jeune homme y alla, car il n'estoit pas permis à un subalterne de desobeïr à son Officier. Il ne fut pas plustost entré dans sa tente, que Lusius se mit en devoir de le forcer. Ce que voyant Trebonius, il tira son espée & le tua. Cela se passa pendant l'absence de Marius.

Belle action de Trebonius qui tuë le neveu de Marius son General.

A son retour dans le Camp il apprit la mort de son neveu, & en mesme temps il fit citer Trebonius pour venir estre jugé devant lui. Il comparut. Beaucoup de gens se presenterent pour l'accuser, & personne ne se presenta pour le defendre. Le jeune homme ne se decouragea point, il s'avança hardiment, deduisit le fait tel qu'il s'estoit passé, & nomma plusieurs tesmoins qui sçavoient & avoient veu que Lusius l'ayant sollicité plusieurs fois de respondre à son infame desir, il l'avoit tousjours refusé, & que luy ayant souvent offert de grands dons, il les avoit tousjours rejettés, preferant l'honnesteté à toutes les richesses. Marius, ravi & plein d'admiration, commanda qu'on luy apportast la Couronne, dont Rome recompen-

Trebonius, petit Officier prefere l'honnesteté à toutes les richesses.

Belle action de Marius qui couronne celui qui avoit tué son neveu.

soit les plus grands exploits, & l'ayant prise, il en couronna luy-mesme Trebonius, comme celuy qui avoit fait une très-belle action dans un temps qui demandoit de grands exemples.

Troisiesme Consulat de Marius.

La nouvelle de ce jugement portée à Rome, n'aida pas peu Marius à lui faire obtenir son troisiesme Consulat, outre que comme on attendoit les Barbares le Printemps suivant, les soldats Romains refuserent de marcher à cette guerre, & de combattre des ennemis si terribles sous un autre General. Cependant ils n'arriverent pas si-tost qu'on le croyoit, & ce troisiesme Consulat de Marius se passa encore sans qu'on vist les Barbares.

Dissimulation & ruse de Marius.

Comme le temps de la nouvelle élection approchoit, & L. Aurelius, Collegue de Marius au Consulat, estant venu à mourir, Marius laissa son armée sous les ordres de Manius Aquilius, & vint à Rome. Il se presentoit beaucoup de gens de bien qui briguoient le Consulat, mais L. Saturninus, celuy de tous les Tribuns qui avoit le plus de credit & d'autorité sur le Peuple, ayant esté gagné par Marius, taschoit par toutes ses harangues de porter le Peuple à le nommer Consul pour la quatriéme fois. Et comme Marius faisoit le difficile, & disoit ouvertement qu'il ne vouloit plus de cette Charge, Saturninus l'appelloit Traistre à la patrie, de refuser le commandement de l'armée dans un si pressant danger. Il n'y avoit personne qui ne

ne vist que c'estoit un jeu joüé, & que Saturninus estoit aposté par Marius pour faire rejetter son refus qui n'estoit qu'une feinte. Mais le Peuple voyant que c'estoit un temps où l'on avoit besoin & de la grande capacité de Marius, & de sa bonne fortune, lui decerna ce quatrieme Consulat, & lui donna pour Collegue Catulus Lutatius, homme honoré des Nobles, & bien voulu du Peuple.

Quatrieme Consulat de Marius.

Marius ayant appris que les ennemis estoient desja fort proche, passa promptement les Alpes, alla planter son Camp sur le bord du Rhone où il se fortifia, & y amassa de très-grandes provisions de bouche, afin que faute de vivres, il ne pust estre forcé d'en venir à un combat mal à propos & malgré lui. Mais comme le transport de ces vivres, dont il avoit besoin pour son armée, estoit fort long, très-dangereux, & de grande despense par mer, il trouva le moyen de le rendre très-prompt & très-facile. Les embouchures du Rhone estoient remplies de vase & de gravier par les courants de la mer, & toute sa rive, couverte d'une bourbe profonde que le flot y entassoit, en rendoit l'entrée trés-difficile & impraticable aux Vaisseaux de charge. Marius menant là son armée, qui n'avoit rien à faire, creusa un grand

Marius passe les Alpes & va camper sur le bord du Rhone.

Marius fait un grand fossé où il destourne une grande partie des eaux du Fleuve pour le transport des vivres.

En rendoit l'entrée difficile & impraticable aux vaisseaux.] Il faut lire dans le texte comme dans un Manuscrit, *βραδύνειν*, au lieu de *βραχύνειν*, qui signifie tout le contraire.

Marius menant là son armée.] Ce passage est corrompu & mal

fossé où il destourna une grande partie du Fleuve, & conduisant ce fossé jusqu'à un endroit commode de la coste, il eut soin de le rendre assez profond pour recevoir de grands Batteaux, & de tourner son embouchure de maniere qu'elle fust plate, facile, & à l'abri des vagues & des vents. Ce fossé porte encore aujourd'huy son nom, & est appellé *Fossa Mariana*, le Fossé de Marius.

Les Barbares s'estant partagés en deux Corps d'armée, l'un, qui estoit celuy des Cimbres, prit par le haut du pays des Noriciens pour aller forcer les passages que gardoit Catulus, & l'autre, qui estoit celuy des Teutons & des Ambrons, prit par la Ligurie, le long de la mer pour attaquer Marius. Les Cimbres furent plus long-temps à se preparer, & à se mettre en marche; mais les Teutons & les Ambrons estant partis d'abord, & ayant traversé fort diligemment la Ligurie & les Alpes, se trouverent bien-tost devant Marius, & presenterent à son armée un nombre innombrable d'ennemis, tous affreux à voir, dont la voix ne tenoit rien de la voix des autres hommes, & dont les cris jettoient la terreur dans l'ame des plus asseurés. Ils em-

Au-dessus de la Baviere.

Par le pays de Genes.

Les Teutons & les Ambrons affreux à voir.

ponctué dans les éditions. ἐποίει τὸν εἴσπλουν ὧδε. Τρέψας ἐνταῦθα, *&c.* Il faut un point aprés εἴσπλουν, & continuer ensuite ὧδε, de cette maniere, ἐποίει τὸν εἴσπλουν. ὧδε, *&c.* C'est ainsi qu'il est rapporté dans les Commentaires de Casaub. sur Strab. & c'est ainsi que Henry Estienne l'a corrigé. Strabon parle au long de cette fosse de Marius dans son 10. Liv r.

brasserent une grande estenduë de pays, & aprés s'estre campés, ils deffioient Marius, & l'appelloient à une bataille. Marius, peu touché de toutes leurs bravades, tenoit ses gens bien resserrés dans son Camp, reprenant aigrement ceux qui faisoient les fiers, & qui parloient temerairement; & pour ceux qui se laissant emporter à la colere vouloient sortir pour en venir aux mains avec l'ennemi, il les appelloit *Traistres à la Patrie*, & leur disoit, *qu'il ne s'agissoit point là de satisfaire leur ambition, d'élever des trophées, & de gagner des triomphes, mais de chasser de dessus leur teste cette nuée grosse d'orages, & de sauver l'Italie.*

Marius peu touché de leurs bravades refuse le combat.

C'est ce qu'il representoit en particulier aux Capitaines & aux principaux Officiers, & pour les soldats il les faisoit tenir long-temps sur les remparts de son Camp les uns aprés les autres pour les accoustumer à soustenir la veuë de la terrible figure des ennemis, à entendre, sans s'effrayer, leur ton de voix brutal & sauvage, & à n'estre point estonnés de leur armure & de leurs mouvements, en se rendant peu à peu ordinaire & familier par l'habitude de le voir, ce qui d'abord avoit paru le plus estrange & le plus formidable. Car il estoit persuadé que dans les choses terribles la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroistre des choses qui ne sont point, & que l'accoustumance au contraire fait perdre aux choses naturellement

Prudence de Marius qui accoustume peu à peu ses soldats à la veuë d'un ennemi si estrange & si formidable.

Mensonges de la nouveauté.

les plus terribles, la plus grande partie de ce vain espouventail qui fait nostre effroy.

Il arriva de-là que cette veuë non seulement diminua de jour en jour leur estonnement & leur surprise, mais fit encore qu'aux menaces des Barbares & à leurs bravades excessives leur colere se reveillant, eschauffa & enflamma leurs courages. Car les ennemis ne se contentoient pas d'enlever, d'emporter, de saccager tout ce qui estoit aux environs, ils venoient mesme les insulter dans leurs retranchements avec une insolence & une audace mortifiante & insupportable. Les soldats s'en plaignoient hautement, & leurs plaintes & leurs murmures allerent jusques aux oreilles de Marius : *Quelle lascheté Marius a-t-il donc reconnu en nous*, disoient-ils, *pour nous empescher de combattre, & pour nous tenir ainsi comme des femmes sous la clef & sous la severe garde de Portiers ? Allons, faisons-lui voir que nous sommes hommes & hommes libres. Allons lui demander s'il attend d'autres soldats qui combattent pour la liberté, & s'il veut nous garder comme ses pionniers pour se servir de nous quand il faudra creuser des tranchées, nettoyer des bourbiers, & destourner des rivieres ? C'est sans doute pour ces beaux ouvrages qu'il nous a exercés si long-temps par tant de travaux & tant de fatigues, & il s'en retourne à Rome presenter à ses Citoyens ces beaux fruits de ses Consulats ? Que craint-il donc ? Craint-il le malheur de Carbon & de Cæpion, que les ennemis ont battus ? Mais Carbon &*

Plaintes des soldats de Marius.

Ils parlent ainsi à cause du fossé qu'il leur avoit fait faire, & dont Plutarque vient de parler.

Cœpion estoient bien inferieurs à Marius en reputation & en valeur, & leur armée estoit bien plus foible que la sienne. Encore seroit-il plus glorieux de hazarder & de perdre quelque chose en combattant, que de nous tenir là, tranquilles spectateurs des degasts que les terres de nos Alliez souffrent de ces Barbares.

Marius, ravi d'entendre leurs plaintes, les adoucissoit & les appaisoit en leur disant, que ce n'estoit point qu'il se deffiast de leur courage, mais qu'averti par quelques Oracles des Dieux, il attendoit l'occasion, & le lieu favorable pour la victoire. Car il menoit par tout avec lui une femme Syrienne, nommée *Marthe*, qui passoit pour une grande Prophetesse. On la portoit en litiere avec de grands honneurs & de grands respects, & il ne faisoit des Sacrifices que quand elle l'ordonnoit. D'abord elle avoit demandé audience au Senat pour lui communiquer ses Propheties, & le Senat l'avoit rebutée sans vouloir l'escouter. Mais s'estant adressée aux femmes, elle leur donna des preu-

Fourberie de Marius qui mene avec lui une femme Syrienne comme une grande Prophetesse.

Sagesse du Senat qui rebutte cette prétenduë Prophetesse.

Femmes ordinairement superstitieuses & credules.

Car il menoit par tout avec lui une femme Syrienne, nommée Marthe.] Nous sçavons par l'Evangile que Marthe estoit un nom de femme dans ce pays là. Presque dans tous les temps on trouve des exemples de pareilles fourberies, que les plus grands hommes ont employées pour se concilier le respect des Peuples, en leur persuadant que Dieu avoit d'eux un soin tout particulier. Dans ces occasions le mensonge une fois receu fait le mesme effect que la verité mesme.

Mais s'estant adressée aux femmes.] C'est presque tousjours par les femmes que commencent à gagner creance les Devins, les Sorciers, les diseurs de bonne Avanture, & autres tels Charlatans, & la raison n'en est pas bien cachée.

ves de sa science dans l'avenir. Et un jour dans l'Amphithéatre s'estant trouvé assise aux pieds de la femme de Marius pour voir le combat de deux celebres Gladiateurs, elle lui nomma heureusement celuy qui remporteroit la victoire. La femme de Marius, charmée, l'envoya à son mari, qui tesmoigna une grande admiration & une espece de veneration pour elle. On la voyoit tous les jours se promener en litiere dans le Camp, & quand elle alloit assister aux Sacrifices, elle avoit une grande mante de pourpre qui s'attachoit à sa gorge avec des agraffes, & elle portoit à la main une pique environnée de bandeletes & de couronnes de fleurs.

Cette Comedie donna à la pluspart des gens sujet de douter si Marius produisoit cette femme veritablement persuadé qu'elle avoit le don de Prophetie, ou s'il faisoit semblant de le croire pour aider à une fourberie dont il espe-

Donna sujet de douter si Marius produisoit cette femme veritablement persuadé.] En effet il y a lieu à ce doute. D'un costé la credulité de Marius pour les Devins, & sa superstition outrée sur les signes & sur les presages peuvent fort bien faire croire qu'il estoit la dupe de cette Syrienne, & qu'il la prenoit pour une veritable Prophetesse. N'avons-nous pas veu des hommes d'un excellent esprit abusés par des femmes de ce caractere ? Et de l'autre costé la Fable qu'il inventa pour rasseurer ses compagnons de cette aire d'aigle qui estoit tombée sur sa robe avec sept aiglons, & ces vautours apprivoisés dont il se servoit si habilement, comme Sertorius se servit de sa biche, peu d'années aprés, jettent un grand air de manege & de fourberie politique sur tout cecy. Pour moy je croirois que Marius estoit en mesme temps & superstitieux & fourbe.

roit tirer de grands ſecours. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'hiſtoire des Vautours, telle qu'Alexandre de Myndes la raconte, eſt veritablement digne d'admiration. Il dit que deux Vautours avoient accouſtumé de ſe faire voir dans ſon Camp toutes les fois qu'il devoit gagner quelque bataille. On les reconnoiſſoit à leurs colliers d'airain, car les ſoldats les ayant pris un jour, leur avoient mis ces colliers, & les avoient relaſchés enſuite. Depuis ce jour-là ils s'eſtoient apprivoiſés & familiariſés avec ces ſoldats, & leur faiſoient comme des careſſes, & de leur coſté les ſoldats eſtoient ravis quand ils les voyoient, ne doutant point qu'ils n'euſſent quelque ſuccès favorable.

Hiſtoire admirable de deux vautours qui ſuivoient l'armée de Marius.

En cette occaſion il arriva pluſieurs ſignes & prodiges, qui pour la pluſpart parurent ordinaires & communs; mais d'Amerie & de Tuderte, villes d'Italie, on eut nouvelles qu'une

Ce qu'il y a de certain c'eſt que l'hiſtoire des vautours.] Plutarque, naturellement ſuperſtitieux, voudroit par cette hiſtoire, ou pluſtoſt par cette fable des vautours accrediter celle de Marthe, & faire paſſer cette femme pour une veritable Propheteſſe, en qui Marius avoit une extréme confiance. Voilà le ſens de ces paroles, *ce qu'il y a de certain.*

Alexandre de Myndes.] Je ne ſçay ſi cet Alexandre de Myndes n'eſt pas pluſtoſt Alexon de Myndes, dont parle Diogene Laerce, & qui avoit fait des Livres intitulez, *Contes fabuleux.* Je croy qu'il faut corriger ou Plutarque par Diogene Laerce, ou celui-cy par Plutarque.

Il dit que deux vautours avoient accouſtumé de ſe faire voir dans ſon Camp.] Il y a bien de l'apparence que c'eſtoient deux vautours apprivoiſés, que Marius nourriſſoit chez lui, & qu'il laſchoit dans les occaſions pour encourager ſes troupes.

Lances de feu & boucliers qui paroissent dans le Ciel.

nuit on avoit veu dans le Ciel des lances de feu & des boucliers, qui estoient d'abord partagés en deux bandes, & qui bien-tost après s'estant meslés, avoient parfaitement representé la disposition & les mouvements de deux armées qui combattent, & que les uns ayant plié, & les autres s'estant opiniastrés à les poursuivre, enfin ils avoient tous disparu, & s'estoient perdus vers le couchant. Dans le mesme temps arriva de Pessinonte Batabacés, le grand Prestre de la mere des Dieux, qui annonça que la Déesse lui avoit parlé du fond de son Sanctuaire, & lui avoit dit, *que la victoire & tous les avantages de cette guerre demeureroient aux Romains.*

Ville sur la frontiere de la Phrygie. La Déesse Cybelle y avoit un beau Temple, où elle estoit particulierement honorée.

Batabacés, ce grand Prestre est nommé Batacés dans un Ms.

Le Senat adjousta foy à ce rapport, & ordonna qu'on bastiroit un Temple à la grande Déesse pour la remercier de la victoire. Mais quand Batabacés voulut se presenter au Peuple pour lui faire part de la mesme promesse, le Tribun Aulus Pompeïus l'en empescha, l'appella Charlatan, & le chassa outrageusement de la Tribune; mais ce fut là justement ce qui fit adjouster encore plus de foy à sa prediction, car l'assemblée congediée, Aulus

Le Tribun Aulus Pompeius l'en empescha.] Cela estoit bien hardi aprés ce que le Senat venoit de faire & d'ordonner. Apparemment ce Tribun estoit ennemi de Marius, & vouloit lui faire envoyer un successeur.

Aulus Pompeius ne fut pas plustost rentré dans sa maison.] Plutarque croit cela trés-fermement comme si ce Tribun n'eust pû mourir dans cette conjoncture sans que la Déesse s'en fust meslée, & sans qu'elle eust voulu le punir de l'outrage fait à sa prediction & à son grand

Pompeïus

Pompeïus ne fut pas plustost rentré dans sa maison, qu'il fut surpris d'une fiévre si violente, que l'on vit manifestement, & que le bruit se respandit dans toute la ville, qu'il mourroit avant le septiesme jour.

Mort d'Au'us Pompeius attribuée aux outrages qu'il avoit faits au grand Prestre de Cybelle.

Marius se tenant donc ainsi en repos sans rien entreprendre, les Teutons tenterent de le forcer dans son Camp ; mais ayant esté accablés d'une gresle de traits, qu'on leur tiroit des retranchements, & ayant perdu beaucoup de monde, ils resolurent d'aller en avant, dans la confiance qu'ils passeroient les Alpes tranquillement, & sans aucune affaire. Ils plient donc bagage, & passent le long du Camp des Romains. Ce fut alors qu'on reconnut mieux que jamais leur nombre effroyable à la longueur du temps que dura leur marche, car on dit qu'ils furent six jours entiers à défiler devant les retranchements de Marius en marchant continuellement. Comme ils passoient fort prés des Romains, ils leur demandoient par moquerie, *s'ils ne vouloient rien mander à leurs femmes, car ils seroient bien-tost auprès d'elles.*

L'armée des Teutons défile devant les Romains pendant six jours.

Quand les Barbares eurent achevé de passer, & qu'ils furent un peu avancés, Marius leva son Camp, & les suivit en queuë, se postant tousjours prés d'eux, choisissant tousjours des

Marius se met aux trousses des Barbares.

Prestre. Mais c'est la coustume des hommes. Un accident qui arrive naturellement dans une occasion remarquable leur paroist arrivé par des raisons qu'ils tirent de la circonstance, & qui le plus souvent n'y a aucune part.

lieux forts d'assiete, & se retranchant pour passer les nuits sans rien craindre. Les Barbares, qui s'avançoient tousjours, arriverent en un lieu, qu'on appelle *Aquæ Sextiæ*, d'où ils n'avoient plus que trés-peu de chemin à faire pour arriver aux Alpes. C'est pourquoy Marius, resolu de leur livrer bataille en cet endroit, se posta dans un lieu trés-avantageux, mais qui manquoit d'eau, ce qu'il fit exprés pour aiguiser par là le courage de ses troupes. Car comme plusieurs tesmoignoient leur mescontentement de ce qu'on avoit choisi un Camp si incommode, où ils mourroient tous de soif, Marius leur montrant de la main une grosse Riviere qui couloit le long du Camp des Barbares, leur dit, que *c'estoit là qu'ils devoient acheter leur boisson au prix de leur sang. Pourquoy donc*, lui respondirent-ils, *ne nous y menez-vous pas pendant que nous avons encore du sang dans nos veines?* Alors il leur repartit avec douceur, *Je vous y meneray aussi, mais avant toutes choses il faut fortifier nostre Camp.* A ces mots ses soldats, quoyque trés-faschés, s'appaiserent. Mais les Valets de l'armée n'ayant point d'eau pour eux, ni pour les équipages, coururent en foule à la Riviere, portant qui des coignées, qui des haches, qui des espées, qui des piques, avec leurs cruches pour puiser, & estre en estat de combattre, si les Barbares vouloient les en empêcher.

La ville d'Aix.

Marius choisit exprés pour son Camp un lieu qui manquoit d'eau.

Ce qui engagea la bataille contre les Teutons.

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'en-

nemis qui tomberent sur eux, car c'estoit justement l'heure que les uns disnoient aprés le bain, & que les autres se baignoient encore, le lieu fournissant quantité de sources d'eaux chaudes, ce qui fut cause que les Romains surprirent une partie de ces Barbares, qui attirés par ces bains delicieux, s'amusoient à se donner du bon temps, à faire bonne chere, & à se livrer à la volupté. Mais les cris des premiers en ayant attiré plusieurs autres, il ne fut plus au pouvoir de Marius de retenir ses soldats qui craignoient pour leurs Valets. Outre que les meilleures troupes des ennemis, celles qui avoient desja deffait Manlius & Cœpion, on les appelloit Ambrons, & ils faisoient seuls plus de trente mille hommes, se leverent promptement & coururent aux armes. Ils avoient le corps chargé & appesanti par la bonne chere qu'ils avoient faite, mais ils n'en avoient que plus de resolution & plus de fierté, & rendus plus gais par le vin qu'ils avoient bû, ils s'avançoient, non point en desordre, ni en courant comme des furieux, ni en jettant des cris confus & inarticulés, mais en frappant leurs armes de mesure, & en marchant tous ensemble en cadance à ce bruit, & en repetant à tout moment leur nom, *Ambrons*, *Ambrons*, soit pour s'appeller les uns les autres, soit pour estonner d'avance leurs ennemis, en leur apprenant à qui ils alloient avoir affaire.

Les Liguriens, qui de tous les peuples d'Italie, dont l'armée de Marius estoit composée, furent les premiers qui commencerent la charge, ayant entendu le cri des ennemis, leur respondirent par le même cri *Ambrons*, *Ambrons*, qui estoit leur ancien nom. Car le nom d'Ambrons est le nom general que les Liguriens donnent à leur Nation. De sorte que ce cri retentit également dans les deux armées avant qu'elles en vinssent aux mains, & tous les Officiers des deux partis le repetant à l'envi, & s'efforçant de se surpasser les uns les autres en force de voix, tous ces cris redoublés irriterent & allumerent les courages. Mais les Ambrons avoient la Riviere à passer, cela rompit leur ordonnance, & avant qu'ils pussent se remettre en bataille, les Liguriens chargerent avec furie les premiers, & commencerent le combat. Les Romains accoururent en mesme temps pour soustenir les Liguriens, & descendant des lieux avantageux, qu'ils occupoient, ils tomberent si rudement sur les Barbares, qu'ils les renverserent. La pluspart furent tués sur le bord du Fleuve, où ils s'entrepoussoient les uns les autres, & qui fut bien-tost rempli de sang & de morts. Les Romains font main basse sur tous ceux qui sont passés, & qui n'osent se rallier pour faire teste, & ils les menent battant jus-

Ambrons, ancien nom de tous les peuples de Ligurie.

Et ils les menent battant jusques à leur Camp & à leurs chariots.] Voicy les Ambrons qui passent la Riviere, ils sont culbutés par

qu'à leur Camp, & à leurs chariots.

Là les femmes venant contre eux avec des espées & des haches, grinçant les dents de rage & de douleur, & jettant des cris horribles, frappent également sur ceux qui fuyent, & sur ceux qui poursuivent, sur les premiers comme traistres, & sur les autres commme ennemis, se jettent au milieu de la meslée, saisissent avec les mains nuës les espées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voyent mettre en pieces sans se rebuter, & tesmoignent jusqu'à la mort un courage veritablement invincible. Voilà comme on raconte que ce combat sur le bord de la Riviere se donna plustost par hazard, que de propos deliberé, & par ordre du General.

Courage heroïque des femmes de ces Barbares.

Les Romains, aprés avoir taillé en pieces la plus grande partie des Ambrons, se retirerent, & la nuit estant venuë incontinent, on n'entendit point leur armée retentir de chants de victoire comme cela estoit naturel aprés un si grand succès, ils ne se mirent point à boire, à faire bonne chere, & à se rejouïr dans leurs tentes, & le doux sommeil, qui est le plus agréable rafrai-

Les Romains encore effrayés aprés une si grande victoire.

les Romains, & ensuite les Romains les poursuivent jusques à leur Camp & à leurs chariots. Ces troupes qui sont attaquées au passage de la Riviere n'ont pas encore de Camp en de-çà. Apparamment ce passage ne doit pas estre entendu du Camp des Ambrons, mais de celuy des Teutons qui estoient en de çà de la Riviere, quoyque Plutarque n'en parle point. Cela est si vray que dans un moment nous allons voir les Teutons aller attaquer les Romains sur la hauteur où Marius les avoit postés.

chiſſement que puiſſent recevoir des hommes fatigués, & qui ont heureuſement combattu, ne ferma point leurs paupieres, mais ils paſſerent toute la nuit dans la frayeur & dans le trouble. Car leur Camp n'eſtoit ni fermé, ni retranché, ils avoient encore devant eux pluſieurs milliers de Barbares, qui n'avoient pas combattu, & tous ceux qui eſtoient eſchappés de la deffaite des Ambrons, s'eſtant meſlés avec eux, ils jettoient toute la nuit des cris affreux qui ne reſſembloient point à des clameurs & à des gemiſſements d'hommes, mais qui eſtoient comme des hurlements & des mugiſſements de beſtes, meſlés de menaces & de lamentations, & qui pouſſés en meſme temps par ce nombre innombrable de Barbares, faiſoient retentir les montagnes des environs, & tout le canal du Fleuve. Toute la plaine mugiſſoit de ce bruit eſpouventable, & le cœur des Romains eſtoit ſaiſi de crainte, & Marius luy-meſme frappé d'eſtonnement, car ils s'attendoient tous à un combat de nuit plein de deſordre & de tumulte. Les Barbares ne ſortirent pourtant point cette nuit, ni le lendemain, mais ils paſſerent tout ce temps-là à ſe preparer, & à ſe mettre en bataille.

Sages diſpoſitions de Marius pour la bataille.

Cependant Marius, ſçachant qu'au-deſſus du Camp des Barbares il y avoit des creux & des ravins couverts de bois, y envoya Claudius Marcellus avec trois mille hommes d'Infanterie

pour s'y mettre en embuſcade, & prendre les ennemis par derriere quand le combat ſeroit engagé. Il donna ordre aux autres de repaiſtre de bonne heure & de repoſer. Le lendemain au point du jour il les mit en bataille ſur la hauteur devant ſon Camp, & envoya devant ſa Cavalerie dans la plaine. Ce que voyant les Teutons, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains fuſſent auſſi deſcendus afin de les combattre de plein pied, & avec un égal avantage pour le terrein, mais tranſportés de colere, ils prennent leurs armes & vont de furie les attaquer ſur la hauteur. Marius envoye par tout les Officiers, leur donner ordre d'attendre l'ennemi ſans branſler, & dés qu'il ſe ſeroit avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre enſuite l'eſpée à la main, & de le repouſſer en le heurtant avec leurs boucliers, car les lieux eſtant gliſſants à cauſe de leur pente, ni les coups, que ces Barbares donneroient, n'auroient de roideur, ni leur ordonnance ſerrée ne pourroit ſe maintenir, leurs corps eſtant tousjours dans un branſle inégal & continuel comme dans une tourmente, à cauſe du penchant & de l'inégalité du terrein.

Ce que fait l'inégalité du terrein.

En donnant ces ordres il eſtoit le premier à les executer. Car il n'y avoit point d'homme qui fuſt plus adroit aux armes, ni qui euſt le corps mieux exercé que lui, & il ſurpaſſoit tous

Marius trés-adroit aux armes & trés-exercé.

les autres en courage & en audace. Les Romains faisant donc teste aux Barbares, & les arrestant tout court comme ils taschoient de monter, ceux-cy pressés commencerent à reculer peu à peu, & à regagner la plaine. Les premiers Bataillons commençoient à se rallier & à se remettre en bataille, mais les clameurs, la confusion, & le desordre regnoient parmi les derniers, car Marcellus, attentif à ce qui se passoit, avoit saisi le moment; le cri de la charge ayant retenti jusques aux costeaux voisins sous lesquels il estoit en embuscade, il s'estoit levé avec sa troupe, & courant impetueusement avec de grands cris de victoire, il estoit tombé sur les derniers, les prenant par derriere & les taillant en pieces. Ceux-cy poussés avec cette furie attirent à eux les premiers & les obligent à faire face pour les soustenir. Dans un moment toute leur armée fut remplie de trouble; vivement pressés à la teste & à la queuë ils ne purent long-temps soustenir ce double choc, ils se débanderent, & prirent la fuite.

Marius gagna cette bataille dans son IV. Consulat, la II. année de l'Olymp CLXIX 100. ans avant N. S.

L'armée fait present à Marius de tous les bagages & de toutes les dépouilles des ennemis.

Les Romains les poursuivirent, en tuerent ou firent prisonniers plus de cent mille; & s'estant rendu maistres de leurs tentes, de leurs chariots, & de tout leur bagage, hors de ce qui fut pillé, ils donnerent tout à Marius d'un commun consentement; & ce present si grand, & si magnifique, parut encore inferieur

ſerieur au ſervice qu'il avoit rendu dans un ſi preſſant danger. Il y a d'autres Hiſtoriens qui ne ſont d'accord avec ces premiers ni ſur ce preſent des deſpoüilles, ni ſur le nombre des morts; ils diſent ſeulement que depuis cette bataille les Maſſiliens fermerent leurs vignes de cloſtures faites des oſſements de ceux qui y avoient eſté tuez; & que ces corps morts, qui pourrirent, & qui furent conſumez dans leurs champs, & les pluyes de l'hyver, qui ſurvinrent, engraiſſerent tellement la terre, la penetrerent, & l'imbiberent ſi fort, que l'eſté ſuivant elle porta une quantité eſtonnante de toutes ſortes de fruits, & confirma ce que dit Archiloque, *que rien n'engraiſſe plus la terre que le ſang.* On aſſeure auſſi avec beaucoup de vray-ſemblance, qu'aprés de grandes batailles il tombe ordinairement de grandes pluyes, ſoit que quelque bon Demon veüille purger la terre en l'inondant par des eaux pures & deſcenduës du Ciel, ſoit que le ſang & la corruption exhalent une vapeur humide & forte, qui condenſe & altere l'air, trés-aiſé de ſa nature à changer pour la moindre petite cauſe.

Vignes des Marſillois fermées de cloſtures faites des os des Teutons.

Territoire de Marſeille engraiſſé & rendu fertile par la pourriture de tous ces corps.

Le ſang engraiſſe la terre.

De grandes pluyes aprés les batailles.

Terre purgée par les eaux du Ciel.

Aprés la bataille Marius, parmi les armes & les deſpoüilles des ennemis, choiſit les plus riches, les plus entieres, & celles qui pouvoient orner

Soit que quelque bon Demon veüille purger la terre en l'inondant.] Ces Payens avoient donc quelque idée que la terre ſoüillée par des crimes, devoit eſtre purgée & lavée par les eaux du Ciel, Ce paſſage me paroiſt remarquable.

le plus son triomphe, & faire plus de plaisir à voir, les mit à part, & ayant entassé toutes les autres sur un grand buscher, il en fit aux Dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée estoit autour du buscher couronnée de branches de laurier, & lui, vestu de la robe de pourpre, & ceint à la maniere Romaine, il prit un flambeau allumé, & l'elevant vers le Ciel avec ses deux mains, il alloit mettre le feu au buscher, lorsque tout à coup on vit quelques-uns de ses amis venir vers lui à toute bride. Il se fit d'abord un profond silence dans l'attente de ce qu'apportoient ces Courriers.

Sacrifice d'armes bruslées sur un buscher.

Dés qu'ils furent prés de Marius, ils mirent pied à terre, & courant le saluer & l'embrasser, ils lui annoncerent la bonne nouvelle qu'il estoit Consul pour la cinquiéme fois, & lui rendirent ses lettres. Une si grande joye estant donc survenuë pardessus celle qu'on avoit desja d'une victoire si complette, toute l'armée, pour tesmoigner le plaisir qu'elle en ressentoit, se mit à jetter de grands cris de triomphe, qu'elle accompagnoit du bruit guerrier de ses armes, & tous les Officiers mirent sur la teste de Marius de nouvelles couronnes, & dans ce moment il mit le feu au buscher, & acheva son sacrifice.

Marius Consul pour la cinquiéme fois.

Et lui vestu de la robe de pourpre, & ceint à la maniere Romaine.] C'est ce que Virgile a compris dans ce vers du VII. liv. de l'Æneïde:

Ipse Quirinali trabeâ, cinctuque Gabino
Insignis....

Mais celle qui ne permet jamais qu'aucune des grandes prosperitez soit pure, & qui varie la vie de l'homme par le meslange de biens & de maux, soit qu'on l'appelle Fortune, ou vengeance Divine, ou Necessité naturelle & attachée à toutes les choses humaines, peu de jours aprés cette grande joye, fit recevoir à Marius la terrible nouvelle de ce qui estoit arrivé à son confrere Catulus, & assembla contre Rome une nouvelle terreur & une nouvelle tempeste, comme un autre nuage noir au milieu de la bonnace & d'un air serein; car Catulus, qui estoit opposé aux Cimbres pour leur fermer les passages, renonçant à garder les pas des Alpes de peur que forcé par-là de separer son armée en plusieurs postes, il n'en fust trop affoibli, prit le parti de descendre en Italie, mit la riviere d'Athesis devant lui, fit aux deux costez des retranchements & de bons forts pour defendre les guez, & y bastit un pont pour pouvoir porter du secours aux places qui estoient au-delà, si les Barbares

Plutarque se trompe icy sur la cause des malheurs qui arrivent aux hommes.

L'Adige.

Mais celle qui ne permet jamais qu'aucune des grandes prosperitez soit pure.] Les Payens se forgeoient une Divinité ennemie & malfaisante qui prenoit plaisir à empoisonner les plus grandes prosperitez en faisant suivre un grand bonheur de quelque malheur terrible.

Soit qu'on l'appelle Fortune, ou vengeance Divine, ou Necessité naturelle.] Il n'y a ni Fortune, ni Necessité naturelle; mais il y a une Providence qui amene tout ce qui arrive dans le monde. Souvent elle laisse agir les causes secondes, & alors les eschecs, qui arrivent aux hommes, sont l'effect de leur imprudence & de leur folie, & les malheurs où ils tombent sont la suite des fautes qu'ils font. La Fortune ou la Necessité naturelle estoient-elles cause de la lascheté des Soldats de Catulus?

aprés avoir franchi les destroits, entreprenoient de les forcer; mais ces Barbares avoient tant de mespris pour leurs ennemis, & estoient si pleins de folle arrogance, que plus pour monstrer leur force & leur audace, que pour aucun service utile & necessaire, ils s'exposoient à la neige tout nuds, grimpoient aux sommets des montagnes au travers des monceaux de neige & de glaces, & quand ils estoient au haut, mettant leurs boucliers sous eux, ils s'abandonnoient ainsi aux penchants de ces monts, & se laissoient couler le long de ces rochers dont la pente estoit fort roide, qui estoient fort coupez, & qui avoient sous eux des fondrieres & des abysmes espouvantables.

Les Cimbres s'exposent à la neige tout nuds.

Enfin aprés qu'ils se furent campez prés des Romains, & qu'ayant sondé la riviere ils eurent veu qu'ils ne pouvoient la passer, ils entreprirent de la combler, & coupant des tertres entiers, comme autrefois les Geants, deracinant les plus gros arbres, destachant d'énormes masses de rochers, & roulant de grosses buttes de terre, ils les traisnoient dans le Fleuve dont ils resserroient par là le cours. Et pour esbranler les poutres, qui servoient comme de fondement au pont des Romains, ils jettoient au-dessus de grosses masses, qui estant rapidement entraisnées par le fil de l'eau, battoient rudement le pont, & lui donnoient des secousses si terribles, qu'il ne pouvoit resister long-temps.

Ils entreprennent de combler l'Adige.

La plufpart des Soldats Romains, faifis de frayeur à cette manœuvre, abandonnerent leur grand camp & fe retirerent. Là Catulus fe montra tel que doit eftre un grand & parfait Capitaine; il fit voir qu'il preferoit à fa gloire particuliere la gloire de fon pays; car voyant qu'il ne pouvoit perfuader à fes troupes de demeurer, & qu'elles plioient bagage dans un grand effroy, il ordonna qu'on levaft l'aigle, pour marcher, & courant à la tefte des premiers qui marchoient desja, il fe mit à les conduire afin que toute la honte de cette retraite tombaft fur lui pluftoft que fur fa patrie, & qu'il paruft que fes Soldats, bien loin de prendre la fuite, fuivoient leur General.

Le parfait Capitaine doit preferer la gloire de fa patrie à la fienne propre.

Grande vertu de Catulus.

Les Barbares attaquerent le fort au-delà de l'Athefis, & s'en eftant rendu maiftres, pleins d'admiration pour les Romains, qui l'avoient défendu avec beaucoup de valeur, & qui s'eftoient glorieufement expofez pour leur patrie, ils les renvoyerent en leur accordant une honnefte capitulation, qu'ils jurerent fur leur taureau d'airain. On dit que ce taureau fut pris

Les Cimbres accordent une capitulation honnefte aux Romains, qui avoient defendu un fort de l'Adige.

Capitulation jurée par les Cimbres fur un taureau d'airain.

Afin que toute la honte de cette retraite tombaft fur lui pluftoft que fur fa patrie.] On a veu des Capitaines fe mettre à la tefte de leurs Troupes qui fuyoient, mais c'eftoit pour les tromper en quelque forte en faifant accroire par ce moyen à la plufpart, que ce n'eftoit pas une fuite, mais un effect de leur ordre. Mais il eft rare de voir un General vouloir attirer fur lui feul la honte d'une retraite pour l'efpargner à fon pays. C'eft là le dernier degré de la vertu.

Qu'ils jurerent fur un taureau d'airain.] Je n'ay rien trouvé nulle part de ce taureau d'airain, fur lequel les Cimbres juroient;

enſuite aprés la bataille, & porté dans la maiſon de Catulus comme une glorieuſe deſpoüille & comme une marque eſclatante de ſa victoire. Aprés la priſe du fort, tout le pays des environs eſtant ſans defenſe, les Barbares ſe reſpandirent par tout, & le pillerent.

Ce taureau porté aprés la bataille dans la maiſon de Catulus.

Dans cette extremité Marius fut appellé à Rome. Dés qu'il y fut arrivé, tout le monde crut qu'il auroit les honneurs du triomphe, & le Senat les lui decerna avec un trés-grand plaiſir, mais il les refuſa, ſoit qu'il ne vouluſt pas priver de la part de cette gloire ſes Soldats, qui avoient eu tant de part à ſes grands exploits, ou qu'il vouluſt raſſeurer le peuple contre le danger preſent, en depoſant entre les mains de la Fortune de Rome la gloire de ſes premiers ſuccez, juſqu'à ce qu'il l'euſt renduë plus éclatante par les derniers; & aprés avoir parlé au Senat & au Peuple, & dit tout ce qui conve-

Marius refuſe les honneurs du triomphe, & pourquoy.

Marius met en depoſt entre les mains de la Fortune ſes premiers exploits.

Plutarque en parle pourtant comme d'une choſe connue. Les Cimbres adoroient-ils un taureau?

Et comme une marque eſclatante de ſa victoire.] C'eſt-à-dire de la victoire qu'il remporta enſuite à la bataille que Plutarque va deſcrire. Dans le mſ. de la Bibliotheque de Saint Germain au lieu de *νίκης* il y a *μάχης*, mais à mon avis c'eſt une faute du Copiſte, qui ne comprenant pas que Plutarque parle icy de la victoire ſuivante, a mis *combat* pour *victoire* fort mal à propos.

Ou qu'il vouluſt raſſeurer le peuple contre le danger preſent en depoſant entre les mains de la Fortune de Rome la gloire de ſes premiers ſuccez.] Cela eſt penſé profondement. Rien n'eſtoit en effect plus capable de raſſeurer le peuple, que de voir Marius differer ſon triomphe, & le mettre comme en depoſt entre les mains de la Fortune de Rome, comme d'une depoſitaire fidelle, qui ne manqueroit pas de le bien garder & de le rendre en temps & lieu.

noit en telle occasion, il alla joindre Catulus; il le fortifia par sa venuë, & fit venir encore son armée des Gaules.

Il va joindre Catulus.

Dés qu'elle fut arrivée, il passa le Po pour tenir les Barbares esloignez de la partie de l'Italie qui est en deçà. Mais les Barbares differoient de hazarder la bataille, attendant tousjours les Teutons avec impatience, & fort estonnez de leur retardement, soit qu'ils ignorassent veritablement leur deffaite, ou qu'ils voulussent faire semblant de ne la pas croire, car ils battoient outrageusement tous ceux qui leur en portoient les nouvelles. Enfin ils envoyerent à Marius des Ambassadeurs lui demander pour eux & pour leurs freres, des terres & des villes suffisantes pour les loger, & pour les nourrir.

Les Cimbres ignoroient la defaite des Teutons.

Marius demanda à ces Ambassadeurs, *qui estoient ces freres dont ils parloient*; & les Ambassadeurs ayant respondu que *c'estoient les Teutons*, toute l'assemblée se mit à faire des esclats de rire, & Marius en se mocquant leur dit : *Laissez-là desormais vos freres, & ne vous en mettez point en peine; ils ont la terre que nous leur avons donnée, & qu'ils garderont eternellement.* Les Barbares sentant l'ironie, se mirent à l'accabler d'injures, & le menacerent qu'il alloit estre puni de ses brocards presentement par les Cimbres, & bientost aprés par les Teutons, dès qu'ils seroient arrivés. *Mais ils le sont*, leur repliqua Marius, *les voicy, & il*

Railleries & brocards de Marius sur les Cimbres, qui attendoient leurs freres les Teutons.

ne seroit pas honneste que vous nous quittassiez avant que d'avoir salué & embrassé vos freres. En mesme temps il ordonna qu'on amenast les Roys des Teutons chargez de chaisnes, car ils avoient esté pris par les Sequaniens comme ils s'enfuyoient dans les Alpes.

Marius fait voir aux Cimbres les Rois des Teutons chargez de chaisnes.

Les Francomtois.

Dés que les Ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres, ils prirent les armes, & sans perdre un moment, ils marcherent contre Marius, qui ne bougeoit, & qui se contentoit de garder son camp. On dit que ce fut en cette occasion que Marius introduisit le changement qu'il fit aux piques. Jusqu'à lui la hampe, qui entroit dans le fer, & le fer, qui recevoit la hampe, estoient clouëz avec deux chevilles de fer. Marius n'en laissa qu'une, & ostant l'autre il en mit à sa place une de bois, fort mince, & par consequent aisée à rompre, il imagina cela trés-prudemment, afin que la pique lancée contre le bouclier de l'ennemi, & s'y attachant n'y demeurast pas toute droite, mais que la cheville de bois venant à se rompre, la hampe pliast à l'endroit du fer, & qu'ainsi la hampe tenant encore à la cheville de fer, traisnast à terre, & embarrassast l'ennemi.

Changement utile que Marius fit aux piques pour embarrasser l'ennemi.

Bojorix, Roy des Cimbres, à la teste d'une petite troupe de cavalerie s'approcha du camp de Marius, & l'appellant à haute voix, il le defioit à prendre le jour & le lieu pour descendre en bataille, & decider qui demeureroit maistre du

Bojorix Roy des Cimbres defie Marius.

du pays. Marius lui respondit que *jamais les Romains ne prenoient conseil de leurs ennemis sur le combat, mais que cependant il vouloit bien faire ce plaisir-là aux Cimbres*. Ils convinrent donc que ce seroit le troisiéme jour aprés celui-là, & dans la plaine de Verceil, qui paroissoit commode aux Romains pour y deployer leur cavalerie, & aux Barbares pour y estendre leurs nombreux bataillons.

Il ne faut jamais prendre conseil de son ennemi pour le combat.

Ni les uns ni les autres ne manquerent au rendez-vous. Ils se mettent en bataille. Catulus avoit sous lui vingt mille trois cents hommes d'infanterie, & Marius trente-deux mille. Catulus fut mis au centre, & les troupes de Marius furent partagées sur les deux ailes, comme l'escrit Sylla, qui se trouva à cette bataille; & l'on dit que Marius rangea ainsi l'armée malicieusement, dans l'esperance qu'avec les deux ailes il tomberoit sur ses ennemis & ses romproit, & qu'ainsi la victoire seroit entierement deuë à ses troupes, sans que Catulus y eust eu aucune part, & qu'il se fust seulement meslé avec les Barbares; car toutes les fois qu'un front de bataille est fort large & fort estendu, il arrive ordinairement que les ailes sont avancées, & le centre enfoncé, & ce qui confirme ce fait, adjouste-t-on, c'est l'apologie que Catulus mesme fut obligé de faire, dans laquelle il se plaignit

Bataille de Marius contre les Cimbres dans la plaine de Verceil.

Ordonnance que Marius donne à sa bataille pour avoir seul la gloire du succez.

Ce qui arrive d'ordinaire, quand un front de bataille est fort estendu.

Apologie de Catulus, où il se plaignoit du tour que Marius lui avoit joüé.

Comme l'escrit Sylla.] Sylla avoit fait plusieurs livres de ses actions, car on en trouve le XXI. livre cité. L'ouvrage ne fut pas mesme achevé, car il mourut auparavant. Plutarque en parle dans la vie de Sylla & dans celle de Lucullus,

hautement de la malice de Marius, & du mauvais tour qu'il lui avoit joüé.

Les Cimbres faisoient sortir leur infanterie de leurs forts doucement & sans bruit, & les rangeoient en bataille en leur donnant autant de profondeur que de front, de sorte que c'estoit une bataille quarrée, dont chaque face occupoit trente stades de terrein. Leur cavalerie, qui estoit de quinze mille chevaux marchoit en superbe équipage. Tous les Cavaliers avoient des casques en forme de gueules ouvertes, & de mufles de toutes sortes de bestes estranges & espouvantables, & les rehaussant par des pennaches faits comme des ailes, & d'une hauteur prodigieuse, ils paroissoient encore plus grands. Ils estoient armez de cuirasses de fer tres-brillantes, & couverts de boucliers tout blancs. Ils portoient chacun deux javelots à darder de loin, & quand ils avoient joint l'ennemi, ils se servoient de grandes & fortes espées. En cette rencontre ils n'allerent pas heurter les Romains de front, mais prenant à droite ils avançoient peu à peu cherchant à les enfermer entr'eux & leur infanterie, qui estoit à la gauche.

Trois mille sept cents cinquante pas.

Armure des Cimbres.

Ruse des Cimbres.

Les Generaux Romains s'apperçurent incontinent de cette ruse, mais ils ne purent retenir leurs soldats. L'un d'eux s'estant mis à crier que les ennemis fuyoient, tous les autres se mirent aussi-tost à courir pour les poursuivre. Cependant

l'infanterie des Barbares s'avançoit comme les flots de la vaste mer. Dans ce moment Marius s'estant lavé les mains, les éleva vers le Ciel, & voüa aux Dieux une Hecatombe, & Catulus élevant aussi ses mains, fit vœu de consacrer la Fortune de ce jour, en lui dediant un Temple; & l'on dit que Marius ayant fait son sacrifice, on ne lui eut pas plustost monstré les entrailles des victimes, qu'il s'escria, *La victoire est à moy.*

Marius voüe aux Dieux une hecatombe & Catulus voüe un temple à la Fortune.

Mais quand on se fut esbranlé pour donner, il arriva un accident, qui, comme l'escrit Sylla, parut un effect de la vengeance Divine contre Marius; il s'éleva, comme cela est vray-semblable, une si grande poussiere, que les deux armées en furent couvertes & cachées. Marius, qui s'estoit esbranlé le premier pour charger avec ses troupes eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obscurité où les deux armées estoient ensevelies, & ayant poussé fort loin audelà de leur bataille, il fut long-temps errant

Sylla avoit descrit cette bataille où il estoit.

Vengeance que Dieu fait de la malice de Marius.

Fit vœu de consacrer la Fortune de ce jour, en lui dediant un Temple.] Ce Temple fut dedié à la Fortune sous ce titre, *A la Fortune de ce jour*, *Fortuna hujus diei*, ce qui paroist bien remarquable.

Parut un effect de la vengeance Divine contre Marius.] En effect Marius avoit rangé malicieusement son armée pour avoir seul la gloire du succez, & pour en priver son confrere Catulus; & voilà Catulus qui soustient seul tout l'effort des Barbares, pendant que Marius s'est egaré.

Que les deux armées en furent couvertes & cachées.] Voilà ce qui a donné lieu à Homere de parler si souvent d'une nuit qui couvre les combattants, & qui les empesche de se voir. Ce Poëte peint tousjours la Nature. Il semble au reste que Plutarque entre en lice contre lui dans la description qu'il fait de cette bataille, tant ses images sont nobles & Poëtiques, & pourtant vrayes.

dans la plaine ſans pouvoir ſe retrouver. Cependant le bonheur de Catulus fit que les Barbares tomberent ſur lui, & que contre l'intention de Marius il n'y eut que lui & ſes ſoldats, au nombre deſquels eſtoit Sylla, qui ſouſtinſſent tout l'effort de cette bataille. La chaleur du jour, qui eſtoit fort grande, & le Soleil qui donnoit dans le viſage des Cimbres, aiderent beaucoup aux Romains. Car ces Barbares, naturellement endurcis à ſupporter les plus grandes gelées, & nourris dans des lieux froids & couverts de bois, ne pouvoient reſiſter au chaud, mais fondoient tout en eau, eſtoient tout haletants, & n'avoient que la force de mettre leurs boucliers devant leur viſage pour ſe garantir du Soleil; car ce combat ſe donna aprés le ſolſtice d'Eſté, trois jours avant la nouvelle Lune du mois d'Aouſt, qui eſtoit alors appellé *Sextilis*. La pouſſiere ne fut pas moins favorable que le Soleil aux troupes de Catulus, & elle ſervit beaucoup à augmenter leur audace & leur confiance, en leur cachant la plus grande partie de leurs ennemis, car il s'en fallut beaucoup qu'ils ne viſſent leur nombre innombrable. Mais chaque corps ayant couru de viſteſſe charger ce qui eſtoit devant lui, ils en eſtoient aux mains avant que d'avoir peu eſtre effrayez par cette veuë. Dailleurs, ils eſtoient ſi endurcis à la fatigue & au travail, ſi exercez, & ſi aguerris, qu'on ne vit pas un ſeul Romain ſuant, ou haletant,

Les Cimbres reſiſtoient aux plus rudes gelées, mais ils ne pouvoient reſiſter au chaud.

Combien les ſoldats Romains eſtoient endurcis à la fatigue.

quoique la chaleur fust extreme, l'attaque trés-vive, & qu'ils eussent couru de toute leur force pour charger. Car c'est ainsi que Catulus lui-mesme l'a escrit, en relevant beaucoup la force & le courage de ses Troupes.

La pluspart donc des ennemis, & tous les plus braves, furent taillez en pieces, car tous ceux des premiers rangs, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance, estoient liez les uns aux autres par de longues cordes, qui tenoient à leurs baudriers, tous les autres furent renversez & poussez jusqu'à leur camp. Là on vit les choses du monde les plus tragiques & les plus espouvantables. Les femmes, vestuës de robes noires, estoient sur leurs chariots, tuant les fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs freres, celles là leurs peres, celles-cy leurs fils, & prenant leurs petits enfants, elles les estouffoient de leurs propres mains, & les jettoient sous les rouës des chariots, & sous les pieds des chevaux, & se tuoient ensuite elles-mesmes.

Soldats des premiers rangs de la bataille des Cimbres liez les uns aux autres avec des cordes.

Rage & desespoir des femmes des Cimbres à cette bataille.

Ainsi que Catulus lui-mesme l'a escrit.] Catulus avoit escrit l'histoire de son Consulat & de tout ce qu'il avoit fait; Ciceron en fait l'éloge dans son Brutus, où il dit qu'il avoit imité le style de Xenophon, & qu'il l'avoit adressé au Poete Furius son ami particulier. C'est grand dommage que cette histoire se soit perduë. Ce Catulus estoit aussi un Poete trés-élegant, & deux Epigrammes, qui restent de lui, marquent l'agrément de son esprit, & en mesme temps la depravation de ses mœurs.

Estoient liez les uns aux autres par de longues cordes.] Ridicule invention pour obliger les soldats à garder leurs rangs & pour les empescher de rompre leur ordonnance. Ces cordes estoient aussi pour leur servir à lier leurs prisonniers aprés la victoire.

On dit qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon aprés avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfants, l'un de deçà, l'autre de delà. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettoient au cou un nœud coulant qu'ils attachoient aux cornes ou aux jambes des bœufs, & piquant ces bestes pour les faire marcher, ils perissoient miserablement, ou estranglez, ou foulez aux pieds. Cependant quoiqu'ils perissent ainsi par tant de differentes voyes, on ne laissa pas de faire plus de soixante mille prisonniers.

Maniere dont les Cimbres s'estrangloient eux-mesmes.

Le nombre des morts monta à plus de six vingt mille. Les Soldats de Marius pillerent les bagages, mais les despoüilles, les enseignes, & les trompettes furent portées, dit-on, dans le camp de Catulus, qui ne manqua pas de se servir de cela comme d'une preuve que c'estoit à lui seul que la victoire estoit deuë. Sur quoy il s'éleva une grande dispute entre ses Troupes & celles de Marius. Pour les accorder & pour en prevenir les suites, on prit pour Arbitres les Ambassadeurs de Parme, qui se trouverent presents. Les Soldats de Catulus les menerent sur le champ de bataille visiter les morts, & ils leur firent voir qu'ils estoient tous percez des piques de Catulus, qui estoient trés reconnoissables, parce que Catulus avoit eu soin de faire graver son nom sur le bois de toutes les piques de ses soldats; cela n'empescha pas que toute la gloire de

Les despoüilles, les enseignes & les trompettes des Cimbres portées dans le camp de Catulus.

Ambassadeurs de Parme pris pour Arbitres entre Marius & Catulus.

Nom de Catulus gravé sur toutes les piques de ses Soldats.

cette action ne fust donnée à Marius, tant à cause de sa premiere victoire, que de sa dignité. Bien plus, le peuple lui donna le magnifique titre de troisiéme Fondateur de Rome, estimant que le danger, dont il venoit de les delivrer, n'estoit pas moins grand que celui dont les Gaulois les avoient autrefois menacez. Dans leurs maisons en faisant bonne chere, & en se resjouïssant avec leurs femmes & leurs enfants, ils offroient à Marius les premices de leur souper, & lui faisoient des libations en mesme temps qu'à leurs Dieux, & ils vouloient qu'il fist seul son entrée publique dans la ville pour ses deux triomphes, ce qu'il ne voulut jamais, mais il triompha avec Catulus, voulant montrer de la moderation dans des prosperitez si grandes, & craignant peut-estre aussi les Troupes de Catulus qu'il voyoit trés-resoluës de s'opposer à son triomphe, s'il n'associoit leur General à cet honneur.

Marius remporte toute la gloire de cette action.

Car il estoit Consul & Catulus n'estoit que Proconsul.

Marius appellé le troisiéme Fondateur de Rome.

Honneurs que les Romains rendoient à Marius dans leur domestique.

Mais c'estoit injustice deuë à Catulus.

Il passa ainsi son cinquiéme Consulat, & aspira au sixiéme qu'il desira avec plus d'ardeur & plus d'empressement que personne n'en avoit

Avec quel empressement Marius desira son sixiéme Consulat.

Dans leurs maisons en faisant bonne chere & se resjoüissant avec leurs femmes & leurs enfants, ils offroient à Marius les premices de leur souper & lui faisoient des libations.] Rien ne marque tant les sentiments d'un respect & d'une veneration veritable & sincere que ces actions qui se passent dans l'interieur des familles. Ce que les Romains font icy pour Marius, c'est ce qu'Horace dit qu'ils faisoient de son temps pour Auguste. V. l'Ode v. & l'Ode xv. du Liv. IV.

Qu'il desira avec plus d'ardeur & d'empressement, que personne n'en avoit jamais tesmoigné pour

jamais tesmoigné pour le premier. Il faisoit sa cour au peuple & taschoit de lui complaire en tout, non seulement contre sa dignité, mais encore contre son naturel, s'efforçant de paroistre doux, facile & populaire. Mais on dit que dans tout ce qui regardoit le Gouvernement, dans toutes les brigues & caballes, l'excés de son ambition le rendoit trés-timide, & que l'intrepidité & l'audace, qu'il tesmoignoit dans les combats, l'abandonnoient dans les assemblées du peuple, où le moindre blasme, la moindre louange le mettoient si fort hors de lui-mesme, qu'il ne se possedoit plus. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de bourgeoisie tout à la fois à mille habitants de Cameries, qui avoient parfaitement bien servi dans une guerre, comme cela parut contraire à la loy, & que quelques-uns voulurent s'en plaindre, il dit *que le bruit des armes l'avoit empesché d'oüir la loy*. Cependant il paroist que son penchant le portoit davantage à redouter & à craindre les cris du peuple dans les assemblées. Dans les armées

Marius trés timide par excez d'ambition.

Ville de la Marche d'Ancone.

Mot de Marius.

le premier.] J'ay corrigé icy une petite faute qui est dans le texte, τῆς δὲ ἕκτης ὡς οὐδὲ εἷς πρώτης ὠρέγετο. Il faut lire, πρῶτος. *Sextum Consulatum appetiit, ut nullus primum. Il ambitionna le sixiéme Consulat comme personne n'ambitionna jamais le premier.* Et dans ce qui suit, δημαγωγίαις τὸν δῆμον ἀνελάμβανε, il faut lire comme dans le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain, δημαγωγίαις τὸν δῆμον ἀναλαμβάνων.

Il dit que le bruit des armes l'avoit empesché d'oüir la loy.] C'est ce qui a fait dire avec raison que *parmi les armes les loix se taisent. Inter arma silent leges.* Quand les guerres ne feroient que ce mal, elles devroient estre abhorrées.

mées il conservoit sa dignité & sa grandeur par necessité, au lieu que dans les Assemblées, dés qu'on lui refusoit le premier degré d'honneur, il avoit recours à la bienveillance & à la faveur du peuple, sacrifiant tousjours la vertu à la Fortune, & se souciant fort peu d'estre estimé le plus genereux & le plus noble, pourvû qu'il devinst le plus grand. Par ce procedé il heurta toute la noblesse, mais celui qui lui estoit le plus odieux, & qu'il craignoit davantage, c'estoit Metellus, qu'il avoit desja traité avec beaucoup d'ingratitude, & qui estant naturellement plein de vertu, & aimant la verité, estoit l'ennemi declaré de tous ceux qui se glissoient dans les bonnes graces du Peuple par de meschantes voyes, & qui ne parloient que pour le flatter; Voilà pourquoy il resolut de le chasser de la Ville. Pour cet effect il attira chez lui dans sa familiarité Glaucias & Saturninus, les deux hommes de Rome les plus insolents, & les plus seditieux, & qui avoient à leur disposition toute la tourbe des necessiteux & des mutins; il se servoit d'eux pour appuyer les loix qu'il vouloit faire passer, & appellant secretement des gens de guerre, il les mesla dans les assemblées du Peuple, & fit chasser Metellus par sa faction.

Marius sacrifioit tousjours la vertu à la Fortune.

Metellus Numidicus dont il avoit esté Lieutenant.

Caractere vertueux de Metellus.

Marius prend le parti de chasser Metellus de Rome. Moyens dont il se servit.

L'Historien Rutilius, homme de bien & trés-

Rutilius Historien.

L'Historien Rutilius, homme de bien & trés-veritable.] C'est P. Rutilius Rufus, qui avoit esté Consul l'année avant le second

veritable, mais qui en son particulier estoit ennemi de Marius, escrit qu'il obtint ce sixiéme Consulat en respandant beaucoup d'argent dans les Tribus, qu'il l'acheta à beau deniers comptants, que par ce moyen il fit refuser Metellus, & qu'à sa place il eut Valerius Flaccus, moins pour Collegue que pour Valet. Le Peuple n'avoit jamais donné tant de Consulats à aucun homme avant lui, qu'au seul Valerius Corvinus, mais il y eut cette difference, qu'entre le premier & le sixiéme Consulat de Corvinus il y eut quarante-cinq ans d'intervalle, au lieu que Marius ayant esté Consul une premiere fois, deux ans aprés il le fut cinq fois de suite sans interruption, & d'un mesme train de fortune. Mais à son dernier Consulat, il s'attira une grande haine par les enormes fautes qu'il commit pour favoriser ce Saturninus. Une des plus grandes fut la protection qu'il lui donna aprés le meurtre de Nonius, que Saturninus

Marius obtint le VI. Consulat à force d'argent.

Difference des frequens Consulats de Corvinus à ceux de Marius.

Fautes énormes que fit Marius dans son VI. Consulat, si on peut appeller fautes, d'horribles meschancetés.

Consulat de Marius. Il avoit escrit sa vie en Latin, & une histoire Romaine en Grec. C'estoit un homme d'une vertu & d'une probité consommée. Ciceron en fait l'éloge en plusieurs endroits. Il fut envoyé en exil six ou sept ans aprés ce VI. Consulat de Marius. Sylla voulut ensuite le rappeller, mais il refusa de revenir. Ciceron lui reproche en quelque endroit d'estre mort de douleur de ce que son frere avoit esté refusé pour le Consulat.

Qu'au seul Valerius Corvinus, mais il y eut cette difference.] Ce Valerius Corvinus fut Consul pour la premiere fois à l'âge de XXIII. ans la 2. année de l'Olymp. CVIII. l'an de Rome 406. 345. ans avant N. S. & il le fut pour la sixiéme fois la IV. année de l'Olymp. CXIX. l'an de Rome 452. 299. ans avant l'ere Chrestienne. Voilà les 45. ans entre son I. & son VI. Consulat.

tua, parce qu'il estoit son concurrent pour le Tribunat. Ensuite ce Saturninus, nommé Tribun du Peuple, proposa la Loy que Marius avoit dressée pour le partage des terres. Il estoit porté expressement par cette Loy, *que le Senat viendroit jurer en pleine assemblée, qu'il approuveroit & observeroit tout ce que le Peuple auroit ordonné, & qu'il ne s'opposeroit à chose quelconque.*

Marius fit semblant dans le Senat de contredire & de condamner cet article, disant hautement, *que pour lui il ne presteroit jamais ce serment si injuste, & qu'il ne pensoit pas qu'aucun homme sage pust le prester. Car si la Loy n'estoit point mauvaise & pernicieuse en elle-mesme, c'estoit faire tort au Senat de le forcer*

Horrible dissimulation de Marius pour tendre un piege à Metellus.

Il estoit porté expressement par cette Loy que le Senat viendroit jurer en pleine assemblée, qu'il approuveroit & observeroit tout ce que le Peuple auroit ordonné.] On ne pouvoit imaginer de Loy plus inique, car c'estoit sousmettre le Senat au Peuple, & rendre le Peuple absolument le maistre. Il y a sur cela dans le 1. Liv. de l'Orateur de Ciceron un endroit admirable. Crassus avoit dit en pleine assemblée du Peuple, *Nolite sinere nos cuiquam servire nisi vobis universis, quibus & possumus & debemus.* Sur cela Antonius dit, *quæ vero addidisti, non modo Senatum servire posse Populo, sed etiam debere, quis hoc Philosophus tam mollis, tam languidus, tam enervatus, tam omnia ad voluptatem corporis, doloremque referens probare posset? Senatum servire Populo, cui Populus ipse moderandi, & regendi sui potestatem quasi quasdam habenas tradidisset: Itaque hæc cum à te Divinitus & ego dicta Arbitrarer, P. Rutilius Ruffus, homo doctus, & Philosophiæ deditus, non modo parum commodè, sed etiam turpiter & flagitiosè dicta esse dicebat.* Metellus n'estoit pas moins homme de bien que Rutilius, ainsi Marius estoit bien seur que jamais il ne consentiroit à cette Loy, & qu'il refuseroit de prester un serment si injuste.

Car si la Loy n'estoit point mauvaise & pernicieuse en elle-mesme.] En effect si elle estoit bonne il n'estoit pas necessaire de jurer, & si elle estoit mauvaise il ne falloit pas jurer.

à jurer une chose qu'il devoit plustost faire par raison, & de sa pure & franche volonté.

Marius faisoit consister l'abileté & la vertu dans le mensonge.

La verité, le fondement de la vertu.

Ce n'est pas qu'en parlant ainsi, il pensast ce qu'il disoit, mais il tendoit à Metellus un piége inévitable, car faisant consister d'un costé la plus grande partie de la vertu & de l'habileté dans le mensonge, il sçavoit bien que pour lui il ne tiendroit aucun compte de tout ce qu'il auroit avancé dans le Senat, & de l'autre costé connoissant Metellus pour un homme ferme, & qui estoit persuadé que *la verité*, comme dit Pindare, *est le fondement de la plus haute vertu*, il espera que prevenu & trompé par le refus qu'il venoit de faire dans le Senat de donner ce serment, il le refuseroit de mesme, & n'en démordroit point, ce qui lui attireroit immanquablement la haine du Peuple, & une haine implacable, comme cela arriva en effect; car Metellus ayant protesté qu'il ne jureroit point, le Senat se leva; & peu de jours aprés Saturninus ayant appellé les Senateurs à la Tribune, pour les obliger à prester ce serment, Marius y vint comme les autres.

Dés qu'il parut il se fit un grand silence; tous les yeux estant attachés sur lui dans l'attente de ce qu'il feroit. Alors Marius envoyant

Car faisant consister d'un costé la plus grande partie de la vertu & de l'habileté dans le mensonge.] C'est le vice le plus ordinaire des Politiques, je dis de ces faux Politiques qui ignorent que la verité & la vertu sont les plus solides fondements des Estats.

promener toutes les belles choses qu'il avoit si fierement dites du bout des lévres dans le Senat, declara en propres termes, *qu'il n'avoit pas le cou assés gros pour s'en tenir sur une affaire de telle consequence, à ce qu'il avoit dit une fois; que pour lui il jureroit, & qu'il obéiroit à la Loy, si c'estoit une Loy.* Il adjousta finement cette condition, comme une couverture qui cachoit sa honte, & jura en mesme temps.

Marius se dédit avec impudence de tout ce qu'il avoit avancé dans le Senat.

Le Peuple, ravi d'entendre son serment, battit des mains, & le combla de louanges. Mais les Nobles en furent trés-faschés, & detesterent en leur cœur un changement si lasche. Tous les Senateurs jurerent l'un aprés l'autre de peur du Peuple, jusqu'à ce qu'on fust venu à Metellus. Alors Metellus quelques instances & quelques prieres que lui fissent ses amis de jurer, & de ne pas s'exposer aux peines capitales dont Saturninus menaçoit ceux qui refuseroient ce serment, ne rabbattit rien de sa fierté, & de sa constance ordinaire, & ne jura point, mais demeurant ferme dans ses principes, & prest

Grande fermeté de Metellus.

Qu'il n'avoit pas le cou assez gros.] C'est à dire qu'il n'estoit pas assés orgueilleux, assés presomptueux; car le gros cou est pris pour une marque d'arrogance & d'orgueil. C'est pourquoy Job dit du superbe, *pingui cervice armatus est*. xv. 26.

Il adjousta finement cette condition comme une couverture qui cachoit sa honte.] Car qui doute que si c'estoit une Loy il ne fallust lui obeïr. Mais c'estoit un subterfuge trés-frivole & une mauvaise couverture. Ce n'estoit point une Loy, n'ayant aucune des conditions requises, & par consequent au lieu de lui obeïr, il falloit lui resister, & l'empescher d'estre receuë.

à tout souffrir pour ne rien faire de honteux, il se retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnoient, & leur disant : *Que de faire le mal de quelque nature qu'il fust, c'estoit d'un meschant homme; que de faire le bien lorsqu'il n'y avoit nul danger, & qu'on pouvoit le faire impunément, c'estoit d'un homme, qui n'avoit rien au-dessus de l'ordinaire & du commun; mais que de faire le bien avec de grands dangers, c'estoit là le propre de l'homme veritablement vertueux & de l'honneste homme.*

Belle diference que Metellus met entre faire le bien & faire le bien.

Decret trés-violent de Saturninus contre Metellus.

Dés ce moment Saturninus fit un Decret par lequel le Peuple ordonnoit aux Consuls de faire publier qu'on interdisoit le feu & l'eau à Metellus, & qu'on defendoit à tous les Sujets de la Republique de le recevoir chés eux. La plus vile populace estoit mesme toute preste, & s'offroit à le tuer. Tous les gens de bien compatissant à son malheur, se rendoient en foule chés lui, determinés à le defendre, mais il ne voulut pas que pour son interest on en vint à une sédition, & il sortit de la ville, faisant ce raisonnement fort sage, *Ou les affaires changeront, & deviendront meilleures, & le Peuple se repentira, & alors je reviendray, rappellé avec honneur; ou elles demeureront au mesme estat, & en ce cas là le plus seur & le meilleur est d'estre esloigné.* Mais toutes les marques d'affection & d'estime que Metellus receut par tout dans son exil, & comment il vescut à Rhodes entierement appliqué à la Philosophie, c'est ce qu'il sera mieux

Raisonnement trés sage de Metellus.

de détailler dans sa vie que nous nous proposons d'escrire.

On ne sçait pas si Plutarque fit cette vie comme il se l'estoit proposé.

Aprés le grand service que Marius venoit de recevoir de Saturninus, il se vit forcé de souffrir cet homme, qui se portoit à toutes sortes d'insolences & de violences, & il ne se donna pas de garde que par-là il fit à la Republique un trés-grand mal, car il lascha la bride à ce monstre, qui par armes & par meurtres tendoit ouvertement à la tyrannie & à la ruine du Gouvernement. Voulant donc ménager les Nobles, & faire aussi sa cour au Peuple, il fit une action trés-indigne, & l'action d'un homme double. Un soir les Principaux de la ville estant allés chés lui pour le porter à se declarer contre Saturninus, & Saturninus s'y estant rendu en mesme temps, il le fit entrer à leur insceu par la porte de derriere. Ensuite faisant semblant d'avoir un desvoyement, sous ce pretexte il alloit tantost à l'un, tantost aux autres, courant ainsi à plusieurs reprises dans sa maison, & par tous ces voyages il ne fit que les animer & les aigrir davantage les uns contre les autres. Mais enfin le Senat & les Chevaliers s'estant unis contre lui, & se plaignant hautement, il fut obligé de faire venir des gens armés sur la Place pour reprimer les seditieux, qu'il favorisoit en secret, & qu'il ne pouvoit plus defendre. Saturninus, Glaucias, & ceux de leur cabale se retirerent dans le Capitole. Ils y furent assieges, & enfin on

Marius obligé de souffrir les violences de Saturninus, & le mal qu'il fit à la Republique par ce moyen.

Indigne action de Marius.

Duplicité de Marius.

Saturninus, Glaucias & leurs complices mis à mort.

les prit par la soif, car on rompit les conduits d'eau ; ne pouvant donc plus tenir, ils appellerent Marius, & se rendirent à lui sous la foy publique. Marius fit tout ce qu'il put pour les sauver, mais inutilement ; Ils ne furent pas plustost descendus dans la Place qu'ils furent assommés.

Marius n'ose se presenter pour estre Censeur.

Depuis ce moment Marius fut si broüillé avec la Noblesse & avec le Peuple, que quand le temps de faire de nouveaux Censeurs fut arrivé, quoyque tout le monde s'attendist qu'il se presenteroit, il n'osa le faire, mais craignant d'essuyer un refus, il laissa nommer des Censeurs, qui estoient fort au-dessous de lui. Il est vray qu'il mettoit cela en beau, & qu'il s'en faisoit un merite, disant qu'il n'avoit pas voulu demander cette place pour ne pas s'attirer la haine du Peuple en faisant une recherche exacte de ses vie & mœurs.

Metellus rappellé de son exil malgré l'opposition de Marius.

Un des Tribuns du Peuple ayant fait sa requisition pour rappeller Metellus de son exil, Marius s'y opposa de toutes ses forces & par ses paroles & par ses actions ; mais voyant qu'il ne pouvoit l'empescher, il s'en desista, & le Decret estant passé, comme il ne pouvoit supporter de voir Metellus de retour, il quitta la ville,

Ils ne furent pas plustost descendus dans la Place qu'ils furent assommés.] Le Peuple les assomma & les dechira à coups de bastons & à coups de pierres. *Populus fustibus saxisque coopertum Saturninum, in ipsa quoque morte laceravit.* Flor.

&

& s'embarqua pour la Cappadoce & la Galatie, allegant pour pretexte qu'il alloit s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à la mere des Dieux. Mais ce n'estoit pas là le veritable sujet de son voyage, il en avoit un autre bien different, & qui estoit ignoré du Peuple; c'est qu'estant de sa nature peu né pour la paix, & peu propre au gouvernement Politique, devant toute sa grandeur aux armes, & voyant que par l'inaction, & par le repos toute sa puissance & toute sa gloire se fanoient & se fletrissoient, il cherchoit à susciter aux Romains de nouvelles affaires; car il esperoit qu'en excitant contre eux les Rois, & en animant sur-tout Mithridate, qui paroissoit le plus disposé à prendre les armes, il obligeroit le Peuple à le mettre à la teste de ses armées, & que par-là il rempliroit la ville de nouveaux triomphes, & sa maison des despouilles du Pont, & de toutes les richesses du Roy.

Veritable sujet du voyage de Marius en Cappadoce.

Combien sont dangereux pour un Estat les ambitieux qui doivent leur grandeur aux armes & qui ne sont point propres pour la paix.

Pendant qu'il fut à la Cour de Mithridate, ce Prince le traita avec toute sorte de consideration & de marques d'estime; mais pour toutes ces caresses, & pour tous ces grands honneurs Marius ne rabbatit rien de sa fierté ordinaire, & ne lui parla jamais avec amitié & douceur, mais il lui dit sechement, *Prince, il n'y a point là de milieu, il faut que vous vous rendiez plus puissant que les Romains, ou que vous fassiez sans mot dire tout ce qu'ils vous commanderont.* Ces paroles hardies

La consideration & l'estime que Mithridate marqua à Marius.

Fierté de Marius avec Mithridate.

Parole fiere de Marius à Mithridate.

estonnerent Mithridate qui avoit bien ouï parler plusieurs fois de la liberté, ou plustost de l'audace du langage Romain, mais qui ne l'avoit encore jamais esprouvée.

L'audace du langage Romain.

Marius de retour à Rome, fit bastir une maison prés de la Place, soit, comme il disoit luymesme, pour espargner à ceux qui l'accompagnoient tous les jours, la peine d'aller si loin, soit qu'il crust que ce voisinage grossiroit sa Cour, & que son esloignement estoit seul la cause de ce qu'il y avoit moins de gens à sa porte qu'à celle des autres, en quoy il se trompoit. La veritable cause de sa solitude estoit qu'ayant moins de douceur, de grace, & de politesse que les autres, & estant moins propre aux affaires, on le laissoit là en temps de paix, comme un instrument qui n'est bon que pour la guerre. Il n'estoit point si affligé de voir sa gloire & sa reputation effacées par celles des autres, mais il ne pouvoit supporter que Sylla s'agrandist par l'envie que les Nobles lui portoient, & qu'il dust les commencements de sa

Veritable cause de la solitude qui estoit chez Marius.

Les hommes qui ne sont propres que pour la guerre, negligés pendant la paix.

Jalousie de Marius contre Sylla.

Et que son éloignement estoit seul la cause de ce qu'il y avoit moins de gens à sa porte, qu'à celle des autres] C'est à mon avis le veritable sens de ce passage qui estoit corrompu dans le texte, αἴτ' τοῦτο αἴτιον ἡγούμενος εἶναι τοῦ πλείονας ἄλλους ἐπὶ θύρας αὐτοῦ φοιτᾶν, ce qui ne fait aucun sens raisonnable. Plutarque avoit escrit sans doute, τοῦ πλείονας ἄλλων ἐπὶ θύρας ἢ αὐτοῦ φοιτᾶν. Les hommes ambitieux ne peuvent supporter qu'il y ait plus de gens qui fassent la cour aux autres qu'à eux. Voilà pourquoy Marius voulut se loger prés de la Place, afin que la commodité lui attirast plus de monde à sa porte tous les matins.

fortune aux querelles & aux dissentions où il estoit entré contre lui. Mais aprés que Bocchus, Roy de Numidie, ayant esté declaré allié des Romains, eut consacré dans le Capitole les victoires de Sylla chargées de trophées, & prés d'elles toute l'histoire de Jugurtha en vingt Statuës d'or qui representoient comme Bocchus livroit Jugurtha entre les mains de Sylla; cela mit Marius entierement hors de lui-mesme, comme Sylla attirant à luy toute la gloire de ses exploits; forcené de colere & de jalousie il se preparoit à employer la force pour abbattre ce monument, qui lui estoit si injurieux, & Sylla se preparoit de son costé à faire tous ses efforts pour repousser cette violence.

Present de Bocchus trés-magnifique consacré dans le Capitole.

L'histoire de Jugurtha representée en vingt Statues d'or.

Comme cette sedition estoit sur le point d'esclater, la guerre des Alliés survint tout-à-coup qui la reprima; car les plus belliqueuses Nations de l'Italie & les plus abondantes en hommes, s'éleverent contre les Romains & penserent renverser leur Empire, tant elles estoient redoutables, non seulement par leur adresse aux armes & par la force du corps, mais encore par l'audace & par la grande capacité de leurs Generaux, qui ne cedoient en rien aux

Guerre des Alliés.

Pompedius, Afranius, Vettius, Telesinus.

Comme cette sedition estoit sur le point d'esclater, la guerre des Alliés survint tout à coup qui la reprima.] Cette guerre des Alliés, qui fut aussi appellée la guerre des Marses, s'aluma la III. année de l'Olymp. 172. 662. ans aprés Rome bastie, & 88. ans avant N. S. On peut voir le XVIII. chap. du III. Liv. de Florus, qui donne un grand jour à ce que Plutarque dit icy.

plus grands Capitaines de Rome.

Cette guerre, qui fut si variée par les divers accidents qui lui arriverent, & par les differents jeux que la Fortune y joüa, adjousta autant de gloire & de puissance à Sylla, qu'elle en osta à Marius. Car Marius parut lent dans toutes ses entreprises, irresolu, paresseux, & plein de delays, soit que la vieillesse eust esteint l'activité & le feu qui estoient en lui, car il avoit soixante-cinq ans passés, ou, comme il le disoit lui-mesme, qu'estant accablé de fluxions, & qu'ayant de la peine à se remuer, il ne soustinst le poids de cette guerre que par honneur, & au-delà de ses forces; cependant en cet estat il ne laissa pas de gagner une grande bataille, où il tua sur la place six mille des ennemis, & jamais il ne leur donna prise sur lui. Il souffroit qu'on l'environnast de tranchées, qu'on l'accablast de brocards, qu'on le deffiast tous les jours au combat sans jamais se laisser aller à aucun mouvement d'impatience & de colere. On rapporte que Popedius Silo, qui de tous les Generaux des ennemis estoit le plus considerable & le plus autorisé & par sa reputation & par le grand nombre de troupes qu'il commandoit, lui cria un jour : *Si tu es si grand Capitaine, Marius, descends en pleine campagne pour combattre contre nous*; & que Marius lui respondit : *Et si tu es si grand Capitaine toy-mesme, Popedius, force-moy à descendre & à combattre malgré moy.*

Cette guerre donna autant de gloire à Sylla qu'elle en osta à Marius.

Marius devenu lent, irresolu & paresseux.

Il ne laisse pas de gagner une grande bataille.

Grande patience de Marius.

Mot de Popedius à Marius.

Belle response de Marius.

Une autre fois les ennemis lui ayant donné une occasion de les attaquer avec avantage, & les Romains l'ayant laissé eschapper par timidité, quand ils se furent retirés les uns & les autres, il appella ses soldats à une assemblée, & là il leur dit : *Je suis en doute lesquels je dois appeller les plus lasches, ou vos ennemis, ou vous, car ni les ennemis n'ont osé vous regarder quand vous leur avez tourné le dos, ni vous n'avez osé regarder les ennemis quand ils vous ont pressé le flanc.* Enfin il fut obligé d'abandonner le commandement, comme ne pouvant plus s'aider de sa personne à cause de son extreme foiblesse.

Mot de Marius à ses troupes, qui avoient perdu une occasion de combattre.

Il est obligé de quitter le commandement à cause de sa foiblesse.

Les troupes des Alliés ayant esté battuës en plusieurs rencontres, leurs affaires estoient en si mauvais estat que l'on voyoit bien que cette guerre alloit bien-tost estre finie; plusieurs des principaux faisoient desja des brigues à Rome pour avoir la conduite de la guerre contre Mithridate, & taschoient de gagner le Peuple par le moyen des Orateurs, lorsque contre l'attente de tout le monde, le Tribun Sulpitius, homme trés-hardi & trés-insolent, mit en avant Marius, le nomma General de l'armée Romaine contre Mithridate avec le titre de Proconsul.

Sulpitius Tribun du Peuple nomme Marius pour la guerre contre Mithridate.

Cela partagea le Peuple, les uns prirent le parti de Marius, & les autres celui de Sylla. Ces derniers envoyoient Marius aux bains chauds de Bayes, & lui ordonnoient d'aller soigner & traiter son corps debilité par la vieillesse & par

Maison de Campagne de Marius prés de Misene.

Le luxe & la molesse indignes d'un General.

les fluxions, comme il le disoit lui-mesme; car Marius avoit prés de Misene une maison de Campagne trés-magnifique, où il vivoit avec plus de luxe & de mollesse qu'il n'estoit seant à un homme qui avoit esté à la teste de si grosses armées, & qui avoit si glorieusement terminé tant de guerres. On dit que Cornelie l'avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, & peu de temps aprés, Lucullus l'acheta deux millions cinq cent mille, tant le prix des choses & la despense haussérent trés promptement, & tant le luxe receut d'accroissement dans ce peu d'années.

Ce que l'ambition faisoit faire à Marius dans sa vieillesse.

Cependant Marius, en homme ambitieux, & en jeune homme, gourmandoit sa vieillesse & sa foiblesse, car tous les jours il descendoit dans le Champ de Mars, s'y exerçoit avec les jeunes gens les plus robustes, & monstroit un corps leger & adroit aux armes, & trés-propre à manier des chevaux, quoyque dans cet âge avancé il fust devenu fort replet & fort pesant. Il y avoit des gens qui trouvoient cela admirable, & qui alloient exprès au Champ de Mars

Et peu de temps aprés Lucullus l'acheta deux millions cinq cens mille.] On sçait bien que le luxe n'a point de bornes & que tout d'un coup il peut mettre aux choses un prix excessif; Nous en voyons tous les jours des exemples. Cependant que cette maison de Marius ait monté en si peu de temps de soixante-quinze mille drachmes à deux millions cinq cents mille, c'est-à-dire de trente-sept mille cinq cents livres à un million deux cents cinquante mille livres, cela paroist impossible, ou du moins incroyable. N'y auroit-il point faute au nombre?

pour le ſeul plaiſir de voir ſes combats, & tous les efforts que le deſir de ſurpaſſer les autres lui faiſoit faire. Mais les plus honneſtes gens ne pouvoient le voir ſans avoir pitié de cette avarice, & de cette avidité inſatiable de gloire, de ce qu'eſtant devenu de trés-pauvre, trés-riche, & de trés-petit, trés-grand, il ne ſçavoit pas mettre des bornes à ſa fortune, & n'eſtoit pas content de joüir en repos de l'eſtime & de l'admiration des hommes, & des grands biens qu'il avoit acquis, mais comme un homme qui manquoit de toutes choſes, il s'en alloit en Cappadoce, & à l'extremité du Pont Euxin aprés tant de triomphes & tant de gloire, traiſner les reſtes de ſa vieilleſſe, & combattre contre Archelaüs & Neoptoleme, Satrapes de Mithridate. Les raiſons meſme, que Marius alleguoit pour ſe juſtifier, paroiſſoient frivoles, car il diſoit qu'il vouloit former luy-meſme ſon fils en le faiſant ſervir ſous luy.

Ce que les plus honneſtes gens penſoient de cette avidité de Marius.

Les raiſons frivoles que Marius alleguoit pour couvrir ſon ambition.

Voilà ce qui fut ſur le point de perdre Rome en faiſant enfin crever l'apoſtume qu'elle couvoit depuis long-temps dans ſon ſein, Marius ayant trouvé un inſtrument trés-propre pour la ruine entiere de la Republique, l'audace effrenée de Sulpitius, qui admirant & ſe propoſant pour modele Saturninus, ne trouvoit à redire que deux choſes dans ſa maniere de gouverner, l'une, ſa trop grande timidité, & l'autre ſes remiſes. Ne voulant donc point l'imiter

L'audace effrenée du Tribun Sulpitius plus dangereux que Saturninus.

dans ses deffauts, il avoit tousjours autour de lui six cents hommes choisis dans l'Ordre des Chevaliers, comme ses Gardes, & il les appelloit lui-mesme *l'Anti-Senat.*

Sulpitius tue le fils de Pompeius.

Sylla se refugie dans la maison de Marius.

Marius le renvoye en seureté.

Pompeïus Rufus.

Un jour que les Consuls Sylla & Pompeïus Rufus tenoient leur assemblée dans la Place, Sulpitius y survint en armes. Les deux Consuls prirent d'abord la fuite; Sulpitius se saisissant du fils de Pompeïus, le tua sur le champ, & Sylla se sentant vivement poursuivi, comme il passoit devant la maison de Marius, il s'y jetta contre l'attente de tout le monde, & sans estre apperceu de ceux qui le poursuivoient, qui courant tousjours passerent outre. On dit que Marius luy-mesme le fit sortir par la porte de derriere, & le renvoya en seureté, de sorte qu'il arriva sain & sauf dans son Camp. Mais Sylla dans ses Memoires ne dit point qu'il se fust retiré dans la maison de Marius; il dit qu'il y fut mené pour deliberer sur les choses que Sulpitius vouloit le forcer d'ordonner malgré lui, en l'environnant de tous costés d'espées nuës, & qu'il fut entraisné ainsi chés Marius, & qu'enfin il en sortit, & alla sur la Place où il cassa & annulla, comme ils le desiroient, la cessation de la Justice, que son Collegue & lui avoient ordonnée.

Où il cassa & annulla comme ils le desiroient, la cessation de la Justice que son Collegue & lui avoient ordonnée.] S'il ne l'avoit pas cassée, Sulpitius n'auroit jamais pû faire decerner à

Alors

Alors Sulpitius se voyant le plus fort, decerna à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & Marius se preparant à partir, envoya deux Tribuns de soldats à Sylla lui ordonner de lui remettre son armée; mais Sylla, au lieu de lui remettre cette armée, qui étoit de trente mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux, la mena contre Rome, aprés avoir animé ses soldats à le venger. Ses soldats assommerent d'abord les deux Officiers, qui avoient porté cet ordre. Et Marius de son costé fit mourir à Rome plusieurs des amis de Sylla, & publia à son de trompe qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui prendroient les armes pour le secourir. Mais on dit qu'il n'y en eut que trois qui se presenterent. C'est pourquoy aprés n'avoir fait qu'une legere resistance contre Sylla, comme il entroit dans Rome, il fut obligé de s'enfuïr.

Marius envoye deux Tribuns de Soldats à Sylla lui ordonner de lui remettre son armée.

Ces deux Officiers tuez par les soldats de Sylla.

Marius fait mourir plusieurs des amis de Sylla.

Marius obligé de s'enfuir de Rome.

Il ne fut pas plustost sorti de Rome, que tous ceux qui l'accompagnoient, l'abandonnerent & se retirerent l'un de çà, l'autre de là, & la nuit estant desja toute noire, il se retira dans une petite maison qu'il avoit pres de Rome, & qui estoit appellée *Salonium*, d'où il envoya son fils dans les terres de son beau-pere Mucius qui n'estoient pas bien esloignées, pour y prendre les provisions dont il avoit besoin, & con-

Il se retire dans d'une petite maison qu'il avoit prés de Rome.

Marius le commandement de l'armée contre Mithridate. Il y a dans le texte une faute qu'il faut corriger, τὰς πράξεις εἶναι, Il faut lire comme dans la vie de Sylla, τὰς στρατηγίας εἶναι. Cruserius & Xylander en avoient averti.

tinuant sa route, il descendit à Ostie, où un de ses amis, appellé Numerius, lui avoit preparé une barque ; il y monta sans attendre son fils, n'ayant avec lui que Granius, que sa femme avoit eu d'un premier lit.

Granius fils de la femme de Marius.

Le jeune Marius, arrivé dans les terres de son ayeul Mucius, s'empressoit à ramasser les provisions qui lui estoient necessaires, & à les empaqueter. Le jour le surprit dans cette occupation, & pensa le descouvrir à ses ennemis, car quelques Cavaliers pousserent jusques-là dans le soupçon que Marius pourroit y estre. Celui qui avoit soin de ses terres, les ayant apperçus d'assez loin, cacha promptement le jeune homme dans une charrette chargée de feves, & attelant en mesme temps ses bœufs, il alla au-devant de ces Cavaliers, comme menant sa charrette à Rome. Cette ruse hardie sauva le jeune Marius, qui fut conduit dans la maison d'une femme, qui lui fournit tout ce dont il avoit besoin, & dés que la nuit fut venuë, il se rendit sur le bord de la mer, où ayant trouvé un vaisseau prest à partir pour l'Afrique, il s'y embarqua.

Le jeune Marius sauvé par un coup hardi de son Fermier.

Cependant le vieux Marius, porté par un vent favorable, costoyoit l'Italie. Mais comme il craignoit de tomber entre les mains d'un certain Geminius, qui estoit un des plus puissants de Terracine, & son ennemi capital, il avoit ordonné à ses Mariniers de s'esloigner le plus qu'ils

Marius veut éviter sur tout d'aborder à Terracine, à cause de Geminius son ennemi capital.

pourroient de ce port. Ses Mariniers auroient bien voulu lui obeïr, mais le vent s'estant changé tout d'un coup en vent de la haute mer, & ayant amené une violente tempeste, ils crurent que le vaisseau ne resisteroit pas à ses coups & aux efforts des vagues qui le battoient avec furie. D'ailleurs Marius se trouvoit trés-mal de la mer, c'est pourquoy ils gagnerent à grand peine le rivage de Circei. Comme la tempeste augmentoit tousjours, & que les vivres leur manquoient, ils descendirent à terre, & furent errants çà & là sans avoir aucun but certain, mais seulement, comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes extremitez où l'on ne voit aucun parti qui soit seur, de fuir le mal present comme le plus terrible, & de rejetter ses esperances sur ce qui ne paroist point. Car si la terre leur estoit contraire, la mer ne l'estoit pas moins, & s'ils devoient craindre de rencontrer des hommes, ils devoient encore plus craindre de n'en rencontrer point, à cause de l'extreme disette où ils se trouvoient.

Il essuye une violente tempeste qui l'oblige à relascher à Circei.

Il descend à terre, & erre çà & là.

Ce qui arrive d'ordinaire dans les grandes extremitez où l'on ne voit aucun parti qui soit seur.

Ils devoient encore plus craindre de n'en rencontrer point.] Cecy n'est point dans le texte Grec, & j'ay adjousté cette ligne qui est absolument necessaire, & j'espere qu'on en conviendra. Il y a dans le Grec, φοβερὸν γὰρ ἦν ἀνθρώποις ἐντυχεῖν, δι' ἔνδειαν τῶν ἀναγκαίων. *Il estoit à craindre pour eux de rencontrer des hommes à cause de l'extreme disette où ils se trouvoient.* Voilà ce qui ne peut estre dit. Car au contraire des gens qui manquent de tout doivent desirer de trouver des hommes qui les secourent. Aprés ces mots, φοβερὸν γὰρ ἦν ἀνθρώποις ἐντυχεῖν. *Il estoit à craindre pour eux de rencontrer des hommes*, Il faut adjouster φοβερώτερον δὲ μὴ ἐντυ-

Il rencontre des Bouviers, qui l'ayant reconnu, l'avertissent du danger où il est.

Sur le soir ils rencontrerent quelques Bouviers, qui malheureusement n'eurent rien à leur donner, mais qui, ayant reconnu Marius, l'avertirent de se retirer au plus viste, parce qu'il n'y avoit que quelques moments qu'ils avoient veu passer par-là plusieurs Cavaliers qui battoient l'estrade pour le chercher. Reduit au desespoir par cette nouvelle, & voyant encore

Extremité où Marius se trouve reduit.

ceux qui l'accompagnoient mourir presque de defaillance, il ne sçavoit que faire, ni que devenir. Enfin il s'esloigna du grand chemin,

Il passe la nuit dans un bois.

& se jetta dans un bois espais où il passa la nuit avec beaucoup de travail & dans une grande detresse.

Le lendemain matin, ranimé par la necessité, & voulant tenter encore quelques efforts avant que de s'abandonner entierement, il se mit à marcher le long de la coste, encourageant & fortifiant ses compagnons, & les conjurant de ne pas se rebuter avant que d'avoir esprouvé la ressource de sa derniere esperance, pour laquelle il se reservoit lui-mesme, s'asseurant sur les anciens oracles qu'il avoit receus; car il leur dit

Fable inventée par Marius pour rasseurer ses compagnons.

qu'estant encore enfant, & elevé à la campagne, il receut un jour dans sa robe l'aire d'une

ῖν. *Et encore plus à craindre de n'en pas rencontrer* : aprés quoy il suit fort bien, δι' ἣν εἶχον τ ἀνάγ-καν, *à cause de la disette où ils se trouvoient.*. La faute est venue du mesme mot ἀπορεῖν, qui finissoit les deux membres, & qui a trompé les Copistes. Cela est arrivé trés souvent. Aprés avoir fait cette remarque, j'ay trouvé ma restitution confirmée par un Ms.

aigle où il y avoit ſept aiglons; que ſon pere & ſa mere l'ayant veu, & admirant cette aventure, allerent conſulter les Devins, & que les Devins reſpondirent que cet enfant ſeroit le plus celebre de tous les hommes, & que les Deſtinées lui promettoient qu'immanquablement il obtiendroit ſept fois dans ſa patrie la charge la plus éminente, & de la plus grande autorité.

Les uns diſent que ce prodige arriva veritablement à Marius, comme il eſt rapporté, & les autres ſouſtiennent que ceux qui eſtoient avec lui, le lui ayant oüi raconter en cette ocaſion, & dans une autre de ſes fuites, le crurent, & le mirent par eſcrit, quoique ce ne fuſt qu'une Fable inventée par Marius pour les raſſeurer. Car l'aigle ne fait jamais plus de deux aiglons à la fois; & l'on a accuſé de menſonge Muſée meſme pour avoir dit : *L'aigle pond trois œufs, elle en couve deux, & n'en eleve qu'un.* Mais que Marius & dans ſa fuite & dans les grandes extremitez où il s'eſt trouvé, ait ſouvent dit qu'il parviendroit au ſeptiéme Conſulat, c'eſt ce qui eſt conſtant & avoué de tout le monde.

L'Aigle ne fait jamais plus de deux aiglons. Muſée repris.

Comme Marius & ſa troupe n'eſtoient plus qu'environ à vingt ſtades de la ville de Minturnes, ils virent une troupe de Cavaliers qui venoient à eux, & en meſme temps ils deſcouvrirent deux barques qui paſſoient aſſez prés du rivage. D'abord ils ſe mirent tous à courir

Deux mille cenq cents pas.

Marius en danger d'estre pris par une troupe de Cavaliers.

de toute leur force vers la mer, & se jettant dans l'eau, ils gagnerent à la nage ces deux barques, & monterent sur l'une, qui estoit justement celle où estoit Granius, sur laquelle ils passerent dans l'Isle d'Enaria qui estoit vis à vis.

Isle prés du rivage de la Campanie vis à vis de Naples.

Pour Marius, comme il estoit fort pesant, & qu'il ne pouvoit se remuer qu'avec beaucoup de peine, deux de ses Esclaves le soulevant sur l'eau, le mirent enfin sur l'autre barque. Dans ce moment les Cavaliers arriverent sur le rivage ; d'abord ils commanderent aux Mariniers d'amener la barque à terre, ou de jetter Marius dans la mer, & de continuer ensuite leur route, & Marius se mit à les conjurer avec larmes de ne pas le trahir. Les maistres de la barque dans ce peu de moments ayant changé souvent de resolution, & penché tantost à le livrer, tantost à le sauver, enfin ils respondirent qu'ils ne le livreroient point. Ce que ces Cavaliers ayant entendu, ils se retirerent pleins de depit & de colere.

Les Mariniers penchent tantost à livrer Marius, & tantost à le sauver.

Dés qu'ils furent esloignez, ces mesmes Mariniers changeant de pensée, aborderent à terre, & ayant mouillé prés de l'embouchure du fleuve Liris, où ses eaux respanduës font un marais, ils conseillerent à Marius de descendre pour prendre quelque nourriture sur le rivage, & pour se delasser un peu du travail de la mer, qui l'avoit tout rompu, jusqu'à ce que le vent devinst bon pour repartir, ce qui arrivoit or-

dinairement quand le vent de la mer venoit à s'amortir, car alors il se levoit du marais un vent frais qui suffiroit pour les conduire. Marius les ayant creus, ils l'aiderent eux-mesmes à descendre. Dés qu'il fut à terre, il se coucha sur l'herbe, bien esloigné de penser à ce qui le menaçoit; & eux, remontant incontinent dans leur barque, & retirant leurs ancres, ils s'enfuirent, comme n'estant ni honneste de livrer Marius, ni seur pour eux de le sauver. Ainsi Marius abandonné de tout le monde, demeura long-temps couché sur le rivage sans prononcer une seule parole. Reprenant courage ensuite, & ramassant à grand peine le peu qui lui restoit de forces, il se mit à marcher à travers champs avec un travail infini.

Enfin les Mariniers le mettent à terre & l'abandonnent.

Aprés avoir traversé des marais profonds & des fossez pleins d'eau & de bourbe, il arriva à la cabane d'un pauvre vieillard, qui travailloit à ces marais; il se jette à ses pieds & le supplie *de secourir & de sauver un homme qui, s'il eschapoit au danger dont il estoit menacé, le recompenseroit infiniment au-delà de ses esperances.* Le bonhomme, soit qu'il le connust de longue main, ou que saisi de respect en voyant la majesté qui esclatoit sur sa personne, il le prist pour un personnage très-considerable, lui dit que *s'il n'avoit besoin que de repos, sa cabane seroit assez bonne pour le recevoir; mais que s'il estoit ainsi errant pour se derober à la poursuite de ses ennemis, il le cacheroit dans un lieu plus*

Il arrive à la cabane d'un pauvre vieillard.

ſeur & plus tranquille. Marius l'ayant prié de lui rendre ce ſervice, il le mena au fond du marais, le fit coucher dans un lieu creux ſur le bord du fleuve, & le couvrit de roſeaux & d'autres matieres legeres, qui pouvoient le cacher ſans l'incommoder de leur poids. Il avoit à peine achevé qu'il entendit un grand bruit, qui venoit du coſté de ſa cabane; Geminius avoit envoyé de Terracine pluſieurs troupes de Cavaliers à la pourſuite de Marius, & une de ces troupes arriva par hazard dans ce moment auprés de ce bonhomme qu'ils effrayerent d'abord en criant qu'il avoit receu chez lui, & qu'il receloit un ennemi des Romains.

Ce vieillard le cache dans un lieu creux, & le couvre de roſeaux.

Des Cavaliers de Geminius arrivent à cette cabane.

Marius, qui les entendoit, & qui ne ſe crut pas en ſeureté, ſe leva de ſa cachette, & s'eſtant deſpouillé, ſe jetta dans l'endroit du marais où l'eau eſtoit la plus eſpaiſſe & la plus bourbeuſe, & ce fut ce qui le deſcouvrit à ceux qui le cherchoient. Ils le retirerent donc tout nud & tout couvert de fange, le menerent en cet eſtat à Minturnes & le remirent entre les mains des Magiſtrats. Car le Decret du Senat, qui ordonnoit à tout le monde de le pourſuivre, & de le tuer ſi on le prenoit, avoit eſté desja porté dans toutes les villes.

La peur ſouvent imprudente

Marius ſe leve de ſa cachette pour ſe jetter dans le marais, & il ſe deſcouvre par là.

Il eſt pris & mené à Minturnes.

Mais les Magiſtrats de Minturnes, avant que d'obeir, trouverent à propos de s'aſſembler pour deliberer, & cependant ils mirent Marius

Le Conſeil de Minturnes s'aſſemble pour deliberer ſi on le feroit mourir.

Ils mirent Marius en garde, dans la maiſon d'une certaine fem-

en

en garde dans la maison d'une certaine femme, appellée Fannia, qui ne paroissoit pas de ses amies à cause d'une ancienne affaire qu'elle avoit euë devant lui. Cette Fannia avoit esté mariée à un homme, appellé Tinnius; s'estant separée d'avec son mari, elle avoit redemandé sa dot, qui estoit trés-considerable; le mari, pour ne pas rendre cette dot l'avoit accusée d'adultere, & Marius, qui estoit alors Consul pour la sixiéme fois, fut son Juge. L'affaire ayant esté plaidée, il parut que Fannia avoit esté de mauvaise vie avant son mariage, & que Tinnius informé de ses desbauches, n'avoit pas laissé de l'espouser & de vivre long-temps avec elle. C'est pourquoy Marius les blasmant l'un & l'autre, condamna le mari à rendre la dot, & pour noter d'infamie la femme, il la condamna à une amende de quatre drachmes.

Il est mis en garde chez une femme appellée Fannia.

Histoire de Fannia & de son mari Tinnius qui plaident devant Marius.

Marius les condamne l'un & l'autre.

Pour tout cela Fannia n'entra point dans le ressentiment d'une femme offensée; mais dés qu'elle vit Marius entre ses mains, bien loin de se ressouvenir de tout le mal qu'il lui avoit fait, elle eut grand soin de lui, l'aida de tout ce qu'elle avoit, & l'encouragea & fortifia le mieux

Generosité de Fannia.

me nommée Fannia.] Ils ne le mirent pas en prison, parce qu'ils ne sçavoient pas encore ce qu'ils devoient faire.

Pour tout cela Fannia n'entra point dans le ressentiment d'une femme offensée.] Il y a bien de l'apparence que cette Fannia avoit plus de reconnoissance pour Marius, de ce qu'il lui avoit fait rendre sa dot, que de ressentiment pour l'affront qu'il lui avoit fait en la condamnant à une amende de quatre drachmes, de quarante sols.

qu'il lui fut possible. Marius la loüa de sa generosité, & l'asseura qu'il avoit fort bon courage, car il avoit eu ce jour-là mesme un signe trés-favorable qu'il lui raconta, & que voicy: Comme on le menoit chez elle, & qu'il fut vis-à-vis de sa maison, dés qu'on eut ouvert la porte, il en sortit un asne, qui prenant sa course, alloit boire dans la fontaine voisine. Quand il fut devant Marius, il s'arresta, le regarda d'une maniere gaye & enjoüée, jetta ensuite une voix claire, & par un excez de gayeté il se mit enfin à bondir autour de lui. De-là Marius tiroit sa conjecture, & disoit que le Dieu lui marquoit par-là que son salut viendroit plustost de la mer, que de la terre, parce que l'asne, sans s'arrester à sa pasture, qui vient de la terre, l'avoit quittée pour aller boire à la fontaine; ayant achevé de detailler son augure à Fannia, il dit qu'il vouloit reposer, & commanda qu'on le laissast seul, & qu'on fermast la porte sur lui.

Plaisant signe.

Plaisante explication de ce signe.

Cependant les Magistrats & les Assesseurs de Minturnes, qui estoient assemblez, aprés avoir long-temps deliberé sur cette affaire, resolurent qu'il falloit obeïr au decret, & tuer Marius; mais il ne se trouva pas un seul des Citoyens qui voulust se charger de cette execution. En-

Le Conseil de Minturnes se determine á faire mourir Marius.

De là Marius tiroit sa conjecture, & disoit que le Dieu lui marquoit par-là.] Il faut estre bien subtilement & bien ridiculement superstitieux, pour tirer de-là cet augure. Mais pour peu qu'on soit enclin à la superstition, les malheurs la rendent excessive, tout devient signe en cet estat.

fin il se presenta un Cavalier Gaulois, d'autres disent Cimbre, qui entra dans sa chambre l'espée à la main. Comme l'endroit où il estoit couché ne recevoit pas beaucoup de lumiere, on dit qu'il parut au Cavalier que les yeux de Marius jettoient une flamme trés-vive, & que du fond de ce lieu obscur il en sortit une voix terrible qui lui dit : *Oses-tu bien, malheureux, tuer Caius Marius?* Le Barbare espouvanté prit la fuite, & ayant jetté son espée, il sortit dans la ruë, criant seulement, *je ne puis tuer Marius.* Cela estonna tous ceux de la ville. A cet estonnement succeda la compassion, & à la compassion le repentir & le blasme qu'ils se donnoient à eux-mesmes d'avoir pris une resolution pleine d'injustice & d'ingratitude contre un homme, qui avoit sauvé l'Italie, & que c'estoit mesme un grand crime de ne pas secourir. *Qu'il s'en aille donc*, dirent-ils, *par tout où il voudra, errant & fugitif espuiser ailleurs tout ce dont le menace sa Destinée, & prions seulement que les Dieux ne nous punissent point de ce que nous jettons hors de nostre ville Marius nud & denué de tout secours.*

Ce qui arrive au Cavalier qui se chargea de l'execution.

Le Conseil de Minturnes change, & fait sauver Marius.

Aprés avoir tenu ces discours, ils entrent en foule dans sa chambre, se mettent tous autour de lui, & le font sortir pour le mener sur le rivage de la mer. Comme chacun s'empresse, & que les uns lui presentent une chose, les autres une autre, il se passe un assez long-temps. Une autre chose encore les retarda : sur le che-

Bois ſacré de la Deeſſe Marica prés de Minturnes.

min, qui mene de Minturnes à la mer, on trouve le bois ſacré de la Nymphe, appellée Marica; Tous ceux du pays ont pour ce bois une ſinguliere veneration, & ils obſervent ſur tout avec grand ſoin de n'en laiſſer rien ſortir de tout ce qui y eſt entré. Il n'y avoit donc pas moyen de paſſer dans ce bois, & il falloit prendre un grand circuit, ce qui auroit eſté fort long.

Plaiſante Loy de ne rien laiſſer ſortir de tout ce qui eſtoit entré dans ce bois ſacré.

Un homme ſage deſtruit ce ſcrupule.

Comme ils eſtoient dans cet embarras, un des plus vieux de la troupe ſe mit à crier *qu'il n'y avoit point de chemin defendu, & par lequel on ne puſt paſſer pour ſauver Marius*; & prenant lui-meſme quelque partie des proviſions, que l'on portoit au vaiſſeau, il marcha le premier au travers du bois. Tout ce dont il avoit beſoin lui ayant eſté fourni avec la meſme affection, & un certain Beleus lui ayant donné un vaiſſeau, il s'embarqua. Quelques années aprés il fit faire un grand tableau de toute cette aventure, & le conſacra dans le Temple de Marica, d'où il

Marius conſacre dans le Temple de Marica un tableau de toute cette aventure.

On trouve le bois ſacré de la Nymphe, appellée Marica.] Il eſt parlé de cette Marica dans le VII. liv. de l'Eneide.

Et Nympha genitum Laurente Marica.

Où Servius dit: *Eſt autem Marica Dea littoris Minturnenſium, juxta Lirim fluvium.* On pretend que c'eſt la meſme que Circé: & ce qui pourroit en eſtre une preuve, c'eſt la loy qui s'y obſervoit de ne rien laiſſer ſortir de tout ce qui eſtoit entré dans ce bois ſacré; car c'eſtoit ſans doute pour compatir à la douleur que la Déeſſe avoit eu de ce qu'Ulyſſe l'avoit quittée.

Qu'il n'y avoit point de chemin défendu.] Il ne faut qu'une maxime pleine de ſens & dite à propos pour guerir au moins pour un moment la ſuperſtition la plus inveterée. Tout chemin ne doit-il pas eſtre ouvert pour faire le bien?

eſtoit deſcendu ſur le rivage pour s'embarquer & à la Déeſſe duquel il croyoit avoir l'obligation du bon vent qui l'accompagna dans ſon voyage.

Par bonne fortune il fut porté d'abord à l'Iſle d'Enaria, où il trouva ſon beau-fils Granius, & ſes autres amis avec leſquels il continua ſa route vers l'Afrique. Mais l'eau eſtant venuë à leur manquer, ils furent obligez de relaſcher en Sicile vis-à-vis de la ville d'Eryx. Là un Queſteur des Romains, qui gardoit cette coſte, penſa prendre Marius, & lui tua ſeize de ceux qui eſtoient deſcendus avec lui pour faire de l'eau. Marius s'eſtant rembarqué avec beaucoup de diligence, traverſa la mer, & arriva à l'Iſle de Meninge, où il apprit que ſon fils s'eſtoit ſauvé avec Cethegus, & qu'ils eſtoient allez vers Hiempſal, Roy de Numidie, pour lui demander du ſecours.

Vis à vis de Drepanum.

Iſle près la coſte d'Afrique au-deſſous de la petite Syrte.

Ranimé & flatté par cette bonne nouvelle, il eut l'audace de partir de Meninge dans le deſſein d'aller à Carthage, où il aborda en effect. Celui qui commandoit pour les Romains en Afrique, c'eſtoit Sextilius. Marius, qui ne lui avoit jamais fait ni bien ni mal, eſperoit que la compaſſion ſeule le porteroit à le ſecourir; mais il ne fut pas pluſtoſt deſcendu à terre avec un petit nombre de ſes gens, qu'un des Officiers de Sextilius vint à ſa rencontre, s'arreſta vis-à vis de lui, & lui adreſſant la parole, lui dit:

Marius aborde à Carthage.

Sextilius lui envoye un Officier pour lui commander de ſe retirer

Marius, je viens de la part de Sextilius qui te defend de mettre le pied en Afrique, & qui te declare que si tu n'obéïs, il obéïra au decret du Senat, & te traitera en ennemi de Rome.

Marius entendant cet ordre, fut si saisi de douleur & de tristesse, qu'il ne peut trouver de paroles pour s'exprimer. Il garda long-temps le silence, jettant des regards terribles sur l'Officier, qui lui portoit cet ordre. Cet Officier, aprés avoir assez long-temps attendu, lui demanda enfin ce qu'il vouloit qu'il dist de sa part au Gouverneur. Alors Marius lui respondit avec un grand soupir : *Mon ami, di-lui que tu as veu Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage*, remettant devant les yeux par cette belle response, la fortune de cette grande ville & la sienne, comme deux exemples terribles de la vicissitude des choses humaines.

Grande & noble response de Marius à l'Officier de Sextilius qui lui ordonnoit de ne pas mettre le pied en Afrique.

Cependant Hiempsal, Roy des Numides, flottant dans ses resolutions, & jetté par ses raisonnements tantost d'un costé, tantost d'un

Conduite d'Hiempsal à l'égard du jeune Marius & de Cethegus.

Mon ami, dis-lui que tu as veu Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage.] Quelle noblesse, quelle grandeur, & quelle force de sens dans cette response ! Il n'y avoit point d'image plus capable de faire impression sur l'esprit de Sextilius, que celle-cy qui lui remettoit devant les yeux la vicissitude des choses humaines en lui presentant Marius six fois Consul, Marius qui avoit esté appellé le troisiéme Fondateur de Rome, Marius à qui les Romains dans leurs Maisons avoient fait des libations comme à un des Dieux Sauveurs, en le lui presentant fugitif sans pouvoir trouver d'asyle, & assis sur les ruines d'une ville, & de quelle ville ? de Carthage, de cette ville si puissante, si celebre, & qui avoit esté si long-temps la rivale de Rome.

autre, faiſoit beaucoup d'honneurs au jeune Marius & à Cethegus, mais quand ils parloient de ſe retirer, il trouvoit tousjours de nouveaux pretextes pour les retenir, & il eſtoit evident que ce n'eſtoit nullement pour rien de bon qu'il avoit recours à toutes ces remiſes. Dans cet embarras il arriva une choſe aſſez naturelle qui les ſauva. Le jeune Marius eſtoit fort beau, & fort bien fait; une des concubines du Roy fut touchée de ſes malheurs, & en eut pitié; cette pitié fut le commencement & le pretexte de l'amour qu'elle conceut pour lui; elle lui declara ſa paſſion; ce jeune homme l'eſloignoit tousjours; enfin voyant qu'il n'y avoit point d'autre chemin ouvert pour ſa fuite, & conſiderant d'ailleurs que les avances, que cette femme lui faiſoit, partoient pluſtoſt du deſir genereux & honneſte de le ſervir, que de l'envie de ſatisfaire une paſſion brutale, il receut les marques de ſon affection; & elle lui donna les moyens de s'enfuïr avec ſes amis.

Aventure qui ſauva le jeune Marius.

Sageſſe du jeune Marius.

Il arriva juſtement à l'endroit où eſtoit ſon pere. Quand ils ſe furent ſaluez & embraſſez, ils ſe mirent à marcher le long de la coſte; & ſur leur chemin ils trouverent deux gros ſcorpions qui ſe battoient. Ce ſigne parut trés-mauvais à Marius, c'eſt pourquoy montant ſans dif-

Il arrive à l'endroit où eſt ſon pere.

Marius prend pour un mauvais ſigne deux ſcorpions qui ſe battent.

Ce jeune homme l'eſloignoit tousjours.] Avec quel ſoin Plutarque remet devant les yeux la ſageſſe du jeune Marius, dont il fait un ſecond Bellerophon.

Ce ſigne parut trés-mauvais à

ferer ſur un batteau de Peſcheurs, ils paſſerent dans l'Iſle de Cercina, peu eſloignée du continent. A peine avoient-ils quitté le rivage, qu'ils virent quelques Cavaliers d'Hiempſal arriver à l'endroit d'où ils venoient de partir; & Marius trouva que de tous les dangers auxquels il avoit eſchappé, ce n'eſtoit pas là le moindre.

Petite Iſle prés de la coſte occidentale de la petite Syrte.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Afrique, & que Sylla faiſoit la guerre dans la Beotie contre les Lieutenants de Mithridate, à Rome les Conſuls Octavius & Cinna s'eſtant diviſez, avoient pris les armes, & en eſtoient venus aux mains. Octavius ayant eu l'avantage, avoit chaſſé de la ville Cinna, qui vouloit gouverner avec trop de tyrannie, & ſubſtitué Conſul à ſa place, Cornelius Merula. Et Cinna avoit ramaſſé des troupes de toute l'Italie, & menoit une formidable armée contre Rome.

Guerre civile allumée par la diſſention d'Octavius & de Cinna.

Marius ayant receu ces nouvelles, trouva à propos de s'embarquer ſans delay. Il prit donc avec lui quelques Cavaliers Mauruſiens & quelques-uns de ceux qui l'eſtoient venu trouver d'Italie, les uns & les autres faiſant en tout

Retour de Marius en Italie.

Marius.] Marius eſtoit fort enteſté des ſignes & des augures. Le voici frappé du combat de ces deux ſcorpions, il l'explique en mauvaiſe part, & ce qu'il y a de plaiſant, l'evenement ſemble juſtifier ſa crainte & ſa conjecture.

A Rome les Conſuls Octavius & Cinna s'eſtant diviſez.] Cn. Octavius Nepos, & L. Cornelius Cinna Conſuls l'an de Rome 666. & 85. avant N.S. ſe diviſerent. Cinna vouloit qu'on rappellaſt les bannis, & Octavius vouloit l'empeſcher.

environ

environ mille hommes, & s'embarqua. Il aborda à un port de Toscane, appellé Telamon, & estant descendu à terre, il fit publier qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui viendroient s'enroller. Les Laboureurs & les Bergers de la contrée, tous gens libres, accoururent sur la coste au nom & à la reputation de Marius, qui gagna les plus robustes & les plus propres à la guerre, & qui ramassa en peu de jours des troupes si considerables, qu'il en remplit quarante vaisseaux

Pres du Promontoire de mesme nom.

Marius ramasse en peu de jours beaucoup de troupes.

Quand il fut question du parti qu'il devoit prendre, il fit cette reflexion qu'Octavius estoit homme de bien, qui vouloit gouverner dans la justice, en obéïssant aux loix; & que Cinna estoit suspect à Sylla, & ennemi declaré du Gouvernement. Il comprit donc que Cinna luy convenoit davantage, & resolut de s'aller rendre à lui avec toutes ses forces. Il envoya des gens devant, lui dire qu'il estoit prest à obéïr à ses ordres comme au Consul. Cinna le receut à bras ouverts, le nomma d'abord Proconsul, & lui envoya les faisceaux & les autres marques

Malheureuse politique de Marius.

Cinna nomme Marius Proconsul.

Il fit cette reflexion, qu'Octavius estoit homme de bien.] Dans l'estat où estoit Marius, Octavius, homme de bien, ne lui convenoit point, car il s'estoit opposé au rappel des bannis, & par-là il estoit son ennemi declaré. Au lieu que Cinna, qui avoit voulu ce rappel, & qui de plus se trouvoit opposé à Sylla, estoit plus propre à ses veues & à ses desseins. Il n'y avoit donc pas à balancer. Et voilà les malheureuses demarches où jette necessairement la politique humaine quand on s'est engagé une fois dans un mauvais parti.

Marius refuse les faisceaux.

de sa dignité. Marius les refusa, disant que ces ornements ne convenoient point à l'abaissement de sa fortune, & continua de porter une meschante robbe, & de laisser croistre ses cheveux, comme il avoit fait depuis le jour qu'il avoit esté banni, & marcha tousjours lentement & pesamment comme un homme qui avoit plus de soixante-dix ans. Par cet abbattement il vouloit exciter la compassion; mais au travers de cette humiliation on voyoit esclater cet air de fierté qui lui estoit naturel, & qui paroissoit plus terrible que pitoyable, & l'on demesloit fort bien que le changement de sa fortune avoit plus aigri son courage, qu'elle ne l'avoit abbattu.

Fierté de Marius au travers de son humiliation.

Marius fait que les affaires changent bientost de face.

Dés qu'il eut salué Cinna & parlé aux Soldats, il mit la main à l'œuvre, & fit que les affaires eurent bientost changé de face. En premier lieu coupant les convois avec ses vaisseaux, & pillant les marchands, qui portoient des bleds & autres provisions à Rome, il se rendit maistre des vivres. Ensuite courant la coste, il prit les villes maritimes. Enfin il prit Ostie mesme par trahison, la pilla, tua la plufpart de ses habitants, fit un pont sur le Tibre pour empescher que les ennemis ne pussent rien faire entrer à Rome par mer, & se mettant en marche avec son armée, il tira droit à Rome, & s'empara de la montagne appellée *le Janicule*, tout cela par la faute d'Octavius, qui ne fit pas tant de

tort aux affaires par ſon incapacité, qu'il leur nuiſit par ſon trop grand attachement à la juſtice, qui lui fit ſacrifier à la lettre de la loy ce qui eſtoit expedient & utile. Car comme on le preſſoit d'appeller à la liberté les eſclaves, il reſpondit tousjours *qu'il ne donneroit jamais aux ſerfs de part à une patrie dont il tenoit eſloigné Marius pour le maintien des loix & de la juſtice.*

Un trop grand attachement à la juſtice eſt nuiſible dans les grandes extremitez.

Belle reſponſe d'Octavius, mais peu convenable au temps.

Mais aprés que Cæcilius Metellus, fils de Metelllus Numidicus, qui avoit commandé l'Armée en Afrique contre Jugurtha, & qui avoit eſté ſupplanté par Marius, fut arrivé à Rome, il eut d'abord la reputation d'eſtre plus propre à commander, qu'Octavius, c'eſt pourquoy tous les gens de guerre abandonnerent Octavius, & ſe rangerent auprés de Metellus, le priant de ſe mettre à leur teſte, & de ſauver la Ville, & lui promettant qu'ils combattroient de toutes leurs forces, & qu'ils vaincroient leurs ennemis, s'ils avoient un Capitaine entendu, agiſſant, & qui les ſçuſt bien conduire. Metellus, irrité de cette deſertion, les reprimanda rudement, & les renvoya à leur Conſul; mais ils prirent le parti d'aller ſe rendre aux ennemis,

Grande équité de Metellus.

Qu'il leur nuiſit par un trop grand attachement à la juſtice, qui lui fit ſacrifier à la lettre de la loy ce qui eſtoit expedient & utile.] Ces paroles renferment un grand precepte de politique. Dans les grandes extremitez où un trop grand attachement à l'exacte juſtice peut nuire, au lieu de ſacrifier l'utile à la lettre de la loy, il faut ſacrifier la lettre de la loy à l'utile. La reſponſe d'Octavius eſt belle; mais il falloit la reſerver pour un autre temps.

& Metellus lui-mesme fut obligé de se retirer, n'esperant plus de salut pour la Ville.

Octavius à la persuasion des Chaldéens, des Devins, & de ceux qui se mesloient d'expliquer les Livres des Sybilles, demeura à Rome, où ils lui promettoient que les choses changeroient bientost en sa faveur. C'estoit veritablement un homme d'un trés-bon sens, & qui soustenoit sur tout sa dignité de Consul avec beaucoup de majesté, sans se laisser jamais gagner par les flatteries, & se tenant tousjours inviolablement attaché aux Coustumes & aux Loix de la patrie, comme à un formulaire dont on ne doit jamais s'escarter. Mais il avoit un grand foible pour la Divination, & il passoit bien plus de temps à consulter les Pronostiqueurs, les Devins & autres Charlatans de cette espece, qu'à s'entretenir avec des gens de guerre, ou de grands Politiques & hommes d'Estat.

Caractere d'Octavius.

Foible d'Octavius pour les Devins.

Avant que Marius entrast à Rome il envoya devant quelques Satellites, qui ayant traisné cet Octavius hors de son tribunal, l'esgorgerent sur la place. Et l'on dit qu'on trouva sur lui la figure de sa naissance, qui avoit esté dressée par

Les satellites de Marius esgorgent Octavius.

Et il passoit bien plus de temps à consulter les Pronostiqueurs, les Devins & autres Charlatans de cette espece, qu'à s'entretenir avec des gens de guerre ou de grands politiques & hommes d'Estat.] Les veritables Devins pour un homme de guerre & pour un homme d'Estat, ce sont les grands Capitaines & les grands politiques, car comme dit Euripide, *les sages deviennent plus sages par la frequentation des sages.*

Et l'on dit que l'on trouva sur lui la figure de sa naissance dressée par un Chaldéen.] Ces figures de

un Chaldéen. Et voilà une contrarieté assez remarquable, de deux grands Capitaines, Marius & Octavius, tous deux entestez de la Divination, l'un fut sauvé, & l'autre perdu par la grande confiance qu'ils y avoient euë.

L'entestement pour la Divination sauve Marius & perd Octavius.

Les choses estant en cet estat, le Senat assemblé envoya des Deputez à Cinna & à Marius les prier d'entrer dans Rome, & d'espargner les Citoyens. Cinna, comme Consul, leur donna audience assis sur son Tribunal, & leur fit une response pleine de douceur & d'humanité. Marius, qui estoit debout derriere son siege, ne disoit mot; mais la severité de son visage & ses regards farouches annonçoient qu'il rempliroit bientost la Ville de meurtre & de sang. Aprés l'audience ils s'acheminerent vers Rome. Cinna y entra environné de ses Gardes, & de gens de guerre, mais Marius s'arrestant sur la porte, dit avec une ironie, que la colere dictoit, *qu'il estoit*

la naissance dressées sur l'estat du Ciel au point de l'horoscope sont bien anciennes. L'ignorance entée sur l'envie naturelle à l'homme de penetrer dans l'avenir & d'estre instruit sur tout de ce qui le regarde, a jetté dans cette superstition qui n'a rien de solide.

L'un fut sauvé & l'autre perdu par la grande confiance qu'ils y avoient euë.] Cette reflexion de Plutarque paroist trés sage. Octavius & Marius estoient tous deux également entestez de la Divination. Octavius perit en s'abandonnant aux esperances qu'elle lui donna, car il resta dans Rome, & Marius se sauva par la grande confiance qu'il y eut, car cette confiance l'empescha de s'abandonner au desespoir, & servit à retenir ses compagnons. Voilà comme une chose trés-frivole & trés-fausse produit par la persuasion des effects tout contraires.

Dit avec une ironie, que la colere dictoit.] Il manque au texte un mot qui est suppléé par le ms. de la Bibliotheque de S. Germain.

Ironie amere de Marius.

banni, & que les Loix lui defendoient l'entrée de Rome, que si l'on y avoit besoin de sa presence, il falloit casser par une nouvelle Loy celle qui l'avoit banni, comme s'il eust esté homme bien attaché aux Loix, & qu'il fust entré dans une Ville libre.

Entrée affreuse de Marius dans Rome.

Bardieens satellites de Marius.

Il fit donc assembler le peuple dans la place, mais avant que trois ou quatre Tribus eussent donné leurs suffrages, il leva le masque, & renonçant à ce vain rappel, qu'il faisoit semblant de demander, il entra dans la Ville environné de ses satellites, choisis sur tous les esclaves qui s'estoient venu rendre à lui, & qu'il appelloit Bardieens. Ces satellites sur la moindre parole que Marius leur disoit, ou sur le moindre signe qu'il leur faisoit, tuoient sans distinction tous

où on lit, φυγὰς εἶναι λέγων.

Et qu'il appelloit Bardieens.] J'avoue que je ne sçai pas pourquoy Marius appelloit ainsi ses Gardes, car *Bardieens* ne signifie rien. Le grand M. de Thou, comme je le voy à la marge de son Plutarque, croyoit qu'il falloit corriger le texte, & escrire, *qu'il appelloit Bardyetes*, ou *Bardiates*. Car les Bardyetes estoient une nation Espagnole trés-sauvage & trés-feroce. Ce qui auroit bien peu porter Marius à donner ce nom à ses Gardes pour espouvanter par ce nom le peuple & lui faire redouter leur ferocité. Cette conjecture est trés-vraysemblable; cependant j'oseray hazarder icy la mienne. Plutarque nous dit dans la suite, que ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'estoit la luxure abominable de ces Gardes, qui violoient les femmes & les enfants. On peut donc croire que c'estoit de là que Marius avoit tiré le nom qu'il donnoit à ces infames, & qu'il les appelloit non pas *Bardieens*, mais *Berdeens*, du mot Grec βαρδῆν, qui dans le langage d'Ambracie signifioit, *violer les femmes*. βαρδῆν, dit Hesych. τὸ βιάζεσθαι γυναῖκας, Ἀμβρακιῶται. Mais peut-estre est-ce chercher trop de finesse. Au lieu de βαρδιαίους Plutarque n'auroit-il pas escrit Μαριανοὺς *les Mariens*, pour dire les satellites de Marius?

ceux qu'il ordonnoit, jusques-là qu'un Senateur, appellé Ancharius, qui avoit esté Preteur, s'estant approché de lui pour le saluer, comme Marius ne daigna ni lui parler, ni faire semblant de le voir, ils le tuerent à ses pieds; & depuis ce meurtre, ils tuerent de mesme tous ceux qui en abordant Marius, n'en recevoient ni une parole ni un salut; & c'estoit là le signal quand il marchoit dans les ruës; de sorte que ses meilleurs amis ne l'approchoient jamais sans des frayeurs & des transes mortelles.

Enfin aprés tant de meurtres, Cinna, rassasié de sang, commença à s'appaiser; mais Marius plus alteré de jour en jour, & l'esprit plus aigri & plus irrité, vouloit achever de se deffaire de tous ceux contre lesquels il lui restoit le moindre soupçon. Toutes les Villes, tous les grands chemins fourmilloient de gens qui comme des limiers, poursuivoient, & relançoient ceux qui s'enfuyoient, ou qui se cachoient. On reconnut en cette occasion que la fidelité deuë à l'hospitalité & à l'amitié tient rarement contre la mauvaise fortune; car il y eut bien peu de gens qui ne decelassent leurs amis, ou qui ne livrassent leurs hostes. C'est pourquoy il est d'autant plus juste de louer & d'admirer les esclaves de Cornutus, qui ayant caché leur maistre dans un lieu fort secret de sa maison, prirent dans la ruë un de ceux qui avoient esté tuez, le porterent dans la maison, le pendirent par le cou,

La fidelité duë à l'amitié & à l'hospitalité tient rarement contre la mauvaise fortune.

Belle action des esclaves de Cornutus.

lui mirent au doigt un anneau d'or, le monstrerent en cet estat aux satellites de Marius qui venoient pour le tuer, & aprés l'avoir enseveli & orné magnifiquement comme leur maistre, ils l'enterrerent avec un grand deüil, sans que personne se doutast de cette feinte.

L'Orateur Marcus Antonius malheureusement descouvert par la sottise d'un valet.

Cornutus, eschappé par cette ruse de ses Valets, se retira dans les Gaules. L'Orateur Marcus Antonius avoit aussi trouvé un ami fidelle, mais il fut plus malheureux que Cornutus. Cet ami estoit un homme du peuple & fort pauvre, qui lui ayant donné retraite, ravi d'avoir chez lui un des principaux de Rome, & voulant le bien traiter, envoya son valet chez un Cabaretier du voisinage pour acheter du vin; ce valet ayant gousté avec plus d'attention que de coustume le vin qu'on lui donnoit, & ne le trouvant pas assez bon, en demanda de meilleur. *Qu'est-ce donc qui se passe chez vous?* lui dit le Cabaretier, *que tu ne prends point, comme à l'ordinaire, du vin nouveau & commun, & que tu en veux du plus excellent & du plus cher?* Ce valet lui descouvrit sans façon, comme à un homme qu'il connoissoit, & qui estoit son ami, que son maistre traitoit Marcus Antonius qu'il avoit caché chez lui.

Le valet ne fut pas plustost sorti, que ce Cabaretier, qui se trouva un impie & un scelerat, alla tout droit chez Marius qui venoit de se mettre à table pour souper. Dés qu'on l'eut fait entrer, il annonça à Marius qu'il alloit lui livrer Marcus

Marcus Antonius. A cette nouvelle on dit que Marius jetta un grand cri, & que ſa joye fut ſi grande qu'il battit des mains. Il fut meſme ſur le point de quitter la table & d'aller ſur le lieu: mais ſes amis l'en ayant empeſché, il envoya un de ſes Officiers nommé Annius avec pluſieurs Soldats, & lui ordonna de lui apporter la teſte d'Antonius.

Quand cette troupe fut arrivée à la maiſon où le Cabaretier les mena, Annius demeura à la porte, & ſes Soldats eſtant montez par un meſchant petit eſcalier dans la chambre, & ayant enviſagé Antonius, ils ſe renvoyoient les uns aux autres cette execution; tant l'éloquence de ce perſonnage eſtoit pleine de douceur, de perſuaſion & de grace. Il n'eut pas pluſtoſt commencé à parler & à les prier de lui ſauver la vie, qu'il ne s'en trouva pas un qui euſt le cœur aſſez dur pour mettre la main ſur lui, ni qui oſaſt le regarder en face, mais baiſſant tous la veuë ils ſe mirent à pleurer.

Soldats envoyez pour tuer Antonius ſont attendris & arreſtez par ſon éloquence.

Comme cela dura long-temps, Annius, qui s'impatientoit, monta dans la chambre, & vit Antonius qui parloit à ſes ſoldats, & ſes ſoldats ſi charmez & ſi enchantez de ſon éloquence, qu'ils en eſtoient attendris; il les appelle laſches & traiſtres, & courant à Antonius, il lui coupa la teſte de ſa propre main.

Annius coupe la teſte à Antonius.

Catulus Lutatius, qui avoit eſté Collegue de Marius au Conſulat, qui avoit commandé avec

Catulus, qui avoit esté Collegue de Marius & qui avoit triomphé avec lui, se fait mourir par une vapeur de charbon.

lui l'armée, & qui avoit triomphé avec lui des Cimbres, ayant veu que ceux qui avoient intercedé pour lui auprés de Marius, n'en avoient receu d'autre responce sinon, *il faut qu'il meure*, s'enferma chez lui dans une petite chambre où il fit allumer beaucoup de charbon, & se fit estouffer par cette vapeur. Les corps estoient jettez dans les ruës sans teste, & foulez aux pieds, & la compassion estoit bannie de tous les cœurs, car ce spectacle n'excitoit que la frayeur & le tremblement, chacun craignant pour soy mesme. Mais ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'estoit l'insolence & la luxure abominable de ces scelerats appellez *Bardieens*, qui aprés avoir esgorgé les Maistres dans leurs maisons, abusoient de leurs enfants, & violoient leurs femmes; & on ne pouvoit reprimer leur dissolution, leur avarice, & leur cruauté. Enfin Cinna & Sertorius ayant pris ensemble leurs mesures, les surprirent une nuit dans le camp comme ils dormoient, & les esgorgerent sans faire quartier à un seul.

Les satellites de Marius tuez une nuit dans le camp par Cinna & par Sertorius.

Dans ce mesme temps, comme si ce vent de tempeste eust changé tout à coup, il arriva de tous costez des nouvelles que Sylla ayant terminé la guerre contre Mithridate, & recouvré les Provinces que ce Prince avoit usurpées, revenoit à Rome avec une grosse armée. Cela donna une courte treve & un petit relasche à ces maux & à ces miseres qu'on ne peut expri-

Retour de Sylla à Rome.

mer, parce qu'ils s'attendoient à tout moment d'avoir ſur les bras une furieuſe guerre; & c'eſt ce qui fit qu'on nomma Marius Conſul pour la ſeptiéme fois. Comme il ſortoit de ſa maiſon le premier jour de Janvier, qui eſt le commencement de l'année, pour aller ſur la place prendre poſſeſſion de ſon Conſulat, il trouva ſur ſon chemin Sextus Lucinus, & le fit precipiter de la roche Tarpeïenne. Ce debut atroce parut un ſigne évident & un preſage ſeur de tous les maux, & de toutes les calamitez qui alloient fondre encore ſur leur parti & ſur toute la Ville. Et pour lui, affoibli par les travaux, l'eſprit accablé d'inquiétudes, & travaillé de differentes penſees qui l'agitoient, & l'ame penetrée de frayeur & de crainte à la ſeule penſee de la nouvelle guerre, des nouveaux combats & des nouvelles terreurs qui l'attendoient, & dont ſa grande experience lui faiſoit voir tout ce qu'ils avoient de plus dangereux & de plus horrible, il n'avoit pas la force de reſiſter aux chagrins & aux peines dont il eſtoit aſſailli de toutes parts.

Marius Conſul pour la ſeptiéme fois.

Marius en prenant poſſeſſion de ſon Conſulat fait precipiter de la roche Tarpeïenne Sextus Lucinus ou Licinius.

Marius travaillé d'inquietudes & de noirs chagrins qui l'emportent en peu de jours.

Ces noirs chagrins augmentoient encore quand il venoit à faire reflexion que ce n'eſtoit pas contre un Octavius & un Merula, qui ne commandoient qu'une tourbe ramaſſée de ſeditieux & de mutins, qu'il alloit avoir affaire; que c'eſtoit Sylla qui venoit à lui, Sylla qui l'avoit chaſſé autrefois, qui par ſes victoires ve-

noit de confiner Mithridate dans les rives du Pont Euxin. Assommé par toutes ses pensées il se remettoit encore devant les yeux son exil, ses fuites, les dangers qu'il avoit courus sur la terre & sur la mer, toutes les peines qu'il avoit essuyées, & il tomboit dans des detresses qui l'occupoient jour & nuit, & qui lui causoient des frayeurs nocturnes, & des songes qui troubloient son repos. A tout moment il croyoit entendre une voix qui lui disoit:

Proverbe du giste du Lion.

Le giste du Lion, mesme absent, est terrible.

Marius s'abandonne à de grands excez de vin, pour pouvoir dormir.

Mais comme il craignoit encore davantage les veilles, il s'abandonna à des festins hors de saison, & se jetta dans des excez de vin, peu convenables à sa dignité & à son âge, cherchant un remede contre ses insomnies & ses chagrins.

Enfin, sur quelque nouvelle qu'il receut du costé de la mer, & qui lui apprenoit sans doute l'approche de Sylla, il tombe dans de nouvelles allarmes. D'un costé la crainte de l'avenir, & de l'autre l'accablement & le poids des maux presents l'avoient reduit en tel estat, que le moindre petit accident fut capable de le jetter dans la maladie dont il mourut. Il fut attaqué d'une pleuresie, comme l'escrit le Philosophe Posidonius, qui dit qu'il l'alla voir dans son lit

Marius mourut en sept jours d'une pleuresie.

Le giste du Lion quoiqu'absent est terrible.] Par ce Proverbe Marius se disoit à lui-mesme que bien que Sylla fust absent, tout estoit à craindre pour lui dans Rome qui estoit la patrie de Sylla.

pour lui parler des affaires pour lesquelles il estoit envoyé en Ambassade à Rome. Mais Caïus Piso, autre Historien, escrit que Marius se promenant un soir aprés souper avec quelques-uns de ses amis, tomba sur le propos de ses aventures, qu'il leur fit le detail de tout ce qui lui estoit arrivé depuis le commencement de sa vie, & qu'aprés leur avoir raconté les changements, & les inconstances de la Fortune à son esgard, tant en bien qu'en mal, il leur dit qu'il n'estoit pas d'un homme sage & de bon sens de se fier davantage à cette infidelle. Aprés quoy il les embrassa, leur dit adieu, & alla se mettre dans son lit, où il mourut aprés sept jours de maladie.

Il y a des Escrivains qui asseurent que son ambition demesurée parut sur tout dans sa maladie par un delire où il tomba; car il resva qu'il commandoit l'armée Romaine contre Mithridate, & qu'il lui livroit bataille. Dans cette resverie il faisoit les mesmes gestes & les mesmes mouvements qu'il avoit accoustumé de faire dans les combats, & jettoit les mesmes cris d'exhortation & de victoire, tant son envie de commander & sa jalousie naturelle avoient empreint dans son cœur cette forte & violente passion d'avoir cette guerre à conduire. C'est cette folle

Delire de Marius qui croyoit tousjours combattre contre Mithridate.

Mais Caïus Piso.] Vossius a cru que c'estoit peut-estre Caïus Calpurnius Piso, qui fut Consul vingt ans aprés la mort de Marius. Ciceron en parle dans son Brutus, cependant il n'en parle, dit-il, que comme d'un Orateur, & nullement comme d'un Historien.

ambition qui faiſoit qu'à l'âge de ſoixante-dix ans, aprés avoir eſté le premier de tous les hommes qui euſt eu l'honneur d'eſtre ſept fois Conſul, & laiſſant une maiſon & des richeſſes ſi grandes, qu'elles auroient ſuffi à pluſieurs Rois, il lamentoit encore, & ſe plaignoit de la Fortune, comme mourant pauvre, & avant que d'avoir obtenu ce qu'il avoit deſiré.

Marius au comble des richeſſes & des dignitez, ſe plaignoit encore de la Fortune.

Platon penſoit bien differemment, car ſe voyant ſur le point de mourir, il remercia ſon bon Demon & ſa Fortune, premierement de ce qu'il eſtoit né homme, & non pas beſte, en ſecond lieu de ce qu'il eſtoit né Grec & non pas Barbare, & enfin de ce que ſa naiſſance s'eſtoit rencontrée dans le temps de Socrate. On dit auſſi qu'Antipater de Tarſe fit de meſme, car un peu avant ſa mort il repaſſa dans ſon eſprit tous les bonheurs qui lui eſtoient arrivez pendant ſa vie, & qu'il n'oublia pas meſme l'heureux voyage qu'il avoit fait par mer à Athenes, comme mettant en ligne de compte juſqu'aux moindres faveurs de la Fortune, ſans en oublier une ſeule, & les conſervant cherement juſqu'à

Trois choſes dont Platon remercioit ſon bon Demon.

Grande ſageſſe d'Antipater de Tarſe.

Premierement de ce qu'il eſtoit né homme & non pas beſte.] Voilà un plaiſant remerciement, comme ſi l'homme pouvoit jamais naiſtre beſte. Mais cela doit eſtre expliqué figurement, & ſelon le dogme Pythagoricien. Platon remercioit Dieu de ce qu'il eſtoit né avec un eſprit capable d'intelligence, & non pas avec la ſtupidité d'une beſte brute. Car il y a des hommes ſi ſtupides, qu'ils approchent plus de la beſte, que de l'homme, & c'eſt ce que Pythagore vouloit faire entendre quand il enſeignoit que l'ame de l'homme pouvoit paſſer dans les corps des beſtes.

la fin dans sa memoire, qui est pour l'homme sage le plus asseuré thresor où il puisse conserver & mettre en depost tous les biens qu'il a receus; au lieu que les ingrats & les insensez laissent perir & couler avec le temps tout ce qui leur arrive de bon & d'agreable; de-là vient que n'ayant rien mis en reserve, & ne retenant rien, ils sont tousjours vuides de biens, & pleins de vaines esperances, qui leur font abandonner le present pour les jetter dans l'avenir. Or l'avenir despend tousjours de la Fortune, & le present ne peut nous estre osté. Cependant ils rejettent ces biens desja receus des mains de cette Déesse, & soupirent tousjours aprés ceux qu'elle promet, & qu'ils regardent comme leurs biens propres; & c'est avec justice qu'ils sont ainsi malheureusement abusez. Car avant que la raison & la bonne doctrine ayent jetté dans leur ame les bons fondements, & preparé une bonne assiete pour tous les biens exterieurs, ils travaillent avec empressement à les amasser & à les entasser; c'est pourquoy ils ne peuvent jamais remplir l'avidité insatiable qui les devore.

Il faut conserver dans sa memoire tous les biens dont la Providence nous a favorisez.

D'où vient que les ambitieux sont tousjours vuides de biens.

C'est à la raison & à la bonne doctrine à preparer dans nostre ame une bonne assiete pour les biens.

Marius mourut le dix-septiéme jour de son septiéme Consulat. D'abord ce fut une joye generale dans Rome, qui se flatta d'estre delivrée de la plus cruelle & la plus insupportable de toutes les Tyrannies. Mais peu de jours aprés les Romains s'apperceurent qu'ils avoient changé un Maistre vieux & cassé contre un jeune Mais-

Cruautez du jeune Marius.

tre plein de vigueur & de force, tant le jeune Marius exerça contr'eux d'inhumanitez & de cruautez, en faisant mourir les plus gens de bien, & les personnages les plus considerables. Comme on l'avoit cru hardi & intrepide dans les combats, on l'avoit appellé d'abord *Fils de Mars*, mais le contraire ayant ensuite paru par ses œuvres, on l'appella *Fils de Venus*. Enfin enfermé dans Preneste par Sylla, apres avoir tout tenté inutilement pour sauver sa vie, voyant que la Ville estant prise, il n'avoit aucun moyen d'eschapper, il se tua lui-mesme pour ne pas tomber entre les mains du Vainqueur.

Il se tuë lui mesme.

LA COMPARAISON de Pyrrus & de Marius.

APrés avoir recueilli tout ce qui nous a paru de plus digne de memoire dans la Vie de Pyrrus & dans celle de Marius, il est temps de les comparer pour tascher de descouvrir ce qu'ils ont de semblable & de different, & les avantages qu'ils ont l'un sur l'autre.

Il se presente d'abord du costé de la naissance une difference infinie, qui semble exclure toute sorte de comparaison. En effet comment peut-on comparer un homme comme Marius, issu de parents inconnus, pauvres, & obligez de gagner leur vie à la sueur de leur front, né dans un

Desavantage de Marius du costé de la naissance.

un meſchant petit bourg du pays des Arpinates, & qui n'a eu d'autre éducation qu'une éducation ruſtique & groſſiere, comment peut-on, dis-je, le comparer à un Prince comme Pyrrus, né ſur le throſne & doublement fils de Jupiter, & par ſon caractere de Roy, car les Rois ſont appellez enfants de Jupiter, & par ſon origine, qui par une longue ſuite de Rois, remonte juſqu'à ce Dieu?

Mais cette difference ſi grande & ſi ſenſible que la nature a miſe entr'eux, on peut dire que la Fortune l'a effacée, en accumulant ſur la teſte de Marius plus d'honneurs & de puiſſance qu'elle n'en avoit jamais accordé à aucun Romain avant lui; & cela meſme n'eſt pas un mediocre avantage pour Marius. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un Roy, ſi grand par tant de titres, ait reconquis ſes Eſtats, & qu'il ait adjouſté de nouvelles grandeurs à celle que la naiſſance lui a donnée; il arrive rarement que des Rois ſoient ſi abbattus, qu'ils ne puiſſent trouver les moyens de ſe relever; leur titre de Roy paroiſt ſi ſaint & ſi venerable à tous les hommes, que leur mauvaiſe fortune attire la pitié & les ſecours de la pluſpart, & ſur tout de ceux qui ſont reveſtus de ce ſacré caractere. Mais qu'un homme du peuple parvienne de commencements ſi miſerables & ſi foibles à ce faiſte de grandeur où Marius s'eſt élevé, qu'il ait merité tant de Charges ſi honorables, tant de commandements

Ce deſavantage comment efface par la Fortune.

Comment rendu honorable à Marius.

Le titre de Roy combien ſainct & venerable.

d'armées si glorieux, c'est ce qui est admirable. Il faut que la Fortune ait trouvé dans un homme de grandes qualitez & de grands talents, pour en faire jusqu'à sa mort l'objet de ses faveurs & de ses caprices.

En quoy la Nature avoit aussi égalé Marius à Pyrrus.

La Fortune n'est pas la seule qui ait égalé en quelque sorte Marius à Pyrrus, la Nature y a mis aussi beaucoup du sien, comme si elle avoit voulu reparer le tort qu'elle lui avoit fait du costé de la naissance.

Grandes qualitez de Pyrrus.

Pyrrus avoit toutes les qualitez du corps & de l'esprit necessaires à un grand Capitaine, la prudence, la temperance, la force, la vivacité; il estoit constant, patient, laborieux, & d'une santé capable de resister aux plus grandes fatigues, & il avoit un grand air de Majesté, mais un air plus terrible que venerable.

Grandes qualitez de Marius.

Marius estoit né de mesme, vif, frugal, laborieux, constant, patient, infatigable, & d'un esprit aussi present, aussi net, & aussi tranquille dans l'action au milieu des dangers, que dans le repos. Il avoit ce mesme air de majesté, mais encore plus rude & plus terrible.

Pyrrus en valeur en courage, en audace ne cedoit à aucun Prince, ni Roy. En le voyant dans les combats, on croyoit voir la vivacité, l'intrepidité, & cette valeur heroïque d'Alexandre, qui paroissoit moins l'effect du mouvement rapide des esprits, qu'un transport, qu'une fureur divinement inspirée.

Personne n'estoit superieur à Marius dans ces mesmes qualitez.

Ils commencerent tous deux de bonne heure à donner des marques de cette valeur & de cette audace. Pyrrus à l'âge de dix-huit ans se distingua extrémement à la bataille d'Ipsus où tant de Rois combattirent, & Marius aussi jeune se signala au siege de Numance, & il y acquit une grande reputation.

Avantage de Pyrrus sur Marius du costé des coups de main, & des actions personnelles.

Il est vray que Marius ne peut fournir aucun coup de main qui soit comparable à celuy de Pyrrus, lorsque tout blessé qu'il estoit d'un coup d'espée à la teste, il fendit en deux d'un seul coup de son cimeterre, un Capitaine des Mamertins armé de pied en cap, & aussi remarquable par sa taille avantageuse, que par l'esclat de ses armes.

Marius n'a pas non plus d'action personnelle si esclatante que celle de Pyrrus, lorsqu'à l'attaque de la Ville d'Eryx en Sicile il monta le premier à l'assaut, soustint long-temps seul tout l'effort des Barbares, escarta les uns, precipita les autres, & faisant mordre la poussiere aux plus opiniastres, il se fit autour de lui un rempart de morts. Tel estoit Alexandre sur le mur de la Ville des Oxydraques.

On ne doit pas juger des Generaux par les coups de main ni par les transports temeraires.

Mais ce n'est ni par les coups de main, ni par ces transports temeraires, qui sousmettent la raison à la Fortune, qu'on juge des Generaux; ces actions sont les titres des Soldats & des Subal-

ternes, encore pourroit-on opposer à la premiere action de Pyrrus, le combat que Marius, jeune soldat, fit à sa premiere Campagne à la veuë de Scipion l'Afriquain, contre l'ennemi qu'il tua devant les murs de Numance. Et quelles actions de valeur ne faut-il pas qu'il ait faites à ce mesme siege, pour s'estre attiré de ce General ce grand éloge, *Qu'il pourroit le remplacer un jour?*

Ni l'un ni l'autre ne pouvoient supporter la paix.

Tous deux également nés pour la guerre, ils ne pouvoient supporter la paix, non pas mesme dans le sein de la prosperité, & au faiste des honneurs, lors que leur ambition devoit estre le plus satisfaite. Or si c'est un défaut à un Roy de haïr la paix, qu'on peut appeller la plus belle chose du monde, c'en est un encore plus grand à un Particulier. Quelle horreur de vouloir tousjours s'élever par les malheurs publics à un plus haut degré de reputation & de gloire!

Grand défaut à un Roy de haïr la paix.

Rien de plus horrible que de vouloir s'élever par des malheurs publics.

Grande capacité de Pyrrus & de Marius dans l'art de la Guerre.

Pyrrus avoit tant de science & de capacité dans l'art de la Guerre, & sur-tout pour mener des troupes, & pour les ranger en bataille, qu'il ne se contenta pas d'en donner des preuves dans tous ses combats, il en laissa encore des Traités où il en donnoit des preceptes.

Marius ne lui estoit nullement inferieur en ce point. Dans toutes les batailles qu'il donna, on voit esclater son habileté, & sa grande prudence, soit pour la disposition des troupes, soit pour le choix du terrein, soit enfin pour prendre en tout ses avantages, & pour affoiblir &

diminuer ceux de l'ennemi. Ce qu'il fit avant la bataille contre les Ambrons, pour accouftumer peu à peu les Romains à la veuë des Gaulois, monftreroit feul un grand Capitaine. Le changement qu'il apporta aux piques de fes foldats, fait voir jufqu'où il portoit fes veuës. Et s'il n'a rien efcrit, ni laiffé aucun Traité de l'art de la Guerre, il a laiffé un grand monument de fa capacité & de fa prudence dans ce qu'il fit à l'embouchure du Rhone pour faciliter fes convois.

Grand avantage de Marius fur Pyrrus, de n'avoir jamais fait de faute.

Marius a encore, à mon avis, un grand avantage, c'eft que dans toutes les guerres où il commanda, on ne trouve point qu'il ait fait une feule faute, bien-loin d'en avoir fait une pareille à celle que fit Pyrrus devant Lacedemone. Il trouva cette ville fans défenfe, & au lieu de l'attaquer en arrivant, comme cela lui eftoit tres-facile, il s'amufa à camper, & donna aux Lacedemoniens une nuict. Et rien ne peut mieux faire voir que cet exemple, de quelle confequence il eft à la guerre des profiter des moments, & de ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour mefme. Une occafion perduë non-feulement ne fe repare point, ou ne fe repare que tres-rarement, mais elle a fouvent encore des fuites funeftes. Cette feule nuict donna le temps aux Lacedemoniens de fe fortifier, & de fe couvrir d'une bonne tranchée, ce qui ne fit pas feulement manquer à Pyrrus

Faute inexcufable de Pyrrus devant Lacedemone.

A la guerre il faut profiter des moments.

Suites funestes de la faute de Pyrrus.

son entreprise, mais entraisna encore tous les malheurs qui lui arriverent ensuite, & sur le chemin d'Argos où il perdit son fils, & dans Argos mesme, où il fut si malheureusement tué, ce qui ne seroit point arrivé s'il s'estoit rendu maistre de Lacedemone.

Il faut estre un grand Capitaine pour peser & comparer les exploits & les batailles des grands Capitaines.

Pour ce qui est de leurs exploits, & des batailles qu'ils ont données, il faudroit estre grand Capitaine pour les bien peser, & pour decider quelles ont esté les plus difficiles, les plus accompagnées de grands dangers, & par consequent les plus glorieuses. Mais on peut dire en general que dans toutes les actions de Pyrrus il ne paroist rien de si grand, ni de si esclatant que ce que Marius fit contre les Ambrons, les Teutons, & les Cimbres. Jamais l'Italie, ni Rome mesme, n'avoient esté menacées d'une ruine si prochaine; trois cents mille hommes, comme un torrent impetueux, inondoient les campagnes, rien ne pouvoit resister à leur fureur; redoutables non-seulement par leur nombre & par la force estonnante de leur corps, mais aussi par leur audace, par leur violence & par leur opiniastreté, ils s'estoient rendu encore plus terribles par les premiers succès de leurs armes. Ils avoient desja deffait plusieurs armées Romaines, & plusieurs Capitaines de reputation, & Rome ne trouva d'autre Pilote que Marius, qui pust la defendre contre cette affreuse tempeste qui venoit l'assaillir.

Rien de si grand ni de si esclatant que ce que Marius fit contre les Teutons & les Cimbres.

Marius estoit le seul Pilote qui pouvoit defendre Rome contre la tempeste des Teutons & des Cimbres.

Que l'on examine tout ce que Marius fit dans cette grande occasion, la constance avec laquelle il supporta les bravades & les insultes des Barbares, qui vouloient l'attirer au combat, & les murmures de ses troupes, qui vouloient combattre; la maniere sage & precautionnée dont il les suivit quand ils eurent décampé; les bons ordres qu'il donna quand le hazard eut engagé le combat contre les Ambrons, en faisant d'abord charger par les Liguriens, & en faisant ensuite soustenir ces Liguriens par les Romains; la prudence & la valeur qu'il fit paroistre le lendemain dans la bataille contre les Teutons, dont le gain fut uniquement deu à sa bonne conduite & à son courage, on avouëra qu'il n'y a point d'action où toutes les parties d'un grand Capitaine paroissent dans un plus grand jour.

Conduite admirable de Marius.

On opposera peut-estre à cette bataille de Marius, celle que Pyrrus gagna en Italie contre les Romains conduits par le Consul Lævinus; car pour bien juger de deux actions, il faut comparer les ennemis contre lesquels elles ont esté faites. Or cette armée des Romains, que Pyrrus battit, n'estoit pas comme cette multitude innombrable de Barbares, qu'une fureur aveugle, qui se nuit souvent à elle-mesme, conduisoit; c'estoient des troupes disciplinées & aguerries; ce n'estoit pas un corps qui pliast au premier choc, & qui estant rompu, ne pust se rallier & faire encore teste, c'estoit un corps

Bataille de Pyrrus contre le Consul Lævinus opposée à celle de Marius.

Pour bien juger des actions des grands Capitaines, il faut comparer les ennemis qu'ils ont eus en teste.

ferme, bien ſerré, & bien uni, dont toutes les parties ſe ſouſtenoient l'une l'autre, & qui rompu & pouſſé ſept fois, revint ſept fois à la charge, repouſſa autant de fois le vainqueur, & eſtoit ſur le point de gagner la bataille, lorſque Pyrrus, qu'on avoit crû mort, venant à reparoiſtre, reſtablit le combat, laſcha ſes Elephants contre les Romains, & les ayant mis en deſordre, il chargea ſi à propos avec ſa meilleure Cavalerie, qu'il les deffit entierement, & remporta cette victoire, dont la gloire fut d'autant plus grande qu'elle lui avoit eſté opiniaſtrement diſputée, & que les Romains eux-meſmes avouérent qu'elle eſtoit l'ouvrage de ſon grand ſens & de ſa bonne conduite.

Marius ne fut jamais battu, & Pyrrus le fut deux fois par ceux qu'il venoit de vaincre.

On dira à l'avantage de Marius, qu'il ne fut jamais battu, au lieu que Pyrrus le fut deux fois par ces meſmes Romains qu'il venoit de vaincre; la premiere fois prés d'Aſculum, où il le fut meſme par ſa faute pour avoir mal pris ſon terrein. Mais je ne ſçay ſi on peut imputer à un General une faute, qui fut auſſi-toſt reparée que faite. Dés le lendemain Pyrrus eut ſa revanche, il deffit les Romains, & emporta une ſeconde victoire auſſi glorieuſe que la premiere. Il n'en fut pas de meſme à la ſeconde fois prés de Benevent, où il perdit un grand combat contre Manius Curius, & ſa deffaite fut ſi conſiderable, qu'elle l'obligea d'abandonner l'Italie, & de renoncer à tous les deſſeins

Une faute auſſi-toſt reparée que faite ne doit pas eſtre imputée à un General.

Pyrrus battu par Manius Curius.

desseins ambitieux qui l'y avoient amené. Mais on peut dire que dans cette occasion la Fortune voulut faire voir qu'elle sçait quelquefois triompher de la prudence & de la sagesse. Il n'y avoit rien de mieux pris, & de mieux concerté que le dessein de Pyrrus, d'aller attaquer l'un des Consuls avant que l'autre l'eust pû joindre. Les contretemps qui lui arriverent la nuit dans sa marche, furent la principale cause du grand eschec qu'il receut en cette occasion.

La Fortune triomphe quelquefois de la prudence & de la sagesse.

Mais Marius eut la fortune favorable dans toutes ses expeditions, comme si elle eust pris à tasche de se faire honneur des grands succés qu'il s'asseuroit par son grand sens, & par sa bonne conduite.

La Fortune a voulu se faire honneur du grand sens de Marius.

Aprés qu'il eut deffait les Ambrons & les Teutons, il marcha au secours de son Collegue Lutatius Catulus, repara la faute qu'il avoit faite de quitter les pas des Montagnes, le fortifia par sa presence, passa le Pô, deffit les Cimbres en bataille rangée, & acheva de sauver Rome par ce grand exploit.

Mais ce qui releve encore infiniment les victoires de Marius au-dessus de celles de Pyrrus, c'est le fruit qu'elles produisirent. Les grands succès de Pyrrus ne servirent de rien à son pays; s'il gagna la Macedoine, il fut obligé de la partager, & il la perdit ensuite. Toutes ses plus grandes expeditions furent entreprises pour secourir les Tarentins, pour chasser les

Victoires de Marius fort au-dessus de celle de Pyrrus par les fruits qu'elles produisirent.

Carthaginois de Sicile, ou pour reſtablir dans Sparte un Roy chaſſé, & il ne réuſſit à aucune. Au lieu que Marius par ſes exploits delivra Rome de la frayeur de Jugurtha, le plus terrible ennemi qu'elle euſt eu aprés Annibal, & ſauva toute l'Italie de l'inondation des Ambrons & des Cimbres. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit glorieux aux Princes de ſecourir les opprimés, mais ils doivent moins à leurs voiſins, qu'à leurs Peuples, dont le ſalut & l'avantage doivent eſtre leur ſupréme Loy. Pyrrus ne reſtablit point les affaires de ceux qu'il alla ſecourir, & ruina entierement les ſiennes.

Les Princes doivent moins à leurs voiſins qu'à leurs Peuples.

Le ſalut des Peuples, la ſupréme loy des Rois.

Si les exploits de Marius ont l'avantage ſur ceux de Pyrrus par leur fin, ils l'ont encore par les honneurs qu'ils lui procurerent. Tous les éloges & toute la reputation que Pyrrus s'attira par ſes armes, & la magnifique inſcription qu'il fit mettre dans le Temple de Minerve, ne ſçauroient contrepeſer le moindre des honneurs que Marius acquit par les ſiennes.

Les exploits de Marius ſuperieurs à ceux de Pyrrus par les honneurs qu'ils lui attirerent.

Quand Pyrrus auroit réuſſi dans tous ſes deſſeins, quels honneurs auroit-on pû lui rendre qui euſſent égalé le glorieux titre qui fut donné à Marius, de troiſiéme Fondateur de Rome? Et ce n'eſt pas encore là le faiſte de la gloire où Marius ſe vit élevé; ce ſentiment interieur de reconnoiſſance, qui obligeoit les Romains, quand ils eſtoient retirés dans leurs maiſons avec leurs femmes & leurs enfants, à l'aſſocier

Jamais mortel n'a receu de plus grands honneurs que Marius.

à leurs Dieux dans leurs repas domeſtiques, à lui offrir, comme à eux, les premices de leur table, & à lui faire les meſmes libations, eſt ſans contredit l'honneur le plus grand & le plus flateur où un mortel puiſſe parvenir.

Mais ſi pour bien juger des plus belles actions des hommes, il faut ne les conſiderer ni par elles-meſmes, ni par la fin qu'elles ont euë, ni par les honneurs qu'elles ont attirés à leurs Autheurs, mais ſeulement par les motifs qui les ont produites, il eſt certain que ni les exploits de Pyrrus, ni ceux de Marius ne meritent de grandes louanges, deſtitués de ce qui doit ſeul les faire louer, je veux dire d'un motif juſte & honneſte, qui eſt l'ame des grandes actions. Il n'y a que les travaux entrepris pour la juſtice & pour le bien des hommes, qui ſoient veritablement louables. Or ce n'a jamais eſté le but de Pyrrus, ni de Marius. L'un & l'autre n'ont jamais rien fait que pour ſatisfaire leur ambition particuliere, & pour remplir ce deſir inſatiable de gloire qui les devoroit. Pyrrus, courant aprés tout ce qui flattoit, rouloit eſperances ſur eſperances, tousjours preſt à perdre ce qu'il avoit, pour courir aprés ce qu'il n'avoit pas, tousjours incapable de ſouffrir le repos, & quand la fortune lui offroit en meſme temps deux occaſions de faire de grandes choſes, tousjours plus affligé de perdre l'une, que content de profiter de l'autre.

Grand defaut des exploits de Pyrrus & de Marius.

Motif juſte & honneſte, l'ame des grandes actions.

Ni Pyrrus ni Marius n'ont jamais rien fait que pour ſatisfaire leur ambition.

Portrait de Pyrrus.

Ambition excessive de Marius.

L'ambition de Marius n'estoit ni moins excessive, ni moins blasmable. Né pauvre & de bas lieu, ni les immenses richesses, qu'il avoit acquises, & qui auroient suffi à des Rois, ni tant de batailles gagnées, ni deux triomphes, ni sept Consulats, que personne n'avoit jamais eus avant lui, ni enfin les honneurs divins qu'on lui rendoit en particulier, & qui devoient estre d'autant plus flateurs, qu'ils estoient esloignés de l'ostentation, & par consequent de la flatterie, ne pouvoient le rassasier; il se sentoit aussi vuide que s'il n'avoit encore rien obtenu de tout ce qu'il avoit desiré. A l'âge de soixante-dix ans il ne pouvoit se consoler qu'un autre fust nommé pour aller faire la guerre contre Mithridate, il vouloit aller traisner sa vieillesse en Asie, & la commettre avec les Satrapes de ce Roy. Et il avoit l'esprit si rempli de cette pensée, que dans les resveries de sa derniere maladie il en estoit travaillé, & qu'il mourut effectivement en se battant en songe contre Mithridate.

Les honneurs ne sont flatteurs qu'autant qu'ils sont esloignés de l'ostentation & de la flaterie.

Ce qu'on pourroit dire pour justifier Marius.

On pourroit dire peut-estre pour le justifier qu'ayant encore gagné, à l'âge de soixante-cinq ans, une grande bataille contre les Alliés, & fait voir dans cette guerre que la foiblesse du corps, dont il se plaignoit, n'avoit pas diminué la vigueur de son esprit, il ne doit pas paroistre estrange que peu d'années aprés il se crust encore capable de servir son pays, & en estat de marcher contre Mithridate, sur-tout puisqu'à cet âge il

ſouſtenoit encore les fatigues du Champ de Mars, & qu'il monſtroit un corps agile & propre aux armes. Combien de Capitaines ont ſervi utilement leur Patrie, & fait des actions glorieuſes dans un âge plus avancé ! Mais cette excuſe ſeroit inutile, car ſi Marius n'avoit eu d'autre veuë que de conſacrer ſa vieilleſſe à ſa Patrie, il devoit attendre que le Peuple le nommaſt, & ne point faire de brigues, moins encore ſe ſervir d'un Tribun hardi & ſeditieux, & aller heurter Sylla, ce qui penſa perdre Rome.

Inutilité de cette juſtification.

Cette ambition ſi outrée, qui fut le fondement de toute la conduite de Marius, comme de celle de Pyrrus, fait aſſes connoiſtre que les vertus morales n'eſtoient le fort ni de l'un, ni de l'autre. Cependant on peut dire que de ce coſté-là Marius eſtoit infiniment au-deſſous de Pyrrus. Ce Prince avoit des qualités aimables ; il eſtoit reconnoiſſant, conſervoit tousjours le ſouvenir de ce qu'on avoit fait pour lui, eſtoit tres-diligent à rendre les plaiſirs qu'il avoit receus ; & quand la mort trop prompte de ceux qui l'avoient ſervi, lui raviſſoit les moyens de les reconnoiſtre, il regardoit cela comme une perte qui ne pouvoit ſe reparer. Il eſt vray qu'il fut accuſé d'ingratitude & d'infidelité envers les villes de Sicile qui l'avoient receu, & envers les deux Officiers Soſtrate & Thonon, qui lui avoient rendu de ſi grands ſervices, & il ſeroit difficile de le juſtifier, car il traita ces villes en Tyran. Il

Les vertus morales n'eſtoient le fort ni de Pyrrus ni de Marius.

Pyrrus avoit l'avantage de ce coſté-là.

Qualités aimables de Pyrrus.

Ingratitude & infidelité de Pyrrus qu'on ne peut juſtifier.

fit mourir Thonon, & il auroit traité de mesme Sostrate, si Sostrate, qui s'apperceut de son refroidissement à son égard, ne s'estoit dérobé par la fuite. Mais on doit regarder ces actions, moins comme un manque de reconnoissance, que comme un excès d'ambition. Le violent desir d'aller conquerir l'Afrique, bannit de son ame le souvenir de tous les services que lui avoient rendu ces villes & ces deux amis, car dans le cœur d'un ambitieux toutes les vertus sont subordonnées à cette ambition sans bornes. Et ce fut la seule occasion où Pyrrus peut estre regardé comme ingrat; par tout ailleurs il remplit tousjours les devoirs de la reconnoissance. Mais ce qui est bien remarquable, & une grande leçon pour les Princes & les Gouverneurs, c'est que cette seule ingratitude lui fit perdre la Sicile, car pour l'en chasser les Siciliens se liguerent avec les Carthaginois mesme, contre lesquels ils l'avoient appellé.

Toutes les vertus cedent à l'ambition dans le cœur d'un ambitieux.

L'ingratitude attire souvent de grands malheurs.

Il n'en est pas de mesme de Marius, jamais il ne donna aucune marque de reconnoissance; ce qu'il fit contre Herennius son patron, qui pour le servir, refusoit de porter tesmoignage contre luy, comme contre son client, & la conduite qu'il eut contre Metellus, dès le lendemain que Metellus eust jetté les fondements de sa fortune, en le prenant pour son Lieutenant, en est une preuve sensible.

Jamais Marius ne donna aucune marque de reconnoissance

Pyrrus estoit doux, & lent à se mettre en co-

Douceur de Pyrrus & cruauté im-

lere; & Marius estoit tres-violent, & ne pardonnoit jamais. Il est vray que Pyrrus tua chez lui dans un festin Neoptoleme, après l'avoir associé au Royaume de Macedoine, mais en cela il ne fit que prevenir Neoptoleme, qui avoit conspiré contre lui. Au lieu que Marius estoit tousjous prest à faire perir, nonseulement ses ennemis & ses concurrents, mais les plus inconnus, & les plus innocents mesme. Lutatius Catulus avoit esté son Collegue au Consulat, il avoit commandé avec lui l'armée, & il avoit triomphé avec lui; c'estoit d'ailleurs un homme de bien, & qui avoit sacrifié sa propre gloire à celle de son pays; Marius ne lui pardonna point le bonheur qu'il avoit eu de contribuer plus que lui à la deffaite des Cimbres, il resolut sa mort, & il fallut que Catulus se fist mourir lui-mesme. Ce qu'il fit contre Turpilius, accusé d'avoir livré à Jugurtha la ville de Vacca, où il commandoit, est encore plus horrible; il fut de ses Juges, & il le fit condamner à mort, & son innocence ayant esté reconnuë ensuite, tous ses Juges furent au desespoir d'avoir fait mourir un innocent; Marius seul en fut ravi, il s'en vantoit comme d'une belle action, & alloit disant par tout que c'estoit lui qui en forçant le Consul Metellus à prononcer cet Arrest injuste, avoit attaché à sa conscience une Furie vengeresse qui le puniroit à tous moments; insensé, de croire une Furie vengeresse pour Metellus, qui, comme Consul, n'a-

placable de Marius.

Atrocité de ce que Marius fit contre Catulus.

Atrocité plus grande encore de ce qu'il fit contre Turpilius.

voit fait que prononcer un Arrest passé contre son avis, & de n'en pas craindre une plus terrible pour lui-mesme qui en avoit esté l'Auteur.

Action admirable de Marius.

Bientost aprés cette action si atroce, il en fit une toute contraire, qu'on ne peut s'empescher de louer & d'admirer. Trebonius avoit tué son neveu. Il n'y avoit personne qui ne crust que d'avoir tué, mesme avec grande raison, le neveu d'un General comme Marius, si emporté, si vindicatif, & si injuste, ne fust de tous les crimes le crime le plus capital; cependant Marius ne se contenta pas d'absoudre Trebonius, il le couronna de sa main. Heureux s'il avoit sacrifié ainsi son propre sang à la vertu & à la sagesse, & non à sa propre ambition & à ses veuës d'interest.

Cette grande action ternie par des veuës d'ambition & d'interest.

On ne trouve dans la vie de Pyrrus aucun acte de justice si esclatant, mais on y trouve beaucoup d'amour pour la vertu & pour la sagesse, & c'est un grand merite à un Prince d'aimer les hommes vertueux. L'admiration que Pyrrus tesmoigna pour Fabricius, la distinction avec laquelle il le traita, & les offres magnifiques qu'il lui fit pour se l'attacher, montrent combien il estoit frappé de la vertu, de la magnanimité, & de la sagesse, dont Marius faisoit si peu de cas.

Grand merite à un Prince d'aimer les hommes vertueux.

Que s'il faut rechercher la cause de la difference infinie qui estoit entre eux sur ce point, il n'est pas difficile de la trouver, elle se presente d'elle-

d'elle-mesme, c'est l'éducation. Pyrrus avoit esté bien élevé, il avoit esté à Athenes, on voit qu'il avoit l'esprit fort cultivé, & on ne peut pas douter que la Philosophie, qui avoit esclairé le monde, ne lui eust presté son secours. La conversation qu'il eut à table avec Cyneas & avec Fabricius en est une preuve; au lieu que Marius avoit passé sa premiere jeunesse à la campagne, sans aucune éducation, ce qui lui donna une si grande aversion pour les Lettres Grecques, qu'il ne peut jamais les souffrir. Or c'est une regle seure, qu'on ne hait point les Muses impunement. Il fut comme les terres fortes, qui demeurant sans culture, produisent plus de meschantes herbes que de bonnes. Cette rudesse, cette ferocité, cette ignorance du bien, qui l'accompagnerent toute sa vie, furent le fruit de cette malheureuse aversion. C'est ce qui lui causa cette audace effrenée dans l'autorité, cette lascheté, & cette timidité dans les assemblées du Peuple, où il sacrifioit tousjours la vertu à la Fortune, pour plaire à celui qui pouvoit l'élever & l'abbaisser, & tous ces autres vices qui le rendirent si malheureux au faiste mesme de la grandeur.

L'éducation la seule cause de la difference infinie qui estoit entre Pyrrus & Marius sur les mœurs.

On ne hait point les Muses impunement.

Le mensonge estoit sa qualité favorite. Il faisoit consister dans le mensonge la plus grande partie de l'habileté, & de la vertu, & il le porta jusques dans le Sanctuaire de la Justice; ce qu'il fit en plein Senat pour surprendre Metellus, est

Le mensonge, la qualité favorite de Marius.

une action qui suffiroit seule pour flestrir la vie d'un homme sage d'ailleurs, si la sagesse pouvoit jamais estre sans la justice.

Pyrrus n'en a pas esté exempt.

Il est vray que Pyrrus n'a pas esté entierement exempt de ce vice, car on peut lui reprocher ce qu'il dit aux Ambassadeurs des Lacedemoniens, lors qu'entré à main armée dans le Peloponese, il les asseura qu'il ne venoit que pour mettre en liberté les Villes qu'Antigonus avoit occupées, & qu'il avoit dessein d'envoyer à Lacedemone les plus jeunes de ses enfants, afin qu'ils y fussent élevés. Ce mensonge ne peut estre excusé en aucune maniere. Platon a bien enseigné qu'il estoit permis aux Magistrats & aux Generaux de mentir à leurs ennemis, mais c'est à des ennemis declarés. Et il ne veut parler que des mensonges que la Guerre autorise. Il enseigne aussi qu'ils peuvent mentir à leurs Citoyens, mais c'est comme un Medecin ment à son malade.

Mensonge inexcusable de Pyrrus.

Quels mensonges sont permis.

Quels sont les mensonges que Platon enseigne.

La plus odieuse & la plus criminelle des actions de Marius.

De toutes les meschantes actions de Marius, la plus odieuse & la plus criminelle, c'est d'estre allé en Asie pour exciter les Rois contre Rome, & pour lui attirer de nouvelles guerres, afin que dans ce pressant danger elle fust forcée de l'élire encore pour son General. Tous les crimes sont renfermés dans ce seul crime. Quelle malheureuse soif de gloire, & quelle rage, d'immoler sa Patrie à son ambition !

Il ne faut donc pas s'estonner qu'un homme

ſi emporté, ſi feroce & uniquement poſſedé du deſir de dominer, ayt plongé ſa vieilleſſe dans toutes ſortes d'injuſtices & de cruautés. Ces naturels atroces, dès qu'ils ont une fois franchi les bornes de la juſtice, ne trouvent plus rien qui ſoit capable de les arreſter, les plus grands excès d'iniquité leur deviennent neceſſaires, car ils ne peuvent s'aſſeurer l'impunité de leurs premiers crimes que par les derniers. De-là vint ce deluge de ſang qui inonda Rome pendant les derniers jours de la vie de Marius ; Et de quel ſang ! les principaux du Senat, & les plus gens de bien furent les victimes de cette rage effrenée ; le fer des Cimbres n'auroit pas eſté ſi cruel.

Il n'y a plus de bornes pour les naturels atroces dès qu'ils ont franchi celles de la juſtice.

Les meſchants ne peuvent s'aſſeurer l'impunité de leurs premiers crimes que par les derniers.

On ne trouve rien d'approchant dans la vie de Pyrrus, & ſi malgré ſa valeur il eſt inferieur à Marius en exploits de guerre, il lui eſt fort ſuperieur dans tout ce qui regarde la vie civile & les mœurs. Ils ont eu d'ailleurs tous deux des conformités fort grandes, avec cette difference que l'un commença ſa vie par des malheurs, & que l'autre la finit.

Pyrrus fort ſuperieur à Marius dans tout ce qui regarde les mœurs.

Le commencement de la vie de Pyrrus fut d'un fugitif porté dans la Cour d'un Prince eſtranger, où l'on cherchoit pour lui un aſyle, & redemandé par ſes ennemis qui vouloient le faire perir. Marius eſprouva les meſmes revers dans ſes dernieres années après ſon ſixiéme Conſulat.

A douze ans Pyrrus fut reſtabli ſur le Throne

de ses peres, & cinq ans aprés il le perdit par sa faute, & retomba dans ses premiers malheurs, ayant quitté ses Estats pour une occasion tres-frivole. Marius, quoyque bien moins instruit que Pyrrus, n'auroit jamais fait une faute si opposée à la bonne politique.

Tous les hommes naturellement entestés des présages, des songes, & de la Divination.

On peut dire que tous les hommes sont entestés des présages, des songes, en un mot de la Divination. C'est un sentiment qui naist du fond de leur nature tousjours curieuse & avide de connoistre l'avenir; mais cet entestement paroist encore plus dans les grands Personnages, & dans ceux qui jouënt les premiers rôles, soit qu'ils ayent veritablement ce foible comme les autres, ou qu'ils en fassent semblant par politique, pour faire servir cet art à leurs desseins.

Cet entestement paroist sur-tout dans les plus grands hommes.

Credulité de Pyrrus pour les songes & pour les présages.

Pyrrus se sentit fortifié par le songe où il lui sembla qu'Alexandre lui estoit apparu, & lui promettoit de l'aider. Sur un autre songe qu'il fit, où il lui sembloit qu'il lançoit des foudres sur Lacedemone, il croyoit fermement que le lendemain il prendroit la ville d'assaut. Mais ce songe avoit un sens tout contraire, comme l'évenement le justifia. D'un autre costé il fut fort allarmé du présage qui lui arriva devant Argos, lorsque les testes des bœufs, qu'il avoit immolés, & qui estoient entassées à terre, tirerent leurs langues, & lécherent leur propre sang. Et dans Argos il n'eut pas plustost veu ce taureau & ce loup de bronze qui se battoient, que

rappellant un ancien Oracle qui le menaçoit d'une mort prochaine dès qu'il verroit ces deux animaux s'acharner l'un contre l'autre, il pensa à se retirer, & à renoncer à son entreprise.

Marius ne fit pas paroistre moins de credulité. Il menoit par tout avec lui une Prophetesse Syrienne, pour laquelle il tesmoignoit beaucoup d'admiration & de veneration. Les deux vautours, qui se faisoient voir à son Camp, toutes les fois qu'il devoit remporter quelque victoire, le flattoient agreablement. Pour se rasseurer dans ses malheurs les plus extrémes, il rappelloit l'explication, que les Devins avoient donnée au prodige qui lui estoit arrivé dans son enfance, lors qu'une aigle laissa tomber sur sa robe son aire où il y avoit sept aiglons, & sur les costes d'Afrique, la rencontre de deux scorpions qui se battoient, lui parut présager que le chemin qu'il tenoit, lui seroit funeste. C'est pourquoy il le quitta, & monta fort à propos sur un batteau de Pescheurs. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a dit que Marius avoit esté sauvé par la confiance qu'il avoit euë à la Divination. Pyrrus, qui n'y en avoit pas moins, auroit esté sauvé de mesme, s'il avoit eu le temps de se retirer comme il le vouloit, aprés qu'il eut veu le taureau & le loup de bronze. Mais les signes qu'il avoit eus, estoient des signes trop decisifs, ils ne pouvoient s'éluder, & com-

Celle de Marius n'estoit pas moins grande.

me il le dit lui-mesme en une autre occasion, *on n'évite point sa destinée.*

Cet air terrible, que la Nature leur avoit donné, parut sur-tout dans des conjonctures presque semblables, mais avec un effect bien different. Le soldat Gaulois, envoyé pour tuer Marius dans sa chambre à Minturnes, vit des esclairs sortir de ses yeux, jetta son espée, & renonça à son entreprise.

Pyrrus revenant de la défaillance causée par le coup de tuile qu'il avoit receu, & ouvrant les yeux, effraya tellement d'un seul regard le soldat, qui dans ce moment levoit l'espée pour lui couper la teste, qu'il ne peut assener son coup, & qu'il ne l'acheva qu'en tremblant & avec beaucoup de peine.

Leur mort fut fort differente. Pyrrus perit malheureusement dans un combat au milieu de la ville d'Argos, blessé par une femme, & achevé par un soldat qui lui coupa la teste. Et Marius, aprés toutes les cruautés qu'il avoit exercées, & avide encore de sang, mourut dans son lit. Mais cette mort, qui paroist tranquille, fut plus tragique que celle de Pyrrus, car les derniers jours de sa vie, il les passa dans des inquiétudes, & dans des frayeurs, qui ne le laissoient reposer ni nuit, ni jour, & il mourut également tourmenté par le souvenir du passé, par la veuë du present, & par la crainte de l'avenir. La Furie vengeresse, à laquelle il avoit voulu

Mort de Marius qui mourut dans son lit, plus tragique que celle de Pyrrus qui fut tué.

livrer Metellus, commença à le punir de ses forfaits dès cette vie, & à faire la vengeance de tout le sang qu'il avoit respandu. Tant il est vray, comme dit Platon, que les scelerats & les impies, quand ils approchent de la mort, commencent à craindre tout ce dont ils s'estoient le plus mocqués pendant leur vie. Alors les frayeurs & les soupçons les saisissent, les remords les tourmentent, & ils n'ont pour compagnon, soit qu'ils veillent, ou qu'ils dorment, que le desespoir. Au lieu que celui qui n'a rien à se reprocher, & dont la vie est innocente, est tousjours accampagné de la douce Esperance, que Pindare appelle *la bonne nourrice des vieillards. Ceux qui ont passé*, dit-il, *leur vie dans les voyes de la sainteté & de la justice, ont tousjours auprès d'eux la douce Esperance, qui réjouït leur cœur, cette douce Esperance, qui est la bonne nourrice de la vieillesse, & qui gouverne sur tout l'esprit changeant des mortels.* Car c'est une verité constante que l'heureuse vieillesse est une couronne de gloire & de confiance qui ne se trouve que dans les sentiers de la justice.

Les impies à la mort craignent tout ce dont ils s'estoient mocqués pendant leur vie.

L'esperance la douce nourrice des vieillards.

L'heureuse vieillesse ne se trouve que dans la justice.

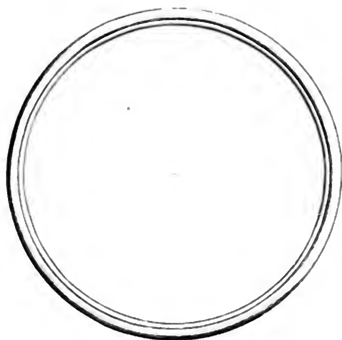
Fin de la comparaison de Pyrrus & de Marius.

REMARQUE

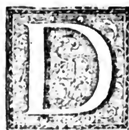
A adjouſter ſur la vie de Marius, pag. 11.

Cette parenté fit que Ceſar ſe porta avec ardeur à reſſuſciter les honneurs de Marius.] Plutarque dit cecy en quatre mots, καί τοι κατ' οἰκειότητα ζηλώσας Μάριον, qu'Amiot a très-mal expliqués, car il traduit, *& qui pour l'alliance & affinité qui eſtoit entre eux, ſembloit en quelque choſe imiter Marius.* Ce qui eſt de très-mauvais ſens, car il eſt ridicule de dire que Ceſar ſembloit imiter Marius par la parenté qui eſtoit entre eux. D'ailleurs il eſt faux que Ceſar ait jamais pretendu imiter Marius, & Plutarque ne l'a point dit dans ſa vie. Amiot a cru qu'icy ζηλοῦν, ſignifioit *imiter*, & il ſignifie ce que nous diſons, *avoir du zéle pour quelqu'un*, ſe porter avec ardeur à lui procurer de nouveaux honneurs, ou à renouveller les anciens, & ce paſſage doit eſtre expliqué par ce que Plutarque a dit dans la vie de Ceſar, *qu'à ſon convoy ce Prince eut l'audace de produire les images de Marius qu'on voyoit alors pour la premiere fois depuis la victoire de Sylla, & que le Peuple teſmoigna l'admiration qu'il avoit pour ſon courage, d'avoir après un ſi long temps ramené dans la ville les honneurs de Marius, en les arrachant, comme des enfers où ils eſtoient enſevelis.* Il en parle encore deux pages plus bas. Et voilà pourquoy Plutarque adjouſte icy avec raiſon, *comme nous l'avons eſcrit dans ſa vie.* Ce paſſage doit donc eſtre expliqué par rapport à ces deux paſſages de la vie de Ceſar. Car on ne trouvera point que Plutarque ait jamais eſcrit que Ceſar imita Marius.

LYSANDRE.



LYSANDRE.



DANS la Chapelle du Thresor des Acanthiens, qui est au Temple de Delphes, on lit cette inscription, BRASIDAS & les ACANTHIENS, DES DESPOÜILLES DES ATHENIENS. Voilà pourquoy la pluspart croyent que la Statuë de marbre, qui est dans cette mesme Chapelle, près de la porte,

Acanthe, ville de la Chalcidique en Thrace au dessus du Golfe Sengitique.

Dans la Chapelle du Thresor des Acanthiens, qui est au Temple de Delphes.] On pourroit aussi traduire le texte de Plutarque de cette maniere *l'offrande des Acanthiens, qui est dans le Temple de Delphes, a cette inscription.* Mais je croy que le sens que j'ay suivi est le seul veritable. Les Peuples se faisoient un poinct d'honneur

est la Statuë de Brasidas. Mais ils se trompent, elle est de Lysandre, & parfaitement ressemblante, car elle le represente avec de longs cheveux, & une grande barbe, à la maniere des anciens. Et il n'est pas vray, comme le pre-

Statuë de Lysandre avec de longs cheveux & une grande barbe.

& une gloire d'avoir dans le Temple de Delphes une Chapelle qu'ils bastissoient à leurs despens, & où ils consacroient les offrandes qu'ils faisoient au Dieu.

Est la Statuë de Brasidas.] Cela estoit fondé sur l'inscription qu'il vient de rapporter. Ce Brasidas, General des troupes de Lacedemone, avoit attiré dans son parti la ville d'Acanthe, & l'avoit enlevée aux Atheniens qu'elle favorisoit. Thucydide raconte cette histoire dans son IV. Liv. C'estoit là la Chapelle des Acanthiens; Brasidas conjointement avec eux y avoit consacré cette offrande des despoüilles des Atheniens, & il y avoit une Statuë de marbre; il estoit donc bien vray-semblable que c'estoit la Statuë de Brasidas. Mais Plutarque va s'opposer à cette tradition.

Car elle le represente avec de longs cheveux.] J'avouë que je ne comprends pas bien la force de cette raison, car ces longs cheveux pouvoient convenir aussi-bien à Brasidas qu'à Lysandre, puisqu'ils vivoient tous deux dans le mesme temps, Lysandre ayant esté fait General des Lacedemoniens treize ou quatorze ans aprés la mort de Brasidas. La mode avoit-elle changé dans ce peu de temps?

A la maniere des anciens.] Le Grec dit, ἐπὶ τῷ παλαιῷ, ce qui n'est pas Grec. Il faut restablir la leçon d'un Manuscrit, ἔθει τῷ παλαιῷ. *More antiquo.* M. Salvini l'avoit corrigé de mesme.

Car il n'est pas vray, comme le pretendent quelques-uns, que les Argiens.] Cette inscription en faux est particulierement contre Herodote, qui raconte au long cette histoire dans son premier Liv. où il dit en propres termes que les Argiens, affligés de la victoire que les Lacedemoniens venoient de remporter sur eux, & qui les maintenoit en possession du territoire de Thurées, se firent raser la teste, eux qui portoient auparavant de longs cheveux, & firent cette loy accompagnée d'execration, qu'ils ne nourriroient point leurs cheveux & que leurs femmes ne porteroient ni or ni argent qu'ils n'eussent recouvré Thurées. Et qu'au contraire les Lacedemoniens ordonnerent que d'oresnavant ils porteroient de longs cheveux, eux qui n'en portoient point auparavant. Plutarque refute fort bien ce conte par l'es-

tendent quelques-uns, que les Argiens s'estant fait raser la teste en signe de deüil, après la grande bataille qu'ils venoient de perdre contre les Lacedemoniens, ceux-cy au contraire laisserent croistre leurs cheveux pour tesmoigner la joye qu'ils avoient de leur victoire. Il n'est pas vray non plus que les Bacchiades, qui gouvernoient à Corinthe, s'estant retirés à Lacedemone, & ayant paru tres-defigurés & tres-difformes parce qu'ils avoient coupé leurs cheveux, les Lacedemoniens dès ce moment là s'aviserent de laisser croistre les leurs. Car il est constant que cette coustume de porter de longs cheveux vient de Lycurgue, & l'on rapporte mesme de luy qu'il disoit, *que la longue chevelure rend les beaux plus beaux, & les laids plus laids & plus terribles.*

Les Bacchiades gouvernoient à Corinthe.

Lycurgue voulut que les Lacedemoniens portassent de longs cheveux.

Effet de la longue chevelure.

On dit qu'Aristocrite, pere de Lysandre, n'estoit pas de la Maison Royale, qui regnoit à Sparte, quoyqu'il fust de la race des Heraclides. Pour Lysandre il fut nourri dans une es-

Lysandre nourri dans une estroite pauvreté.

tablissement de Lycurgue, & il est estonnant qu'Herodote ait donné dans une fable de cette nature sur une chose si voisine de son temps.

Il n'est pas vray non plus que les Bacchiades, qui gouvernoient à Corinth.] Herodote marque dans son v. L. que l'Oligarchie regnoit à Corinthe, & que cette ville estoit gouvernée par ceux qu'on appelloit les Bacchiades, qui pour conserver tousjours entre leurs mains l'autorité ne contractoient mariage que dans leurs familles. Les Bacchiades, ainsi nommés de Bacchis, fils de Prumnis, qui se rendit maistre de Corinthe, gouvernerent pendant cinq generations, ou comme dit Strabon, pendant prés de deux cents ans. Cypsele, fils d'une Bacchiade, les deposseda & usurpa la Tyrannie.

troite pauvreté, & il se monstra autant qu'aucun autre tousjours sousmis aux coustumes de sa patrie, & fit paroistre en tout un courage masle & superieur à toutes les voluptés, hors à celle que les bonnes actions donnent à ceux qui se voyent estimés & honorés de tout le monde.

La seule volupté à laquelle il est permis de se laisser vaincre.

Car à Sparte il n'est pas honteux aux jeunes gens de se laisser vaincre à cette sorte de volupté ; au contraire les Spartiates veulent que leurs enfants dès leur plus bas âge sentent les aiguillons de la gloire, qu'un reproche les penetre d'une vive douleur, & qu'une louange les excite & les anime.

Celui qui estoit insensible aux louanges & aux reproches, mesprisé à Sparte comme une ame basse.

Et celui qui est insensible & immobile à l'un & à l'autre, ils le mesprisent comme un homme qui a l'ame basse & paresseuse, & qui est incapable de se porter à la vertu.

Cette ambition donc & cette jalousie de gloire, qui parurent tousjours dans Lysandre furent l'effect de cette éducation, & il n'en faut pas trop accuser la Nature. Mais ce qui semble venir uniquement de la Nature, c'est ce penchant qu'il avoit, plus qu'il n'estoit seant à un Spartiate, à faire la cour aux Grands, cette complaisance qu'il avoit pour eux en toutes choses, & cette facilité avec laquelle il supportoit le poids de leur orgüeil, & de leur faste pour ses interests. C'est dans cette humeur

Le penchant de Lysandre à faire la cour aux Grands pour ses interests.

C'est dans cette humeur pliante & accommodante.] Il est certain

que cette humeur pliante & accommodante est une qualité tré

pliante & accommodante que la plufpart font confifter la meilleure partie de l'habileté du Politique. Mais Ariftote, dans l'endroit où il monftre que les grands hommes font naturellement melancholiques, comme Socrate, Platon, Hercule, nous apprend que Lyfandre tomba auffi dans cette melancholie, non pas d'abord, mais fur fes vieux jours. Ce qu'il y a en lui de bien particulier, c'eft que fupportant parfaitement la pauvreté, & ne s'eftant jamais laiffé vaincre ni corrompre par l'argent, il remplit pourtant fa patrie de richeffes, & du defir d'amaffer, & il fit ceffer l'admiration qu'on avoit pour elle de ce qu'elle n'admiroit point le bien, en y faifant entrer après la guerre contre les Atheniens, quantité d'or & d'argent, dont il ne retint pas pour lui une feule drachme.

En quoy la plufpart font confifter la plus grande habileté du politique.

Les grands hommes naturellement melancholiques.

Lyfandre malgré fa pauvreté & fon desintereffement remplit fa ville de richeffes.

Pour marque de fon defintereffement on rap-

neceffaire à un politique. Mais c'eft une grande erreur de la regarder comme la meilleure partie de fon habileté. Car lorfqu'elle eft dénuée des autres qualités plus neceffaires, elle eft ordinairement tres-nuifible & fait autant de mal, que l'opiniaftreté & la roideur.

Mais Ariftote dans l'endroit où il montre que les grands hommes font ordinairement melancholiques.] Cet endroit d'Ariftote eft dans la xxx Section de fes Problêmes, pag. 815. par là Ariftote femble contredire l'opinion de ceux qui donnoient à Lyfandre cette humeur pliante & accommodante, car les melancholiques ne font pas fi complaifans. Mais cela ne prouve pas abfolument, car Lyfandre melancholique pouvoit fort bien avoir reprimé cette humeur chagrine & brufque pour fatisfaire fon ambition. D'ailleurs, comme Ariftote le dit fort bien, Lyfandre ne tomba dans cette melancholie que fur fes vieux jours, car c'eft un effect ordinaire de la vieilleffe.

porte que Denys le Tyran lui ayant envoyé un jour pour ses filles, de belles robes de Sicile, il les refusa, disant *qu'il craignoit que de si belles robes ne les fissent paroistre plus laides.* Il est vray que peu de temps aprés estant Ambassadeur des Lacedemoniens auprès du mesme Denys, & ce Prince luy ayant envoyé deux robes, afin qu'il portast à sa fille celle qui lui plairoit davantage, Lysandre dit *que sa fille choisiroit mieux que lui*, & les emporta toutes deux.

Mot de Lysandre, qui refusa les belles robes que Denys le Tyran lui envoyoit pour ses filles.

Comme la guerre du Peloponese traisnoit en longueur, & qu'il paroissoit que les Atheniens, aprés le grand eschec, qu'ils avoient receu en Sicile, alloient estre chassés de la mer, & que bientost aprés ils ne pourroient plus soustenir la guerre, Alcibiade, revenu de son exil, prenant le timon des affaires, y fit d'abord un grand changement, & mit les Atheniens en estat de tenir teste par mer aux Lacedemoniens. Ceux-cy commençant donc à craindre à leur tour, & s'appliquant avec une nouvelle ardeur à cette guerre, comme à une guerre qui demandoit un General habile & des preparatifs plus grands & plus forts, ils envoyerent Lysandre pour commander leur Flotte.

Par la défaite de Nicias.

Changement qu'Alcibiade apporta aux affaires des Atheniens.

Lysandre envoyé commander la Flotte des Lacedemoniens. Ce fut la 1. année de l'Olymp. XCIII. 406. ans avant N. S.

Lysandre arrivé à Ephese, la trouva tres-favorablement disposée pour lui, & dans les interests de Sparte, mais dans une triste situation d'ailleurs, car elle estoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs & les coustumes

des Perses, qui y avoient un grand commerce, tant à cause du voisinage de la Lydie, que parce que les Generaux du Roy y passoient pour l'ordinaire leurs quartiers d'hyver. Lysandre logea là son armée, commanda qu'on y assemblast par tout des vaisseaux de charge, y fit un Arsenal pour la construction des Galeres, ouvrit ses Ports aux Marchands, abandonna ses Places publiques aux ouvriers, & remplit les maisons & les arts de richesses. De sorte que par son moyen la ville commença dès ce moment à concevoir l'esperance de cette grandeur & de cette magnificence où nous la voyons aujourd'huy.

Ephese en danger de devenir barbare.

Grandeur & magnificence d'Ephese.

Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit que Cyrus, le fils du Roy, estoit arrivé à Sardis. Sur cette nouvelle il partit d'Ephese pour aller s'aboucher avec lui, & pour se plaindre de Tisapherne, qui ayant eu ordre de secourir les Lacedemoniens, & de chasser les Atheniens de la mer, paroissoit obeïr à contre-cœur à cause de la faveur qu'il portoit à Alcibiade, & estre seul la cause de la perte de la Flotte par le peu de provisions qu'il lui fournissoit. Cette accusation fut fort agreable à Cyrus, qui souhaittoit que Tisapherne fust coupable, & qu'il eust

Lysandre part d'Ephese pour aller à Sardis s'aboucher avec Cyrus.

A concevoir l'esperance de cette grandeur & de cette magnificence où nous la voyons aujourd'huy.] Du temps de Plutarque Ephese estoit une des plus magnifiques villes de toute l'Ionie. Et cet historien pretend que cette magnificence & cette grandeur venoient de ce que Lysandre y avoit fait plus de cinq cens ans auparavant.

mauvaise reputation, parce que c'estoit un meschant homme, & de plus son ennemi particulier. Lysandre s'estant donc insinué dans les bonnes graces du Roy par cette démarche, & par les agrements de sa conversation, & ayant sur-tout pris ce jeune Prince par ces manieres de courtisan souple & adroit, qu'il avoit au souverain degré, il le fortifia facilement dans le dessein de continuer la guerre.

Lysandre courtisan souple & adroit s'insinuë dans les bonnes graces de Cyrus.

Quand il fut sur son despart Cyrus lui donnant à souper, le pria d'user de la bienveillance qu'il avoit pour lui, & de demander franchement tout ce qu'il voudroit, dans l'asseurance qu'il ne lui seroit rien refusé. Lysandre, pour respondre à cette honnesteté lui dit, *Seigneur, puisque vous estes porté d'une si bonne volonté pour moy, je vous demande & je vous conjure d'adjouster une obole à la paye des matelots, afin qu'au lieu de trois oboles qu'ils ont par jour, ils en ayent desormais quatre.* Cyrus ravi de cette generosité, lui fit compter dix mille dariques. Lysandre les employa à fournir cette obole d'augmentation aux Matelots, & par cette largesse il eut bientost rendu presque vuides toutes les Galeres des ennemis, car la pluspart des matelots accouroient où la paye estoit la plus forte. Et ceux qui restoient, tesmoignoient en toute occasion leur mauvaise volonté, estoient tousjours prests à exciter des revoltes, & faisoient tous les jours de nouveaux chagrins à leurs Officiers. Cependant

La seule grace que Lysandre demande à Cyrus.

Lysandre rend vuides les Galeres des ennemis en haussant la paye des matelots.

dant quoyque Lyſandre euſt fort affoibli ſes ennemis par ce moyen, & fort incommodé leur marine, il n'oſoit hazarder contre eux une bataille navale, redoutant ſur tout Alcibiade, qui eſtoit homme d'execution, qui avoit un plus grand nombre de vaiſſeaux, & qui juſqu'à ce jour n'avoit jamais eſte vaincu dans aucun combat qu'il euſt donné ſur terre ou ſur mer.

Alcibiade n'avoit jamais eſté battu ni ſur terre ni ſur mer.

Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée, & qu'il eut laiſſe le commandement de ſa Flotte à ſon Pilote Antiochus, ce Pilote, pour inſulter Lyſandre, & pour teſmoigner ſa fierté, entra dans le port d'Epheſe avec deux Galeres, coſtoya avec un grand bruit & de grandes riſées le rivage où toute la Flotte eſtoit à ſec, & paſſa ainſi avec inſolence. Lyſandre, indigné de cet affront, deſtacha promptement quelques Galeres, & ſe mit à le pourſuivre. Mais comme les Atheniens venoient au ſecours d'Antiochus, il fit venir auſſi de ſon coſté d'autres Galeres, & peu à peu tous leurs vaiſſeaux accourant pour les ſouſtenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lyſandre remporta la victoire, & ayant pris quinze Galeres des Atheniens, il dreſſa un trophée.

Inſolence du Pilote Antiochus, à qui Alcibiade avoit laiſſé le commandement de ſa Flotte.

Lyſandre bat la Flotte des Atheniens & leur prend quinze Galeres.

Le Peuple d'Athenes ayant appris cette deffaite, fut fort irrité contre Alcibiade, & le dépoſa; toute l'armée de Samos le meſpriſa fort auſſi, & ſe mit à parler fort mal de lui, de ſorte

Alcibiade mesprisé à cause de la desfaite d'Antiochus se retire dans la Chersonnese.

qu'accablé de tous costés, il quitta le Camp, & se retira dans la Chersonnese de Thrace. Cette bataille ne fut pas considerable par elle-mesme, mais la Fortune lui donna beaucoup de reputation à cause du grand nom d'Alcibiade.

Lysandre travaille à establir l'oligarchie dans les villes.

Après cette heureuse avanture, Lysandre fit venir à Ephese de toutes les villes tous ceux qu'il connoissoit plus hardis, d'un courage plus élevé, & plus ambitieux que les autres, & commença dès ce moment à jetter les semences des changements & des nouveautés qu'il fit dans le gouvernement des villes, excitant & exhortant ces Particuliers à faire des assemblées & des ligues, à penser tout de bon à se rendre maistres des affaires, & les asseurant que dès qu'il seroit venu à bout des Atheniens, il les affranchiroit du joug de leurs peuples, & qu'il leur donneroit dans leur patrie la principale autorité. Et ces grandes promesses, il les confirmoit par des effects; car ceux qui estoient de longue main ses hostes & ses amis, il les mettoit à la teste des affaires, les poussoit aux grands honneurs, & les eslevoit aux grandes dignités, & aux premieres charges de l'armée, se rendant par-là le

Et commença dès ce moment à jetter les semences des changements & des nouveautés qu'il fit dans le gouvernement des villes.] Lysandre travailla à establir dans toutes les villes le gouvernement des Nobles, pour avoir tousjours en sa disposition ces Gouverneurs qu'il auroit establis, & qu'il auroit affranchis du joug de leurs Peuples.

Se rendant par-là le complice de toutes leurs injustices & de toutes leurs fautes.] Celui qui avance des meschants & qui les met à la teste des affaires n'est pas seulement complice de toutes

complice de toutes leurs injuſtices & de toutes leurs fautes, pour les avancer & pour les enrichir, de ſorte que tous ces gens-là eſtoient attachés à lui, ne cherchoient qu'à lui plaire, & ne deſiroient que lui, tres-perſuadés qu'il n'y avoit rien de ſi grand à quoy ils ne puſſent parvenir pendant qu'il commanderoit & ſeroit le maiſtre. C'eſt pourquoy ils ne virent pas d'abord de fort bon œil Callicratidas, qui venoit pour lui ſucceder, & pour prendre le commandement de la Flotte; & ils le virent encore de plus mauvais œil dans la ſuite, quand ils eurent connu par les effects que c'eſtoit le plus homme de bien & le plus juſte de tous les hommes, car ils furent tres-mal ſatisfaits de cette maniere de gouverner, qui eſtoit ſimple, droite, ſans aucun fard, & telle que l'harmonie Doriene.

Injuſtice de Lyſandre.

Callicratidas venant pour ſucceder à Lyſandre, eſt regardé de mauvais œil.

Maniere de commander de Callicratidas comparee à l'harmonie Dorienne.

Il eſt vray qu'ils admiroient ſa vertu, mais ils l'admiroient comme on admire la beauté

leurs mauvaiſes actions, il en peut eſtre regardé comme l'auteur.

Et telle que l'harmonie Doriene.] L'harmonie Doriene, ou le mode Dorien, eſtoit maſle, il n'y avoit rien de diſſolu ou d'effeminé, ni rien non plus de trop vehement. C'eſt pourquoy Socrate le preferoit aux autres tons, & il dit dans ſon Laches, qu'il eſtoit le ſeul qui meritaſt le nom d'harmonie Grecque. Et Ariſtote dans le dernier chap. de ſes Politiques, dit que tout le monde convenoit que le ton Dorien eſtoit plus tranquille, & plus viril, & qu'il tenoit une eſpece de milieu entre les autres, c'eſt pourquoy il eſtoit plus convenable aux enfants. C'eſt donc avec raiſon que Plutarque compare la maniere de gouverner de Callicratidas à l'harmonie Doriene, pour faire entendre qu'elle eſtoit pleine de gravité & de dignité, & qu'il n'y avoit rien de trop relaſché ni de trop tendu.

Mais ils l'admiroient comme on admire la beauté d'une Statuë de

d'une Statuë de Heros fort antique, au lieu qu'ils aimoient, regrettoient, & recherchoient la chaleur & l'empressement que Lysandre avoit pour ses amis, l'affection qu'il leur tesmoignoit, & la grande utilité qu'ils retiroient de sa protection & de sa bienveillance, de sorte que quand il s'embarqua, ils sentirent tous leur cœur défaillir, & fondirent en larmes. Il n'oublia rien de son costé pour les rendre encore plus mal disposés envers Callicratidas, car des dix mille dariques, que Cyrus lui avoit données pour l'augmentation de la paye des matelots, il envoya à Sardis ce qui lui en restoit, disant que Callicratidas l'envoyast demander au Roy, & qu'il avisast aux moyens de faire subsister son armée.

Meschante action de Lysandre.

Enfin en partant il protesta devant Callicratidas mesme, & devant tous les Officiers, *qu'il lui remettoit une Flotte victorieuse & maistresse de la mer.* Et Callicratidas, pour rabattre cet orgueil, & pour faire voir que c'estoit une ambition pleine de vanité & de mensonge, qui le faisoit parler, lui dit, *cela estant, prenés donc à gauche par Samos, & venés au port de Milet me remettre là vostre Flotte. Car nous n'avons pas à craindre que les ennemis, qui sont à Samos, nous inquietent dans nostre passage, puisque nous avons une Flotte victorieuse &*

Responsé de Callicratidas pour rabattre l'orgueil de Lysandre.

Heros fort antique.] Car cette admiration, qui remplit l'esprit n'excite rien dans le cœur, aucune affection, aucun desir. On admire l'art & voilà tout.

maiſtreſſe de la mer. Lyſandre lui reſpondit que *pour lui il n'avoit plus d'autorité dans l armée, que c'eſtoit lui qui commandoit*, & ſans attendre d'autre reſponſe, il fit voile vers le Peloponeſe, laiſſant Callicratidas dans une faſcheuſe extremité. Il n'avoit point apporté d'argent de Lacedemone, & il n'avoit pû ſe reſoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant desja trop foulées. Il ne lui reſtoit donc d'autre reſſource que d'aller à la porte des Generaux & des Lieutenants du Roy, leur en demander, comme avoit fait Lyſandre. Or c'eſt à quoy il eſtoit naturellement plus mal propre qu'homme du monde, né extremement libre, & d'un courage tres-élevé, & convaincu qu'il eſtoit plus honorable & plus glorieux pour les Grecs d'eſtre battus par les Grecs, que d'aller faire la cour & mendier à la porte de ces barbares, dont tout le merite conſiſtoit dans leur or, & qui n'avoient rien de beau d'ailleurs.

Callicratidas eſpargne les villes, les trouvant desja trop foulées.

Callicratidas tres mal propre à faire la cour.

Genereux ſentiment de Callicratidas.

Le merite des barbares ne conſiſtoit que dans leur or.

Cependant forcé par la neceſſité il alla en Lydie, ſe rendit d'abord au Palais de Cyrus, & pria qu'on diſt à ce Prince *que l'Amiral de la Flotte des Grecs eſtoit venu pour lui parler.* Quelqu'un

Convaincu qu'il eſtoit plus honorable & plus glorieux pour les Grecs d'eſtre battus par les Grecs.] Ce n'eſtoit pas un ſentiment que la hauteſſe du courage inſpiraſt ſeule. C'eſtoit l'expreſſion d'une verité ſenſible. Que des Grecs fuſſent battus par des Grecs, la gloire ne ſortoit point de la Nation, au lieu que toute la Nation eſtoit fleſtrie & deshonorée par cette proſtitution à faire la cour aux Barbares.

Refus que Callicratidas essuye à la porte de Cyrus.

des Gardes, qui estoient à la porte, lui dit, *Estranger, Cyrus n'a pas presentement le temps, car il est à table. Eh bien*, respondit bonnement Callicratidas, *il n'y a point de mal, je ne suis point pressé, j'attendray icy qu'il soit sorti de table.*

Cette response le fit passer pour un homme simple & grossier, & qui ne sçavoit pas vivre. Ces barbares se moquerent de lui, & il fut enfin obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, & fut refusé de mesme. Ce que ne pouvant supporter il s'en retourna à Ephese, chargeant d'imprecations & de maledictions ceux qui les premiers avoient fait la cour aux barbares, & qui par leurs bassesses leur avoient enseigné à s'enorgueillir de leur or & de leur argent, & à traiter les gens avec insolence. Et s'adressant à ceux qui estoient auprès de lui, il jura que *dès qu'il seroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour reconcilier les Grecs entre eux, afin que desormais ils fussent eux-mesmes redoutables aux barbares, & qu'ils*

Il s'en retourne sans parler à ce Prince.

Il maudit avec raison ceux qui les premiers avoient fait la cour aux barbares.

Noble resolution de Callicratidas.

Cette réponse le fit prendre pour un homme simple & grossier qui ne sçavoit pas vivre.] En effect rien ne paroissoit plus bas à ces barbares orgueilleux, qu'un Amiral de la Flotte des Grecs qui attendoit à la porte de Cyrus que ce Prince fust sorti de table. Et je ne sçay si nous, qui nous piquons de n'estre pas barbares, nous n'en ferions pas un pareil jugement, cette simplicité nous paroist bien vile & bien mesprisable.

Ceux qui les premiers avoient fait la cour aux barbares, & qui par leurs bassesses leur avoient enseigné à s'enorgueillir.] Car ce n'est pas l'or & l'argent qui est la veritable cause de l'orgueil de ces barbares, de ces riches, c'est la bassesse de ceux que cet or & cet argent attirent, & qui se prostituent à leur faire la cour. Qu'on les laisse là & leur orgueil se flestrira faute de nourriture.

n'eussent plus besoin de leur secours pour se fortifier les uns contre les autres , à la ruine totale de leur Nation. Mais ce Callicratidas , qui avoit des pensées si nobles & si dignes de Lacedemone, & qui par sa justice, par sa magnanimité, & par son courage , s'estoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait , fut vaincu & tué bien-tost après dans le combat des Arginuses.

Grand éloge de Callicratidas.

Callicratidas vaincu & tué à la bataille des Arginuses.

Après cette deffaite les affaires estant allées en décadence , les Alliés envoyerent une Ambassade à Sparte pour demander qu'on donnast encore le commandement de la Flotte à Lysandre , promettant de servir avec plus d'affection & de courage , s'il les commandoit. Cyrus y envoya aussi demander la mesme chose. Mais comme il y avoit à Sparte une Loy qui defendoit que le mesme homme fust deux fois Amiral , les Lacedemoniens , qui vouloient faire plaisir aux Alliés , & leur accorder ce qu'ils demandoient , donnerent le titre d'Amiral à un certain Aracus , & envoyerent avec lui Lysandre , à qui ils donnerent en apparence le titre de Vice-Amiral , mais qu'ils revestirent en effect de toute l'autorité de l'Amiral mesme.

Loy de Sparte qui defendoit qu'un homme fust deux fois Amiral.

Comment les Lacedemoniens éludent cette Loy.

Lysandre envoyé en qualité de Vice-Amiral mais avec toute l'autorité d'Amiral.

Tous ceux qui se mesloient du gouverne-

Donnerent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoyerent avec lui Lysandre.] Voilà une belle maniere de frauder la Loy. Cela paroist estrange pour des Lacedemoniens ; mais ils s'accommodoient au temps , ravis de profiter pour leur ambition particuliere & de l'amitié de Cyrus , & de la complaisance des Alliés.

ment dans les villes, & qui y avoient le plus de pouvoir, le virent arriver avec une extreme joye, comme celui qu'ils desiroient depuis long-temps, car ils esperoient que par son moyen ils deviendroient enfin les plus forts, & qu'ils acheveroient de destruire par tout la Democratie. Mais ceux qui aimoient dans leurs Generaux les mœurs simples, & les manieres nobles, venant à comparer Lysandre à Callicratidas, trouvoient le premier un homme plein de ruses, & un Sophiste qui ne cherchoit qu'à defigurer la guerre par ses tromperies, & qui n'estimoit la justice que pour l'utilité, car par tout où la justice ne favorisoit pas ses interests, il alloit tousjours à l'utile, comme au seul beau, persuadé que la verité n'avoit nul avantage sur le mensonge par sa nature, & qu'il falloit mesurer le prix de l'une & de l'autre au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui representoient que c'estoit une chose indigne des descendants d'Hercule, d'employer le dol & la fraude à la guerre, il s'en moquoit ouvertement, *car*, disoit-il, *par tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

Terrible portrait de Lysandre.

Detestable principe.

Coudre la peau du renard à la peau du lion. Proverbe bien ancien.

Ce caractere paroist sur-tout dans ce qu'il fit à Milet. Ses hostes & ses amis, ausquels il avoit promis qu'il leur aideroit à ruiner l'autorité du Peuple, & à chasser tous ceux du parti contraire, ayant changé de pensée, & s'estant reconciliés avec leurs ennemis, il fit semblant en public

Mauvaise action de Lysandre à Milet.

public d'en eſtre bien aiſe, & de vouloir favoriſer cette reconciliation, mais en particulier il les accabloit d'injures, & les appellant laſches, il les excitoit à s'élever contre le Peuple, & quand il vit la ſedition formée, il accourut promptement comme pour les ſecourir, & entrant dans la ville, il s'emporta extrémement en paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui vouloient changer le gouvernement, & alla juſqu'à les menacer qu'il en feroit une punition exemplaire. Et s'adreſſant à ceux de l'autre parti, il leur ordonna d'avoir bon courage, & de ne rien craindre pendant qu'il ſeroit preſent.



Il uſoit ainſi de cette diſſimulation & de ces feintes à deſſein, car il vouloit que ceux qui eſtoient le plus portés pour le Peuple, & les plus puiſſants de ce parti, ne ſortiſſent point de la ville, afin qu'il puſt les faire tuer tous enſemble, comme il le fit. Car ceux qui adjouſterent foy à ſes paroles & qui reſterent dans la ville, furent tous eſgorgés. Le Spartiate Androclidas rapporte de lui un mot, qui marque bien le peu de compte qu'il faiſoit de ſe parjurer, car il diſoit *qu'il falloit tromper les enfants avec les oſſelets, & les hommes avec le parjure*, voulant imiter par là Polycrate de Samos, mais à tort & ſans raiſon, car General d'armée il imi-

Grande perfidie & inhumanité de Lyſandre.

Autre deteſtable principe de Lyſandre.

Car General d'armée il imitoit un Tyran.] Tout eſt dit dans ce ſeul mot. Le caractere de Tyran eſt auſſi oppoſé à celui de Gene-

Grande difference qui doit estre entre un Tyran & un General.

Celui qui trompe par un faux serment, mesprise Dieu & craint les hommes.

toit un Tyran. D'ailleurs la discipline Lacedemonienne n'enseigne point à en user avec les Dieux, comme on en use avec les ennemis, & à en user encore avec plus d'insolence. Car celui qui trompe par un faux serment, declare ouvertement par-là qu'il craint son ennemi, mais qu'il mesprise Dieu.

Cyrus ayant fait venir Lysandre à Sardis, lui donna beaucoup d'argent, & lui en promit encore davantage, & par une ostentation de jeune homme, pour lui faire voir toute l'envie qu'il avoit de lui faire plaisir, il lui dit que quand le Roy son pere ne lui fourniroit rien du tout, il lui donneroit plustost du sien propre, & que quand tout viendroit à lui manquer, il feroit fondre le throsne sur lequel il s'asseyoit pour rendre la justice, & qui estoit tout d'or & d'argent massif. Enfin sur le point de partir pour aller en Medie à la cour du Roy son pere, il

ral d'armée qu'à celui de Roy. Le General d'armée sacrifie ses interests, son repos, sa vie mesme pour le salut de ses troupes, & le Tyran sacrifie les interests, le repos & la vie de ses Peuples pour son propre salut. Il n'y a rien de plus different.

Car celui qui trompe par un faux serment.] Voilà une grande verité, & qui devroit estre gravée dans le cœur de tous les hommes. Tromper par un faux serment, c'est craindre les hommes, & mespriser Dieu. Car Dieu est le lien du serment, & la fidelité du serment est un effect de l'honneur que l'on rend à Dieu, & la compagne inseparable de la pieté, comme Hierocles l'a fort bien expliqué sur le 2. Vers de Pythagore, Καὶ σέβου ὅρκον, *respecte le serment avec toute sorte de religion.* On peut voir tout le chapitre de ce Philosophe, qui est admirable. Les Payens mesme enseignent l'idée qu'on doit avoir du serment, & le respect qu'on est obligé de lui rendre.

lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ses Provinces, & l'embrassant il le conjura de ne point combattre par mer contre les Atheniens avant son retour, & l'asseura qu'il lui ameneroit grand nombre de vaisseaux de la Phenicie & de la Cilicie.

Grande confiance que Cyrus a eu Lysandre.

Après le despart de ce Prince, Lysandre ne pouvant combattre avec des forces égales, ni demeurer non plus dans l'inaction avec un si grand nombre de vaisseaux, se mit à faire des courses, s'asseura de quelques Isles, pilla Egine & Salamine, & alla descendre dans l'Attique, où il salua le Roy Agis, qui estoit descendu de la Forteresse de Decelie sur la coste, pour faire voir à son armée de terre, cette grande armée navale qui le rendoit maistre de la mer au-delà de ses esperances. Mais Lysandre, voyant que la Flotte des Atheniens le poursuivoit, changea de route, passa diligemment au travers des Isles, & gagna l'Asie. Là ayant trouvé l'Hellespont dégarni de troupes, il mit le siege par mer devant Lampsaque, & Thorax s'y estant rendu en mesme temps avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son costé. La ville ayant donc esté emportée de force, Lysandre l'abandonna au pillage à ses soldats.

Lysandre descend dans l'Attique pour y saluer le Roy Agis.

Forteresse de l'Attique sur le Mont Hymette.

Lysandre regagne l'Asie.

Ville sur le rivage de la Propontide au haut de l'Hellespont.

Lysandre prend Lampsaque d'assaut & l'abandonne au pillage.

Mais voyant que la Flotte des Atheniens le poursuivoit.] Il manque icy au texte un mot qui est suppléé par le Ms. de la Bibliotheque de S. Germain, τοὺς Ἀθηναίους αἰσθόμενος διώκοντας.

Au bas de la Cherſonneſe, à l'entrée de l'Helleſpont.

Cependant la Flotte des Atheniens qui eſtoit de cent quatre-vingts voiles, avoit moüillé devant la ville d'Eleonte dans la Cherſonneſe. Mais ſur la nouvelle de la priſe de Lampſaque ils allerent promptement à Seſte, & aprés s'y eſtre fournis de vivres, ils cinglerent en remontant le long de la coſte, juſqu'à un lieu appellé *Aigos Potamos*, où ils s'arreſterent vis-à-vis des ennemis qui eſtoient encore à l'ancre devant Lampſaque. Or il y avoit pluſieurs Generaux qui commandoient cette Flotte des Atheniens, entre autres Philocles, celui qui avoit autrefois perſuadé au Peuple d'ordonner que l'on couperoit le pouce de la main droite à tous les priſonniers de guerre, afin qu'ils fuſſent hors d'eſtat de manier la pique, & qu'ils ne puſſent ſervir qu'à la rame. Ces deux armées ſe voyant donc ſi proche, toutes les troupes ne penſerent qu'à ſe repoſer ce jour-là, dans l'eſperance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille.

La Riviere de la Chevre.

Cette Ordonnance ne fut pas executée.

Ruſe de Lyſandre.

Mais Lyſandre rouloit un autre deſſein dans ſon eſprit. Il commanda à ſes matelots & à ſes Pilotes de monter ſur leurs Galeres, comme ſi effectivement on euſt deu combattre le lendemain à la pointe du jour, de ſe tenir là dans un profond ſilence ſans faire le moindre bruit, & d'attendre ſes ordres; il commanda de meſme à ſon armée de terre de ſe tenir tranquillement en bataille ſur la coſte en attendant le jour.

Le lendemain, dès que le Soleil fut levé, les Atheniens commencerent à voguer contre eux avec toute leur Flotte ſur une ligne, & à les deffier ; mais Lyſandre, quoyque ſes Galeres fuſſent bien rangées en bataille dès la veille, les prouës tournees contre l'ennemi, ne bougea pourtant point, au contraire il envoya des Eſquifs à celles qui eſtoient les plus avancées, leur ordonner de ſe tenir en repos, & de demeurer en bataille ſans faire aucun mouvement. Sur le ſoir les Atheniens s'en eſtant retournés, il ne permit à ſes ſoldats de deſcendre à terre qu'après que deux ou trois Galeres, qu'il avoit envoyées à la deſcouverte, furent de retour, & qu'elles eurent rapporté qu'elles avoient veu debarquer les ennemis. Le lendemain on fit la meſme manœuvre, le troiſieſme jour encore & juſqu'au quatrieſme. Cela augmenta extrémement la confiance & l'audace des Atheniens, & leur inſpira un grand meſpris pour les troupes de Lyſandre, qu'ils regardoient comme une armée ſaiſie de crainte, & qui demeuroit ſerrée ſans oſer rien tenter.

Sur ces entrefaites Alcibiade, qui ſe tenoit près de la Cherſonneſe dans quelques Places qu'il occupoit, arriva à cheval au Camp des Atheniens, & remontra à leurs Generaux deux grandes fautes qu'ils avoient faites ; la premiere en ce qu'ils avoient rangé leur Flotte tres-mal & tres-peu ſeurement ſur une coſte ſans aucun

Alcibiade remontre aux Generaux Atheniens deux grandes fautes qu'ils faiſoient.

abri, & entierement descouverte; & la seconde en ce qu'ils estoient fort éloignés de Seste d'où ils tiroient tous leurs convois, & il leur representa qu'ils devoient s'y retirer sans perdre de temps; car outre qu'ils tireroient de la ville sans aucune peine, toutes les provisions necessaires, ils s'esloigneroient de l'ennemi, dont l'armée estoit commandée par un seul Chef, & si bien disciplinée & si obeissante qu'au moindre signal elle executoit tout ce qui lui estoit ordonné. Ces remonstrances d'Alcibiade ne furent pas escoutées, & Tydée, un des Generaux, lui respondit insolemment, *que ce n'estoit pas à lui à commander, & que l'armée avoit ses Generaux qui sçavoient ce qu'ils avoient à faire.* Sur cela Alcibiade, soubçonnant qu'il y avoit là-dessous quelque trahison, prit le parti de se retirer.

Excellent avis qu'il leur donne, & dont ils se trouverent bien mal de n'avoir pas profité.

Le cinquiesme jour les Atheniens s'estant encore presentés pour donner la bataille, & s'estant retirés le soir comme de coustume avec des airs encore plus insultants & plus mesprisants que les premiers jours, Lysandre destacha quelques Galeres pour les observer, & donna ordre à ceux qui les commandoient, que dès qu'ils auroient veu les Atheniens descendus à terre, ils s'en retournassent le plus diligemment qu'il seroit possible, & qu'estant arrivés au milieu du Canal ils élevassent chacun sur la prouë un bouclier d'airain, qui seroit le signal auquel il feroit partir toute sa Flotte en bataille. Et

lui cependant sur sa Galere il parcouroit toute la ligne, exhortant & excitant les Pilotes & les Capitaines à tenir tout l'équipage en bon ordre, chacun dans son poste, tant les matelots que les soldats, & dès que le signal seroit donné, à voguer contre l'ennemi de toutes leurs forces.

Dès que le bouclier fut donc élevé sur la prouë, & que de la Galere Capitainesse, le son de la trompette eut donné le signal de partir, toute la Flotte se mit à voguer en belle ordonnance. En mesme temps l'armée de terre se hasta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le Canal, qui separe les deux continents, n'a de largeur que environ quinze stades. Cet espace fut bien-tost franchi par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, General des Atheniens, fut le premier qui apperceut de terre cette Flotte qui venoit l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquast. Saisi de douleur & plein d'agitation & de trouble pour le malheur qu'il prévoit, il appelle ceux-cy par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter sur leurs Galeres. Mais tous ces efforts & tout cet empressement sont inutiles, les soldats estant dispersés çà & là. Car ils ne furent pas plustost descendus sur le rivage, que les uns coururent aux Vivandiers, les autres allerent se promener dans la campagne, ceux-cy se mirent à dormir dans leurs tentes, & ceux-là

Bataille donnée près du lieu appellé la Riviere de la Chevre.

1875. pas.

commencerent à preparer leur ſouper, tous par la faute & par l'inexperience de leurs Capitaines, également eſloignés de penſer à ce qui les menaçoit.

Conon prend la fuite avec huict vaiſſeaux.

Deſja les ennemis ſe portoient ſur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorſque Conon ſe deſrobant avec huit vaiſſeaux, prit la fuite, & ſe retira à Cypre auprès d'Evagoras. Les Peloponeſiens, tombant ſur les autres Galeres, enlevent d'abord celles qui ſont vuides, & choquent & froiſſent celles qui commencent à ſe remplir. Les ſoldats, qui accourent au ſecours par bandes & ſans armes, ſont tués aux pieds des Galeres où ils veulent monter, ou prenant la fuite dans les terres ils ſont mis à mort par les ennemis deſcendus pour les pourſuivre. Lyſandre fit trois mille priſonniers, prit tous les Generaux, ſe rendit maiſtre de toute la Flotte, excepté de la Galere ſacrée, appellée *Paralos*, & des huit Galeres, que Conon avoit emmenées. Et après avoir attaché à la pouppe de ſes Galeres, les Galeres captives & pillé le Camp, il s'en retourna à Lampſaque au ſon des fluſtes & avec des chants de triomphe, ayant executé avec tres-peu de perte un des plus grands exploits de guerre qui euſſent jamais eſté faits, reſſerré dans une ſeule heure une longueur de

Grande victoire remportée par Lyſandre.

Ayant executé avec tres-peu de perte.] Dans le Mſ. de S. Germain au lieu de ἐλαχίςῳ φόνῳ, *avec tres-peu de perte*, il y a ἐλαχίςῳ πόνῳ, *avec tres-peu de peine.*

Reſſerré dans une ſeule heure une longueur de temps infini.] Car

temps

temps infini, & terminé une guerre qui avoit esté variée plus qu'on ne sçauroit croire, par des accidents estranges, & par des coups de fortune inouïs, & plus qu'aucune des guerres qui eussent esté avant lui. Cette cruelle guerre, qui avoit cousté une infinité de batailles par mer & par terre, qui avoit subi tant de formes, esprouvé tant de vicissitudes, & emporté plus de Generaux que n'avoient fait toutes les guerres dont la Grece s'estoit veu deschirer, venoit d'estre heureusement finie par la prudence & par la grande habileté d'un seul homme. C'est pourquoy beaucoup de gens estoient persuadés que c'estoit l'ouvrage de quelque Dieu. Il y en avoit mesme qui asseuroient que les fils de Jupiter, Castor & Pollux, quand la Flotte partit pour aller charger l'ennemi, firent paroistre leurs estoiles aux deux costés du gouvernail de la Galere de Lysandre; d'autres disent que la chute de la grosse pierre, qui tomba en cet endroit, estoit le signe & le présage de cette grande deffaite. Car on prétend, & c'est l'opinion generale du peuple, que dans ce temps-là sur la coste d'Ægos Potamos, il tomba du Ciel une grande & grosse pierre,

Cet exploit de Lysandre parut l'ouvrage de quelque Dieu.

Grande & grosse pierre tombée du Ciel.

dans l'espace d'une heure Lysandre termina une guerre qui avoit desja duré vingt-sept ans, & qui auroit traisné encore plus long temps sans sa grande habileté.

Il tomba du Ciel une grande & grosse pierre, on la monstre encore aujourd'huy avec beaucoup de respect.] Ces prétendus miracles s'establissent facilement dans l'esprit du peuple tousjours credule

on la monſtre encore aujourd'huy avec beaucoup de reſpect, tous les habitants de la Cherſoneſe ayant conſervé pour elle beaucoup de veneration. On aſſeure meſme qu'Anaxagore avoit predit que de tous les corps attachés à la voute du Ciel, un jour à venir par une grande ſecouſſe & par un eſbranlement de toute la machine, il s'en deſtacheroit un, qui tomberoit ſur la terre. Car il enſeignoit que les Aſtres n'eſtoient plus dans les lieux où ils avoient eſté formés, & qu'eſtant d'une nature de pierre, fort peſants, & d'une ſuperficie unie, ils n'avoient point en eux de lumiere, & que la lumiere, dont ils brilloient, eſtoit l'effect de la reflexion & de la refraction de l'ether, ou feu elementaire, qu'ils eſtoient retenus en haut par le mouvement rapide du Ciel, qui les y avoit pouſſés d'abord, lors que la violence du tourbillon avoit ſeparé les corps froids & peſants de toutes les autres ſubſtances, & qui les avoit touſjours empeſché de tomber.

Erreur d'Anaxagore. On reconnoiſt icy l'enfance & les begayements de la Phyſique.

Mais il y a une opinion plus vrayſemblable

& ſuperſtitieux. On monſtroit bien à Troye les deux peſantes maſſes qu'Homere dit que Jupiter avoit attachées autrefois aux pieds de Junon.

On aſſeure meſme qu'Anaxagore avoit predit.] Cette bataille de la Riviere de la Chevre fut gagnée la IV. année de l'Olym. XCIII. 403. ans avant N. S. Et l'on pretend qu'Anaxagore avoit fait cette prediction la II. année de l'Olymp. LXXVIII. 62. ans avant cette bataille, Pline II. 58.

N'eſtoient plus dans les lieux où ils avoient eſté formés.] Le texte dit, où ils avoient commencé à luire, ἐν ᾗ πέφηνε χώρᾳ. Mais j'ay ſuivi la leçon d'un Mſ. ἐν ᾗ πέφυκε χώρᾳ, leçon confirmée par le Mſ. de S. Germain.

& plus croyable que celle-là, c'eſt celle des Philoſophes, qui tiennent que ces eſtoiles, qu'on voit tomber, ou traverſer un long traject, ne ſont ni des eſcoulements, ni des parties deſtachées du feu elementaire, qui viennent à s'eſteindre dès le moment preſque de leur inflammation; moins encore un embraſement de quelques parcelles de l'air qui eſtant trop preſſé, s'eſchappe & ſe porte dans la haute region où il s'enflamme; mais que ce ſont veritablement des corps celeſtes, qui par le relaſchement de la violence du tourbillon, ou par quelque mouvement extraordinaire qui lui arrive, ſe deſtachent à ces ſecouſſes, & tombent à terre, non pas tousjours dans des lieux habités, mais le plus ordinairement dans la grande mer Oceane, ce qui fait qu'on ne les apperçoit pas.

Autre erreur de ces Philoſophes.

Cependant l'opinion d'Anaxagore eſt confirmée par le teſmoignage de Damachus, qui, dans ſon Traité de la Religion, rapporte qu'avant la chûte de cette pierre on vit dans le Ciel pendant ſoixante & quinze jours un grand globe de feu, comme un nuage enflammé, qui ne

Daimachus dans ſon Traité de la Religion.

Cependant l'opinion d'Anaxagore eſt confirmée par le teſmoignage de Damachus, qui dans ſon Traité de la Religion.] Voſſius & d'autres ont eu raiſon de corriger *Daimachus*. C'eſt Daimachus de Platées qui avoit eſcrit *une hiſtoire des Indes*, & des *Traitez des Machines de guerre*. Le teſmoignage de cet Eſcrivain fortifioit peu l'opinion d'Anaxagore, car, outre qu'il avoit meſlé beaucoup de fables dans ſes eſcrits, il eſtoit tres-ignorant dans les Mathematiques, comme Strabon le lui reproche dans ſon 1. Liv.

demeuroit pas dans la meſme ſituation, & eſtoit pouſſé çà & là par des mouvements contraires & irreguliers, mais ſi rapides, que cette violence en deſtachoit des parties enflammées, qui eſtoient portées çà & là, & qui eſtoient comme des eſclairs, à peu près comme ces eſtoiles qui tombent.

Après que ce globe fut enfin tombé ſur cette coſte, & que les habitants, revenus de leur eſtonnement & de leur frayeur, s'en furent approchés, ils ne trouverent aucune matiere enflammée, ni aucun veſtige de feu, mais une veritable pierre, qui quoyque fort grande, n'approchoit pourtant pas de la groſſeur de ce globe de feu, qui avoit paru d'abord, & n'en eſtoit, pour ainſi dire, qu'une des moindres parties. Or que ce rapport de Damachus ait beſoin d'auditeurs, & de lecteurs favorables & complaiſants, cela eſt viſible. Mais ſi ce rapport eſt veritable, il refute formellement ceux qui diſent que cette pierre eſtoit un grand rocher deſtaché de la cime de quelque montagne, ou de quelque promontoire par la violence des vents & de la tempeſte, & qui ayant eſté porté & ſouſtenu long-temps au milieu des airs par la force de ces meſmes vents, fut enfin jetté au premier endroit où cette force vint à ſe ralentir, & ce mouvement de tourbillon à ceſſer. A moins qu'il ne faille pluſtoſt penſer que ce corps de feu, qui parut pendant tant de jours,

Jugement que Plutarque fait du rapport de Damachus.

estoit veritablement du feu, & que ce feu estant venu à s'esteindre & à se dissiper, avoit causé un grand changement dans l'air, & y avoit excité des vents si violents & des tourbillons si furieux, qu'ils destacherent cette pierre, & la laisserent tomber en cet endroit. Mais c'est une matiere qui doit estre examinée dans des traités d'un autre genre.

Les trois mille prisonniers, qu'on avoit faits à cette bataille, ayant esté condamnés à mort par le Conseil, Lysandre appella Philocles, qui estoit un des Generaux des Atheniens, & lui demanda à quoy il se condamnoit luy-mesme, pour avoir porté ses Citoyens à donner le cruel Decret contre les prisonniers Grecs. Philocles, sans rien rabattre de sa fierté pour le grand danger où il se trouvoit, lui respondit : *N'accuse point des gens qui n'ont point de Juges ; & puisque tu es vainqueur, use de tes droits, & fay contre nous ce que nous aurions fait contre toy si nous t'avions vaincu.* En mesme temps il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, & marcha le premier au supplice, monstrant le chemin à ses compagnons, comme l'escrit Theophraste.

Prisonniers condamnés à mort.

Le Decret de leur couper le pouce de la main droite.

Genereuse response de Philocles à Lysandre.

Ayant esté condamnés à mort par le Conseil.] Au lieu de ces mots du texte, θάνατος κατίγνωσο, qui ne signifient rien, il faut lire comme dans le Ms. de S. Germain, θάνατος κατέγνωσο.

N'accuse point de gens qui n'ont point de Juges.] Cela est non-seulement fier, mais plein de sens. L'accusation est inutile, quand on ne donne point lieu à la deffense, & qu'il n'y a point de Juges.

Après cette expedition Lysandre alla avec sa Flotte par toutes les villes maritimes, & à tous les Atheniens qu'il y trouvoit, il leur ordonnoit de se retirer au plustost dans Athenes, leur declarant qu'après un certain temps marqué il ne feroit quartier à aucun, & esgorgeroit tous ceux qu'il rencontreroit hors de ses murailles.

Politique de renfermer le plus d'ennemis qu'on peut dans une Place pour l'affamer.

Ce qu'il faisoit en habile politique, car il les renfermoit tous dans Athenes pour affamer la ville plus promptement, afin qu'ils ne pussent pas lui faire de la peine & l'occuper aussi longtemps qu'ils l'auroient fait sans doute, s'ils avoient eu toutes les provisions necessaires pour soustenir un long siege. Et ruinant ensuite dans toutes les villes la Democratie, & toutes les autres sortes de gouvernement, il laissoit dans chacune un Gouverneur Lacedemonien, appellé *Harmoste*, & dix Archontes, ou Magistrats qu'il tiroit des Societés qu'il y avoit establies.

Moyen dont Lysandre se servit pour se rendre maistre de toutes les villes.

En faisant tous ces changements autant dans les villes ennemies que dans celles qui estoient ses amies & alliées, il navigeoit lentement sans se presser, s'asseurant par là en quelque sorte le Gouvernement general & comme la Principauté de toute la Grece. Car il ne choisissoit pour Archontes ni les plus nobles, ni les plus riches, mais il gratifioit de ces Charges & Emplois les societés & les ligues qu'il avoit fondées, & il leur laissoit la disposition entiere des recompenses & des punitions.

Il assista luy-mesme en personne au supplice de plusieurs de ceux qu'ils faisoient mourir ; & il chassa tous les ennemis de ses amis, en quoy faisant il ne donna pas aux Grecs un bel eschantillon du gouvernement de Lacedemone. Et à ce propos il me semble que le Poëte Comique Theopompe resvoit lorsqu'il comparoit les Lacedemoniens aux Cabaretiers, en disant, *qu'après avoir fait gouster aux Grecs le doux breuvage de la liberté, ils leur avoient versé du vinaigre.* Car au contraire le premier essay qu'ils leur donnerent à taster, fut tres-desagreable & tres-amer, Lysandre n'ayant laissé nulle part le Peuple maistre des affaires, & ayant choisi dans le petit nombre des Nobles les plus hardis, les plus insolents, & les plus seditieux pour leur confier le gouvernement des Villes.

Tres-vilain eschantillon du gouvernement de Lacedemone.

Theopompe repris.

Les Lacedemoniens font le contraire des Cabaretiers.

Cette occupation ne l'ayant pas retenu longtemps, il envoya des couriers à Lacedemone annoncer la nouvelle qu'il arrivoit incessamment avec deux cents vaisseaux, & cependant il alla aborder à la coste de l'Attique pour se

Il me semble que le Poëte Comique Theopompe resvoit lorsqu'il comparoit les Lacedemoniens aux Cabaretiers.] Cette censure du Poëte Theopompe est tres-juste. C'est la coustume des Cabaretiers & de ceux mesme qui donnent à manger, comme nous l'apprenons par l'Evangile, de servir d'abord le bon vin, & après que l'on a desja assés beu, & qu'on n'est plus en estat de si bien discerner les vins, de servir le moindre. Et les Lacedemoniens firent tout le contraire dans leur maniere de gouverner ; ils firent d'abord boire le meschant vin, le vin aigre à ces villes, en leur ostant la disposition des affaires & en les assujettissant à des hommes seditieux & insolents.

joindre aux Rois Agis & Pausanias, dans la confiance qu'il prendroit d'emblée la ville d'Athenes. Mais voyant que les Atheniens faisoient une plus vigoureuse defense qu'il n'avoit pensé, il remonta sur sa Flotte & repassa en Asie, où il changea le gouvernement de toutes les villes, & y establit le Conseil des dix Archontes, faisant mourir, ou bannissant tous ceux qui lui estoient opposés. Il chassa de Samos tous les naturels Habitants, & donna leur ville à ceux qui en avoient esté bannis. Les Atheniens estoient maistres de Seste, il la leur osta, en chassa tous les Sestiens, & donna la ville & tout son territoire aux Pilotes, aux Matelots, & aux Comites qui avoient servi sous lui. Et ce fut là la premiere chose de sa part à laquelle les Lacedemoniens s'opposerent ouvertement, car ils remirent les Sestiens en possession de leur ville & de leurs terres. Mais toutes ces actions de Lysandre faisoient grand plaisir à tous les autres Grecs, qui estoient ravis de voir les Eginetes restablis dans leur ville, d'où ils avoient esté chassés depuis long-temps, & les Meliens & les Sicioniens restablis de mesme dans leurs villes, d'où les Atheniens les avoient fait sortir, & qu'ils avoient données à d'autres.

Cruautés & injustices de Lysandre.

Cependant Lysandre informé que les Atheniens estoient reduits à l'extremité par la famine, s'en retourna au Pirée, & força la ville à se rendre aux conditions qu'il voulut. Si l'on escoute

Lysandre force Athenes à se rendre.

escoute les Lacedemoniens, ils disent que Lysandre escrivit aux Ephores, *la ville d'Athenes est prise*, & que les Ephores lui firent cette response. *Il suffit que la ville d'Athenes soit prise.* Mais c'est un conte fait à plaisir pour rendre la chose plus belle, car il est certain que le Decret des Ephores, qui contenoit tous les articles de la Capitulation, estoit conceu en ces termes : *Voicy ce » que les Magistrats des Lacedemoniens ont resolu & » ordonné : Vous abbattrés les Fortifications du Pirée, » & les longues muraïlles qui joignent le Port à la » Ville ; Vous abandonnerés toutes les Villes que vous » occupés, & vous vous contenterés de vos terres & » de vostre Pays. A ces conditions vous aurés la Paix, » moyennant que vous donniés encore ce qui sera jugé » raisonnable, & que vous fassiés revenir tous les fu- » gitifs. Pour ce qui est du nombre des Vaisseaux que » vous devés garder, vous executerés ce qu'on aura » resolu & reglé.*

Les Atheniens receurent cette Capitulation & accepterent tous ces articles par le conseil de

Moyennant que vous donniés encore ce qui sera jugé raisonnable.] Je croy qu'il faut restablir dans le texte la leçon du Mf. de Florence que M. Salvini m'a indiquée, ὀκχῖόν τι ; les Doriens disent ὀκχῖον, pour ὀπῖον.

Et que vous fassiés revenir tous les fugitifs.] Car les Ephores vouloient les avoir en leur puissance en les faisant revenir à Athenes. Et d'ailleurs par cette condition injuste, & que les Atheniens n'estoient pas maistres de remplir, ils vouloient se mettre en estat de les chicaner à tous moments, & de leur faire les injustices les plus criantes, sous pretexte qu'ils n'auroient pas accompli cet article du Traité Ce qui est dit icy des bannis est deduit plus au long à la fin.

Par le conseil de Theramene fils d'Ancon.] Selon le Mf. de Saint

Theramene fils d'Ancon. Sur quoy l'on raconte qu'un des jeunes Orateurs d'Athenes, nommé Cleomene, s'adressant à Lysandre mesme, lui demanda : *Comment estes-vous assés hardi pour oser dire & faire tout le contraire de ce qu'a fait Themistocle? Car au premier ordre des Lacedemoniens vous abbatés ces murailles, que Themistocle a basties malgré les Lacedemoniens.* Lysandre lui respondit sur le champ : *Mais, jeune homme, je ne fais rien de contraire à ce que Themistocle a fait. Themistocle a basti ces murailles pour le salut des Citoyens, & c'est de mesme pour leur salut que nous les abbattons. Si c'estoient les murailles qui rendissent les villes heureuses, Lacedemone seroit donc la plus malheureuse de toutes les villes, car elle n'en a point.*

Mot de Cleomene à Lysandre.

Response de Lysandre à Cleomene.

Lysandre s'estant donc rendu maistre de tous les vaisseaux des Atheniens, excepté de douze qu'il leur laissa, & estant entré dans leur ville le seiziesme jour de May, auquel jour ils avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine,

Lysandre ne laisse que douze vaisseaux aux Atheniens.

Le 16. du mois Munychion.

Germain il faut escrire *fils d'Agnon*, car il y a Ἄγνωνος, au lieu de Ἄγκωνος.

Car au premier ordre des Lacedemoniens vous abbatés ces murailles que Themistocle a basties malgré les Lacedemoniens.] Il semble que cela mesme fournit un juste pretexte, au moins un pretexte plausible à Lysandre d'abbattre ces murailles par l'ordre de Lacedemoniens, puisque c'estoit malgré eux que Themistocle les avoit basties. Il faut que dans ces paroles de Cleomene il y ait un sens qui ne se presente pas d'abord. Apparemment il veut faire entendre à Lysandre que ces murailles, qui avoient esté basties par Themistocle en despit des Lacedemoniens, parce qu'elles estoient basties contre eux, devoient estre conservées pour leur profit, & pour la seureté de cette Place, puis qu'ils en estoient les maistres.

il leur proposa d'abord de changer aussi la forme de leur gouvernement ; mais comme les Atheniens receurent fort mal cette proposition, & refuserent d'y consentir, il envoya au Peuple lui declarer, *que la ville avoit violé la Capitulation, puisque les murailles estoient encore debout après le terme qui leur avoit esté accordé pour les abbattre, & que sur cela il alloit assembler le Conseil, & leur faire imposer des conditions plus rigoureuses, comme à des gens qui avoient enfreint le Traité de Paix dans un des principaux articles.* En effect on dit que dans le Conseil des Alliés il fut proposé qu'on prendroit tous les Atheniens prisonniers de guerre, & qu'un Officier Thebain, appellé Arianthus, fut d'avis de raser la ville, & de reduire tout le pays en pasturages pour les troupeaux.

Il propose aux Atheniens de changer la forme de leur gouvernement.

Les Atheniens le refusent.

Chicane que Lysandre leur fait.

Après le Conseil tous les Generaux & principaux Officiers assemblés pour un grand festin, s'estant mis à table, un Musicien de Phocée commença à chanter ces vers du premier chant du chœur de l'Electre d'Euripide, *Fille d'Agamemnon, Electre, je suis venuë à vostre chaumiere rustique, &c.* En mesme temps tous les assistants

Ce que fait sur les Officiers Lacedemoniens l'application d'un vers d'Euripide.

Fille d'Agamemnon, Electre, je suis venuë à vostre chaumiere rustique.] Les auditeurs firent tout d'un coup l'application de ce vers à la ville d'Athenes, qui après ses murailles rasées n'alloit plus estre qu'une miserable chaumiere, & dont l'estat estoit tout semblable à celui d'Electre, qui après avoir veu son pere assassiné, se trouvoit au milieu de ses ennemis reduite à la derniere misere.

furent émus de compaſſion, & tout attendris ils s'eſcrierent que ce ſeroit une action horrible & un crime énorme de ruiner & deſtruire une ville ſi celebre, & qui portoit de ſi grands hommes & de ſi beaux eſprits. Lyſandre donc voyant les Atheniens à ſa diſcretion, fit venir de la ville toutes les chanteuſes & joueuſes de fluſte, & les ayant jointes à celles qu'il avoit dans ſon Camp, il fit raſer les murailles & bruſler toutes les Galeres au ſon des fluſtes, tous les Alliés couronnés de chapeaux de fleurs folaſtrant & danſant à ce ſpectacle, ravis de cette grande journée, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté.

Athenes eſpargnée à cauſe des beaux eſprits qu'elle produiſoit.

Lyſandre fait raſer les murailles d'Athenes, & bruſler ſes Galeres au ſon des fluſtes.

Dès le lendemain, ſans donner aux Atheniens le moindre reſpit, il changea toute la forme de leur gouvernement, en eſtabliſſant dans la ville trente Archontes, & dix dans le Pirée, en mettant une bonne garniſon dans la Citadelle, & en y laiſſant pour *Harmoſte*, ou Gouverneur, le Spartiate Callibius. Quelques jours après ce Callibius ayant levé le baſton pour frapper l'Athlete Autolycus, ſur lequel Xenophon a compoſé ſon Traité appellé le Banquet, & cet Athlete, qui eſtoit tres-diſpos & tres-robuſte, l'ayant pris par les deux cuiſſes, & l'ayant élevé en l'air, & froiſſé contre la terre, non-ſeulement Lyſandre ne s'en faſcha point, mais il tança encore Callibius, & lui dit, *qu'il devoit ſe ſouvenir qu'il commandoit à des hommes libres.* Cepen-

Il change la forme du gouvernement d'Athenes.

Callibius laiſſé pour Gouverneur dans la Citadelle d'Athenes.

Bonne action de l'Athlete Autolycus.

dant Autolycus ne le porta pas loin, car bientost après, les trente, pour plaire à Callibius, le firent mourir.

Autolychus mis à mort par l'ordre des Archontes.

Lysandre ayant achevé tout ce qu'il vouloit faire, s'embarqua pour passer en Thrace, & tout l'argent qui lui restoit, tous les presents qu'on lui avoit faits, & toutes les couronnes qu'on lui avoit données, qui, comme on peut penser, estoient en fort grand nombre, & tres-considerables, chacun s'empressant de lui donner comme à un homme tres-puissant, & qui estoit en quelque façon le Maistre & le Souverain de toute la Grece, il les envoya devant à Sparte, & pour cet effect il les remit entre les mains de Gylippe qui avoit commandé l'armée en Sicile.

Lysandre s'embarque pour passer en Thrace.

Gylippe, dit-on, malheureusement tenté par cette occasion, ne fut pas plustost parti qu'il decousit tous les sacs par le fond, & après en avoir tiré de chacun tout l'argent qu'il voulut, il les recousit ensuite sans prendre garde que dans chaque sac il y avoit une étiquette où estoit marquée la quantité d'argent qu'il contenoit. Estant arrivé à Sparte il alla d'abord chez lui, cacha sous les tuiles de sa maison tout l'argent qu'il avoit volé, & alla ensuite remettre ces sacs entre les mains des Ephores, leur faisant bien remarquer les cachets entiers.

Horrible action de Gylippe qui vole une partie de l'argent que Lysandre lui avoit confié.

Les Ephores firent d'abord ouvrir ces sacs & compter l'argent, mais ayant veu que les sommes ne se rapportoient point à celles qui estoient

marquées sur les étiquettes, ils furent fort estonnés, & se trouverent dans une grande perplexité. Comme ils estoient dans cet embarras, un valet de Gylippe leur descouvrit la chose en leur disant par une espece d'énigme, *il y a bien des choüettes au Ceramique.* Les Ephores comprirent d'abord que dans ce mot, *les choüettes* signifioient les pieces de monnoye, parce que vraysemblablement la plusspart des monnoyes portoient alors l'empreinte d'une choüette à cause des Atheniens, & que *le Ceramique*, qui estoit un lieu à Athenes, ainsi appellé parce qu'il y avoit eu une *Tuilerie*, signifioit aussi le toit d'une maison, à cause des tuiles appellées *Ceramoi.*

Choüette marqués sur la monnoye des Atheniens.

Gylippe ayant donc flestri par une action si horrible & si honteuse tant de grandes & si glorieuses actions, qu'il avoit faites auparavant, se bannit lui-mesme de Lacedemone. Sur cette malheureuse avanture les plus sages & les plus sensés des Spartiates, craignant cette puissance indomptable de l'argent, qui subjugoit, non-seulement les hommes du commun, mais aussi les plus grands personnages, blasmerent extrémement Lysandre, & protesterent devant les Ephores qu'il estoit de leur devoir de renvoyer & de chasser de Sparte tout l'or & tout l'argent comme des pestes d'autant plus fatales &

Gylippe deshonoré se bannit lui-mesme.

Puissance indomptable de l'argent.

Il y a bien des choüettes au Ceramique.] Voilà un valet bien ingenieux. Cet énigme auroit esté plus difficile à entendre dans une autre occasion, mais la conjoncture servit à l'expliquer.

plus pernicieuses qu'elles avoient plus d'attrait.

Les Ephores sur le champ firent un Decret pour les proscrire. Theopompus escrit que ce fut Sciraphidas qui le dressa. Ephorus en donne l'honneur à Phlogidas. Il contenoit en substance *qu'on ne recevroit plus dans la ville aucune monnoye d'or ni d'argent, mais que l'on se serviroit de la monnoye receuë*. C'estoit une monnoye de fer, qu'on avoit fait rougir au feu, & qu'on avoit ensuite trempé dans du vinaigre, afin qu'estant devenu par cette trempe fort aigre & fort cassant, il ne pust plus estre battu ni forgé, & qu'il demeurast inutile à tout autre usage. D'ailleurs elle estoit d'un si grand poids & d'un si gros volume, qu'elle estoit tres-difficile à transporter, & qu'il en falloit une grande quantité pour faire la moindre petite somme. Il y a mesme de l'apparence que cette monnoye de fer estoit anciennement en usage par tout, car une marque seure que l'on se servoit de petites broches de fer ou d'airain pour la petite monnoye, c'est qu'encore aujourd hui nous avons une infinité de petites pieces qui retiennent le nom d'oboles, c'est à

Decret des Ephores pour proscrire l'or & l'argent.

V. la vie de Lycurgue pag. 208.

Monnoye de fer en usage anciennement.

Il y a mesme de l'apparence que cette monnoye de fer estoit anciennement en usage par tout.] Cela ne paroist pas vray. Nous voyons mesme par les tesmoignages de l'antiquité que la monnoye d'argent estoit en usage dans les premiers temps. Le nom d'obole est fort different de celui d'*obele*, qui signifie broche. Rien n'empesche mesme qu'il n'y eust de ces broches, de ces obeles d'argent, & des drachmes de mesme. Ces drachmes qui valoient dix sols, si elles eussent esté de fer auroient pesé vingt livres, car chaque piece d'une livre pesant ne valoit que six deniers.

dire, de broches, & que celles qui valent six oboles, nous les appellons drachmes, comme qui diroit poignées, parce que c'estoit tout ce que la main pouvoit faire que de les empoigner.

Milieu qu'on prit à Sparte pour la proscription de l'or & de l'argent.

Mais les amis de Lysandre s'estant opposés à ce Decret, & ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, on prit un milieu, & l'on ordonna que cette monnoye ne seroit employée que par le Thresor public, qu'elle n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Estat, & que tout particulier, qui s'en trouveroit fourni, seroit mis à mort sur l'heure. Bel expedient! comme si Lycurgue avoit craint les especes d'or & d'argent, & non pas l'avarice que ces especes font naistre, avarice que l'on esteignoit bien moins en defendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiere d'en amasser & de s'en servir; l'utilité dont elles estoient, relevant leur prix dans l'estime des hommes, & ce grand prix par une suite necessaire engendrant l'envie de les posseder. Car il estoit impossible qu'en voyant cette monnoye prisée en public, on la mesprisast en particulier comme inutile, & que chacun regardast comme

Qu'elle n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Estat.] Il falloit donc que cette monnoye d'or & d'argent ne fust en commerce qu'avec les estrangers. Or c'est une chose impraticquable que l'Estat se serve d'une monnoye qui sera interdite aux Citoyens. Les reflexions que Plutarque fait sur cet expedient sont tres sages & tres vrayes.

de

de nulle valeur pour ſes affaires domeſtiques, ce que la ville eſtimoit & recherchoit ſi fort pour les ſiennes. Mais il faut penſer que les uſages receus & autoriſés par les mœurs publiques, ſe gliſſent de-là bien plus facilement dans les maiſons & dans les mœurs des particuliers, que les vices des particuliers ne coulent de leurs maiſons dans les villes. Et il eſt bien plus vray-ſemblable que les parties ſe conforment au tout quand il commence à ſe corrompre, que non pas que le tout ſuive la corruption des parties. Car avant que les parties malades ayent gaſté le tout, elles peuvent tirer de prompts ſecours & de grands remedes de celles qui ne ſont pas encore infectées. Ces Ephores eſtablirent bien de bons ſurveillants & de bons gardes à la porte des maiſons des Citoyens pour empeſcher l'or & l'argent d'y entrer, je veux dire la Loy & la crainte, mais ils ne munirent point leurs ames, & ne fermerent point la porte de leur cœur à l'admiration, & au deſir des richeſſes, au contraire ils y introduiſirent une violente

Les mauvais uſages autoriſés par les mœurs publiques, plus dangereux que les vices des particuliers.

La corruption gagne bien toſt les parties, quand le tout commence à ſe corrompre. Il n'en eſt pas de meſme du tout quand les parties ſe corrompent.

Ce n'eſt point la porte des maiſons qu'il faut fermer aux richeſſes, c'eſt la porte de l'ame.

Se gliſſent de-là plus facilement dans les maiſons & dans les mœurs des particuliers.] Ce principe eſt certain & confirmé par l'experience de tous les ſiecles. Les mauvais uſages, autoriſés par les mœurs publiques, ſont mille fois plus dangereux, que les vices des particuliers. Plutarque en va donner une raiſon tres ſenſible.

Elles peuvent tirer de prompts ſecours & de grands remedes de celles qui ne ſont pas encore infectées.] Il y a dans le texte un mot qui eſt tres-oppoſé au ſens du paſſage, ἐντάσεις, il faut lire comme dans le Mſ. de S. Germain, ἐνστάσεις. ἔνστασις ſignifie ſouvent, *oppoſition, obſtacle, remede qui coupe cours, &c.*

passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose tres-belle & tres-honneste de s'enrichir. Mais sur cette matiere nous avons assés noté dans un autre ouvrage la conduite des Lacedemoniens.

Dans la vie de Lycurgue.

Lysandre, du butin des ennemis fit faire sa Statuë de bronze, il fit faire aussi les Statuës de tous les Capitaines de Galeres, & outre cela il fit faire encore deux Estoiles d'or, qui representoient Castor & Pollux, & consacra toutes ces figures, & ces deux astres dans le Temple d'Apollon à Delphes. Les deux Estoiles disparurent quelque temps avant la bataille de Leuctres; & dans la Chapelle du Thresor de Brasidas & des Acanthiens il y avoit une Galere de deux coudées de long, qui estoit d'yvoire & d'or, que Cyrus lui avoit envoyée pour le feliciter de sa victoire. Alexandrides de Delphes escrit que Lysandre avoit mis en depost dans

Lysandre ne se contente pas de faire sa Statuë, il en fit faire aussi à tous les Capitaines de Galeres.

Petite Galere d'yvoire & d'or que Cyrus envoya à Lysandre pour le feliciter du gain de cette bataille.

Les deux Estoiles disparurent quelque temps avant la bataille de Leuctres.] Elles furent volées. Et Plutarque donne cela comme un signe de tres mauvais augure, & qui predisoit la deffaite des Lacedemoniens à Leuctres.

Il y avoit une Galere de deux coudées de long qui estoit d'yvoire & d'or, que Cyrus lui avoit envoyée.] Ces sortes de presens estoient fort en usage dans ces anciens temps. C'est ainsi qu'Aristobule envoya à Pompée une vigne ou un jardin d'or qui estoit estimé cinq cents talents, c'est-à-dire cinq cents mille escus. Une petite Galere d'yvoire & d'or estoit un present fort convenable pour feliciter d'une victoire navale. Cette Galere fut consacrée dans le Temple de Delphes, & cette Vigne le fut dans le Temple de Jupiter Olympien.

Alexandrides de Delphes.] Cet Alexandrides, ou plustost Anaxandrides, avoit fait un Traité intitulé, *des Offrandes volées dans le Temple de Delphes.*

ce mesme Temple un talent d'argent, cinquante deux mines & onze pieces d'or appellées *Stateres*, ce qui ne s'accorde point avec ce que tous les autres Historiens ont dit unanimement de sa pauvreté. Ce qu'il y a de constant c'est que Lysandre ayant dans ce temps-là plus d'autorité & de puissance qu'aucun Grec n'en avoit eu avant lui, il se laissa emporter à une presomption & à une vanité plus grandes encore que sa puissance. Car premierement, comme l'escrit l'historien Douris, il souffrit que les villes Grecques lui consacrassent des Autels comme à un Dieu, & qu'elles lui fissent des sacrifices, & qu'on chantast des Hymnes & des Cantiques en son honneur. On rapporte mesme le commencement d'un de ces Hymnes que voicy : *Celebrons par nos Cantiques le General de la Divine Grece, ce fameux General que l'heureuse Sparte nous a donné, ô pœan, ô pœan !* Les Samiens ordonnerent par un Decret public que les Festes, qu'ils celebroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette Déesse, seroient appellées *les*

Mille escus.

Vingt-six mille livres.

Le Statere d'or valloit vingt drachmes, dix livres.

Lysandre se laisse emporter à une vanité excessive.

Hymne chantée en l'honneur de Lysandre.

Horrible flatterie des Samiens.

Car premierement, comme l'escrit l'historien Douris, il souffrit que les villes Grecques.] Tout cecy estoit escrit au long dans un ouvrage que Douris avoit fait *des bornes des Samiens*, comme nous l'apprend Athenée dans son Liv. XI.

Que les Festes, qu'ils celebroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette Déesse, seroient appellées les Festes de Lysandre.] Au lieu de Ἡραῖα *Junonia*, on les appella Λυσάνδρεια, *Lysandria*. Voilà un bel exemple des excès impies où la flatterie a souvent porté les hommes. Ils ont degradé leurs Dieux pour mettre des hommes, & souvent des monstres à leur place.

Lysandre menoit avec lui un Poëte pour celebrer ses actions.

Festes de Lysandre, & il menoit tousjours avec lui le Poëte Choerilus de Sparte, afin qu'il celebrast ses actions & qu'il les relevast par la majesté de la Poësie. Un autre Poëte, nommé Antiloque, ayant fait à sa louange un petit nombre de vers, il en fut si aise, qu'il remplit son bonnet d'argent & le lui donna. Antimaque de Colophone & un certain Niceratus d'Heraclee, deux autres Poëtes, ayant composé chacun un Poëme qui portoit son nom, disputerent le prix devant lui, & il adjugea la couronne à Niceratus. Antimaque en eut tant de despit, qu'il supprima son Poëme. Platon, qui estoit encore fort jeune, & qui admiroit la Poësie d'Antimaque, voyant qu'il estoit au desespoir de cet affront, prit soin de le conso-

Et il menoit avec luy le Poëte Choerilus,] Le texte dit, *& de ses Citoyens il menoit Choerilus*, τῶν δὲ πολιτῶν Χοίριλον, *&c.* Mais dans le Mss. de S. Germain il y a τῶν δὲ ποιητῶν Χοίριλον, *&c.* & c'est la leçon qui doit estre suivie. Il faut qu'il y ait eu trois Poëtes de ce nom. Le premier estoit de Samos, il escrivit en vers la victoire que les Atheniens remporterent sur Xerxes, vers l'Olympiade LXXV. Le second, ce Choerilus de Sparte, que Lysandre menoit avec lui plus de soixante-dix ans aprés. Et le troisiesme le Choerilus d'Alexandre, qui florissoit plus de soixante-dix ans aprés cette bataille de Lysandre. Ce nom a esté malheureux en Poësie, car le temps n'a conservé aucun de leurs ouvrages ; le seul Plutarque a plus fait d'honneur aux Atheniens, à Lysandre & à Alexandre que tous ces Poëtes.

Antimaque de Colophone.] Selon d'autres de Claros. Mais Claros & Colophone estoient tres-voisines. Ce Poëte Antimaque avoit tant de reputation qu'on le mettoit immediatement aprés Homere dans le genre Heroïque. On lui reprochoit pourtant un peu d'enflure, & une trop grande abondance de paroles.

ler & de l'encourager en lui disant, *que l'ignorance est pour les yeux de l'esprit ce que l'aveuglement est pour les yeux du corps.* Le Joueur de Lyre Aristonoüs, qui avoit remporté six fois le prix de son art aux jeux Pythiques, promit à Lysandre pour lui faire sa cour, *que s'il estoit vainqueur une septiesme fois, il se feroit proclamer Disciple de Lysandre, ou mesme son Esclave.*

L'ignorance est l'aveuglement de l'esprit.

Cette sorte d'ambition n'estoit à charge qu'aux principaux personnages & à ses esgaux. Mais avec cette ambition l'arrogance & la cruauté s'estant glissees dans ses mœurs par les flateries continuelles de ceux qui l'obsedoient, alors cela regarda le Peuple, car il ne garda plus ni mesures, ni bornes, ni dans les recompenses, ni dans les punitions. Les Gouvernements absolus des villes, avec le pouvoir Tyrannique de vie & de mort, estoient la recompense de l'amitié ou de l'hospitalité qu'on avoit avec lui, & la mort seule de ceux qu'il haïssoit, estoit la fin de son ressentiment & de sa colere, & il n'estoit pas possible de lui eschapper.

Les flatteries excessives produisent l'arrogance, & l'arrogance la cruauté.

Cruauté de Lysandre.

Ce qu'il fit peu de temps aprés à Milet, en est une preuve; craignant que ceux qui estoient à la teste du Peuple ne lui eschapassent, & voulant faire sortir de leur asyle ceux qui s'estoient

En lui disant que l'ignorance est pour les yeux de l'esprit.] C'est la seule raison qu'il faudroit alleguer aujourd'hui à ces Critiques modernes qui jugent si mal des Anciens, & qui veulent les faire mespriser.

cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux se fierent à ce serment, & se monstrerent, mais d'abord il les donna à esgorger aux Nobles, qui les firent tous mourir, quoyqu'ils ne fussent pas moins de huit cents. On ne sçauroit nombrer tous ceux du parti du Peuple qu'il mit à mort dans les autres villes; car il ne tuoit pas seulement pour ses ressentiments particuliers, il servoit encore l'inimitié, la haine, & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les assouvir par la mort de leurs ennemis. C'est pourquoy on vanta fort le mot d'Eteocle le Lacedemonien, qui dit, *que la Grece ne pourroit supporter deux Lysandres.* Theophraste escrit que ce mesme mot avoit desja esté dit d'Alcibiade par Archistrate, mais il ne lui convenoit pas si bien, car dans Alcibiade ce qui desplaisoit le plus c'estoit une grande insolence avec beaucoup de luxe & de vanité, au lieu que dans Lysandre la rudesse de ses mœurs, & sa cruauté rendoient sa puissance terrible & insupportable.

Beau mot d'un Lacedemonien sur Lysandre.

Difference d'Alcibiade & de Lysandre.

Les Lacedemoniens ne se mirent pas beaucoup en peine des plaintes des particuliers. Mais Pharnabaze, las d'essuyer les injustices de Lysandre qui pilloit & ravageoit les Provinces où il commandoit, ayant envoyé à Sparte des Ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avoit receus, les Ephores irrités de cette conduite, firent prendre un de ses amis, nommé

Thorax, qui avoit commandé avec lui l'armée, & lui ayant trouvé de l'argent contre les defenses, ils le condamnerent à mort. Non contents de cela ils envoyerent à Lysandre la Scytale pour le rappeller & lui donner l'ordre de revenir.

Ce que c'estoit que la Scytale à Sparte.

Or voicy ce que c'est que la Scytale à Sparte: Quand les Ephores envoyent un Amiral, ou un General commander leur Armée, ou leur Flotte, ils prennent deux bastons ronds d'une longueur & d'une grosseur si parfaitement esgales, qu'ils pourroient s'abouter sans qu'il parust la moindre inegalité dans la superficie; ils gardent l'un de ces bastons, & donnent l'autre au General qu'ils envoyent; & ils appellent ces bastons *Scytales*. Lorsqu'ils veulent donc escrire quelque chose d'important & de fort secret à leurs Generaux, ils prennent pour papier une longue bande de parchemin fort estroite, qu'ils roulent autour de la Scytale, ou du baston qu'ils ont pardevers eux, sans laisser le moindre petit espace entre les tours de cette bande, mais joignant ces tours si près à près, que la superficie du baston soit entierement couverte & cachée. Ensuite ils escrivent tout ce qu'ils veulent sur cette bande ainsi roulée, & quand ils ont escrit, ils la déroulent & l'envoyent à leur General toute seule sans le baston; le General l'ayant receuë, il n'y entend rien d'abord, & n'en sçauroit lire un seul mot, les lettres

n'ayant aucune suite, ni aucune liaison, & estant toutes derangées & separees, mais il prend la Scytale ou baston, qu'il a emporté avec lui, & roule sa lettre ou bande de parchemin sur ce baston, de maniere que les tours bien serrés & bien unis remettant les lettres dans leur ordre, & les faisant quadrer, il rend parfaitement & presente dans son contour toute la suite de la lettre telle qu'elle a esté escrite, & on appelle cette lettre *Scytale*, du nom du baston, comme ce qui est mesuré prend le nom de ce qui lui a servi de mesure.

Consternation de Lysandre quand il se vit rappellé.

Quand Lysandre, qui estoit alors dans l'Hellespont, receut cette Lettre, il fut dans une grande consternation & dans un grand trouble. Comme il craignoit sur-tout les plaintes & les accusations de Pharnabase, il se hasta de s'aboucher avec lui, dans l'esperance qu'il l'adouciroit & feroit sa paix. L'estant donc allé trouver, il le pria d'escrire aux Ephores une autre Lettre, où il leur declareroit qu'il estoit content de lui, & qu'il n'en avoit receu aucun tort, ni aucune injustice. Mais Lysandre, en s'adressant ainsi à Pharnabase, ignoroit le Proverbe *Cretois contre Cretois*. Pharnabase lui promit tout ce

Il tasche d'adoucir Pharnabase, & de le regagner.

Proverbe, Cretois contre Cretois.

Mais Lysandre, en s'adressant ainsi à Pharnabase, ignoroit le Proverbe, Cretois contre Cretois.] C'est comme nous disons, *à fourbe fourbe & demi*. Et ce Proverbe estoit fondé sur ce que les Cretois passoient pour les plus grands fourbes & les plus grands menteurs du monde, comme je l'ay remarqué ailleurs. Aussi avoit-on dit de là Κρητίζειν pour ψεύδεσθαι, *cretiser*, pour *mentir*.

qu'il

qu'il voulut. En effect, il escrivit devant Lysandre une Lettre telle qu'il la demandoit, mais il en avoit preparé une autre toute contraire. Et quand il fallut la cacheter, comme ces deux Lettres estoient de mesme grandeur, & de mesme figure, il escamota adroitement la premiere, & mit à la place celle qu'il avoit escrite en secret, qu'il cacheta & qu'il lui donna. *Ruse de Pharnabase pour tromper Lysandre.*

Lysandre estant donc arrivé à Lacedemone, & estant allé descendre, selon la coustume, au Palais où le Senat estoit assemblé, il rendit aux Ephores la Lettre de Pharnabase, bien persuadé que par-là il destruiroit la plus considerable des charges qu'il y avoit contre lui, car Pharnabase estoit fort estimé & fort aimé des Lacedemoniens, parce que de tous les Generaux du Roy c'estoit celui qui leur avoit rendu les plus grands services dans toute cette guerre, & tesmoigné le plus d'affection.

Quand les Ephores eurent lû la Lettre, ils la lui monstrerent; il connut alors qu'*Ulysse*, comme on dit en Proverbe, *n'estoit pas le seul homme fin & rusé*, & il se retira fort trouble & fort confus de cette avanture. Peu de jours après il revint au Senat, & dit aux Ephores qu'il estoit obligé d'aller au Temple d'Ammon pour s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à ce Dieu avant ses combats. Il y a des Auteurs qui escrivent que lorsqu'il assiegeoit la ville des Aphytiens en Thrace, Ammon lui apparut veritable-

Proverbe. Ulysse n'estoit pas le seul homme fin & rusé.

Lysandre pretexte un voyage en Libye au Temple d'Ammon.

Aphytis, ville d'une Peninsule, à l'entree du Golfe Toronaique.

ment en ſonge, qu'il abandonna le ſiege comme par l'ordre de Jupiter, qu'en partant il avertit les Aphytiens de lui faire des ſacrifices pour lui marquer leur reconnoiſſance, & que par la meſme raiſon il ſe haſtoit d'aller en Libye pour appaiſer auſſi ce Dieu.

Mais la pluſpart croyent que ce pelerinage n'eſtoit qu'un pretexte, & que la veritable raiſon eſtoit que craignant les Ephores, & ne pouvant d'ailleurs ſouffrir le joug qu'il lui falloit ſubir dans ſa maiſon, ni ſupporter d'eſtre commandé, il aima mieux voyager & courir le monde, comme un cheval accouſtumé à bondir dans les paſturages libres & dans les prairies ſpatieuſes, & que l'on ramene à ſa mangeoire & à ſon travail accouſtumé. Et quant à la raiſon qu'Ephorus donne de ce voyage, je la rapporteray bien-toſt.

Lyſandre ayant donc obtenu ſon congé après beaucoup de difficultés & de peines, s'embarqua. Il ne fut pas pluſtoſt parti, que les Rois ayant fait reflexion qu'il tenoit à ſa devotion toutes les villes par le moyen des ligues qu'il y avoit eſtablies, & auſquelles il avoit donné toute l'autorité, & que par-là il eſtoit veritablement Seigneur & Maiſtre de toute la Grece, entreprirent d'y reſtablir le Gouvernement du Peuple, & d'en chaſſer tous ſes ſuppoſts & amis. Cela excita d'abord un grand tumulte. Les Atheniens, qui ſous la conduite

Sage prevoyance des Rois de Sparte.

de Thrafybule, avoient occupé le Chafteau de Phyle, prirent les armes contre les trente Tyrans, & les deffirent.

Chafteau au-deffus d'Athenes & tres fort d'affiete. V. Xenoph. Liv 2. de l'hiftoire Grecque.

Sur ces nouvelles Lyfandre revient en toute diligence à Sparte, & fait tant qu'il perfuade aux Lacedemoniens de fouftenir dans Athenes le parti des Nobles, & de reprimer & chaftier le Peuple. Pour cet effect ils envoyent d'abord cent talents aux trente Tyrans pour continuer la guerre, & le nomment lui-mefme pour General. Mais les deux Rois, pleins d'envie contre lui, & craignant qu'il ne prift une feconde fois Athenes, refolurent que l'un d'eux y marcheroit, & Paufanias partit en mefme temps, en apparence pour fouftenir les trente contre le Peuple, mais dans la verité pour terminer la guerre, & pour empefcher que Lyfandre par le moyen de fes amis ne fe rendift encore maiftre d'Athenes. C'eft de quoy il vint facilement à bout, car ayant gagné la confiance des Atheniens il les reconcilia les uns avec les autres, appaifa la fedition, & coupa par ce moyen les ailes à l'ambition de Lyfandre.

Lyfandre revient à Sparte.

Cent mille efcus.

Lyfandre nommé General contre le Peuple d'Athenes.

Politique des deux Rois de Sparte.

Paufanias reconcilie les Atheniens les uns avec les autres.

Mais quelque temps après, les Atheniens s'eftant encore foulevés, on en rejetta toute la faute fur Paufanias, car on dit qu'ayant ofté

On en rejetta toute la faute fur Paufanias.] Voicy un bel exemple de l'injuftice & du caprice des Peuples. Paufanias vient de reüffir à Athenes, de faire ce que Lacedemone fouhaittoit en reftabliffant le gouvernement populaire, & de couper par-là les ailes à l'ambition de Lyfandre. Quelque temps après les Athe-

L'Oligarchie, un frein pour le Peuple.

au Peuple le frein de l'Oligarchie, qui le retenoit & le reprimoit, il l'avoit mis en pleine liberté de retomber dans son audace & dans son insolence. En mesme temps cela donna à Lysandre la reputation d'homme qui ne faisoit rien ni par complaisance, ni par vaine gloire, & par ostentation, mais qui, sans aucuns esgards pour personne, alloit roide à tout ce qui pouvoit estre utile à Sparte. En effect, il estoit fier & rude dans ses discours, & il se monstroit terrible à ceux qui osoient lui resister, ou le contredire.

Mots de Lysandre.

Un jour que les Argiens plaidoient devant lui pour les confins de leurs terres contre Lacedemone, & qu'ils pensoient bien alleguer des raisons plus fortes que celles des Lacedemoniens, Il leur dit en leur monstrant son espée, *Celuy qui est le maistre avec celle-cy, plaide mieux que les autres pour les confins de ses terres.* Un autre jour un homme de Megare lui ayant dit dans une conversation quelque chose de trop hardi & de trop hautain, il lui respondit, *Mon ami,*

niens, abusant de la liberté de ce mesme gouvernement, se soulevent, & voilà qu'on s'en prend d'abord à Pausanias, à qui on fait un crime d'avoir aboli l'oligarchie, & que Lysandre passe pour un bon Citoyen, qui ne faisoit rien que pour l'utilité de Sparte.

Celui qui est le maistre avec celle-cy plaide mieux que les autres pour les confins de ses terres] Il y a long-temps que cela est estabil, & je croi que l'on peut asseurer que jamais les hommes ne reviendront de cette injustice, le degré de force, fait le degré d'éloquence.

tes propos demanderoient une bonne forteresse.

Les Beotiens ne se declaroient point, & estoient en bransle, incertains s'ils embrasseroient le parti de Lacedemone, ou celuy de ses Ennemis, il leur envoya demander *s'il passeroit dans leurs terres les piques droites, ou les piques baissées.*

Les Corinthiens s'estant detachés de la Ligue il s'approcha de leurs murailles avec son armée, & comme ses Lacedemoniens marchandoient & balançoient à donner l'assaut, il apperceut un Liévre sortir de leurs retranchements, & sur le moment, se tournant vers ses troupes, *N'avez-vous point de honte*, leur dit-il, *de craindre des Ennemis qui par paresse laissent tranquillement dormir les Liévres dans leurs murailles?*

Histoire d'Agesilas & de Leotychidas fils d'Agis.

Le Roy Agis estant venu à mourir, laissa un frere nommé Agesilas, & un fils nommé Leotychidas, mais qui passoit pour n'estre point à luy. Lysandre, qui favorisoit Agesilas, parce qu'il en avoit esté amoureux, lui conseilla de s'emparer de la Royauté, veu qu'il estoit veritablement de la race des Heraclides, car pour Leotychidas, il estoit soubçonné d'estre fils d'Alcibiade, qui avoit eu un commerce secret avec Timea sa mere, femme d'Agis, dans le temps que banni d'Athenes il s'estoit retiré à Sparte. Et l'on prétend qu'Agis ayant supputé le temps de

Tes propos demanderoient une bonne forteresse] C'est-à-dire que pour tenir des propos si hautains il faudroit avoir un lieu de seureté où l'on ne pust rien craindre.

la grossesse de la Reyne, & connu par là qu'elle n'estoit pas grosse de son fait, ne donnoit aucune marque d'affection pour Leotychidas, & pendant qu'il vescut il fit tousjours paroistre qu'il le desavouoit, & qu'il ne le reconnoissoit pas pour son fils. Mais estant tombé malade & s'estant fait porter dans la ville de Herea, comme il fut à l'article de la mort, fléchi en partie par les caresses de ce jeune homme, & en partie vaincu par les prieres & par les instances de ses amis, il reconnut Leotychidas pour son fils en presence de ses Officiers & de plusieurs autres personnes qui estoient dans sa chambre, & après les avoir tous priés de servir de tesmoins auprès des Lacedemoniens pour valider cette reconnoissance, il rendit l'esprit.

Diopithes fort versé dans les anciennes propheties.

Ancien Oracle rendu à Sparte.

Tous ces gens-là de retour à Sparte tesmoignerent en faveur de Leotychidas. Malgré ce tesmoignage Agesilas, & par ses grandes qualités, & par le secours & la protection de Lysandre, alloit l'emporter sur lui, lors qu'un certain Diopithes, homme fort versé dans les anciennes propheties, pensa ruiner ses affaires en produisant cet ancien oracle qu'il appliquoit à l'incommodité d'Agesilas, qui estoit boiteux: *Sparte, quelque glorieuse & quelque fiere que tu sois, prends bien garde qu'après avoir si bien marché jusqu'icy sur*

Mais estant tombé malade & s'estant fait porter dans la Ville de Herea.] Selon Xenophon liv. 2. Agis revenant de Delphes tomba malade à Herea, Ville d'Arcadie, & on le porta à Lacedemone où il mourut.

tes deux pieds, un Regne boiteux ne vienne ternir ton lustre. Car delà naistront des travaux infinis, qui exerceront long-temps ta patience, & des orages de guerres sanglantes que tu auras bien de la peine à surmonter.

La plusspart, gagnés par cet Oracle, penchoient pour Leotychidas. Mais Lysandre se levant, dit que Diopithes n'expliquoit pas bien cette prophetie; que le Dieu ne vouloit pas empescher que des Princes boiteux ne montassent sur le throne de Sparte, & que *par ce Regne boiteux*, il vouloit faire entendre des regnes où des bastards & des gens sans naissance regneroient sur les Heraclides, & voila, leur dit-il, le veritable sens de l'Oracle. Cette explication de Lysandre, soustenuë par son grand credit, fit revenir tout le monde, & Agesilas fut reconnu Roy.

Explication que Lysandre donne à cet Oracle, contre Leotychidas.

D'abord Lysandre commença à lui suggerer, & à luy mettre en teste de porter la guerre en Asie, le remplissant de ces magnifiques esperances qu'il destruiroit l'empire des Perses, & qu'il se rendroit le plus grand personnage qui eust jamais esté. En mesme temps il escrivit à ses amis, qu'il avoit en Asie, pour les presser de

Lysandre porte Agesilas à aller faire la guerre en Asie.

La plusspart, gagnés par cet Oracle penchoient vers Leotychidas.] En effect cet Oracle paroissoit bien clair & bien formel, il deffendoit un regne boiteux, & Agesilas estoit boiteux. Mais l'explication de Lysandre, qui fait voir que le terme de l'Oracle est un terme figuré, est bien ingenieuse & bien plausible, pourquoy un Prince boiteux seroit-il exclus du throne, qui lui appartiendroit legitimement? Mais cet Oracle a un troisieme sens tres different de ceux que lui donnent les deux partis, comme on le verra dans les remarques sur la vie d'Agesilas.

demander à Sparte Agesilas pour General contre les Barbares. Ses amis obeïrent à ses ordres, & envoyerent à Lacedemone des Ambassadeurs pour en faire la demande. Et il faut avoüer que cet honneur, que Lysandre attira à Agesilas, n'estoit pas inferieur à la Royauté qu'il luy avoit procurée. Mais les naturels ambitieux ont cela de mauvais, que quelque habiles & quelque propres qu'ils soient d'ailleurs à commander, cependant l'envie, que la jalousie de gloire leur inspire souvent contre leurs egaux, leur est un tres grand obstacle qui les empesche de faire de belles & de grandes actions; car ils regardent comme leurs Antagonistes & leurs ennemis dans le chemin de la vertu, ceux qu'ils devroient prendre pour aides, & des conseils & assistance desquels ils devroient plustost se servir pour y avancer. Agesilas mena avec lui Lysandre, & le mit à la teste des trente personnages dont il composa son conseil,

Honneur que Lysandre attira à Agesilas, & qui n'estoit pas inferieur à la Royauté.

Malheureux effect de l'envie qui empesche l'envieux de se servir des secours qu'il auroit pour satisfaire son ambition.

Et il faut avoüer que cet honneur, que Lysandre attira à Agesilas, n'estoit pas inferieur à la Royauté.] Plutarque a raison, il estoit plus glorieux à Agesilas d'estre demandé pour general contre les Perses, que d'estre monté sur le throne de Sparte, qui lui estoit deu.

Mais les naturels ambitieux ont cela de mauvais que quelque habiles &] Cette reflexion de Plutarque renferme un grand precepte pour les Princes & pour tous ceux qui aspirent à de grandes choses, en leur faisant voir le malheureux effect de l'envie qui les porte souvent à regarder comme leurs rivaux & comme leurs ennemis, ceux dont les conseils pourroient seuls les aider à remplir leur ambition. Agesilas en est un exemple bien sensible Et nostre histoire nous en fournit d'autres tout semblables & qui ne sont pas moins instructifs.

comme

comme le premier de ses amis, & celuy qu'il vouloit sur tout consulter dans ses plus importantes affaires.

Quand ils furent arrivés en Asie, ceux du pays, qui n'avoient nulle habitude avec Agesilas, & qui ne l'avoient jamais connu, le visitoient rarement, & lui parloient peu, aulieu que connoissant Lysandre de longue main, & ayant eu avec lui un grand commerce, ils estoient tous les jours à sa porte, les uns par amitié, & les autres par crainte, pour lui faire leur cour & pour l'accompagner. Comme on voit souvent dans les Tragedies que l'Acteur, qui jouë le rôle d'un Courrier, ou d'un Esclave, est applaudi & regardé comme le premier personnage, lorsque celui qui porte le Diademe & le Sceptre, n'est pas seulement escouté ; de mesme toute la majesté & tout le dehors de la Royauté estoit pour le ministre, & on laissoit à Agesilas le seul nom de Roy denué de toute puissance.

Il semble que cette ambition trop outrée de Lysandre meritoit bien quelque correction, & qu'on devoit le reduire à se contenter du second rôlle. Mais de rejetter absolument, & de maltraiter par une jalousie de gloire un ami & un bienfaicteur, c'est à quoi Agesilas ne devoit jamais se porter ; premierement il ne lui donna aucune occasion de faire de grandes choses, & ne lui confia aucun commandement, & en second lieu tous ceux qu'il voyoit que Lysandre

Plutarque blasme l'ambition outrée de Lysandre & la trop grande ingratitude d'Agesilas

Grandes fautes d'Agesilas contre Lysandre.

protegeoit & favoriſoit, c'eſtoient ceux-là qu'il rebutoit le plus, il les renvoyoit tous meſcontents & leur refuſoit ce qu'il accordoit aux derniers du peuple ; ruinant par là peu à peu ſon grand credit, & deſtruiſant toute ſa puiſſance.

Lyſandre voyant donc qu'il n'obtenoit jamais rien de tout ce qu'il demandoit, & que ſon empreſſement & toutes ſes ſollicitations eſtoient contraires à ſes amis, ceſſa de parler pour eux, & les pria de ne plus le viſiter, & de ne plus s'atacher à lui, mais de s'adreſſer au Roy, & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le temps preſent avoient le pouvoir de ſervir & d'avancer leurs creatures.

Quoyque Lyſandre n'euſt plus de credit auprès du Roy, on ne laiſſoit pas de lui faire la cour. Choſe rare.

Ces paroles entenduës la pluſpart ceſſerent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne ceſſerent pas de lui faire leur cour, au contraire ils ne furent que plus aſſidus auprès de lui, ils l'accompagnoient en foule à toutes ſes promenades, & aſſiſtoient à tous ſes exercices, ce qui affligeoit & aigriſſoit encore davantage Ageſilas par cette malheureuſe envie & jalouſie d'honneur. Juſques-là qu'ayant donné à de ſimples ſoldats des commandements conſiderables & les plus beaux Gouvernements, il nomma Lyſandre Commiſſaire des vivres, & diſtributeur des chairs, & pour inſulter enſuite les Ioniens & ſe mocquer d'eux, il dit, *qu'ils aillent preſentement faire la cour à mon maiſtre Boucher.*

Ageſilas donne à Lyſandre des Commiſſions indignes.

Après cet affront Lysandre crut qu'il estoit de son devoir de lui parler, & d'avoir avec lui un esclaircissement. Leur conversation fut tres-courte & tres-Laconique. Lysandre en entrant dit, *En verité, Seigneur Agesilas, vous sçavés mieux qu'homme du monde rabaisser vos amis.* Ouy, lui respondit Agesilas, *quand ces amis veulent estre plus grands que moy. Mais quand ils veulent servir à augmenter ma puissance, je sçay mieux qu'homme du monde leur en faire part, comme cela est juste. Mais peut-estre, Seigneur*, repliqua Lysandre, *on vous en a plus dit que je n'en ay fait. Je vous prie donc, & sur-tout à cause des Estrangers, qui tous ont les yeux sur nous, de me donner dans vostre armée un lieu & un rang où vous croirés que je vous seray le moins odieux, le moins suspect, & le plus utile.*

Conversation de Lysandre & d'Agesilas.

Le fruit de cette conversation fut la Lieutenance de l'Hellespont qu'Agesilas lui donna. Dans cet emploi il conserva tousjours son ressentiment contre lui, mais il ne negligea pourtant rien de tout ce qui estoit de son devoir, & qui alloit au bien des affaires. Ayant trouvé que Spithridate, un des principaux Officiers du Roy de Perse, vaillant homme de sa personne, & qui avoit beaucoup d'argent & des troupes, estoit broüillé avec Pharnabase, il le pratiqua, & fit si bien qu'il l'obligea à se revolter contre son Maistre, & l'amena à Agesilas; c'est le seul service qu'il lui rendit dans cette guerre. Peu de temps après il s'en retourna à Sparte sans

Le ressentiment que Lysandre conserva contre Agesilas, n'empescha pas qu'il ne le servist utilement.

aucune marque d'honneur, ni de diſtinction, extremement piqué contre Ageſilas, encore plus indigné contre le Gouvernement, qui lui parut beaucoup plus inſupportable, & entierement reſolu d'executer ſans plus de remiſe tout ce qu'il avoit imaginé autrefois pour parvenir à le changer. Et voicy ce qu'il avoit penſé :

Lyſandre cherche à changer le gouvernement dans Sparte.

Des deſcendants d'Hercule, qui s'eſtoient meſlés avec les Doriens, & qui eſtoient retournés dans le Peloponeſe, la pluſpart s'eſtablirent à Sparte, & leur poſterité y eſtoit tres-brillante & tres-floriſſante, mais ils ne ſuccedoient pas tous également & indifferemment à la Couronne. Il n'y avoit que deux branches qui euſſent le droit de regner, celle des Eurytionides, & celle des Agides ; toutes les autres avec toute leur nobleſſe, n'avoient dans le Gouvernement aucun privilege, ni aucun avantage ſur les moindres Citoyens ; car tous les honneurs qui venoient de la vertu, eſtoient également propoſés à tous ceux qui pourroient y parvenir par leur merite. Lyſandre, qui deſcendoit comme eux de cette illuſtre tige, dès qu'il ſe vit eſlevé à un haut degré de gloire par ſes grandes actions, qu'il eut fait des amis, & acquis une grande puiſſance, il commença à voir avec peine qu'une ville, qu'il avoit embellie & augmentée par ſes exploits, fuſt ſouſmiſe à

Il n'y avoit que deux branches des Heraclides qui euſſent le droit de regner à Sparte.

Toutes les autres avec toute leur nobleſſe.] Il faut lire dans le texte, τοῖς δ' ἄλλοις, &c. comme dans le Mſ. de S. Germain.

d'autres Princes qui ne valoient pas mieux que lui, & qui n'avoient ni plus de capacité, ni plus de courage. Il cherchoit donc les moyens d'oster à ces deux Maisons le droit de succeder seules au Royaume, pour l'estendre à toutes les autres branches des Heraclides. D'autres disent qu'il n'avoit pas dessein d'estendre ce droit à tous les Heraclides seulement, mais à tous les naturels Spartiates, afin que cet honneur de regner, ne fust pas le prix des seuls descendants d'Hercule, mais de tous ceux qui comme Hercule, s'en rendroient dignes par la vertu, qui l'avoit desja élevé lui-mesme au-dessus de l'homme, en lui procurant les honneurs Divins. Car il esperoit que quand la Royauté seroit adjugée de cette maniere, il n'y auroit aucun Spartiate qui pust lui estre preferé.

Lysandre voulut que le droit de regner appartint à tous les Spartiates qui s'en rendroient dignes par la vertu.

Il tascha donc premierement de persuader la chose à ses Citoyens, & pour y reüssir il apprit par cœur un beau discours composé sur ce sujet par Cleon d'Halicarnasse. Mais considerant les inconvenients de cette affaire, & faisant reflexion qu'un si grand changement demandoit des secours plus hardis & des moyens plus efficaces, comme dans une Tragedie on a recours à une machine pour faire descendre un Dieu, & amener un denouëment que toute la puissance humaine ne sçauroit faire, il eut recours à une machine toute semblable; il inventa & supposa des Propheties & des Oracles

Il apprend sur cela un beau discours composé par Cleon d'Halicarnasse.

Lysandre suppose des Propheties & des Oracles.

des Dieux, comme sentant bien qu'il ne tireroit aucune utilité de toute l'eloquence de Cleon, si auparavant par la crainte de la Divinité, & par les frayeurs de la superstition il n'estonnoit & ne subjuguoit ses Citoyens pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre. Ephorus escrit qu'il tascha premierement de corrompre la Prestresse d'Apollon à Delphes, & ensuite les Prestresses de Dodone par le moyen d'un certain Pherecles, & qu'ayant esté refusé de toutes, il alla en Libye à l'Oracle d'Ammon, qu'il parla aux Prestres & leur offrit beaucoup d'argent, & que ces Prestres indignés envoyerent des Ambassadeurs à Sparte pour l'accuser d'impieté & de sacrilege.

Il tascha de corrompre la Prestresse d'Apollon, celles de Dodone & les Prestres de Jupiter Ammon.

Sur cela il est accusé d'impieté & de sacrilege.

Cette accusation n'ayant pas reüssi, & Lysandre ayant esté absous par le Conseil de Sparte, ces Libyens, sur le point de leur despart, dirent, *Seigneurs Spartiates, nous jugerons plus religieusement & plus équitablement que vous quand vous serés venus vers nous en Libye pour vous y establir*, comme y ayant un ancien Oracle qui portoit que les Lacedemoniens s'establiroient un jour en Libye.

Ancien Oracle, que les Lacedemoniens s'establiroient un jour en Libye.

Qu'il parla aux Prestres.] Il y a dans le texte une faute considerable. J'ay leu comme dans un Ms. τοῖς προφήταις, au lieu de τοῖς πολίταις. Et c'est ainsi qu'il est escrit dans le Ms. de S. Germain. Et ensuite λίϐυας, au lieu de λίϐας.

Seigneurs Spartiates, nous jugerons plus religieusement que vous.] Par là ces Ambassadeurs Libyens vouloient faire entendre aux Spartiates qu'ils n'avoient obéi ni à la Religion, ni à la Justice quand ils avoient absous Lysandre, & qu'ils avoient besoin de venir apprendre chez eux le respect qui estoit deu à l'une & à l'autre.

Or toute cette trame, & toutes les ruses qu'on employa pour faire reüssir cette fiction, qui n'estoit ni commune, ni bastie sur des fondements tels quels, & à laquelle le hazard ne donna nullement la naissance, mais qui avoit beaucoup de fondements considerables, comme une proposition de Mathematique, qui par des premisses souvent tres-difficiles, & qu'on ne comprend point, marche pourtant & arrive à sa conclusion qui est son dernier terme, il vaut mieux que nous les rapportions icy tout du long en suivant ce qu'en a escrit Ephorus, non moins grand Historien que grand Philosophe.

Fable que Lysandre avoit imaginée pour venir à bout de son dessein.

Une femme se dit grosse d'Apollon.

Il faut donc sçavoir que dans le Royaume de Pont il y eut une femme qui dit qu'elle estoit grosse d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejetterent cette pretenduë grossesse qu'ils traitoient de fable, & les autres la crurent, & la receurent comme un point de Religion, de ma-

Ce qu'en a escrit Ephorus non moins grand Historien que grand Philosophe.] Polybe, & après lui Strabon ont fait grand cas d'Ephorus, comme d'un tres-bon Historien; cependant ils n'ont pas laissé de le reprendre en certaines choses, & Strabon le blasme sur-tout d'avoir meslé, ou plustost de n'avoir dit que des fables en parlant de Delphes, après avoir promis qu'il éviteroit les fables, sur-tout dans ce point. Cela n'est guere d'un Philosophe.

Et les autres le crurent & le receurent comme un point de Religion.] Car la plus-part des Payens suivoient l'opinion des Egyptiens, que Plutarque rapporte dans la vie de Numa, pag. 299. qui tenoient qu'il n'estoit pas impossible que l'esprit de Dieu ne s'approchast d'une femme, & que par sa vertu il ne fist germer en elle des principes de generation. On peut voir là les remarques. C'est sur cette opinion presque generalement receuë qu'ils ont fondé les fables de la naissance de plusieurs personnes qu'ils

Elle accouche d'un fils qui fut nommé Silene.

Ce qui Lysandre fait de la naissance de cet enfant.

niere que cette femme ayant accouché d'un fils, plusieurs, & les plus considerables du Royaume demanderent avec empressement l'honneur de le faire nourrir & elever. On donna à cet enfant le nom de Silene pour certaines raisons qu'on n'explique point. Lysandre prenant cette naissance pour en faire le commencement & comme le fond de la piece qu'il meditoit, supplée le reste de luy-mesme en employant bon nombre de gens, & de gens mesme considerables, qui debitoient comme le prologue de la piece, cette naissance miraculeuse de l'enfant, & qui sans qu'il parust aucune affectation disposoient par-là les esprits à la croire. Cela fait, ils apporterent de Delphes à Sparte certains discours, qu'ils semoient & respandoient par tout, *que les Prestres du Temple gardoient dans quelques Livres tenus fort secrets des Oracles tres-anciens, qu'il n'estoit permis ni à eux, ni à qui que ce fust de toucher, ni de lire, qu'à celui qui né d'Apollon, viendroit dans la suite des temps, & qui après avoir donné des enseignes & des preuves certaines de sa naissance à ceux qui gardoient ces Livres où estoient contenus ces Oracles, les prendroit & les emporteroit.*

ont voulu faire passer pour les enfants d'une femme mortelle & d'un Dieu. Fables toutes tirées d'une verité, qui n'estoit pas accomplie, mais qui estoit predite & qui devoit s'accomplir un jour.

Lysandre prenant cette naissance pour en faire le commencement.] Il y a bien de l'apparence que ce commencement estoit de l'invention de Lysandre, & qu'il avoit lui-mesme aposté cette femme.

Tout

Tout cela estant bien preparé, Silene devoit venir se presenter aux Prestres, & demander ces Oracles en qualité de fils d'Apollon, & les Prestres, qui estoient du complot, comme acteurs bien dressés & bien instruits, devoient de leur costé approfondir exactement toutes choses, & faire bien des difficultés & bien des questions sur cette naissance pour l'esclaircir. Enfin, comme persuadés & convaincus que ce Silene estoit le veritable fils d'Apollon, ils devoient lui monstrer & lui remettre ces Livres; & alors ce fils du Dieu liroit en presence de tout le monde toutes ces Propheties, & particulierement celle pour laquelle seule toute cette trame estoit ourdie, qui regardoit la Royauté de Lacedemone, & qui portoit, *qu'il n'estoit plus expedient & plus utile aux Spartiates de n'élire desormais pour leurs Rois, que les plus vertueux de leurs Citoyens.*

Silene devenu grand, estant venu en Grece pour jouer son rôlle, Lysandre eut le déplaisir de voir manquer sa piece par la timidité de ses Acteurs, & par la desertion d'un de ses principaux ouvriers, qui, quand ce fut au fait & au prendre, saigna du nez & se retira.

Lysandre a la douleur de voir manquer sa piece par la timidité de ses Acteurs.

Quoyque cette longue intrigue eust esté menée jusqu'au moment de l'execution, cependant on n'en sceut rien pendant la vie de Lysandre, & ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut descouverte; car il mourut avant le retour d'Agesilas de son expedition d'Asie, après s'es-

Cette longue intrigue ne fut descouverte qu'après la mort de Lysandre.

tre malheureusement trouvé engagé dans la guerre contre les Beotiens, ou plustost après y avoir engagé toute la Grece, car on le dit de ces deux manieres, les uns en rejettant la faute sur lui, les autres sur les Thebains, & quelques-uns les en accusant tous. En effect ceux qui accusent les Thebains, leur reprochent qu'ils renverserent l'Autel & dissiperent les sacrifices qu'Agesilas offroit dans la ville d'Aulide, & qu'après qu'Androclidas & Amphiteus eurent

En effect ceux qui accusent les Thebains, leur reprochant qu'ils renverserent l'Autel.] Xenophon explique cecy fort au long dans son III. Liv. de l'histoire Grecque. Il dit que les Lacedemoniens embrasserent avec plaisir l'occasion de prendre les armes contre les Thebains, parce qu'ils estoient irrités de longue-main contre eux de ce qu'ils s'estoient attribué la dixme de l'argent pris à Decelée, de ce qu'ils avoient refusé de les suivre contre le Pirée, de ce qu'ils avoient conseillé aux Corinthiens de ne pas se joindre à eux pour cette expedition, & enfin de ce qu'ils avoient voulu empescher Agesilas de faire un sacrifice en Aulide, & qu'ils avoient renversé de l'Autel les victimes immolées & offertes, & qu'ils avoient refusé de le suivre en Asie.

Et qu'après qu'Androclidas & Amphiteus eurent esté gagnés par l'argent du Roy de Perse.] Plutarque passe peut-estre icy trop legerement des circonstances peu connuës, & que le lecteur auroit pris plaisir à voir un peu plus en detail. Il faut les suppléer par Xenophon, qui escrit que Tithraustes, s'appercevant qu'Agesilas, plein de mespris pour le Roy de Perse, ne pensoit pas à quitter l'Asie, mais au contraire qu'il esperoit de prendre le Prince, ne sçavoit quel remede apporter à cette extremité, & qu'après y avoir bien pensé il s'avisa d'envoyer en Grece Timocrate le Rhodien avec cinquante talents pour les distribuer aux Gouverneurs des villes. Que Timocrate en donna dans Thebes à Androclidas, à Ismenias & à Galaxidorus; dans Corinthe, à Timolaus & à Perianthe, & dans Argos à Cyclon & à ses adherants; que ces villes se mirent à criailler contre les Lacedemoniens, & que ce fut là la source de la conspiration des villes Grecques contre les Lacedemoniens. Xenophon ne nomme point *Amphiteus*, mais Pau-

esté gagnés par l'argent du Roy de Perse, ils prirent les armes contre les Phociens, & ravagerent leur pays pour attirer aux Lacedemoniens cette guerre de toute la Grece.

Ceux qui rejettent cette guerre sur Lysandre, disent qu'il fut extremement irrité de ce que les Thebains seuls, tous leurs Alliés ne disant mot, avoient osé demander la dixiesme partie du butin fait sur les Atheniens à Decelée; & qu'ils avoient esté faschés, & s'estoient plaints de l'argent qu'il avoit envoyé à Sparte pour son compte, & qu'il fut encore plus offensé de ce qu'ils furent les premiers qui donnerent aux Atheniens les moyens de se mettre en liberté, en brisant le joug des trente Tyrans qu'il avoit

sanias le marque en changeant un peu son nom, car il l'appelle *Amphitemis*.

Ils prirent les armes contre les Phociens & ravagerent leur pays.] Cecy demandoit d'estre plus detaillé. Ces hommes gagnés par l'argent du Roy de Perse, & sur-tout les Thebains, jugeant bien que les Lacedemoniens ne commenceroient jamais à enfraindre le Traité fait avec leurs Alliés, si quelqu'un ne commençoit la guerre par quelque acte d'hostilité, persuaderent aux Lociens de piller le territoire, qui estoit en contestation entre les Phociens & les Thebains, ne doutant point que sur le champ les Phociens n'entrassent en armes dans la Locride. Ils ne se tromperent pas. Les Phociens se jettent dans la Locride & y font un plus grand butin. Sur cela Androclidas & ses adherants persuadent aux Thebains de marcher au secours des Locriens. Les Thebains entrent incontinent dans la Phocide & y font le degast. Les Phociens envoyent demander du secours à Lacedemone, disant qu'ils n'avoient pas commencé la guerre, & que ce n'estoit que pour se defendre qu'ils estoient entrés dans les terres des Locriens, & que les Lacedemoniens embrasserent volontiers cette occasion de faire la guerre aux Thebains.

Decret tres inhumain des Lacedemoniens.

establis, & que les Lacedemoniens avoient rendu encore plus puissants & plus terribles, en ordonnant par un Decret, que *tous ceux qui s'estoient enfuis d'Athenes, pourroient estre pris par tout où on les rencontreroit, & ramenés dans la Ville, & que ceux qui leur presteroient main forte, seroient maudits, excommuniés, & traités en Ennemis de Lacedemone.*

Decret tout contraire des Thebains.

A ce decret les Thebains en opposerent un autre plus juste & plus honneste, & entierement conforme aux actions d'Hercule & de Bacchus, car ils publierent *que toutes les Villes de la Beotie & toutes les maisons seroient ouvertes à tous les Atheniens qui auroient besoin d'asyle; que celui qui ne presteroit pas main forte à un fugitif qu'on emmeneroit, payeroit un talent d'amende, & que si quelqu'un passoit par les terres de la Beotie pour porter à Athenes des armes contre les Tyrans, aucun Thebain ne feroit semblant de le voir, ni de l'entendre.* Et on ne peut pas dire qu'ils se contenterent de faire ce decret si digne de la Grece, si genereux & si humain, & que leurs actions ne respondirent point à une proclamation si magnifique; car ce fut de Thebes mesme que partirent Thrasybule & les fugitifs qu'il mena avec lui, pour aller s'emparer du Chasteau de Phylé, & ce furent les Thebains qui leur fournirent des armes & de l'argent, & qui leur donnerent les moyens de commencer & de con-

Mille escus

Les effects respondirent à ce decret si genereux.

Et que leurs actions ne respondirent point.] Au lieu de ὁμοίως, qui est dans le texte il faut lire ὁμοίας, comme dans le Ms. de S. Germain. τοῖς γράμμασιν ὁμοίας.

duire cette entreprise sans qu'elle fust descouverte.

Voila les raisons qui porterent Lysandre à se declarer contre Thebes & à marcher au secours des Phociens. Et comme il estoit naturellement violent, & que sa colere estoit encore aiguisée par la melancholie de la vieillesse, il n'eut point de repos qu'il n'eust inspiré le mesme ressentiment aux Ephores, & qu'il ne leur eust persuadé d'envoyer contre eux dans la Phocide une bonne garnison, & de lui en donner le commandement. Il partit donc à la teste de ces troupes. Peu de jours aprés ils envoyerent encore le Roy Pausanias avec l'armée. Mais Pausanias devoit faire un grand circuit pour entrer dans la Beotie par le mont Citheron, & Lysandre devoit traverser la Phocide pour le joindre. Chemin faisant il prit la Ville d'Orchomene, qui se rendit volontairement. Il entra ensuite dans la Ville de Lebadie, qu'il pilla. Il escrivit delà à Pausanias pour l'avertir que de Platées il eust à se rendre devant la Ville d'Haliarte, & que lui il arriveroit dès le lendemain devant ses murailles au point du jour.

La melancholie de la vieillesse.

Lysandre va commander une Garnison dans la Phocide contre les Thebains.

Il prend Orchomene & pille Lebadie.

A la droite de l'Helicon près du Lac Copais.

Le Courrier, qui portoit ces lettres estant tombé entre les mains des Coureurs des Ennemis, elles furent portées à Thebes. Les The-

Ses lettres interceptées par les Coureurs des Thebains, cause de sa desfaite & de sa mort.

D'envoyer contre eux dans la Phocide.] Il y a dans le texte ἐπ' αὐτὸν c'est une faute il faut lire ἐπ' αὐτοὺς comme dans le Mſ. de St. Germain. Et dans la suite ἀπελθὼν au lieu de περιελθὼν & πρὸς τοὺς Θηβαίους au lieu de πρὸ τῶν Θηβαίων.

bains, avertis par là de son dessein, confierent leur Ville aux Atheniens, qui estoient venus à leur secours & se mettant en marche sur le minuit avec leurs Troupes, ils arriverent devant les murs d'Haliarte un moment avant l'arrivée de Lysandre, & firent entrer dans la Ville une partie de leurs gens. Lysandre resolut d'abord de camper sur une eminence pour attendre Pausanias. Mais comme il n'arrivoit point, & que le jour s'avançoit, las d'attendre, & de demeurer dans l'inaction, il fit prendre les armes à ses Troupes, & à ses Alliés, & les mena en bataille contre la Ville. Les Thebains, qui estoient demeurés dehors, prenant par la gauche de la Ville, tomberent sur l'arriere garde des Ennemis au dessous de la fontaine appellée *Cissusa*, dans laquelle les fables disent que les Nourrices de Bacchus laverent ce Dieu, dès que sa mere en fut delivrée ; Et la preuve qu'elles en donnent, c'est que ses eaux sont d'une belle couleur de vin, tres claires & tres bonnes à boire. Non loin delà naissent les cannes Cretoises dont on

Fontaine Cissusa prés d'Haliarte.

Fable de cette Fontaine.

Cannes Cretoises.

Au dessous de la Fontaine appellée Cissusa.] Je ne sçay si on trouve ailleurs quelque mention d'une Fontaine aux environs d'Haliarte, qui ait eu le nom de *Cissusa.* Je n'en connois point. Mais Pausanias parle de la Fontaine *Tilphusa*, qu'il place à cinquantes stades, c'est-à-dire à six mille deux cents cinquante pas de la Ville. C'est la mesme Fontaine que Strabon appelle *Tilphosa*, sous le mont de Tilphosion au voisinage d'Haliarte. Et je ne doute pas qu'il ne faille corriger ce passage de Plutarque par celui de Pausanias & par celui de Strabon liv. I X.

Non loin delà naissent les cannes Cretoises, dont on fait les Javelots.] Ce passage confirme l'explication qu'Hesychius donne au

fait les Javelots, d'où les Haliartiens concluent que Rhadamanthe a habité autrefois dans ce pays-là, & ils monstrent mesme son tombeau, qu'ils appellent *Alée*. Le tombeau d'Alcmene est tout auprès, car on pretend qu'elle fut enterrée en ce lieu là, ayant espousé en secondes nopces Rhadamanthe après la mort d'Amphitryon.

Alcmene épousa Rhadamanthe après la mort d'Amphitryon.

Les autres Thebains, qui estoient entrés dans la ville, se mirent en bataille dans la place avec les Haliartiens, & demeurerent tranquillement sous les armes. Mais dès qu'ils virent Lysandre approcher de leurs murailles, ouvrant tout à coup leurs portes, ils sortirent, & le chargeant de furie, ils le renverserent & le tuerent avec le Devin qui l'accompagnoit & un petit nombre d'autres. Le reste se retira promptement vers le gros de leur armée. Les Thebains profitant de ce premier avantage, les poursuivent si vi-

Lysandre tué devant Haliarte.

mot στύραξ en disant qu'il ne signifie pas seulement le bout de fer qui est au bas de la pique & qu'on fiche à terre, σαυρωτὴρ, mais aussi le bois de la pique, & du javelot mesme. Strabon en parlant d'Haliarte, dit que cette Ville fut ruinée par les Romains dans la Guerre contre Persée, & qu'elle estoit près d'un lac, ou d'un estang marescageux, qui portoit des cannes ou roseaux à faire, non des Javelots comme Plutarque le dit icy, mais des chalumeaux, des flustes. Et dans la vie de Sylla nous verrons un passage où Plutarque parle comme Strabon. On peut voir là la remarque.

D'où les Haliartiens concluent que Rhadamanthe à habité autrefois dans ce pays-là.] Comme si Rhadamanthe, qui estoit de Crete avoit porté là ces sortes de cannes. Cette preuve n'est pas meilleure que celle que les fables donnent pour establir que Bacchus naissant fut lavé dans la fontaine Cissusa ou Tilphusa, & que c'est delà que ses eaux eurent la couleur du vin.

vement qu'ils prennent la fuite à travers les Montagnes avec perte d'environ mille hommes. Les Thebains perdirent aussi de leur costé trois cents hommes, qui avoient suivi l'Ennemi avec trop d'ardeur & l'avoient attaqué dans des lieux trop forts & trop difficiles, & ce fut justement ceux qui estoient soupçonnés de favoriser davantage Lacedemone, car pour effacer ce soupçon de l'esprit de leurs Citoyens, ils pousserent les Lacedemoniens sans se menager, & combattirent si opiniastrement, qu'ils y perirent.

Pausanias informé de cette defaite ne laisse pas de marcher contre Haliarte.

La nouvelle de cette deffaite fut portée à Pausanias comme il estoit en marche sur le chemin de Platées à Thespies. Se mettant donc en bataille, il continue sa route, & s'approche d'Haliarte. Thrasybule y vint de Thebes avec ses Atheniens. Pausanias vouloit demander aux Ennemis une treve pour enlever les morts, ce que les plus anciens des Spartiates ayant de la peine à supporter, ils murmuroient entre eux, & enfin estant allé trouver le Roy, ils protesterent *qu'il ne faloit point recourir à une trève pour enlever Lysandre, mais qu'on devoit aller les armes à la main rallumer le combat autour de son corps, & l'enterrer honorablement après la victoire; que s'ils estoient vaincus, il leur seroit glorieux d'estre estendus sur le Champ de bataille avec leur General.*

Les Spartiates trouverent qu'il estoit honteux de demander une trève pour enlever les morts.

Genereux sentiment des Spartiates.

Malgré ces remontrances des Vieillards de Sparte, Pausanias voyant que c'estoit une grande affaire de battre les Thebains, qui venoient de

de remporter un ſi grand avantage, & que d'ailleurs Lyſandre ayant eſté tué devant Haliarte, il ſeroit tres difficile d'enlever ſon corps, quand meſme on les auroit battus, envoya un Heraut, obtint une trève, enleva les morts, & ſe retira avec ſon armée. Dés qu'ils eurent paſſé les Montagnes de la Beotie, ils enterrerent Lyſandre dans la terre des Panopéens Amis & Alliez de Sparte, où l'on montre encore aujourd'huy ſon Tombeau près du chemin qui mene de Delphes à Cheronée.

Pauſanias demande une trève, & enleve le corps de Lyſandre.

Lyſandre enterré dans le territoire de Panope. Selon d'autres il eſtoit enterré à Haliarte.

Pendant que l'Armée eſtoit campée en cet endroit, on rapporte qu'un Phocien racontant cette bataille à un autre qui ne s'y eſtoit pas trouvé, lui dit, *que les Ennemis les avoient chargés lorſque Lyſandre avoit desja paſſé l'Oplite.* Comme il en eſtoit fort eſtonné, il y eut un Spartiate, Ami de Lyſandre, qui l'ayant entendu, lui demanda quel eſtoit cet Oplite, car il ne connoiſſoit point ce nom. Le Phocien reſpondit, *c'eſt l'endroit où les Ennemis ont renverſé & tué ſur la place nos gens les plus avancés, car le ruiſſeau, qui paſſe près des murailles de la Ville, eſt appellé Oplite.* Ce que le Spartiate ayant entendu, il fondit en larmes, & s'eſcria *qu'il eſt difficile a l'homme d'éviter ſa deſtinée !* Car autrefois il avoit eſté rendu à Lyſandre un Oracle qui portoit en propres termes: *Je t'ordonne d'éviter ſur tout le bruyant Oplite,*

Oracle rendu à Lyſandre.

Je t'ordonne d'éviter ſur tout le bruyant Oplite.] Autant que cet Oracle eſtoit difficile à entendre avant l'accompliſſement, autant

& le fils de la terre, le Dragon rusé, qui vient frauduleusement assaillir par derriere. D'autres disent que l'Oplite n'est pas ce ruisseau qui passe près d'Haliarte, mais que c'est un torrent qui va vers Cheronée, & qui se jette dans le fleuve Phliarus près de la ville. On l'appelloit autrefois *Oplias*, & aujourd'hui on le nomme *Isomantus.* Or celui qui tua Lysandre estoit un Officier d'Haliarte, qui s'appelloit *Neochorus*, & qui portoit sur son bouclier un Dragon; & c'est ce qu'il semble que l'Oracle vouloit faire entendre.

Explication de la derniere partie de l'Oracle.

On dit aussi que les Thebains, peu de temps après la guerre du Peloponese, avoient receu un Oracle dans le Temple d'Apollon Ismenien, qui leur predisoit la bataille de Delium, & ce combat d'Haliarte, qui fut donné trente ans après. Voicy cet Oracle: *Toy qui fais la guerre au*

Ainsi appellé à cause du Temple qu'il avoit aux portes de Thebes sur le Fleuve d'Ismene.

cet accomplissement le rend clair & sensible. Lysandre fut tué après avoir passé un ruisseau, dont l'ancien nom estoit Oplite, il est tué par un homme qui portoit sur son bouclier un dragon, & il est tué dans une charge que font les Thebains qui le prennent par derriere, pendant que les Haliartiens & les autres Thebains l'attaquent de front. Ces Oracles estoient bien ingenieux.

Qui leur predisoit la bataille de Delium, & ce combat d'Haliarte qui fut donné trente ans aprés.] Ce combat de Delium, où les Atheniens furent battus par les Thebains, fut donné la 1. année de l'Olymp. LXXXIX. 422. ans avant N. S. & le combat d'Haliarte, où Lysandre fut tué, arriva la II. année de l'Olymp. XCVI. 393. ans avant N. S. Ainsi il y a 29. ans entiers de l'un à l'autre.

Toy qui fais la guerre au loup avec tes espieux évite ses confins.] J'ay suivi à la lettre le texte de cet Oracle, qui appelle, à mon avis, le territoire de Delium, *les confins du loup*, parce que Delium est à l'extremité de la Beotie sur l'Euripe, & que le loup chassé jusques-là ne trouve plus de terrein.

loup avec tes espieux, évite ses confins, & la croupe Orchalide, que le renard n'abandonne jamais. Par ce mot de *confins*, il entend le territoire de Delium, parce qu'il est à l'extremité de la Beotie, qui confine par-là à l'Attique. Et *cette croupe Orchalide, que le renard n'abandonne jamais*, c'est la colline appellé *Alopece*, qui est du costé de l'Helicon qui regarde Haliarte, & qui a esté ainsi appellée à cause des renards dont elle est pleine.

Oracle rendu aux Thebains.

Explication de cet Oracle.

Lysandre ayant esté tué de cette maniere, les Spartiates en furent d'abord si affligés, qu'ils appellerent en Justice le Roy Pausanias pour lui faire son procès ; & sur ce qu'il refusa de comparoistre, ils le condamnerent à mort. Mais il se deroba, & se retira à Tegée, où il passa le reste de ses jours sous la sauve-garde & protection de Minerve, dont il s'estoit rendu le suppliant.

Le Roy Pausanias appellé en Justice par les Spartiates à cause de la mort de Lysandre.

Il se retire à Tegée, où il passa le reste de ses jours.

La pauvreté de Lysandre ayant esté reconnuë après sa mort rendit sa vertu plus évidente & plus illustre, quand on vit que de tant d'or & d'argent, qui lui avoient passé par les mains, d'une puissance si grande, qu'il avoit euë, de tant de villes, qui lui avoient esté soumises, & qui lui avoient fait la cour, en un mot de cette espece de Royauté & de Souveraineté qu'il avoit tousjours exercée, il n'en avoit profité en rien pour avancer sa maison, & pour en augmenter le lustre par les richesses, comme l'escrit Theopompe, auquel il faut adjouster

Vertu de Lysandre renduë plus évidente par sa pauvreté.

Theopompe taxé d'estre plus enclin à blasmer qu'à louer.

bien plus de foy, quand il louë que quand il blasme, car il est bien plus enclin, & prend bien plus de plaisir à blasmer qu'à louer.

Peu de temps après, comme le rapporte Ephorus, sur quelques differents qui s'esmeurent dans Sparte entre elle & ses Alliés, on eut besoin d'aller visiter les Papiers & Memoires que Lysandre avoit laissés, & Agesilas se transporta dans sa maison. En parcourant ses Papiers, il tomba sur le cahier où estoit escrite tout du long la Harangue de Cleon, qu'il avoit preparée sur l'élection des Rois, pour faire voir à ses Citoyens qu'ils devoient oster à la Maison des Eurytionides & à celle des Agides, le droit de succeder seules au Royaume, estendre ce droit à tous les naturels Spartiates, & n'élire pour leurs Rois que les plus vertueux, & les plus gens de bien.

Agesilas est envoyé visiter les Papiers de Lysandre.

Il y trouve la Harangue que Cleon lui avoit faite pour l'élection des Rois.

Frappé de cette lecture, il quitta tout, & sortit brusquement pour aller communiquer cette Harangue à ses Citoyens, & leur faire voir quel homme c'estoit que Lysandre, sans qu'il eust esté connu. Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui estoit le President des Epho-

Sage conseil que Lacratidas lui donna.

Et leur faire voir quel homme c'estoit que Lysandre.] Agesilas vouloit par-là ruiner la reputation de Lysandre, & faire voir aux Spartiates qu'ils n'avoient jamais bien connu son caractere, & que c'estoit un homme tres-dangereux.

Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui estoit le President des Ephores, le retint.] Ce qu'il fit en cette occasion fut en effect une tres-grande marque de sa sagesse & de sa prudence. Car si Agesilas eust communiqué cette Harangue à ses Citoyens, cela

res, le retint en lui disant, *qu'il ne falloit pas déterrer Lysandre, mais au contraire qu'il falloit enterrer avec lui sa Harrangue, comme une piece tres-dangereuse par le grand art avec lequel elle estoit composée, & par la force de persuasion qui regnoit par tout, & à laquelle il seroit impossible de resister.*

Tout escrit dangereux doit estre enterré & ne pas estre rendu public.

Malgré ce bruit, qui fut bien-tost public, les Spartiates ne laisserent pas de faire à Lysandre toutes sortes d'honneurs après sa mort. En voicy un entre autres qui merite d'estre rapporté: Quelques jours avant qu'il mourust, deux des principaux Citoyens de Sparte avoient fiancé ses deux filles; mais après sa mort sa pauvreté ayant esté connuë, ils refuserent de les espouser. Les Spartiates les condamnerent à l'amende, sur ce que de son vivant, le croyant riche, ils lui avoient fait la cour, & avoient recherché son alliance, & qu'après sa mort, ayant reconnu sa pauvreté, qui estoit la plus grande preuve de sa justice & de sa vertu, ils l'avoient abandonné, & n'avoient plus voulu estre ses gendres. Car à Sparte il y avoit des peines establies non-seulement contre ceux qui refusoient de se

Mauvaise action de deux Spartiates.

Peines establies à Sparte contre ceux qui refusoient

auroit pû allumer une guerre civile, qu'il n'auroit pas esté aisé de calmer.

Malgré ce bruit, qui fut bien-tost rendu public, les Spartiates ne laisserent pas de faire à Lysandre toute sorte d'honneurs.] Les Spartiates n'entrerent point du tout dans le ressentiment d'Agesilas, & je ne m'en estonne point, Lysandre avoit voulu travailler pour eux en estendant le droit de regner à tous les naturels Spartiates, afin que tous les gens de bien pussent esperer d'y avoir part.

de se marier, ou qui se marioient tard, ou qui se marioient mal.

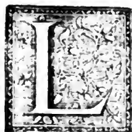
marier, ou qui se marioient trop tard, mais aussi contre ceux qui se marioient mal. Et à cette derniere estoient sujets sur-tout ceux qui, au lieu de se marier dans des maisons de vertu & de leur parenté, ne cherchoient que les maisons les plus riches. Voilà ce que nous avons trouvé de la vie de Lysandre.

Et à cette derniere estoient sujets sur-tout ceux qui au lieu de se marier dans des maisons de vertu, ne cherchoient que les maisons les plus riches.] Selon ces Legislateurs c'estoit donc se mal marier que de preferer des maisons riches à des maisons de vertu. Rien de plus sage que cette Loy, car par ce moyen l'honneur & la vertu se continuoient dans les familles. Il seroit à souhaiter qu'il y en eust une pareille parmi nous.

Fin de la vie de Lysandre.



SYLLA.



UCIUS Cornelius Sylla descendoit de Patriciens, qu'on peut appeller les Nobles. On dit qu'un de ses ayeuls, nommé Rufinus, fut Consul, mais qu'il receut un affront qui effaça cet honneur du Consulat, car il fut trouvé avoir chés lui plus de quinze marcs de vaisselle d'argent contre la Loy, qui

On dit qu'un de ses Ayeuls, nommé Rufinus, fut Consul, mais qu'il receut un affront.] C'est P. Cornelius Rufinus, qui fut en effect deux fois Consul, la premiere fois l'an de Rome 463. 288. ans avant la naissance de nostre Seigneur & la seconde, treize ans apres, c'est-à-dire l'an de Rome 476. & il fut chassé du Senat

Rufinus chassé du Senat pour avoir eu plus de quinze marcs de vaisselle d'argent contre la Loy.

le defendoit, & que cela seul le fit chasser du Senat. Delà vint que ses Descendants furent tousjours dans la bassesse sans pouvoir s'elever; & Sylla lui-mesme fut nourri & elevé dans une fortune fort mediocre. Quand il fut plus grand il demeura dans une maison de louage, & d'un fort bas prix, comme le lui reprocherent dans la suite ceux qui trouvoient qu'il estoit devenu plus riche qu'il ne convenoit à son estat. Car un jour qu'il se glorifioit, & qu'il se vantoit hautement à son retour de la guerre d'Afrique, on conte qu'un des plus honnestes gens de la ville, & des plus gens de bien, lui dit sans marchander, *Eh comment serois-tu aussi vertueux que tu le dis, toy, qui n'ayant rien herité de ton Pere, te trouves pourtant avoir tant de bien!* Car quoy qu'alors on ne conservast plus l'ancienne sagesse &

Sylla nourri dans une fortune fort mediocre.

Il y a long-temps que les richesses hastées sont suspectes.

Du temps de Sylla on avoi desja beaucoup degeneré de l'ancienne pureté de mœurs.

deux ans après, par les Censeurs Q. Fabricius Luscinus & C. Æmilius Papus. Velleius Paterculus asseure que Sylla estoit le sixiéme descendant de ce Rufinus. *Sextus à Cornelio Rufino, qui bello Pyrrhi inter celeberrimos fuerat duces*, & cela peut fort bien estre, car du 1. Consulat de Rufinus, jusqu'à la premiere Campagne de Sylla il y a cent quatre vingt huict ans.

Delà vint que ses Descendants furent tousjours dans la bassesse sans pouvoir jamais s'elever.] C'est ce que Velleius a voulu faire entendre lors qu'il a escrit, *cum familiæ ejus, (Sylla) claritudo intermissa esset.* Chose assés remarquable qu'une faute, qui nous paroist aujourd'huy si legere, ait tenu dans la bassesse pendant six generations les Descendants d'un homme, qui avoit esté deux fois Consul, & qui avoit esté honoré de la Dictature.

Car quoi qu'alors on ne conservast plus l'ancienne sagesse & l'ancienne pureté de mœurs.] Le texte Grec n'est pas intelligible comme il est escrit, il faut restablir la leçon que presente un Ms. & lire ainsi tout le passage Καὶ γὰρ ἦν ἔτι τῶν βίων ἐν ἤθεσιν ὀρθότης καὶ

l'ancienne

l'ancienne pureté des mœurs,. qu'on euſt fort degeneré, & qu'on euſt ouvert la porte au luxe & à la deſpenſe, cependant c'eſtoit un auſſi grand reproche à un homme de n'avoir pas perſeveré dans la pauvreté de ſes Peres, que d'avoir diſſipé par ſes desbauches le bien qu'ils avoient laiſſé. Et long-temps après, lorſqu'il eſtoit desja tout puiſſant & qu'il faiſoit mourir tous ceux qui lui déplaiſoient, il y eut un fils d'Afranchi, qui ayant eſté accuſé d'avoir caché chés lui un des proſcripts, & allant eſtre precipité de la roche Tarpeïene pour ce grand crime, reprocha à Sylla qu'ils avoient logé long-temps enſemble dans la meſme maiſon qu'ils avoient loüée; qu'il tenoit le haut pour le prix de deux mille ſeſterces, & que lui Sylla tenoit le bas pour *Deux cents cinquante livres.* trois mille, de ſorte qu'il n'y avoit entre leurs *Trois cents ſoixante quinze livres.* fortunes d'autre difference que mille ſeſterces, qui font deux cents cinquante drachmes Atti- *Cent vingt cinq livres.* ques. Voilà ce que l'on raconte de l'ancienne fortune de Sylla.

Pour ce qui eſt de ſa figure & de ſon air, on *Air de Sylla.* en peut juger encore par ſes Statuës, mais quant à ſes yeux pers, c'eſt ce que ces Statuës ne ſçauroient repreſenter. Il les avoit d'un bleu vif, perçant & rude, & la couleur de ſon viſage les rendoit encore plus rudes & plus terribles à voir, car il l'avoit tout bourgeonné de

καθαρεῖς μηνύοντων, ἀλλ' ἐγκεκλικότων λέγεις ζῆλον, ὡς ἴσον ὅμως ὄνειδος καὶ ἀπεξαλυσάντων πενίας ἢ πλουτ- ἐπίσωτο. &c.

boutons rouges, parsemés de blanc, d'où l'on veut mesme que son nom ait este tiré, comme une epithete de son teint. Car c'est sur son teint qu'un des plaisants d'Athenes lui jetta ce brocard, *Une meure saupoudrée de farine, voilà ce que c'est que Sylla.* Et il n'est point hors de propos de recourir à ces sortes de Signes pour descouvrir les inclinations de ce personnage, qui estoit naturellement si enclin à rire & à plaisanter, que dans sa jeunesse, & n'ayant encore ni charge, ni employ, il passoit sa vie avec les Mimes & les Bouffons, & se plongeoit avec eux dans toutes sortes d'infames desbauches. Et quand il fut maistre de tout, il faisoit venir tous les jours de la Scene & du Theatre les plus insolents & les plus effrontés farceurs, les faisoit mettre à sa Table, & disputoit avec eux à qui diroit les mots les plus horribles, & les plaisanteries les plus obscenes. En quoy il ne faisoit pas seulement des choses indignes de son âge & de sa dignité, mais le plus souvent il alloit jusqu'à negliger les affaires les plus importantes, qui demandoient toute son application & tous ses soins. Car il ne falloit pas penser à parler à Sylla d'aucune affaire serieuse dès qu'il estoit à Table; & bien que tout le reste du temps il

Vie de Sylla dès sa jeunesse, passée dans les plus infames desbauches.

Ses plaisirs lui faisoient souvent negliger ses affaires les plus importantes.

D'où l'on veut mesme que son nom ait esté tiré, comme une epithete de son teint.] Ce nom fut apparemment tiré de quelque ancien mot Latin, qui signifioit un rouge blanchastre, mais j'avouë que ce mot m'est inconnu.

fust homme tres agissant, & d'un serieux tres sombre & tres severe, il se faisoit en lui un changement tres prompt dés qu'il s'estoit livré à telles Compagnies pour boire & pour yvrogner. Jusques-là qu'il devenoit l'homme du monde le plus souple, le plus familier, & le plus complaisant pour tous ces Mimes, Musiciens, Basteleurs, & Danseurs, & qu'ils le gouvernoient à leur fantaisie, & faisoient de lui tout ce qu'ils vouloient.

Il estoit gouverné par les Mimes, Basteleurs &c.

De cette dissolution avec ces sortes de gens proceda cette maladie de luxure, dont il fut tousjours tourmenté, ces amours infames, & ce penchant effrené pour les plaisirs, penchant qui l'accompagna jusqu'à sa derniere vieillesse. Estant encore fort jeune il aima le Comedien Metrobius, & persevera toute sa vie dans cette indigne passion.

Maladie de luxure se gagne dans le commerce des Mimes, Basteleurs, Danseurs &c.

Amoureux d'un Comedien, qu'il aima toute sa vie.

Il lui arriva une aventure assés singuliere; Il devint amoureux d'une Courtisane fort riche appellée Nicopolis, & il sçut si bien lui plaire par son commerce & par les charmes & la grace de sa jeunesse, qu'elle l'aima éperduement, & qu'à sa mort elle le fit son heritier. Il herita aussi de sa belle-mere, qui l'aima comme s'il eust esté son propre fils. Et ces deux successions lui apporterent des biens considerables.

Fou d'une Courtisane.

Elle le fait son heritier.

Estant fait Questeur il s'embarqua avec Marius, qui estoit alors Consul pour la premiere fois, & alla en Afrique faire la Guerre à

Il va Questeur en Afrique sous Marius.

Jugurtha. Arrivé dans le Camp, il se monstra homme plein de valeur & de courage, & acquit beaucoup de reputation, & ayant bien usé d'une occasion heureuse qui se presenta, il gagna l'amitié de Bocchus, Roy des Numides; car ses Ambassadeurs estant eschappés en meschant equipage des mains de voleurs Numides, il les recueillit, les traita avec beaucoup d'humanité & de generosité, les combla de presents, & les renvoya avec une bonne escorte.

Comment il gagna l'amitié de Bocchus.

Il y avoit long-temps que Bocchus avoit conceu une haine secrete pour son gendre Jugurtha, qu'il craignoit, & qui lui estoit suspect, & alors il l'avoit chés lui, car Jugurtha vaincu & fugitif avoit cherché un asyle chés son beaupere. Il resolut donc de le trahir & pour cet effect il appella Sylla, aimant mieux le faire prendre par Sylla, que de le livrer lui-mesme. Sylla ayant communiqué ce secret à Marius, partit avec un petit nombre de Soldats, & alla se jetter dans le plus grand de tous les dangers, car confiant sa personne à un Barbare, qui manquoit de foy à ses Alliés & à ses plus proches, il alla se mettre entre ses mains pour en retirer Jugurtha.

Bocchus les ayant l'un & l'autre en sa puissance, & s'estant jetté dans la necessite de tra-

Bocchus les ayant l'un est l'autre en sa puissance.] Je ne puis comprendre d'où s'est glissé dans le texte la preposition ὑπὸ βόκχῳ ὑπ' ἀμφοτέρων κλέιος. Elle ne peut avoir lieu icy & elle doit estre

hir l'un des deux, fut long-temps combattu de differentes pensées; mais la premiere trahison, qu'il avoit meditée, l'emporta enfin, & Jugurtha fut livré entre les mains de Sylla. Veritablement celui qui le mena en triomphe, ce fut Marius, mais l'envie que l'on avoit contre Marius, fit tomber toute entiere sur Sylla la gloire de ce grand succès. Cela causa à Marius un secret dépit qui le devoroit, & qui augmenta encore, car Sylla qui estoit naturellement glorieux, & qui alors se voyoit parvenu d'une vie basse & obscure à un si haut degré de reputation, qu'on ne parloit que de lui à Rome, & que tout le monde l'honoroit & le respectoit, se laissa si fort emporter à l'ambition & à la vanité, qu'il fit graver cette aventure sur un anneau dont il se servit tousjours pour cacher. On y voyoit Bocchus qui livroit Jugurtha, & Sylla qui le recevoit. Cela desesperoit Marius. Cependant faisant reflexion que Sylla estoit trop petit personnage pour estre

Bocchus livre Jugurtha entre les mains de Sylla

Effect terrible de l'envie.

Sylla se laisse emporter à une vanité insupportable.

Anneau de Sylla

effacée. Elle n'est point dans le Ms. de St. Germain, où on lit, βόκχος ἀμφοτέρων κυρίος. &c.

Cependant faisant reflexion que Sylla estoit trop petit personnage pour estre envié.] Ce passage est important. Il y a dans le Texte, ἐπεὶ δ' ἐγνωκὼς ἔλαττον αὐτὸν φθονούμενον τὸν Σύλλαν. *Cependant faisant reflexion que Sylla estoit moins envié que lui.* Ce qui paroist de tres mauvais sens, car de ce que Sylla auroit esté moins envié que lui, il ne s'ensuivoit pas de là qu'il ne pust lui estre suspect. Sylla auroit fort bien pu estre moins envié que lui, & lui faire pourtant de l'ombrage. Plutarque dit une chose bien plus sensée, & j'ai suivi la correction du Sçavant Petau qui dans ses notes sur la 21. Oraison de Themistius a corrigé, ἐπεὶ δ' ἐγνώκει ἐλάττονα τοῦ φθονεῖσθαι τὸν Σύλλαν. Ce-

envié, il continua de s'en servir à la guerre.

Sylla fait Lieutenant de Marius.

Dans son second Consulat il le fit un de ses Lieutenants, & dans son troisiéme, il lui donna le commandement de mille hommes de pied; & par tout Sylla lui rendit de tres grands services dans des occasions tres importantes.

Il commande mille hommes de pied.

Car estant son Lieutenant, il fit prisonnier le General des Tectosages, appellé *Copillus*, & estant Tribun de mille hommes, il persuada aux Marses, nation tres nombreuse & tres belliqueuse, de devenir Amis & Alliés des Romains. Mais depuis ce temps-là voyant que Marius le souffroit avec peine, qu'il ne lui donnoit plus aucune occasion de faire de grandes actions, & qu'au contraire il s'opposoit à son avancement, il le quitta, & s'attacha à Catulus son Collegue au Consulat.

Il quitte Marius, & s'attache à Catulus, Collegue de Marius à son IV. Consulat.

Ce Catulus estoit homme de bien & brave homme, mais lent & paresseux quand il falloit entreprendre & agir. C'est pourquoi, ravi d'avoir un homme vif & agissant comme Sylla, il lui confia les plus grandes affaires & les plus difficiles. Sylla s'en acquita si bien qu'il acquit beaucoup de puissance & une grande reputa-

Il acquiert beaucoup de reputation.

pendant faisant reflexion que Sylla estoit trop petit pour estre envié. L'envie ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé, Marius se reproche donc de porter envie à Sylla, qui n'estoit pas un homme assés considerable pour estre envié. En effect il y avoit de la bassesse & de la honte pour un homme comme Marius, de porter envie à Sylla qui n'avoit encore rien fait de bien grand & qui dust lui attirer l'envie.

tion, car il deffit la plus grande partie des Barbares dans les Alpes, & les vivres estant venus à manquer dans l'Armée, & ayant esté chargé du soin d'en faire venir, il en amena une si grande quantité, que l'Armée de Catulus se trouva dans l'abondance, & qu'elle en eut encore assés pour en fournir à celle de Marius.

Chargé du soin de faire venir des vivres à l'armée.

Sylla escrit lui mesme que cela jetta Marius dans un desespoir plus grand encore. Leur inimitié donc ayant eu des commencements si petits & si pueriles, cimentée ensuite par des seditions horribles, par des guerres civiles, & par le sang de leurs Citoyens, aboutit enfin à une Tyrannie ouverte, & à une confusion generale de toutes choses, qui bouleversa l'Empire, & fit voir qu'Euripide estoit homme bien sage & bien entendu aux maladies des Republiques & des Estats, quand il avertit d'éviter sur tout l'ambition, comme le Demon le plus redoutable, & le plus pernicieux pour tous ceux qui s'y abandonnent.

Euripide bien entendu aux maladies des Republiques.

L'ambition, le Demon le plus redoutable & le plus pernicieux.

Quand il avertit d'eviter sur tout l'ambition comme le Demon le plus redoutable.] Le passage d'Euripide, que Plutarque designe icy, est dans ses Phœnisses v. 534. Les vers sont si beaux que le Lecteur sera bien aise de les trouver icy. C'est Jocaste qui parle à son fils Eteocle.

Τί τῆς κακίστης δαιμόνων ἐφίεσαι
φιλοτιμίας, παῖ, μὴ σύ γ', ἄδικος ἡ θεός.
Πολλοὺς δ' ἐς οἴκους ϗ πόλεις εὐδαίμονας,
Εἰσῆλθε, κἀξῆλθ' ἐπ' ὀλέθρῳ τῶ
χρωμένων.

Pourquoi te livres-tu, mon fils, à l'Ambition, la plus pernicieuse de toutes les Déesses? Ne le fais pas, je t'en conjure, c'est un Demon tres injuste. Elle est entrée dans plusieurs maisons & dans plusieurs Villes heureuses & florissantes, & elle n'en est sortie qu'après avoir ruiné de fond en comble ceux qui s'y sont abandonnés,

Sylla donc, penſant que la gloire, qu'il avoit acquiſe par ſes exploits, ſuffiſoit pour lui ouvrir la porte des honneurs & des dignités de Rome, voulut paſſer d'abord des emplois de l'armée à ceux de la ville, & ſe fit eſcrire parmi ceux qui demandoient la Preture, appellée *Urbaine*, & il fut exclus. Il en rejetta lui-meſme la faute ſur la populace, car il dit que cette vile tourbe connoiſſant les liaiſons d'amitié qu'il avoit avec Bocchus, & s'attendant que ſi avant que d'eſtre Preteur, il eſtoit Edile, il donneroit des chaſſes magnifiques & de beaux combats de beſtes d'Afrique, nomma d'autres Preteurs dans l'eſperance qu'elle le reduiroit par-là à accepter l'Edilité. Mais il ſemble que la ſuite des affaires fit voir que Sylla ne confeſſa pas la veritable raiſon du refus qu'il eſſuya dans cette pourſuite, car l'année d'après il fut nommé Preteur, ayant gagné le Peuple, partie par ſes complaiſances & par ſes flatteries, & partie par ſon argent. C'eſt pourquoy après avoir obtenu cette Preture, s'eſtant emporté un jour contre

Sylla demande la Preture, & eſt refuſé.

Fauſſe raiſon qu'il alleguoit de ce refus.

Il fut Preteur l'année ſuivante.

Car l'année d'après il fut nommé Preteur.] Il fut nommé Preteur l'an de Rome 657. 94. ans avant l'Ere Chrétienne, ſans avoir paſſé par l'Edilité. Ainſi la raiſon qu'il alleguoit de ſon premier refus n'eſtoit pas fondée. Mais on pourroit reſpondre à Plutarque que le peuple, après lui avoir refuſé la Preture pour l'obliger à eſtre Edile, afin qu'il leur donnaſt des jeux magnifiques, ſe laiſſa enſuite gagner par ſon argent, qu'il aima encore mieux que ſes jeux. Et cela paroiſt bien vrayſemblable.

C'eſt pourquoy après avoir obtenu cette Preture, s'eſtant emporté un jour contre Ceſar.] Ceci ne peut eſtre entendu de Jules Ceſar, car lorſque Sylla fut Preteur, Jules Ceſar n'avoit que

Ceſar

Cesar, & lui ayant dit en colere qu'il se serviroit contre lui du droit de sa Charge, Cesar se mit à rire, & lui respondit, *Tu as vrayement raison de l'appeller tienne, car tu l'as bien achetée à beaux deniers comptants.*

Bon mot de Cesar à Sylla.

Après sa Preture il fut envoyé en Cappadoce; le pretexte de cette expedition, qu'on donna au Public, fut de ramener Ariobarsane dans ses Estats. Mais le veritable sujet & celui que l'on tint secret, estoit de reprimer les entreprises de Mithridate, qui se mesloit de trop d'affaires, & qui augmentoit considerablement sa puissance en acquerant une nouvelle domination aussi estenduë que celle qu'il avoit desja. Il n'emmena pas beaucoup de troupes d'Italie, mais il se servit de celles des Alliés, qu'il trouva tres-affectionnés pour Rome, & après avoir desfait bon nombre de Cappadociens, & un plus grand nombre d'Armeniens, qui estoient venus à leur secours, il chassa Gordius & restablit Ariobarsane sur le Thrône.

Sylla envoyé en Cappadoce.

Veritable sujet de cette expedition.

Il chasse Gordius & restablit Ariobarsane.

Pendant qu'il estoit campé sur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé Orobaze, Ambassadeur du Roy Arsace, arriva dans son Camp. Jamais avant ce jour-là ces deux Nations, les Romains & les Parthes, ne s'estoient trouvées ensemble, mais cela mesme est une grande marque de la fortune de Sylla, qu'il ait esté le pre-

Orobaze Ambassadeur d'Arsace arrive dans le Camp de Sylla.

Sylla le premier des Romains a qui

quatre ans. Plutarque parle donc sans doute de Sextus Julius Cesar, qui fut Consul quatre ans après la Preture de Sylla.

Les Parthes ayent envoyé une Ambassade.

mier des Romains à qui les Parthes, si fiers, ayent envoyé une Ambassade solemnelle pour lui demander amitié & alliance. On dit que pour le recevoir à son audience, il mit dans sa tente trois sieges, un pour Ariobarsane, l'autre pour Orobase, & celui du milieu pour lui. Dans la suite le Roy des Parthes, irrité contre son Ambassadeur de ce qu'il avoit souffert cet orgueil Romain, le fit mourir. Pour Sylla les uns le louérent d'avoir ainsi humilié la fierté des Barbares, & les autres le blasmerent comme un homme trop insolent, & qui s'estoit abandonné à une ambition trop outrée & entierement hors de saison.

Sylla prend la place du milieu entre le Roy Ariobarsane & Orobase Ambassadeur du Roy des Parthes.

On raconte qu'un homme de la suite d'Orobaze, & qui estoit de la Chalcide d'Asie, ayant envisagé Sylla, & consideré avec grande attention tous les mouvements de son esprit & de son corps, & ayant ensuite appliqué aux regles & aux hypotheses de son art ce qu'il connoissoit de sa complexion & de son naturel, il dit, *C'est une necessité absoluë que cet homme devienne tres-grand, & je m'estonne mesme comment dès à present il peut souffrir de n'estre pas le premier du monde.*

Un Asiatique qui se pique d'estre excellent Physionomiste, predit la grandeur de Sylla.

Quand il fut de retour à Rome, un certain Censorinus l'accusa de concussion & de peculat, disant que contre la Loy il avoit tiré beaucoup d'argent d'un Royaume ami & allié des Romains. Mais il ne porta pas l'affaire en Justice, & se desista de son accusation.

Cependant l'inimitié, desja commencée entre Sylla & Marius, se ralluma par la nouvelle ambition de Bocchus, qui, pour gagner le Peuple de Rome & pour faire plaisir à Sylla, consacra dans le Capitole des Statuës toutes d'or, qui representoient ses victoires, & auprès d'elles on voyoit la Statuë de Bocchus, qui livroit Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius ne pouvant digerer cet affront, entreprit d'enlever ces Statuës. Les amis de Sylla se mirent en devoir de l'en empescher. Rome se voyoit sur le point d'estre mise en feu par cette sedition, si la guerre des Alliés, qui couvoit depuis long-temps, n'eust esclaté dans ce moment, & ne l'eust appaisée.

Bocchus rallume la haine de Sylla & de Marius par un present qu'il consacre au Capitole.

La guerre des Alliés vient appaiser la sedition.

Dans cette guerre, qui fut tres-grande, & diversifiée par des évenements signalés, qui fit plusieurs grands maux aux Romains, & qui les jetta dans les dangers les plus extrémes, Marius n'ayant pû rien faire de grand, monstra évidemment que la vertu militaire est peu de chose quand elle n'est pas accompagnée de la vigueur & de la force du corps. Au lieu que Sylla ayant fait des actions dignes d'une éternelle memoire, acquit la reputation de grand General dans l'esprit de ses Citoyens, de tres-grand General

Vertu militaire peu de chose sans la force & la vigueur du corps.

Et auprès d'elles.] Au lieu de παρ' αὐτοῖς, il faut lire παρ' αὐταῖς, comme dans un Mf. ou παρ' αὐτὰς, comme dans le Mf. de S. Germain.

Acquit la reputation de grand General dans l'esprit de ses Citoyens, de tres-grand General dans l'esprit de ses amis, & de General tres-heureux dans l'esprit de ses

dans l'eſprit de ſes amis, & de General tres-heureux dans l'eſprit de ſes ennemis. Il ne fit pourtant pas comme Timothée, fils de Conon, qui voyant que ſes ennemis & les envieux mettoient ſur le compte de la Fortune tous ſes grands ſuccès, & que dans un tableau ils l'avoient repreſenté dormant, & avoient mis à ſes pieds la Fortune qui prenoit pour lui les villes dans des filets, il ſe faſcha & s'emporta extrémement contre les Auteurs de cette ſatyre, diſant qu'ils le privoient de la gloire qui eſtoit deuë à ſes exploits. Et un jour eſtant de retour d'une heureuſe expedition, après avoir detaillé au Peuple tout ce qu'il avoit fait, il lui dit, *Au moins, hommes Atheniens, la Fortune n'a aucune part à tout cela.* Auſſi la Fortune, pour le punir de cette ambition outrée qui le rendoit ingrat,

Timothée ne veut rien devoir à la Fortune.

Tableau où Timothée, General des Atheniens, eſtoit repreſenté dormant, & la Fortune à ſes pieds qui peſchoit & prenoit des villes.

ennemis.] Voilà une difference bien ſenſée que Plutarque marque icy, pour faire voir les differents effects que les meſmes actions produiſent dans l'eſprit des hommes qui en jugent. Sylla eſt regardé comme un grand General par ſes Citoyens qui lui rendent juſtice; comme un trèsgrand General par ſes amis, car les amis outrent touſjours les choſes en faveur de ceux qu'ils aiment; & comme un General heureux par ſes ennemis, parce que les ennemis veulent diminuer & affoiblir les avantages de celui qu'ils haiſſent, & qu'ils aiment mieux attribuer ſes exploits à ſa fortune, qu'à ſon experience & à ſa valeur.

Auſſi la Fortune, pour le punir de cette ambition outrée, qui le rendoit ingrat, fut ambitieuſe à ſon tour.] Plutarque traite icy ſerieuſement la Fortune comme une Deeſſe qui fut offenſée de l'ingratitude du fils de Conon. Cela n'eſt digne que d'un Payen ſuperſtitieux. La Fortune n'eſt qu'un vain nom. Celle d'un General conſiſte dans ſa grande capacité, dans ſa vigilance, dans ſon experience; & Polybe l'a prouvé.

fut ambitieuse à son tour & jalouse de son pouvoir, elle fit en sorte qu'il ne fit plus rien d'esclatant, qu'il ne réüssit dans aucune entreprise, & qu'enfin haï de ses Citoyens il fut chassé d'Athenes.

Sylla fit tout le contraire, non-seulement il permettoit qu'on vantast son bonheur, mais lui-mesme relevant ses grandes actions, & les divinisant en quelque sorte, il les rapportoit tousjours à la Fortune, soit qu'il le fist par vanité, soit qu'il fust veritablement persuadé du pouvoir de cette Déesse. Car dans ses Memoires il a escrit, *que de toutes les actions qu'il avoit bien pensées & sur lesquelles il croyoit avoir pris les mesures les plus justes, celles qu'il avoit hazardées de toute autre maniere qu'il n'avoit projetté, & en prenant son parti sur le champ, avoient tousjours mieux réüssi que les autres.* Et ce qui estoit plus fort, *en avoüant lui-mesme qu'il estoit plus né pour la Fortune que pour la Guerre*, il est visible qu'il donnoit plus à la Fortune qu'à la Vertu. En un mot, il paroist qu'il

Sylla rapportoit tous ses exploits à la Fortune.

Sylla reconnoist qu'il est plus né pour la Fortune que pour la Guerre.

Et les divinisant en quelque sorte.] Il les divinisoit en les faisant passer pour des faveurs de la Fortune, qu'il regardoit, ou qu'il faisoit semblant par vanité de regarder comme une grande Déesse.

Qu'il avoit hazardées de toute autre maniere qu'il n'avoit projetté, & en prenant son parti sur le champ avoient tousjours mieux réüssi.] Cela peut bien estre sans qu'il y ait pour cela une Déesse Fortune. L'occasion, le lieu, le temps, la disposition des ennemis peuvent obliger un General à changer les mesures qu'il avoit prises, & alors le succès, qui suit ce changement, doit estre plustost imputé à sa sagesse & à sa valeur, qu'à la Fortune.

se declare en tout & par tout l'ouvrage de cette Déesse, puisqu'il attribuë mesme à la Fortune divine, l'union & la bonne intelligence qu'il conserva tousjours avec Metellus, qui fut ensuite son beau-pere, & qui avoit la mesme Charge que lui. Car s'estant attendu que Metellus lui feroit beaucoup de peine, il le trouva au contraire un Collegue tres-facile & tres-doux.

Memoires de Sylla dediés à Lucullus.

On trouve encore que dans ces mesmes Memoires il conseille à Lucullus, à qui il les a dediés, de ne croire, & de ne tenir rien de si seur que ce dont les Dieux l'auroient averti la nuit en songe, & d'y adjouster plus de foy qu'à tout. Il raconte lui-mesme que lorsqu'il fut envoyé avec l'armée contre les Alliés, il se fit tout d'un coup dans la terre, près du lieu appellé Laverne, une grande ouverture d'où il sortit un grand feu, & des tourbillons de flammes qui s'éleverent jusqu'aux Cieux, & que les Devins consultés sur ce prodige, respondirent, *qu'un vaillant homme d'une beauté singuliere, prenant en main l'autorité Souveraine, appaiseroit dans Rome les troubles & les seditions qui l'agitoient*; il adjouste que ce vaillant homme d'une excellente beauté, c'estoit lui mesme. Car pour sa beauté elle pa-

Sylla entesté des songes.

Dans la voye Salaria il y avoit un Bois & un Temple consacrés à la Déesse Laverne.

Prodige expliqué en faveur de Sylla.

Sylla s'attribuë la valeur & la parfaite beauté.

Qu'un vaillant homme d'une beauté singuliere.] Il faut une merveilleuse sagacité pour trouver ce sens dans ce prodige. Cela n'est fondé que sur ce que le feu estoit tousjours d'un bon augure.

roissoit assés par ses beaux cheveux plus blonds que l'or, & que pour la valeur il ne rougissoit point de se l'attribuer après toutes les grandes & belles choses qu'il avoit faites. Mais en voilà asses sur les faveurs qu'il croyoit avoir reçûës des Dieux.

Du reste il estoit fort divers & fort inégal dans ses mœurs. Prendre beaucoup, donner encore davantage ; faire les plus grands honneurs sans raison, & les plus grands affronts de mesme ; ramper auprès de ceux dont il avoit besoin, & rebuter avec dédain & dureté ceux qui avoient besoin de lui, voilà son caractere, de sorte que l'on ne pouvoit dire s'il estoit naturellement plus hautain & plus superbe, que bas & flatteur. Quant à son inegalité dans les punitions, souvent pour le moindre sujet il condamnoit aux plus grands supplices, & souvent il souffroit les plus grandes injustices tres-patiemment ; il pardonnoit les offenses les plus insupportables, & au contraire les fautes les plus legeres il les punissoit par la mort, ou par la confiscation des biens. On pourroit peut-estre accorder cette bizarrerie en disant qu'il estoit naturellement cruel, emporté, & vindicatif, mais qu'il se relaschoit quelquefois par raison de cette cruauté & de cette severité pour le bien de ses affaires.

Inégalité de ses mœurs & son caractere.

Moyen d'accorder cette bizarrerie de Sylla.

Un jour dans cette guerre contre les Alliés ses soldats ayant assommé à coups de bastons &

à coups de pierres un de ſes Lieutenants, nommé Albinus, qui avoit eſté Preteur, il negligea de rechercher les auteurs de ce crime, & d'en faire la punition, au contraire il le tournoit à ſon avantage, alleguant pour raiſon qu'il trouveroit ſes ſoldats plus obeïſſants & plus prompts à tout entreprendre, afin d'effacer leur crime par leur valeur, & il ne ſe mettoit nullement en peine des reproches qu'il s'attiroit par cette negligence. Mais ayant deſja dans la teſte de deſtruire Marius, & voyant la guerre des Alliés preſque finie, il vouloit ſe faire élire General contre Mithridate, c'eſt pourquoy il ménageoit & careſſoit ſes troupes.

Il neglige de rechercher & de punir les auteurs du meurtre d'un de ſes Lieutenants.

Dès qu'il fut de retour à Rome, il fut nommé Conſul avec Quintus Pompeïus Rufus à l'âge de cinquante ans, & fit un tres-grand mariage, car il eſpouſa Cæcilia, fille de Metellus, qui eſtoit grand Pontife. Le Peuple fit ſur ce mariage beaucoup de chanſons, & la pluſpart des principaux en furent indignés, ne trouvant pas digne d'une telle femme, celui qu'ils avoient bien jugé digne du Conſulat, comme dit Tite-Live. Mais ce ne fut ni la ſeule, ni la premiere

Sylla Conſul l'an de Rome 665. 86. ans avant l'ere Chreſtienne.

Chanſons faites à Rome ſur ſon mariage avec la fille de Metellus.

Il negligea de rechercher les auteurs de ce crime.] Le mot παρῆλθεν, qui eſt dans le texte, pourroit eſtre expliqué dans ce ſens comme nous dirions, *il paſſa outre.* Mais j'aime mieux la leçon du Mſ. de S. Germain, παρεῖδε, *il mépriſa, il negligea.*

Afin d'effacer leur crime.] Au lieu de ἰώμενος qui eſt dans le texte, il faut lire comme dans un Mſ. ἰωμένους, & c'eſt ainſi qu'on lit dans le Mſ. de S. Germain.

qu'il

qu'il eſpouſa. Eſtant encore fort jeune il avoit eſpouſé Ilie, dont il avoit une fille. Après Ilie, il avoit eſpouſé Ælia, & après Ælia une troiſieſme encore appellée Cœlia, qu'il repudia, l'accuſant d'eſtre ſterile; & pour faire voir que c'eſtoit la ſeule raiſon qui l'obligeoit à ſe ſeparer d'elle, il la renvoya honorablement, en lui donnant toutes ſortes de louanges & en la comblant de preſents. Mais comme peu de jours après il eſpouſa Metella, ce mariage ſi precipité fit croire qu'il avoit repudié Cœlia ſur un faux pretexte. Pour Metella, il l'aima & l'honora toute ſa vie, & elle eut tousjours un grand pouvoir ſur ſon eſprit, juſques-là que le Peuple voulant faire revenir les bannis de la faction de Marius, & Sylla s'y oppoſant, tout le Peuple ſe mit à appeller à haute voix Metella, & à la prier d'interceder pour eux. Et quand il ſe fut rendu maiſtre d'Athenes, il parut traiter trop durement les Atheniens, parce que de deſſus leurs murailles on avoit jetté quelques brocards contre Metella, comme nous l'expliquerons dans la ſuite.

Il avoit desja eſpouſé trois femmes avant Cœlia & Metella.

Il aima & honora tousjours Metella.

Sylla Conſul regardoit le Conſulat comme peu de choſe, au prix des eſperances dont il ſe flattoit. Il bruſloit ſur tout d'envie d'avoir la conduite de la guerre contre Mithridate, mais

Il bruſloit ſur-tout d'envie.] Il y a dans le texte ἐπτόητο τὴν γνώμην, Le genie de la Langue Grecque veut qu'on liſe ἐπτόητο τῇ γνώμῃ.

il avoit pour concurrent Marius, qui par une ambition dereglée, & par une manie de gloire, passions qui ne vieillissent jamais dans l'homme, malgré la pesanteur de son corps & malgré la vieillesse, qui l'avoit desja forcé de se retirer, & d'abandonner d'autres expeditions, soupiroit aprés des guerres estrangeres & d'outre-mer, & ayant pris son temps, pendant que Sylla estoit allé faire un tour à son Camp pour terminer quelques affaires, qu'il y avoit laissées, il forgea à Rome cette sedition tres-pernicieuse qui fit plus de maux aux Romains que toutes les guerres, qui jusques-là avoient esbranlé leur Empire. Et c'est ce que les Dieux leur avoient declaré par des signes & par des prodiges. Le feu prit de lui-mesme au bois des piques qui soustenoient les Enseignes, & on eut bien de la peine à l'esteindre. Trois corbeaux ayant apporté leurs petits dans la ville, les devorerent devant tout le monde, & remporterent les restes dans leur nid. Des souris ayant rongé dans un Temple de l'or qui y estoit consacré, les Sacristains en prirent une dans une souriciere, où elle fit cinq petits, & en mangea trois. Et ce qui est encore plus considerable, un jour que le Ciel estoit clair, serein, & sans le moindre nuage, on entendit une trompette qui rendoit un son

L'ambition & la manie de gloire ne vieillissent jamais dans l'homme.

Signes & prodiges arrivés à Rome.

Trois corbeaux ayant apporté leurs petits dans la ville.] Le Mſ. de la Bibliotheque de Saint Germain lit τοὺς νεοττοὺς εἰς τὴν ὁδὸν προαγαγόντες, *ayant apporté leurs petits au milieu du chemin.*

si fort, si aigu, & si lugubre, que tout le monde fut saisi de frayeur, tres-consterné & tres-allarmé d'entendre un bruit si horrible.

Presage que les Devins tirent de ces signes.

Les Devins de la Toscane les plus sages & les plus sçavants, consultés sur ce sujet, respondirent qu'il annonçoit une nouvelle race de gens, & un renouvellement du monde. Car ils disent qu'il doit y avoir en tout huit races toutes differentes entre elles & dans leurs vies & dans leurs mœurs; que Dieu a marqué à chacune le temps de sa durée, qui n'est terminée que par la periode qu'on appelle de la grand année, & que quand l'une prend fin & que l'autre est preste à paroistre, le ciel ou la terre en donnent le signal par quelque prodige merveilleux. De sorte que ceux qui ont estudié ces matieres, & qui les ont bien meditées, voyent d'abord qu'il est né sur la terre des hommes, qui ont d'autres manieres & d'autres mœurs, & dont les Dieux prennent plus ou moins de soin qu'ils n'en ont pris de ceux à qui ils succedent. Ils adjoustent que dans cette succession & dans ce renouvellement des races, il arrive encore d'infinis changements, par exemple, que la divination est honorée & respectée de plus en plus dans l'une, & qu'elle reüssit dans toutes ses

Voilà d'estranges resveries.

Car ils disent qu'il doit y avoir en tout huit races toutes differentes entre elles, & dans leurs vies & dans leurs mœurs.] Il faut effacer du texte le mot αὐτῷ, qui ne fait rien icy, & qui ne paroist point dans le Ms. de S. Germain, & lire comme dans ce Ms. & dans les meilleures éditions, ἤθεσι, au lieu de ἔθεσι.

predictions, les Dieux envoyant alors des signes purs & sensibles de ce qui doit arriver, & que dans l'autre elle est mesprisée & rampante, car elle ne tire plus ses predictions du Thresor de la Science, elle ne les fait que sur le champ par conjecture & en suivant les caprices de l'opinion, car pour arriver à la connoissance de l'avenir, elle n'a que des moyens obscurs & tenebreux, & par consequent tres-infideles. Voilà les contes que debitoient les Toscans les plus habiles, & qui sur ces matieres se croyoient les plus entendus.

Tirer ses predictions du thresor de la science, & non du caprice de l'opinion.

Le Senat estant assemblé dans le Temple de la Déesse Bellone, pour consulter les Devins sur ces prodiges, tout-à-coup un passereau vola au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale, qu'il partagea en deux. Il en laissa tomber une partie dans le Temple, & emporta l'autre en s'envolant à tire d'aile. Sur cela les

Autre prodige.

Car elle ne tire plus ses predictions du Thresor de la Science, elle ne les fait que sur le champ par conjecture & en suivant les caprices de l'opinion.] De tous ces contes voicy le seul endroit d'où nous pouvons tirer une leçon tres-importante. C'est que dans les explications qu'on donne, non seulement dans la divination, mais encore dans toutes les autres choses, il faut tirer ce que l'on dit, non du caprice de l'opinion, mais du thresor de la science, autrement il n'y a rien de seur, & ce ne sont que des conjectures vaines, fort sujettes à tromper. Mais ce principe destruit toute la divination des Payens, qui n'est fondée que sur le caprice de l'opinion, & nullement sur la science,

Sur cela les Devins declarerent qu'ils craignoient une dissention affreuse entre le Peuple de la campagne & celui de la ville.] Voilà une explication, qui, pour me servir des termes que Plutarque vient de fournir, paroist bien plustost tirée du caprice de l'o-

Devins declarerent qu'ils craignoient une dissention & une sedition affreuse entre le Peuple de la campagne & celui de la ville. Car le Peuple de la ville est criard, comme la cigale, & celui de la campagne se tient dans ses terres, & ne vient à Rome que les jours d'assemblée, comme a fait ce passereau.

Explication que les Devins donnent de ce prodige.

Quelques jours aprés Marius prend pour son suppost le Tribun Sulpicius, qui ne cedoit à nul homme vivant en toutes sortes de meschancetés & de sceleratesses les plus atroces, de sorte qu'il

pinion, que du thresor de la science. Comment un passereau, qui tient en son bec une cigale dont il laisse tomber la moitié dans le Temple & emporte l'autre aux champs, peut-il marquer une dissention entre le peuple de la ville & celui de la campagne? Sur quelle regle de divination cela estoit-il fondé ? Voyons la raison que Plutarque en rapporte.

Car le peuple de la ville est criard comme la cigale, & celui de la campagne se tient dans ses terres.] Il y a dans le texte une faute considerable ; au lieu de ἀγραίους, qui est né du mot ἀγραῖον de la ligne precedente, il faut lire comme dans un Ms. ἀρουραίους. Et c'est ainsi qu'il est escrit dans le Ms. de la Bibliotheque de Saint Germain. Pour venir à la raison que les Devins donnoient de leur explication, la cigale devroit plustost marquer le peuple de la campagne, & le passereau celui de la ville, car la cigale n'est jamais dans les villes, & on y voit tres-communement des passereaux. Voicy à mon avis la cause de cette decision si profonde : Homere a comparé les vieillards de Troye à des cigales, & les premiers Atheniens portoient des cigales d'or dans leurs cheveux. Sur cela ces Devins pretendoient que les cigales representoient les gens de la ville, qui ne sont que causer & que disputer tous les jours dans les assemblées, comme ces vieillards sur la tour de Troye ; au lieu que le passereau va & vient, & qu'il est tantost aux champs & tantost à la ville. Voilà à mon avis le fondement de l'explication de ces Devins.

Prend pour son suppost le Tribun Sulpicius.] Le mot δημαρχοῦντα a esté mal oublié dans le texte. Il faut le suppléer par le Ms. de la Bibliotheque de S. Germain.

ne faut pas chercher qui il ſurpaſſoit, car il n'y avoit perſonne qui puſt lui eſtre comparé, mais en quoy il ſe ſurpaſſoit lui-meſme. C'eſtoit un composé de cruauté, d'audace & d'avarice, & toutes ces paſſions, il les portoit à un tel degré, que ce qu'il y avoit de plus criminel & de plus infame, c'eſt ce qu'il commettoit avec le plus de hardieſſe & le plus de ſang froid. Il vendoit publiquement le droit de Bourgeoiſie Romaine aux Eſtrangers & aux Affranchis, & en recevoit les deniers ſur une table, qu'il avoit dreſſée exprès au milieu de la Place. Il avoit tousjours autour de lui trois mille Satellites en armes, & bon nombre de jeunes Chevaliers Romains determinés & preſts à executer tous ſes ordres, il les appelloit *l'Anti-Senat*. Il avoit lui-meſme propoſé & fait confirmer par le Peuple une Loy qu'aucun Senateur ne pourroit emprunter au-delà de deux mille drachmes, & à ſa mort on trouva qu'il en devoit trois millions.

Horrible caractere de Servius Sulpicius Tribun du Peuple.

Mille livres.

Quinze cents mille livres.

Ce ſcelerat eſtant donc laſché contre le Peuple par Marius, decida toutes les affaires les plus importantes par la force & par le fer, fit paſſer pluſieurs Loix tres-pernicieuſes, entre-

Decida toutes les affaires les plus importantes par la force & par le fer.] L'expreſſion Grecque merite d'eſtre remarquée, καὶ συντάξας πάντα τὰ πράγματα βίᾳ καὶ σιδήρῳ, *ayant reglé toutes choſes par la force & par le fer.* Il ſemble que les interpretes ayent lû συνταράξας, au lieu de συντάξας, *ayant brouillé & confondu toutes choſes, &c.* mais il ne faut rien changer. συντάξας, eſt dit icy ironiquement, c'eſt un *oxymoron* comme parlent les Grammairiens.

autres celle qui élisoit Marius General de l'armée contre Mithridate. Pour arrester ces violences, les Consuls ordonnerent une cessation de toutes les affaires, & de la Justice. Et comme ils estoient assemblés un jour devant le Temple de Castor & de Pollux, Sulpicius amenant contre eux la troupe de ses Satellites, tua au milieu de la Place plusieurs personnes, & le fils mesme du Consul Pompeïus qui estoit encore jeune, Pompeïus lui-mesme eut beaucoup de peine à se sauver. Sylla ayant esté poursuivi jusques dans la maison de Marius, fut obligé d'en sortir, & de casser le Decret qui avoit ordonné la cessation de la Justice. C'est pourquoy Sulpicius ayant privé Pompeïus de sa Charge de Consul, la conserva à Sylla, & se contenta de transferer à Marius la conduite de la guerre contre Mithridate, qui avoit esté donnée à Sylla. En mesme temps il envoya des Tribuns Militaires à Nole pour se faire remettre l'armée de Sylla, & pour l'amener à Marius. Mais Sylla ayant pris les devants, & estant arrivé le premier à son Camp, ses soldats, sur les nouvelles qu'il leur apprit, lapiderent ces Officiers.

Pompeïus privé du Consulat, & la conduite de la guerre contre Mithridate transferée à Marius.

Les soldats de Sylla lapident les Officiers de Sulpicius, & Marius fait mourir à Rome les amis de Sylla.

Marius & sa faction firent mourir dans Rome par represailles les amis de Sylla, & pillerent leurs maisons. On ne voyoit que des gens qui changeoient de place, & qui fuyoient les uns de la ville au Camp, & les autres du Camp à la Ville. Le Senat n'estoit plus libre, mais il

estoit forcé d'obeïr aux ordres de Marius & de Sulpicius. Ayant donc appris que Sylla venoit à Rome à la teste de ses troupes, il envoya au-devant de lui deux des Preteurs, Brutus & Servilius, pour lui defendre de sa part d'avancer & d'entrer dans la ville. Comme ils parloient à Sylla avec trop de hauteur, les soldats furent sur le point de les tuer. Mais ils se contenterent enfin de briser leurs faisceaux & de leur arracher leurs robes de pourpre, & les renvoyerent après les avoir maltraités & outragés avec la derniere insolence.

Sylla marche à Rome à la teste de ses troupes, & le Senat envoye au-devant de lui pour lui defendre d'avancer.

Quand on les vit revenir sans les Enseignes & sans les marques de leur dignité, cette veuë annonça d'abord la derniere consternation, & une sedition à laquelle il n'y avoit plus de remede. Marius fait ses preparatifs pour repousser la force par la force. Et Sylla part de Nole avec six legions completes, & avec son Collegue Pompeïus. Et voyant que son armée deliberée de tout faire & de tout oser, ne demandoit qu'à marcher droit à Rome, il s'arresta balançant encore dans son esprit, & ne sçachant à quoy se resoudre dans la crainte du danger qu'il prevoyoit.

Sylla approchant de Rome s'arreste & balance dans la crainte des dangers qu'il prevoit.

Enfin ayant fait un sacrifice, le Devin Posthumius, qui vit les signes tres-favorables, tendit ses deux mains à Sylla, & le pressa de le lier, & de le garder jusqu'après la bataille, s'offrant à souffrir le dernier supplice s'il n'avoit bientost

Le Devin Posthumius lui promet les plus heureux succès.

toſt tous les heureux ſuccès qu'il pouvoit deſirer. Et l'on dit que la nuit ſuivante il vit en ſonge la Déeſſe, que les Romains honorent, & dont ils ont receu le culte des Peuples de Cappadoce, ſoit que ce ſoit la Lune, Minerve, ou Bellone. Il lui ſembla que cette Déeſſe ſe tenant ſur ſa teſte, lui mit entre les mains la foudre qu'elle portoit, que lui nommant ſes ennemis l'un après l'autre, elle lui commanda de les frapper, & qu'il les voyoit tomber & diſparoiſtre. Fortifié par la promeſſe ſi formelle du Devin, & encore plus par ce ſonge, qu'il declara à ſon Collegue dès le lendemain, il prit ſon chemin vers Rome.

Songe de Sylla.

En arrivant au lieu appellé Picines, il receut

Il vit en ſonge la Déeſſe, que les Romains honorent, & dont ils ont receu le culte des Peuples de Cappadoce.] Je ne trouve nulle part aucun veſtige de ce fait que les Romains ayent receu des Peuples de Cappadoce le culte d'aucune de ces trois Déeſſes, la Lune, Minerve, ou Bellone, ces Divinités eſtoient adorées à Rome avant que les Romains connuſſent la Cappadoce.

Soit que ce ſoit la Lune, Minerve, ou Bellone.] M. de la Grive fort ſçavant en Grec croit qu'au lieu de σελήνην, *la Lune*, il faut corriger Σεμέλην *Semele*, ce qui eſt tres-vrayſemblable. Mais comment les Romains auroient-ils pû eſtre dans ce doute ſur cette Déeſſe & la prendre pour l'une ou pour l'autre de ces trois Déeſſes ſi differentes? Je croirois que Plutarque eſtoit mal inſtruit de la Religion des Romains ſur cet article.

Lui mit entre les mains la Foudre qu'elle portoit.] Mais je ne croy pas que jamais ni les Romains, ni les Grecs ayent attribué la Foudre ni à la Lune, ni à Semele, ni à Bellone. Cela ne peut convenir tout au plus qu'à Minerve, dont les Payens ont dit qu'elle joüiſſoit des meſmes honneurs & des meſmes privileges que Jupiter. La Déeſſe donc qui apparut en ſonge à Sylla ne pouvoit eſtre que Minerve.

En arrivant au lieu appellé Picines.] Il faut que ce lieu fuſt entre Nole & Rome. Mais com-

Seconde Ambassade des Romains à Sylla.

une seconde Ambassade, qui le pria de ne pas venir ainsi à main armée contre la ville, & qui l'asseura que le Senat avoit resolu de lui accorder tout ce qui seroit trouvé juste & raisonnable. Il leur accorda leur demande, promit qu'il camperoit dans le mesme endroit, & en mesme temps il ordonna à ses Officiers de marquer le Camp, & d'establir les quartiers à l'ordinaire.

Les Ambassadeurs, ne doutant point que cet ordre ne fust executé, comme il l'avoit dit, s'en retournerent pleins de confiance ; mais ils n'eurent pas plustost tourné le dos, qu'il envoya Lucius Basillus & Caïus Mummius avec un destachement se saisir d'une Porte & des murailles du Mont Esquilin, & il les suivit en toute diligence avec son armée. Basillus s'estant emparé de la Porte avec sa troupe, entre dans la ville. Le Peuple, qui n'a point d'armes, monte sur les toits des maisons, & à coups de pierres & de tuiles l'empesche d'avancer, & le repousse jusqu'au pied des murailles. Sylla arrive dans ce moment, & voyant l'estat des choses, il crie de toute sa force qu'on mette le feu aux maisons, & prenant lui-mesme une torche allumée, il mar-

Horrible perfidie de Sylla.

me il est inconnu, le Pere Lubin croit que ce mot est corrompu, & qu'au lieu de περὶ Πικίνας, il faut lire περὶ Πικτὰς, car *Pictæ*, *Pictes*, estoit une Hostellerie dans la voye Latine à deux cents stades, c'est-à-dire, à vingt-cinq milles de Rome. Strabon en parle dans son cinquiéme Livre, καὶ Πίκτας πανδοχεῖα, & il en est fait mention dans l'Itineraire d'Antonin. La situation rend cette conjecture tres-vraysemblable, & s'accorde parfaitement avec la marche de Sylla.

che le premier, & ordonne à ses Archers de se servir, au lieu de torches, de leurs dards enflammés, & de les lancer sur les toits des maisons. En quoy il ne consultoit nullement sa raison, mais abandonné à son ressentiment, il laissoit sa colere seule maistresse de tous ses mouvements & de toutes ses actions, de maniere qu'il n'avoit devant les yeux que ses ennemis, & ne faisoit aucun compte, ni n'avoit aucune pitié de ses amis, de ses parents, & de ses alliés, mais marchoit la flamme à la main, meslant & confondant les innocents avec les coupables.

Rage effrenée de Sylla qui commande à ses troupes de mettre le feu aux maisons.

Sur ces entrefaites, Marius, qui avoit esté poussé jusques dans le Temple de la Terre, fit publier à son de trompe qu'il donneroit la liberté aux Esclaves, qui viendroient s'enrôller. Mais ses ennemis estant survenus, le presserent si vivement qu'il fut obligé de sortir de la ville. En mesme temps Sylla assemble le Senat, & fait condamner à mort Marius, & un petit nombre d'autres, parmi lesquels estoit le Tribun Sulpicius, qui fut esgorgé d'abord, trahi par un de ses esclaves. Sylla donne la liberté à ce traistre, comme il l'avoit promis, mais il le fait preci-

Marius forcé le sortir de Rome.

Sylla le fait condamner à mort.

Sulpitius esgorgé.

Sylla donne la liberté à ce traistre, comme il l'avoit promis, mais il le fait precipiter de la Roche Tarpeïene.] Cet esclave, qui avoit trahi son Maistre, meritoit bien cette punition. Il ne laisse pas de paroistre estonnant que Sylla punisse ainsi un traistre, lorsque l'estat de ses affaires sembloit demander le secours d'un semblable traistre. Que n'auroit-il point donné à un esclave qui auroit trahi Marius?

piter de la Roche Tarpeïene. Ensuite il met à prix la teste de Marius. En quoy il fit un acte, non-seulement d'une grande inhumanité, mais encore tres-opposé à la bonne politique, de proscrire ainsi celui entre les mains duquel il s'estoit jetté peu de jours auparavant, cherchant dans sa maison un asyle, & qui l'avoit genereusement renvoyé. Cependant si Marius n'eust pas lasché Sylla, & qu'il l'eust laissé tuer à Sulpicius, comme il le vouloit, Marius estoit audessus de ses affaires, mais il aima mieux lui sauver la vie & le relascher. Et lui quelques jours après ayant la mesme prise sur Marius, ne lui rendit pas la pareille, & n'usa pas de la mesme generosité.

La teste de Marius mise à prix

Ingratitude tres-opposée à la politique.

Par-là il offensa extremement le Senat, qui n'osa le faire paroistre; mais le Peuple fit esclater sa haine & son mescontentement par des effects, & ce fut comme une punition Divine, car il rejetta & refusa avec mespris son neveu Nonius, & un de ses amis, nommé Servius, qui briguoient les premieres Charges; & pour rendre cet affront plus sensible, il nomma à la place ceux dont il croyoit que l'elevation l'affligeroit le plus. Mais Sylla faisoit semblant d'en estre bien aise, disant, *qu'il estoit ravi de voir que par son moyen le Peuple avoit une pleine & entiere liberté de faire tout ce qui lui venoit dans la fantaisie*. Et pour guerir un peu cette haine du Peuple, il nomma Consul Lucius Cinna, qui estoit de la faction

Le Senat & le Peuple offensés de l'ingratitude de Sylla.

Le Peuple lui fait l'affront de refuser son neveu Nonius & son ami Servius.

Sylla nomme Consul Lucius

contraire ; mais auparavant il eut la precaution de le faire jurer avec imprecation qu'il l'aideroit & le favoriseroit dans toutes ses affaires. Cinna monta au Capitole tenant une pierre dans sa main. Là il jura devant tout le monde, & accompagna son serment d'imprecation contre lui-mesme, priant que s'il ne conservoit pas pour Sylla l'affection & la bonne volonté qu'il lui promettoit, il fust chassé de la ville comme il chassoit cette pierre de sa main. En mesme temps il jetta à terre la pierre qu'il tenoit. Après cette ceremonie il prit possession du Consulat, & il n'en fut pas plustost revestu, que malgré ses imprecations il travailla d'abord à changer tout ce qui avoit esté fait, & voulut intenter un procès capital à Sylla, en lui suscitant pour accusateur un des Tribuns, nommé Virginius. Mais Sylla laissant l'accusateur, les Juges & le procès, partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

Cinna qui lui estoit opposé.

Serment de Cinna avec un signe.

Cinna infidelle à son serment.

On rapporte que vers le temps où il s'embarqua avec ses troupes, il arriva à Mithridate, qui estoit alors à Pergame, plusieurs presages & avertissements des Dieux ; entre autres une victoire, qui portoit une couronne, & qui par le moyen d'une certaine machine, que les Pergameniens avoient faite, devoit descendre justement sur la teste de Mithridate, quand il seroit dans le Theatre, & le couronner, se brisa dans le moment qu'elle alloit lui mettre la couronne sur la teste, & la couronne tomba

Presage arrivé à Mithridate à Pergame.

Machine inventée pour flatter Mithridate.

au milieu du Theatre toute en pieces.

A ce prodige la frayeur s'empara de l'esprit du peuple, & Mithridate lui mesme tomba dans un tel decouragement, qu'il commença à se deffier de sa fortune, quoyque ses affaires allassent aussi bien qu'il pouvoit le desirer, & au delà mesme de ses esperances, car ayant osté aux Romains l'Asie, & chassé de la Bithynie & de la Cappadoce leurs Roys, il tenoit sa magnifique Cour à Pergame, & là il distribuoit les richesses, les Gouvernements & les Royaumes à ses Favoris. De ses deux fils, l'aisné regnoit paisiblement, & sans aucun trouble dans le Royaume de Pont & du Bosphore, qui estoit l'ancien Domaine de ses peres, & qui s'estendoit jusqu'aux deserts des Palus Meotides. Le cadet, nommé Ariarathes, à la teste d'une grande armée faisoit la conqueste de la Thrace & de la Macedoine, & ses Generaux avec leurs forces remportoient pour lui des victoires considerables en plusieurs autres lieux. Archelaüs, qui estoit le plus grand & le plus considerable de ces Generaux, avec une grosse Flotte qui le rendoit maistre de la mer, lui avoit assujeti les Isles Cyclades, toutes les autres Isles qui sont renfermées par le promontoire de Malée, & l'Eubée mesme, & s'estant emparé d'Athenes, delà, comme de sa place d'armes, il couroit par tout, & faisoit revolter tous les peuples de la Grece, jusqu'à l'extremité de la Thessalie. Il

Estat florissant de Mithridate quand Sylla partit pour lui faire la guerre.

Ariarathes second fils de Mithridate.

Archelaüs le plus considerable des Generaux de Mithridate.

eſt vray qu'il receut quelque eſchec près de Cheronée, car Brutius Sura, Lieutenant de Sentius, qui commandoit dans la Macedoine, homme d'une grande hardieſſe, & d'un plus grand ſens ; eſtant allé au devant de lui, s'oppoſa à ce torrent impetueux, qui ravageoit la Beotie, & l'ayant battu en trois rencontres près de Cheronée, il le chaſſa de la Grece, & le reduiſit encore à ſe renfermer dans ſa Flotte & à ſe contenter de la mer. Mais Lucullus eſtant venu lui porter l'ordre de ceder la place à Sylla, qui arrivoit, & de lui remettre la conduite de cette guerre, qui lui avoit eſté decernée, il quitta la Beotie, & s'en retourna vers ſon General Sentius, quoy qu'il euſt mis les affaires de Rome en tres bon eſtat, que tout lui ſuccedaſt au delà de tout ce qu'on auroit oſé eſperer, & que toute la Grece fuſt diſpoſée à changer & à ſe declarer pour les Romains à cauſe de ſa valeur & de ſa bonne conduite. Mais quant à Brutius, les actions qu'il fit contre Archelaüs, ſont les plus grands exploits de ſa vie.

Brutius Sura Lieutenant de Sentius, bat Archelaüs en trois rencontres.

Lucullus porte à Brutius l'ordre de remettre l'armée à Sylla.

Dès que Sylla fut arrivé à l'armée, toutes les Villes lui envoyerent des Ambaſſadeurs pour l'appeller & pour lui ouvrir leurs portes. Il n'y eut qu'Athenes, qui reduite ſous le joug du Tyran Ariſtion, fut forcée de lui reſiſter. Sylla y alla avec toutes ſes forces, aſſiegea le Pirée, employa toutes ſortes de machines pour le battre, & donna aſſaut ſur aſſaut. S'il euſt voulu

Ariſtion tyran d'Athenes force ſa Ville à reſiſter à Sylla.

attendre un peu de temps, il prenoit ſans coup ferir la haute ville, que la famine avoit reduite à la derniere extremité; Mais preſſé de retourner à Rome, & craignant les changements, qui pouvoient y arriver, il n'eſpargnoit ni dangers, ni combats, ni deſpenſe pour haſter la fin de cette guerre, car ſans compter tout le reſte de l'appareil & de l'equipage de guerre, il y avoit pour le ſeul ſervice des machines & engins de batterie vingt mille mulets qui travailloient ſans relache. Le bois eſtant venu à lui manquer à cauſe de la grande conſommation qu'il en faiſoit pour ſes machines, qui eſtoient ſouvent briſées & ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portoient, ou bruſlées par les feux des ennemis, il n'eſpargna pas les bois Sacrés. Il coupa les belles Allees de l'Academie, & celles du Lycée, qui eſtoient les plus beaux parcs qu'il y euſt dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres. Et comme il avoit beſoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, il eut recours aux Threſors inviolables des Temples, & fit venir tant d'Epidaure, que d'Olympie, les plus beaux & les plus precieux dons qui y avoient eſté conſacres. Il eſcrivit aux Amphictyons aſſemblés à Delphes, *qu'ils feroient mieux de lui envoyer les Threſors du Dieu, car ou ils ſeroient plus ſeurement entre ſes mains, ou, s'il eſtoit obligé de s'en ſervir, il en rendroit la valeur après la guerre.* Et en meſme temps il envoya à Delphes un

Vingt mille mulets pour le ſervice des machines.

Sylla coupe les allees de l'Academie & du Lycée.

Il ſe ſert des threſors inviolables des Temples.

Il eſcrit aux Amphictyons pour les porter à lui envoyer les threſors de Delphes.

un de ses Amis, nommé Caphis, qui estoit de la Phocide, pour recevoir tous ces thresors au poids.

Il envoye Caphis à Delphes pour recevoir tous ces thresors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui estoient sacrés, & se mit à pleurer en presence des Amphictyons sur la necessité qui lui estoit imposée. Sur cela quelqu'un des assistants ayant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le son de la Lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crust veritablement, soit qu'il voulust profiter de cette occasion pour jetter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui escrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla se moquant de sa simplicité, lui respondit *qu'il s'estonnoit comment il n'avoit pas compris que le chant est un signe de joye, & nullement une marque de colere & d'indignation; qu'il n'avoit donc qu'à prendre hardiment ces thresors, bien seur que le Dieu les voyoit prendre avec plaisir, & qu'il les donnoit lui-mesme.*

Caphis touché de respect & de religion se met à pleurer.

Ingenieuse response de Sylla sur un signe dont on vouloit lui faire peur.

Tous ces thresors donc furent envoyés à l'insçu de la pluspart des Grecs. Mais il y avoit un tonneau d'argent, qui restoit encore des offrandes des Rois, comme il n'y avoit point de voiture qui pust le porter à cause de sa grosseur & de son grand poids, les Amphictyons furent obligés de le mettre en pieces, ce qui ne put estre caché. A cette veuë on rappella le souvenir, tantost de Flaminius, & de Marius Acilius, & tantost de Paul Emile, dont l'un ayant chassé de la Grece le Roy Antiochus, & les autres

Tonneau d'argent qu'on fut obligé de mettre en pieces pour l'emporter.

Le souvenir que cette action de Sylla rappella dans l'esprit des Grecs.

ayant deffait les Rois de Macedoine, non-seulement s'estoient abstenus de toucher aux choses sacrées, mais avoient marqué le respect & la reverence qu'ils avoient pour elles, & enrichi les Temples de nouveaux dons. Aussi estoient-ce des personnages, qui élus Capitaines selon les loix, & dans toutes les formes, commandoient des troupes sages, disciplinées & bien instruites à executer les ordres de leurs Chefs sans repliquer, & qui par la grandeur & par la noblesse de leurs sentiments estant veritablement Rois, & par leur train & toute leur depense simples particuliers tres modestes, ne faisoient dans leurs charges d'autres frais à l'Estat, que les frais necessaires & raisonnables, estimant qu'il estoit plus honteux à un Capitaine de flater ses Soldats, que de craindre ses Ennemis. Au lieu que les Capitaines, qui estoient alors, ayant acquis la premiere place par la force, & non par leur vertu, & ayant plus besoin d'armes & de troupes les uns contre les autres, que contre leurs Ennemis, estoient contraints de caresser ceux qui estoient sous leurs ordres, en achetant les peines & les travaux des Soldats, par des lar-

Difference entre les Generaux elus selon les loix pour leur vertu, & ceux qui se font elire par la force.

Generaux veritablement Rois par la noblesse de leurs sentiments, & simples particuliers par leur train & leur equipage.

Il est plus honteux à un Capitaine de flater ses Soldats, que de craindre ses Ennemis.

Et qui par la grandeur & la noblesse de leurs sentiments estant veritablement Rois.] Plutarque dit icy une chose d'un grand sens. On peut estre Roy par la grandeur & par la noblesse de ses sentiments, & simple particulier par son train & par sa despense. Rien n'est plus admirable qu'un Prince qui sçait ainsi allier la simplicité & la modestie, avec la veritable grandeur. Tels ont esté les plus grands Heros.

gesses capables de remplir leur avidité, & de fournir à leur luxe & à leurs desbauches. En quoy faisant, ils ne prenoient pas garde qu'ils mettoient leur patrie comme à l'encan, & qu'ils se rendoient eux mesmes esclaves des plus scelerats, pour parvenir à commander aux plus gens de bien. Voilà ce qui chassa Marius de Rome, & qui le ramena ensuite contre Sylla. Voilà ce qui fit tuer Octavius par Cinna, & qui rendit Fimbria le meurtrier de Flaccus.

Les Capitaines qui corrompent leurs Soldats par des largesses mettent leur patrie à l'encan.

Sylla fut un de ceux qui contribuerent le plus à tous ces maux ; car pour corrompre & pour attirer à lui les Soldats des autres, il fit aux siens des largesses avec une profusion sans bornes. De sorte qu'en portant en mesme temps & par mesme moyen ceux-là à la trahison ; & ceux-cy à l'intemperance & à la desbauche, il eut besoin de beaucoup d'argent pour y fournir, & sur-tout pour achever le siege auquel il estoit engagé. Car il estoit possedé d'une si forte & si violente passion de prendre Athenes, que rien ne pouvoit l'en guerir, soit que par une vanité insensée il se fist un honneur de combattre contre l'ancienne reputation de cette Ville, comme contre un fantosme, soit qu'il fust piqué des railleries & des brocards que le Tyran Aristion lançoit tous les jours de dessus ses murailles contre lui & contre Metella, pour l'insulter & pour lui faire despit par ses traits amers & obscenes.

Largesses sans bornes que Sylla fait à ses Soldats pour attirer ceux des autres.

La violente passion que Sylla avoit de prendre Athenes.

Il estoit piqué des brocards d'Aristion.

Caractere d'Aristion, Tyran d'Athenes.

Cet Aristion estoit un composé de dissolution & de cruauté, & comme l'égoust de toutes les maladies & de tous les vices les plus infames de Mithridate. Ainsi cette pauvre Ville d'Athenes, qui avoit resisté à tant de guerres, eschappé à tant de tyrannies, & qui s'estoit heureusement tirée de tant de seditions, fut reduite par ce Tyran, comme par une maladie mortelle, à la derniere extremité. Le boisseau d'orge y valoit mille drachmes, & on y mangeoit non seulement les herbes & les racines, qu'on trouvoit autour de la Citadelle, mais encore le cuir des souliers, & celui des bouteilles à huile dont on se servoit pour les exercices. Et au milieu de cette misere publique, ce malheureux passoit les jours & les nuits en desbauche, à faire des festins & des mommons, à danser, & à forger des traits de raillerie & de moquerie contre ses Ennemis. La lampe sacrée & immortelle de la Déesse estant venuë à s'esteindre faute d'huile, il ne s'en mit nullement en peine. La grande Prestresse lui ayant envoyé demander une demi mesure d'orge pour se tirer des bras de la mort, il lui envoya une demi-mesure de poivre. Les Senateurs

Famine à Athenes.

Cinq cents Livres.

Impieté d'Aristion.

Cet Aristion estoit un composé de dissolution & de cruauté, & comme l'égoust de toutes les maladies & de tous les vices les plus infames de Mithridate.] Plutarque appelle avec raison l'infame favori d'un Prince tres corrompu, l'égoust de toutes les maladies & de tous les vices de son maistre, car en effect tous les vices & toutes les infamies du maistre passent dans ce miserable valet. Il y a beaucoup de force & de sens dans cette idée.

& les Preſtres allerent ſe jetter à ſes pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la Ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla, il les eſcarta à coups de traits & les chaſſa de ſa preſence, & ce ne fut qu'aux derniers aboys, qu'il ſe reſolut enfin avec peine d'envoyer deux ou trois Compagnons de ſes desbauches à Sylla, pour lui parler de paix. Comme ces Ambaſſadeurs ne lui faiſoient aucune propoſition, ni aucune demande qui tendiſt à ſauver la Ville, & qu'ils ne ceſſoient de loüer & d'exalter Theſée, Eumolpus & les exploits des Atheniens contre les Medes, Sylla ennuyé, les interrompant, leur dit: *Mes beaux Harangueurs, retournés-vous-en, & rengainés ces beaux diſcours de Rhetorique, car pour moy je n'ay pas eſté envoyé à Athenes par les Romains pour y apprendre vos antiquailles; mais pour chaſtier les revoltés.*

Impertinente harangue des Ambaſſadeurs d'Athenes.

Belle reſponſe de Sylla à ces harangueurs.

Pendant cette audience quelques Eſpions eſtant entrés dans la Ville, entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Ceramique, & qui blaſmoient extremement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un endroit de la muraille qui reſpondoit au lieu appellé *heptachalcos*, & le ſeul par lequel les Ennemis pouvoient facilement eſcalader la Ville. Les Eſpions allerent incontinent faire ce rapport à Sylla, qui ne le negligea point. Dès la nuit ſuivante il alla lui-meſme reconnoiſtre les lieux, & voyant en effect que la muraille eſtoit acceſſible par cet

Eſpions de Sylla entrent dans la Ville & profitent d'un mot qu'ils entendent par hazard.

Sylla donne un nouvel assaut & prend la Ville.

endroit, il commença l'attaque. Il escrit lui-mesme dans ses memoires que Marcus Tejus fut le premier qui monta sur la muraille, & que là ayant donné un grand coup d'estramaçon sur le casque d'un Ennemi, qui s'opposoit à ses efforts, son espée se rompit, & que malgré cette espée rompüe il ne quitta point la place, mais y demeura ferme & s'y maintint.

Valeur heroïque de Marcus Tejus.

Elle fut prise 84. ans avant la naissance de N. S.

Athenes fut donc prise par là, comme ces Vieillards l'avoient preveu. Sylla ayant fait abbattre la muraille qui estoit entre la porte du Pirée, & la porte appellée Sacrée, & applanir le terrein, entra dans la Ville sur le minuit dans l'appareil le plus horrible, au bruit d'une infinité de trompettes & de cornets, & au milieu des cris menaçants de toute l'armée, à qui il avoit donné une entiere licence de piller & de tuer, & qui l'espée à la main couroit dans toutes les ruës en les jonchant de morts & de mourants. On n'a pas conservé le nombre de ceux qui furent tués, mais on en juge encore aujourd'huy par les lieux jusqu'où monta le sang, car sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers de la Ville, le sang qui fut versé dans la seule grande place, remplit tout le Ceramique au dedans du Dipyle. Et plusieurs asseurent qu'il regorgea par les portes & inonda tout le Fauxbourg.

Terrible entrée de Sylla dans Athenes.

La quantité de sang qui fut versé dans Athenes.

Mais outre le grand nombre de ceux qui perirent de cette maniere par l'espée ennemie, il y

en eut pour le moins autant qui se deffirent eux mesmes de douleur & de regret de voir que leur Ville alloit estre entierement destruite. Et ce qui reduisoit encore à ce desespoir les plus gens de bien, & qui leur faisoit craindre d'eschapper à cette desolation generale, c'estoit la cruauté trop connuë de Sylla, qui ne leur permettoit pas d'esperer de lui aucune humanité, ni aucune moderation dans sa victoire. Cependant fléchi en partie par les prieres de Midias & de Calliphon, bannis d'Athenes, qui se jetterent à ses pieds, adouci en partie par les supplications de quelques Senateurs, qu'il avoit dans son camp, qui lui demanderent grace pour la Ville, & d'ailleurs desja rassasié de vengeance, il respondit enfin, en faisant l'eloge des anciens Atheniens, *qu'il pardonnoit au grand nombre en faveur du petit, & qu'il faisoit grace aux vivants en faveur des morts.*

Sylla fléchi en partie par Midias & par Calliphon, bannis d'Athenes.

Mot de Sylla qui pardonne aux Atheniens.

Il est porté dans ces memoires, qu'il prit la Ville le jour des Calendes de Mars, qui se rencontre justement avec la nouvelle Lune de nostre mois appellé Anthesterion, auquel jour il se trouva qu'on faisoit à Athenes plusieurs choses en memoire de la desolation causée par les eaux du deluge, qu'on pretend arrivé ancien-

Auquel jour il se trouva qu'on faisoit à Athenes plusieurs choses.] Particularité assez remarquable. Du temps de Sylla on faisoit encore à Athenes le premier jour de Mars, des ceremonies & des expiations pour le deluge d'Ogyges, arrivé dans l'Attique près de dix-sept cents ans auparavant.

nement environ dans ce temps-là.

Ariftion fe retire dans la Citadelle, & y eft affiegé par Curion.

La Ville ayant efté prife de cette maniere, le Tyran fe retira dans la Citadelle, où il fut affiegé par Curion, à qui Sylla donna la conduite de ce Siege. Après avoir tenu longtemps, enfin preffé par la foif, car il manquoit d'eau, il fe rendit. Le miracle fut tres évident & tres fenfible, car le propre jour & à l'heure mefme que Curion emmenoit Ariftion prifonnier, le Ciel, qui eftoit auparavant tres clair & tres ferein, fe couvrit tout à coup d'efpais nuages, & verfa un deluge de pluye,dont tout le Chafteau fut inondé.

Miracle arrivé en faveur de Sylla.

Sylla fe rend maiftre du Pirée & brufle l'arfenal.

Peu de jours après Sylla fe rendit maiftre du Pirée, & brufla toutes fes fortifications, furtout l'arfenal, qui avoit efté bafti par Philon,celebre Architecte, & qui eftoit un ouvrage merveilleux.

Taxile, General de Mithridate, arrive avec une puiffante armée.

Sur ces entrefaites Taxile, General de Mithridate, arrivé de Thrace & de Macedoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux, & de quatre-vingts-dix chariots armés de faulx, efcrit à Archelaüs de le venir trouver. Archelaüs eftoit alors dans le port de Mynichia, & ne vouloit ni s'efloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains, mais il cherchoit à traifner la guerre en longueur, & à leur couper les vivres. Ce que Sylla connoiffant encore mieux que lui, decampa promptement de ces lieux maigres, qui n'auroient

n'auroient pû nourrir ses troupes mesme pendant la paix, & les mena dans la Beotie. En quoy la plufpart de ses Officiers trouvoient qu'il faisoit une grande faute contre le bon sens de quitter l'Attique, pays aspre & difficile aux gens de cheval, pour aller se jetter dans les vastes plaines de la Beotie, sçachant que la principale force des Barbares consistoit dans leur Cavalerie & dans leurs chars. Mais pour éviter la disette des vivres & la famine, comme je l'ay desja dit, il estoit forcé de s'exposer au danger d'une bataille. D'ailleurs il avoit un autre grand sujet de crainte, car il estoit fort en peine pour Hortensius, homme de guerre, hardi & entreprenant, qui lui amenoit un grand renfort de Thessalie, & que les Barbares attendoient dans les destroits. Voilà les raisons qui obligerent Sylla d'aller camper dans la Beotie. Mais Caphis, qui estoit de nostre pays, trompant les Barbares, fit prendre un autre chemin à Hortensius, & le mena par le Parnasse jusqu'au dessous de Tithore, qui n'estoit pas alors une si grande Ville qu'elle est aujourd'huy, mais une forteresse assise sur la pointe d'une roche escarpée de tous costés, où les peuples de la Phocide, fuyant devant Xerxes, s'estoient retirés autrefois, & y avoient trouvé leur salut. Hortensius ayant donc campé sous cette roche, passa tout le jour à repousser les Ennemis, & dès que la nuit fut venuë, il descendit par des lieux ru-

Sylla blasmé de quitter l'Attique pour aller dans les places de la Beotie. Ses raisons.

La Cavalerie la principale force des Asiatiques.

Car il estoit de la Phocide où est Cheronee la patrie de Plutarque.

Tithore ou Tilhorée dans la Phocide sur le mont Parnasse.

On ne trouve aucune mention ailleurs de cette Ville.

des & raboteux jusqu'à la Ville de Patronide, où il se joignit à Sylla, qui estoit venu au devant de lui avec toute son armée.

Au dessus du Cephise.

Leurs troupes estant jointes, ils occuperent au milieu de la plaine d'Elatée une eminence tres fertile, couverte d'arbres, & au pied de laquelle couloit un ruisseau, on l'appelle *Philoboiote*; Sylla vante extremement sa situation & la bonté de son terroir. Quand ils furent campés là, leurs Ennemis descouvrirent à l'œil leur petit nombre, car ils n'avoient pas plus de quinze cents chevaux, & leur Infanterie ne montoit pas à quinze mille hommes. C'est pourquoy tous les Officiers des Ennemis, entraisnant leur General Archelaüs malgré lui, mirent leur armée en bataille, & remplirent toute la plaine de chevaux, de charriots, de targes & de boucliers. La vaste estendüe de l'air ne suffisoit pas au bruit & aux cris de tant de nations, & de tant de milliers d'hommes qui prenoient poste, & se preparoient au combat. D'ailleurs la pompe & la magnificence de leur appareil n'estoient pas inutiles pour augmenter l'estonnement & la terreur de ceux qui les regardoient.

Le petit nombre des troupes de Sylla.

Pompeuse description de la nombreuse armée d'Archelaus.

La vaste estendüe de l'air ne suffisoit pas au bruit & aux cris de tant de Nations.] Quand un recit peut estre orné & enrichi Plutarque ne manque jamais l'occasion de deployer tous ses thresors. Il semble qu-il entre en lice contre Homere. Toute cette description est tres homerique. Le mot ἀνὴρ qui est dans le texte est visiblement corrompu, & les interpretes ont eu raison de corriger ἀὴρ.

Car la lueur de leurs armes ſuperbement enrichies d'or & d'argent, & les vives couleurs de leurs cottes d'armes Medoiſes & Scythiques, meſlées avec l'eſclat de l'airain & du fer, quand toutes ces troupes venoient à ſe remuer, & à marcher, allumoient l'air d'un feu brillant comme les eſclairs, qui en ébloüiſſant la veuë, rempliſſoit l'ame d'effroy.

Sylla ne pouvant guerir le decouragement de ſes troupes ſe tient en repos & ſouffre les bravades des Barbares.

Les Romains eſpouvantés ſe tenoient renfermés dans leurs retranchements. Sylla par ſes diſcours, ni par ſes remonſtrances ne pouvant guerir leur frayeur, & ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voyoit, eſtoit obligé de ſe tenir en repos, & de ſouffrir, quoyque tres-impatiemment, les bravades, & les riſées inſultantes des Barbares. Ce fut pourtant là ce qui lui ſervit enfin le plus, car les Barbares conceurent un ſi grand meſpris pour lui, qu'ils ne garderent plus aucune diſcipline, & que n'eſtant pas d'ailleurs ſouſmis à leurs Generaux à cauſe de la quantité de Chefs, il y en avoit tres peu qui reſtaſſent dans leurs retranchements, & que tous les autres attirés par le profit qu'ils pourroient faire à piller & à ſaccager, ſe debanderent & s'eſcarterent juſqu'à s'eloigner de leur camp de pluſieurs journées. On dit que dans ces courſes ils ruinerent le Ville de Panope, qu'ils ſaccagerent celle de Lebadie, & qu'ils pillerent le Temple où l'on rendoit les Oracles, ſans qu'ils en euſſent receu

Grand inconvenient de la multitude des Chefs dans une armée.

l'ordre d'aucun de leurs Generaux.

Sylla, donc tres affligé, & au dernier desespoir de voir perir à ses yeux ces Villes, prit le parti de ne donner aucun repos à ses Troupes, & de les obliger de travailler sans cesse à destourner les eaux du Cephise, & à creuser de grands fossés, ne donnant aucune exemption à personne, & se rendant lui-mesme assidu Inspecteur du travail pour punir severement ceux qui se relaschoient, afin que rebutés d'une si grande fatigue, ils préferassent à ce travail le hazard d'un combat. Ce qui arriva comme il l'avoit préveu, car après avoir travaillé trois jours, comme Sylla passoit à son ordinaire pour visiter les travaux, ils se mirent tous à luy crier qu'il les menast aux Ennemis. Sylla leur respondit, *que c'estoit là le discours des gens qui demandoient bien moins à combattre, qu'à ne plus travailler ; que si vous avés veritablement envie d'en venir aux mains*, adjouta-t'il, *prenés tout à l'heure vos armes, & allés occuper ce poste.* En disant ces mots, il leur monstra un endroit qui estoit anciennement la Citadelle des Parapotamiens, & qui, la Ville ayant esté destruite, n'estoit plus qu'une cime de Montagne pleine

Adresse de Sylla pour resoudre ses gens à donner la bataille.

Discours de Sylla à ses troupes qui demandent la bataille.

Afin que rebutés d'une si grande fatigue.] Dans le texte au lieu de διὰ τῶν πόνων, le genie de la langue Grecque veut qu'on lise διὰ τὸν πόνον. Et c'est ainsi qu'on lit dans un Mſ.

Que c'estoit là le discours des gens qui demandoient bien moins à combattre, qu'à ne plus travailler.] Il s'est glissé dans le texte une faute considerable, car que signifie ἔργον εἶναι τὸν πόλεμον. Il est impossible d'y trouver aucun sens. J'ay suivi la leçon que presente un Mſ. ἔφησεν εἶναι τὸν λόγον, *il respondit que c'estoit là le discours, &c.*

de rochers, tres escarpée, & separée du mont Edylium par le fleuve Assus, qui coule entre deux, & qui au pied mesme de la Montagne se jettant dans le Cephise & devenu plus rapide par cette jonction, rend cette cime un poste tres fort & tres seur pour y asseoir un camp. Sylla voyant donc que les Chalcaspides des Ennemis marchoient pour l'occuper, voulut les prévenir & s'en saisir le premier, comme il fit par la grande diligence, & par la bonne volonté de ses Troupes.

Troupes armées de bucliers d'airain.

Archelaüs se voyant prevenu, tourna contre Cheronée. Quelques Cheronéens, qui servoient dans l'armée de Sylla, prierent ce General de ne pas abandonner leur Ville. Sylla y envoya un Tribun de Soldats, nommé Gabinius avec une Legion, & envoya avec eux ces Cheronéens, qui firent tous leurs efforts pour arriver à Cheronée avant Gabinius, mais qui ne purent y reüssir, tant ce Tribun se monstra plus ardent & plus affectionné à sauver leur Ville, que ceux mesme qui avoient besoin d'estre sauvés. L'historien Juba escrit que ce ne fut pas Gabinius qu'on envoya, mais Hirtius. Quoy qu'il en soit, nostre Ville eschappa ainsi à ce danger qui la menaça de fort prés.

Sylla envoie à Cheronée le Tribun Gabinius avec une legion.

L'Historien Juba.

Cependant & du temple de Lebadie & de l'antre de Trophonius il arrivoit tous les jours aux Romains des bruits avantageux, & des propheties qui promettoient de grandes victoires.

Propheties qui arrivent tous les jours du temple de Lebadie & de l'antre de Trophonius.

Les habitants du pays racontent beaucoup de choses sur ces propheties, mais Sylla dans le dixiéme livre de ses memoires, se contente d'escrire qu'un certain Titus Quinctius, homme des plus considerables entre ceux qui negocioient en Grece, le vint trouver après qu'il eut gagné la bataille de Cheronée, & lui annonça que Trophonius lui predisoit une autre bataille, & une autre victoire dans le mesme endroit en tres peu de jours. Qu'après celui-là il en vint un autre, nommé Salvenius, qui estoit Soldat dans son armée, & qui lui vint annoncer de la part du Dieu, le succès qu'auroient ses affaires en Italie; que l'un & l'autre disoient qu'ils ne parloient qu'après la voix Divine, & ils s'accordoient tous deux, en ce qu'ils rapportoient, que la figure qu'ils avoient veüe, & qui leur avoit parlé, ressembloit parfaitement en grandeur, beauté & majesté, à celle de Jupiter Olympien.

Deux hommes l'un après l'autre rapportent à Sylla chacun une Prophetie de Trophonius.

Après que Sylla eut passé le fleuve d'Assus, il alla camper au pied du mont Edylium vis-à-vis d'Archelaüs, qui avoit placé son camp, & s'estoit retranché entre le mont Edylium & le mont Acontium, près d'un lieu appellé les *Assiens*. L'endroit où il campa est encore aujourd'huy appellé de son nom *Archelaüs*. Sylla se tint là un jour entier, & le lendemain, laissant dans ce nouveau camp Murena avec une Legion & deux Cohortes pour harceler l'ennemi,

Sylla passe l'Assus & va camper au pied du mont Edylium.

Archelaüs, le Camp de ce General.

qui eſtoit en deſordre, il alla ſur le bord du Cephiſe offrir un ſacrifice; ce ſacrifice fini, il alla à Cheronée pour y prendre les troupes qui y eſtoient, & pour reconnoiſtre le lieu appellé *Thurium*, que les Ennemis avoient occupé. C'eſt une croupe de montagne fort rude, & qui finit en pointe comme une pomme de pin, c'eſt pourquoy nous l'appellons *Orthopagus*. Au pied de cette montagne coule un ruiſſeau appellé *Morion*, & ſur ce ruiſſeau eſt le Temple d'Apollon Thurien. Ce Dieu a eu le nom de *Thurien*, de Thyro mere de Charon, qui mena une colonie à Cheronée. D'autres diſent que la Geniſſe, qu'Apollon Pythien ordonna à Cadmus de prendre pour guide, ſe preſenta à lui en ce lieu-là, & que delà ce lieu eut le nom de Thurium, car les Pheniciens appellent une Geniſſe *Thor*.

Sylla va offrir un ſacrifice ſur le bord du Cephiſe.

Situation du poſte appellé Thurium.

C'eſt-à-dire, tertre pointu, elevé.

Quand Sylla fut à la veuë de Cheronée, le Tribun, qu'il y avoit envoyé pour la deffendre, ſortit au devant de lui à la teſte de ſes troupes, portant à la main une couronne de Laurier. Il leur fit un tres bon accueil, & les exhorta à monſtrer leur courage dans l'occaſion qui alloit bientoſt s'offrir. Comme il leur parloit, Homoloichus & Anaxidamus, deux hommes de Cheronée, vinrent à lui, & lui promirent de chaſſer les ennemis du poſte de Thurium, s'il vouloit leur donner un petit nombre de Soldats choiſis, car il y avoit un ſentier inconnu

Deux Cheronéens s'offrent pour aller gagner la cime de Thurium, avec un petit nombre de ſoldats choiſis.

aux Barbares, qui du lieu appellé Petrochus, passant prés du Temple des Muses, menoit à la cime de Thurium, qu'estant arrivés par ce sentier à cette pointe, ils tomberoient delà facilement sur les Barbares, & les accableroient de pierres, ou les forceroient à descendre dans la plaine.

Sur le bon tesmoignage que Gabinius rendit de la fidelité & du courage de ces deux hommes de Cheronée, Sylla leur donna des Soldats, & leur commanda d'executer leur entreprise, & cependant il mit son armée en bataille, & partagea sa Cavallerie à ses deux ailes, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Murena. Gallus & Hortensius ses Lieutenants, estoient à la queuë avec un corps de reserve, & occupoient les costeaux pour empescher que les ennemis ne vinssent les prendre par les derrieres; car on les voyoit desja qui commençoient à déployer leur Cavalerie & leur Infanterie legere, & à les estendre pour mener une pointe par un long circuit par le derriere, & les envelopper.

Ordre de bataille de Sylla.

Dans ce moment ces deux hommes de Cheronée, à qui Sylla avoit donné Hirtius pour Capitaine avec quelques soldats, & qui, sans que les ennemis s'en apperceussent, avoient

Hirtius conduit par les deux hommes de Cheronée gagne la cime de Thurium.

Gallus & Hortensius ses Lieutenants.] Le Ms. de la Bibliotheque de St. Germain, met *Galba* au lieu de *Gallus*. Je croi qu'il faut lire *Balbus*,

gagné

gagné la cime de Thurium, s'estant montrés sur les hauteurs, les Barbares effrayés & troublés prirent la fuite, & se tuerent les uns les autres pour la plufpart. Car n'osant pas faire ferme, & fuyant en foule par le penchant de la montagne, ils tomboient sur les pointes de leurs piques, & se poussant les uns les autres ils se precipitoient devant l'ennemi qui fondoit sur eux de dessus le costeau, les chassoit l'espée dans les reins, & perçoit ceux qu'il trouvoit descouverts, de maniere qu'il perit environ trois mille hommes sur la montagne. De tous ceux qui se sauverent, les uns tomberent entre les mains de Murena, qui estant desja en bataille, à son aile gauche marcha contre eux & les tailla en pieces. Les autres, qui purent gagner leur Camp, se jetterent avec tant de precipitation & de confusion dans le corps de bataille où estoit leur Infanterie, qu'ils y semerent le trouble & la frayeur, & firent perdre par-là à leurs Generaux un temps considerable, pour reparer le mal, ce qui fut une des principales causes de leur deffaite. Car Sylla profitant de ce desordre, mena contre eux son aile droite si vivement, que franchissant avec une extréme rapidité l'espace qui separoit les deux armées, il empescha l'action des chariots armés de faulx. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne l'impetuosité & la roi-

Desordre des Barbares qui se precipitent devant l'ennemi.

Leur deffaite achevée par Sylla.

Action des chariots empeschée par le defaut d'espace.

Qui donne l'impetuosité & la roideur à leur mouvement.] Dans

deur à leur mouvement, au lieu qu'un espace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carriere, les rend inutiles & sans action, comme les fléches d'un arc, dont la détente est trop courte. C'est ce que les Barbares esprouverent en cette occasion; leurs premiers chariots partirent si laschement, & donnerent si mollement, que les Romains les repoussant sans peine avec un grand bruit & de grandes risées, en demandoient d'autres, comme cela se voit ordinairement à Rome dans les courses des Chars qu'on fait dans le Cirque.

Choc des deux corps de bataille.

Un moment aprés, les deux corps de bataille se choquent; les Barbares presentent leurs longues piques, & se tiennent bien serrés, leurs boucliers joints, afin qu'on ne puisse les rompre, & les Romains jettent là leurs épieux, & l'espée à la main ils escartent leurs piques pour les joindre plustost, & pour descharger sur eux leur premiere furie. Ce qui augmentoit leur animosité, c'est qu'ils voyoient aux premiers rangs quinze mille esclaves, que les Generaux du Roy leur avoient desbauches en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placés avec l'Infanterie pesamment armée. Surquoy un Centurion Romain dit fort plaisamment, *que ce n'estoit qu'aux festes des Saturnales que l'on voyoit les esclaves jouir des privileges des libres.* Mais ces es-

Quinze mille esclaves Romains desbauchés par les Barbares & placés aux premiers rangs de la bataille.

Bon mot du Centurion sur ces esclaves,

le Manuscript de la Bibliotheque de Saint Germain on lit, ῥύμην, au lieu de ῥώμην.

Que ce n'estoit qu'aux Festes

claves contre leur naturel eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soustinrent le choc de l'Infanterie Romaine sans bransler. Leurs bataillons estoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir, ni les faire reculer jusqu'à ce que l'Infanterie legere, qui estoit à la seconde ligne, les eust mis en desordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à coups de pierres qu'elle jettoit avec ses frondes, & qu'elle les eust contraints de plier.

La valeur de ces esclaves Romains.

Archelaüs menant son aile droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius lascha les bandes qu'il avoit avec lui pour le prendre en flanc; ce que voyant Archelaüs, il fit promptement tourner teste à deux mille chevaux qu'il amenoit. Hortensius, qui alloit estre accablé par ce gros corps de Cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, se sentant trop esloigné du corps de bataille, & sur le point d'estre enveloppé. Sylla avec quelques troupes de son aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussiere que ces troupes éleverent, Archelaüs jugea ce qui en estoit, laissant donc là Hortensius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, esperant d'avoir bon marché de cette

des Saturnales que l'on voyoit les esclaves joüir des privileges des libres.] Ce Centurion parle ainsi pour faire entendre qu'il n'estoit pas permis à ces esclaves de se mesler avec les troupes, car les esclaves ne pouvoient porter les armes, ni faire aucune fonction de soldats, cela n'appartenoit qu'aux libres.

aile droite qu'il trouveroit ſans Chef.

En meſme temps Taxile mena contre Murena ſes Chalcaſpides, de ſorte que des deux coſtés il s'éleve en meſme temps de grands cris qui font retentir toutes les montagnes voiſines. A ce bruit Sylla s'arreſte, ne ſçachant à qui il devoit pluſtoſt courir. Enfin il jugea qu'il eſtoit plus expedient de retourner au poſte qu'il avoit quitté, & d'aller ſouſtenir ſon aile droite. Il envoya donc Hortenſius au ſecours de Murena avec quatre Cohortes, & prenant la cinquieme avec lui, il vola à ſon aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archelaüs avec un égal avantage. Mais dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la preſence de ſon General, renverſa les troupes d'Archelaüs, les mit en déroute, & les pourſuivit comme elles fuyoient vers le fleuve & la montagne d'Acontium.

Après ce grand ſuccès il ne perdit pas un moment, & marcha au ſecours de Murena, & trouvant qu'il avoit auſſi vaincu de ſon coſté, & deffait Taxile, il ſe joignit à lui, & ils pourſuivirent enſemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en pieces, comme ils couroient pour gagner leur Camp, de ſorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en ſauva que dix mille, qui s'enfuïrent de viſteſſe à la ville de Chalcis. Et Sylla eſcrit que de ſon coſté il ne manqua que qua-

Victoire complete de Sylla.

torze hommes, & que mesme de ces quatorze il en revint deux sur le soir. C'est pourquoy sur les trophées qu'il érigea, il fit graver, *A Mars*, *à la Victoire*, *& à Venus*, pour marquer qu'il n'avoit pas moins remporté ces grands avantages par la faveur de la Fortune, que par sa grande capacité, par sa force, & par la valeur de ses troupes. Car il dressa deux trophées, le premier, qui fut celui du combat gagné dans la plaine, il le dressa dans l'endroit où Archelaüs avoit commencé à plier, & à fuïr jusques sur les bords du Molus ; & il dressa l'autre sur le sommet du Thurium, que l'on avoit si heureusement gagné en tournant les Barbares, & sur ce trophée il estoit marqué en lettres Grecques, *A la valeur d'Homoloichus*, *& d'Anaxidamus.*

Sylla gagne la bataille de Cheronée, sans avoir perdu que douze hommes.

Inscription que Sylla met aux trophées qu'il érigea.

Car Venus estoit la mesme que la Fortune.

Autre trophée que Sylla érige pour immortaliser les deux hommes de Cheronée.

Pour celebrer une si grande victoire, il donna à Thebes des jeux de Musique près de la fontaine d'Oedipe, où il fit dresser un grand theatre, & il fit venir des villes Grecques voisines les Juges pour distribuer les prix, car il avoit une haine implacable contre les Thebains. Il leur osta mesme la moitié de leur territoire,

Sylla donna à Thebes des jeux de Musique, où les Poëtes & les Musiciens disputoient des prix.

Il oste aux Thebains la moitié de

Près de la fontaine d'Oedipe.] Pausanias nous apprend que cette fontaine fut appellée, *la fontaine d'Oedipe*, parce que ce fut dans ses eaux qu'Oedipe lava le sang dont il estoit couvert après avoir tué son pere.

Car il avoit une haine implacable contre les Thebains.] Plutarque adjouste ceci pour rendre raison de ce qu'il vient de dire, que Sylla fit venir des villes voisines les Juges des prix des Jeux qu'il donnoit à Thebes. Naturellement il devoit prendre ces Juges dans Thebes mesme, mais

leur territoire, & le consacre à Apollon Pythien.

qu'il consacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs Temples.

Il apprend que L. Valerius Flaccus nommé Consul vient avec une grosse armée.

Ces jeux estoient à peine finis, qu'il apprit que Lucius Valerius Flaccus, qui estoit du parti contraire, avoit esté nommé Consul, & qu'il traversoit desja la mer d'Ionie avec une armee, en apparence contre Mithridate, & en effect contre lui-mesme. C'est pourquoy il se mit en marche sans differer vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais estant arrivé à la ville de Melitée, il lui vint de tous costes des nouvelles que tous les lieux, qu'il venoit de laisser derriere, estoient saccagés par une autre armée du Roy plus forte & plus nombreuse que la premiere. Car Dorylaüs, arrivé à la ville de Chalcis avec une grosse flotte, sur laquelle il menoit quatre-vingt mille hommes de debarquement les mieux équippés, les plus aguerris, & les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'estoit jetté dans la Beotie, & s'estoit emparé de tout le pays pour attirer Sylla à une bataille. Il ne daigniot pas écouter les raisons d'Archelaüs, qui vouloit l'en empescher, & qui pour cet effect lui faisoit le detail de la bataille qu'il venoit de perdre, en lui insinuant que ce

Il marche en Thessalie pour aller au devant de lui.

Ville de la Phthiotide. D'autres ont leu d'Elatée, qui est dans la Phocide.

Une nouvelle armée du Roy arrive en Beotie, sous la conduite de Dorylaüs.

Archelaüs veut empescher Dorylaüs d'en venir à une bataille.

la haine, qu'il avoit pour les Thebains, le porta à leur faire cet affront, en leur marquant par-là qu'il les trouvoit trop grossiers pour bien juger de la Poësie & de la Musique.

n'estoit pas sans quelque trahison secrette, que tant de milliers d'hommes avoient esté deffaits.

Cependant Sylla ayant promptement rebroussé chemin, fit bien-tost connoistre à Dorylaüs qu'Archelaüs estoit un homme sage qui lui donnoit un fort bon conseil, & qu'il connoissoit la valeur des Romains par sa propre experience. Car Dorylaüs ayant voulu taster Sylla par quelques legeres escarmouches près du Mont Tilphossion, fut tout le premier qui soustint qu'on ne devoit pas hazarder la bataille, & qu'il falloit traisner la guerre en longueur, & miner & consumer les Romains par la grande despense. Malgré cette resolution, la belle plaine d'Orchomene, où ils estoient campés, ralluma en quelque sorte le courage d'Archelaüs, lui paroissant tres-commode, & tres-propre pour faire combattre des gens superieurs en Cavalerie. Car de toutes les plaines de la Beotie, la plus belle & la plus grande, c'est celle qui commence aux portes d'Orchomene. C'est une campagne toute rase sans aucun ar-

Sylla qui estoit arrivé en Thessalie rebrousse chemin pour marcher contre Dorylaüs.

Dorylaüs après avoir tasté Sylla, perd l'envie de combattre.

La belle plaine d'Orchomene tenta Archelaüs.

Plaine d'Orchomene.

Près du Mont Tilphossion.] Strabon dans son IX. Liv. parle de la ville de Tilphosium & d'une montagne du mesme nom, qui estoit près de la ville d'Alalcomene. Il dit que cette montagne est un lieu tres-fort & qu'au pied est la fontaine Tilphosa & le tombeau de Tiresias qui mourut là dans sa fuite. Et cette derniere particularité, pour dire cela en passant, est expliquée par Pausanias, qui rapporte que Tiresias s'enfuyant avec les Thebains, obligés par les Epigones de quitter la ville pour se retirer sur cette Montagne, & estant accablé de lassitude & de soif, voulut se desalterer dans cette fontaine, & mourut en beuvant. On dressa son tombeau sur le lieu mesme.

bre, qui s'estend jusqu'aux marais où se va perdre le fleuve Melas, qui, naissant près des murailles d'Orchomene, est de tous les fleuves de la Grece le seul profond & navigable dès sa source. D'ailleurs il s'enfle & grossit considerablement vers le solstice d'Esté de mesme que le Nil, & il produit beaucoup de plantes semblables à celles que le Nil produit en Egypte, excepté qu'elles sont maigres, qu'elles ne profitent point, & qu'elles ne portent point de fruit. Il n'a pas beaucoup de cours, car la plus grande partie se jette incontinent dans des estangs marescageux & qui n'ont point de descharge, & le reste se mesle un peu plus loin avec les eaux du Cephise, justement dans l'endroit où naissent les plus belles cannes dont on fait les flustes.

Le fleuve Melas semblable au Nil.

Justement dans l'endroit où naissent les plus belles cannes dont on fait les flustes.] Dans la vie de Lysandre Plutarque en parlant de ce mesme endroit, dit que c'est là où naissoient les cannes dont on faisoit les javelots. Et icy il dit qu'il y naissoit les plus belles cannes ou roseaux dont on faisoit les flustes ou chalumeaux. A ce dernier passage s'accorde ce que Strabon escrit dans son IX. Liv. & ce qu'il dit sert mesme à esclaircir cet endroit de Plutarque. *On pretend*, dit-il, *que près de la ville d'Orchomene la terre s'entr'ouvrit & receut le fleuve Melas, qui courant par les terres d'Haliarte y fait un grand Lac ou Marais, qui produit les cannes dont on fait les flustes,* ou les chalumeaux, *& que ce fleuve est perdu, soit que cette fondriere l'ait dissipé en lui ouvrant des conduits sousterrains, soit que ce Lac & ces Marais, qui sont près d'Haliarte, l'ayent entierement absorbé.* Ce Lac est le mesme qu'il appelle plus bas, *Lac Copaide*, & qu'il dit que Plutarque nomme Cephiside, à cause du fleuve Cephise qui y mesle ses eaux, comme Plutarque le dit icy. Et il repete encore que ce Lac produit les cannes propres à faire des flustes. Voilà

Les

Les deux armées estant donc campées assés près l'une de l'autre, Archelaüs se tint en repos sans rien tenter ; mais Sylla fit creuser des fossés de costé & d'autre dans la plaine pour oster à ses ennemis l'avantage de cette campagne ouverte & propre à faire jouer la Cavalerie, & pour les esloigner vers les marais. Ce que les Barbares ne voulant pas souffrir, dès que leurs Generaux les eurent laschés, ils coururent à toute bride sur les travailleurs, les dissiperent, & mirent en fuite les troupes qui les soustenoient. Sylla voyant cette deroute, descendit promptement de cheval, & saisissant une de ses Enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuyards à qui il crioit : *Pour moy, Romains, il m'est glorieux de mourir icy, mais pour vous quand on vous demandera en quel endroit vous avés abandonné vostre General, souvenés-vous de respondre que c'est à Orchomene.*

Sylla fait creuser des fossés pour rendre la plaine inutile aux ennemis.

Mot de Sylla pour ranimer ses soldats.

Ces paroles leur firent tant de honte, qu'ils se rallierent, & deux Cohortes de l'aile droite estant venuës à leur secours, Sylla les remena à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archelaüs. Après quoy Sylla les retira un peu en arriere, & les ayant fait repaistre, il leur fit recommencer les

là donc deux endroits où Strabon parle de ces cannes pour les chalumeaux, & nulle part il ne fait mention de celles dont Plutarque nous parle dans la vie de Lysandre, & dont on faisoit les javelots. S'il y avoit de ces deux sortes de cannes, comment Strabon a-t-il oublié ces dernieres ?

tranchées, dont il vouloit environner le Camp de l'ennemi. Mais les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant. Là fut tué Diogene, fils de la femme d'Archelaüs, combattant à l'aile droite, & se distinguant avec la derniere valeur. Leurs Archers vivement poussés, & n'ayant point d'espace libre pour se servir de leurs arcs, prenoient à pleines mains toutes leurs fléches au lieu d'espées, & tuoient plusieurs Romains. Mais enfin ils furent poussés & renfermés dans leur Camp, où ils passerent la nuit dans une extréme desolation à cause de leurs morts & de leurs blessés, qui estoient en fort grand nombre.

Diogene fils de la femme d'Archelaüs est tué dans ce combat.

Le lendemain à la pointe du jour Sylla ramena ses troupes vers le Camp ennemi pour continuer ses tranchées, & tombant sur ceux qui estoient sortis pour escarmoucher, & pour chasser les travailleurs, il les chargea si rudement qu'il les mit en fuite. Ceux-cy jetterent l'effroy parmi ceux qui estoient restés dans le Camp, de sorte que personne n'osant y demeurer pour faire ferme, Sylla y entra pesle mesle avec les fuyards, & s'en rendit maistre. Dans un moment les marais furent rougis de sang, & le Lac rempli de morts, de sorte qu'encore aujourd'hui on y trouve des arcs, des casques, & des morceaux de cuirasse, des espées & autres armes des Barbares, enfoncées dans la bourbe, quoyqu'il y ait près de deux cents ans que ce

Sylla gagne le combat d'Orchomene.

combat fut donné. Et voilà comme les choses se passerent à Cheronée, & à Orchomene.

Injustices & cruautes que Cinna & Carbon Consuls l'année qui suivit la bataille de Cheronée, exercerent dans Rome.

Cependant Cinna & Carbon traitoient à Rome les plus gens de bien & les personnages les plus considerables avec toute sorte d'injustice & de cruauté. La pluspart, pour fuïr cette tyrannie insupportable, prirent le parti de se retirer dans le Camp de Sylla, comme dans un port de salut, tellement qu'en peu de temps Sylla eut autour de lui comme une espece de Senat. Sa femme Metella, s'estant derobée à grand' peine avec ses enfants, vint lui annoncer que ses ennemis avoient bruslé sa maison & ses terres, & le prier d'aller secourir promptement ceux qui estoient restés dans Rome, & qui alloient encore estre les victimes de cette fureur.

Metella se derobe & vient trouver Sylla, pour lui apprendre que ses ennemis ont bruslé sa maison & ses terres.

Embarras de Sylla sur cette nouvelle.

Ces nouvelles ouïes, Sylla ne sçavoit à quoy se determiner, car d'un costé il ne pouvoit consentir à delaisser sa patrie dans le pitoyable estat où elle estoit reduite, & de l'autre il ne pouvoit se resoudre à partir, & à laisser imparfaite une aussi grande & aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il estoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un Marchand de Delium, nommé Archelaüs, qui venoit lui parler en secret de la part du General Archelaüs, & lui donner quelque esperance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hasta d'aller s'aboucher avec ce General.

Archelaüs Marchand de Delium vient trouver Sylla.

Entreveuë de Sylla & d'Arche-

Leur entreveuë se passa sur le rivage de la

laüs près de Delium sur l'Euripe.

mer près de la petite ville de Delium, où Apollon a un Temple celebre. Archelaüs parla le premier, & proposa à Sylla, *d'abandonner l'Asie & le Pont, & de s'en retourner promptement calmer la guerre civile, qui estoit allumée à Rome*, lui offrant pour cet effect de la part du Roy argent, vaisseaux, & troupes. Sylla, prenant ensuite la parole, lui proposa *de quitter le parti de Mithridate, de se faire Roy en sa place en devenant l'Allié des Romains, & de lui livrer actuellement tous les vaisseaux, qu'il avoit en sa puissance.* Et comme Archelaüs paroissoit detester cette horrible trahison, Sylla continuant lui dit : *Archelaüs, toy qui és Cappadocien, & l'esclave, ou si tu veux, l'ami d'un Roy barbare, tu ne peux seulement entendre une proposition honteuse, qui seroit suivie de tant de biens. Et à moy, qui suis Capitaine General des Romains, à moy Sylla, tu oses me proposer une trahison, comme si tu n'estois pas cet Archelaüs qui as pris la fuite à Cheronée avec une poignée d'hommes, reste malheureux de six vingt mille combattants, & qui t'és tenu deux jours caché dans les marais d'Orchomene, content de deffendre la Beotie & de la rendre inaccessible par les monceaux de tes morts, dont ses campagnes sont semées.*

Proposition qu'Archelaüs fait à Sylla.

Celle que Sylla fait à Archelaüs.

Belle response de Sylla sur le refus d'Archelaüs.

Après cette response, Archelaüs changea de ton, & s'humiliant profondement, il le pria de finir cette guerre, & d'accorder la paix à Mithridate, à quoy Sylla voulut bien consentir. La paix fut donc concluë aux conditions suivantes : *Que Mithridate renonceroit à l'Asie, & à la*

Conditions de la paix que Sylla ac-

Paphlagonie ; qu'il cederoit la Bithynie à Nicomede, & la Cappadoce à Ariorbarzane ; qu'il payeroit aux Romains pour les frais de la guerre deux mille talents, & qu'il livreroit aux Romains soixante-dix Galeres armees avec tout leur équipage ; & que Sylla de son costé asseureroit à Mithridate le reste de ses Estats, & le feroit declarer ami & allié du Peuple Romain. *corde à Mithridate.* *Six millions.*

Toutes ces conditions estant reglées & acceptées, Sylla se retira, & prit son chemin par la Thessalie & la Macedoine vers l'Hellespont, menant avec lui Archelaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneurs, jusques-là qu'Archelaüs estant tombé dangereusement malade à Larisse, il y sejourna, & eut de lui le mesme soin qu'il auroit pû avoir de quelqu'un de ses principaux Officiers, ou mesme de ses Collegues. Cela donna sujet de calomnier sa bataille de Cheronée, comme n'ayant pas esté gagnée bien nettement. Et ce qui augmenta beaucoup ce soupçon, c'est qu'ayant rendu tous les prisonniers, qui estoient amis de Mithridate, il fit mourir par un breuvage empoisonné le seul Tyran Aristion, parce qu'il estoit ennemi capital d'Archelaüs. Enfin ce qui le confirma, ce furent les dix mille arpents de terre qu'il donna à ce Cap-

Soins que Sylla prend d'Archelaüs tombé malade à Larisse.

Sylla donne lieu de calomnier sa bataille de Cheronée.

Il fait mourir par un breuvage le Tyran Aristion.

Cela donna sujet de calomnier sa bataille de Cheronée, comme n'ayant pas esté gagnée bien nettement.] Car tous ces esgards, que Sylla avoit pour Archelaüs, & tout ce qu'il fit pour lui, on les prenoit pour autant de marques de la reconnoissance qu'il avoit de ce que ce Cappadocien avoit trahi son Maistre pour lui faciliter ce grand succés.

Il donne à Archelaüs dix mille arpents de terre dans l'Eubée.

padocien dans l'Eubée, & le titre d'Ami & d'Allié du Peuple Romain, dont il l'honora. Mais Sylla dans ses Memoires se justifie de tous ces reproches.

Ambassadeurs de Mithridate pour la ratification du Traité.

Pendant qu'il estoit à Larisse il receut les Ambassadeurs de Mithridate, qui venoient lui declarer que leur Maistre acceptoit & ratifioit tous les autres articles du Traité, mais qu'il le prioit de ne pas lui oster la Paphlagonie, & que pour celui des soixante-dix Galeres, il ne pouvoit en aucune façon le passer. Sylla choqué de ce refus, leur respondit d'un ton de colere : *Que dites-vous ? quoy, Mithridate veut retenir la Paphlagonie, & refuse de remettre les vaisseaux que je lui ay demandés, lui que je croyois qui viendroit me remercier à genoux si je lui laissois seulement sa main droite, avec laquelle il a tué tant de Romains ? Je suis seur qu'il changera de langage dès que je seray passé en Asie. Presentement qu'il tient sa Cour à Pergame, qu'il fasse là tranquillement ses projets pour une guerre qu'il n'a pas veuë.*

Fierté avec laquelle Sylla parla aux Ambassadeurs de Mithridate, qui contestoit quelques articles du Traité de Paix.

Archelaüs adoucit Sylla, & le prie de le depescher vers Mithridate, ce qu'il obtient.

Les Ambassadeurs, effrayés de cette responſe, ne repartirent pas une seule parole, mais Archelaüs se mit à prier Sylla, & à le conjurer d'adoucir sa colere en lui prenant la main droite qu'il arrosoit de ses larmes. Enfin il lui per-

Qu'il fasse là tranquillement ses projets pour une guerre qu'il n'a pas veuë.] C'est un reproche tres-sanglant. Sylla veut lui faire entendre que s'il avoit veu cette guerre de ses propres yeux, & qu'il se fust trouvé à ces batailles, il passeroit des articles encore plus onereux.

ſuada de l'envoyer vers Mithridate, l'aſſeurant qu'il le porteroit à conſentir à tous ces articles, ou, s'il ne pouvoit l'obtenir, qu'il ſe tuëroit lui-meſme de ſa propre main. Sur cette promeſſe Sylla le depeſcha, & ſans perdre un moment il ſe jetta avec ſon armée dans la Medique, où il fit le degaſt, & retourna enſuite dans la Macedoine.

Contrée de la Thrace dans la Pœonie.

Archelaüs de retour le joignit près de la ville de Philippes, & lui rapporta que tout iroit bien, mais que le Roy Mithridate deſiroit ardemment d'avoir avec lui une conference. Ce qui lui faiſoit ſouhaiter cette entreveuë, c'eſtoit Fimbria, qui ayant tué le Conſul Flaccus, un des Chefs de la faction contraire, & deffait quelques Generaux de Mithridate, s'avançoit à grandes journées contre lui, ce que craignant Mithridate, il choiſit de faire amitié avec Sylla. Ils ſe rendirent tous deux à Dardane, dans le pays de la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cents Galeres, vingt mille hommes de pied, ſix mille chevaux, & bon nombre de chariots armés de faulx, & Sylla n'eſtoit accompagné que de quatre cohortes, & de deux cents chevaux. Mithridate eſtant allé au-devant de lui, & lui tendant la main, Sylla le previnт, & lui demanda s'il ne vouloit pas terminer la guerre aux conditions qu'Archelaüs avoit conſenties & acceptées. Comme le Roy gardoit le ſilence, Sylla continuant lui dit :

Archelaüs de retour rapporte à Sylla que Mithridate lui demande une entreveuë.

Raiſon de cette entreveuë.

Entreveuë de Sylla & de Mithridate à Dardane.

Noble confiance de Sylla.

C'est aux supplians à parler les premiers.

Mais sçavés-vous, Mithridate, que c'est aux Supplicants à parler les premiers, & que les victorieux n'ont qu'à escouter & a se taire? Et sur ce que Mithridate commença une longue apologie, taschant de rejetter la cause de cette guerre en partie sur les Dieux, & en partie sur les Romains, Sylla l'interrompant enfin lui dit : *J'avois souvent oüi dire que vous estiés un Harangueur tres-éloquent,*

Eloquence de Mithridate.

mais je vois aujourd'hui par mon experience que vous meritès cette reputation, puisque pour deguiser des actions si meschantes & si injustes, vous n'avés pas manqué de paroles, qui ont de la vray-semblance, & quelque couleur. Après quoy lui ayant fait le détail de toutes les inhumanités qu'il avoit commises, & l'en ayant convaincu, il lui demanda une seconde

Mithridate ratifie toutes les conditions.

fois s'il ne vouloit pas ratifier les conditions qu'Archelaüs avoit acceptées. Et Mithridate ayant respondu qu'il le vouloit, alors Sylla courut à lui, le salua, l'embrassa, & le baisa. Et lui presentant ensuite les Rois Ariobarzane & Nicomede, il les reconcilia avec lui.

Mithridate, après avoir livré les soixante-dix Galeres équipées, & cinq cents Archers, se rembarqua sur le Pont. Sylla sentoit bien que ce Traité de Paix desplaisoit fort à ses troupes, car elles ne pouvoient souffrir de voir que ce Roy, qui de tous les Rois estoit le plus mortel ennemi de Rome, & qui en un seul jour avoit

Mithridate avoit fait esgorger en un seul jour 150000. Romains.

fait esgorger cent cinquante mille Citoyens Romains respandus dans l'Asie, s'en retournoit chargé

chargé de richesses & de despouilles, & qu'il partoit tranquillement des Ports de l'Asie qu'il avoit pillée & chargée de tailles & d'imposts insupportables pendant quatre ans. Mais il se justifioit auprès d'elles en disant, qu'il n'avoit conclu ce Traité que parce qu'il n'avoit pas assés de forces pour faire la guerre en mesme temps contre Fimbria & contre Mithridate, s'ils s'estoient joints contre lui.

Raison que Sylla donne à ses troupes du Traité qu'il avoit fait.

Quelques jours après Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui estoit campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie, & ayant planté son Camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques sans armes, coururent saluer & embrasser les soldats de Sylla, & se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes. Fimbria, voyant ce changement dans ses troupes, & craignant Sylla comme un ennemi irreconciliable, dont il ne falloit attendre aucune merci, se tua lui-mesme. Sylla condamna l'Asie à payer en commun vingt mille talents, & outre cette imposition il foula extrémement les maisons des Particuliers, en les abandonnant à l'insolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chés eux, & qui vivoient à discretion comme dans des villes conquises. Car il ordonna qu'un hoste donneroit à chaque soldat logé chés lui, quatre pieces de quatre drachmes par jour, & qu'il lui donneroit à souper à lui

Fimbria se tuë lui-mesme.

Soixante millions.

Huit livres.

Vingt-cinq livres.

& à tous ses amis qu'il voudroit prier ; & que chaque Capitaine auroit par jour cinquante drachmes, & qu'outre cela, on lui donneroit une robe pour estre dans la maison, & une autre pour paroistre en public.

Sylla se fait initier aux grands Mysteres.

Apellicon de Teos.

Escrits d'Aristote & de Theophraste n'estoient pas encore fort connus du temps de Sylla.

Tyrannion le Grammairien.

Andronicus de Rhodes.

L'Asie ainsi chastiée, il partit d'Ephese avec tous ses vaisseaux, & le troisiéme jour il entra dans le port du Pirée. Là s'estant fait initier aux grands Mysteres, il prit pour lui la Bibliotheque d'Apellicon de Teos, où estoient la plus-part des Escrits d'Aristote & de Theophraste, qui n'estoient pas encore connus de beaucoup de gens. Et l'on dit que cette Bibliotheque ayant esté portée à Rome, le Grammairien Tyrannion en destourna une grande partie, & qu'Andronicus de Rhodes, ayant retiré de ses mains quelques-uns de ces Manuscripts, les mit en lumiere, & fit les Tables & les Sommaires que nous avons aujourd'hui. Car les anciens Peripateticiens ont bien esté des gens de beaucoup d'esprit & de grand sçavoir, mais ils n'avoient pas encore veu beaucoup de Traités d'Aristote ni de Theophraste, & ceux qu'ils avoient veus, n'estoient ni bien entiers, ni bien corrects, parce que la succession de Nelée de la ville de Scepsis, à qui Theophraste les avoit laissés par testament, tomba entre les mains de gens ignorants & grossiers, qui n'en firent aucun compte.

Theophraste avoit laissé ses Manuscripts & ceux d'Aristote à Nelée de Scepsis. Diogene Laerce nous a conservé son Testament, où ce legs est exprimé.

Pendant le sejour que Sylla fit à Athenes,

il lui vint aux pieds une douleur sourde accompagnée d'enflure & de pesanteur, que Strabon appelle, *le begayement de la goutte.* Cela l'obligea de se faire porter par mer à un lieu appellé *Ædepsus*, celebre par ses eaux chaudes, où il se baigna, s'amusant cependant, & passant les journées entieres à voir & à entendre les artisans de Bacchus, c'est-à-dire, les Musiciens, les Baladins, & les Joüeurs de Comedies. Un jour qu'il se promenoit sur le rivage de la mer, des Pescheurs vinrent lui presenter quelques poissons, qu'ils venoient de prendre, & qui estoient parfaitement beaux. Sylla, ravi de ce present, leur demanda, *d'où ils estoient.* Ils respondirent, *qu'ils estoient de la ville d'Alées. Eh quoy,* repartit Sylla, *reste-t-il encore quelque homme vivant de la ville d'Alées?* Car après la bataille d'Orchomene, en poursuivant les ennemis, il avoit ruiné trois villes de la Beotie, Anthedon, Larymne, & Alées. Cette parole fit une telle frayeur à ces pauvres Pescheurs, qu'ils demeurerent muets. Sylla s'en estant apperceu se prit à rire, & leur dit, *Allés-vous-en paix & aise, car vous estes venus avec des intercesseurs qui ne sont pas mauvais, & qui ne meritent pas qu'on les refuse.* Dès ce moment les Aléens reprirent courage, & pleins de con-

Le begayement de la goutte.

Sylla se baigne dans des eaux chaudes pour la goutte.

Histoire de quelques Pescheurs qui presentent des poissons à Sylla.

Il appelle ainsi les poissons dont ils lui avoient fait present.

De se faire porter par mer à un lieu appellé Ædepsus.] C'est ainsi qu'il faut lire, comme Xilander a corrigé, & non pas Adipsus, comme il y a dans le texte. Strabon parle des eaux chaudes d'Ædepsus. τά τε θερμὰ τὰ ἐν Αἰδηψῷ *Et les bains chauds qui sont à Ædepsus.* liv. 1.

fiance ils retournerent dans leur ville.

Sylla traversa la Thessalie, & la Macedoine, & descendit vers la mer, à dessein de s'embarquer à Dyrrachium pour passer à Brunduse avec une flotte de douze cents vaisseaux. La ville d'Apollonie est asses voisine de Dyrrachium; près de ses murailles sur les bords de l'Anas, il y a un espace de terre appellé *Nymphæum*, parce qu'il est consacré aux Nymphes. Là au milieu d'une Campagne toute verte, &

Anas, ou Anius, fleuve d'Epire au dessous d'Apollonie.

Près de ses murailles sur les bords de l'Anas, il y a un espace de terre appellé Nymphæum, *&c.*] Dion a fort bien descrit cet endroit dans le Liv. XLI. *Apollonie colonie de Corinthe*, dit-il, *est fort bien située, tant pour la terre que pour la mer & pour les rivieres. Et ce que j'y ay le plus admiré, c'est que du fleuve Anas il sort continuellement des sources de feu qui ne se répand point aux environs, & qui ne brusle pas les lieux où il coule, & ne les desseche pas mesme. Au contraire tout cet endroit est plein d'herbes, d'arbres & de plantes qui viennent fort bien, & que les pluyes nourrissent & font croistre. C'est pourquoy on appelle ce lieu là Nymphæum.* Il adjouste une plaisante sorte d'Oracle qui se rendoit en ce lieu-là: celui qui consultoit l'Oracle prenoit de l'encens, & après avoir fait ses prieres, il jettoit cet encens dans le feu en le priant d'y porter ses vœux. Si l'on devoit obtenir ce que l'on souhaitoit, l'encens, que l'on jettoit, estoit d'abord embrasé, & si par hazard il ne tomboit pas dans le feu, ce feu le poursuivoit & le consumoit; & si on ne devoit pas l'obtenir, l'encens n'approchoit point du feu, & quand il tomboit mesme au milieu de la flamme, il s'en retiroit & la fuyoit. Cela arrivoit de mesme sur tout ce qu'on pouvoit demander, excepté sur la mort & sur le mariage; car sur ces deux articles il n'estoit permis à personne de rien demander. Elien dans son histoire diverse, a fait aussi une description tres-élegante de cet endroit; & Strabon en parle dans son VII. Liv. où il dit que ce *Nymphæum* est une roche, d'où il sort du feu, & au-dessous de laquelle coulent des sources de bitume embrasé, le terroir estant d'un bitume ardent. Tout auprès est un tertre où il y a une mine de metal, & tout celui qu'on en tire est reparé avec le temps, toute la terre estant convertie en bitume.

de plusieurs prairies charmantes, on voit continuellement sortir par-cy par-là des fontaines de feu, qui n'endommage nullement les arbres, ni les plantes. On dit que ce fut là qu'on surprit un Satyre endormi, qui estoit tel que les Peintres & les Sculpteurs nous les representent. On le mena à Sylla, & interrogé par plusieurs truchements qui il estoit, il respondit avec beaucoup de peine, mais il ne prononça aucune parole articulée que l'on pust entendre, sa voix n'estoit qu'un hurlement rude & sauvage qui tenoit beaucoup du hennissement du cheval, & du cri du bouc. Sylla estonné le fit oster de sa presence comme un monstre, qu'on ne pouvoit voir sans horreur.

Des fontaines de feu près d'Apollonie.

Satyre mené à Sylla.

La voix de ce Satyre, quelle.

Comme il fut sur le point d'embarquer ses troupes pour passer à Brunduse, il commença à craindre que ses soldats, dès qu'ils seroient arrivés en Italie, ne se debandassent, & ne se retirassent chacun dans leur ville. Mais ils vinrent tous d'eux-mesmes s'engager de nouveau, & lui promettre avec serment qu'ils ne le quitteroient point, & qu'ils ne commettroient vo-

On dit que ce fut là qu'on surprit un Satyre endormi, qui estoit tel que les Peintres & les Sculpteurs nous les representent, il fut mené à Sylla.] C'est une pure fable. La nature ne fait point de ces monstres. Il est arrivé quelquefois qu'on a veu des hommes qui avoient une corne à la teste, tesmoin celui qui fut trouvé dans le pays du Maine en 1599 & qui fut mené à Henry IV. Sur quelque pareille avanture l'imagination, qui va tousjours au prodigieux, a feint qu'il y avoit veritablement des Satyres, des Pans, des Ægipans, ce qui est tres-faux.

lontairement aucun desordre en Italie. Ensuite voyant qu'il avoit besoin de beaucoup d'argent, ils se cottiserent tous selon leurs facultés, & lui apporterent tout ce qu'ils pouvoient fournir. Sylla ne voulut pas recevoir cette contribution, & après avoir loüé leur bonne volonté, & les avoir exhortés à bien faire, il s'embarqua & passa, comme il le dit lui-mesme, contre quinze Chefs de la faction contraire, qui avoient avec eux quatre cents cinquante Cohortes de bonnes troupes. Mais les Dieux par des signes certains & sensibles lui promirent de grands succès, car dans un sacrifice qu'il fit dès qu'il fut arrivé à Tarente, on remarqua sur le foye de la victime l'empreinte d'une couronne de laurier, d'où pendoient deux bandelettes. Peu de temps avant son passage, on avoit veu dans la campanie sur le Mont Hephæon deux boucs qui se battoient ensemble; & qui faisoient les mes-

Les soldats de Sylla se cottisent pour lui fournir l'argent dont il avoit besoin. Il les refuse.

Couronne empreinte sur le foye d'une victime.

Le Mont Hephæon.

On remarqua sur le foye de la victime l'empreinte d'une couronne de laurier.] On sçait de quel artifice les Prestres se servoient pour faire paroistre sur le foye des victimes tout ce qu'ils vouloient. Ils traçoient ces figures sur la main, & prenant ensuite le foye & le serrant bien fort, l'empreinte passoit de la main sur le foye, qui estant tout chaud & tendre, la recevoit facilement.

Sur le Mont Hephæon] Cette montagne est inconnuë, aucun Auteur n'en parle, & le Livre de Tite-Live, où la deffaite de Norbanus par Sylla estoit descrite, est perdu. Mais comme Sylla contraignit Norbanus de se retirer dans Capouë, le P. Lubin a cru que Plutarque parle icy d'une montagne qui estoit dans le voisinage de cette ville, & sur cela il conjecturoit qu'au lieu de τὸ Ἡφαιον ὄρος, il falloit lire, Τιφαῖον ὄρος, sur *le Mont Tiphæon*. Car Tite-Live parle d'une montagne appellée Tifata, qu'il place près de Capouë. *Tifata, imminentes Capuæ colles quum præsidio*

mes mouvements que font les hommes qui combattent. Il eſt vray que ce n'eſtoit qu'un vain fantoſme, qui s'élevant peu à peu de la terre, ſe reſpandit dans les airs, ſemblable à ces ſpectres tenebreux qu'on voit quelquefois, & ſe diſſipa enſuite, de maniere qu'il diſparut entierement.

Peu de temps aprés dans le meſme lieu, le jeune Marius, & le Conſul Norbanus ayant amené contre Sylla deux groſſes armées, Sylla, ſans avoir donné aucun ordre de bataille, ſans avoir aſſigné aucun poſte, les deffit par la ſeule bonne volonté & par l'audace de ſes troupes, & obligea Norbanus à ſe renfermer dans Capouë, aprés luy avoir tué ſept mille hommes. Il eſcrit luy-meſme que ce premier ſuccés fut cauſe que ſes troupes ne ſe débanderent point, & ne ſe retirerent point dans leurs villes, mais ſe maintinrent enſemble, & n'eurent plus que du meſpris pour leurs ennemis, quoyque fort ſuperieurs en nombre. Il rapporte de plus que dans la ville de Silvium, le ſerviteur d'un Ci-

Sylla deffait les deux armees du jeune Marius & du Conſul Norbanus.

Strabon met cette ville dans le pays des Peucetiens.

firmo occupaſſent, deſcendunt indè quadrato agmine in planitiem quæ Capuam Tifataque interjacet. VII. 29. Il en eſt auſſi parlé dans Feſtus, qui nous explique meſme ce mot. *Tifata*, dit-il, *iliceta, Romæ autem Tifata Curia. Tifata etiam locus circa Capuam. Tifata, ſont des bois. D'où l'on a appellé Tifata Curia, les bois qui ornent la maiſon de Curius à Rome; & de là on a auſſi appellé Tifata, un lieu prés de Capouë.* C'eſt-à-dire, que cette montagne avoit eu ce nom à cauſe des bois dont elle eſtoit couverte. Cette montagne s'eſtendoit vers le Midy entre Capouë & Nole, & ſeparoit la Campanie des Samnites. On la nomme à preſent *Monte di Capoua.*

Un esclave saisi de la fureur divine annonce à Sylla de grands succès.

toyen nommé Pontius, saisi de la fureur divine, vint au-devant de luy, & l'asseura qu'il venoit de la part de la Déesse Bellone luy annoncer qu'à cette guerre il seroit le plus fort, & qu'il remporteroit la victoire, mais que s'il ne se hastoit, le Capitole estoit bruslé. Ce qui arriva le jour mesme que cet esclave l'avoit prédit, qui fut justement le six du mois appellé, *Quintilis*, & qui depuis a esté appellé *Juillet*.

Capitole bruslé.

La veille des Nones de Juillet.

Bien davantage, on raconte que Marcus Lucullus, un des Capitaines de Sylla, s'estant trouvé opposé avec seize Cohortes à cinquante Cohortes des ennemis prés de la ville de Fidentia, il ne se deffioit ni de la bonne volonté, ni du courage de ses soldats, mais parce que la plufpart estoient sans armes, il balançoit d'engager le combat. Comme il déliberoit sur le parti qu'il avoit à prendre, & qu'il differoit de donner le signal, un petit vent doux se leva tout à coup, & enleva d'une prairie voisine une grande quantité de fleurs qu'il porta sur les boucliers & sur les casques de ses soldats, où elles s'arresterent & se placerent d'elles-mesmes si bien qu'ils parurent à leurs ennemis comme couronnés de chapeaux de fleurs. Cet accident si merveilleux leur enfla tellement le courage, que se regardant desja comme victorieux, ils chargerent fierement les ennemis, les deffirent, leur tuerent dix-huit mille hommes, & se rendirent maistres de leur Camp. Ce Marcus Lucullus

Julia Fidentia, dans le Parmesan, entre Parme & Plaisance.

Fleurs portées par le vent sur les boucliers & les casques des soldats.

M. Lucullus avec seize Cohortes, la plufpart sans armes, en deffait cinquante.

Lucullus estoit le propre frere de Lucullus, qui quelques années après vainquit Mithridate & Tigrane.

Sylla voyant encore les ennemis respandus tout au tour de lui en plusieurs Camps, & se sentant inferieur en forces, eut recours à la ruse, & tascha de porter Scipion, l'un des Consuls, à quelque accommodement, en lui faisant faire des propositions. Scipion les escouta, il y eut donc entre eux plusieurs entreveuës & plusieurs conferences, mais Sylla esloignoit tousjours la conclusion sur divers pretextes qu'il faisoit naistre pour gagner du temps, faisant cependant pratiquer & corrompre les soldats de Scipion par les siens, qui estoient faits & dressés à toutes sortes de ruses & d'ensorcellements comme leur Capitaine. Car estant entrés dans le Camp de Scipion, & s'estant meslés avec les ennemis, ils gagnerent d'abord ceux-cy par argent, ceux-là par promesses, & les autres par ces flateries, & ces insinuations engageantes qu'ils sçavoient employer. La fin fut qu'un jour Sylla s'estant approché de leur Camp avec vingt Cohor-

L. Cornelius Scipio Asiaticus, Consul avec Norbanus Flaccus.

Conference entre le Consul Scipion & Sylla.

Soldats de Sylla formés comme lui à toutes sortes de ruses.

Et se sentant fort inferieur en forces, il eut recours à la ruse.] Le texte est fort embarrassé en cet endroit, & mesme corrompu. J'ay suivi le sens sans m'attacher aux mots. Mais je voy que M. Salvini a heureusement corrigé le passage, en lisant, ἡττῶτο δυνάμει, ἢ δι' ἀπάτης, *&c.* ce qui fait le sens que je lui avois donné.

S'estant approché de leur Camp avec vingt Cohortes, ses soldats saluerent ceux de Scipion, & ceux-cy, &c.] J'ay suivi la leçon d'un Ms. & qui est confirmée par le Ms. de la Bibliotheque de S. Germain, qui tous

Toute l'armée de Scipion passe dans le parti de Sylla.

tes, ses soldats saluerent les soldats de Scipion, & ceux-cy leur rendirent leur salut & se joignirent à lui. Scipion resté seul dans sa tente, fut pris & renvoyé. Sylla avec ses vingt Cohortes, comme les Oyseleurs avec leurs oyseaux privés, en ayant attiré quarante dans ses filets, les emmena dans son Camp. Sur quoy l'on rapporte que Carbon dit, *qu'il avoit à combattre en mesme temps le lion & le renard, qui gistoient dans l'ame de Sylla, mais que le renard lui faisoit beaucoup plus de mal, & estoit plus dangereux que le lion.*

Le renard & le lion dans l'ame de Sylla.

L'année suivante le jeune Marius, qui estoit Consul, & qui avoit dans son Camp quatre-vingt-cinq Cohortes, taschoit d'attirer Sylla à une bataille près de la ville de Signium. Sylla de son costé estoit tres-disposé à combattre, sur-tout ce jour-là, à cause d'un songe qu'il avoit eu la nuit. Il lui sembla qu'il voyoit le vieux Marius, mort depuis quatre ou cinq ans, qui parloit à son fils Marius, & qui l'avertissoit, *de se donner garde sur-tout du lendemain, qui devoit lui estre funeste, & lui causer un grand malheur.* Voilà pourquoy il avoit une grande impatience d'en venir aux mains. Pour la satisfaire il envoya sur l'heure mesme à Dolabella, qui estoit campé un peu loin de lui, un ordre de le venir joindre. Les ennemis se mirent entre deux, &

Ville sur la voye Latine, à XIII. milles de Rome.

Songe de Sylla.

deux restablissent le texte, defectueux en cet endroit, car on y lit, εἰ μὲν κατακίσαντο τὴν τῶ Σκιπίωνος, οἱ δὲ ἀντιπαραταξάμενοι περιεχώρησαν.

occuperent les passages. Les soldats de Sylla accoururent pour les repousser, & pour ouvrir des chemins à leurs camarades. Comme ils estoient desja extrémement fatigués de ce travail, il survint une grosse pluye, qui les incommoda encore davantage. Ce que voyant leurs Officiers, ils allerent à Sylla le prier de differer la bataille, lui monstrant les soldats tout recrus, jettés çà & là, & couchés à terre sur leurs boucliers. Sylla se rendit enfin à leurs instances, quoyqu'avec beaucoup de peine, & donna l'ordre de se retrancher.

Ses soldats avoient à peine commencé à ouvrir les tranchées, & à les palissader, que voilà Marius qui vient se presenter fierement à cheval devant les retranchements, dans l'esperance que les surprenant dispersés çà & là, & en desordre, il les dissiperoit facilement. Mais dans ce moment la Fortune prit soin d'accomplir le songe de Sylla, car la colere s'estant emparée du courage de ses soldats, ils plantent leurs pieux sur le bord du fossé, & mettant l'espée à la main, ils vont charger les troupes de Marius avec de grands cris. Ces troupes ne soustinrent pas long-temps ce choc, elles furent bien-tost renversées, & mises en fuite avec un grand carnage. Marius lui-mesme s'enfuit à Preneste, où il trouva les portes fermées, mais on lui jetta de dessus la muraille une corde avec laquelle il se lia, & on l'enleva dans la ville.

Sylla gagne une grande bataille contre le jeune Marius.

Il y a poutant d'autres Auteurs, & de ce nombre est Fenestella, qui escrivent que Marius non-seulement ne vit pas la bataille, mais qu'il n'en entendit pas mesme le bruit, car accablé de sommeil & de lassitude, à cause de ses grandes veilles & de ses fatigues, il s'estoit jetté à terre sous un arbre après avoir donné le mot, & s'estoit si profondement endormi, qu'il ne fut reveillé qu'à grand' peine par la fuite de ses troupes. Sylla escrit qu'il ne perdit que vingt-trois hommes dans ce combat, & qu'il en tua vingt mille aux ennemis, & fit huit mille prisonniers. Il ne fut pas moins heureux du costé de ses Lieutenants, Pompée, Crassus, Metellus, Servilius, qui tous sans aucune perte, ou du moins avec une perte tres-mediocre, deffirent de grandes armées, de sorte que le Consul Papirius Carbo, qui estoit le principal Chef, & le plus fort appuy du parti contraire, se desroba la nuit de son armée, & alla s'embarquer pour passer en Afrique.

Historien contemporain qui avoit escrit des Annales.

Cela n'est nullement vray-semblable.

Sylla tuë vingt mille hommes, & fait huit mille prisonniers, & ne perd que vingt-trois hommes.

Le dernier des combats de Sylla fut contre Telesinus le Samnite, qui comme un Athlete frais venant contre un Athlete desja las & recru, pensa le renverser & le jetter par terre près des portes mesmes de Rome. Ce Telesinus, ayant ramassé assés de troupes avec un Appulien, nommé Lamponius, se hastoit de marcher à Preneste pour delivrer Marius qui y estoit assiegé. Mais voyant que Sylla & Pompée venoient à lui à

Pontius Telesinus General des Samnites.

grandes journées chacun de leur costé, l'un pour l'attaquer de front, & l'autre pour l'attaquer par derriere, & ne pouvant ni avancer, ni reculer sans se perdre, il prit le parti sur le champ en grand homme de guerre, & en Capitaine tres-experimenté qui s'estoit souvent trouvé dans des occasions tres-difficiles & tres-dangereuses, il decampa la nuit, & avec son armee il marcha droit à Rome. Il s'en fallut bien peu qu'il n'y entrast d'emblée, car elle estoit sans defense & sans gardes. Mais quand il fut à dix stades de la porte Colline, il se contenta de passer la nuit devant ses murailles, se glorifiant en lui-mesme, & se promettant de grandes choses de ce qu'il avoit abusé tant de Capitaines, & sur-tout deux Generaux aussi habiles, & d'une aussi grande reputation que Sylla & Pompée.

Parti que Telesinus prend sur le champ dans une extremité pressante.

Douze cents cinquante pas.

Grande faute de Telesinus.

Le lendemain matin les jeunes gens de Rome, les plus illustres montant à cheval, viennent fondre sur lui. Il en tuë un grand nombre, & entre autres Appius Claudius, jeune homme d'une des premieres maisons de la ville, & tres-brave de sa personne. Voilà donc Rome remplie de trouble & d'effroy. Toutes les ruës sont pleines de femmes qui courent çà & là avec des cris & des hurlements horribles, se regardant desja comme prises d'assaut.

Trouble & effroy de Rome.

Sur ces entrefaites on voit arriver Balbus, que Sylla avoit envoyé devant en toute diligence avec sept cents chevaux. Il estoit venu à bride

Balbus arrive avec sept cents chevaux, envoyé par Sylla qui le suit un moment aprés.

abattuë ; ne s'estant arresté que pour faire reprendre haleine aux chevaux, & ayant rebridé sur l'heure, de sorte qu'il arrivoit tres-à-propos pour arrester l'ennemi. Un moment après paroist Sylla, qui ayant d'abord ordonné à ceux qui estoient arrivés les premiers, de repaistre tres-promptement, commence à les mettre en bataille. Dolabella & Torquatus le pressent & le conjurent de differer, & de ne pas s'exposer, avec des troupes fatiguées à un danger où il y alloit de toute sa fortune. Ils lui representent qu'il n'a pas affaire icy à un Carbon, à un Marius, mais aux Lucaniens & aux Samnites, c'est-à-dire, aux deux Nations les plus mortelles ennemies des Romains, & aux deux Nations les plus belliqueuses & les plus aguerries. Sylla les repoussa sans vouloir les escouter, & ordonna aux trompettes de sonner la charge, quoyque le jour fust fort baissé, car c'estoit vers la dixiéme heure. Dans ce combat, qui fut des plus aspres qui eussent encore esté donnés dans toute cette guerre, l'aile droite, que commandoit Crassus, eut l'avantage, mais la gauche fut poussée & fort maltraitée, ce qu'entendant Sylla, il vola à son secours, monté sur un cheval blanc des plus courageux & des plus vistes. Deux des ennemis l'ayant reconnu, leverent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en appercevoit point, mais son Escuyer les ayant veus, donna au cheval de son Maistre un coup de foüet qui le hasta

Sylla se met en bataille en arrivant, malgré Dolabella & Torquatus.

A quatre heures après midi.

Bataille de Sylla contre Telesinus aux portes de Rome.

si heureusement, que dans le moment les deux javelines raserent sa queuë, & allerent se planter en terre assés loin de-là. On dit qu'il avoit une petite figure d'Apollon toute d'or, qu'il avoit apportee de Delphes, & qu'il la portoit dans son sein à toutes les batailles, mais qu'en cette derniere il la baisa avec beaucoup de devotion, en lui adressant ces paroles : *Apollon Pythien, après avoir élevé l'heureux Cornelius Sylla au faiste de la grandeur & de la gloire par tant de batailles que vous lui avés fait gagner, l'avés-vous ramené aux portes de sa patrie pour le renverser par terre, & pour le faire perir avec ses Citoyens ?*

Sylla portoit sur lui une petite figure d'Apollon toute d'or.

Il baise cette figure & lui adresse sa priere.

Ayant ainsi imploré le secours d'Apollon, il se jetta au milieu de ses gens, conjura les uns, menaça les autres, & en retint plusieurs pour leur faire tourner visage. Mais enfin malgré ses efforts, cette aile gauche fut entierement deffaite & mise en fuite, & lui-mesme obligé de gagner son Camp avec les fuyards, après avoir perdu plusieurs de ses amis & de ses Officiers les plus considerables. Un bon nombre mesme de ceux qui estoient sortis de la ville pour voir le combat, y perirent malheureusement, & furent foulés aux pieds par les hommes & par les chevaux, de sorte que l'on croyoit Rome desja perduë, & que ceux qui tenoient Marius assiegé

L'aile gauche de Sylla deffaite, & lui obligé de se retirer.

Qu'il la portoit dans son sein à toutes les batailles.] Cela est remarquable. Les Payens portoient quelquefois sur eux de petites figures de leurs Dieux, pour se procurer leur secours.

dans Preneste, furent sur le point de lever le siege, car quelques-uns des fuyards pousserent jusques-là, & presserent Lucretius Offella, qui commandoit à ce siege, de se retirer, parce, disoient-ils, que Sylla venoit d'estre tué, & que les ennemis estoient maistres de Rome. Mais le soir mesme, la nuit estant desja toute noire, il arriva dans le Camp de Sylla des gens de la part de Crassus, qui prioit qu'on lui envoyast à souper pour lui & pour ses soldats, parce qu'ayant vaincu les ennemis, il les avoit poursuivis jusqu'à la ville d'Antemna, où ils s'estoient retirés, & qu'il estoit campé devant eux.

Le jour mesme Sylla reçoit des nouvelles de Crassus qui avoit battu l'aile gauche des ennemis.

Ville dans le pays des Sabins.

Sylla apprenant cette nouvelle, avec ces circonstances, que la plus grande partie des ennemis avoit peri dans le combat, & que le reste estoit investi, il marcha à Antemna le lendemain à la pointe du jour. Comme il approchoit, trois mille, des ennemis lui envoyerent des Herauts pour lui demander quartier. Il leur respondit, *qu'il leur donneroit toute sorte de seureté, si avant que de se venir rendre à lui, ils faisoient au reste de ses ennemis quelque mal considerable.* Sur cela ces trois mille, se fiant à sa parole, se jetterent sur leurs compagnons, & il y en eut plusieurs qui se tuerent les uns les autres. Mais Sylla ayant rassemblé tous ceux qui restoient, tant de ces trois mille que des autres, jusqu'au nombre de six mille, les enferma dans le Cirque, & en mesme temps il assembla le Senat dans le Temple de Bellone.

Là

Là il commence à haranguer, & pendant qu'il parle, ses soldats, à qui il avoit donné ses ordres, massacrent ces six mille malheureux qui estoient dans le Cirque. Les cris de tant d'hommes, qu'on esgorgeoit dans un lieu si estroit, estant joints ensemble, firent un esclat tel qu'on peut penser. Les Senateurs en furent effrayés, ne sçachant ce que ce pouvoit estre, mais Sylla, continuant son discours avec le mesme sang froid & le visage aussi asseuré qu'auparavant, leur dit, *qu'ils devoient n'avoir de l'attention qu'à ce qu'il leur disoit, & ne pas se mettre en peine de ce qui se passoit dehors; que le bruit qu'ils entendoient, venoit de quelque correction que l'on faisoit à quelques meschants garnements qu'il avoit ordonné de chastier.*

Infidelité & cruauté de Sylla.

Horrible sang froid de Sylla.

Ces paroles firent comprendre aux plus stupides des Romains, qu'ils ne s'estoient pas delivrés de la Tyrannie, & qu'ils n'avoient fait que changer de Tyran. Il y avoit mesme cette difference que Marius ayant esté difficile & cruel dés le commencement, avoit augmenté & roidi cette cruauté; & ce n'estoit point sa grande puissance qui avoit changé son naturel. Au lieu que Sylla, qui avoit d'abord usé moderément & civilement de sa fortune, qui avoit donné cette opinion qu'on auroit en lui un Chef qui favoriseroit les Nobles, & protegeroit en mesme temps le Peuple, qui dès sa jeunesse avoit aimé à rire & à se divertir, & qui enfin avoit paru porté à la pitié, jusqu'à verser facilement des

Marius naturellement cruel, au lieu que Sylla avoit d'abord paru doux & humain.

larmes, eſtoit devenu tout d'un coup tres cruel. Et par ce grand changement il donna lieu d'accuſer les grands honneurs & les grandes fortunes, & de leur reprocher qu'elles ne permettent pas aux hommes de conſerver leurs premieres mœurs, mais qu'elles engendrent dans leur cœur l'emportement, la vanité, l'inhumanité & l'inſolence. Il eſt vray que quant à ce point de ſçavoir ſi c'eſt un mouvement & un changement de la Nature que la Fortune produiſe, ou pluſtoſt ſi ce n'eſt qu'un ſimple developpement d'une meſchanceté cachée à qui la grande autorité & la grande fortune donnent la licence de ſe manifeſter, c'eſt dans une autre ſorte de Traité qu'il en faut faire la recherche.

Les honneurs changent les mœurs.

Si la fortune change le naturel, ou ſi elle ne fait que le developper & lui donner la licence de paroiſtre.

Sylla s'eſtant donc adonné à verſer le ſang, remplit Rome de meurtres ſans fin & ſans meſure; il y eut meſme une infinité de gens, qui n'ayant jamais rien eu à demeſler avec lui, furent les victimes des haines particulieres, Sylla, pour gratifier ſes amis & ſes domeſtiques, leur abandonnant ceux qu'ils haïſſoient. Sur quoy un jeune Romain nommé Caïus Metellus, eut l'audace de lui demander en plein Senat, *quelles bornes il mettoit à leurs maux, & juſqu'où il avoit reſolu de les pouſſer, afin qu'ils ſçuſſent au moins en quel temps ils pourroient eſperer de voir la fin de leurs miſeres; car,* continua-t-il, *nous ne vous demandons pas de ſauver ceux que vous avez deliberé de faire*

Sylla remplit Rome de meurtres.

Ce qu'un jeune Romain, nommé Caius Metellus, dit à Sylla en plein Senat, & ce que Sylla lui reſpondit.

mourir, nous vous demandons seulement de tirer d'inquietude & de crainte ceux que vous avés resolu de sauver. Sylla, lui ayant respondu *qu'il ne sçavoit pas encore ceux qu'il sauveroit*, Metellus lui repartit, *Nommés-nous donc ceux que vous voulez perdre? Aussi-feray-je*, repliqua brusquement Sylla. Mais quant à la derniere repartie, plusieurs la donnent à un certain Afidius, un des flateurs & des complaisants de Sylla.

D'abord Sylla fit une proscription de quatre vingts Citoyens, sans la communiquer à aucun des Magistrats. Dequoy chacun estant irrité, il laissa passer un jour, & dès le lendemain il en proscrivit deux cents vingt autres, & autant encore dans une troisieme proscription. Et haranguant ensuite sur cela le peuple, il dit publiquement *qu'il avoit proscrit tous ceux dont il avoit pû se souvenir, & que ceux qu'il avoit oubliés, il les proscriroit à mesure qu'ils lui reviendroient dans la memoire.* Et pour ceux qui auroient receu chez eux, ou sauvé un proscrit, la mort estoit le salaire de cette humanité si naturelle à l'homme, sans excepter mesme celui qui auroit sauvé un frere, un fils, un pere; au contraire pour ceux qui auroient tué, le loyer de chaque homicide estoit deux talents, fust-ce un Esclave qui eust tué son maistre, ou un fils qui eust tué son propre pere.

Proscriptions de Sylla.

Horreurs de ces proscriptions.

Deux mille escus

Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il declara infames les fils & les petits-

Les fils des proscripts declarés infames.

fils des proscrits, & qu'il confisqua leurs biens. Et ces placards de proscriptions n'estoient pas seulement affichés dans Rome, mais encore dans toutes les Villes de l'Italie. Il n'y avoit ni temple des Dieux, ni maison paternelle, ni foyer domestique consacré à l'hospitalité, qui mist à couvert du fer homicide. Tout estoit souillé de sang. On tuoit les maris dans le sein de leurs femmes, & les enfants entre les bras de leurs meres. Et ceux qui estoient sacrifiés ou à la colere, ou à la haine, n'égaloient point le nombre de ceux qui estoient esgorgés pour leurs richesses. Les meurtriers pouvoient fort bien dire, *Celui-cy, c'est sa belle & grande maison qui l'a fait mourir; celui-là, ce sont ses beaux Jardins; cet autre, ce sont ses magnifiques bains chauds.*

Les richesses faisoient esgorger plus de gens que la haine.

On raconte qu'un certain Citoyen Romain, nommé Quintus Aurelius, homme qui ne se mesloit d'aucune affaire, & qui croyoit n'avoir d'autre part à ces miseres publiques, que celle qu'il y prenoit naturellement par la compassion qu'il avoit de ceux qui les souffroient, estant allé un jour à la place Romaine, s'arresta par curiosité à lire dans l'affiche les noms des proscrits, qu'y ayant trouvé le sien, il s'escria, *ah malheureux que je suis, c'est ma maison d'Albe qui me poursuit!* & qu'ayant continué son chemin, il avoit fait à peine quelques pas, qu'il fut massacré par quelqu'un qui le cherchoit.

Mot d'un Romain nommé Quintus Aurelius.

Cependant Marius ayant esté pris, se tua lui mesme. Et Sylla estant entré dans Preneste, s'occupa d'abord à faire le procés à ses habitants l'un aprés l'autre, & à les faire mourir ainsi avec quelque forme de justice. Mais enfin voyant que ces formalités estoient trop longues, & qu'il n'avoit pas le temps de les observer, il les fit tous conduire à un mesme lieu au nombre de douze mille, & les fit esgorger devant lui. Il n'y eut que son hoste seul à qui il voulut sauver la vie, mais cet homme lui dit avec une magnanimité digne des plus grands éloges, *que jamais il n'auroit l'obligation de son salut au bourreau de sa patrie.* Et en finissant ces mots, il se jetta au milieu de ces victimes, & perit ainsi volontairement avec ses Citoyens. Mais une chose plus estrange & plus inouie, c'est ce que Sylla fit en faveur de Catilina: Ce scelerat avoit tué son frere avant que cette guerre civile fust terminée. Et alors, pour profiter de ces proscriptions, & pour couvrir son crime, il pria Sylla de mettre le defunt au nombre des proscrits, comme s'il estoit encore en vie, ce que Sylla lui accorda sans peine, & Catilina, pour lui marquer sa reconnoissance, alla sur l'heure tuer un certain Marcus

Marius se tuë lui-mesme.

Sylla fait le procés aux habitants de Preneste.

Las de ces formalites il en fait esgorger douze mille devant lui.

Magnanimité de l'hoste de Sylla.

Ce que Sylla fit en faveur de Catilina.

Cependant Marius ayant esté pris, se tua lui-mesme.] Il ne fut pas pris, mais voulant eschapper par un souterrain, comme il vit qu'il estoit environné des troupes de Sylla, & qu'il ne pouvoit éviter d'estre pris, il ordonna à un de ses esclaves qui le suivoit, de le tuer, ce qu'il fit.

Marius qui estoit du parti contraire, & lui porta sa teste devant tout le monde au milieu de la place publique, où il estoit assis sur son Tribunal. Après quoy s'approchant du vase d'eau lustrale, qui estoit à la porte du Temple d'Apollon, il y lava ses mains, & les nettoya du sang dont elles estoient souillées.

Sylla se nomme lui-mesme Dictateur.

Plein pouvoir que s'arroge Sylla.

Outre ces meurtres il y avoit encore d'autres choses dont tout le monde estoit fort affligé. Il se nomma & declara lui-mesme Dictateur, ressuscitant pour lui cette dignité, qui depuis six vingts ans estoit inconnuë à Rome. Il se fit donner une abolition generale de tout le passé, & un plein pouvoir pour l'avenir de faire mourir à sa volonté, de confisquer les biens, de distribuer les terres, de bastir des Villes, d'en ruiner & saccager d'autres, d'oster les Royaumes & des le donner à qui il voudroit. Il faisoit faire des encans des biens qu'il avoit confisqués, & y presidoit lui-mesme avec tant de fierté & d'insolence assis sur son Tribunal, que les adjudications, qu'il en

Apres quoi s'approchant du vase d'eau lustrale qui estoit à la porte du Temple d'Apollon.] Les Payens avoient à la porte de leurs Temples des fonts remplis d'une eau qu'ils appelloient sacrée, dans laquelle ceux qui entroient dans le Temple lavoient leurs mains pour se purifier, & dont on aspergeoit l'assemblée pour la laver de ses souilleures. C'estoit parmi les Grecs une sorte d'excommunication que d'estre privé de cette eau lustrale. C'est pourquoy dans Sophocle act. II. Sc. I. Oedipe defend de faire aucune part de ces eaux sacrées au meurtrier de Lajus. Icy ce scelerat de Catilina aprés avoir commis le meurtre de Marcus Marius, va laver ses mains dans cette eau lustrale pour se moquer de la Religion par cet acte impie.

faisoit, paroissoient plus insupportables que les confiscations mesmes. Car il donnoit souvent à des femmes desbauchées, à des Musiciens, à des farceurs, & à des Esclaves, qui avoient gagné la liberté par leurs crimes, il leur donnoit des Provinces, ou les revenus de Villes entieres. Il y en avoit à qui il donnoit des femmes malgré elles, & les leur faisoit espouser.

Adjudications plus insupportables que les confiscations mesmes.

Voulant à quelque prix que ce fust faire alliance avec le grand Pompée, il le porta à repudier la femme qu'il avoit, & lui fit espouser Emilie, fille de Scaurus & de sa fille Metella, qu'il arracha à Manius Glabrio toute grosse qu'elle estoit; mais cette jeune femme mourut en couches dans la maison de ce second Mari.

Il fait alliance avec le grand Pompée.

V. la vie de Pompée.

Lucretius-Ofella, celui qui avoit assiegé & pris Marius dans Preneste, demandoit & poursuivoit le Consulat. Sylla lui defendit d'abord d'y pretendre, mais voyant que malgré sa deffense, se sentant appuyé & favorisé du peuple, il estoit descendu à la place où il continuoit sa brigue, il envoya un des Centeniers, qui estoient tousjours autour de lui pour executer ses ordres, & le fit tuer devant tout le monde, estant assis sur son Tribunal dans le temple de Castor & de Pollux, & regardant d'en haut ce meurtre. Les assistants se saisirent d'abord du Centenier, & le menerent devant le Tribunal de Sylla avec grand tumulte. Sylla

Il fait tuer Ofella, parce qu'il poursuivoit le Consulat contre ses ordres.

leur ordonna de faire silence, leur declara que ce meurtre avoit esté fait par son ordre, & leur commanda de relascher le meurtrier.

Son triomphe de l'Asie, de la Grece & du Pont, l'an de Rome 672. 75. ans avant la naissance de J. C.

Environ dans ce temps-là au commencement de l'année il triompha de l'Asie, de la Grece, & du Pont. Son triomphe fut superbe & magnifique par sa pompe, & par ses richesses, & encore plus par la nouveauté des despouilles Royales qui y furent portées. Mais ce qui l'orna davantage, & qui rendit ce spectacle infiniment plus beau, ce furent les bannis, car les plus illustres & les premiers personnages de Rome suivoient couronnés de chapeaux de fleurs, & appelloient Sylla leur sauveur & leur pere, comme estant par son moyen de retour dans leur patrie, & ayant recouvré leurs femmes & leurs enfants.

Sylla ordonne qu'on l'appelle heureux, felix.

Il se nommoit lui mesme Epaphrodite en escrivant aux Grecs.

Toute la pompe du Triomphe estant passée, il se rendit à l'assemblée du peuple, & dans le discours qu'il fit selon la coustume, pour rendre compte de ses actions, il n'estala pas avec moins d'empressement & de faste tous ses bonheurs inesperés, que ses prouësses, & il finit en ordonnant qu'à l'avenir on lui donneroit le surnom d'*heureux*. Car c'est ce que signifie en leur langue l'epithete *felix*, qu'on a adjoutée à son nom. Et lui-mesme en escrivant aux Grecs, & en leur respondant, ou traitant avec eux d'affaires, il se nommoit *Epaphrodite*, comme qui diroit *Favori de Venus*. Encore aujourd'huy dans

dans les Inſcriptions des trophées qui ſont parmi nous, on lit *Lucius Cornelius Sylla Epaphroditus.* Et ſa femme Metella eſtant accouchée de deux jumeaux, d'un fils & d'une fille, il appella le fils *Fauſtus*, & la fille *Fauſta*, parce que les Romains appellent *Fauſtum* ce qui eſt heureux & de bon augure.

Mais la plus grande preuve qu'on puiſſe donner qu'il avoit infiniment plus de confiance en ſa fortune qu'en ſes exploits, c'eſt qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir introduit dans la Republique des nouveautés ſi eſtranges, & des changements ſi inoüis, il eut pourtant l'audace de ſe demettre volontairement de la Dictature, & de remettre entre les mains du peuple, le pouvoir d'elire les Conſuls. Et il ne ſe trouva point aux comices pour l'election, mais il ſe promena dans la place comme ſimple particulier, livrant ſon corps à tout Citoyen qui auroit voulu mettre la main ſur lui pour lui demander raiſon de ſa conduite.

Il a l'audace de ſe demettre de la Dictature.

Dès la premiere election, qui ſuivit ſa demiſſion, il eut le déplaiſir de voir d'abord que tous les ſuffrages alloient contre ſa volonté ſe declarer en faveur de Marcus Lepidus, homme hardi & entreprenant, & ſon mortel ennemi. En effect il fut nommé premier Conſul, non à cauſe de ſon merite, mais par l'appuy & par la protection de Pompée, à qui

Il a le déplaiſir de voir nommer premier Conſul Marcus Lepidus ſon mortel ennemi.

le Peuple vouloit faire ce plaisir. Et comme Pompée s'en retournoit de l'assemblée tout fier de la victoire qu'il venoit de remporter, il l'appella, & lui dit : *Jeune homme, tu viens de faire un beau chef-d'œuvre, d'avoir fait nommer Lepidus avant Catulus, le plus meschant & le plus emporté de tous les hommes, avant le plus sage & le plus homme de bien de tous nos citoyens. Je t'avertis qu'il n'est plus temps que tu t'endormes après avoir fortifié contre toy un adversaire si dangereux.* Ces paroles de Sylla furent une veritable prophetie, car incontinent après Lepidus se porta aux plus grandes insolences, & suscitant une nouvelle guerre civile, il vint les armes à la main contre Pompée.

Mot de Sylla à Pompée qui avoit brigué pour Lepidus.

Sylla ayant consacré à Hercule la dixme de tous ses biens, donna au Peuple des festins tres-magnifiques. Il y avoit une si grande abondance, ou plustost une si grande profusion de mets, qu'on estoit obligé de jetter tous les jours dans le Tibre une horrible quantité de reliefs, & qu'on y servoit du vin de quarante feüilles, & de plus vieux encore.

Sylla consacre la dixme de ses biens à Hercule, & donne au Peuple de magnifiques festins.

Vin de quarante feüilles.

Au milieu de cette rejoüissance, qui dura plusieurs jours, Metella mourut de maladie. Pendant qu'elle fut malade, les Prestres defendirent à Sylla de la voir, & lui ordonnerent de ne pas exposer sa maison à devenir polluë & funeste par un deüil ; c'est pourquoy il lui envoya une lettre de divorce, & la fit transporter encore vivante dans une autre maison. Sa super-

Mort de Metella.

Pendant qu'elle estoit à l'extremité Sylla lui envoye une lettre de divorce, & la fait transporter ailleurs.

ſtition lui fit obſerver en cela tres-exactement & à la rigueur tout ce que la Loy ordonne. Mais il viola d'un autre coſté celle qu'il avoit eſtablie lui-meſme pour mettre des bornes aux frais des funerailles, car il n'eſpargna aucune deſpenſe pour rendre tres-magnifiques celles de Metella. Il viola encore tous les reglements qu'il avoit faits pour reformer l'exceſſive deſpenſe des repas, & pour y reſtablir l'ancienne ſimplicité, paſſant les jours dans des feſtins & dans des cadeaux pleins de diſſolution & de luxe, comme ayant recours à la deſbauche & à la bonne chere pour ſe conſoler dans ſon deüil.

Il lui fait des funerailles tres-magnifiques.

Il paſſa ſa vie dans des feſtins.

Quelques mois après il donna un ſpectacle de Gladiateurs. En ce temps-là les places du theatre n'eſtoient pas encore marquées, & les hommes & les femmes eſtoient aſſis peſle meſle ſans aucune diſtinction. Il arriva qu'à ces jeux une jeune femme tres-belle, & de tres-noble maiſon, ſe trouva aſſiſe près de Sylla. Elle eſtoit fille de Meſſala, & ſœur de l'Orateur Hortenſius, on la nommoit Valerie, & elle venoit de faire divorce avec ſon mari. Cette femme s'approchant de Sylla par derriere, appuya doucement ſa main ſur lui, arracha un poil de ſa robe, & s'en retourna à ſa place. Sylla la regarda comme ſurpris de cette familiarité, & alors elle lui dit : *Seigneur, ce n'eſt pas pour vous manquer de reſpect, mais c'eſt que je voudrois bien*

Il donne un ſpectacle de Gladiateurs.

En ce temps là les places du theatre n'eſtoient pas encore diſtinguées.

Se frotter à quelqu'un pour avoir part à ſon bonheur.

avoir quelque part à la fortune qui vous accompagne.

Cette parole ne desplut point à Sylla, au contraire il parut qu'elle le chatoüilla tres-agreablement, car il envoya lui demander son nom, sa famille, & son estat. Depuis ce moment ce ne furent qu'œillades reciproques, regards tendres & amoureux, & sourires de coqueterie. Enfin ils en vinrent à signer des articles de mariage. En quoy Valerie ne merite peut-estre aucun reproche, mais pour Sylla, il est tres-digne de blasme, car quoyque Valerie fust tres-vertueuse, tres-sage, & de tres-noble maison, le desir de l'espouser nasquit en lui d'une cause peu sage & peu honneste; comme un jeune homme sans experience il fut vaincu par des regards affectés, & par des gentillesses, malheureux flambeaux qui allument ordinairement dans le cœur les passions les plus honteuses & les plus brutales. Cependant quoyqu'il eust dans sa maison cette femme si belle & si bien faite, il ne laissoit pas d'entretenir tousjours des commerces infames, avec des Comedienes & des Joüeuses d'instruments, & avec des Comediens & des Farceurs, beuvant avec eux dès le matin sur des

Jugement tres-sage de Plutarque sur l'occasion où Sylla conceut le desir d'espouser Valerie.

Commerces infames de Sylla jusques dans sa vieillesse.

accompagne.] Ce passage me paroist fort remarquable, car il est visible que cette superstition, que de se frotter à un homme heureux, cela fait qu'on participe à son bonheur, est fort ancienne. D'ailleurs il y a icy plus de finesse qu'il n'en paroist d'abord; Sylla venoit de faire divorce avec Metella, & Metella estoit morte, Valerie venoit de faire divorce avec son mari, & son mari n'estoit pas mort, elle voudroit donc avoir le mesme bonheur, & l'enterrer, ou mettre Sylla à sa place.

paillasses comme dans un corps-de-garde. Ceux qui avoient alors le plus de pouvoir sur son esprit & qui le gouvernoient entierement, c'estoient le Comedien Roscius, l'Archimime Sorix & Metrobius, qui joüoit les rolles de femme; & quoyque ce dernier fust desja vieux, & hors d'âge d'estre aimé, Sylla continuoit d'en estre amoureux, & ne rougissoit pas de l'avouer.

Cette dissolution & ces desbauches continuelles augmenterent, & rendirent enfin incurable une maladie qui n'estoit dans ses commencements que tres-legere. Il fut long-temps sans s'appercevoir qu'il avoit un abcès dans le corps; cet abcès vint enfin à pourrir ses chairs, & à les changer toutes en poux, de maniere que quoyqu'on en ostast jour & nuit une quantité espouvantable, ce qu'on en ostoit n'estoit rien au prix de ce qui s'y en engendroit de nouveau par une succession continuelle, & que ses habits, ses bains, ses purifications, & sa table mesme estoient incontinent comme inondés du flux intarissable de cette vermine & de cette corruption, tant il sortoit avec abondance. Il estoit obligé de se jetter dans l'eau plusieurs fois

Horrible maladie de Sylla, dont les chairs fourmilloient de poux.

Et Metrobius, qui joüoit les rolles de femme.] Atheneé nous apprend la propre signification du mot λυσιῳδὸς, que Plutarque employe icy. Car il dit que selon Arystoxene les Grecs appelloient μαγῳδὸν, le Comedien qui joüoit les rolles des hommes en habit de femme, & λυσιῳδὸν, celui qui ne joüoit que les rolles des femmes en habit d'homme. Si cela estoit vray, ce seroit une estrange bizarrerie, mais je croy que cela est contredit par l'antiquité.

le jour pour laver & nettoyer ce miserable corps, mais tout cela estoit inutile, car le changement de sa chair en cette pourriture surmontoit ses efforts par sa promptitude, & la quantité effroyable de cette vermine resistoit à tous les bains.

Ceux qui sont morts des poux comme Sylla.

On dit que parmi les plus anciens, Acastus, fils de Pelias, mourut de cette mesme maladie, & que parmi ceux qui approchent plus de nostre temps, on compte morts aussi des poux, le Poëte Alcman, Pherecyde le Theologien, Callisthene d'Olynthe, qui fut gardé dans une estroite prison, & Mucius, qui fut si habile Jurisconsulte. Et s'il faut mettre en ligne de compte ceux qui veritablement ne se sont distingués par rien de loüable, ni d'honneste, mais qui n'ont pas laissé de se rendre celebres, on adjoustera à ce nombre cet esclave fugitif, nommé Eunus, Syrien de nation, qui le premier alluma dans la Sicile le flambeau de la guerre, appellée *la guerre des Esclaves*, & qui ayant esté pris & mené à Rome, mourut de cette maladie des poux.

Florus fait un beau portrait de ce fourbe, Liv. 3 ch. XIX.

Pour Sylla, non-seulement il prévit sa mort, mais il en escrivit, & en avertit mesme en quelque sorte, car deux jours avant son trepas il acheva le vingt-deuxiesme Livre de ses Memoires, où il dit que les Chaldéens lui avoient prédit qu'après avoir vescu tres-honorablement, il mourroit dès qu'il seroit arrivé au comble de la prosperité. Il adjouste que son fils, qui estoit mort peu de temps avant Metella, lui estoit ap-

Sylla acheve le XXII. Liv. de ses Memoires deux jours avant sa mort.

paru en ſonge, veſtu d'une meſchante robe, & que s'eſtant approché, il lui avoit dit: *Mets fin à tes deſſeins & à tes travaux, & viens avec moy te rendre auprès de ma mere Metella, pour vivre deſormais avec elle en repos & ſans aucun embarras d'affaires.*

Il y raconte un ſonge qu'il avoit eu.

Malgré ce ſonge, il ne laiſſa pas de s'entremettre des affaires publiques. Car dix jours encore avant ſa mort il appaiſa une ſedition, qui s'eſtoit émeuë dans la ville de Dicearchie, & donna à ſes habitants des Loix & des reglemens pour leur police. La veille meſme du jour qu'il mourut, ſur ce qu'on lui dit que le Queſteur Granius differoit de payer à la Republique de grandes ſommes qu'il lui devoit, & qu'il attendoit ſa mort pour ne les jamais payer, il le fit venir dans ſa chambre, ordonna à ſes domeſtiques de ſe jetter ſur lui, & de l'eſtrangler en ſa preſence, & à force de crier & de ſe tourmenter après lui, il fit crever ſon abcès, & rendit beaucoup de ſang. Cet épuiſement ayant entierement abattu ſes forces, il paſſa la nuit dans une agonie fort douloureuſe, & mourut le lendemain, laiſſant de Metella deux enfants encore fort jeunes. Après ſa mort Valerie accoucha d'une fille, qui fut appellée *Poſthuma*, car les Romains appellent *Poſthumes*, les enfants qui naiſſent après la mort de leur pere.

Il ſe meſloit encore des affaires publiques dix jours avant ſa mort.

Dicearchie, ville de la Campanie, autrement Puteoli, Pouſſoles.

La veille de ſa mort il ordonne à ſes gens d'eſtrangler un Queſteur, qu'il avoit fait venir dans ſa chambre.

Cet emportement abrege ſa vie.

Enfants que Sylla laiſſa.

Dès qu'il eut rendu l'eſprit, pluſieurs Ro-

mains allerent promptement trouver le Consul Lepidus, & se liguerent avec lui pour empescher qu'on ne lui fist les obseques honorables, qui estoient deuës à un homme de son rang. Mais Pompée, quoyqu'il eust sujet de se plaindre de lui, car il estoit le seul de tous les amis de Sylla, qu'il eust oublié dans son testament, escartant les uns par son credit & par ses prieres, & les autres par ses menaces, fit porter le corps à Rome, & donna une entiere seureté à son convoy avec tous les honneurs & toutes les distinctions convenables. On dit que les femmes apporterent une si grande quantité d'aromates, que sans toucher à ceux qu'on portoit dans deux cents dix grandes corbeilles, on fit une statuë de Sylla de toute sa grandeur, & celle d'un Licteur qui portoit devant lui les faisceaux de verges, toutes deux de cinamome & de l'encens le plus precieux.

Le Consul Lepidus veut empescher qu'on ne fasse des obseques honorables à Sylla.

Pompée s'y oppose & les fait faire.

Statuë de Sylla & celle de son Licteur faites de cinamome & d'encens.

Le jour du convoy le temps fut si couvert dès le matin, qu'on attendoit à tout moment une grosse pluye. Ce qui fit qu'on n'enleva le corps qu'avec peine & fort tard, vers la neuviéme heure. Mais il ne fut pas plustost emporté qu'il s'éleva heureusement un vent tres-fort qui souffla le bucher, & qui y alluma une si grande flamme, que le corps fut entierement consumé sans aucune pluye. Mais dès que le feu commença à s'esteindre, & les cendres du bucher à s'affaisser & à s'amortir, alors il tomba une grosse

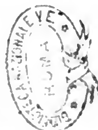
A trois heures après midi.

grosse pluye qui dura jusqu'à la nuit, de sorte qu'il parut que la Fortune voulut demeurer avec lui jusqu'à la fin pour achever ses obseques. Son tombeau est dans le Champ de Mars, & l'on pretend qu'il fit lui-mesme l'Epitaphe qu'on y a mise, dont le sens est que, *jamais ni ami ne lui a fait tant de bien, ni ennemi tant de mal, qu'il ne l'ait rendu avec usure.*

La Fortune acheve ses obseques.

Il fait lui mesme son Epitaphe.

LA COMPARAISON de Lysandre & de Sylla.



APRE'S avoir achevé la vie de Sylla, venons à comparer le Romain avec le Grec. Ils ont d'abord cela de commun, que l'un & l'autre n'ont tiré que d'eux-mesmes le commencement de leur élevation & de leur grandeur. Mais Lysandre a cela de particulier, que tous les Emplois & tous les Commandements qu'il a eus, il les a obtenus de la pure & franche volonté de ses Citoyens, qui estoient dans un estat paisible & tranquille, qu'il n'a rien emporté par la force, & qu'il ne s'est point agrandi contre les Loix, car

Premier avantage de Lysandre sur Sylla.

Dans la sedition les plus meschants s'élevent.

Mais Lysandre a cela de particulier, que tous les Emplois & tous les Commandements qu'il a eus, il les a obtenus de la pure & franche volonté de ses Citoyens.] Ce qui est sans contredit plus glorieux que de les obtenir comme Sylla par la force, en profitant du desordre & des calamités de son pays.

Comme cela arriva alors dans Rome, où le Peuple estant corrompu, & le Gouvernement fort malade, il s'éleva de tous costés des Gouverneurs qui la tyranniserent. C'est pourquoy il ne faut pas s'estonner que Sylla soit parvenu à la domination dans une ville où l'on voit les Metellus chassés par les Glaucias & les Saturninus; les fils des Consuls esgorgés en pleine assemblée du Peuple; les soldats achetés, & la force des armes acquise par or & par argent, & les Loix establies par le fer & par la flamme, qui espouvantent & font taire les prudents & les sages, qui voudroient s'y opposer.

Ce que je dis là, ce n'est point pour blasmer celui qui dans un si grand desordre a trouvé le moyen de se rendre le plus grand. C'est seulement pour faire voir que je ne prends pas pour un indice seur de la plus haute vertu d'avoir sceu devenir le premier dans une ville si gastée & si depravée; & qu'au contraire celui qu'une ville aussi bien policée & aussi sage que Sparte envoyoit si souvent à la teste de ses armées, & à qui elle confioit les affaires les plus difficiles & les plus importantes, estoit certainement le

Ce n'est pas une marque seure de la plus haute vertu de se rendre le plus grand dans une ville depravée.

Ce que je dis là, ce n'est point pour blasmer celui qui dans un si grand desordre a trouvé le moyen de se rendre le plus grand.] On remarque en tout la moderation & la sagesse de Plutarque. Il ne veut pas blasmer Sylla d'avoir profité du desordre de sa patrie pour s'y rendre le plus grand, car malgré ce desordre cette élevation peut estre l'effect d'un tres-grand merite & d'une tres-grande vertu; mais elle peut l'estre aussi de la temerité & de l'audace.

meilleur entre les meilleurs, & le premier entre les premiers. Aussi l'un ayant remis plusieurs fois son autorité à ses Citoyens, fut forcé plusieurs fois de la reprendre, parce que la vertu, dans laquelle seule consiste tousjours la prééminence, estoit tousjours la mesme en lui. Au lieu que l'autre ayant esté nommé General d'Armée une premiere fois, retint dix ans cette dignité, & demeura en armes, se nommant lui-mesme tantost Consul, tantost Proconsul, tantost Dictateur, & estant tousjours Tyran.

La prééminence consiste tousjours dans la vertu.

Sylla tousjours Tyran.

Il est vray que Lysandre, comme nous l'avons dit, tascha aussi de changer la forme du Gouvernement à Sparte, mais ce fut avec plus de douceur que Sylla, & plus conformement aux Loix de sa patrie. Car il n'employa pas les armes, mais la persuasion, & il ne chercha point à bouleverser & à renverser toutes choses

Lysandre tascha aussi de changer la forme du Gouvernement, mais avec plus de sagesse que Sylla.

Il est vray que Lysandre, comme nous l'avons dit, tascha aussi de changer la forme du Gouvernement.] Plutarque veut justifier l'entreprise de Lysandre, qui tascha de changer le Gouvernement de Sparte, en appellant à la Royauté, non-seulement les branches de la famille Royale qui en estoient excluës, mais aussi tous les Spartiates naturels, qui se distingueroient par leur vertu. Mais je doute que les sages se laissent éblouïr aux couleurs qu'il donne à cette entreprise. Il semble qu'il n'y a rien de plus juste, ni de plus naturel que d'appeller au Gouvernement d'une ville vertueuse, les plus vertueux. Mais à quels desordres n'ouvrira-t on pas la porte par cette maxime qui paroist si specieuse? Lysandre n'y employoit point les armes, il n'employoit que la persuasion. Mais cette persuasion pouvoit-elle jamais estre assés forte pour empescher que cette grande affaire n'eust esté enfin vuidée par les armes, & qu'elle n'eust fait une grande playe à l'Estat?

tout à la fois, comme lui; mais il tascha de corriger & de redresser l'establissement des Rois qui lui paroissoit avoir besoin d'une grande reforme, & peut-estre estoit-il plus juste, & plus naturel que le plus vertueux parmi les vertueux regnast dans une ville qui commandoit à toute la Grece, non à cause de sa noblesse, mais à cause de sa vertu. Car comme le chasseur ne cherche pas ce qui vient d'un chien, mais un chien, ni l'Escuyer ce qui vient d'un cheval, mais un cheval, car si d'un cheval il en venoit un mulet, qu'en feroit-il? de mesme le politique s'esloigneroit entierement de son but, & commettroit une faute capitale, si sur le Roy qu'il veut donner à son Peuple, il s'informoit non pas quel il est né, mais seulement de qui il est né. Aussi les Spartiates ont-ils chassé du throne plusieurs Rois, parce qu'ils n'avoient pas les vertus Royales, & qu'ils estoient vicieux, & audessous du rien. Car plus le vice se trouve avec la noblesse, plus il est honteux & difforme; & la vertu ne tire pas son lustre & son esclat de la naissance, mais de son propre fonds.

Le politique cherche à donner pour Roy, non le plus noble, mais le plus vertueux.

Le vice plus honteux & plus difforme à mesure qu'il est accompagné de plus de noblesse.

Pour ce qui est des injustices, ils en commirent tous deux de fort grandes, mais l'un pour

Second avantage de Lysandre sur Sylla dans les injustices mesme.

De mesme le politique s'esloigneroit entierement de son but.] Cette maxime est tres-excellente pour les Royaumes où les Rois se font par élection, mais elle est pernicieuse pour les Royaumes hereditaires. Dans ces derniers ce n'est plus la politique qui donne les Rois aux Peuples, c'est la naissance, & quels qu'ils soient, les Peuples leur doivent estre sousmis.

ses amis, & l'autre contre ses amis; car on convient que Lysandre commit les plus grandes fautes pour favoriser ses creatures, & qu'il ne se porta à tant de meurtres que pour leur procurer les plus grands establissements, & pour les rendre Rois, ou plustost Tyrans de leur patrie. Au lieu que Sylla par envie & par jalousie tascha d'oster à Pompée son armée, & à Dolabella le commandement des troupes de mer, qu'il lui avoit donné lui-mesme; & parce que Lucretius Ofella, après lui avoir rendu de tres-grands services, briguoit le Consulat, il le fit esgorger à ses yeux, inspirant ainsi à tous les hommes par le meurtre de ses amis, une crainte & une terreur inexprimable.

Troisiéme avantage de Lysandre du costé de la temperance & du desinteressement.

De plus, l'empressement qu'ils ont tesmoigné l'un & l'autre pour les voluptés & pour les richesses, marque dans l'un le bon Prince, & dans l'autre le Tyran. Car Lysandre dans une aussi grande puissance, dans une autorité aussi pleine que la sienne, ne paroist pas avoir jamais commis aucune intemperance, ni aucune dissolution de jeune homme; mais au contraire il a évité autant qu'aucun autre ce reproche, qui ne trouve que trop souvent son application,

Lions dans leur maison, & Renards en public.

Tant la vie qu'il mena tousjours, estoit temperante, sage, & veritablement digne de Sparte. Au lieu que Sylla ne put jamais estre forcé à donner aucunes bornes à ses plaisirs, ni dans ses

Ni la pauvreté ni la vieillesse ne purent jamais for-

ter Sylla à donner des bornes à ses plaisirs.

jeunes années par la pauvreté, ni dans ses vieux jours par son grand âge, mais il donnoit les plus belles Ordonnances du monde à ses Citoyens sur le mariage & sur la continence, lorsque, comme Saluste l'escrit, il passoit sa vie dans les amours les plus infames, & dans les adulteres les plus criminels.

Par ses desbauches il espuise Rome & la rend pauvre.

Par ses desbauches il espuisa si fort la ville d'argent, & la rendit si pauvre, qu'il fut obligé de vendre aux villes amies & alliées des Romains, le privilege de se gouverner par leurs propres Loix, & d'estre entierement libres & independantes, quoyque dans le mesme temps il confisquast les biens des maisons les plus grandes & les plus riches, & qu'il en fist tous les jours des encans publics.

Profusions de Sylla pour ses bouffons & ses flateurs.

Mais ces grandes despenses qu'il faisoit pour ses desbauches, n'estoient encore rien au prix de ce qu'il donnoit & jettoit à ses bouffons & à ses flateurs. Car quel compte, quelle moderation, quelle espargne peut-on attendre de lui dans ses festins particuliers & dans ses gratifications privées, lorsqu'en public & au milieu du Peuple qui l'environne, faisant vendre les biens d'une des plus riches maisons de Rome, on voit qu'il les fait adjuger presque pour rien à un de ses amis, & qu'un autre y ayant mis une enchere, comme le Crieur la publioit, il s'en fascha tres-fort, & s'escria, *Mes bons Citoyens, on me fait le dernier outrage, & c'est me traiter trop tyranniquement*

Mot insolent de Sylla.

que de m'empescher de distribuer & d'adjuger à qui il me plaist des despoüilles qui m'appartiennent.

Bien loin de cela, Lysandre, en envoyant à ses Citoyens l'argent du butin qu'il avoit fait, y adjousta celui qu'on lui avoit donné à lui en son particulier. Ce n'est pas que je louë cette action, car peut-estre qu'il fit plus de mal à Sparte par tout l'argent dont il la remplit, que Sylla n'en fit à Rome par tout celui dont il l'espuisa. Je donne cela comme une preuve du peu de cas que ce personnage faisoit des richesses. Mais ils ont chacun quelque chose de bien singulier par rapport à leur ville. Car Sylla, qui estoit d'une intemperance effrenée, & d'une despense sans bornes, rendit pourtant ses Citoyens sages & reglés. Et Lysandre remplit sa ville des vices dont il estoit exempt, de sorte qu'ils firent tous deux une tres-grande faute, l'un en se rendant moins bon que ses propres Loix, & l'autre en rendant ses Citoyens moins bons que lui-mesme, car il enseigna à Sparte à avoir besoin de choses dont il avoit fort bien appris à se passer. En voilà assés pour ce qui regarde la politique.

Un politique fait souvent plus de mal en remplissant sa ville d'argent qu'en l'en espuisant.

Sylla tres-intemperant remplit sa ville de sagesse, & Lysandre tres sage remplit la sienne des vices qu'il n'avoit point.

Ce n'est pas que je louë cette action, car peut-estre qu'il fit plus de mal à Sparte.] Ce jugement de Plutarque est remarquable. Il arrive souvent qu'un politique fait plus de mal à sa ville en la remplissant d'argent, qu'en l'en espuisant. Car d'en oster les richesses superfluës & d'en bannir le desir, cela peut augmenter la vertu & l'industrie de ses citoyens, au lieu que la remplir d'or & d'argent, cela en allume de plus en plus le desir, & esteint toute vertu en introduisant le luxe, la mollesse & tous les autres vices que l'oppulence nourrit. On en a veu de grands exemples.

Quant aux expeditions de guerre, aux combats, aux grands exploits, au nombre de trophées, & à la grandeur des perils, Sylla est sans doute hors de toute comparaison. Car Lysandre n'a gagné que deux batailles navales; je veux bien lui tenir compte encore de la prise d'Athenes, car quoyque cette affaire n'ait pas esté fort difficile dans l'execution, la gloire en a esté pourtant fort esclatante. Et pour ce qui se passa dans la Beotie & à Haliarte, il y eut peut-estre un peu de malheur, mais il y eut certainement beaucoup de temerité & d'imprudence, en ce qu'il n'attendit pas le gros renfort des troupes du Roy qui lui venoit de Platées, & qui estoit sur le point d'arriver, & que se laissant emporter mal-à-propos à sa colere & à son ambition, il alla donner de la teste contre une muraille, de sorte que quelques meschantes troupes venant à faire une sortie, le renverserent, & le deffirent honteusement. Il fut tué en cette occasion, mais ce ne fut ni comme un Cleombrotus, qui mourut à la bataille de Leuctres en faisant teste aux ennemis, qui le pressoient fort vivement, ni comme un Cyrus, ni comme un Epaminondas, qui receut un coup mortel en ramenant à la charge ses

Grands avantages de Sylla sur Lysandre du costé des exploits de guerre.

Grandes fautes de Lysandre.

Il y eut peut-estre un peu de malheur, mais il y eut certainement beaucoup de temerité & d'imprudence.] Le malheur est douteux, & l'imprudence tres-certaine & tres-visible. La plus grande faute que puisse faire un General c'est de hazarder une affaire avec peu de forces, lorsqu'il est à la veille de recevoir un renfort qui lui asseure un heureux succès.

ses gens qui avoient esté poussés, & en leur asseurant la victoire. Ces grands hommes moururent comme doivent mourir les Rois & les Capitaines. Au lieu que Lysandre mourut comme un enfant perdu, & comme un avanturier, & par sa mort il rendit ce tesmoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raison de ne vouloir jamais combattre contre des murailles, d'où le plus brave homme du monde peut estre tué, je ne dis pas par le plus vil soldat, mais par un enfant, ou par une femme, comme on dit qu'Achille fut tué aux portes de Troye par l'effeminé Pâris. Mais tant de batailles rangées où Sylla a remporté les plus glorieuses victoires, tant de milliers d'hommes qu'il a tués, peuvent à peine se nombrer. Il a pris par deux fois Rome mesme, & il s'est rendu maistre du Pirée, non par la famine, comme Lysandre, mais par la force, en chassant de la terre ferme Archelaüs par plusieurs grands combats, & en le reduisant à sa flotte & à ses troupes de mer.

Comment doivent mourir les Rois & les Capitaines qui meurent en combattant.

Mort de Lysandre honteuse pour un grand Capitaine.

Que si l'on considere les ennemis qu'ils ont eu tous deux à combattre, ils ne peuvent non

Autre avantage de Sylla sur Lysandre du costé des

Et par sa mort il rendit ce tesmoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raison de ne vouloir jamais combattre contre des murailles.] Car les Spartiates n'estoient point accoustumés à faire des siéges, & ils n'y estoient nullement propres, ils n'aimoient qu'à se battre en pleine campagne, & Plutarque trouve que la mort de Lysandre monstra qu'ils avoient raison. Mais quoiqu'en dise Plutarque, c'est un defaut considerable à des troupes de n'estre propres qu'aux batailles & d'estre inutiles aux siéges. Une place les arrestera au milieu de leurs succès.

ennemis, contre lesquels il eut affaire.

plus estre comparés. En effect ne regardera-t-on pas tousjours comme un esbatement & comme un jeu le combat naval où Lysandre battit un Antiochus, qui n'estoit que le Pilote d'Acibiade, & peut-on lui tenir grand compte d'avoir trompé & abusé un Philocles, Harangueur des Atheniens, *homme sans nom, & dont la langue bien affilée faisoit tout le merite*; un Antiochus, un Philocles, dis-je, que ni Mithridate n'auroit comparé à un de ses palefreniers, ni Marius à un de ses Licteurs. Au lieu que pour ne pas compter tous les Rois, Princes, Consuls, Préteurs, Capitaines & Tribuns contre lesquels Sylla a eu affaire, qui est-ce qui a jamais esté plus terrible & plus redoutable parmi les Romains que Marius? plus puissant parmi les Rois que Mithridate? plus brave & plus belliqueux parmi les peuples d'Italie que Lamponius & Telesinus? Sylla chassa le premier, subjugua le second, & tua les deux autres.

Autre grand avantage de Sylla sur Lysandre.

Mais ce qui, à mon avis, est au-dessus de tout, & qui est infiniment plus glorieux à Sylla, c'est que Lysandre ne fit tous ses exploits, & n'eut tous ses grands succès qu'avec le secours de sa patrie. Au lieu que Sylla banni, persecuté par ses ennemis, dans le temps qu'on chassoit sa femme, qu'on brusloit & qu'on destruisoit sa maison, & que l'on mettoit à mort ses amis,

Au lieu que Sylla banni, persecuté par ses ennemis.] Rien n'est au-dessus de cet éloge, & ce trait seul mettroit Sylla au-dessus des plus grands Personnages, s'il ne l'avoit pas deshonoré par tout ce qu'il fit après la victoire qu'il remporta sur ses Citoyens.

combattoit au milieu de la Beotie contre un nombre innombrable de milliers d'hommes, exposoit sa personne aux plus grands dangers pour le service de son pays, & élevoit un trophée que le temps a abattu, mais dont il n'effacera jamais la memoire.

Ce n'est pas là encore tout, Mithridate eut beau lui offrir son alliance, & le presser d'accepter des troupes & de l'argent pour aller s'opposer à ses ennemis, jamais il ne lui dit une parole gracieuse, jamais il ne lui fit bon visage, il ne daigna jamais lui parler, ni lui toucher dans la main, qu'il n'eust entendu de sa bouche qu'il abandonneroit l'Asie, qu'il livreroit ses vaisseaux, & qu'il rendroit la Bithynie & la Cappadoce à leurs Rois legitimes. Action la plus grande que Sylla ait jamais faite, & qui procede d'un plus grand fonds de generosité & de magnanimité, d'avoir ainsi preferé l'interest public à son propre interest, & comme ces chiens nobles & genereux, de n'avoir jamais lasché prise que son ennemi ne se confessast vaincu, & d'avoir ensuite couru venger ses injures particulieres.

Action de Sylla pleine de generosité & de magnanimité.

Ce qu'ils firent encore l'un & l'autre à Athenes, est d'un poids considerable pour faire ju-

Et élevoit un trophée que le temps a abbattu, mais dont il n'effacera jamais la memoire.] Les trophées & tous ces ouvrages de la main des hommes cedent aux injures du temps, mais le temps qui les abbat n'en efface pas tousjours la memoire. Elle est conservée par les escrits des grands Escrivains, mille fois plus durables que les statuës & que les trophées.

Autre avantage de Sylla sur Lysandre dans ce qu'ils firent tous deux à Athenes.

ger de leurs mœurs. Sylla s'en estant rendu maistre lors qu'elle lui faisoit la guerre pour l'accroissement de la grandeur & de la puissance de Mithridate, lui rendit pourtant sa liberté & ses Loix, & Lysandre la trouvant despoüillée de ce grand Empire, non-seulement n'en eut point pitié, mais lui osta son Gouvernement populaire, & la sousmit aux plus cruels & aux plus injustes de tous les Tyrans. Enfin il paroist que nous ne nous esloignerons pas beaucoup de la verité quand nous dirons que Sylla a fait de plus grandes actions, & a eu de plus grands succès, & que Lysandre a fait de moins grandes fautes, & que nous donnerons au Grec le prix de la temperance & de la sagesse, & au Romain celui de la capacité pour la guerre, & de la valeur.

Quand nous dirons que Sylla a fait de plus grandes actions, & que Lysandre a fait de moins grandes fautes.] De ce costé l'avantage est pour Sylla, car de ne pas faire de grandes fautes ne caracterise pas tant à mon avis le grand Capitaine, que de faire de grandes actions. A la guerre, comme dans le sublime de l'éloquence, le grand est glissant & dangereux, & il est tres-difficile, pour ne pas dire impossible, de s'y soustenir sans faire des chutes, au lieu que le mediocre est plus seur, & on peut y estre precautionné.

Et que nous donnerons au Grec le prix de la temperance & de la sagesse, & au Romain celui de la capacité pour la guerre, & de la valeur.] Plutarque ne declare pas non plus icy auquel il donne l'avantage. C'est au lecteur à l'inferer des sentiments qu'il trouve respandus dans tous ses autres escrits. La chose n'est pas douteuse. La couronne de la sagesse & de la temperance est bien d'un autre prix dans l'esprit des sages, que celle de la capacité dans l'art militaire & de la valeur. Et en voici la preuve : tout ce qui est compatible avec le vice n'est jamais si grand, que ce qui l'exclud.

Fin de la comparaison de Lysandre & de Sylla.



CIMON.



PERIPOLTAS le Devin, celui qui mena de Theſſalie en Beotie le Roy Opheltas avec tous les peuples qui lui eſtoient ſouſmis, laiſſa une poſterité qui fut floriſſante pendant pluſieurs ſiecles. La pluſ-

Theſſaliens tranſportés en Beotie.

Peripoltas le Devin, celui qui mena de Theſſalie en Beotie le Roy Opheltas.] Cette hiſtoire eſt fort obſcure, je n'en trouve nulle part aucun veſtige. Il faut que cette tranſmigration d'Opheltas en Beotie ait eſté faite pluſieurs ſiecles avant la guerre de Troye, puis qu'à cette guerre on voit à la teſte des troupes de Beotie Peléo pere d'un Opheltas. Cet Opheltas II. eut un fils nommé Ptolemée, & de ce Ptolemée fut fils Xanthus, qui fut le dernier qui regna à Thebes.

Descendants de Peripoltas en Beotie.

part de ses descendants habiterent à Cheronée, qui fut la premiere Ville où ils s'establirent après en avoir chassé les Barbares. Mais comme ils furent presque tous hommes de courage, & tres belliqueux, ils perirent dans les guerres des Medes & dans les Batailles qui furent données contre les Gaulois où ils combatirent avec beaucoup de valeur, & sans espargner leurs personnes. Il ne resta de cette famille qu'un enfant Orphelin, qui fut appellé Damon, & qui eut le surnom de Peripoltas. Cet enfant surpassoit tous les enfants de son âge en grandeur d'ame & en beauté de corps. Mais d'ailleurs il estoit sauvage, grossier, & austere dans ses mœurs.

Damon, un des descendants de cette famille, il fut nommé Peripoltas en memoire du devin, qui avoit conduit ses ancestres.

Son caractere.

Quand il fut sorti de l'enfance, il arriva qu'un Romain, Capitaine d'une cohorte, qui hyvernoit à Cheronée, en devint passionnement amoureux. Et comme il ne pouvoit le vaincre ni par ses sollicitations, ni par ses presents, il y avoit bien de l'apparence qu'il en viendroit enfin à la force ouverte, sur-tout la ville de Cheronée, ma patrie, se trouvant alors dans un grand abbaissement, & estant fort mesprisée à cause de sa pauvreté & de sa foiblesse. Damon craignant donc cette extremité, & plein de ressentiment pour les tentatives que ce brutal avoit desja faites, resolut de s'en delivrer en lui dressant des embusches, & ameuta contre lui quelques uns de ses Ca-

Damon conspire contre l'Officier Romain & le tue.

marades, non point en trop grand nombre afin de se mieux cacher; il n'y eut en tout que seize conjurés. Une nuit après avoir bien bû, ils se barboüillent le visage avec de la suye, & le matin ils vont se jetter sur ce Capitaine Romain, qui faisoit un sacrifice au milieu de la place, le tuent avec quelques uns de ceux qui estoient autour de lui, & sortent de la Ville.

Voilà d'abord une grande rumeur & un grand trouble. Le Senat de Cheronée s'assemble & condamne à mort ces assassins, pour justifier la Ville envers les Romains. Le soir, comme les Magistrats soupoient ensemble selon la coustume, Damon & ses complices entrent dans la salle du Conseil, les esgorgent tous, & se retirent encore.

Il esgorge tous les Magistrats qui l'avoient condamné à mort.

Quelques jours après il arrive que Lucius Lucullus passe à Cheronée avec des troupes pour quelque expedition. Informé de ce grand crime, qui venoit d'estre commis, il suspend sa marche, fait faire de grandes informations, & ayant trouvé que la Ville n'estoit pas seulement innocente, mais qu'elle avoit esté ellemesme fort maltraittée, il retire la garnison & l'emmene avec lui.

Equité de Lucullus.

Les habitants de Cheronée envoyent des deputés à Damon, qui par ses courses & par ses ravages desoloit le pays, & rodoit tousjours autour de la Ville, & donnent divers decrets tres favorables, par lesquels ils l'engagent en-

Dissimulation de ceux de Cheronée pour faire revenir Damon, qu'ils tuent ensuite.

fin à revenir. Dès qu'il est revenu ils l'elisent Gymnasiarque, c'est-à-dire, maistre des exercices; & un jour qu'il se frottoit d'huile dans une Estuve, ils le tuent en trahison. Et parce qu'il parut pendant long-temps dans ce mesme lieu des spectres horribles, & qu'on y entendit des lamentations affreuses, comme nos peres nous l'asseurent, on condamna, & on mura les portes de l'Estuve. Mais encore de nostre temps les voisins prétendent qu'on y voit les mesmes Spectres, & qu'on y entend les mesmes lamentations. Ceux qui restent de cette famille, car il y en a encore, sur tout dans la Ville de Stiris dans la Phocide, & qui retiennent les mœurs & le langage des Eoliens, sont appellés les *Asbolomenes*, c'est-à-dire, *les Barboüillés de suye*, en memoire de la suye dont Damon s'estoit noirci le visage quand il courut sus au Capitaine Romain.

Spectres horribles dans le lieu où Damon avoit esté tué.

Descendants de ce Damon dans la Phocide encore du temps de Plutarque.

Quelque temps après les Orchomeniens, voisins de Cheronée, & par là ses Ennemis, susciterent à force d'argent un delateur Romain, qui se rendit accusateur de la Ville, comme il auroit fait d'un simple particulier, & la poursuivit en justice pour le meurtre de ces Romains,

Cheronée accusée comme un simple particulier.

Et parce qu'il parut pendant long-temps dans ce mesme lieu des spectres horribles.] Cette opinion que dans les lieux où il a esté commis quelque meurtre, il y revient des esprits, & des spectres horribles est fort ancienne. Les Grecs & les Romains en ont esté egalement imbus. Il y en a un exemple bien singulier dans une lettre de Pline, & elle s'est conservée jusqu'à nostre temps.

que

que Damon avoit tués. L'affaire fut portée devant le Gouverneur de Macedoine, car en ce temps-là les Romains n'envoyoient pas encore des Preteurs en Grece. Les Avocats, qui parlerent pour la Ville, en appellerent au tesmoignage de Lucullus. Le Gouverneur lui escrivit, & Lucullus dans sa responsе ayant attesté la verité du fait, comme il s'estoit passé, la Ville gagna par ce moyen son procés, où il s'agissoit de sa ruine totale. Les habitants, se voyant garantis de ce grand danger, firent faire une statuë de marbre de Lucullus, & l'eleverent dans la place près de celle de Bacchus.

Les Romains n'envoyoient point encore des Preteurs en Grece du temps de Lucullus.

Cheronée gagne son procés sur le tesmoignage de Lucullus.

Reconnoissance de Cheronee pour lui.

Pour nous, quoyqu'éloignés de ces temps-là par plusieurs generations, nous estimons que le bien-fait de ce grand homme s'estend jusqu'à nous qui vivons aujourd'huy, & que nous devons porter nostre part de la reconnoissance qui lui est deuë. C'est pourquoy persuadés qu'une image qui represente les mœurs & les sentiments, est plus parfaite & plus belle que celle qui ne rend que la forme du corps & les traits du visage, nous embrasserons dans cette œuvre des vies paralleles, la vie de ce personnage en suivant tousjours la verité. Car pour lui tes-

Beau sentiment de Plutarque.

Image qui represente la vie & les mœurs plus belle que celle qui ne represente que le corps.

Car pour lui tesmoigner nostre reconnoissance,] Qui auroit dit à Lucullus que le service, ou plustost la justice qu'il rendit à la ville de Cheronée en cette occasion, lui vaudroit deux cents ans après une recompense aussi glorieuse, & que dans cette Ville si peu considerable alors, il naistroit un homme qui celebreroit ses grandes actions & les rendroit immortelles? car Lucullus n'est

moigner nostre reconnoissance, il suffit de perpetuer la memoire de ses actions, & lui mesme il ne voudroit pas que le tesmoignage veritable qu'il a rendu à nostre innocence, nous le payassions par un faux tesmoignage que nous rendrions à sa vertu par un recit inventé ou fardé. Quand un Peintre fait le portrait d'une personne tres-belle & tres-gracieuse, s'il se rencontre sur son visage quelque tache ou quelque petit defaut, nous ne voulons ni que le Peintre l'oublie entierement, ni qu'il le marque & l'exprime jusqu'au moindre trait, car l'un gaste la beauté du portrait, & l'autre destruit la ressemblance. De mesme en escrivant ces vies, puisqu'il est difficile, ou plustost impossible de trouver un sujet irreprochable, & pur & net de tout defaut, nous devons dans tout ce qu'il a de beau & de bon, rendre exactement la verité, comme la parfaite ressemblance. Et pour les fautes & les taches, qui se rencontrent dans leurs actions ou par l'emportement des passions, ou par la necessité des affaires, nous sommes obligés de les regarder

Plutarque a imité dans ces vies l'adresse d'un peintre qui peint une belle personne.

Les defauts doivent estre legerement exprimés, & les beautés renduës dans toute leur verité & leur force.

bien connu aujourd'huy que par la vie que Plutarque en a faite.

Et lui-mesme il ne voudroit pas que le tesmoignage veritable qu'il a rendu à nostre innocence.] Plutarque prend icy les devants pour excuser ce qu'il y a dans la vie de Lucullus qui ne lui fait pas assés d'honneur, & qui paroist n'estre pas assés menagé pour un homme à qui Cheronée avoit cette grande obligation. Le tesmoignage veritable que l'on rend en nostre faveur, ne doit point estre payé par un faux tesmoignage en faveur de celui qui nous a servis.

Nous sommes obligés de les re-

plustost comme des manques de vertu, que comme des vices, & ne pas nous amuser à les representer exactement dans nostre histoire, mais les marquer legerement comme espargnant & respectant la pauvre Nature humaine, qui ne produit point d'original tout parfait, & qu'on puisse prendre pour un modelle achevé de beauté, de vertu, & de sagesse.

Aprés avoir bien pensé qui je pourrois comparer à Cimon, j'ay trouvé que je devois lui comparer Lucullus. Car ils ont esté tous deux de grands Guerriers; ils ont tous deux acquis beaucoup de reputation contre les Barbares; leur gouvernement a esté fort doux; ils ont appaisé de grandes seditions dans leur Patrie, & l'un & l'autre ont gagné de grandes batailles, & erigé des trophees tres-esclatants. Car parmi les Grecs on ne trouve point de plus grand Capitaine que Cimon, & on n'en voit point parmi

Conformités qui se trouvent entre Cimon & Lucullus.

garder plustost comme des manques de vertu, que comme des vices.] Ce jugement est tres vray & tres juste, les defauts qu'on trouve dans la vie des grands hommes, sont comme ces petites taches qui se rencontrent quelquefois sur un beau visage, elles ne le rendent pas laid, mais elles l'empeschent seulement d'estre d'une beauté parfaite. Ce que Plutarque dit icy des plus grands hommes doit estre appliqué aussi aux plus beaux ouvrages.

Comme espargnant & respectant la pauvre Nature humaine.] L'équité de Plutarque & la douceur de son esprit paroissent par tout. Quelle beauté dans ce sentiment! C'est espargner & respecter la Nature humaine, que de ne pas trop relever les defauts des grands hommes. Par là Plutarque fait le procés à ces Escrivains, qui pleins de malignité ou d'envie, s'acharnent sur les defauts & passent legerement sur les vertus, & qui souvent donnent à la vertu les couleurs du vice.

les Romains de plus grand que Lucullus. Et il n'y en a pas non plus qui ayent poussé plus loin leurs victoires, si on excepte Hercule & Bacchus, & les exploits de Persée contre les Ethiopiens, les Medes & les Armeniens, & ceux de Jason dans son voyage de la Colchide. Si tant est que depuis ce temps immemorial on ait pû conserver jusqu'à nous quelque chose de la vie de ces deux derniers personnages qui merite qu'on y adjouste foy. Cimon & Lucullus ont encore cela de commun qu'ils ont tous deux laissé leurs guerres imparfaites, car ils ont tous deux battu & affoibli leurs adversaires, mais ils ne les ont pas entierement deffaits ni destruits. On trouve sur-tout une grande conformité entre eux dans la generosité charmante & dans la courtoisie dont ils usoient envers les Estrangers qu'ils recevoient dans leur maison, & dans la magnificence & le luxe de leur despense ordinaire. Nous oublions sans doute quelques autres ressemblances qu'il ne sera pas difficile de rassembler & de recueillir du recit de leurs vies.

Origine de Cimon. Cimon estoit fils de Miltiade & d'Hegesipy-

Si tant est que depuis ce temps immemorial on ait pû conserver jusqu'à nous.] Plutarque declare icy assez nettement, qu'il doute qu'on ait conservé quelque memoire des actions de Persée & de Jason, dont le premier vivoit treize cents ans avant N. S. & le second fit son expedition dans la Colchide quatre vingts ans après le temps de Persée. Ce n'est pas l'esloignement de ce temps immemorial qui en est cause, c'est le defaut d'historiens.

le, Thracienne de nation, & fille du Roy Olorus, comme il est porté dans les poëmes qu'Archelaüs & Melanthius firent en l'honneur de Cimon. Delà vient que Thucydide l'historien, qui estoit parent de Cimon, se dit fils d'Olorus qui portoit le mesme nom que le pere d'Hegesipyle son ayeul, & qu'il possedoit des mines d'or en Thrace. On dit mesme qu'il mourut dans ce pays-là, ayant esté tué dans un petit lieu appellé *scapté hylé*, & que ses cendres ayant esté apportées dans l'Attique, on monstre encore son tombeau dans le monument mesme de la famille de Cimon, & près du tombeau de sa sœur Elpinice. Il est vray que Thucydide estoit du Bourg d'Alimuse, & Miltiade de celui de Lacia. Miltiade ayant esté condamné à une amende de cinquante talents, fut mis en prison pour le payement, & y mourut, laissant son fils Cimon encore fort jeune, & sa fille Elpinice qui n'estoit pas encore en age d'estre mariée.

Archelaüs & Melanthius poetes.

Thucydide l'historien parent de Cimon.

La mort de Thucydide, & son tombeau.

C'est-à-dire, la forest fossoyée.

Cinquante mille escus.

Miltiade pere de Cimon mourut en prison pour une amende qu'il ne put payer.

Cimon dans ses premieres années eut une tres-mauvaise reputation, & fut fort diffamé comme un homme tres-dissolu, grand beuveur, & entierement semblable à son Ayeul Cimon,

Cimon fort dissolu dans sa jeunesse.

Dans les poëmes qu'Archelaüs & Melanthius firent en l'honneur de Cimon.] Deux poëtes elegiaques, le premier estoit de Milet, ou selon d'autres d'Athenes, il estoit grand Philosophe, & fut maistre de Socrate, il florissoit vers l'Olymp. LXXXIV. & l'autre vers l'Olymp. XCV.

Et entierement semblable à son ayeul Cimon, qui à cause de sa stupidité & de sa bestise.] C'est

qui à cause de sa stupidité & de sa bestise, eut le surnom de *coalemos*, qui signifie *ébesté*. Stesimbrotus de Thasos, contemporain de Cimon, escrit qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des autres sciences qu'on fait apprendre aux enfants de bonne maison, & qui estoient fort en vogue en Grece, qu'il estoit entierement privé de cette éloquence, de cette facilité, & de cette grace de parler, qu'on remarque dans les enfants d'Athenes, mais qu'il y avoit dans ses discours beaucoup de magnanimité, de verité, & de franchise, & que la trempe de son ame tenoit plus d'un homme du Peloponese que d'un Athenien. On peut lui appliquer ce qu'Euripide dit d'Hercule, *grossier au dehors, sans nul ornement, mais homme de bien au souverain degré.* Car cela convient parfaitement au portrait qu'en fait Stesimbrotus.

Cimon n'apprit ni la musique ni les sciences.

Les peuples du Peloponese plus grossiers que les Atheniens.

Portrait qu'Euripide fait d'Hercule, appliqué à Cimon.

sur cette reputation que Valere Maxime a escrit. *Cimonis vero incunabula opinione stultitiæ fuerunt referta: ejusdem stultitiæ imperia salutaria Athenienses sensere. La jeunesse de Cimon fut descriée par une reputation de folie. Mais les Atheniens esprouverent toute l'utilité de cette mesme folie pendant qu'il les gouverna.* J'ay rapporté ce passage pour l'arracher à l'injuste critique du sçavant Muret qui a voulu retrancher du texte de Valere Maxime le dernier *stultitiæ*. Il s'en faut bien garder, car il est mis au contraire avec beaucoup de sens. Valere Maxime a voulu dire que ce fut pourtant cette folie qui gouverna les Atheniens tres sagement, pendant qu'il fut à la teste des affaires. Cimon passoit pour fou dans sa jeunesse, ce fut pourtant ce fou là qui, &c. C'est pourquoy il adjouste. *Itaque coegit eos stuporis semetipsos damnare, qui eum stolidum crediderant. C'est pourquoy il força ceux qui l'avoient crû fou à s'accuser eux-mesmes de folie.* Heureux les Estats qui auroient beaucoup de fous comme celuy-là.

Pendant sa jeunesse, il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec sa sœur, car on asseure qu'Elpinice n'estoit pas autrement scrupuleuse, & qu'elle accorda ses faveurs au Peintre Polygnotus. C'est pourquoy on dit qu'en peignant les captives Troyennes dans les Galeries du Portique, appellé alors *Plesianaction*, & qui depuis a esté appellé *Pœcile*, il peignit Laodicé sous le visage & sous la forme de sa maistresse Elpinice. Ce Polygnotus, pour dire cela en passant, n'estoit pas un Peintre mercenaire, qui eust entrepris cet ouvrage pour de l'argent, mais il fit cette liberalité à sa patrie, pour se

Cimon accusé d'avoir eu un commerce criminel avec sa sœur Elpinice.

Polygnotus peint Laodicé une des captives Troyennes sous le visage de sa maistresse Elpinice.

Il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec sa sœur.] Cette action de Cimon a esté expliquée diversement, & a donné lieu à une grande dispute. Les uns ont pretendu que Cimon avoit espousé sa sœur Elpinice, & qu'il l'avoit espousée contre les Loix, parce qu'elle estoit sa sœur de pere & de mere, ce qui estoit defendu à Athenes, où l'on ne permettoit le mariage du frere & de la sœur, qu'entre le frere & la sœur de pere seulement, & les autres ont dit qu'il l'avoit espousée sans blesser les Loix, parce qu'elle n'estoit sa sœur que de pere. Mais le texte de Plutarque exclut l'une & l'autre explication, & esloigne toute idée de mariage. On ne peut absolument l'entendre que de la desbauche de Cimon, qui le porta dans sa jeunesse à commettre un inceste avec sa sœur. On voit assez dans la suite que Plutarque ne donne point trop dans le sentiment de ceux qui pretendoient que c'estoit un mariage fait dans toutes les formes.

Il peignit Laodicé sous le visage & sous la forme de sa maitresse Elpinice.] Cecy dement ce que Pausanias a escrit qu'on ne croyoit pas que Laodicé fust parmi les captives Troyennes. Polygnotus estoit persuadé qu'elle y estoit, & il l'y avoit mise. Au reste la galanterie que Polygnotus fait icy à sa maistresse Elpinice a esté imitée depuis par bien des Peintres.

Mais il fit cette liberalité à sa patrie pour se faire honneur.] Et pour se distinguer du Peintre Mycon, qui dans le mesme temps peignoit une partie du mesme Por-

faire honneur. C'eſt ainſi que l'eſcrivent tous les hiſtoriens, & le Poëte meſme Melanthius s'en explique en ces termes, *Polygnotus orna à ſes frais les Temples des Dieux, & la place publique de Cecrops en y peignant les actions des Demi-Dieux.*

Il y a des auteurs qui diſent que le commerce d'Elpinice avec ſon frere Cimon, ne fut pas une desbauche ſecrete, mais un mariage fait dans toutes les formes, parce qu'à cauſe de ſa pauvreté elle ne trouvoit point de mari d'auſſi bonne maiſon qu'elle. Mais que dans la ſuite Callias, qui eſtoit un des plus riches partis d'Athenes, en eſtant devenu amoureux, & ayant offert de payer l'amende à laquelle ſon pere Miltiade avoit eſté condamné, ſi on vouloit la lui accorder, Elpinice y conſentit, & Cimon la lui donna en mariage. Il eſt tousjours vray que Cimon fut fort enclin à l'amour des femmes, car le poëte Melanthius en badinant avec lui ſur ſes amours dans ſes Elegies, fait mention d'une Aſteria de Salamine, & d'une autre, nommée Mneſtra, comme de ſes maiſtreſſes. Et d'ail-

Cimon fort enclin à l'amour des femmes.

tique pour une bonne ſomme d'argent.

En y peignant les actions des Demi-Dieux.] Le dernier mot de ces deux vers de Melanthius ἀγοραῖσιν a paru corrompu à Xilander, & avec raiſon, car il n'a icy aucun ſens. Peut-eſtre pourroit-on corriger ἀγυίαις, ce qui feroit un vers ſpondiaque. Dans le Mſ. de la Bibliotheque de Medicis, il y a κοσμήσ' ἡμιθέων γραφαῖσιν ſur quoy M. Salvini conjecture qu'il faut lire κοσμήσ' ἡμιθέων ἐν γραφαῖς, ce qui fait un pentametre. Le dyſtique ſera entierement reſtabli ſi l'on adjouſte τε après le ναοὺς du premier vers, ναοὺς τε ἀγορήν τε.

leurs

leurs il eſt conſtant qu'il eut une paſſion un peu trop forte pour Iſodice fille d'Euryptoleme, fils de Megacles, quoyque ſa femme legitime, car il fut inconſolable de ſa mort, comme cela paroiſt par les Elegies qu'on lui adreſſa pour le conſoler. Le Philoſophe Panetius croit qu'Archelaüs le Phyſicien fut l'auteur de ces Elegies, & il fonde ſa conjecture avec quelque ſorte d'apparence ſur le temps où il vivoit.

Cimon blaſmé d'avoir trop aimé ſa femme.

Dans tout le reſte des mœurs de Cimon, il n'y eut rien que de grand & d'admirable, car il ne cedoit ni à Miltiade en courage & en audace, ni à Themiſtocle en ſageſſe & en bon ſens, & tout le monde convient qu'il eſtoit plus juſte & plus homme de bien que l'un & l'autre, & que ne leur eſtant en rien inferieur dans les vertus militaires, il les ſurpaſſoit infiniment tous deux dans les vertus politiques, lors meſme qu'il eſtoit encore jeune, & qu'il n'avoit aucune experience dans la guerre. En effect à l'invaſion des Medes, lors que Themiſtocle conſeilla aux Atheniens de quitter leur Ville, & d'abandonner leur pays pour aller ſe poſter ſur leurs vaiſſeaux au devant de Salamine, & combattre là par mer, tout le monde eſtant eſtonné & conſterné d'un conſeil ſi hazardeux,

Grandes qualitez de Cimon.

Quoyque ſa femme legitime.] Voicy donc Cimon blaſmé par Plutarque d'avoir eu une paſſion trop forte pour ſa femme legitime. Cela me paroiſt remarquable. De la maniere dont on vit aujourd'huy, il y a peu de gens qui meritent une pareille cenſure.

Belle action de Cimon, pour encourager & determiner ses Citoyens.

Il consacre à Minerve un mords de bride.

Sa figure.

& si temeraire, on vit Cimon qui, suivi de ses camarades, & avec un visage gay, montoit le long de la ruë du Ceramique à la Citadelle, pour y consacrer dans le Temple de Minerve un mords de bride qu'il portoit à la main, comme la Ville, dans la conjoncture où elle se trouvoit alors, n'ayant plus besoin de gens de cheval, mais de bons hommes de mer. Et après avoir fait l'offrande de ce mords, il prit un des boucliers qui estoient appendus aux parois du Temple, fit ses prieres à la Déesse, descendit sur le rivage, & fut le premier qui par son exemple inspira la confiance à la pluspart des autres, & leur donna le courage de s'embarquer. Il estoit d'ailleurs beau & bien fait de sa personne, comme l'escrit le Poëte Jon, car il avoit la taille haute & majestueuse, & une grande quantité de beaux cheveux frisés qui ombrageoient ses espaules. Et il brilla si fort à la bataille, qui fut donnée bien-tost après, & y fit des actions d'une valeur si distinguée, qu'il eut d'abord une grande reputation dans Athenes avec l'affection de ses Citoyens. La pluspart se rangerent de son costé, & commen-

Pour y consacrer dans le Temple de Minerve un mords de bride.] Voilà un tour bien adroit & bien capable de frapper les Atheniens, & de leur inspirer mesme une sorte de frayeur religieuse. Cimon va consacrer un mords de bride à Minerve, pour faire entendre qu'il n'est plus question de troupes de terre, & qu'il faut avoir recours a des troupes de mer. Qui est-ce qui osera s'opposer à ce vœu?

cerent à l'exhorter à avoir dès lors des pensées & à faire des actions qui respondissent à la gloire que son pere s'estoit acquise à la journée de Marathon.

Dès qu'il commença à se mesler du gouvernement, le Peuple le receut avec de grands tesmoignages de joye, & estant desja las de Themistocle, il lui defera les plus grands honneurs *Cimon favorisé par le Peuple.* & les premieres Charges, parce qu'il paroissoit agreable, aisé & commode à la multitude à cause de sa douceur & de sa simplicité. Mais ce qui contribua encore beaucoup à son avancement, ce fut la protection d'Aristide, fils de Lysimachus, *Protegé par Aristide.* qui remarquant dans ses mœurs une nature heureuse qui promettoit beaucoup, voulut se servir de lui comme d'un contrepoids à la grande habileté & à l'audace de Themistocle. Les Medes ne furent pas plustost chassés de la Grece, qu'il fut éleu Capitaine General de la *Eleu Capitaine General de la flotte.* flotte, les Atheniens n'ayant point encore alors la principauté parmi les Grecs, mais estant soussmis aux ordres de Pausanias, & des Lacedemoniens.

La premiere chose qu'il fit, c'est de faire admirer dans toutes ses campagnes le bel appareil de ses troupes, & encore plus la bonne volonté par laquelle elles se distinguoient par-

Il lui defera les plus grands honneurs.] Dans le texte au lieu de ἀπῆγε τὰς μεγίστας ἐν τῇ πόλει τιμὰς, il faut lire comme M. Salvini ἀνῆγε εἰς τὰς μεγίστας &c, *Il le poussa aux plus grands honneurs.*

deſſus tous les Confederés. Enſuite, comme Pauſanias fut entré ſecretement en pourparler avec les Barbares pour trahir la Grece, qu'il eut meſme eſcrit au Roy des lettres à cet effect, & qu'il traitoit cependant ſes Alliés avec une extréme rigueur, & avec une fierté ſans exemple, ſe portant contre eux aux dernieres inſolences à cauſe de la grande autorité dont il eſtoit reveſtu, & de l'orgueil inſenſé dont il eſtoit plein, Cimon, profitant de ſa folie, recevoit avec bonté & douceur ceux qui avoient ſouffert ſes outrages, & vivoit avec eux tres-gracieuſement & avec toute ſorte d'humanité. En quoy faiſant il transporta, ſans qu'on y priſt garde, des Lacedemoniens aux Atheniens l'Empire & le Commandement de la Grece, non par la force des armes, mais par la douceur de ſes diſcours, & par la facilité de ſes mœurs. Car la pluſpart des Alliés, ne pouvant ſupporter la dureté & l'arrogance de Pauſanias, ſe rangerent ſous les ordres de Cimon & d'Ariſtide, qui en les attirant à eux, envoyerent en meſme temps avertir les Ephores qu'ils devoient rappeller leur General, parce qu'il deshonoroit Sparte, & qu'il troubloit toute la Grece.

Cimon profite de la folie de Pauſanias, & gagne par ſa douceur ce que celuy cy perd par ſa dureté.

On raconte que Pauſanias eſtant à Byſance, envoya chercher une jeune fille, appellée Cleonice, née de parents illuſtres, pour s'en ſervir à ſes plaiſirs, & que ſes parents, ne pouvant reſiſter à cette dure neceſſité, & intimidés par le

Eſtrange avanture de Pauſanias.

pouvoir immense dont il abusoit, laisserent emmener leur fille. Comme elle estoit encore pleine de pudeur, avant que d'entrer dans la chambre, elle pria qu'on ostast la lumiere; elle entra ensuite, & en marchant dans les tenebres avec un grand silence pour s'approcher du lit de Pausanias, qui estoit desja endormi, elle donna, sans le vouloir, contre la lampe qui estoit esteinte & la renversa. Au bruit qu'elle fit en tombant, Pausanias se reveilla en sursaut; & dans la pensée que c'estoit quelque ennemi qui venoit pour l'assassiner, il tira le poignard, qu'il avoit sous son chevet, en frappa Cleonice, & la jetta sur le carreau. Cette fille estant morte de cette blessure, ne permettoit pas à son meurtrier de gouster aucun repos, car son image se presentant à lui toutes les nuits pendant son sommeil, lui prononçoit en colere un vers heroïque, dont le sens est, *Marche devant le Tribunal de la Justice, qui punit les forfaits, & qui t'attend; l'insolence est enfin funeste aux hommes.*

Pausanias persecuté par l'image de Cleonice qui lui apparoist pendant son sommeil.

Les Alliés indignés de cette action si infame, se joignirent à Cimon, & assiegerent Pausanias

Marche devant le Tribunal de la Justice.] C'est à mon avis le veritable sens de ce mot στεῖχε Δίκης ἆσσον & non pas *marche dans la Justice*, comme on l'a cru. Cet avertissement n'est plus de saison pour un brutal comme Pausanias qui vient de commettre une action si atroce, il n'y a qu'à le menacer des vengeances de la Justice. C'est aussi ce que fait le fantosme. *Marche, viens*, lui dit-il, *devant le Tribunal de la Justice.* Δίκη est icy la Justice vengeresse des forfaits.

dans Byſance. Mais s'eſtant eſchappé, & eſtant tout troublé de cette image, qui le pourſuivoit continuellement, il ſe retira à Heraclée dans le Temple où l'on évoque les ames des trepaſſés, & là, après avoir fait les ſacrifices & les effuſions funebres, il appella l'ame de Cleonice, & la conjura de renoncer à ſa colere. Cleonice parut enfin, & lui dit, *que bien-toſt arrivé à Sparte il ſeroit delivré de ſes maux*, voulant ſans doute par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit.

Temple d'Heraclée où l'on évoquoit les ames des trepaſſés.

L'image de Cleonice évoquée predit la mort à Pauſanias.

Cimon, après que tous les Alliés ſe furent reünis ſous ſes ordres, s'embarqua avec toute ſon armée pour aller en Thrace, ſur les nouvelles que quelques Perſes des plus conſiderables, & parents meſme du Roy, s'eſtoient emparés de la ville d'Ejone ſur le fleuve du Strymon,

Cimon s'embarque pour aller en Thrace, la 1. année de l'Olymp. LXXVII.

Se retira à Heraclée dans le Temple où l'on évoque les ames des trepaſſés.] Strabon place cette Heraclée dans l'Elide, à quarante ſtades d'Olympie, & Pauſanias la met en Arcadie un peu plus loin. Car c'eſt la meſme qui eſtoit appellée *Phygalia* & *Phialia*. Là Pauſanias eut recours à des Magiciens appellés *Pſychagoges*, c'eſt à-dire, qui font profeſſion d'évoquer les ames des trepaſſés.

Cleonice parut enfin.] Voilà donc l'ame de Cleonice évoquée par les Magiciens, comme nous voyons dans l'Ecriture Sainte l'ame de Samuël évoquée par les enchantements de la Pythoniſſe.

Voulant ſans doute par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit.] Car les Lacedemoniens ayant reſolu de le faire arreſter, il s'enfuit dans le Temple de Pallas ſurnommée *Chalcioicos*; là on boucha les portes, on deſcouvrit le toict de la Chapelle où il s'eſtoit retiré, & on le garda ainſi à veuë juſqu'à ce que la faim l'euſt conſumé, & comme il eſtoit ſur le point d'expirer on le retira, & un moment après il rendit l'eſprit.

& que de là ils incommodoient fort les Grecs qui habitoient dans ces quartiers. En arrivant il battit leurs troupes dans un grand combat, & les obligea de se renfermer dans la ville. Il se jetta ensuite sur la Thrace, qui est au-dessus du Strymon, & d'où la ville tiroit ses convois, il en chassa les habitants, se rendit maistre de tout le pays, & reduisit par ce moyen les assiegés à une si grande extremité, que Butes, General du Roy, desesperant de ses affaires, mit le feu à la ville, & se brusla avec tous ses amis & toutes ses richesses.

Cimon bat les Perses en Thrace, & prend la ville d'Ejone.

Butes General des Perses se brusle dans Ejone avec tous ses amis.

Cimon ne profita donc pas beaucoup à la prise de cette ville, tout ayant presque peri dans l'embrasement avec les Barbares; mais comme le pays est tres-beau & tres-fertile, il le donna à habiter aux Atheniens, qui pour lui marquer leur reconnoissance, lui permirent de dresser dans la ville trois Hermes de marbre avec des inscriptions pour conserver la memoire de ce grand exploit. Sur le premier on lisoit en vers Elegiaques : *Celebrons à jamais la patience & le courage de ces valeureux Grecs, qui dans la ville d'Ejone & sur les bords du Strymon ont fait sentir aux fiers enfants des Medes les sanglantes fureurs de Mars, & toutes les horreurs de la famine, & les ont enfin reduits au dernier desespoir.*

Cimon donne le pays à habiter aux Atheniens.

Trois statuës de Mercure avec des inscriptions.

Sur le second il y avoit,

Tels sont les honneurs que les Atheniens ont faits à leurs Generaux pour reconnoistre les services signalés,

& les grands biens qu'ils en ont receus. Ceux qui jusques dans la posterité la plus reculée verront ces glorieuses recompenses, en seront encore plus excités à imiter leur vertu, & entrant dans une noble émulation, ils tascheront de rendre à leur pays d'aussi grands services pour s'attirer d'aussi grands honneurs.

Et sur le troisiéme on lisoit,

Dans le II. Liv. de l'Iliade.

Jadis partit de cette ville à la teste de ses belliqueuses bandes pour suivre les Atrides aux Champs d'Ilion le vaillant Menesthée, à qui Homere a donné ce grand éloge, que de tous les Grecs il estoit le plus habile à ranger en bel ordre de bataille une nombreuse armée. Les Atheniens dans tous les siecles ont soustenu cette reputation, & ont merité d'estre regardés comme les premiers des hommes pour bien ranger des troupes, & les faire agir.

Quoyque le nom de Cimon ne paroisse point dans ces inscriptions, cependant il n'y avoit alors personne qui ne sceust qu'elles le regardoient, & que c'estoit pour lui le comble de l'honneur; car jamais ni Themistocle ni Miltiade n'en avoient receu un pareil. Au contraire le dernier ayant demandé pour toute recompense une couronne de branches de l'olivier sacré, Sochares du bourg de Decelée, se levant au milieu de l'assemblée, s'y opposa, & lui dit ce mot, qui marquoit beaucoup d'ingratitude pour lui, mais qui fut tres-agreable au Peuple: *Miltiade*, lui dit-il, *quand tu auras combattu tout*

Couronne de branches de l'olivier sacré refusée à Miltiade.

Mot hardi de Sochares à Miltiade.

Quand tu auras combattu tout seul, demande aussi à estre honoré seul,

seul, demande aussi à estre honoré tout seul. D'où vient donc que les services & les exploits de Cimon furent si fort exaltés & recompensés ? Ce fut sans doute parce que sous les autres Generaux, les Atheniens n'avoient combattu que pour defendre & pour sauver leur patrie, au lieu que sous Cimon ils avoient attaqué & battu les Barbares dans leur propre pays où ils avoient fait des conquestes. Car ils conquirent Ejone, & Amphipolis, où ils envoyerent des colonies ; ils en envoyerent aussi dans l'Isle de Scyros, dont Cimon se rendit maistre par une avanture que je vais raconter : Cette Isle estoit habitée par les Dolopes, tres-peu entendus à cultiver la terre, mais grands corsaires de toute ancienneté ; non contents de faire des courses, ils se mirent aussi enfin à piller & à destrousser ceux qui relaschoient chés eux. Un jour quelques Marchands Thessaliens estant entrés dans leur port de Ctesium, ils les pillerent & les mirent

Difference entre Cimon & les Generaux qui avoient esté avant lui.

Vis-à vis de l'Eubée.

Comment Cimon se rendit maistre de Scyros.

Dolopes, grands corsaires.

tout seul.] Ce mot paroist fort bon, mais il est injuste. Un General peut estre honoré avec justice pour les grands exploits qu'il a faits, quoyqu'il ne les ait pas faits seul, & sans le secours de ses troupes ; car c'est lui qui a tout conduit & qui a esté l'ame de tous les exploits. Ne donne-t-on pas à l'ame, tout l'honneur des demarches du corps ? D'ailleurs les troupes n'ont-elles pas leur part aux grands honneurs qu'on fait à leur Capitaine ?

Ils en envoyerent aussi dans l'Isle de Scyros, dont Cimon se rendit maistre.] Selon Plutarque Cimon se rendit donc maistre de Scyros après avoir pris Ejone. Cela est conforme à ce que Thucydide escrit dans son I. Liv. *Après la prise d'Ejone les Atheniens se rendirent maistres de Scyros.* Et cela n'arriva que vers le commencement de l'Olymp. LXXVII.

en prison. Mais ces prisonniers ayant trouvé moyen de rompre leurs chaisnes & de se sauver, porterent leurs plaintes devant les Amphictyons, & firent condamner toute l'Isle à rendre à ces Marchands tout ce qui leur avoit esté pris, & à les dédommager de leur perte. Ceux qui n'avoient point eu de part au pillage, refuserent de contribuer à ce dédommagement, & dirent que c'estoit à ceux qui avoient pillé, à rendre leur butin. Ceux-cy craignant d'y estre forcés, escrivirent à Cimon, pour le presser de venir avec sa flotte prendre possession de l'Isle, qu'ils estoient prests de lui livrer. Ce qu'il fit, & s'en estant rendu maistre de cette maniere, il en chassa d'abord les Dolopes, & rendit ainsi la mer Egée libre, & la purgea de ces pirates qui l'infestoient.

Arrest tres juste des Amphictyons.

Ensuite ayant appris que Thesée, fils d'Egée, s'enfuyant d'Athenes, s'estoit retiré dans cette Isle, & qu'il y avoit esté tué en trahison par le Roy Lycomede, qui craignoit que s'il lui donnoit un asyle il attireroit sur lui les Atheniens, il mit tout en œuvre pour trouver son tombeau. Car les Atheniens avoient receu depuis peu un

Cimon met tout en œuvre pour trouver dans Scyros le tombeau de Thesée.

Car les Atheniens avoient receu depuis peu de temps un Oracle.] Ils avoient receu cet Oracle quatre ans auparavant, c'est-à-dire, la I. année de l'Olymp. LXXVI. & l'année que Phedon fut Archonte. Cimon n'alla en Thrace que la derniere année de cette Olymp. ou la premiere de l'Olymp. LXXVII. & par consequent les os de Thesée, qui furent trouvés dans l'Isle de Scyros, ne purent estre rapportés à Athenes qu'au commencement de cette

Oracle d'Apollon qui leur ordonnoit de ramasser les os de Thesee, de les porter à Athenes, & de lui rendre les honneurs convenables comme à un Heros. Mais on ne sçavoit point l'endroit où il avoit esté enterré, & les Scyriens ne vouloient ni convenir qu'il eust esté tué dans leur Isle, ni permettre que l'on cherchast son tombeau. Mais Cimon en fit la recherche avec tant d'empressement & de zele, qu'enfin on le trouva. Il fit donc charger ces os dans sa galere, les orna magnifiquement, & les porta ainsi dans sa patrie près de quatre cents ans après que Thesée en fut parti. Ce qui fit un si grand plaisir au Peuple, qu'il lui en voulut tousjours du bien; & pour conserver la memoire de cet évenement ils establirent une dispute de Poëtes Tragiques qui fut tres-celebre, car Sophocle, encore jeune, ayant fait joüer alors sa premiere piece, l'Archonte Aphepsion voyant parmi les spectateurs de grandes brigues, & de grandes partialités, ne voulut pas tirer au sort les Juges, qui devoient juger du merite des pieces &

Cimon rapporte à Athenes les os de Thesée.

Dispute de Poëtes Tragiques establie à Athenes pour honorer la memoire de ce retour de Cimon avec les os de Thesee.

Olympiade LXXVII. On peut voir ce qui a esté remarqué à la fin de la vie de Thesee, pag. 78.

Qu'enfin on le trouva.] Par une espece de miracle, car comme on le cherchoit on vit un aigle qui becquetoit un lieu un peu élevé, & taschoit de l'entr'ouvrir avec ses serres. Cimon, frappé d'abord comme d'une inspiration divine, fit fouiller dans cet endroit, & on y trouva le corps de Thesée.

Près de quatre cents ans après que Thesée en fut parti.] C'est une faute que Plutarque ne peut avoir faite. Il avoit escrit sans doute, *près de huit cents ans.*

adjuger le prix. Mais Cimon estant arrivé dans le theatre avec les autres Generaux, & ayant fait ses libations au Dieu, qui preside à ces jeux, l'Archonte ne permit pas qu'ils sortissent, il les retint, & après leur avoir fait prester le serment, il les obligea de s'asseoir & d'estre Juges, car ils estoient dix, un de chaque Tribu. Ces jeux furent les plus beaux qu'on ait jamais veus, à cause de la dignité des Juges, qui donna une merveilleuse émulation aux Acteurs. Le prix fut adjugé à Sophocle, ce qui causa un si grand chagrin, & une si grande douleur à Eschyle, qu'il ne put plus souffrir le sejour d'Athenes, il en partit, se retira en Sicile, où il mourut, & il fut enterré près de la ville de Gela.

Serment presté par ceux qui devoient juger des prix de Poësie.

Sophocle encore jeune remporte le prix sur Eschyle.

Le Poëte Ion raconte qu'estant encore fort jeune, & fraischement arrivé de Chio à Athenes chés Laomedon, il soupa un soir chés Cimon, & qu'après le souper, dès que les libations furent faites, on pria Cimon de chanter, ce qu'il fit si agreablement, que toute l'assemblée ravie, le combla de louanges, & dit qu'il estoit plus poli que Themistocle, qui ayant esté prié de chanter à un repas, respondit, *qu'il ne sçavoit ni chanter, ni jouer de la lyre, mais que d'une ville petite & pauvre, il en sçavoit faire une ville grande & riche.*

Ion, Poëte Tragique.

Cimon chantoit agreablement.

Themistocle traité d'impoli parce qu'il ne sçavoit pas chanter.

Cela valloit mieux que de sçavoir chanter.

Après qu'il eut cessé de chanter, la conversation estant tombée sur ses actions, comme chacun rappelloit celles qui lui paroissoient les plus belles & les plus grandes, il ne fit mention pour

fui que d'une ruſe dont il avoit uſé, & qui lui paroiſſoit la choſe la plus ſage, & du plus grand ſens qu'il euſt jamais faite. Les Alliés avoient fait quantité de priſonniers ſur les Barbares dans les villes de Seſte & de Byſance, & pour faire honneur à Cimon, ils le prierent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un coſté les priſonniers tout nuds, & de l'autre tous leurs ornements, & toute leur deſpouille. Les Alliés ſe plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inegalité; mais Cimon leur donna le choix, & leur dit, *que les Atheniens ſe contenteroient de la part qu'ils auroient refuſée.* Alors un certain Herophytus de Samos leur ayant conſeillé de choiſir pluſtoſt la deſpouille des Perſes, que les Perſes meſmes, ils le crurent, prirent les ornements des Perſes, & laiſſerent les priſonniers aux Atheniens.

Ruſe de Cimon, & que Cimon lui-meſme prefere à ſes plus grandes actions.

Partage que Cimon fait du butin pris ſur les Barbares.

Meſchant conſeil d'Herophytus.

Cimon partit donc avec le lot qui lui eſtoit reſté, paſſant pour un ridicule faiſeur de partages, car les Alliés emportoient beaucoup de chaiſnes, de colliers & de bracelets d'or, quantité de riches veſtes & de beaux manteaux de pourpre, & les Atheniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds, & qui eſtoient tres-mal propres au travail. Mais bien-toſt après on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les parents & les amis de ces priſonniers, qui les racheterent juſqu'au dernier à groſſes ſommes d'argent, de ſorte que des deniers qui revinrent de cette rançon Cimon eut dequoy entretenir ſa flotte quatre mois, & qu'il

y eut encore beaucoup d'or de reste pour le Thresor public.

Cimon estant donc devenu fort riche par ce moyen, tous ces grands biens qu'il avoit si honorablement gagnés sur les Barbares, il les despensa plus honorablement encore pour le soulagement de ses Citoyens. Car il osta les clostures de ses terres & de ses jardins, afin que les Atheniens necessiteux, & les estrangers mesme pussent y aller cueillir sans crainte & avec toute liberté les fruits dont ils auroient besoin. Tous les jours il avoit chés lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de gens, & tous les pauvres, qui vouloient y aller, estoient bien receus, & avoient là leur nourriture seure, afin que n'estant pas obligés de travailler de leur mestier pour gagner leur vie, ils pussent donner tout leur temps aux affaires de la Republique. Il est vray qu'Aristote escrit que ce souper n'estoit pas pour tous les pauvres d'Athenes indifferemment, mais seulement pour les pauvres de son bourg de Lacia.

Cimon oste la closture de ses terres & de ses jardins.

Tous les jours il avoit un souper pour les pauvres.

Quand il alloit dans les ruës il se faisoit suivre par un grand nombre de gens fort bien vestus, & lorsqu'il rencontroit quelque pauvre vieillard, qui n'avoit qu'un meschant habit, il lui faisoit donner celui d'un de ses domestiques; & il n'y avoit point de pauvre Citoyen qui ne tinst à grand honneur de recevoir publiquement de lui cette liberalité. Davantage ces mesmes domesti-

Il donnoit les habits de ses gens aux vieillards qu'il trouvoit mal vestus.

ques portoient tousjours ſur eux beaucoup d'argent, & en paſſant dans la place ils s'approchoient des plus apparents & des plus honneſtes de ces neceſſiteux & leur mettoient dans la main quelque piece d'argent tres-ſecretement, & ſans eſtre veus de perſonne. Et c'eſt de quoy Cratinus, Poëte Comique, ſemble faire mention dans une de ſes pieces, intitulée *les Archiloques*, où il dit: *Pour moy Metrobius Greffier, je me flatois de la douce eſperance de paſſer heureuſement ma vieilleſſe auprès de Cimon, le plus divin, le plus hoſpitalier, le plus charitable de tous les hommes, & le premier des Atheniens en toute vertu; mais malheureuſement il eſt mort le premier.* Et Gorgias le Leontin dit fort bien, *que Cimon amaſſoit des richeſſes pour s'en ſervir, & qu'il s'en ſervoit pour ſe faire eſtimer & honorer.* Critias meſme, qui fut un des trente Tyrans, ſouhaite dans ſes Elegies *les richeſſes des deſcendants de Scopas, la magnanimité de Cimon, & les trophées d'Ageſilas le Lacedemonien.* Et encore aujourd'hui nous ne connoiſſons Lichas le Spartiate, & ſon nom n'eſt devenu celebre parmi les Grecs, que parce que les jours où les enfans des Spartiates s'exerçoient & danſoient tout nuds, il recevoit chés lui tous les eſtrangers qui venoient à la feſte, & les traitoit magnifiquement.

Il ſe faiſoit ſuivre par des gens qui portoient de l'argent qu'il donnoit en ſecret aux pauvres Citoyens qu'il rencontroit.

Bel éloge de Cimon par un Poëte Comique.

Mot de Gorgias ſur les richeſſes de Cimon.

Elegies du Tyran Critias.

Lichas le Spartiate, ſon hoſpitalité.

Que Cimon amaſſoit des richeſſes pour s'en ſervir, & qu'il s'en ſervoit pour ſe faire eſtimer] Ce mot eſt fort beau, car la pluſpart des hommes n'amaſſent des richeſſes que pour ne pas s'en ſervir, comme tous les avares, ou s'ils s'en ſervent, ce n'eſt que pour ſe faire meſpriſer, par leurs folies & par le mauvais uſage qu'ils en font.

Liberalité de Cimon combien grande.

Mais la liberalité de Cimon surpassoit infiniment l'hospitalité, l'humanité, & la charité des anciens Atheniens. Car ceux-cy ont bien respandu parmi les hommes, & c'est dequoy ils se glorifient avec raison, la semence de la nourriture, s'il est permis de parler ainsi, en leur enseignant à semer le bled; ils leur ont montré encore l'usage des fontaines, & l'utilité du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, en faisant de sa maison comme le Prytanée commun de tous les hommes, en leur abandonnant les premices des fruits de ses terres, & de tout ce que les saisons lui apportoient de meilleur & de plus beau, & en permettant aux plus estrangers mesme d'en prendre tant qu'ils vouloient & d'en user comme de leur bien propre, a comme rappellé dans la vie cette ancienne communauté si vantée du temps de Saturne & du siecle d'or. Et quant à ceux qui pour calomnier ces largesses de Cimon, disent que c'estoient des moyens pour flatter le Peuple, pour s'insinuer dans ses bonnes graces, & pour attirer ses faveurs, ils sont assés refutés par le reste de la vie de ce personnage, qui tenoit pour l'Aristocratie, & estoit entierement porté pour le gouvernement des Lacedemoniens, comme il le tesmoigna hautement en se joignant à Aristide pour s'opposer à Themistocle, qui élevoit la Democratie plus haut qu'il ne falloit, & aprés cela encore en s'emportant extremement contre Ephialte, qui pour faire plaisir au Peuple,

Les trois choses que les Atheniens ont enseignées aux hommes.

La maison de Cimon, le Prytanée commun de tous les hommes.

Cimon avoit rappellé l'ancienne communauté du siecle d'or.

Cimon tenoit pour l'Aristocratie.

Ephialte vouloit

Peuple, vouloit casser le Senat de l'Areopage. *casser le Senat de l'Areopage.*

Quoyqu'il vist tous les autres Gouverneurs de son temps, hors les seuls Aristide & Ephialte, enrichis par les concussions & par les voleries qu'ils faisoient sur le Public, il se maintint pourtant tousjours incorruptible, conserva ses mains pures non seulement de toute concussion, mais encore de tout present, & continua jusqu'à la fin de sa vie de faire & de dire gratuitement & sans aucun loyer, tout ce qui estoit utile & expedient pour la Republique. *Cimon se maintient tousjours incorruptible.*

Sur son desinteressement on raconte qu'un Barbare, nommé Rœsaces, ayant quitté le parti de son maistre le Roy de Perse, vint à Athenes avec de grandes richesses, & que là se voyant incontinent dechiré par les calomniateurs, qui vouloient le rendre suspect au Peuple, il se refugia dans la maison de Cimon, & en y entrant il mit d'abord sur la porte du vestibule deux grandes coupes, dont l'une estoit pleine de Dariques d'argent, & l'autre de Dariques d'or; que Cimon le voyant se prit à rire, & lui demanda, *lequel il aimoit le mieux de l'avoir ou pour pensionnaire ou pour ami?* & que le Barbare lui ayant respondu *qu'il aimoit mieux l'avoir pour ami*, Cimon lui repartit, *eh bien, retourne-t-en donc, & remporte ton or & ton argent, car estant ton ami, je m'en serviray comme du mien propre quand j'en auray besoin.* *Grande preuve de son desinteressement.* *Car les pensionnaires ne sont pas tousjours amis.*

En ce temps-là les Alliés continuoient bien de payer les contributions auxquelles ils avoient

esté taxés, mais las de tant de campagnes qu'ils avoient faites, n'ayant plus besoin de continuer la guerre, & ne desirant desormais que de cultiver leurs heritages, & de vivre en repos, les ennemis s'estant retirés & ne les incommodant plus par leurs courses, ils n'envoyoient plus ni les hommes, ni les vaisseaux qu'ils devoient fournir. Les autres Generaux des Atheniens taschoient de les y forcer par toutes sortes de voyes, ils traisnoient en Justice ceux qui y manquoient, & obtenoient contre eux des condamnations à des amendes, & à des peines mesme corporelles, ce qui rendoit odieux & insupportable aux Alliés le gouvernement des Atheniens.

Grande adresse de Cimon.

Cimon, élu General, prit une voye toute contraire, il ne força aucun des Grecs, mais prenant l'argent de ceux qui ne vouloient pas servir en personne, & leurs vaisseaux vuides, il permit qu'allechés par la douceur du repos ils demeurassent tranquillement dans leurs maisons, & que de bons hommes de guerre, qu'ils estoient, ils devinssent par leur paresse, par leur luxe, & par leur folie, de bons laboureurs & de bons negociants lasches & timides. Et faisant monter ces vaisseaux par les Atheniens tour à tour, les endurcissant ainsi aux travaux & aux fatigues, & les aguerrissant de plus en plus par toutes ces expeditions, il se trouva qu'en tres-

Il se trouva qu'en tres-peu de temps les contributions & la solde que les Alliés payoient, &c.] Cette reflexion de Plutarque ren-

peu de temps les contributions & la solde, que les Alliés payoient, lui eurent servi à rendre les Atheniens maistres de ceux mesme qui les soudoyoient & entretenoient. Car comme les Atheniens estoient continuellement sur mer, qu'ils avoient tousjours le harnois sur le dos & les armes à la main, & qu'ils estoient nourris & exercés dans toutes ces guerres, les Alliés s'accoustumerent peu à peu à les craindre & à les flatter, & par-là, sans s'en appercevoir, ils se trouverent tout d'un coup, au lieu d'alliés des Atheniens, leurs tributaires & leurs esclaves.

Peuples aguerris tost ou tard les maistres de ceux qui negligent les armes.

Il faut dire encore que jamais Capitaine Grec ne rabaissa ni n'humilia si fort l'orgueil & la fierté du grand Roy de Perse, que Cimon. Car après l'avoir chassé de la Grece, il ne le quitta point, mais le suivant pied à pied sans lui donner le temps de respirer & de restablir ses troupes, il ravagea son pays, lui prit plusieurs villes, & en obligea plusieurs autres à se revolter, & à embrasser le parti des Grecs, de sorte que dans

Cimon fut celui qui humilia le plus l'orgueil du Roy de Perse.

ferme une grande leçon pour les Politiques & les Princes. Il est certain qu'un Estat aguerri, & qui sera continuellement dans l'exercice des armes, deviendra tost ou tard le maistre de ses Alliés qui vivront dans la paresse, & qui se contenteront de fournir leur part des contributions sans servir de leurs personnes. *La plusspart des Alliés*, dit Thucydide, Liv. 1. *par cette paresse de servir ayant offert de payer en argent leur part des contributions pour l'entretien de la flotte, afin de n'estre pas obligés de quitter leurs maisons, il arriva de-là que la puissance maritime des Atheniens s'accrut infiniment par cette solde, & que ses Alliés en se tenant ainsi esloignés des combats se rendirent lasches & tres-mal propres pour la guerre.*

toute l'Asie depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie on ne voyoit pas briller un seul Estendard des Perses. Et encore ayant appris que les Generaux du Roy estoient sur les costes de la Pamphylie avec une grosse armée & grand nombre de vaisseaux, & voulant les espouvanter de maniere qu'ils n'osassent plus paroistre dans cette mer qui est en-deçà des Isles Chelidonienes, il fit voile des ports de Cnide & de Triopium avec deux cents Galeres, que Themistocle avoit fait faire tres-legeres & tres-propres à tourner & à manier avec une extréme agilité, & qu'il eslargit alors en faisant sur chacune avec des planches un pont qui debordoit des deux costés, afin que tenant un plus grand nombre de combattants, elles fussent plus redoutables, & fissent un plus grand effect contre l'ennemi.

C'est à dire, dans toute la mer Mediterranée.

Cnide, petite Isle au bas de la mer d'Ionie à la pointe de la Carie. Triopium, ville de la Carie sur cette coste.

Cimon eslargit ses Galeres par des ponts qui débordent des deux costés.

Il cingla d'abord vers la ville des Phaselites, qui estoient Grecs de nation, mais qui ne vouloient ni recevoir sa flotte dans leurs ports, ni se declarer contre le Roy. Et après avoir fait le degast dans leur pays, il s'approcha de leurs murailles pour les assieger. Ceux de Chio, qui servoient sur sa flote, & qui de toute ancienneté estoient amis des Phaselites, taschoient d'adoucir la colere de Cimon, & pendant qu'ils y travailloient, ils avertissoient les Phaselites de tout ce qui se passoit par des lettres attachées à des fléches qu'ils jettoient dans la place pardessus les murs. Enfin ils moyennerent leur accommode-

Il va d'abord contre la ville des Phaselites. Phaselis ville considerable sur la coste de la Pamphylie. Elle avoit trois ports.

ment, à condition qu'ils payeroient dix talents, qu'ils suivroient les Grecs, & qu'ils combattroient avec eux contre les Barbares.

Dix mille escus.

Ephorus escrit que Tithraustes estoit Amiral de la flotte du Roy, & Pherendates General de son armée de terre. Mais Callisthene asseure qu'Ariomandes, fils de Gobryas, estoit le Generalissime de toute cette grande puissance, qu'il se tenoit à l'ancre avec toute sa flotte à l'embouchure de l'Eurymedon, & qu'il ne vouloit point hazarder le combat contre les Grecs, parce qu'il attendoit un renfort de quatre-vingts vaisseaux Pheniciens qui lui venoient de Cypre.

Fleuve, qui se descharge dans la mer de Pamphylie.

Cimon au contraire, pour prevenir ce renfort, s'avança contre eux en bataille, resolu, s'ils ne vouloient pas combattre de leur bon gré, de les y obliger par force. Les Barbares, pour éviter cette necessité, entrerent dans le fleuve, mais comme les Atheniens les y suivirent, enfin ils vinrent à leur rencontre avec six cents voiles, comme l'escrit Phanodemus, ou avec trois cents cinquante, si l'on s'en rapporte à Ephorus. Et dans ce combat naval ils ne firent rien qui respondist à de si grandes forces, car tournant d'abord leurs prouës vers la terre, les premiers qui purent en approcher, s'y jetterent, & se retirerent dans l'armée de terre, qui estoit en bataille assés près du rivage, & les autres tomberent entre les mains des Grecs, & furent fort

Cimon se haste de combattre les Perses avant l'arrivée du renfort qu'ils attendoient.

maltraités, & une preuve certaine que les vaisſeaux des Barbares eſtoient en tres-grand nombre, c'eſt que bien qu'il y en euſt beaucoup qui ſe ſauverent, comme cela eſt vray-ſemblable, & beaucoup d'autres qui furent briſés ou coulés à fond, les Atheniens ne laiſſerent pas d'en prendre deux cents.

Cimon bat la flotte des Perſes, & leur prend deux cents vaiſſeaux.

Après cette deffaite de la flotte, l'armée de terre s'approcha du rivage. Cimon trouvoit que c'eſtoit une entrepriſe très hazardeuſe que de tenter une deſcente en preſence de l'ennemi, & de mener des troupes desja fatiguées & affoiblies contre des troupes fraiſches & ſuperieures en nombre. Mais voyant que le courage de ſes ſoldats eſtoit infiniment relevé par leur premiere victoire, que leurs forces en eſtoient meſmes augmentées, & qu'ils ne demandoient qu'à eſtre laſchés contre les Barbares, il fit deſcendre ſon Infanterie peſamment armée, encore toute chaude du combat. Cette Infanterie ſaute à terre avec de grands cris & ſe jette impetueuſement ſur les Perſes. Ceux-cy les reçoivent avec courage, & ſouſtiennent leur premier choc ſans s'eſbranler. Le combat fut rude; beaucoup des plus braves Atheniens, & des plus conſiderables y furent tués; enfin après de grands efforts les Grecs rompirent les Barbares, les mirent en fuite, & en firent un grand carnage. Tout ce qui ne perit pas par l'eſpée, fut pris, & on ſe rendit maiſtre de leurs pavillons qui

Il fait une deſcente devant les ennemis, & bat leur armée de terre.

eſtoient remplis de toutes ſortes de richeſſes.

Mais Cimon, comme un redoutable Athlete, après avoir vaincu en un ſeul jour dans deux grands combats, & avoir par ſon combat de terre ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de mer, celui de Platées, adjouſta encore un nouveau trophée à ces deux victoires. Car ayant eſté averti que les quatre-vingts vaiſſeaux Pheniciens, qui n'avoient pû ſe trouver à la bataille, eſtoient arrivés au port d'Hydre,

Grande habileté de Cimon.

Et avoir par ſon combat de terre ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de mer celui de Platées.] Ce paſſage me paroiſt defectueux; il me ſemble que l'on n'oppoſe point un combat de terre à un combat de mer, ni un combat de mer à un combat de terre, car ils ſont tres-differents. Mais on les oppoſe chacun à ſon ſemblable, à celui qui eſt de meſme nature. Je croy donc qu'il y a dans le texte une tranſpoſition ſenſible de ces deux termes, πεζομαχίᾳ, *combat de terre*, & ναυμαχίᾳ, *combat de mer*, & qu'un copiſte ayant retenu tout le paſſage par cœur, comme cela arrive ſouvent, les a confondus enſuite. Il faut donc à mon avis reſtablir ainſi tout le paſſage. καὶ τὸ μὲν ἐν Σαλαμῖνι, ναυμαχίᾳ, τὸ δὲ ἐν Πλαταιαῖς, πεζομαχίᾳ παρεληλυθώς. *Et avoir par ſon combat de mer ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de terre celui de Platées.* Car on combattit par terre à Platées, & par mer à Salamine. Plutarque ne peut pas parler icy des avantages qu'on tira de ces deux combats pour les preferer aux deux autres, il parle des combats meſmes.

Eſtoient arrivés au port d'Hydre.] Aucun Auteur ne parle de ce port d'*Hydrum*, non pas meſme Thucydide, qui a eſcrit cette hiſtoire. Le P. Lubin a cru que ce devoit eſtre une ville de l'Iſle de Cypre, ou quelque place de la Pamphylie ou de la Cilicie voiſine du fleuve d'Eurymedon, où Cimon venoit de remporter cette grande victoire, ou meſme qu'il falloit corriger le texte de Plutarque, & qu'au lieu de ὕδρῳ, il falloit lire Σύδρῳ, *à Sydre*, au *Port de Sydre*, car Sydre eſtoit une ville maritime de la Cilicie près de la Pamphylie. Et cette conjecture eſt tres-vrayſemblable, à moins qu'il ne faille lire pluſtoſt au Port d'*Hydruſſa*, car il y avoit une des Iſles Cyclades qu'on appelloit de ce nom.

il y alla en toute diligence avec sa flotte. Ces Barbares ne sçavoient encore rien de certain de ce qui estoit arrivé aux deux grandes armées, ils ne pouvoient s'imaginer qu'elles eussent esté battuës, & ils demeuroient en suspens, flottant entre la crainte & l'esperance. Mais quand ils virent arriver la flotte victorieuse, ils furent si abbattus qu'ils ne firent presque point de resistance. Tous leurs vaisseaux furent pris, & la plus grande partie de leurs troupes taillée en pieces.

Traité de Paix fait par Cimon avec le Roy de Perse.

Ce grand eschec humilia si fort la fierté du grand Roy, qu'il consentit à signer ce Traité de Paix si celebre, dont les deux principaux articles estoient, qu'il se tiendroit tousjours esloigné des mers de la Grece de la carriere d'un cheval, & qu'il ne navigeroit jamais en de-çà des roches Cyanées & des Isles Chelidoniennes avec aucunes Galeres armées, ni autres vaisseaux de guerre. Il est vray que Callisthene escrit que cela ne fut point stipulé par le Traité, mais que le Roy l'executa par la grande terreur que lui imprima sa deffaite, & qu'il se tint tousjours si loin de la Grece par cette raison, que dans la

Et qu'il ne navigeroit jamais en-deçà des roches Cyanées & des Isles Chelidoniennes.] Par-là il lui estoit defendu d'entrer dans la mer Egée par le pont Euxin, & dans la Mediterranée par les mers de Pamphylie, de Syrie, &c. car ces roches Cyanées sont deux petites Isles à l'entrée du Pont, l'une du costé de l'Europe près de Bysance, l'autre du costé de l'Asie, près de Chalcedoine, separées par le bras de mer qui n'a là qu'environ vingt stades, ou deux mille cinq cents pas.

suite

fuite Pericles avec cinquante Galeres, & Ephialte avec trente seulement, coururent bien au-delà de ces Isles Chelidoniennes sans trouver la moindre flotte des Barbares, ni mesme un seul de leurs vaisseaux. Mais dans les Decrets publics que Cratere a recueillis, on trouve la copie de ce Traité, ce qui monstre qu'il est veritable. On dit de plus que pour cette occasion les Atheniens éleverent l'autel de la Paix, & qu'ils decernerent de grands honneurs à Callias, qui avoit esté envoyé en ambassade auprès du Roy de Perse, pour lui faire ratifier ce Traité.

Recueil des Decrets faits par Cratere, le mesme qui avoit servi sous Alexandre.

Autel de la Paix élevé dans Athenes.

Ambassade des Atheniens au Roy de Perse pour la ratification du Traité.

Après que les despoüilles eurent esté venduës à l'encan, il se trouva tant d'or & d'argent dans l'espargne, que les Atheniens eurent abondamment dequoi fournir à toutes les despenses publiques, & que de ces mesmes fonds ils firent bastir la muraille de la Citadelle qui regarde le midy. On dit aussi que les grandes murailles, qu'on appelle *les Jambes*, & qui joignent le Pirée à la ville, furent veritablement basties après Cimon, mais que ce fut lui qui des fruits de sa victoire en fit jetter les premiers fondements avec beaucoup de travail & une grande despense. Car comme le terrein, où on estoit obligé de les asseoir, se trouvoit au milieu des eaux & des marais, il fallut dessecher,

Grandes richesses qui revinrent à l'espargne de la vente du butin, & l'usage qu'on en fit.

Ce qui monstre qu'il est veritable.] Quand on n'auroit pas trouvé ce Traité dans le Recueil de Cratidas, le bon sens seul persuade que Cimon après des victoires si complettes, ne laissa pas cela à la disposition du vaincu, & qu'il le stipula par un Traité.

& consolider les marais à force de cailloux & de grosses pierres de taille qu'on y jettoit, & faire ainsi ces fondations à pierres perduës. Il fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux destinés aux exercices & aux jeux honnestes des gens de condition, qui dans la suite furent dans une très grande vogue ; car il planta quantité de beaux Planes dans la place publique, & de l'Académie, qui estoit un lieu aride & nu, il en fit un parc & un bocage delicieux, arrosé de quantité de belles fontaines, & percé de plusieurs grandes allées couvertes pour se promener, & de longues lices pour y faire des courses.

Cimon le premier qui embelli Athenes de lieux d'exercices.

Il embellit l'Académie, & en fit un parc delicieux.

Quelques tems après, ayant eu nouvelles que quelques Perses ne vouloient pas abandonner la Chersonese de Thrace, dont ils s'estoient emparés, & qu'ils appelloient à leur secours les peuples de la haute Thrace pour s'y maintenir, il alla contre eux avec quatre Galeres. Les Barbabares ayant appris qu'il estoit parti d'Athenes avec ce peu de vaisseaux, n'en faisoient aucun compte, mais avec ces quatre galeres il ne laissa pas de les attaquer. Il prit treize de leurs vaisseaux, les chassa entierement de leur païs, soussmit les Thraces, & reduisit toute la Chersonese sous le pouvoir des Atheniens.

Il bat les Perses en Thrace avec quatre Galeres, & soumet toute la Chersonese.

Après cette expedition il alla contre ceux de l'Isle de Thasos qui s'estoient revoltés, les battit dans un grand combat naval, prit trente trois de leurs navires, assiegea leur ville, la prit d'as-

Il va contre l'Isle de Thasos, bat les Thasiens dans un combat naval, & prend leur Ville.

faut, acquit aux Atheniens les mines d'or, qu'ils avoient dans le continent voisin, & leur sousmit toutes les terres, qui estoient de la dépendance de cette Isle.

Mines d'or de Thasos.

De là il lui estoit aisé de passer dans la Macedoine, & d'enlever aux Macedoniens une grande partie de leur païs. Comme il ne voulut pas profiter de cette occasion, cela donna lieu de l'accuser de s'estre laissé corrompre par les presents du Roi Alexandre, & sur cela il fut poursuivi en Justice par ses ennemis, qui s'estoient ligués contre lui. Dans les justifications qu'il employa auprès de ses Juges, il dit, *que jamais il n'avoit fait amitié ni alliance avec les Ioniens, ni avec les Thessaliens, peuples très riches, comme l'avoient fait plusieurs de leurs Generaux, qui avoient cherché à se faire faire la cour, & à s'enrichir, mais qu'il s'estoit lié avec les Macedoniens, parcequ'il admiroit &*

Cimon accusé de s'estre laissé corrompre par l'argent des Macedoniens. Sa defense.

Acquit aux Atheniens les mines d'or qu'ils avoient dans le continent voisin.] C'est ce que Thucydide n'a pas oublié. *Les Thasiens*, dit-il, *abandonnerent leur continent, & leurs mines aux Atheniens.* Au reste ce sont ces mines qui avoient donné le nom à Thasos, bastie par les Phoeniciens, car comme Bochard l'a montré, elle fut aussi appellée du mot Syrien *Thas*, qui signifie de petites parcelles d'or, à cause de l'or que l'on tiroit de cette Isle & de Scaptensule dans le continent voisin, & dont le revenu annuel estoit de deux cents talents, & quelque fois de trois cents, c'est à-dire, de deux cents mille ou de trois cents mille escus, c'est par la mesme raison que les Grecs l'avoient appellée, *Chryse dorée.* Thasos, Isle au haut de la mer Egée.

Il lui estoit aisé de passer dans la Macedoine.] Car l'Isle de Thasos est si voisine des costes de la Macedoine, que Cimon y estoit tout porté, & qu'il pouvoit faire tres-facilement une descente dans ses terres.

Mais qu'il s'estoit lié avec les

qu'il taschoit d'imiter leur simplicité, leur frugalité & leur temperance, qu'il préferoit à toutes les richesses du monde ; que du reste il pouvoit se vanter que personne n'estoit plus aise que lui d'enrichir sa ville des dépoüilles de ses ennemis.

Stesimbrotus, en parlant de ce jugement, rapporte qu'Elpinice alla chez Pericles pour le solliciter en faveur de son frere Cimon, & pour tascher de le fléchir par ses prieres, car il estoit un de ses plus violents accusateurs. Pericles après l'avoir entenduë, lui dit en riant, *Elpinice, vous estes desormais trop vieille pour venir à bout d'aussi grandes affaires par vos sollicitations.* Neantmoins le jour que l'affaire fut jugée, il fut plus doux que tous les autres, & ne se leva qu'une seule fois pour parler contre lui, encore ne fut-ce que par maniere d'acquit. Cimon fut donc absous à pur & à plein.

Mot de Pericles à la sœur de Cimon, qui le sollicitoit pour son frere.

Cimon absous.

Du reste pendant tout le temps qu'il gouverna, & qu'il resta dans la ville, il retint & refrena toujours la licence du peuple, qui mettoit le pied sur la gorge des nobles, & attiroit à lui toute la puissance & l'autorité. Mais après qu'il fut encore parti pour aller commander l'armée,

Macedoniens.] On a voulu corriger cet endroit, & lire, *mais qu'il s'estoit lié avec les Lacedemoniens.* Il est certain que Cimon avoit beaucoup de penchant pour les Lacedemoniens, comme cela paroist par la suite ; mais il faut de deux choses l'une, ou que Cimon ait tenu ce discours dans une autre occasion, ou s'il l'a tenu en celle-cy il ne peut avoir parlé que des Macedoniens, car les Lacedemoniens ne font rien icy. Cimon ne respondroit pas au reproche de ses ennemis. Mais les Lacedemoniens estoient-ils si temperants & si sages ?

le peuple se voyant la bride sur le cou, & se sentant appuyé par Ephialte, bouleversa tout l'ancien ordre du Gouvernement, renversa toutes les loix fondamentales, & les anciennes coustumes, dont il avoit usé de tout temps, osta au Senat de l'Areopage la connoissance de la plus-part des causes qui alloient devant lui, ne lui laissant que les plus communes & en tres petit nombre, & se rendit maistre absolu de tous les Tribunaux. De sorte qu'il jetta sa Ville dans une pure Democratie, Pericles estant desja puissant & favorisant ce parti de tout son pouvoir. C'est pourquoy quand Cimon fut de retour, il tesmoigna son mescontentement de voir la dignité du Senat foulée aux pieds, & tascha par toutes sortes de moyens de le remettre en possession de son autorité, & de ressusciter l'Aristocratie, qui avoit esté establie du temps de Clisthene. Mais ses Ennemis se mirent à crier & à exciter contre lui le peuple, en renouvellant les bruits, qui avoient couru de son commerce avec sa sœur Elpinice, & en lui reprochant le grand attachement qu'il avoit pour les Lacedemoniens. Sur quoy il y eut des vers d'Eupolis, qui furent fort celebres, & qui disoient, *Il n'estoit point meschant homme, mais il estoit sujet au vin & tres negligent, & il prenoit souvent la liberté de decoucher pour aller à Sparte, laissant sa pauvre sœur Elpinice toute seule avec une grande cruauté.*

Le peuple profitant de l'absence de Cimon, restablit la Democratie.

Cimon de retour fait tous ses efforts pour restablir l'Aristocratie.

Trait de satyre bien amer d'Eupolis contre Cimon.

Le peu de vray-semblance de ces reproches d'Eupolis.

Que si estant aussi negligent & aussi adonné au vin que le dit ce Poëte, il a pris tant de Villes & remporté tant de victoires, il est certain que s'il eust esté vigilant & sobre, aucun des Capitaines, qui ont esté avant lui & aprés lui, ne l'auroit surpassé en faits d'armes, & en glorieux exploits. Il est vray que dès le commencement de sa vie il eut beaucoup d'inclination pour Lacedemone. Car de deux enfants Jumeaux, qu'il eut d'une femme Clitorienne, comme l'escrit Stesichore, il nomma l'un *Lacedemonius*, & l'autre *Eleus*. C'est pourquoy Pericles reprocha souvent à ces enfants leur race du costé de leur mere. Mais Diodore le Geographe escrit que ces deux enfants & un troisiéme encore, qui fut appellé Thessalus, lui naquirent d'Isodice, fille d'Euryptoleme, fils de Megacles, & par consequent Atheniene.

De la ville de Clitor en Arcadie.

La faveur des Lacedemoniens contribua le plus à la grandeur de Cimon.

Ce qui contribua le plus à son elevation, ce fut la faveur des Lacedemoniens, qui estoient ennemis declarés de Themistocle, & qui aimoient mieux que Cimon, qui estoit jeune, eust dans Athenes la principale puissance, & la plus grande autorité. Les Atheniens le voyoient d'abord avec plaisir, parce que cette bienveillance des Spartiates pour Cimon, leur appor-

Que si estant aussi negligent & aussi adonné au vin que le dit ce Poëte.] Plutarque fait connoistre par ces paroles qu'il n'adjoustoit pas beaucoup de foy à cette satire d'Eupolis. En effect les grandes choses que Cimon a faites ne marquent pas un homme bien negligent ni fort adonné au vin.

toit de grands avantages. En effect, quand ils commencerent à s'aggrandir, & à vouloir se mesler seuls des affaires des Alliés, & s'attribuer le commandement des armées, ils n'estoient nullement faschés de la puissance & du grand credit de Cimon, car c'estoit lui qui faisoit tout parmi les Grecs; parce qu'il traittoit tous les Alliés avec beaucoup d'humanité, de douceur, & de courtoisie, & qu'il estoit tres agreable aux Lacedemoniens. Mais quand ils furent devenus plus grands & plus puissants, & qu'ils virent le grand attachement que Cimon avoit pour les Spartiates, alors ils en furent tres faschés; car en leur parlant il ne cessoit à tout propos d'exalter Lacedemone, sur tout quand il les reprenoit de quelque chose, ou qu'il vouloit les piquer, comme l'escrit Stesimbrotus, car il avoit accoustumé de leur dire, *ce n'est pas là ce que font les Spartiates*. Et par-là il s'attira l'envie & la haine de ses Citoyens.

Car croyant n'avoir plus besoin de son credit, ils ne pouvoient plus supporter ses reprimandes.

Comment Cimon s'attira la haine & l'envie de ses Citoyens.

Mais ce qui lui porta le plus grand coup, ce fut une calomnie horrible, dont voicy le fondement: la quatriéme année du regne d'Archi-

Ils n'estoient nullement faschés de la puissance & du grand credit de Cimon.] Ce passage avoit esté fort mal expliqué; ce n'estoient pas les Lacedemoniens qui n'estoient pas faschés de la grande puissance de Cimon, c'estoient les Atheniens. Car dans la veuë de leur aggrandissement ils n'estoient pas faschés du credit de Cimon, parce qu'ils le regardoient comme un instrument tres-propre à servir à leur élevation, en empeschant les Lacedemoniens de s'y opposer, & de rompre leurs mesures. La suite le fait voir tres-clairement.

damus, fils de Zeuxidamus, il y eut à Sparte le plus terrrible tremblement de terre dont on eust jamais ouï parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abysmes, le Taigete & les autres monts furent esbranlés jusqu'à leurs fondements, plusieurs de leurs sommets se destacherent, & croulerent, toute la ville fut bouleversée & abysmée, excepté cinq maisons qui resterent seules au milieu de cette desolation espouvantable. Il y avoit alors dans un grand portique plusieurs jeunes hommes, & plusieurs jeunes garçons, qui s'exerçoient ensemble tout nuds. Un peu avant que le tremblement commençast, on dit qu'il se leva tout à coup un liévre qui passa le long du Portique; les jeunes garçons tout frottés & huilés qu'ils estoient, se mirent à courir aprés, & à le chasser pour se divertir; ils ne furent pas plustost sortis, que le Portique tomba sur les jeunes hommes qui estoient restés & les escrasa. On monstre encore aujourd'huy dans le lieu mesme leur tombeau, qui est appellé *Seismatia.* Archidamus, qui sur le danger present conjectura tres-habilement celui dont il estoit menacé, ordonna qu'on sonnast des trompettes pour donner l'alarme, comme si l'ennemi estoit prest à tomber sur eux, afin qu'ils accourussent promptement autour de lui avec leurs armes. Et ce fut cela seul qui sauva Sparte dans ce terrible moment, car les Ilotes accoururent de toutes parts pour achever de

Horrible tremblement de terre à Sparte.

C'est-à-dire, le tombeau de ceux qui furent escrasés par le tremblement de terre.

Grande prudence d'Archidamus.

de destruire, ceux que le tremblement de terre avoit espargnés, mais les ayant trouvé armés & en bataille, ils se retirerent dans les villes voisines, & commencerent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, & se sentant fortifiés par les Messeniens, qui estoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Guerre des Ilotes contre Sparte.

Dans cette extremité Lacedemone envoya Periclidas à Athenes demander du secours. Le Poëte Aristophane, pour se mocquer de cet Ambassadeur, dit en s'adressant aux Lacedemoniens, *Avés-vous oublié que jadis le Spartiate Periclidas vint suppliant à Athenes, & qu'assis au pied des autels passe & desfait avec sa casaque rouge, il nous demandoit une armée, &c.* Ephialte s'y opposoit & protestoit qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athenes, mais qu'il falloit la laisser ensevelie dans ses abysmes, & tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Mais Cri-

Lacedemone envoye un Ambassadeur à Athenes demander du secours.

Casaque rouge des Lacedemoniens à la guerre.

Ephialte estoit d'avis de ne pas secourir Sparte.

Le Poëte Aristophane, pour se mocquer de cet Ambassadeur, dit en s'adressant aux Lacedemoniens, avés-vous oublié, &c.] C'est dans sa Lysystrata à la fin. Et voicy le passage entier : *Aprés cela, Lacedemoniens, car c'est à vous que j'adresse la parole, avés-vous oublié que jadis le Spartiate Periclidas vint suppliant à Athenes, & qu'assis au pied des autels passe & deffait avec sa casaque rouge, il nous demandoit une armée? Messene estoit alors les armes à la main contre vous, & Neptune esbranloit vostre terre jusqu'à ses fondements. Alors Cimon arrivé à vostre secours avec quatre mille hommes de pied, sauva Lacedemone. Aprés ce grand service, que vous avés receu des Atheniens, vous ravagés la terre qui vous a si genereusement obligés.*

tias dit que Cimon, preferant l'utilité des Lacedemoniens à l'agrandissement de sa patrie, entraisna le Peuple par son éloquence, & marcha au secours de Sparte avec quatre mille hommes de pied. Ion rapporte mesme l'endroit de son discours qui frappa & qui persuada le plus les Atheniens. Car il dit qu'il les exhorta, *à ne pas laisser la Grece boiteuse, & leur ville sans contrepoids.*

Cimon est d'un avis contraire, & l'emporte.

Beau mot de Cimon.

Après qu'il eut secouru les Lacedemoniens, comme il s'en retournoit, il passa par Corinthe avec son armée. Lachartus, qui commandoit dans Corinthe, se plaignit aigrement à lui de

Que Cimon, preferant l'utilité des Lacedemoniens à l'agrandissement de sa Patrie.] C'estoit l'opinion de Critias, mais cette opinion pouvoit fort bien estre fausse. Car on peut dire que Cimon rendit par-là un tres-grand service à son pays. Et c'est ce qu'on va voir dans la Remarque après celle qui suit.

Ion rapporte mesme l'endroit de son discours.] Je ne sçaurois m'empescher de faire remarquer icy une grande faute d'Amiot, qui a traduit, *qui plus est, j'obmets les paroles mesmes dont il usa pour émouvoir le Peuple à lui octroyer sa demande.* Comment les obmet-il, puisqu'il les rapporte? Ce sçavant homme n'a point du tout entendu le texte. Toute la suite est encore tres-mal traduite.

Il les exhorta à ne pas laisser la Grece boiteuse, & leur ville sans contrepoids] Par ce seul mot Cimon justifie suffisamment le conseil qu'il donnoit de secourir Sparte. Il est certain que Sparte & Athenes pouvoient estre regardées comme les deux jambes de la Grece, car c'estoit sur ces deux villes que toute la Grece estoit appuyée. Ainsi, l'une venant à perir, la Grece demeureroit comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athenes estoit si enflé de sa grandeur, si fier & si mutin qu'il avoit besoin d'un frein capable de moderer sa fougue, & il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte, c'estoit elle seule qui pouvoit servir de contrepoids à l'emportement des Atheniens. C'estoit donc rendre un grand service à Athenes que de secourir Sparte & de l'empescher de tomber, & c'estoit un coup d'un grand politique.

ce qu'il avoit fait entrer ses troupes dans sa place avant que d'en avoir demandé la permission aux habitants, *Car*, lui dit-il, *quand on frappe à la porte de quelqu'un, encore n'entre t-on point que le maistre ne l'ait ordonné. Mais vous autres, Lachartus*, lui repartit promptement Cimon, *Vous n'avés pas frappé aux portes des Cleonéens & des Megaréens, vous les avés brisées, & vous y estes entrés à main armée, pretendant que tout devoit estre ouvert au plus fort.* Par ces paroles pleines de fermeté & d'audace Cimon rembarra fort à propos le Capitaine Corinthien, & il continua sa route.

Response ferme de Cimon au Commandant de Corinthe.

Quelque temps après les Lacedemoniens appellerent encore les Atheniens à leur secours contre les Messeniens, & les Ilotes, qui s'estoient emparés d'Ithome. Mais quand ils furent arrivés, ils commencerent à craindre leur audace, leur puissance, & leur grande reputation, & leur firent l'affront de les renvoyer eux seuls de

Ville de Thessalie dans l'Estiotide.

Affront fait aux Atheniens par les Lacedemoniens.

Quelque temps après les Lacedemoniens appellerent encore à leur secours les Atheniens.] Les Lacedemoniens estant engagés au siege d'Ithome, & n'en pouvant venir à bout, parce qu'ils n'estoient pas propres aux sieges, appellerent à leur secours les Atheniens, qui y estoient tres-propres. Quand ils furent arrivés devant la place sous la conduite de Cimon, les Lacedemoniens commencerent à redouter leur audace & leur esprit remuant, & ils craignirent que s'ils estoient là plus long-temps, les estrangers, qui estoient dans leurs troupes, gagnés par ceux de la place, & favorisés par les Atheniens, n'entreprissent quelque chose contre eux. Ils congedierent donc Cimon avec ses troupes, disant qu'ils n'en avoient plus besoin. Les Atheniens, offensés de cet outrage, qu'ils ne meritoient point, rompirent l'alliance avec les Lacedemoniens, & se liguerent avec les Argiens leurs ennemis. Thucyd. Liv. I.

tous leurs alliés, comme des gens suspects & capables de tout entreprendre.

Les Atheniens s'en estant retournés pleins de colere & de ressentiment, se declarerent dès ce jour-là ennemis jurés de tous ceux qui prenoient les interests de Lacedemone, & sur le moindre pretexte qu'ils purent trouver, ils bannirent Cimon du ban de l'Ostracisme, qui estoit un bannissement pour dix ans.

Cimon banni du ban de l'Ostracisme.

Il arriva pendant ce temps-là que les Lacedemoniens revenant d'une expedition, où ils avoient affranchi la ville de Delphes de la dépendance des Phociens, & estant campés dans la plaine de Tanagre, les Atheniens allerent à leur rencontre pour les combattre. En cette occasion Cimon se crut dispensé de garder son ban, & se rendit avec ses armes dans sa tribu Oeneide pour servir sa Patrie, & pour combattre avec ses compatriotes contre les Lacedemoniens. Le conseil des cinq cents en estant informé, & craignant sur les criailleries de ses ennemis qu'il ne fust venu pour les trahir en troublant l'ordonnance de leur bataille, & pour mener ensuite dans Athenes les Lacedemoniens victorieux, envoya faire defenses expresses aux Capitaines de le recevoir dans leurs bandes. Il fut donc obligé de se retirer, mais avant que de partir il s'adressa à Euthippe du bourg d'Anaphluste, & à quelques autres de ses compagnons, qui estoient les plus soupçonnés de fa-

Cimon rompt son ban pour se trouver au combat de Tagrane avec ses Citoyens.

Les Capitaines ont ordre de ne pas le recevoir.

vorifer les Lacedemoniens, & les conjura de combattre de toutes leurs forces & fans fe ménager, afin que cette journée ferviſt de preuve à leur innocence, & effaçaſt de l'eſprit de leurs Citoyens un foupçon injuſte, qui les deshonoroit.

Ces braves gens, qui eſtoient au nombre de cent, excités par ces paroles, lui demanderent fon armure complette qu'ils placerent au milieu de leur petit bataillon, & fe ferrant en un gros, ils fouſtinrent avec beaucoup de valeur les efforts des Spartiates, & combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils fe firent tous tuer, laiffant aux Atheniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accufés fi injuſtement.

Armure complette de Cimon mife au milieu d'un bataillon.

Cela fut caufe auffi qu'ils ne perfevererent pas long-temps encore dans leur colere contre Cimon. Adoucis en partie, comme il eſt vrayfemblable, par le fouvenir des fervices qu'il

Et les conjura de combattre de toutes leurs forces & fans fe ménager.] Voilà une grande action. Cimon vient de recevoir de fes Citoyens le plus grand affront qu'on puiffe faire à un brave homme, & il ne s'en venge qu'en exhortant ceux qui font foupçonnés comme lui, à bien faire leur devoir, pour deſtruire cette calomnie.

Lui demanderent fon armure complette, qu'ils placerent au milieu de leur petit bataillon.] Voicy une chofe bien finguliere. Ces cent Atheniens, ne pouvant avoir Cimon à leur teſte pour combattre fous fes ordres, lui demandent fon armure entiere, & la placent au milieu d'eux pour l'avoir devant les yeux, comme teſmoin de leurs actions, & pour s'exciter par cette veuë à faire des prodiges de valeur dignes d'un fi grand Capitaine. Quel honneur pour Cimon !

leur avoit rendus, & en partie ramenés par la conjoncture fascheuse où ils se trouvoient ; car ayant esté deffaits dans le grand combat qui fut donné à Tanagre, & attendant le Printemps prochain une armée du Peloponese, qui viendroit fondre sur eux, ils rappellerent Cimon de son bannissement. Et ce fut Pericles luimesme qui en dressa & proposa le Decret, tant les querelles estoient alors civiles & politiques, & les animosités moderées & prestes à s'appaiser dès que l'utilité publique le demandoit, & tant l'ambition, qui est la plus vive, & la plus forte des passions, cedoit & se conformoit aux temps & aux besoins de la patrie.

Cimon rappellé de son ban.

Querelles calmées dès que l'utilité publique le demandoit.

Dès que Cimon fut de retour, il estouffa promptement cette guerre desja tres allumée, & reconcilia les deux villes. Mais la paix faite, voyant que les Atheniens ne pouvoient demeurer en repos, & qu'ils vouloient se donner du mouvement & se servir de leurs armées pour s'agrandir, il eut peur qu'ils n'inquietassent quelque peuple de la Grece, ou qu'en rodant autour des Isles du Peloponese avec une si grosse flotte, ils ne donnassent quelque pretexte d'accuser leur ville d'avoir excité des guerres civiles, ou d'avoir donné des sujets de plainte à leurs alliés. Il arma donc

Cimon reconcilie Athenes & Lacedemone.

Grande prudence de Cimon.

Tant les querelles estoient alors civiles & politiques.] J'ay hazardé cette expression, *querelles politiques*, pour dire des querelles qui se calment & s'appaisent dès que la politique le demande. La politique, c'est-à-dire, l'interest de l'Estat.

Il arma donc deux cents galeres pour les mener encore une fois faire

deux cents galeres pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre. Par-là il vouloit accoustumer les Atheniens & les exercer à faire la guerre contre les Barbares, & en mesme temps les enrichir par les voyes justes & permises, en les mettant en estat de rapporter dans leur patrie les despouilles & tou-

la guerre en Egypte & en Cypre.] Il me semble que Plutarque n'a pas assés bien demeslé les deux expeditions que les Atheniens firent en Egypte, & qu'il fait entreprendre à Cimon deux affaires en mesme temps. Je ne sçay si la prudence les autoriseroit. Voicy comme ces deux entreprises furent faites. Cimon alla contre Cypre avec deux cents galeres. Pendant qu'il estoit attaché à cette expedition, Inarces, Roy de Libye & fils de Psammetichus, partit de Marée, ville audessus du Phare, & obligea la plus grande partie de l'Egypte à se revolter contre le Roy Artaxerxe, & pour se maintenir il appella à son secours les Atheniens, qui estoient devant Cypre. Les Atheniens, quittant d'abord cette isle, navigent en Egypte, se rendent maistres du Nil, attaquent Memphis, s'emparent de ses deux premieres enveloppes, & donnent assaut sur assaut à la troisiéme, qu'on appelloit *la muraille blanche.* Mais ils furent tres-malheureux dans cette expedition, car le Roy Artaxerxe envoya en Egypte Megabaze avec une grosse armée, qui deffit les revoltés & leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis, les enferma dans une isle où il les assiegea, & les prit après dix-huict mois de siege. Ils perirent presque tous aprés six années de guerre, & il n'en retourna en Grece que tres-peu. Voilà la premiere expedition. La seconde fut quelques années après, & arriva de la mesme maniere. Les Atheniens allerent encore contre Cypre avec deux cents galeres. Pendant qu'ils estoient occupés au siege de Citium, le Roy Amirteus les pria de lui envoyer du secours. Cimon y envoya soixante galeres. Les uns pretendent qu'il y alla lui-mesme, les autres qu'il resta au siege de Citium. Apparemment Plutarque n'a voulu parler que de cette derniere expedition, puisqu'il dit, *pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre.* Mais je le dis encore, il n'a pas assés demeslé ces expeditions. Car Cimon ne pensoit nullement à aller en Egypte quand il fit voile contre Cypre.

tes les richesses de leurs ennemis naturels.

Quand tout fut prest, & que l'armée fut sur le point de s'embarquer, Cimon eut la veille ce songe : il lui sembla qu'une lyce fort en colere abboyoit contre lui, & qu'au milieu de son abboy, elle prononça d'une voix humaine & tres bien articulee, *Viens, car tu nous feras plaisir à moy & à mes petits.* Ce songe paroissoit difficile à expliquer. Mais un certain Astyphilus de Posidonie, ami particulier de Cimon, grand Devin & bon interprete des songes, lui declara que ce songe lui predisoit la mort, & voicy comme il l'expliquoit : le chien est ennemi de l'homme contre lequel il abboye, or on ne sçauroit faire à son ennemi un plus grand plaisir que de mourir, & ce meslange de la voix humaine avec l'abboy, marque pour ennemi un Mede. Car l'armée des Medes est composée de Grecs & de Barbares.

Songe que Cimon eut la veille de son despart pour l'Egypte.

Ville de la Lucanie sur la coste.

Explication du songe.

Après ce songe il lui arriva encore un autre signe, qui n'estoit pas moins surprenant. Un jour

Autre signe arrivé à Cimon.

Ce songe paroissoit difficile à expliquer.] Il l'estoit en effect. Mais il n'y avoit point de songe si difficile dont les Devins ne donnassent l'explication, & une explication tres-colorée. Le Devin Astyphilus explique celui-cy d'une maniere fort ingenieuse. Il n'estoit pas possible de le mieux expliquer. Ce qu'il y a de plaisant c'est que ces explications fausses & superstitieuses se trouvent souvent confirmées par l'évenement.

Et ce meslange de la voix humaine avec l'abboy, marque pour ennemi un Mede.] Les Grecs ne traitoient de voix humaine que leur langage, & ils regardoient le langage des Barbares comme l'abboy des chiens. Le Devin se sert fort bien de cette opinion pour expliquer ce songe d'un General Grec qui marchoit contre les Perses.

qu'il

qu'il offroit un ſacrifice à Bacchus, le Preſtre ayant ouvert la victime après l'avoir eſgorgée, il vint une quantité prodigieuſe de fourmis, qui enleverent le ſang qui eſtoit figé, le porterent peu à peu auprès de Cimon, & lui en enduiſirent le gros doigt du pied, ſans que perſonne y priſt garde, pendant un aſſés long-temps. Enfin Cimon s'en apperceut, & comme il les regardoit, le Sacrificateur vint lui preſenter le foye de la victime, qui s'eſtoit trouvé ſans teſte.

Cimon eſtoit là nuds pieds, comme c'eſtoit la couſtume de la pluſpart des Atheniens.

Malgré ces ſiniſtres preſages, il ne laiſſa pas de s'embarquer, car il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Il envoya d'abord en Egypte ſoixante de ſes vaiſſeaux, & avec les autres il retourna ſur les coſtes de la Pamphylie, battit l'armée navale du Roy, compoſée de vaiſſeaux de Phœnicie & de Cilicie, ſe rendit maiſtre de toutes les villes des environs, & eſpioit cependant l'occaſion de penetrer en Egypte, car il ne concevoit pas de mediocres deſſeins, & il ne penſoit à rien moins qu'à ruiner & deſtruire abſolument l'Empire du grand Roy de Perſe. Et ce qui l'excitoit le plus à cette haute entrepriſe, c'eſtoit l'envie & la jalouſie dont il eſtoit animé contre Themiſtocle, ſur ce qu'il avoit appris que ſa gloire & ſa puiſſance eſtoient tres-grandes parmi les Barbares depuis qu'il avoit promis au Roy que s'il entreprenoit la guerre contre les Grecs, il conduiroit lui-meſme ſon armée, & le ſerviroit

Cimon bat l'armée navale du Roy de Perſe ſur les coſtes de Pamphylie.

Grands projets de Cimon.

tres-utilement. Mais on dit qu'avec toutes ces magnifiques promesses Themistocle desesperant de pouvoir jamais venir à bout de la Grece, & surmonter la fortune & la vertu de Cimon, se fit mourir volontairement lui-mesme.

Cependant Cimon, qui avoit formé plusieurs grands projets, & comme donné le signal de plusieurs grandes batailles, se tenoit avec sa flotte à la rade de Cypre. De-là il envoya à l'Oracle de Jupiter Ammon quelques-uns de ses gens les plus fidelles & les plus affectionnés, pour consulter ce Dieu sur des choses tres-secrettes, car personne n'a jamais sceu pourquoy il les avoit envoyés. Et le Dieu ne leur rendit pas mesme d'Oracle, mais dès qu'il les vit entrer dans son Temple, il leur ordonna de s'en retourner, *parce que Cimon s'estoit desja rendu auprès de lui*. Ces paroles ouïes, ces Ambassadeurs reprirent incontinent le chemin de la mer. Estant arrivés au Camp des Grecs, qui estoit sur les costes d'Egypte, ils apprirent la mort de Cimon, & rapportant le temps de cette mort à celui où le Dieu leur avoit annoncé qu'il s'estoit desja rendu auprès de lui, ils connurent que sous cette espece d'énigme, il leur avoit declaré sa mort, en leur faisant entendre qu'il estoit desja avec les Dieux.

Cimon, envoye consulter l'Oracle de Jupiter Ammon.

Le Dieu renvoye ceux qui venoient le consulter de la part de Cimon.

La plusspart des Historiens escrivent qu'il mourut de maladie au siege de Citium, ville de Cypre; d'autres disent que ce fut d'une blessure

Mort de Cimon.

qu'il receut en combattant contre les Barbares. En mourant il commanda à ses Officiers de ramener promptement la flotte à Athenes en cachant soigneusement sa mort. Ce qui fut executé avec tant de secret, qu'ils avoient gagné leurs Ports, & s'estoient mis en seureté, avant qu'aucun ni des ennemis, ni mesme des Alliés se fust apperceu que Cimon n'estoit plus en vie. Cimon, tout mort qu'il estoit, conduisit & commanda encore sa flotte pendant trente jours, comme l'escrit Phanodeme.

Cimon mort, commande encore sa flotte.

Après lui il n'y eut plus aucun des Generaux Grecs qui fist rien de considerable, ni d'esclatant contre les Barbares. Mais animés par leurs Orateurs, grands brouillons, & grands artisans de querelles & de noises, ils se tournerent les uns contre les autres, & en vinrent à une guerre ouverte, sans que personne se mist entre deux pour les separer. Ce qui fut un respit bien utile pour les affaires du Roy, & une ruine inexprimable pour celles des Grecs. Enfin après

Orateurs d'Athenes, grands brouillons.

Brouilleries des Orateurs furent le salut du Roy de Perse, & la ruine des affaires des Grecs.

En combattant contre les Barbares.] Car il y eut un grand combat de ces soixante galeres contre les Pheniciens & les Ciliciens, où les Barbares furent vaincus. On croit que Cimon y fut tué. D'autres escrivent qu'il mourut de maladie devant Citium.

Cimon tout mort qu'il estoit, conduisit & commanda encore sa flotte.] Nostre histoire nous presente de mesme des Capitaines, qui après leur mort ont encore conduit les affaires, & commandé pendant quelques jours par le courage que la seule veuë de leur corps inspiroit à leurs troupes. La veuë d'un grand Capitaine mort fait souvent plus que celle d'un mediocre General plein de vie.

Cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans après.

plusieurs années Agesilas porta ses armes en Asie, & renouvella un peu la guerre contre les Lieutenants du Roy, qui commandoient dans les Provinces maritimes. Mais dans cette expedition il n'eut pas le temps de rien faire de bien grand, ni de bien memorable, car rappelle par les nouvelles brouilleries, & par les nouvelles seditions, qui s'estoient excitées en Grece pour de nouveaux sujets, il fut obligé de partir, laissant les Commissaires & Exacteurs des Perses lever leurs tributs & leurs imposts au milieu des villes alliées & amies de la Grece. Au lieu que pendant que Cimon avoit gouverné, on n'avoit pas veu un seul Huissier qui eust osé porter un Exploit, ni aucun homme de guerre qui eust osé paroistre pour le soustenir, à plus de quatre cents stades de toutes ces villes, & de la coste de la mer.

Tombeau de Cimon à Athenes.

Une marque seure que les os de Cimon furent rapportés dans l'Attique, c'est son tombeau qu'on y voit encore aujourd'hui, & qui est appellé *Cimonia*. Cependant les peuples de la ville de Citium honorent encore de nostre

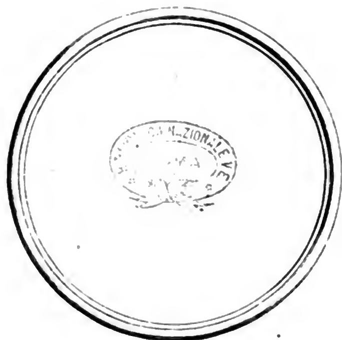
On n'avoit pas veu un seul Huissier qui eust osé porter un Exploit.] Ce seul trait marque la grande terreur que Cimon avoit inspirée à ces Barbares Les Satrapes & les Lieutenants du Roy, qui gouvernoient ces Provinces, estoient des gens si avides & si insatiables, qu'on ne voyoit qu'Exploits & executions militaires dans toutes les villes Grecques d'Asie. Cimon avoit banni toutes ces pirateries, & fait succeder à tous ces desordres une profonde tranquillité.

temps un certain tombeau qu'ils appellent, *le Tombeau de Cimon*, comme l'escrit l'Orateur Nausicrates, qui adjouste qu'ils lui rendoient cet honneur, parce que dans un temps de sterilité & de famine, le Dieu, qu'ils allerent consulter, leur respondit, *de ne plus negliger Cimon, mais de l'honorer & de le reverer comme un Dieu.* Voilà quel fut le Capitaine Grec.

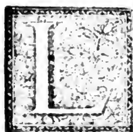
Son tombeau monstré à Citium ville de Cypre.

Oracle rendu aux Citiens en faveur de Cimon long-temps après sa mort.

Fin de la vie de Cimon.



LUCULLUS.



L'AYEUL de Lucullus eſtoit homme Conſulaire; Metellus, qui fut ſurnommé Numidicus, parce qu'il avoit conquis la Numidie, eſtoit ſon oncle maternel. Son pere fut convaincu de peculat, & Cecilia ſa mere eut une tres-mauvaiſe reputation, comme n'ayant pas veſcu avec beaucoup de ſageſſe & de retenuë. Pour Lucullus, eſtant encore fort jeune, & avant que d'avoir aucune Charge & que de ſe meſler du Gouvernement, il fit ſa premiere entrée dans le monde par une action

L. Licinius Lucullus Conſul avec Poſthumius Albinus, l'an de Rome 601. 149. ans avant l'Ere Chreſtienne.

Entrée de Lucullus dans le monde.

qui le fit fort estimer ; il poursuivit en justice Servilius Augur, qui avoit esté l'accusateur de son pere, & qu'il avoit pris en flagrant delict dans les fonctions de sa Charge. Cette demarche parut fort glorieuse, & tout le monde parla de ce Jugement comme d'une action tres-memorable, quoyque d'ailleurs on estimast beaucoup les accusations auxquelles on se portoit sans aucune haine particuliere, car on les regardoit comme des marques de courage & de magnanimité, & l'on estoit bien aise que les jeunes gens s'attachassent à poursuivre les meschants, comme les chiens genereux s'acharnent sur les bestes sauvages.

Les accusations qui ne venoient d'aucune haine particuliere, estoient les plus estimées.

Si cette affaire fut poursuivie avec beaucoup de vehemence & d'animosité, elle fut defenduë aussi avec beaucoup de vivacité & de chaleur, & les debats furent si violents, qu'il y eut des gens blessés & tués de part & d'autre ; enfin Servilius fut absous. Lucullus estoit pourtant tres-eloquent & tres-exercé à bien parler dans l'une & dans l'autre Langue, de maniere que Sylla ayant composé des Memoires de sa vie, les dedia à Lucullus, comme à celui qui estoit

Lucullus tres-éloquent dans les deux Langues.

Sylla lui dedia les Memoires de sa vie. Dans quelle veuë.

Quoyque d'ailleurs on estimast beaucoup les accusations auxquelles on se portoit sans aucune haine particulier.] Quoyque Lucullus poursuivist l'accusateur de son pere, & que par consequent on pust soupçonner cette action d'estre l'effect de son ressentiment, on ne laissa pas de la louer & de la regarder comme tres-glorieuse. Cela marque l'idée que l'on avoit desja de Lucullus.

beaucoup

beaucoup plus capable que lui de bien ranger ces faits, & d'en composer une belle histoire. Car son éloquence n'estoit pas une éloquence pour la necessité seule, lorsqu'il s'agissoit de parler d'affaires, ou de plaider, comme celle de la pluspart des Orateurs, qui dans une audience se jouënt des tenebreuses profondeurs de l'affaire la plus embroüillée, *comme un thon se jouë & se demesle des profonds abysmes de l'Ocean*, & charment tout leur auditoire, *mais qui estant tirés du barreau, demeurent à sec & sont comme morts par leur ignorance*. Aussi dès sa jeunesse, pour orner & pour enrichir son esprit, il avoit appris les Let-

Lucullus apprit les Lettres humaines & les Sciences.

Car son éloquence n'estoit pas une éloquence pour la necessité seule, lorsqu'il s'agissoit de parler d'affaires.] Car il n'est rien de plus ordinaire que de voir des gens tres-éloquents, par exemple, dans le barreau, & qui manquent absolument de toute éloquence quand il n'est plus question d'affaires, & qu'on les met sur des matieres ausquelles ils ne sont pas accoustumés. Alors, comme dit Plutarque, ils demeurent à sec, & sont comme morts par leur igno-rance. Cet endroit me fait souvenir d'un beau passage du Theetete de Platon, de ce Dialogue admirable où il compare les avantages que les hommes d'Estat ont sur les philosophes, & ceux que les philosophes ont sur les hommes d'Estat. Quand il est question d'affaires, les hommes d'Estat brillent & les philosophes, qui ne sont que philosophes, ne sçauroient parler, ils sont muets comme des poissons. Mais quand il s'agit de la sagesse, de la vertu, &c. alors les philosophes ont leur revanche, ils parlent divinement, & les hommes d'Estat, qui ne sont qu'hommes d'Estat, en parlent fort mal, ou sont forcés de se taire.

Comme un thon se jouë.] Plutarque applique icy fort heureusement un passage d'un ancien Poëte, qu'on n'a plus. Il y a dans le Grec θύννος βολαῖος. Et Henry Estienne explique ce βολαῖος, *blessé*. Mais je croy plustost qu'il signifie *impetueux, viste*, qui va comme un trait. Car tel est le thon.

tres humaines & les Sciences, qu'on appelle *Liberales*, parce qu'elles font l'application des hommes libres. Et quand il fut avancé en âge, alors fatigué de ses longs travaux, comme d'autant de grands combats, il laissa son esprit se délasser & se reposer dans la Philosophie, excitant & reveillant la partie contemplative, & relaschant & amortissant fort à propos la partie ambitieuse & active, sur tout après le different qu'il eut avec Pompée.

Grande preuve de son profond sçavoir.

Outre ce que je viens de dire de son grand sçavoir, en voicy encore une preuve bien sensible & bien honorable. On dit qu'un jour en badinant avec l'Orateur Hortensius & avec l'historien Sisenna, il se fit fort qu'il escriroit la guerre des Marses en vers ou en prose Grecque ou Latine selon qu'il plairoit au sort. Ce qu'il n'avoit dit que par jeu, devint une affaire serieuse, on le prit au mot. Le sort jetté tomba sur la Langue Grecque; il tint parole, & encore aujourd'huy on a de lui une histoire des Marses escrite en Grec.

L'Histoire des Marses escrite en Grec par Lucullus, estoit encore du temps de Plutarque.

De toutes les marques d'amitié qu'il donna à son frere Marcus Lucullus, & qui sont en tres-grand nombre, les Romains parlent sur tout de la premiere, comme de la plus remar-

Il se fit fort qu'il escriroit la guerre des Marses.] Il y a une faute au texte, car que veut dire τὸν Μαρσικὸν ἐκπιμᾶν πόλεμον? Ce mot ἐκπιμᾶν, est manifestement corrompu. J'ay leu ἐκτελεῖν, *perficere*. A moins que ἐκτιμᾶν, ne signifie icy faire cette histoire en abregé.

quable. Il eſtoit beaucoup plus âgé, cependant il ne voulut jamais recevoir aucune Charge ſeul, mais pour attendre le temps de ſon frere, il laiſſa tousjours paſſer le ſien, afin de ne monter qu'avec lui aux honneurs & aux dignités de la Republique. Cet amour fraternel charma tellement le Peuple, que Lucullus, quoyqu'abſent, eut le plaiſir d'eſtre nommé Edile conjointement avec ce frere, qui lui eſtoit ſi cher.

Il eſtoit encore fort jeune du temps de la guerre des Marſes, dans laquelle il donna beaucoup de preuves de ſa hardieſſe & de ſon bon ſens. Mais ce qui plus que toute autre choſe, porta Sylla à ſe l'attacher, ce fut ſa conſtance, ſa douceur, & ſa bonté. Il ſe ſervit tousjours de lui dans ſes affaires les plus importantes, parmi leſquelles la fabrique de la monnoye tenoit un des premiers rangs. Il le choiſit pour lui donner cette commiſſion. Toute la monnoye, dont on ſe ſervit dans la guerre contre Mithridate, fut frappée dans le Peloponeſe ſous ſes ordres & par ſes ſoins, on l'appella de ſon nom *Lucculliene*, & elle continua long-temps d'avoir cours à la guerre pour les beſoins des ſoldats, parce que perſonne ne faiſoit difficulté de la recevoir.

Lucullus a la commmiſſion de faire fabriquer la monnoye dans le Peloponeſe.

Monnoye Lucculliene.

Toute la monnoye dont on ſe ſervit dans la guerre contre Mithridate, fut frappée dans le Peloponeſe.] Il paroiſt par ce paſſage que les Romains faiſoient frapper la monnoye pour l'armée dans les lieux voiſins de ceux où ils faiſoient la guerre. Cela eſtoit plus commode pour les convois d'argent.

Quelque temps après Sylla engagé au siege d'Athenes, se trouvoit le plus fort par terre, mais les ennemis ayant un plus grand nombre de vaisseaux, estoient les plus forts par mer, & lui coupoient les vivres. C'est pourquoy il envoya Lucullus en Egypte & en Afrique pour lui amener des vaisseaux. On estoit alors au cœur de l'hyver. Lucullus ne laissa pas de s'embarquer sur trois brigantins & deux galiotes Rhodienes à double gouvernail, s'exposant courageusement aux perils de cette navigation tres-difficile & tres-hazardeuse dans la saison où il estoit, & au danger des ennemis, qui ayant grand nombre de galeres, croisoient par tout sur ces mers. Malgré toutes ces difficultés il arriva heureusement à l'Isle de Crete, où il relascha, & qu'il attira dans son parti.

Lucullus envoyé par Sylla en Egypte & en Afrique pour en amener des vaisseaux.

De là il passa à Cyrene & trouvant les Cyreniens travaillés de guerres civiles, & opprimés par des Tyrans, qui s'elevoient parmi eux, il appaisa tous ces desordres, & restablit la forme de leur Gouvernement, en faisant ressouvenir leur Ville d'une response, que Platon lui avoit faite autrefois & qui estoit une espece de prophetie,

Il fait ressouvenir les Cyreniens d'une response que Platon leur avoit faite.

Et deux galiotes Rhodienes à double gouvernail.] C'est ce que signifie *dicrota*, des galiotes qui ont un gouvernail à la prouë comme à la pouppe, afin de pouvoir aller en arriere comme en avant sans revirer le bord.

En faisant ressouvenir leur Ville d'une response que Platon lui avoit faite autrefois, & qui estoit une espece de prophetie.] Les Cyreniens envoyerent à Platon des Ambassadeurs pour le prier d'aller leur donner des Loix. Platon

Car les Cyreniens ayant envoyé prier ce philosophe de leur donner des Loix, & de leur marquer une forme de Gouvernement ſage & moderé, il leur reſpondit *qu'il eſtoit tres-difficile de donner des Loix à un peuple auſſi heureux & auſſi riche qu'ils eſtoient.* En effect il n'y a rien de ſi mal aiſé à gouverner que l'homme à qui la Fortune rit, comme auſſi il n'y a rien de plus facile à mener que celui à qui elle eſt contraire. C'eſt ce qui fit que Lucullus trouva les Cyreniens ſi doux & ſi ſouples quand il entreprit de changer leur Gouvernement.

L'homme heureux eſt tres-mal aiſé à gouverner.

De Cyrene il paſſa en Egypte, & dans ce paſſage il perdit un bon nombre des vaiſſeaux qu'il avoit deſja amaſſés, qui lui furent pris par des Corſaires. Il ſe ſauva quoyqu'avec peine, & entra magnifiquement dans Alexandrie, toute la Flotte Royale eſtant ſortie de ſes ports au devant de lui en bel ordre & dans le plus pompeux appareil, comme elle avoit accouſtumé de ſortir au devant de ſon Roy quand il revenoit de quelque voyage. Et le Roy Ptolemée qui eſ-

Il perd pluſieurs vaiſſeaux qui lui ſont enlevés par des Corſaires.

Honneurs qu'il reçoit à Alexandrie.

les refuſa en leur diſant *qu'ils eſtoient trop attachés aux richeſſes, & qu'il ne croyoit pas poſſible qu'un peuple ſi riche puſt eſtre ſoumis aux Loix.* Lucullus adjouſte fort bien que ces paroles eſtoient une eſpece de prophetie, car en effect les deſordres, où ils ſe trouvoient alors, venoient encore de leurs richeſſes. Les paroles des vrays philoſophes ſont ordinairement des oracles. Ce paſſage de Plutarque prouve ſeul la verité de la louange qu'on a donnée à Lucullus, qu'il eſtoit tres ſçavant dans les lettres Grecques.

Le Roy Ptolemée qui eſtoit alors fort jeune. Je ne ſçay pas quels memoires Plutarque à ſuivis, car je trouve que lors que Lucullus

toit alors fort jeune, le receut avec toutes les marques les plus ſingulieres de ſa bienveillance, juſqu'à lui donner un appartement & une table dans ſon palais, honneur qui n'avoit encore jamais eſté fait à aucun autre Capitaine eſtranger. De plus le fonds qu'il ordonna pour l'eſtat de ſa maiſon & pour toute ſa deſpenſe, ne fut pas ſur le pied de celuy qu'on ordonnoit pour les autres, mais quatre fois plus grand. Lucullus n'en abuſa point, il ne prit que ce qui lui eſtoit abſolument neceſſaire, & refuſa tous ſes preſents, quoyqu'ils fuſſent tres-conſiderables & de la valeur de plus de quatre vingts talents. On dit auſſi qu'il n'eut pas la curioſité d'aller à Memphis, & de viſiter toutes les merveilles qu'on voit en Egypte, & qui ſont ſi vantées dans tout l'univers, & qu'il allegua pour excuſe, que c'eſtoit là l'occupation d'un homme oiſif qui voyageoit pour ſon plaiſir, & nullement celle d'un homme de guerre, qui avoit laiſſé ſon General attaché à un ſiege & campé près des retranchements des ennemis.

Jamais Capitaine eſtranger n'avoit logé dans le palais du Roy à Alexandrie, avant Lucullus.

Fonds aſſignés par les Rois d'Egypte pour la table & le logement des envoyés des Romains.

Quatre vingts mille eſcus.

Voir les curioſités d'un pays, c'eſt l'occupation d'un homme qui voyage pour ſon plaiſir.

Ptolemée refuſa d'entrer dans l'alliance de Sylla, & de lui donner des troupes & des vaiſſeaux, de peur de s'attirer la guerre, mais il donna à Lucullus des vaiſſeaux pour l'eſcorter

alla à Alexandrie pendant le ſiege d'Athenes, Ptolemée, ſurnommé Lathurus, regnoit à Alexandrie, & il n'eſtoit plus jeune, puiſqu'il avoit desja regné près de trente ans, & il ne mourut qu'un an avant la mort de Sylla. Ceux qui ont voulu entendre cecy de Ptolemée Auletes, fils de Lathurus, ſe ſont trompés.

jusqu'à Cypre. Quand il fut sur le point de s'embarquer, le Roy lui fit toutes sortes de caresses, & en l'embrassant pour lui dire le dernier adieu, il lui presenta une emeraude tres-grosse & tres-précieuse enchassée dans de l'or. Lucullus la refusa d'abord, mais le Roy lui ayant fait voir que c'estoit son portrait tres-ressemblant, qui estoit gravé sur cette pierre, alors craignant que s'il la refusoit, le Roy ne crust qu'il partoit son ennemi, & qu'il ne lui fist dresser quelques embusches sur mer, il la receut avec beaucoup de respect & de grandes marques de reconnoissance.

Le Roy Ptolemée donne à Lucullus son portrait gravé sur une emeraude.

En s'en retournant il ramassa quantité de vaisseaux de toutes les Villes maritimes, excepté de celles qui donnoient retraite aux Corsaires, & qui estoient de part avec eux, & en cet estat il arriva à Cypre. Là il apprit que les Ennemis cachés avec leur Flotte à l'abri de quelque pointe de terre, espioient son retour. A cette nouvelle il tira à terre tous ses vaisseaux, & escrivit

Stratageme de Lucullus pour tromper les Corsaires qui l'attendoient.

Et lui presenta une emeraude tres-grosse & tres-precieuse enchassée dans de l'or.] C'est à mon avis le seul veritable sens de ces mots ἐδωρεῖτο χρυσόδετον σμάραγδον τῶν πολυτελῶν Je sçay bien que Turnebe a voulu l'entendre d'un vase, d'une coupe enrichie de pierreries, comme celles dont Pline parle liv. 33. *Turba gemmarum potamus, & smaragdis teximus calices. Nous beuvons dans un assemblage de pierres precieuses, & nous couvrons nos coupes d'emeraudes.* Et Virgile, *ut gemma bibat.* Mais la suite prouve que c'estoit seulement une emeraude en bague, puisqu'il dit que sur cette pierre estoit gravé le portrait du Roy Ptolemée. A-t-on jamais ouï dire que les princes fissent graver leur portrait sur les pierres dont ils enrichissoient les vases, les coupes ?

en mesme temps aux Villes pour leur donner ordre de lui envoyer les vivres & les autres provisions necessaires, parce qu'il avoit resolu de passer là l'hyver, & d'attendre le printemps pour faire voile.

Quand ce bruit fut bien respandu, au premier bon vent qu'il fit, il tira tout à coup ses vaisseaux en mer, s'embarqua avec toute sa Flotte, & voguant le jour à voiles basses & demi ployées, & la nuit à pleines voiles, il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos & de Cnide de quitter le parti de Mithridate & de venir avec lui contre les Samiens. Il chassa lui seul de Chio la garnison que le Roy y avoit mise, & mit les Colophoniens en liberté, après avoir fait prisonnier le Tyran Epigonus, qui les tenoit dans une cruelle servitude.

Exploits qu'il fait en amenant des vaisseaux à Sylla.

Dans ce temps là Mithridate, forcé d'abandonner Pergame, venoit de se retirer à Pitane où Fimbria le tenoit estroitement assiegé par terre. Voyant donc qu'il ne pouvoit attendre aucun secours que de la mer, & ne voyant point de jour à hazarder un combat contre Fimbria, homme hardi, & de plus enflé de sa nouvelle victoire, il fit venir & rassembla les differentes escadres de vaisseaux qu'il avoit en divers lieux. Fimbria en eut le vent, & voyant qu'il seroit inferieur en forces de mer, il envoya sur le champ

Pitane, ville maritime de la Troade vis à vis de Lesbos.

champ vers Lucullus le prier de venir avec toute sa Flotte, & de l'aider à deffaire le Roy le plus redoutable & le plus dangereux ennemi des Romains, afin que Mithridate, ce prix glorieux qu'ils avoient poursuivi avec tant de travaux & tant de combats, estant heureusement tombé entre leurs mains, & s'estant jetté de lui-mesme dans leurs filets, ne pust leur eschapper & tromper leurs esperances; que du reste personne ne retireroit plus de gloire de cette prise que celui qui se seroit opposé à sa fuite & qui auroit mis la main sur lui lorsqu'il vouloit se derober; que lui Fimbria l'ayant chassé de la terre, & lui Lucullus l'ayant empesché de s'eschapper par mer, ils partageroient tous deux l'honneur de ce grand exploit, & qu'en comparaison de cette capture les Romains ne feroient plus tant de cas des victoires si vantées, que Sylla venoit de remporter à Orchomene & à Cheronée.

Fimbria sollicite Lucullus d'aller l'aider à se rendre maistre de Mithridate.

Dans tout ce que Fimbria mandoit là à Lucullus, il n'y avoit rien qui fust esloigné de la vray-semblance, car il est visible que si Lucullus l'avoit cru, qu'il lui eust amené ses vaisseaux puisqu'il estoit dans le voisinage, & qu'il eust fermé le port avec sa Flotte, la guerre estoit entierement finie, & ils estoient tous delivrés d'une infinité de maux qui les attendoient. Mais soit que Lucullus preferast d'executer les ordres de Sylla, dont il estoit Lieutenant, à tous les avantages publics & particuliers dont on le fla-

La proposition de Fimbria pouvoit fort bien estre executée.

Lucullus refuse d'y entendre. Les raisons qu'il pût avoir pour cela.

Il venoit de tuer L. Valerius Flaccus, qui commandoit l'armée en qualité de Proconsul.

toit, soit qu'il regardast Fimbria comme un scelerat, qui par une ambition detestable venoit de tremper ses mains dans le sang de son ami, qui estoit en mesme temps son General, soit enfin que par un effect de la providence il espargnast Mithridate, & qu'il le gardast comme un adversaire digne de lui, quoy qu'il en soit, il ne voulut jamais entendre à ce qu'il lui mandoit; mais il donna le temps à Mithridate de s'eschapper & de se moquer de toutes les forces de Fimbria, après quoy il eut la gloire de battre seul par deux fois la flotte du Roy.

Lucullus bat deux fois la flotte de Mithridate.

Il la battit d'abord près de Lectum, qui est un cap de la Troade; Et ensuite ayant esté averti que Neoptoleme, Lieutenant du Roy, estoit à l'ancre à la rade de Tenedos, où il l'attendoit avec une Flotte fort superieure à la premiere, il vogua contre lui, & pour le provoquer il s'avança bien loin devant sa Flotte monté sur une galere de Rhodes, qui estoit commandée par un Capitaine, nommé Demagoras, tres-affectionné aux Romains, & fort experimenté dans les combats de mer. Neoptoleme le voyant venir, vole au devant à force de rames, & ordonne à son

Soit enfin que par un effect de la providence il epargnast Mithridate.] Le Grec dit *soit enfin que par un effect de la divine fortune.* Les Philosophes, & sur tout les Philosophes Pythagoriciens, appelloient *divine fortune*, l'union de la volonté de l'homme avec le jugement & la determination de Dieu qui preside à tout, & qui regle tout. Cela a esté expliqué au long dans mes Commentaires sur Hierocles. Au fond *la fortune divine* n'est autre chose que la providence.

pilote de le choquer de roideur de la pointe de sa galere. Demagoras craignant le choc de cette galere Capitainesse, qui estoit fort pesante & armée de bons esperons d'airain, n'osa pas l'attendre de front, mais il ordonna promptement à son pilote de revirer, & de presenter la pouppe. Par ce moyen sa galere estant heurtée en cet endroit, receut un coup qui ne fut pas dangereux parce qu'il ne donna que dans les parties basses qui sont tousjours dans l'eau. Dans ce moment les autres galeres arrivent, & alors Lucullus ordonne à son pilote de remettre sa galere la proüe en avant, & après avoir fait des actions dignes d'une éternelle memoire, il mit les ennemis en fuite, & poursuivit long-temps Neoptoleme, qui eut beaucoup de peine à se sauver.

Manœuvre de Demagoras pour eviter le choc de la galere de Neoptoleme.

Delà il alla joindre Sylla, qui estoit sur le point de quitter la Chersonese & de s'embarquer; il asseura son passage, & lui aida à transporter son Armée. La paix estant faite ensuite, Mithridate se retira dans son Royaume de Pont, & Sylla condamna l'Asie à une amende de vingt mille talents. Lucullus fut chargé de la commission de lever cette taxe & d'en faire frapper de la monnoye au coin Romain, ce qui ne parut pas une mediocre consolation à ces pauvres Villes

Lucullus joint Sylla & l'aide à transporter son armée.

Sylla condamne l'Asie à une amende de soixante millions.

La paix estant faite ensuite.] Ce traité fut fait l'an de Rome 669. 81. ans avant la naissance de N. S. & huit ans avant la mort de Sylla. Ce qui prouve que Ptolemée Lathurus regnoit encore en Egypte quand Lucullus y arriva.

Douceur & humanité de Lucullus dans la levée de cette imposition.

après la grande dureté que Sylla avoit exercée à leur égard; car dans la levée de ces deniers il ne se monstra pas seulement pur & net & plein de justice, mais encore aussi doux & aussi humain que le pouvoit permettre un employ si odieux & si difficile.

Ville de Lesbos.

Ceux de Mitylene s'estant rebellés contre lui, il souhaitoit fort qu'ils se repentissent & qu'ils ne fussent punis que legerement de la faute qu'ils avoient faite de suivre le parti de Marius. Mais voyant qu'entraisnés par leur mauvais Genie ils s'opiniastroient dans leur rebellion, il alla contre eux avec sa Flotte, les battit dans un grand combat, les obligea à se renfermer dans leur Ville, & les assiegea. Quelques jours après il eut recours à ce stratageme: un beau jour il se rembarqua en plein midy à la veuë de toute la Ville qui estoit sur les murailles, fit semblant de se retirer vers la ville d'Elea, & dès que la nuit fut venuë il retourna sur ses pas tres secretement & sans faire de bruit, & se mit en embuscade près de la Ville.

Lucullus bat les troupes de Mitylene.

Stratageme dont il se servit

Ville sur la coste d'Asie vis à vis de Mitylene.

Le lendemain matin les Mityleniens sortent en desordre & avec une folle audace sans aucune precaution pour piller le camp, qu'ils esperoient de trouver abandonné. Alors Lucullus se levant de son embuscade, tombe sur eux, en fait la plus grande partie prisonniers, en tuë cinq cents qui veulent se mettre en defense, & leur enleve six mille esclaves, avec une quan-

tité innombrable de toute sorte de butin.

Lucullus n'eut aucune part aux maux que Marius & Sylla firent à l'Italie.

Du reste il n'eut aucune part aux maux infinis & divers que Sylla & Marius firent souffrir aux hommes dans toute l'estenduë de la malheureuse Italie. Il fut preservé de ce malheur par un soin particulier de la providence qui le retint & l'occupa à ses grands exploits dans les provinces de l'Asie. Cependant quoyqu'absent, il n'eut pas moins de credit auprès de Sylla que tous ses autres amis, on voit mesme que Sylla le distingua ; car, comme nous l'avons desja dit, il lui dedia les memoires de sa vie par la grande amitié qu'il lui portoit, & en mourant il le nomma tuteur de son fils par préference à Pompée mesme. Et il semble que cette prédilection si marquée fut la premiere cause du different & de la jalousie qui s'emeurent entre eux, car ils estoient tous deux jeunes, & tous deux enflammés du desir de gloire.

Sylla par son testament nomme Lucullus tuteur de son fils.

Lucullus nommé Consul quatre ans après la mort de Sylla, l'an de Rome 679 la III. année de l'Olymp. CLXXVI. 72. ans avant la naissance de N. S.

Quelque temps après la mort de Sylla Lucullus fut nommé Consul avec Marcus Aurelius Cotta vers la cent soixante & seiziéme Olympiade. Alors beaucoup de gens proposerent de renouveller la guerre contre Mithri-

Il fut preservé de ce malheur par un soin particulier de la providence.] Plutarque reconnoist icy que c'est la providence, ou comme il parle, *la divine fortune*, qui empescha Lucullus de tremper dans les maux infinis que Marius & Sylla firent à l'Italie, en le retenant en Asie. Car s'il avoit esté en Italie, il auroit esté bien difficile qu'il n'y eust pas eu quelque part, ou, s'il avoit voulu s'y opposer, il n'auroit fait que les accroistre.

Mot de Cotta sur la guerre de Mithridate.

date, & le Consul Cotta lui mesme dit *qu'elle n'estoit pas morte, mais qu'elle dormoit.* C'est pourquoy quand on tira au sort les provinces, Lucullus fut tres affligé que la Gaule en deça des Alpes lui fust escheuë, parce qu'elle ne donnoit pas lieu à de grands exploits. D'ailleurs il estoit vivement piqué de la gloire que Pompée acqueroit en Espagne, car il voyoit bien que si cette guerre venoit à estre finie, personne ne paroissoit pouvoir pretendre comme lui d'estre élu General contre Mithridate. Voilà pourquoy Pompée ayant demandé dans ce temps là qu'on lui envoyast de grosses sommes d'argent, & ayant escrit en propres termes que si on ne lui en envoyoit, il laisseroit là l'Espagne & Sertorius, & qu'il rameneroit son armée en Italie, Lucullus lui aida de tout son cœur & de tout son pouvoir à obtenir que cet argent lui fust envoyé, afin qu'il n'eust aucun prétexte de revenir en Italie pendant son Consulat. Car on ne pouvoit pas douter qu'il ne fust le maistre dans Rome, & qu'il ne fist tout ce qu'il voudroit, s'il y revenoit avec une si puissante armée; d'autant plus mesme que le Tribun Cethegus, qui avoit alors le plus grand credit & la plus grande autorité dans la Ville, parce qu'il ne disoit & ne faisoit que ce qui pouvoit estre agreable au peuple, estoit animé d'une secrete haine contre Lucullus, qui detestoit ses mœurs & sa vie comme abominables & pleines d'a-

Lucullus affligé de ce que la Gaule Cisalpine lui estoit echeue.

Il ayde Pompée à obtenir tout l'argent qu'il demandoit pour continuer la guerre en Espagne.

Sa politique en cela.

Il detestoit la vie & les mœurs de Cethegus.

mours infames, d'insolence, de crimes, & de toutes sortes de dissolutions, & qui lui faisoit une guerre ouverte.

D'un autre costé l'autre Tribun Lucius Quintius s'elevoit contre les ordonnances & les actes de Sylla qu'il vouloit faire casser, ce qui alloit changer toute la face des affaires, & jetter Rome dans un grand trouble & dans un grand desordre au lieu du repos & de la tranquillité dont elle jouissoit. Lucullus lui fit tant de remonstrances en particulier, & lui donna en public des avis si sages qu'il l'obligea enfin à renoncer à son dessein, & qu'il calma cette ambition desordonnée en traitant d'abord aussi doucement & aussi adroitement qu'il estoit possible pour le salut de la Republique, & en grand homme d'Estat, ce commencement de maladie, qui ne pouvoit pas manquer d'avoir de fascheuses suites.

Sagesse de Lucullus qui calme l'ambition d'un Tribun.

Dans ce temps-là on apprit à Rome la nouvelle de la mort d'Octavius, qui gouvernoit la Cilicie. Voilà d'abord plusieurs rivaux qui briguent ce Gouvernement, & qui se mettent à faire la cour à Cethegus, comme à celui dont le credit feroit pancher la balance en faveur de celui qu'il affectionneroit. Lucullus ne faisoit pas grand cas de la Cilicie en elle-mesme, mais il jugea que s'il l'obtenoit, comme elle est limitrophe de la Cappadoce, on n'envoyeroit pas d'autre que lui pour faire la guerre à Mithri-

La mort d'Octavius qui commandoit en Cilicie. C'est L. Octavius Nepos.

Lucullus met tout en œuvre pour avoir ce Gouvernement qui servoit à ses veues.

L'ambition le porte à une action qui n'estoit ni honneste ni louable.

dace, puis qu'il se trouveroit tout porté sur les lieux. Il mit donc tout en œuvre pour empescher que ce Gouvernement ne fust donné à un autre qu'à lui. Enfin il se porta à une action, qui n'est ni honneste ni louable, mais qui estoit tres-efficace pour son dessein, & il s'y porta forcé par la necessité & contre son inclination naturelle.

Precia femme d'intrigue, sa reputation & son grand credit.

Il y avoit alors à Rome une femme, nommée *Precia*, qui estoit du nombre de celles qui s'estoient rendu le plus celebres, & qui faisoient le plus de bruit dans la Ville par leur beauté & par la vivacité de leur esprit, mais qui du reste ne valloit pas mieux qu'une Courtisane de profession. Comme elle se servoit habilement du credit & de la faveur de ceux qui la hantoient & qui avoient commerce avec elle, pour aider ses amis à se pousser & à réüssir dans leurs poursuites & dans leurs brigues, avec la reputation de la plus belle, de la plus gracieuse, & de la plus spirituelle de toutes les femmes de son temps, elle acquit aussi celle d'estre la meilleure amie, & la femme de la plus grande intrigue pour conduire à une heureuse fin la plus grande affaire de politique, ce qui la fit extremement rechercher, & lui donna un grand credit & une grande vogue. Mais quand elle eut attiré dans ses filets Cethegus, qui estoit le tout puissant dans la Ville, & qu'elle l'eut rendu si amoureux qu'il ne pouvoit vivre sans elle, alors elle

elle eut toute l'autorité & toute la puissance entre ses mains, car il ne se faisoit rien en public que par les menées de Cethegus; & Cethegus n'entreprenoit rien que par les ordres de Precia.

Lucullus tascha donc de la gagner par ses presents & par ses cajoleries. On voyoit Lucullus aux genoux de Precia lui faire la cour, grand triomphe pour une femme ambitieuse & superbe, & voilà d'abord Cethegus partisan declaré de Lucullus; il fait son eloge dans toutes les assemblées, & il est le premier à briguer pour lui la Cilicie. Dès qu'il l'eut une fois obtenue, il n'eut plus besoin d'appeller à son secours ni Precia ni Cethegus; tout le peuple d'un consentement unanime lui defera la conduite de la guerre contre Mithridate, comme à celui qui estoit plus capable qu'aucun autre Capitaine de deffaire ce Roy, & de terminer heureusement cette guerre, car Pompée estoit attaché en Espagne contre Sertorius, & Metellus n'en pouvoit plus à cause de son grand âge; & c'estoient là les deux seuls Capitaines qu'on pouvoit opposer à Lucullus & regarder comme des rivaux capables de lui disputer ce commandement. Neanmoins Cotta son Collegue fit tant par ses instances & par ses prieres auprès du Senat, qu'il fut aussi envoyé avec une armée de mer pour garder la Propontide & defendre la Bithynie.

Lucullus fait la cour à cette femme pour avoir le Gouvernement de la Cilicie.

Il l'obtient.

Le peuple lui defere la charge d'aller faire la guerre à Mithridate.

Lucullus ayant levé à la haste une legion,

passa en Asie. Là il trouva les autres troupes, qui devoient composer son armée, toutes gastées & corrompuës de longue main par le luxe & par les delices du pays & par leur avarice, & avec ces vices generaux les Bandes, qu'on appelloit Fimbrienes, & qui faisoient partie de ces troupes, avoient cela de plus qu'estant accoustumées depuis long-temps à estre sans Chef, elles estoient devenues tres-difficiles à gouverner. C'estoient ces Bandes, qui avec Fimbria avoient tué le Consul & leur General Flaccus, & qui ensuite avoient livré Fimbria à Sylla, hommes opiniastres, mutins, sans discipline, & ne reconnoissant point de Loy, mais d'ailleurs tres-braves, tres-propres à supporter les plus grands travaux, & tres-experimentés dans le mestier de la guerre. En tres-peu de temps Lucullus eut dompté leur audace & reduit tous les autres mutins, qui, jusqu'à lui, n'avoient point encore connu ce que c'estoit qu'un bon Capitaine & un veritable General. Car ils n'avoient eu que des Chefs qui les flattoient, & qui ne leur commandoient que ce qui pouvoit leur plaire.

Lucullus trouve toutes les troupes gastées & corrompues par le luxe & par l'avarice.

Les bandes Fimbrienes, sans aucune discipline.

Lucullus eut bientost reduit ces troupes & restabli la discipline.

Quant aux affaires des ennemis, voicy l'estat où elles estoient. Mithridate, comme un veritable Sophiste de guerre, avoit d'abord pris

Mithridate, sophiste de guerre.

Mithridate, comme un veritable Sophiste de guerre, &c.] Je trouve cela heureusement dit, comme les Sophistes fardoient leurs discours & ne parloient que pour l'ostentation & pour la pompe,

les armes contre les Romains avec beaucoup plus de pompe, de faste, & de bruit, que de solidité, avec une armée esclatante & magnifique en apparence, mais inutile & vaine en effect. Ensuite ayant esté deffait avec honte, & instruit par ses malheurs, lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il reduisit toute sa puissance à un appareil veritable & à un équipage de service, & retrancha cette multitude confuse de tant de sortes de Nations, & toutes ces bravades & menaces des Barbares en toutes sortes de Langues, & bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des espées à la Romaine & des boucliers solides & pesants, fit amas de chevaux plustost bien faits & bien dressés que magnifiquement parés, assembla six vingt mille hommes de pied armés & disciplinés comme l'Infanterie Romaine, & seize mille hommes de Cavalerie bien équipés pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faulx, & assembla quantité de galeres où l'on ne voyoit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, où il n'y avoit ni bains ni estuves pour

Instruit par ses malheurs, il change sa vaine pompe en choses de service.

Armes dorées la richesse du vainqueur, & non la force de ceux qui les portent.

sans aucune verité ni solidité, de mesme Mithridate prenant les armes contre les Romains avec plus de pompe & de bruit que d'effect, est fort bien appellé *un sophiste de guerre.* Ce passage avoit esté fort mal expliqué.

les femmes, ni appartements magnifiques & somptueux, mais qui estoient pleines de toutes sortes d'armes offensives, & défensives, & de grosses sommes de deniers pour la paye & l'entretien des troupes.

Avec cet appareil si redoutable il se jetta d'abord sur la Bithynie, dont toutes les villes lui ouvrirent les portes avec un tres-grand plaisir, & non-seulement celles de la Bithynie, mais encore celles de l'Asie entiere qui se trouvoit retombée dans ses anciens maux, & qui souffroit des miseres insupportables de la cruauté des usuriers & des Fermiers Romains. Lucullus les chassa ensuite comme des harpyes qui enlevoient la nourriture des mains de ces pauvres habitants, mais pour lors il tascha seulement de les rendre plus humains & plus raisonnables en leur remonstrant leur devoir, ce qui calma un peu les esprits, & fit cesser ces seditions & ces revoltes, qui s'élevoient de tous costés, car il n'y avoit presque personne qui ne branslast & qui n'espiast l'occasion de secouer le joug de Rome.

Fermiers Romains regardés comme des harpyes.

Par leur dureté ils avoient porté presque toute l'Asie à se revolter.

Pendant que Lucullus estoit occupé à remedier à tous ces maux, Cotta crut que c'estoit pour lui un temps favorable, & qu'il devoit profiter de l'absence de son Collegue pour faire quelque action d'esclat. Il se prepare donc à combattre Mithridate ; plus on lui annonçoit que Lucullus approchoit, qu'il estoit desja dans

la Phrygie, qu'il arrivoit incessamment, plus il se hastoit de donner la bataille, croyant desja tenir entre ses mains le triomphe, & voulant empescher son Collegue d'y avoir part. Mais il est battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perd soixante de ses vaisseaux avec tout l'équipage, & dans le combat de terre on lui tuë quatre mille hommes de ses meilleures troupes, & il est obligé de se renfermer dans la ville de Chalcedoine, d'où il ne put se tirer que par le secours de Lucullus. Mais la plus grande partie de l'armée presse Lucullus de laisser là Cotta, & d'entrer dans les Estats de Mithridate, l'asseurant qu'il trouveroit sa capitale sans defense. C'estoit mesme là le langage de presque tous les soldats, qui estoient tres-irrités de ce que Cotta, non content de s'estre perdu lui-mesme par sa folle temerité, & d'avoir fait tuer ses meilleures troupes, empeschoit encore leur armée de remporter une victoire esclatante qui s'offroit à eux sans aucun danger, & l'occupoit à aller le secourir & raccommoder sa faute. Mais Lucullus dans la harangue qu'il fit à ses soldats sur ce sujet leur dit, *qu'il aimoit mieux sauver un Romain, que de prendre tout ce qui estoit aux ennemis.* Et comme Archelaüs, qui avoit combattu pour Mithridate dans les plaines de Beotie, & qui ensuite l'avoit quitté & avoit embrassé le parti des Romains, l'asseuroit qu'il ne paroistroit pas plustost dans le Royaume de Pont

Malheureuse ambition de Cotta, Collegue de Lucullus.

Mithridate bat Cotta par terre & par mer.

Ville sur le Bosphore de Thrace.

Beau sentiment de Lucullus.

Beau mot de Lucullus.

que tout se rendroit à lui, il lui respondit, *qu'il n'estoit pas plus lasche que les veneurs, & qu'il ne laisseroit point les bestes, pour courir à leur giste.* Et en finissant ces mots il marcha contre Mithridate avec trente mille hommes de pied & deux mille cinq cents chevaux.

Quand il fut arrivé au premier lieu d'où il put descouvrir toute l'armée des ennemis, il s'arresta, & surpris de cette multitude innombrable, il resolut d'éviter le combat & de traisner la guerre en longueur. Mais malgré cette resolution un certain Marius, Capitaine Romain, que Sertorius avoit envoyé d'Espagne à Mithridate avec quelques troupes, estant venu à sa rencontre, & le provoquant au combat, il rangea son armée en bataille. Comme on n'attendoit plus que le signal pour charger, tout à coup sans qu'il fust arrivé aucun changement de temps sensible, l'air se fendit, & l'on vit descendre au milieu des deux armées un grand corps lumineux comme une flamme, dont la forme estoit comme d'un tonneau & la couleur comme d'argent fondu. Ce prodige estonna & effraya si fort les deux armées, qu'elles se separerent sans en venir aux mains. On pretend que ce signe arriva dans la Phrygie, près d'un lieu appellé Otryes.

Appien l'appelle Valerius.

Grand corps lumineux qui tombe du ciel entre les deux armées.

Mais Lucullus voyant fort bien qu'il n'y avoit ni provisions ni richesses qui pussent fournir à nourrir long-temps un aussi grand nombre de

milliers d'hommes que Mithridate en avoit dans son armée, sur-tout en presence des ennemis, il commanda qu'on lui amenast un des prisonniers ; il l'interrogea & lui demanda d'abord de quel nombre de soldats estoit sa chambrée, & ensuite quelle quantité de bled il avoit laissé dans sa tente. Le prisonnier ayant respondu à ses questions, il ordonna qu'on le remenast, & en fit venir un second, ensuite un troisiéme, qu'il interrogea comme le premier. Après quoy comparant la quantité de vivres qu'il y avoit dans l'armée de Mithridate avec la quantité de bouches qu'il falloit nourrir, il vit clairement que les ennemis n'en avoient que pour trois ou quatre jours. C'est pourquoy il se confirma dans son premier dessein de gagner du temps sans rien hazarder, & amassa quantité de bled dans son Camp, afin qu'ayant des provisions en abondance, il fust en estat de profiter des occasions que la disette de ses ennemis lui presenteroit.

Prudence de Lucullus.

Cependant Mithridate fit dessein de surprendre la ville de Cyzique, desja tres-affoiblie par la grande perte qu'elle avoit faite dans le dernier combat près de Chalcedoine, car elle avoit

Mithridate marche pour surprendre Cyzique.

Ensuite quelle quantité de bled il avoit laissé dans sa tente.] Il paroist par ce passage qu'à l'armée de Mithridate on distribuoit aux soldats tout le bled qui leur estoit necessaire pour un certain temps. Et par ce qu'il y en avoit dans une tente pour tant de soldats, on pouvoit juger seurement des vivres qui estoient dans toute l'armée.

perdu trois mille hommes & dix vaisseaux. Pour cacher sa marche à Lucullus il partit un soir après souper, profitant d'une nuit obscure & pluvieuse, & fit tant de diligence que le lendemain matin à la pointe du jour il se trouva devant la place, & assit son Camp sur la colline d'Adrastie.

Lucullus suit Mithridate à la piste.

Lucullus, averti de son despart, le suit à la trace sans perdre un moment, & tres-satisfait de n'avoir pas donné en desordre dans les ennemis pendant l'obscurité, il place ses troupes près du bourg appellé *Thraceja*, tres-commodement situé par rapport aux lieux & aux chemins par où il falloit necessairement que les ennemis fissent venir leurs vivres. C'est pourquoy prévoyant ce qui devoit arriver, il ne le cacha point à ses soldats, mais dès qu'ils eurent achevé de fermer leur Camp, il les assembla & leur fit une harangue magnifique, où il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur cousteroit pas une goutte de sang.

Il se place commodement pour lui couper les vivres.

Mithridate avoit investi la place par terre avec toutes ses troupes partagées en dix camps; & par mer avec ses vaisseaux il avoit fermé des deux costés l'entrée du bras de mer qui separe

Et assit son Camp sur la colline d'Adrastie.] Toute cette campagne estoit appellée *Adrastie*, & *la campagne d'Adrastie*, à cause d'un temple qu'Adraste avoit consacré dans la ville à la Déesse Nemesis, qui de-là fut aussi appellée *Adrastie*.

L'entrée du bras de mer qui separe la ville de la terre ferme.] Car Cyzique est située à la pointe de la Peninsule, de maniere

la

la ville de la terre ferme. Les Cyziceniens estoient tres-resolus de s'exposer courageusement aux plus grands dangers, & de souffrir les dernieres extremités & les plus grandes miseres pour l'amour des Romains, mais ils ne sçavoient où estoit Lucullus, & ils estoient tres-consternés de n'en avoir aucunes nouvelles. Il estoit pourtant campé à la veuë de leurs murailles, d'où ils le descouvroient tres-facilement, mais ils estoient trompés par les gens de Mithridate, qui, en leur monstrant les Romains campés sur les hauteurs, leur disoient, *Voyés-vous ces gens-là? C'est une armée d'Armeniens & de Medes, que Tigrane a envoyée au secours de Mithridate.* Ces paroles les jettoient dans le dernier desespoir, car ils se voyoient environnés de toutes parts d'une si grande quantité d'ennemis, & la guerre estoit si fort respanduë autour d'eux, qu'ils ne pouvoient se flater que quand mesme Lucullus arriveroit, il pust trouver lieu à les secourir.

Ruse dont se servoient les troupes de Mithridate pour faire perdre courage aux Cyziceniens.

Mithridate avoit cent cinquante mille hommes de pied, une nombreuse cavalerie, & quatre cents vaisseaux.

Comme ils estoient dans ces angoisses, Demonax, envoyé par Archelaüs, arrive dans la place & leur apprend le premier que Lucullus est campé à leur veuë. D'abord ils n'en veulent

qu'elle est regardée comme une isle, & que les Anciens, Apollonius, Strabon & Pline la nomment ainsi. *Cyzique*, dit Strabon, *est sur la Propontide une isle jointe au continent par [illegible] ports. Et près de ces ponts est une ville de mesme nom, qui a deux ports qu'on peut fermer, & qui peuvent contenir plus de deux cents vaisseaux.* Liv. XII.

rien croire, & s'imaginent que c'est un discours inventé pour les empescher de perdre courage. Dans ce moment un jeune garçon, qui avoit esté pris par les ennemis, & qui s'estoit eschappé, rentre dans la ville, & arrive auprès d'eux. Ils l'interrogent sur le champ, & lui demandent où l'on disoit qu'estoit Lucullus. Le jeune garçon se met à rire, croyant qu'on se mocquoit, mais enfin voyant qu'ils parloient serieusement, avec la main il leur monstra le camp des Romains. Cela les rasseura & le courage revint avec l'esperance.

Il y a près de la ville de Cyzique un lac, appellé Dascylitide, qui porte d'assés gros bateaux. Lucullus choisit le plus grand, le fait tirer à terre, le charge sur un charriot qui le porte jusqu'à la mer, & après l'avoir rempli d'autant de soldats qu'il en pouvoit tenir, il l'envoya à Cyzique. Ce bateau passa heureusement pendant la nuit sans estre apperceu, & arriva dans la place. Ce renfort, quoyque tres-petit, ranima les Cyziceniens; & il semble que les Dieux, prenant plaisir à voir leur grand courage, voulurent encore les fortifier par plusieurs signes visibles, & sur tout par celui-cy, tres-digne d'estre rapporté: La Feste de Proserpine approchoit, feste tres-solemnelle où l'on immoloit une genisse toute noire. Les habitants

La Divinité prend plaisir a voir le courage des peuples fidelles.

Les habitants manquant de cette victime, en firent une de paste.] Cette pratique, comme je l'ay remarqué daas la vie de Pytha-

manquant de cette victime pour le sacrifice, en firent une de paste, & l'approcherent de l'Autel. Celle qui estoit consacrée & qu'on nourrissoit pour la Déesse, avoit ses pasturages, comme tous les autres troupeaux de Cyzique, dans le continent voisin; ce jour-là mesme cette genisse s'estant separée de son troupeau, se jetta à la nage, traversa le bras de mer, entra dans la ville, & se presenta d'elle-mesme à l'Autel pour y estre immolée. La nuit suivante la Déesse s'estant apparuë en songe à Aristagoras, Greffier de la ville, lui dit ces propres paroles: *Je viens amener le flusteur de Libye contre la trompette du Pont; di donc à tes Citoyens qu'ils ayent bon courage.*

Genisse faite de paste pour tenir lieu d'une veritable genisse.

Il ne pouvoit y avoir de signe plus favorable pour ces Payens superstitieux.

Songe d'Aristagoras Greffier de Cyzique.

Le Greffier alla sur l'heure mesme faire son rapport. Les Cyzicenienss sont esmerveillés de cet Oracle, auquel ils ne comprennent rien. Mais

gore, est tirée d'une Loy fort ancienne, qui permettoit d'offrir des victimes artificielles quand on n'en avoit pas de naturelles, ou qu'on ne pouvoit les offrir. C'est ainsi que Porphyre escrit que Pythagore offrit un bœuf en sacrifice, non pas un bœuf vivant, mais un bœuf fait de paste. Et Athenée rapporte de mesme qu'Empedocle, disciple de Pythagore, ayant esté couronné aux jeux Olympiques, distribua à ceux qui estoient presents un bœuf fait de myrrhe, d'encens & de toutes sortes d'aromates. Pythagore avoit encore tiré cette coustume d'Egypte, où elle estoit fort ancienne, & où elle se pratiquoit encore du temps d'Herodote, qui escrit que malgré l'horreur que les Egyptiens avoient pour les pourceaux, ils en immoloient à Bacchus & à la Lune, & mangeoient la chair de ces victimes, & que ceux qui n'avoient pas le moyen d'avoir un pourceau pour l'immoler, en faisoient un de paste, & après l'avoir fait cuire, ils l'offroient en sacrifice comme un pourceau vivant. On peut voir ce que j'ay dit dans la vie de Pythagore pag. CXLVIII.

à l'aube du jour il ſe leva un vent impetueux, qui excita ſur la mer une furieuſe tempeſte. Les machines du Roy, ouvrage merveilleux de l'Ingenieur Niconidas Theſſalien, & qui eſtoient dreſſées contre les murailles, & toutes preſtes pour l'aſſaut, furent eſbranlées, & par le bruit & le craquement qu'elles firent, elles marquerent ce qui alloit arriver. Le vent de midy ſurvint enſuite avec une violence incroyable, qui froiſſa & briſa toutes ces machines, & qui en moins d'une heure eut renverſé la tour de bois qui avoit cent coudées de haut, & qui égaloit la hauteur des murailles. Et l'on raconte qu'à Ilion la Déeſſe Minerve s'apparut la nuit en ſonge à pluſieurs habitants toute en ſueur, monſtrant ſon voile tout dechiré, & diſant qu'elle ne faiſoit que d'arriver, & qu'elle venoit de donner du ſecours à ceux de Cyzique. Et l'on monſtroit à Ilion une colomne avec une inſcription, qui conſervoit la memoire de ce miracle.

Niconidas celebre Ingenieur.

Horrible tempeſte qui briſe toutes les machines de Mithridate.

Juſques-là Mithridate, trompé par ſes Lieu-

Le vent de midy ſurvint enſuite avec une violence incroyable.] Et c'eſt ce vent de midy qui eſt appellé dans l'Oracle, *Fluſteur de Libye.* Ce fluſteur de Libye va contre la trompette du Pont, c'eſt-à-dire, contre les machines du Roy, qui eſtoient dreſſées & preſtes pour l'aſſaut, n'attendant plus que le ſignal des trompettes.

Et qu'elle venoit de donner du ſecours.] Le texte dit, *qu'elle venoit donner du ſecours*, βοηθήσουσα. Mais il eſt viſible que c'eſt une faute, & qu'il faut lire βοηθήσασα, *qu'elle venoit de donner du ſecours.*

Juſques-là Mithridate trompé par ſes Lieutenants, avoit ignoré la famine extréme qui regnoit dans ſon armée.] Faut-il s'eſtonner que les Rois ignorent ſouvent la miſere des Provinces qui ſont à

tenants, avoit ignoré la famine extréme qui regnoit dans son armée, & il estoit tres-affligé de la longue resistance des Cyziceniens. Mais dès qu'il eut appris que ses soldats estoient reduits à une telle extremité qu'ils ne se nourrissoient plus que de chair humaine, alors toute son ambition s'évanouït, & il ne pensa plus à s'opiniastrer à ce siege, Lucullus ne lui faisant pas une guerre de theatre & comme par jeu, mais lui marchant effectivement sur le ventre, car il avoit si bien fermé toutes les avenuës, qu'il ne pouvoit recevoir des vivres d'aucun costé. Voilà pourquoy prenant le temps que Lucullus assiegeoit un Chasteau, qui incommodoit son camp, il se hasta d'envoyer en Bithynie la plus grande partie de sa cavalerie avec ses bestes de somme, & ce qu'il y avoit de plus inutile parmi ses gens de pied pour lui amener des vivres.

Mithridate ignore la famine extréme qui est dans son camp.

Lucullus, averti de leur despart, se rend pendant la nuit dans son camp, & le lendemain matin, quoyque ce fust dans la plus rude saison de l'année, il prend dix cohortes de gens de pied avec sa cavalerie, & se met à les poursuivre. Il neigeoit si fort, & le froid estoit si

l'extremité de leur Royaume? Voicy un Prince, qui au milieu de son camp ignore la famine qui desole son armée. Les flateurs ferment toutes les avenuës qui pourroient faire passer la verité jusqu'aux oreilles des Rois. Et ils leur cachent mesme les choses qui les regardent personnellement, & qui vont les perdre.

cruel, que plusieurs de ses soldats ne purent y resister, & demeurerent derriere. Il continua son chemin avec les autres, & comme les ennemis revenoient avec leur convoy, il les joignit près du fleuve de Ryndacus, les attaqua & les deffit. La déroute fut si grande que les femmes mesme d'Apollonie sortant de la ville, se mirent à piller tout ce qu'ils avoient chargé, & à despouiller ceux qui avoient esté tués.

Fleuve qui coule dans la Mysie, & va se descharger dans la Propontide.

Lucullus se rend maistre du convoy.

Outre les morts, qui furent en fort grand nombre, on fit quinze mille prisonniers, & l'on prit six mille chevaux & un nombre infini de bêstes de somme. Lucullus ramenant toute cette proye dans son camp, passa le long des retranchements des ennemis. J'admire Saluste d'avoir escrit que ce fut en cette occasion que les Romains virent des chameaux pour la premiere fois, car comment a-t il pû s'imaginer que ceux qui long-temps auparavant sous Scipion avoient vaincu le grand Antiochus, & qui tout fraischement venoient encore de battre Archelaüs à Orchomene & à Cheronée, n'eussent pas encore veu des chameaux?

Saluste repris par Plutarque. Le passage de Saluste est d'un de ses ouvrages qui sont perdus.

Car comment a-t-il pû s'imaginer que ceux qui long-temps auparavant sous Scipion avoient vaincu le grand Antiochus, &c.] Car Antiochus avoit des chameaux dans son armée, comme Tite-Live le marque expressement Liv. XXXVII. 40. *ante hunc equitatum falcatæ quadrigæ & cameli, quos appellant dromadas.* Il y avoit des elephans dans les deux armées. Tite-Live en marque cinquante-quatre dans l'armée d'Antiochus, & un moins grand nombre dans celle des Romains, & moins grands & plus foibles. Ceux-cy estant d'Afrique, & les autres d'Asie.

Mithridate, entierement découragé par cette derniere perte, resolut de prendre la fuite sans differer, & pour amuser Lucullus, & l'attirer d'un autre costé, il imagina d'envoyer dans les mers de Grece Aristonicus, qui commandoit sa flotte. Mais comme Aristonicus estoit sur le point de s'embarquer, ses gens mesmes le trahirent & le livrerent entre les mains de Lucullus avec dix mille pieces d'or qu'il portoit pour corrompre quelque partie de l'armée Romaine. Dès ce moment Mithridate s'enfuit par mer, & ses Lieutenants ramenoient son armée par terre. Lucullus se mit à leurs trousses, & les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, & fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il perit bien près de trois cents mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivant l'armée.

Aristonicus trahi par ses gens, & livré à Lucullus.

Lucullus deffait l'armée de Mithridate dans sa retraite.

Après ce nouveau succès Lucullus reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville, & après avoir joüi pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les costes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux & composer une flotte. Chemin faisant il descendit dans la Troade, où on lui dressa un pavillon dans le temple mesme de Venus. La nuit, quand il fut couché & endormi, il lui sembla qu'il voyoit la Déesse, qui se panchant sur sa teste, lui disoit: *Pourquoy dors-tu, genereux lion? voilà près de toy*

Pavillon dressé à Lucullus dans le temple de Venus dans la Troade.

Songe de Lucullus.

des cerfs timides. A ces mots s'estant reveillé en sursaut, il se leva incontinent, quoyqu'il fist encore nuit, il appella ses amis, & leur raconta la vision qu'il avoit euë.

Sur la coste de la Troade, où les Grecs avoient abordé en allant contre Troye.

Voylà les cerfs timides du songe de Lucullus.

Il prend treize galeres de la flotte de Mithridate, tuë leur Chef, & poursuit les autres.

Il avoit à peine achevé, qu'il arriva des gens d'Ilion qui venoient l'avertir que près du port des Grecs on voyoit paroistre treize galeres de la flotte de Mithridate, qui tenoient la route de Lemnos. Aussi tost il fait voile contre ces galeres, s'en rend maistre, & tuë Isidore, qui les commandoit. De-là il vogue contre les autres, qui avoient gagné le devant; mais elles estoient desja à l'ancre à la rade de l'isle. Et les Officiers le voyant approcher, les firent toutes ranger contre la terre, & combattant de dessus le tillac, ils incommodoient extrémement Lucullus, & lui tuoient beaucoup de monde, car le lieu ne lui permettoit pas de les envelopper, & il ne pouvoit pas non plus avec ses galeres tousjours agitées par le flot, forcer celles des ennemis, qui estoient appuyées contre la terre, & qui ne branloient point, parce qu'elles avoient une partie du corps hors de l'eau. Cependant ayant enfin trouvé un endroit par où on pouvoit tenter une descente, il mit à terre, quoyqu'avec beaucoup de peine, l'élite de ses soldats, qui prenant les ennemis par derriere, en tuerent une grande partie, & obligerent les autres à couper les cables, qui tenoient leurs vaisseaux attachés au rivage; mais quand ils vou-

lurent

lurent s'esloigner de la terre, comme toutes ces galeres partoient à la fois, cela se fit avec tant de confusion & de desordre, qu'elles se froissèrent les unes contre les autres, ou allerent donner contre les pointes & les esperons de celles de Lucullus. Il y eut là un grand nombre de gens tués, & un plus grand nombre de pris. Marius, ce Capitaine que Sertorius avoit envoyé à Mithridate, fut du nombre des derniers. Il estoit borgne, & Lucullus avant le combat avoit ordonné à ses troupes de ne tuer aucun borgne, car il vouloit reserver ce Marius pour le punir du dernier supplice, & le faire mourir avec l'opprobre & l'ignominie qu'il meritoit.

Il bat les autres galeres, tuë beaucoup de monde, & fait grand nombre de prisonniers.

Pourquoy Lucullus avoit ordonné à ses troupes de ne tuer aucun borgne.

Après ce grand exploit il se hasta d'aller à la poursuite de Mithridate, esperant qu'il le trouveroit encore dans la Bithynie, gardé comme à veuë par Boconius, qu'il avoit envoyé à Nicomedie avec des vaisseaux pour s'opposer à sa fuite. Mais Boconius, s'estant amusé à Samothrace à se faire initier aux mysteres des Dieux

Il poursuit Mithridate.

Grande faute de Boconius.

Mais Boconius, s'estant amusé à se faire initier aux mysteres des Dieux Cabires.] L'isle de Samothrace estoit sur tout celebre par les mysteres de ces Dieux Cabires qui y estoient adorés. Le culte de ces Dieux venoit de Phœnicie, comme leur nom. Car *Cabir* en Hebreu & en Arabe signifie *puissant*. Les Dieux Cabires estoient ceux que les Romains appelloient *Divos potes*, c'est-à-dire, *les Dieux puissants*. Ces Dieux estoient *Axieros*, c'est-à-dire, Cerés, *Axiokersa*, Proserpine, *Axiokerse*, Pluton, & *Casmillus*, c'est-à-dire Mercure, qui estoit comme leur ministre. On avoit une tres-grande veneration pour ces mysteres, car on estoit persuadé que ceux qui y estoient initiés devenoient plus justes & plus saints, que ces Dieux les

Les mysteres des Dieux Cabires.

Cabires & à celebrer des festes, par ce retardement il donna le temps à Mithridate de s'eschapper, car ce Prince se hastoit le plus diligemment qu'il lui estoit possible de gagner le Pont avec toute sa flotte avant que Lucullus pust estre de retour.

Mithridate battu d'une furieuse tempeste.

Dans sa retraite il fut surpris d'une tempeste si furieuse que plusieurs de ses vaisseaux furent emportés, & les autres brisés ou submergés, & que pendant plusieurs jours toute la coste fut couverte de corps morts & de debris de naufrage, que la tourmente y jettoit. Pour lui il montoit un vaisseau de charge, & voyant que tout l'art de ses Pilotes ne suffisoit pas pour le gouverner à cause de sa grosseur dans un si violent orage, & une si grande agitation, & qu'ils ne pouvoient ni l'approcher de la terre sans le briser, ni lui faire tenir la mer à cause de sa pesanteur, & de l'eau qu'il faisoit de tous costés, il se jetta dans un brigantin, & remettant sa personne & sa vie entre les mains de Pirates, il se sauva contre toute esperance, & avec un danger infini, & arriva à Heraclée, qui est une ville du Pont.

Il se jette dans un brigantin, & se sauve par miracle.

La vanterie, dont Lucullus avoit usé en cette

assistoient dans tous les perils, & que par leur secours ils estoient sur tout preservés de naufrage. C'est pourquoy les plus grands personnages estoient fort soigneux de s'y faire initier. Mais Boconius prenoit mal son temps, & il devoit remettre son initiation après qu'il auroit eu executé ce que portoient ses ordres.

La vanterie dont Lucullus avoit usé ne desplut point aux Dieux.]

occasion auprès du Senat, ne desplut point aux Dieux. Le Senat ayant ordonné qu'on prendroit dans le thresor public trois mille talents, qu'on employeroit à équipper une flotte pour terminer cette guerre, Lucullus s'y estoit opposé, & avoit escrit au Senat en termes tres-fiers & tres-magnifiques que sans toute cette grande despense & ce grand appareil, il mettroit fin à cette guerre, & chasseroit Mithridate de la mer avec les seuls vaisseaux de leurs alliés. Ce qu'il avoit promis si hautement il l'effectua par le secours d'un Dieu. Car on dit que cette tempeste, qui ruina la flotte du Roy, fut excitée par le courroux de Diane, qui voulut punir ses troupes de ce qu'elles avoient pillé son temple dans la ville de Priapus, & enlevé sa statuë.

Neuf millions.

Lucullus refuse le nouveau renfort que les Romains veulent lui envoyer.

Ville de Phrygie sur la Propontide.

Il y avoit dans l'armée beaucoup de gens qui conseilloient à Lucullus de ne pas pousser la guerre & de la differer à un autre temps, mais sans s'arrester à ces conseils trop timides, il traversa la Bithynie & la Galatie, & se jetta dans le Royaume de Pont. A cette expedition il

Plutarque parle ainsi par rapport à l'opinion generalement receuë que toute parole hautaine & superbe desplaisoit aux Dieux, & qu'elle estoit tost ou tard punie. V. les Remarques sur la VI. Ode du IV. Liv. d'Horace.

De ce qu'elles avoient pillé son temple dans la ville de Priapus.] Voilà donc le culte de Diane establi dans la Mysie sur la Propontide. Mais il l'estoit dans la plusspart des contrées de l'Orient au-delà de l'Euphrate & jusques dans la Perse, comme le tesmoignent divers surnoms donnés à cette Déesse, & sur tout celui de *Diana Persica*, qu'on trouve dans les anciens monuments, & dont Plutarque parle dans la suite.

Lucullus fait suivre son armée par trente mille hommes qui portent du bled sur leurs espaules.

Dix sols.

Quarante sols.

Ville d'Assyrie sur la coste du Pont-Euxin.

Murmure de l'armée contre Lucullus.

souffrit d'abord une grande disette de vivres, jusques-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun sur leurs espaules un minot de bled. Mais en avançant dans le pays, & sousmettant les villes & les Provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un bœuf n'estoit vendu qu'une drachme dans son camp, & un esclave que quatre drachmes. Et pour ce qui est du reste du butin on en faisoit si peu de cas qu'on ne daignoit pas le ramasser, ou qu'on le consumoit de gayeté de cœur; car on ne pouvoit trouver personne à qui le vendre, chacun en ayant à foison, & dans les courses que l'on faisoit jusqu'à Themiscyre, & dans les plaines qu'arrose le Thermodon, on ne s'y arrestoit qu'autant de temps qu'il falloit pour faire le degast dans le pays & pour achever de le ruiner. Et c'est ce qui excitoit le murmure de l'armée, car la seule plainte des soldats contre Lucullus, estoit qu'il recevoit toutes les villes à composition, & qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage & les enrichir. *Encore aujourd'huy*, disoient-ils, *voilà Amisus ville heureuse & riche que nous pourrions*

Et qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage & les enrichir.] Pourquoy se plaignoient-ils, puisqu'ils regorgeoient de butin, & qu'ils estoient obligés de le consumer ou de l'abandonner? Ce n'estoit pas pour le butin qu'ils parloient, c'estoit pour l'argent comptant qu'ils auroient trouvé dans ces villes, & qui les auroit enrichis.

prendre ſans peine, ſi on vouloit en preſſer le ſiege, il nous la fait paſſer ſans y toucher, & il nous mene dans les deſerts des Tibareniens & des Chaldéens combattre Mithridate.

Mais Lucullus ne tenoit aucun compte de ces diſcours & les meſpriſoit, ne penſant pas qu'ils deuſſent avoir les faſcheuſes ſuites qu'ils eurent, & que les ſoldats puſſent jamais ſe porter à ce degré de mutinerie & de rebellion où ils ſe porterent quelque temps après. Il reſpondoit plus volontiers à ceux qui lui reprochoient ſa lenteur, de ce qu'il s'amuſoit trop long-temps à des bourgs & à de petites villes, qui n'en valloient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loiſir de groſſir ſon armée, & de ſe fortifier. *C'eſt cela meſme que je demande*, leur diſoit-il pour ſa juſtification, *& je le fais à deſſein, afin que noſtre ennemi ſe fortifie encore, & qu'il aſſemble une armée ſi nombreuſe, qu'elle lui donne la confiance de nous attendre en bataille & de ne plus fuir devant nous. Ne voyés-vous pas qu'il a derriere lui des ſolitudes immenſes & des deſerts infinis? Voilà à ſes coſtés le Caucaſe & pluſieurs hautes montagnes toutes capables de cacher & de receler, non pas un ſeul Roy comme lui, mais dix mille Rois qui voudroient fuïr le combat. Du pays des Cabires il n'y a que*

Lucullus meſpriſe les murmures de ſes ſoldats.

Pourquoy Lucullus donnoit le temps à Mithridate de ſe fortifier en aſſemblant toutes ſes troupes.

Et il nous mene dans les deſerts des Tibareniens & des Chaldéens.] *Au-deſſus de la ville de Trapeſunte & de Pharnacie*, ce ſont les propres termes de Strabon, Liv. XII. *on trouve les Tibareniens & les Chaldéens.* Les Chaldéens ſont ceux qu'on appelloit auparavant Chalybes.

Du pays des Cabires il n'y a que peu de journées de chemin juſqu'en Armenie.] Il paroiſt par ce

peu de journées de chemin jusqu'en Armenie. Là tient sa Cour Tigrane Roy des Rois, qui a une si grande puissance qu'il dompte les Parthes, qu'il transporte des villes Grecques jusques dans le milieu de la Medie, qu'il s'est rendu maistre de la Syrie & de la Palestine, & qu'il a exterminé les Rois descendants de Seleucus, & emmené leurs femmes & leurs filles captives. Ce Prince si puissant est l'allié & le propre gendre de Mithridate. Pensés-vous que quand il l'aura receu dans son Palais comme son suppliant, il l'abandonnera, & qu'il ne nous fera pas plustost la guerre ? Ainsi en nous hastant de chasser Mithridate, nous courons grand risque de nous attirer sur les bras Tigrane, qui cherche depuis long-temps des pretextes pour se declarer contre nous, & qui n'en sçauroit jamais trouver de plus specieux, de plus legitime, & de plus honneste que celui de secourir son beau-pere, & un Roy reduit à la derniere extremité. Qu'est-il donc besoin que nous servions Mithridate contre nous-mesmes, que nous lui enseignions ce qu'il ignore, que nous lui monstrions à qui il doit avoir recours pour se mettre en estat de nous combattre, & que malgré lui, & lorsqu'il regarde cette démarche comme indigne de son courage & de sa grandeur, nous le poussions entre les bras de Tigrane ? Ne vaut-il pas infiniment mieux qu'en lui donnant le temps de se fortifier & de s'encourager avec ses propres forces, nous n'ayons à combattre que les troupes de la Colchide, les

C'est ce qu'il explique quelques pages plus bas.

Car il avoit espousé Cleopatre fille de Mithridate.

passage & par quelque endroit de Strabon, que dans les confins de la Phrygie il y avoit un pays qu'on appelloit, *le pays des Cabires*. Car le culte de ces Dieux estoit respandu en plusieurs lieux de l'Asie.

Tibareniens , & les Cappadociens, que nous avons si souvent vaincus , que si nous avions encore sur les bras les Armeniens & les Medes?

Avec ces raisonnements Lucullus passa un fort long-temps devant la ville d'Amisus, qu'il bloquoit plustost qu'il ne l'assiegeoit , car il ne la pressoit point du tout, & dès que l'hyver fut passé , il laissa Murena commander au siege, & marcha contre Mithridate, qui estoit campé dans la plaine de Cabires, resolu d'attendre les Romains, ayant ramassé une armée de quarante mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, ausquels il avoit une extréme confiance. Avec cette armée il passa le fleuve du Lycus, & presenta la bataille aux Romains.

Lucullus laisse Murena commander au siege d'Amisus, & marche contre Mithridate.

Il y eut d'abord quelques escarmouches entre la cavalerie des deux partis , & celle de Lucullus fut mise en fuite. Dans une de ces rencontres un Officier Romain , nommé Pomponius , homme de reputation, fut blessé, pris & mené à Mithridate, qui le voyant en tres-mauvais estat, lui dit, *Si je te fais guerir de tes blessures, seras-tu mon ami?* Pomponius lui respondit sans balancer, *Je seray vostre ami si vous faites la paix avec les Romains, sinon tant que je vivray je seray vostre ennemi.* Mithridate admira sa vertu , & ne l'en traita pas plus mal.

La cavalerie de Lucullus mise en fuite dans une escarmouche.

Responce genereuse de Pomponius à Mithridate.

Lucullus craignoit la plaine , parce que les ennemis estoient les plus forts en cavalerie , & il n'osoit se hazarder à prendre le chemin de la

montagne qui estoit long, couvert de bois, & tres-difficile. Comme il estoit dans cet embarras on lui amena quelques Grecs, qu'on avoit pris par hazard dans une caverne où ils s'estoient refugiés. Le plus âgé, nommé Artemidore, promit à Lucullus qu'il le meneroit & le rendroit dans un lieu tres-seur pour un camp, & defendu par un Chasteau qui dominoit toute la plaine de Cabires. Lucullus le crut, & dès que la nuit fut venuë, il se mit en marche avec toute son armée, après avoir allumé quantité de feux dans son camp. Il passa les destroits sans aucun danger, & gagna les hauteurs où il s'establit. Le lendemain matin il parut sur la teste des ennemis, rangeant son armée dans des lieux tres-avantageux s'il vouloit combattre, & si seurs, s'il vouloit demeurer en repos, qu'il ne pouvoit y estre forcé.

Un cerf lancé donne lieu à un combat entre les deux partis.

Comme ni Lucullus ni Mithridate n'estoient pas encore bien determinés à donner la bataille, on dit que quelques soldats des troupes du Roy lancerent par hazard un cerf, & se mirent à le poursuivre. Les Romains, les voyant, allerent à leur rencontre pour les couper; il y eut là un grand combat, les deux partis estant incessamment fortifiés par de nouvelles troupes qui accouroient des deux costés pour les soustenir.

On lui amena quelques Grecs, qu'on avoit pris par hazard dans une caverne.] Plutarque ne dit point quels Grecs c'estoient. Apparemment c'estoient de ces Grecs que Tigrane avoit transportés en Armenie, & qui venoient trouver Lucullus.

Enfin

Enfin les troupes du Roy remporterent l'avantage.

Les Romains voyant de leurs retranchements la fuite de leurs camarades, en furent tres-honteux & tres-irrités, & coururent à Lucullus le prier de les mener, & de donner le signal de la bataille. Mais Lucullus, pour leur faire connoistre quel grand point c'est que la presence & la seule veuë d'un bon & sage General dans une affaire mesme desesperée, leur commanda de ne bouger, & de se tenir en repos, & descendant lui-mesme dans la plaine, il saisit les premiers fuyards qu'il rencontra, & leur ordonna de retourner au combat & de le suivre. Ils obeïssent, les autres suivent leur exemple, & se ralliant tous, ils repoussent l'ennemi, le mettent en fuite sans beaucoup de peine, & le poursuivent jusques dans son camp. Lucullus de retour dans ses retranchements, fit subir à ses troupes la peine ignominieuse que la discipline Romaine a establie contre les fuyards; il ordonna qu'en simple tunique & sans ceinture ils creusassent un fossé de douze pieds en presence de tous leurs camarades, qui les regarderoient.

Ce que fait la seule presence d'un sage General dans une affaire mesme desesperée.

Lucullus punit les soldats qui avoient fui.

Dans l'armée de Mithridate il y avoit un grand Seigneur du pays des Dardariens, nommé Olthacus. Les Dardariens sont des peuples barbares qui habitent près des Palus Meotides. Olthacus estoit un jeune homme bien fait, des plus braves, des plus hardis, & des plus esti-

més pour son bon sens & sa bonne conduite ; d'ailleurs affable, gracieux, tres-propre au commerce du monde, & tres-bon courtisan. Il y avoit tousjours entre lui & les autres grands Seigneurs de son pays une sorte d'émulation & de jalousie de gloire & d'honneur, & c'estoit à qui tiendroit le premier rang dans la faveur du Prince. Olthacus, pour l'emporter sur ses rivaux, promit à Mithridate de faire un coup des plus hardis, de tuer Lucullus. Le Roy loua ce dessein, & il lui fit exprès divers outrages devant tout le monde, pour lui fournir un pretexte de ressentiment.

Olthacus entreprend de tuer Lucullus.

Olthacus, ne respirant que la vengeance, se retira auprès de Lucullus, qui le receut tres-agreablement, & avec de grandes marques d'estime, car sa reputation estoit desja fort celebre dans le camp; & bien-tost, pour l'esprouver, il l'employa dans quelques rencontres, dont il se tira si heureusement que Lucullus admira sa presence d'esprit, son activité, & son grand courage, qu'il le fit manger à sa table, & l'appella à tous ses conseils.

Stratageme dont il usa pour reüssir dans son dessein.

Il gagne la confiance de Lucullus.

Quand ce Dardarien crut avoir trouvé l'occasion favorable, il ordonna à ses gens de mener son cheval hors du camp, & sur le midy, lorsque tous les soldats dormoient, ou se reposoient selon la coustume, il alla à la tente du General, se flatant que personne ne l'empescheroit d'entrer, attendu la grande privauté &

familiarité qu'il avoit avec Lucullus, & sur tout parce qu'il faisoit semblant d'avoir des avis tres-importants à lui communiquer. En effect, il seroit entré sans aucun obstacle, si le sommeil, qui a perdu tant de grands Capitaines, n'eust sauvé Lucullus, car heureusement il se trouva qu'il dormoit, & un de ses valets de chambre, qui avoit nom Menedeme, estoit à la porte; lorsqu'Olthacus se presenta pour entrer, il lui dit, *qu'il venoit fort mal à propos, parce que Lucullus en faisoit que de s'endormir après de longues veilles & de grandes fatigues, qui demandoient qu'il prist quelque repos; qu'il n'avoit donc qu'à se retirer.* Olthacus ne se rebute point, & dit, *qu'il entrera malgré lui, parce qu'il a à parler à Lucullus d'une affaire tres-importante & tres-pressée.* Alors Menedeme, plein de colere, lui dit, *il n'y a rien de plus important, ni de plus pressé que la santé du General*, & repoussa son homme tres-rudement avec les deux mains. Olthacus, craignant que cela ne le fist descouvrir, sortit secrettement du camp, monta à cheval, & s'en retourna à toute bride à l'armée de Mithridate sans avoir executé son detestable dessein. C'est ainsi que l'occasion donne aux affaires, comme aux remedes, la force de tuer ou de sauver, selon qu'elle est favorable, ou contraire.

Le sommeil a perdu de grands Capitaines, & sauve Lucullus.

Grand service que rendit à Lucullus un de ses Valets de Chambre, nommé Menedeme.

Sage reflexion de Plutarque sur l'occasion.

Quelques jours après, Lucullus envoya un Capitaine, nommé Sornatius avec dix cohortes pour escorter un convoy. Mithridate fit sortir

après lui Menandre, un de ses Lieutenants, avec beaucoup de troupes; Sornatius les battit, lui tua la plus grande partie de ses gens, & le mit en fuite. Un autre jour Lucullus, voulant asseurer le passage d'un nouveau convoy, qu'il faisoit venir pour entretenir dans son camp l'abondance, destacha Adrianus avec quantité de gens choisis. Mithridate ne negligea pas cette occasion, il envoya contre lui deux autres de ses Lieutenants, Menemaque & Myron, avec beaucoup de cavalerie & d'infanterie. Mais de toute cette troupe il n'en revint, dit-on, que deux dans le camp du Roy, tout le reste fut passé au fil de l'espée. Mithridate dissimula cet eschec, & fit courir le bruit que la perte avoit esté mediocre, & qu'elle n'estoit mesme arrivée que par l'incapacité de ses Lieutenants, qui avoient attaqué mal à propos. Adrianus à son retour passa à la veuë du camp ennemi en grande pompe & grande magnificence, menant quantité de chariots chargés de bled, & de riches despouilles, de sorte que cette veuë jetta le descouragement dans l'ame de Mithridate, & le trouble & l'effroy dans celle de ses soldats. Dès ce moment la resolution fut prise de ne plus s'arrester.

Sornatius, Lieutenant de Lucullus, bat les troupes de Mithridate, qui attaquoient un convoy qu'il conduisoit.

Adrianus, autre Lieutenant de Lucullus, passe au fil de l'espée toutes celles qui attaquent un autre convoy qu'il conduisoit.

Mithridate dissimule cet eschec.

Les principaux Seigneurs de la Cour furent les premiers qui firent prendre les devants à leurs bagages, & pour le faire plus commodement, ils empeschoient les gens de guerre de

Mithridate decampe en grand desordre.

paſſer. Ceux-cy, ſe voyant pouſſés & maltraités outrageuſement aux portes, ſe mirent à piller les bagages & à tuer ceux qui les conduiſoient & les maiſtres meſmes. Dorialus, un des Lieutenants du Roy, fut tué pour une ſeule cotte d'armes de pourpre qu'il avoit ſur lui. Hermeus le Sacrificateur fut foulé aux pieds. Mithridate lui-meſme ſortit peſle meſle avec la foule, n'ayant ni un ſeul valet, ni un ſeul Eſcuyer qui fuſt reſté autour de lui, ni un ſeul cheval de ſon eſcurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ſes Eunuques, nommé Ptolemée, l'ayant apperceu à pied au milieu de ces flots de fuyards, deſcendit de ſon cheval & le lui donna. Les Romains eſtoient ſi près de lui qu'ils le tenoient desja, & ce ne fut point faute de diligence qu'ils le manquerent; la ſeule avarice des ſoldats fit perdre aux Romains cette proye, qu'ils pourſuivoient depuis ſi long-temps avec tant de travaux, tant de dangers, & de ſi grands combats, & priva Lucullus du ſeul prix de toutes ſes victoires. Rien ne les ſeparoit preſque plus du cheval que montoit le Roy, un moment encore & il eſtoit pris, mais un des mulets, qui portoient ſon threſor, s'eſtant trouvé au milieu du chemin entre eux & lui, ſoit par hazard, ſoit que le Roy lui-meſme l'euſt fait avancer pour le mettre au-devant de ceux qui le pourſuivoient, ceux-cy tentés par l'objet, ſe mirent à piller cet or, & à ſe battre les uns con-

Mithridate eſtoit pris ſans l'avarice des ſoldats Romains

tre les autres, ce qui les retarda, & donna le temps à Mithridate de se sauver. Et ce ne fut pas là le seul avantage que l'avarice de ces soldats fit perdre à Lucullus; il y en eut un autre tres-considerable. Callistrate, premier Secretaire du Roy, avoit esté pris; Lucullus ordonna qu'on le menast au camp, mais ceux qui le menoient, avertis qu'il avoit cinq cents pieces d'or dans sa ceinture, le tuerent pour les avoir. Lucullus ne laissa pas d'abandonner le camp au pillage à ces avares.

Callistrate, premier Secretaire de Mithridate, pris & tué par l'avarice des soldats.

Après cette déroute des ennemis, Lucullus prit la ville de Cabires & plusieurs autres Places & Chasteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes, proches parents du Roy, qui y estoient detenus. Comme ces pauvres gens se tenoient pour morts depuis long-temps, cette liberté, qu'ils recevoient de la grace de Lucullus, leur paroissoit moins une delivrance & un salut, qu'une resurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces Chasteaux une sœur du Roy, nommée *Nyssa*, & ce fut pour elle un grand bonheur d'estre prise, car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes, qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui se croyoient en seureté

Lucullus prend la ville de Cabires & plusieurs autres Places.

Il y en eut un autre tres-considerable. Callistrate, premier Secretaire du Roy avoit esté pris] Plutarque appelle avec raison cette prise un avantage considerable, car par ce moyen Lucullus auroit eu tous les papiers du Roy, & auroit esté informé de ses veuës & de ses desseins.

& en repos près de la ville de Pharnacie, moururent toutes miserablement, Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Mithridate mis en fuite, envoye à ses sœurs & à ses femmes l'ordre de mourir.

Il y avoit entre autres Roxane & Statira, encore filles & âgées d'environ quarante ans, & deux de ses femmes du pays d'Ionie, Berenice qui estoit de Chio, & Monime, native de Milet. On ne parloit que de cette derniere dans toute la Grece, & sa reputation estoit tres-grande sur ce que le Roy en estant devenu amoureux, & n'ayant rien oublié pour la porter à respondre à sa passion, car il lui envoya à une seule fois quinze mille pieces d'or, elle resista tousjours & refusa ses presents, jusqu'à ce qu'il eust consenti à un Contract de mariage, qu'il lui eust envoyé le diademe, & qu'il l'eust declaré Reine. Et depuis ce mariage jusqu'à ce moment-là cette pauvre Princesse avoit passé ses jours dans une tristesse & dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui au lieu d'un mari, lui avoit donné un maistre, & au lieu de lui procurer une maison honneste & une societé conjugale, l'avoit confinée dans une estroite prison, sous une garde de Barbares, où esloignée du delicieux pays de la Grece, elle n'avoit joui qu'en songe des biens, qu'elle avoit esperés, & elle avoit effectivement perdu les biens réels & veritables, dont elle jouïssoit dans sa chere patrie.

Grande vertu de Monime.

Beauté souvent malheureuse.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut signifié à ces Princesses l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroistroit le plus doux & le plus prompt, Monime destachant le diademe d'autour de sa teste, l'attacha à son cou, & s'y pendit; mais ce bandeau ne s'estant pas trouvé assés fort, & s'estant rompu, *O maudit bandeau!* lui dit-elle, *ne me sçaurois-tu servir au moins à ce triste office?* & le jettant loin d'elle avec indignation & crachant dessus, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Mort de Monime.

Pour Berenice, elle prit une coupe de poison, & comme elle l'alloit boire, sa mere, qui estoit presente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux; la moitié de la coupe fut assés forte pour emporter la mere, abbattuë & affoiblie par les années, mais elle ne le fut pas assés pour surmonter les forces & la jeunesse de Berenice; cette Princesse lutta long-temps contre la mort avec des efforts tres-violents. Enfin Bacchidas la pressant de finir & de s'achever, elle fut estranglée. On dit que des deux sœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprecations & mille injures contre Mithridate, & que Statira ne prononça pas une seule malediction, & ne dit pas un seul mot indigne de sa naissance & de son courage, mais au contraire qu'elle benit & remercia son frere, *de ce qu'estant en*

Mort de Berenice.

Mort peu genereuse de Roxane.

Mort genereuse de Statira.

en si grand danger de sa personne il ne les avoit pas oubliées, & qu'il avoit pourveu à leur fournir les moyens de mourir libres & avant que d'avoir souffert aucun outrage de leurs ennemis.

Ces morts affligerent extrémement Lucullus, qui estoit poli, doux, & humain. Il passa outre & continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où ayant appris qu'il y avoit desja quatre jours que Mithridate y avoit passé pour gagner l'Armenie, & pour se retirer chés son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas, & après avoir subjugué les Chaldéens & les Tibareniens, s'estre emparé de la petite Armenie, & avoir reduit en sa puissance les Forteresses & les Villes, il envoya Appius à Tigrane, lui redemander Mithridate, & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont le siege duroit encore. La cause de cette longueur c'estoit Callimaque seul, qui commandoit dans la ville, car, comme il estoit tres-grand Ingenieur, tres-habile à inventer & à construire toutes sortes de machines de guerre, & tres-fertile en toutes sortes de ruses & d'inventions, dont on peut se servir pour la défense d'une place, il incommoda beaucoup les Romains, dont il fut bien puni dans la suite. Mais alors il fut abusé

Dans la Cappadoce.

Lucullus subjugue les Chaldeens & les Tibareniens, & s'empare de la petite Armenie.

Il envoye redemander Mithridate à Tigrane.

Callimaque, grand Ingenieur.

La cause de cette longueur c'estoit Callimaque seul.] Cet Ingenieur fait à Amisus contre Lucullus ce qu'Archimede avoit fait à Syracuse contre Marcellus six vingts ans auparavant. Aujourd'huy vingt Ingenieurs avec toutes leurs foudres ne font pas ce qu'un seul faisoit alors.

Stratageme de Lucullus.

par un ſtratageme de Lucullus, qui à l'heure qu'il avoit accouſtumé de retirer ſes troupes des travaux pour les faire repoſer, s'aviſa de faire donner l'aſſaut tres-bruſquement. Cette attaque impreveuë lui reüſſit, il ſe rendit maiſtre d'une partie de la muraille. Callimaque, voyant qu'il ne pouvoit la défendre, en ſortit & y mit le feu, ſoit par envie contre les Romains pour les empeſcher de s'y enrichir, ſoit pour aſſeurer ſa fuite; car perſonne ne prenoit garde à ceux qui ſe jettoient dans les vaiſſeaux pour s'enfuïr, mais dès que les flammes reſpanduës de tous coſtés eurent gagné les murailles, tous les ſoldats Romains ſe preparerent à piller. Lucullus, touché de pitié de voir perir ainſi cette puiſſante ville, taſcha de la ſecourir par dehors, en ordonnant à ſes troupes de faire tous leurs efforts pour eſteindre le feu; mais perſonne n'obeïſſoit à ſes ordres, tous les ſoldats demandoient le pillage, & faiſoient retentir leurs armes avec de grands cris, tant qu'enfin Lucullus fut forcé de leur abandonner la ville; il crut meſme que c'eſtoit le moyen le plus ſeur de la garantir du feu. Mais ſes ſoldats firent le contraire de ce qu'il avoit eſperé, car en fouillant par tout avec des flambeaux pour eſclairer les lieux les plus obſcurs, afin que rien n'eſchappaſt à leur avarice, ils bruſlerent eux-mêmes la pluſpart des maiſons.

Callimaque fait mettre le feu à Amiſus, voyant qu'il ne pouvoit la défendre.

Lucullus taſcha de ſecourir Amiſus, & de faire eſteindre le feu.

Il l'abandonne au pillage pour la ſauver.

Lucullus y eſtant entré le lendemain, & voyant cette deſolation affreuſe, ſe mit à pleurer, & dit

à ses amis, qui estoient autour de lui : *J'ay tousjours regardé Sylla comme l'homme du monde le plus heureux, mais je n'ay jamais tant admiré son bonheur que dans cette journée. Il a voulu sauver Athenes, & il l'a pû, & moy quand j'ay voulu l'imiter & sauver cette ville, j'ay eu le déplaisir de voir que la Fortune jalouse m'a refusé la gloire de Sylla, & s'est opiniastrée à me donner la reputation de Mummius.* Cependant il ne laissa pas de faire tout ce qui estoit en son pouvoir pour remettre cette ville, & la retirer de l'estat affreux où elle estoit. Une grosse pluye, qui par un coup de la Providence, vint à tomber dans le temps qu'elle fut prise, esteignit le feu, & sauva beaucoup d'édifices, & Lucullus avant son despart fit rebastir ceux qui avoient esté bruslés, y receut les Amiseniens qui s'en estoient fuïs & qui voulurent y retourner, & donna des habitations à tous les Grecs qui voulurent s'y establir, en leur attribuant un territoire de six vingts stades. Cette ville estoit une ancienne Colonie des Atheniens, qui l'avoient fondée & peuplée dans le temps qu'ils estoient au comble de la puissance, & maistres de la mer. Voylà pourquoy tous ceux d'Athenes, qui vouloient fuïr la tyrannie d'Aristion, se retiroient à Amisus, où ils jouïssoient des mesmes droits & privileges que les habitants naturels, de sorte que ceux qui avoient quitté leurs biens propres, avoient en leur disposition ceux des estrangers.

Il se met à pleurer en voyant la desolation de cette ville.

Ce qu'il dit à ses amis en cette occasion.

Qui avoit destruit & bruslé la ville de Corinthe.

Une pluye survenuë par un coup du ciel sauve la plus grande partie d'Amisus.

Lucullus fit rebastir ce qui avoit esté bruslé.

Quinze mille pas.

Amisus, Colonie des Atheniens.

Lucullus ne se contenta pas de ce qu'il avoit fait pour la ville, il donna encore à tous les Amiseniens, qui s'estoient sauvés, un habit honneste à chacun, & deux cents drachmes d'argent, & les renvoya dans leur pays.

Cent livres.

Le Grammairien Tyrannion fut trouvé parmi les prisonniers. Murena le demanda à Lucullus, & l'ayant obtenu, il l'affranchit, en quoy il usa du present de Lucullus avec beaucoup de grossiereté & d'impolitesse. Car Lucullus ne pretendoit pas qu'un homme si estimé par son grand sçavoir, fust d'abord fait esclave pour estre ensuite affranchi, car de lui donner cette liberté legale, c'estoit lui ravir la liberté naturelle, qu'il tenoit de sa naissance. Mais ce ne fut pas la seule chose où Murena fit paroistre qu'il estoit bien esloigné d'avoir l'honnesteté & la generosité d'un veritable General.

Tyrannion, Grammairien celebre.

Grossiereté & impolitesse de Murena d'affranchir un homme libre par sa naissance.

La liberté legale destruit la liberté naturelle.

En partant d'Amisus, Lucullus tourna sa marche vers les villes d'Asie, afin que n'estant plus occupé aux affaires de la guerre, il pust veiller à celles de la Justice & des Loix, qui ne regnant plus depuis long-temps dans son Gouvernement, y avoient causé des malheurs & des desor-

Lucullus marche vers les villes d'Asie.

Il travaille à restablir la Justice & les Loix dans son Gouvernement.

Il l'affranchit, en quoy il usa du present de Lucullus avec beaucoup de grossiereté & d'impolitesse.] En effect, il n'y avoit rien de plus impoli ni de plus grossier que d'affranchir un homme libre, car cet affranchissement marquoit que Murena l'avoit tenu comme son esclave, ainsi il lui faisoit perdre l'avantage de la liberté naturelle, & lui faisoit l'affront de lui donner la liberté legale, qui suppose tousjours la servitude.

drès infinis & inexprimables. Car cette pauvre Province estoit cruellement ravagée & miserablement asservie par les usuriers & par les Fermiers ; les malheureux habitants estoient forcés en particulier de vendre leurs beaux enfants, & leurs filles vierges, & en commun de mettre à l'encan les offrandes de leurs Temples, & les tableaux & les statuës sacrées des Dieux. Et quand cela ne suffisoit pas pour payer les tailles, les imposts & les usures, ils estoient impitoyablement adjugés pour esclaves à leurs creanciers. Encore ce qu'ils souffroient, avant que de tomber dans ce dernier malheur, estoit plus cruel & plus insupportable ; les tortures, les prisons, les chevalets, les longues stations à l'air, au plus grand soleil pendant l'esté, & dans la bouë, ou dans la glace pendant l'hyver, voilà leur vie ordinaire, de sorte qu'au prix de tous ces maux la servitude leur paroissoit une espece de soulagement & de paix.

Vexations & cruautés que les usuriers & les Fermiers Romains exerçoient dans les villes d'Asie.

Lucullus ayant trouvé toutes les villes affligées de ces vexations si inouïes, en eut bien-tost delivré ceux qui les souffroient. Car premierement il regla l'usure à un pour cent par mois ; en second lieu, il retrancha & abolit toute usure qui passoit le capital. Et enfin, ce qui fut mesme le plus grand point, il ordonna que les creanciers joüiroient de la quatriéme partie des biens & des revenus de leurs debiteurs, & que celui qui auroit adjousté l'usure au capital, perdroit l'un &

Sages Reglements de Lucullus pour acquitter les villes vexées par les usuriers.

l'autre; de ſorte que par ce moyen en moins de quatre ans toutes les dettes furent acquittées,& que tous les biens en fonds ſe trouverent libres & deſchargés, & furent rendus aux proprietaires.

Soixante millions.

Ces dettes immenſes de la Province venoient des vingt mille talents d'amende auxquels elle avoit eſté condamnée par Sylla. Elle les avoit bien desja payés deux fois, mais ces uſuriers inſatiables en entaſſant uſures ſur uſures, les avoient portés à plus de ſix vingts mille talents, de ſorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit payé.

Trois cents ſoixante millions.

Ces Fermiers & uſuriers ſe voyant privés par Lucullus de ce gain immenſe, comme s'ils eſtoient exceſſivement leſés, ſe mirent à crier dans Rome, & à exciter contre lui à force d'argent pluſieurs Orateurs, ſe confiant particulierement ſur ce qu'ils avoient pour debiteurs la pluſpart de ceux qui gouvernoient la Republique, ce qui leur donnoit un credit infini. Mais Lucullus n'eſtoit pas ſeulement aimé des Peuples, qui avoient reſſenti ſes bienfaits, les autres l'aimoient de meſme & le deſiroient, trouvant heureuſes les Provinces à qui le ſort favorable avoit donné un ſi bon Gouverneur.

Bonheur des Provinces qui ont un Gouverneur juſte & humain.

Pour lui demander Mithridate.

Pour reprendre le fil de noſtre hiſtoire, Appius Clodius, qui avoit eſté envoyé vers Tigrane, & qui eſtoit le propre frere de la femme de Lucullus, ſe confia d'abord à des guides du pays, qui eſtant

sujets du Roy, par une insigne infidelité, au lieu de le mener par le plus court chemin, lui firent prendre un destour de plusieurs journées, & le conduisant par les hautes Provinces, l'esloignoient au lieu de l'approcher. Enfin, averti de cette perfidie par un de ses affranchis, Syrien de nation, qui lui enseigna le droit chemin, il renvoya ces guides barbares, après les avoir accablés de maledictions & d'injures, & ayant quitté ce chemin si long & si trompeur, en tres-peu de jours il eut passé l'Euphrate, & fut arrivé à Antioche, capitale de la Syrie, & qu'on appelle Antioche de Daphné.

Appius Clodius trompé par les guides qu'il avoit pris.

Il eut ordre d'attendre là Tigrane, qui estoit alors absent, & occupé à achever de sousmettre quelques villes de la Phœnicie. En attendant il ne perdit pas son temps, car il gagna plusieurs Satrapes & Princes du pays, qui n'obeïssoient que par force à ce Roy d'Armenie. De ce nombre estoit Zarbienus, Prince de la Gordyene. Et comme quantite de villes, qui venoient d'estre subjuguees, lui envoyoient secretement des De-

Appius Clodius gagne plusieurs Princes sujets de Tigrane.

Il renvoya ces guides barbares, après les avoir accablés de maledictions.] Mais pourquoy ne se vengeoit-il pas de leur perfidie en les punissant comme ils meritoient? Il craignoit sans doute que cette punition revolteroit ceux qui pouvoient seuls le tirer de ce grand danger. Tout estoit suspect dans une si malheureuse conjoncture.

Et qu'on appelle Antioche de Daphné] On l'appelloit ainsi, parce qu'à quarante stades de la ville estoit le bourg & le bois sacré de Daphné, lieu delicieux, arrosé de quantité de fontaines. Au milieu de ce bois, qui avoit quatre-vingts stades de tour, estoit le Temple d'Apollon & de Diane, & un asyle.

putés, il leur promit à toutes l'aide & la protection de Lucullus, & leur ordonna en mesme temps de ne rien remuer pour l'heure & de se tenir en repos, car la domination des Armeniens estoit insupportable aux Grecs; & ce qui leur paroissoit encore le plus dur, & qui leur faisoit le plus de peine, c'estoit l'orgueil excessif de ce Roy, qui estoit devenu si arrogant & si superbe, qu'il se persuadoit que tout ce que les hommes cherissent, admirent, & possedent, estoit à lui, & non seulement qu'il estoit à lui, mais qu'il n'estoit fait que pour lui. Ce qui lui avoit inspiré cette folle arrogance, c'estoit le cours de ses grandes prosperités, car ayant commencé par des esperances fort petites & fort mesprisables, il avoit subjugué plusieurs nations, humilié plus qu'aucun autre Prince la puissance des Parthes, rempli la Mesopotamie de Grecs, qu'il y avoit transportés en grand nombre de la Cilicie & de la Cappadoce. Il avoit tiré aussi de leur pays les Arabes, appellés *Scenites*, parce qu'ils campent

Orgueil excessif du Roy Tigrane.

Grandes choses que Tigrane avoit faites.

Qu'il se persuadoit que tout ce que les hommes cherissent, admirent, & possedent, estoit à lui, & non seulement qu'il estoit à lui, mais qu'il n'estoit fait que pour lui.] Voilà le dernier excès de l'orgueil où les prosperités peuvent porter un Tyran. Et cette folle presomption est encore aujourd'huy le partage de la pluspart des Princes d'Orient. Ils croyent que tout leur appartient, que tout est fait pour eux. Qu'il y a loin de là à cette équité & à cette moderation des veritables Rois, qui se croyent les peres de leur peuple, & nez pour lui comme un berger est né pour son troupeau, dont il doit rendre compte à son maistre qui le lui a confié!

tousjours

tousjours sous des tentes, & leur faisant perdre leur ancienne coustume, il les avoit fixés & establis dans son voisinage pour se servir d'eux dans le commerce, qu'il vouloit rendre florissant. Il avoit dans sa Cour plusieurs Rois qui le servoient comme ses esclaves, & il en tenoit sur tout quatre auprés de lui, qui estoient comme ses estafiers ou ses gardes, qui toutes les fois qu'il sortoit à cheval, marchoient devant lui à pied, & en simple veste; & qui, lorsqu'il estoit sur son Throne, & qu'il donnoit ses audiences, se tenoient debout autour de lui les mains entrelacées l'une dans l'autre, ce qui parmi eux passoit pour la posture la plus humiliée, & pour le plus grand aveu de servitude & de sousmission, car c'estoit declarer qu'on renonçoit entierement à sa liberté, & qu'on livroit à son Seigneur son corps, plus prest à tout souffrir, qu'à rien entreprendre.

Tigrane songeoit à faire fleurir le commerce comme une des grandes ressources d'un Estat.

Il avoit à sa Cour plusieurs Rois qui estoient comme ses esclaves.

Mains entrelacées, la marque de la plus grande servitude à la Cour de Tigrane.

Appius ne fut ni estonné, ni intimidé de cette tragedie, & quand il fut admis à la premiere audience de Tigrane, il lui dit franchement en face, *qu'il estoit venu pour emmener Mithridate deu aux triomphes de Lucullus, ou pour lui declarer la guerre à lui mesme.* Quelques efforts que fist ce Prince pour faire semblant d'entendre ce discours avec un visage riant & une espece de sousrire, ceux qui estoient presents s'apperceurent bien qu'il avoit changé de couleur à la declaration pleine d'audace de ce jeune homme.

En effet, cela paroissoit plustost une pompe de theatre, que la magnificence de la Cour d'un Roy

Parole franche & hardie d'Appius à Tigrane.

En effect c'estoit là la premiere parole franche & libre qu'il eust entenduë depuis vingt cinq ans, car il y en avoit autant qu'il gouvernoit ses sujets, ou plustost qu'il les tyrannisoit avec la derniere insolence. Il respondit à Appius, *qu'il ne lui livreroit point Mithridate, & que puisque les Romains commençoient la guerre, il tascheroit de se défendre & de les en faire repentir*, & plein de colere contre Lucullus de ce que dans sa lettre il lui donnoit simplement le titre de *Roy*, & non celui de *Roy des Rois*, il ne lui donna pas non plus le titre d'*Empereur* dans sa reponse. Il ne laissa pas d'envoyer à Appius des presents magnifiques, & sur ce qu'il les refusa, il lui en envoya de plus grands encore. Appius ne voulant pas lui donner lieu de croire qu'il ne rejettoit ses presents que par les mouvements de quelque aversion particuliere qu'il eust pour lui, & parce qu'il le regardoit desja comme ennemi, il prit seulement une coupe, renvoya tout le reste, & s'en retourna à grandes journées auprés de son General.

Tigrane refuse de livrer Mithridate

Appius refuse tous les presents de Tigrane, & ne prend qu'une coupe.

Jusques-là Tigrane n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoyqu'il fust son beau pere, & qu'il eust perdu un si vaste Empire, mais le traitant avec le dernier

Traitement indigne que Tigrane avoit fait jusques là à Mithridate.

En effect c'estoit là la premiere parole franche & libre qu'il eust entenduë depuis vingt cinq ans.] La miserable condition d'un Prince qui est vingt cinq ans, & souvent mesme toute sa vie sans entendre une seule parole libre, une seule verité! Dans le texte au lieu de ἀκέονη, qui ne peut se rapporter à rien, il faut lire ἀκέοντα, qui se rapporte à ἠλλωμένον, & je voy que M. Salvini l'avoit ainsi corrigé.

mespris & la derniere arrogance, il le tenoit esloigné, & le faisoit garder, comme un prisonnier d'Estat, dans des lieux marescageux & mal sains. Mais aprés l'Ambassade d'Appius il le fit venir à la Cour avec toute sorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là dans une conversation secrete, qu'ils eurent dans le palais seuls & sans tesmoins, ils guerirent leurs soupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetterent la faute. Du nombre de ces malheureux fut Metrodore de la ville de Scepsis, homme tres éloquent, tres agreable, & d'un profond sçavoir, & qui estoit si bien, & avoit tant de credit auprés de Mithridate, qu'on l'appelloit le Pere du Roy.

Aprés l'Ambassade d'Appius il change à son esgard, parce que Mithridate lui devenoit necessaire.

Metrodore, le grand credit qu'il avoit auprés de Mithridate.

Pere du Roy, titre donné au principal favori de Mithridate.

Mithridate l'avoit envoyé Ambassadeur à Tigrane pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand Metrodore eut expliqué à Tigrane le sujet de son voyage, ce Prince lui demanda, *& vous Metrodore, que me conseillés-vous sur les demandes de vostre maistre?* Alors Metrodore, soit qu'il regardast veritablement à l'utilité de Tigrane, soit qu'il ne voulust pas que Mithridate fust restabli, lui respondit, *comme Ambassadeur je*

Metrodore Ambassadeur de Mithridate auprés de Tigrane.

Sincerité tres punissable de cet Ambassadeur.

Qu'on l'appelloit le Pere du Roy.] Ce n'est pas seulement à la Cour du Roy Tigrane, que ce grand titre a esté donné aux favoris fort accreditez auprés de leur maistre, nous en avons ailleurs des exemples plus recents, & nostre histoire nous en fournit.

Comme Ambassadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, & comme vostre Conseil, je vous le défends.] Voilà une sincerité, non seulement tres imprudente, mais tres criminelle. Un homme ne peut pas estre en mesme temps l'Ambassadeur de

vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, & *comme vostre Conseil, je vous le défends.* Voilà ce que Tigrane descouvrit à Mithridate, & qu'il lui dit dans l'esperance qu'il ne s'en ressentiroit point, & qu'il ne feroit aucun mal à Metrodore, mais il fut tué sur le champ, & Tigrane se repentit de lui avoir fait cette confidence, quoyqu'il ne fust pas absolument la cause de sa mort, & qu'il n'eust fait qu'adjouster à la haine, que Mithridate avoit desja conceuë contre lui, un grain qui emporta la balance, & qui acheva de le determiner. Car il y avoit long-temps qu'il estoit mal disposé pour lui, comme on le descouvrit ensuite par des papiers secrets du cabinet de Mithridate, qui furent pris, & parmi lesquels on en trouva un où la mort de Metrodore estoit resolue & ordonnée. Tigrane le fit enterrer magnifiquement, n'espargnant aucune despense pour honorer les funerailles d'un mort, qu'il avoit trahi vivant.

Mithridate le fait tuer.

Mithridate avoit resolu la mort de Metrodore avant qu'il l'envoyast en Ambassade.

Il mourut aussi à la Cour de Tigrane un Orateur, nommé Amphicrates, s'il merite que l'on fasse mention de lui seulement à cause d'Athenes où il estoit né. On dit qu'estant banni de son pays, il se retira à Seleucie sur le Tigre ; que les habitants charmés de son eloquence le prierent de leur enseigner la Rhetorique ; qu'il respondit avec une arrogance de Sophiste, *que le plat estoit*

Amphicrates Orateur Athenien, son orgueil & sa mort.

Mot tres arrogant de cet Orateur.

son maistre, & le Conseil de celui à qui il est envoyé, & le Conseil pour l'obliger à faire le contraire de ce que portent ses instructions.

Que le plat estoit trop petit pour

trop petit pour le Dauphin; que de là il se retira auprés de la Reine Cleopatre, fille de Mithridate, & femme de Tigrane, & que bientost il se rendit si suspect à cette Cour, qu'on lui défendit d'avoir aucun commerce avec les Grecs, ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il se fit mourir en s'abstenant de manger. Cleopatre le fit aussi enterrer magnifiquement, & son tombeau est prés d'un lieu appellé *Sapha*.

Ville de la Mesopotamie sur le Tigre.

Lucullus, aprés avoir restabli la paix & la bonne police en Asie, ne negligea point ce qui regardoit les jeux & les plaisirs, mais pendant qu'il fut à Ephese, il fit de grandes assemblées, donna des festes magnifiques, pour celebrer ses victoires, les accompagna de combats de lutteurs & de gladiateurs, & n'oublia rien pour le divertissement de ces villes, qui en revanche, pour lui faire honneur, celebrerent des festes appellées de son nom *Lucullienes*, & lui tesmoignerent une affection tres veritable & tres sincere, beaucoup plus agreable que tous les honneurs.

Lucullus pendant son sejour à Ephese donne des festes magnifiques.

Les villes d'Asie celebrent en son honneur des festes qu'ils appellent Lucullienes.

Quand Appius fut de retour, & qu'on sçut qu'il falloit faire la guerre à Tigrane, Lucullus partit sans differer, s'en retourna dans le Pont, & s'estant mis à la teste de son armée, il assiegea d'abord la ville de Sinope, ou plustost les Ciliciens, qui s'en estoient emparés pour le Roy,

Lucullus s'en retourne dans le Pont, & assiege Sinope.

le Dauphin.] Pour faire entendre que la ville de Seleucie n'estoit pas assez considerable, pour occuper un homme de son merite. Plutarque a grande raison d'appeller cet orgueil *arrogance de Sophiste*; car il n'y a rien de plus arrogant qu'un Sophiste.

& qui, voyant approcher Lucullus, tuerent la plus grande partie des habitants, & se sauverent à la faveur de la nuit aprés avoir mis le feu à la place. Lucullus, averti de leur despart, y entra avec ses troupes, passa au fil de l'espée huit mille de ces Ciliciens qui y estoient restés, rendit aux naturels habitants tous leurs biens, & eut grand soin de sauver la ville. Ce qui l'y porta particulierement, ce fut ce songe : il lui sembla la nuit pendant qu'il dormoit qu'un homme s'approcha de lui, & lui dit, *Avance un peu plus outre, Lucullus, car Autolycus vient à ta rencontre pour s'aboucher avec toy*. S'estant éveillé il ne pouvoit conjecturer ce que signifioit ce songe, mais ce jour là mesme il prit la ville, & en poursuivant l'espée à la main les Ciliciens, qui s'embarquoient pour s'enfuir, il vit sur le rivage une statuë renversée, que les Ciliciens n'avoient pas eu le temps de charger sur leurs vaisseaux; c'estoit un des plus beaux ouvrages du Sculpteur Sthenis. Alors quelqu'un lui dit que c'estoit la statuë d'Autolycus, qui avoit fon-

Il entre dans la place, & la rend aux habitants qui en avoient esté chassés.

Songe de Lucullus.

Sthenis fameux Sculpteur.

Alors quelqu'un lui dit que c'estoit la statue d'Autolycus, qui avoit fondé Sinope.] Strabon parle de cet Autolycus dans son XII. liv. où il escrit que Lucullus s'estant rendu maistre de Sinope, conserva avec grand soin tous les ornements de la ville, & qu'il prit seulement la sphere de Billarus, & la statue d'Autolycus, ouvrage du Sculpteur Sthenis, que ceux de Sinope croyoient que cet Autolycus estoit le fondateur de leur ville, qu'ils lui rendoient des honneurs divins, & qu'il avoit là un Oracle. Il paroist, adjouste-t'il, que c'estoit un de ceux qui accompagnerent Jason, & qu'à son retour il occupa ce lieu là, &c.

dé Sinope. On prétend que cet Autolycus estoit fils de Deimachus, & un des Heros qui partirent de Thessalie avec Hercule, & l'accompagnerent à son expedition contre les Amazones, qu'en s'en revenant avec Demoleon & Phlogius, son vaisseau donna contre un escueil de la Chersonese, appellé *Pedalion*, où il perit, & que s'estant sauvé avec ses armes & ses compagnons il aborda à Sinope, & enleva cette place aux Syriens. Car les Syriens la tenoient, estant descendus d'un certain Heros, nommé Syrus, fils d'Apollon & de la Nymphe Sinope, fille d'Asopus. Sur cette histoire Lucullus se ressouvint d'un avertissement que Sylla donne dans ses memoires, car il marque expressement, *qu'on ne doit tenir rien de si seur, rien de si digne de foy que ce dont on a esté averti en songe.*

Le Heros Autolycus, fondateur de Sinope. Son Histoire.

Apollonius de Rhodes, & Valerius Flaccus l'appellent Deileon.

Maxime tres fausse, rien n'est plus trompeur que les songes.

Ayant receu nouvelles que Mithridate & Tigrane estoient sur le point d'entrer dans la Lycaonie & la Cilicie, avec toutes leurs forces, pour occuper les premiers l'Asie, il admira la rare prudence de cet Armenien, qui roulant depuis long-temps dans sa teste le dessein de prendre les armes contre les Romains, pour l'execution de cette entreprise ne s'estoit pas servi de Mi-

Sage reflexion de Lucullus sur l'imprudence de Tigrane.

Il admira la rare prudence de cet Armenien.] C'est une ironie sensible. En effect on ne conçoit pas l'imprudence de Tigrane, qui ayant resolu de faire la guerre aux Romains, ne joint pas d'abord ses forces à celles de son beau-pere encore entieres, & attend qu'il soit deffait pour s'appuyer de son secours. Cette imprudence eut le succés qu'elle devoit avoir; c'est une grande instruction pour les Princes.

thridate pendant qu'il estoit avec toute sa puissance, & n'avoit pas joint ses forces à celles de son beau-pere encore entieres & formidables. Mais aprés l'avoir laissé deffaire & ruiner, il venoit presentement commencer cette guerre sur des esperances bien foibles & bien caduques, en s'appuyant d'un Prince qui n'avoit pu se defendre lui-mesme, ni se soustenir.

Machares, fils de Mithridate, envoye à Lucullus une couronne d'or.

Sur ces entrefaites Machares, fils de Mithridate, qui tenoit le Bosphore, lui envoya une couronne d'or du prix de mille pieces, & le pria de le faire declarer ami & allié des Romains. Lucullus, estimant que c'estoit là la fin de la premiere guerre, laissa Sornatius avec six mille hommes pour avoir soin des affaires de la Province, & avec douze mille hommes d'infanterie, & quelque trois mille chevaux, il marcha pour cette seconde guerre. Cette demarche parut à tout le monde tres temeraire, tres hazardeuse, & entierement opposée à la prudence & à la sagesse, d'aller avec si peu de forces se jetter au milieu de tant de nations belliqueuses, & de tant de milliers de gens de cheval dans des plaines d'une vaste estenduë, traversées de quantité de rivieres larges & profondes, & environnées

Demarche de Lucullus regardée comme tres temeraire & tres dangereuse.

Cette demarche parut à tout le monde tres temeraire.] Les plus grands Generaux font quelquefois des demarches que tout le monde blasme, & qui paroissent tres opposées à la prudence & à la raison ; mais souvent ces mesmes demarches marquent un excés de capacité & de prudence, que ceux qui en jugent ne sont pas capables de concevoir.

de

de tous costés de hautes montagnes tousjours couvertes de neiges; de sorte que ses soldats, qui d'ailleurs n'estoient pas trop bien disciplinés, ne le suivoient que par force, & tout prests à se mutiner. D'un autre costé les harangueurs crioient contre lui à Rome, & protestoient qu'il ne faisoit que courir de guerre en guerre, non pour aucune necessité de l'Estat, mais uniquement pour ne poser jamais les armes, pour avoir tousjours des armées à commander, & pour continuer à s'enrichir de leurs travaux, de leurs perils & de leurs pertes; & ces derniers avec le temps vinrent à bout de leur dessein qui estoit de faire rappeller Lucullus.

Les harangueurs crient à Rome contre lui.

Cependant comme il marcha à grandes journées & sans s'arrester, il arriva bien-tost sur les bords de l'Euphrate, qu'il trouva extremement grossi par les pluyes & par les neiges de l'hyver, & par consequent beaucoup plus rapide que de coustume. Cela lui causa un tres grand chagrin, car il vit bien qu'il perdroit beaucoup de temps, & qu'il auroit bien des affaires à ramasser des barques & à assembler des radeaux pour passer ses troupes. Mais sur le soir le fleuve commença à se retirer, & il diminua si considerablement pendant la nuit, que le lendemain matin on le vit, non seulement rentré dans son lit ordinaire, mais encore fort baissé. Et les gens du pays ayant veu paroistre sur l'eau plusieurs petites éminences de terre comme de petites Isles, &

L'Euphrate, qui estoit grossi, diminuë si considerablement en une nuit, que les habitants du pays regardent cela comme un miracle.

le cours du fleuve comme dormant tout autour, ils se mirent à adorer Lucullus comme un Dieu, regardant cela comme un miracle, qui n'estoit arrivé que tres rarement, que le fleuve se fust volontairement sousmis, & qu'il se fust rendu doux & traitable pour lui fournir un passage facile & prompt.

Lucullus passe l'Euphrate.

Lucullus profita donc de l'occasion, & passa promptement son armée. A ce passage il lui arriva un signe tres favorable; sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des genisses consacrées à Diane Persienne, que les Barbares, qui habitent au delà de ce fleuve, honorent particulierement. Ils ne se servent de ces genisses, que lorsqu'ils offrent des sacrifices à cette Déesse, tout le reste du temps elles errent dans les campagnes en pleine liberté, portant empreinte sur elles la marque de la Déesse, qui est une torche allumée.

Signe tres favorable qui lui arriva quand il l'eut passé.

Diane Persienne.

Genisses marquées de la marque de Diane.

Sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des genisses consacrées à Diane Persienne.] C'estoit la coustume parmi les Grecs, comme parmi le Barbares; ils avoient des troupeaux consacrez à quelqu'un de leurs Dieux, & qu'on laissoit paistre librement dans les campagnes sans y toucher, que pour en offrir des victimes au Dieu auquel ils appartenoient. Quand on voit donc dans Homere des bœufs au Soleil, c'est une fiction tirée du sein de la verité.

A Diane Persienne.] J'ay desja observé que le culte de Diane estoit estabIi dans la Perse, & que c'est de-là qu'elle a tiré ce surnom de *Diana Persica*, de Diane Persienne; elle estoit encore adorée en d'autres lieux de l'Orient sous ce mesme titre, comme en Lydie.

Portant empreinte sur elles la marque de la Déesse, qui est une torche allumée.] Cette torche convenoit à une Déesse qui estoit appellée *Diana Lucifera*, Ἄρτεμις φωσφόρος. La coustume de faire sur les chevaux quelque marque avec des fers est fort ancienne,

Quand on en a besoin pour les immoler, il est fort difficile de les prendre, & ce n'est pas une petite affaire que d'en venir à bout.

Quand l'armée eut passé l'Euphrate, une de ces genisses estant allée sur une roche qui passe pour estre consacrée à la Deesse, elle s'y arresta, & baissant la teste, comme celles qui sont attachées avec des liens, elle se presenta à Lucullus comme toute preste à estre immolée ; & il l'immola. Il sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate pour le remercier du passage qu'il lui avoit fourni. Ce jour là il campa sur le bord de ce fleuve, le lendemain & les jours suivants il continua sa marche par la province de Sophene, ne faisant aucun mal ni dommage à ceux qui venoient se rendre à lui, & qui recevoient volontiers ses troupes. En marchant ses soldats voulurent aller prendre un chasteau, qui paroissoit sur leur route, & où l'on disoit qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent, mais Lucullus les retint & leur dit: *Voilà le chasteau qu'il nous faut plustost prendre*, en leur monstrant le mont Taurus, qui paroissoit de loin, *car pour les richesses qui sont dans celui-cy, elles seront au vainqueur.* Hastant donc sa marche, il passa le Tigre & se jetta dans l'Armenie.

Lucullus sacrifie une genisse à Diane, & un taureau à l'Euphrate.

Dans la grande Armenie entre l'Euphrate & le Tigre.

Mot qu'il dit à ses soldats.

Il passe le Tigre, & se jette dans l'Armenie.

Le premier qui annonça à Tigrane l'approche de Lucullus, fut mal payé de sa nouvelle,

puisqu'Anacreon en parle, mais ce passage de Plutarque est peut-estre le seul de l'antiquité où il soit parlé de Genisses marquées d'une torche.

Tigrane fait trancher la teste au premier qui lui annonça l'approche de Lucullus.

car il lui fit trancher la teste sur la champ. Ce qui intimida tellement les autres, que personne ne lui donna plus aucun avis ; que le feu ennemi l'environnoit desja de tous costés qu'il n'en sçavoit rien, & qu'il passoit le temps dans une securité parfaite, escoutant les propos des flateurs qui lui disoient qu'il faudroit que Lucullus fust un grand Capitaine s'il osoit seulement l'attendre à Ephese, & qu'il ne prist pas la fuite, & n'abandonnast pas tres promptement l'Asie quand il verroit cette quantité de milliers d'hommes qui composoient son armée. Tant il est vray que comme tous les temperaments ne sont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison & sans tomber dans l'yvresse.

Flateries dont Tigrane estoit enyvré la veille de sa deffaite.

L'excés de la Fortune aussi difficile à supporter que celuy du vin.

Le premier de ses amis, qui eut la hardiesse de luy dire la verité, ce fut Mithrobarzane, qui ne fut pas non plus trop bien recompensé de sa liberté, car sur l'heure mesme il luy donna trois mille chevaux & une nombreuse infanterie, & l'envoya contre Lucullus avec ordre de luy amener le General en vie, & de faire main basse sur tout le reste sans aucun quartier.

Mithrobarzane envoyé contre Lucullus avec un gros corps de troupes.

Plaisant ordre que Tigrane luy donne.

L'armée de Lucullus n'estoit pas encore toute formée, il estoit campé avec une partie, & le reste arrivoit incessamment. Ses coureurs luy ayant raporté que les Barbares approchoient, il craignit que s'ils tomboient sur luy avant que son

armée fust ensemble & en estat de les recevoir, ils ne le missent en desordre. Il prit donc le parti de demeurer dans son camp à se retrancher & à se fortifier, & envoya Sextilius son Lieutenant avec seize cents chevaux & un peu plus d'infanterie tant pesamment que legerement armée, luy ordonnant que quand il seroit arrivé près de l'ennemi, il s'arrestast, & qu'il ne fist simplement que l'amuser jusqu'à ce qu'il eust nouvelles que toutes ses troupes estoient arrivées & entrées dans son camp.

Lucullus envoye Sextilius son Lieutenant contre Mithrobarzane.

L'ordre qu'il luy donna.

Sextilius estoit très resolu d'obeir à cet ordre, mais Mithrobarzane, qui vint le harceler avec beaucoup de fierté, le força malgré luy d'en venir aux mains. Le combat estant donc engagé de cette maniere, Mithrobarzane fut tué d'abord en combattant avec beaucoup de valeur, & ses troupes ayant plié furent toutes taillées en pieces à la reserve d'un petit nombre, qui se sauva.

Sextilius forcé de combattre, tue Mithrobarzane & defait ses troupes.

Dès ce moment-là Tigrane abandonna Tigranocerte sa Capitale, qu'il avoit bastie luy mesme, & se retira sur le mont Taurus, où il fit dessein de rassembler de tous costés toutes ses forces. Mais Lucullus, pour ne pas luy en donner le temps, envoya d'un costé Murena couper ceux qui alloient se joindre à lui, & de l'autre costé Sextilius s'opposer à une grosse troupe d'Arabes qui luy arrivoit. Sextilius tomba sur ces Arabes comme ils estoient occupés à former leur camp, & les

Tigrane abandonne Tigranocerte, & se retire sur le mont Taurus.

Prudence de Lucullus.

Arabes deffaits par Sextilius.

Murena attaque Tigrane, le met en fuite, prend ses bagages, & luy tue beaucoup de monde.

deffit. Murena, suivant Tigrane à la trace, profita de l'occasion comme il passoit une vallée longue, estroite, & très difficile, sur tout pour une grande armée, & le chargea vivement. Tigrane prit d'abord la fuite, abandonnant tous ses bagages. Il y eut un grand nombre d'Armeniens tués, & un plus grand nombre de faits prisonniers.

Lucullus assiege Tigranocerte.

Après ces bons succès Lucullus decampe, marche droit à Tigranocerte, prend ses quartiers autour de la place, & en forme le siege. Il y avoit dedans quantité de Grecs qu'on y avoit transportés de Cilicie, & quantité de barbares qui avoient eu le mesme sort que les Grecs, des Adiabeniens, des Assyriens, des Gordyeniens, & des Cappadociens, dont Tigrane avoit ruiné les villes, & qu'il avoit transportés dans la sienne, où il les avoit forcés de s'establir. D'ailleurs la place estoit pleine de toutes sortes de richesses & d'offrandes, tous les habitants, tant le peuple que les Grands, s'estant piqués à l'envi, pour faire leur cour au Roy, de contribuer de tout leur pouvoir à l'enrichissement & à l'embellissement de la ville. C'est pourquoy Lucullus la pressoit vivement, dans la pensée que Tigrane ne souffriroit jamais qu'elle fust prise, & que se départant de son premier dessein, il viendroit transporté de fureur luy presenter la bataille pour luy faire lever le siege. Et il ne se trompa point dans sa conjecture.

Avis très prudent que Mitridate donnoit à Tigrane par toutes ses lettres.

Mithridate envoyoit tous les jours des courriers à Tigrane, & lui escrivoit des lettres très fortes

pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Lucullus. Taxile luy mesme arriva de sa part, & se tenant avec luy dans son camp, il le prioit tous les jours très instamment d'éviter & de fuir les armes Romaines comme entierement invincibles.

Il luy envoye Taxile pour le porter à éviter le combat.

D'abord il escouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais après que les Armeniens & les Gordyeniens furent arrivés avec toutes leur troupes, que les Roys des Medes & des Adiabeniens luy eurent amené toutes leurs forces, que des bords de la mer de Babylone il luy fut venu quantité d'Arabes, de la mer Caspiene quantité d'Albaniens, grand nombre d'Ibericns voisins de l'Albanie, & des bords de l'Araxe une infinité de ces Barbares francs & libres qui vivent sans Roy, tous peuples qui venoient à son secours ou par amitié, ou gagnés par les presents, alors non seulement les festins du Roy, mais ses conseils mesmes ne retentirent que de vaines esperances, de bravades pleines d'insolence, & de fierté, & de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, & Mithridate luy mesme fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Les grandes forces de Tigrane.

Il appelle mer de Babylone le Golfe Persique.

Dans cette pensée Tigrane ne voulut pas differer plus long temps, de peur que Mithridate ne

Aveuglement de Tigrane.

vinſt, & qu'il n'euſt part à cette grande victoire; il marcha donc avec toutes ſes forces, diſant à ſes amis, comme on le rapporte, qu'il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui le faſchoit, c'eſt *qu'il n'alloit avoir affaire que contre Lucullus ſeul, & non pas contre tous les Generaux Romains enſemble.* Et il faut avoüer que cette bravade n'eſtoit pas entierement inſenſée, ni deraiſonnable, quand il venoit à conſiderer tant de nations, tant de Roys qui le ſuivoient, tant de bataillons peſamment armés, & tant de milliers d'hommes de cheval qui compoſoient ſon armée. Car il avoit vingt mille archers ou frondeurs, cinquante cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix ſept mille bardés de fer, comme Lucullus l'eſcrivit luy meſme au Senat, cent cinquante mille hommes d'infanterie partagés en compagnies & en bataillons, & des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer & deſtourner des rivieres, & autres tels ouvriers neceſſaires dans les armées, trente cinq mille, qui rangés en bataille derriere les combattants faiſoient paroiſtre l'armée encore plus nombreuſe, & augmentoient ſa force & ſa confiance.

Denombrement des grandes forces de Tigrane.

Quand il eut paſſé le mont Taurus, que toutes ſes troupes parurent enſemble dans la plaine, & qu'il put deſcouvrir le camp de Lucullus, qui aſſiegeoit Tigranocerte, les barbares, qui eſtoient dans la place, voyant cette armée innombrable, ſe mirent à battre des mains, & à jetter de grands

cris,

cris, & menaçant les Romains de dessus leurs murailles, ils leur monstroient les Armeniens.

Lucullus avant le combat tint un conseil de guerre; là les uns estoient d'avis qu'il falloit abandonner le siege, & marcher contre Tigrane avec toutes leurs forces; les autres soustenoient qu'il ne falloit ni abandonner le siege, ni laisser derriere soy une si nombreuse armée d'ennemis. Lucullus, voyant ce partage, dit qu'ils ne le conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais

Lucullus voyant ce partage, dit qu'ils ne le conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous ensemble ils lui donnoient un bon avis qu'il suivroit.] J'avouë qu'il y a icy un embarras difficile à demesler. Comment Lucullus peut-il dire que des deux avis, qui partagent son Conseil, il n'y en a aucun de bon, mais que des deux il en resulte un qu'il va suivre; car on voit bien qu'il ne suit pas le premier avis, qui est d'abandonner le siege, & de marcher contre Tigrane avec toutes ses forces, mais on voit aussi qu'il suit à la lettre le second, qui est de ne pas abandonner le siege, & de ne pas souffrir derriere lui une armée si nombreuse; car il n'abandonne pas le siege, puisqu'il laisse Murena pour le continuer, & il ne souffre pas non plus derriere lui cette armée d'ennemis, puisqu'il va pour la combattre; il n'est donc pas vray que tous ensemble le conseillassent bien. Encore une fois je croy que dans le second avis il y a quelque chose de corrompu; il me semble qu'on peut y remedier par un changement tres leger, au lieu de οἱ δὲ μὴ καταλιπεῖν, &c. on n'a qu'à lire οἱ δὲ μὲν καταλιπεῖν, &c. & traduire, *les autres soustenoient qu'il falloit laisser là cette nombreuse armée d'ennemis, & ne pas abandonner le siege*; & voilà en quoy ni les uns ni les autres ne conseilloient bien. Les premiers vouloient *que Lucullus abandonnast le siege, & qu'il marchast à Tigrane avec toutes ses forces*, & les autres au contraire vouloient *qu'il laissast là Tigrane, & qu'il continuast le siege*. Lucullus ne suit ni l'un ni l'autre de ces deux avis, mais des deux il en fait un; il prend du premier *de marcher contre Tigrane, mais sans lever le siege*, & il prend du second, *de continuer le siege, mais sans laisser là Tigrane*, car il marche contre lui, & voilà sur quoy Lucullus dit fort bien, *qu'ils ne le conseilloient bien*

que tous enſemble ils luy donnoient un bon avis qu'il ſuivroit. En effect il partagea ſon armée ; il laiſſa devant la place Murena avec ſix mille hommes de pied, & avec tout le reſte de ſon infanterie, conſiſtant en vingt quatre cohortes, qui toutes enſemble ne faiſoient pas plus de dix mille hommes & avec toute ſa cavalerie, & environ mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane, & ſe campa dans la plaine, une groſſe riviere devant lui.

Lucullus avec une poignée de gens va attaquer cette prodigieuſe armée de Tigrane.

Quand on vit cette poignée d'hommes, cette armée parut bien petite & bien meſpriſable à Tigrane, & elle fournit de grands ſujets de plaiſanterie à ſes flatteurs. Les uns s'en moquoient ouvertement, les autres, pour ſe divertir, tiroient au ſort ſes deſpouilles, & de tous les Generaux de Tigrane & de tous les Rois, qui le ſuivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allaſt le prier de le charger lui ſeul de cette affaire, & de n'eſtre pour lui que ſimple ſpectateur du combat. Tigrane lui meſme, voulant paroiſtre agreable & fin railleur, dit en cette occaſion ce bon mot qui a eſté ſi celebre : *s'ils viennent comme Ambaſſadeurs, ils ſont beaucoup ; mais s'ils viennent comme ennemis, ils ſont bien peu.* C'eſt ainſi que cette premiere journée ſe paſſa en plaiſanteries & en railleries.

Plaiſanteries des troupes de Tigrane ſur le petit nombre de celles de Lucullus.

Bon mot de Tigrane.

ni les uns ni les autres, mais que tous enſemble ils lui donnoient un bon avis. En effect il prend la moitié de chacun de ces avis, & rejette l'autre. Cela me paroiſt tres clair & tres ſenſible. Ce paſſage eſt tres important.

Le lendemain à la pointe du jour Lucullus fit sortir son armée de ses retranchements. Celle des Barbares estoit de l'autre costé de la riviere à l'orient ; & la riviere couloit de maniere, que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant, où il y avoit un gué commode. Lucullus, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la riviere, hastant sa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuyoit, & appellant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : *Vois-tu ces Legions Romaines si invincibles, les vois-tu fuir ?* Taxile lui respondit, *Seigneur, je souhaiterois de tout mon cœur que vostre bonne Fortune fist aujourd'huy en vostre faveur un miracle. Mais ces Legions n'ont pas accoustumé de prendre leurs beaux hocquetons pour une simple marche, ils ne font point briller aux yeux leurs boucliers si luisants, & si bien fourbis, & ne couvrent pas leurs testes de leurs casques nuds & tirés de leurs estuis de cuir. Tout cet esclat est la marque de gens qui vont combattre, & qui marchent desja aux ennemis.*

Taxile desabuse Tigrane qui croyoit que les Romains fuyoient.

Les Romains avoient des estuis de cuir pour leurs casques.

Comme Taxile parloit encore, on vit l'aigle de la premiere Legion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Lucullus, & toutes les cohortes la suivre chacune dans leur rang pour passer le fleuve. Alors Tigrane revenant à peine comme d'une longue yvresse, s'escria par deux ou trois fois, *quoy à nous, ces hommes ?* De maniere que ces nombreuses troupes ne prirent poste & ne se mirent en bataille qu'a-

Ordonnance de bataille de Tigrane.

vec beaucoup de desordre & de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille; il donna l'aile gauche au Roy des Adbadeniens, & la droite au Roy des Medes; la plus grande partie de la cavalerie bardée de fer couvroit le front de cette aile droite.

Comme Lucullus se mettoit en estat de passer le fleuve, quelques uns de ses Lieutenants l'avertirent d'eviter ce jour là comme un des jours malheureux, que les Romains appellent *noirs*. Car ce fut ce mesme jour-là que l'armée de Cæpion fut deffaite dans la bataille contre les Cimbres. Lucullus leur respondit alors cette parole qui a esté tant vantée, *& moy*, leur dit-il, *je rendray ce jour heureux aux Romains.* C'estoit le six d'Octobre.

Beau mot de Lucullus.

La veille des Nones d'Octobre.

Après avoir dit ce mot, & les avoir exhortés à avoir bon courage, il passa la riviere, & marcha le premier aux ennemis. Il estoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un esclat merveilleux, il avoit par dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, & il faisoit luire son espée nuë pour donner à entendre à ses troupes qu'il falloit joindre d'abord un

Armure de Lucullus.

Car ce fut ce mesme jour là que l'armée de Cæpion fut deffaite dans la bataille contre les Cimbres.] Il y a une faute dans le texte Grec qui met *l'armée de Scipion*. M. de Thou l'avoit fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, & il avoit lu *l'armée de Cæpion*.

Et moy, leur dit-il, *je rendray ce jour heureux aux Romains.*] C'est un tres beau mot. Il n'y a point de jours heureux ni malheureux, c'est nous qui les rendons tels par nostre lascheté ou par nostre courage.

ennemi accouſtumé à ne combattre que de loin en ſe ſervant de ſes fleches, & lui enlever par la viſteſſe & par la celerité de l'attaque l'eſpace qui lui donnoit le moyen de s'en ſervir. Ayant apperceu que la cavalerie bardée de fer, ſur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, eſtoit en bataille au pied d'un coſteau, dont le ſommet eſtoit plat & uni, & dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre ſtades, n'eſtoit ni fort coupée ni fort difficile, il commanda ſa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller la prendre en flanc, & lui ordonna de ne faire qu'eſcarter leurs lances avec l'eſpée, car la principale, ou pluſtoſt toute la force de ces cavaliers bardés de fer, conſiſte dans la lance, & quand ils n'ont pas la liberté de s'en ſervir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi, ni pour eux meſmes, à cauſe de leurs armes qui ſont ſi peſantes, ſi roides, & ſi ſerrées, qu'ils ne ſçauroient ſe remuer, & qu'ils paroiſſent comme emmurés.

Cinq cents pas.

En quoy conſiſtoit toute la force de la cavalerie bardée de fer.

Pendant que ſa cavalerie marche pour executer ſes ordres, il prend deux cohortes de gens de pied, & va pour gagner la hauteur; ſon infanterie le ſuit courageuſement, excitée par l'exemple de ſon General, qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ſes armes, & monter le coſteau. Quand il fut ſur le ſommet il ſe monſtra dans le lieu le plus éminent, & ſe mit à crier, *la victoire eſt à nous, mes compagnons, la victoire eſt à nous.* Et en meſme temps

avec ses deux cohortes il tombe sur cette cavalerie pesamment armée, ordonne à ses gens de ne pas se servir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'espée à la main, & de frapper sur leurs jambes & sur leurs cuisses, qui sont les seules parties qu'ils ont descouvertes. Mais les soldats n'eurent pas la peine d'en venir là, car cette cavalerie ne les attendit point, elle prit honteusement la fuite avec de grands hurlements, & en fuyant, elle alla donner avec ses chevaux lourds & pesants dans les bandes de l'infanterie sans avoir rendu le moindre combat, & sans avoir donné un seul coup de lance, de sorte que tant de milliers d'hommes furent vaincus sans une seule blessure & sans la moindre goutte de sang respandu. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plustost à vouloir fuir, car ils ne purent le faire, empeschés par leurs propres bataillons, dont les rangs estoient si serrés & si profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane avoit pris la fuite dés le commencement avec peu de monde, & voyant son fils compagnon de sa fortune, il destacha son diademe en pleurant, & lui commanda de se sauver comme il pourroit par un autre chemin.

Grande victoire de Lucullus.

Tigrane en fuyant remet son Diademe à son fils.

Ce jeune Prince n'osa pas ceindre sa teste de ce diademe, mais il le remit entre les mains d'un de ses plus fidelles serviteurs, qui par hazard fut pris un moment aprés, & mené à Lucullus, de sorte

C'estoit un crime capital.

que le bandeau Royal de Tigrane fut du nombre des prisonniers. On dit que dans cette deroute il perit du costé des ennemis plus de centmille hommes de pied, & que de leur cavalerie, il ne s'en sauva que tres peu, & que du costé des Romains il n'y eut que cinq morts & cent blessés. Le Philosophe Antiochus, qui parle de cette bataille dans son Traité des Dieux, dit que jamais le soleil n'en a veu une semblable. Strabon, autre Philosophe, escrit dans ses Commentaires historiques, que les Romains estoient tout honteux & se moquoient d'eux mesmes d'avoir employé leurs armes contre de si vils esclaves. Et Tite-Live asseure qu'il n'estoit jamais arrivé aux Romains de se trouver en bataille rangée avec si peu de troupes contre un si grand nombre d'ennemis. Car les vainqueurs n'estoient pas la vingtiéme partie des vaincus. Aussi les plus grands & les plus habiles Capitaines Romains, & ceux qui avoient le plus veu de guerres & de batailles, louoient particulierement Lucullus de ce qu'il avoit deffait deux des plus grands & des plus puissants Rois du monde par deux moyens entierement contraires, la celerité & la lenteur, car en differant & en traisnant la guerre en longueur, il consuma Mithridate

Diademe de Tigrane pris par Lucullus.

Antiochus d'Ascalone qui vivoit peu de temps avant Strabon, Ciceron fut son disciple.

Strabon le Geographe grand Philosophe.

Lucullus par deux moyens tout contraires deffait les deux plus puissants Rois du monde.

Strabon, autre Philosophe, escrit dans ses Commentaires histori-ques.] C'est le mesme Strabon dont nous avons les excellents livres de Geographie. Il estoit Philosophe Stoïcien, & il avoit escrit des Commentaires historiques utiles pour les mœurs & pour la politique, qui sont perdus.

lorſqu'il eſtoit le plus puiſſant & le plus formidable ; & il ruina Tigrane en ſe haſtant & en ne lui donnant pas le temps de ſe reconnoiſtre. De ſorte que parmi tous les Capitaines, qui ont jamais eſté, il y en a tres peu qui ayent ſceu comme lui rendre la lenteur agiſſante, & la celerité ſeure.

Lucullus a ſceu rendre la celerité ſeure, & la lenteur agiſſante.

Et voilà la raiſon pourquoy Mithridate ne ſe trouva pas à la bataille, il s'imaginoit que Lucullus uſeroit contre Tigrane de la meſme précaution & de la meſme lenteur dont il avoit uſé contre lui, ainſi il ne marchoit que lentement, & à petites journées pour joindre Tigrane. Mais ayant trouvé ſur ſon chemin quelques Armeniens qui fuyoient éperdus & eſpouvantés, il ſe douta de ce qui eſtoit arrivé, & enſuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nuds & bleſſés, il fut entierement informé de la deffaite, & ſe mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un tres pitoyable eſtat. Mais bien loin de lui rendre la pareille, & d'inſulter à ſon malheur comme Tigrane avoit inſulté au ſien, il deſcendit de cheval, pleura avec lui ſur leurs diſgraces communes, lui donna la garde qui l'accompagnoit, & les Officiers qui le ſervoient, le conſola, le fortifia, & releva ſes eſperances. Et tous deux enſemble ils travaillerent à ramaſſer de nouvelles troupes de tous coſtés.

Ce qui avoit trompé Mithridate.

Generoſité & humanité de Mithridate pour ſon gendre Tigrane.

Cependant

Sedition dans Tigranocerte.

Cependant il y avoit une furieuse sedition dans Tigranocerte, les Grecs s'estant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Lucullus. Cette sedition estoit dans sa plus grande chaleur quand Lucullus arriva dans son camp. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, & après s'estre emparé de tous les thresors du Roy, il l'abandonna au pillage à ses soldats, qui avec plusieurs autres richesses, y trouverent encore jusqu'à huit mille talents d'argent monnoyé. Outre le pillage il donna encore huit cents drachmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris.

Lucullus la prend d'assaut, & l'abandonne au pillage.

Vingt quatre millions.

Quatre cents livres.

Estant informé qu'on avoit trouvé dans la ville quantité de Comediens, Musiciens, Farceurs, & autres tels Artisans de Bacchus, que Tigrane avoit fait venir de tous costés pour faire la dedicace du Theatre qu'il avoit basti, il s'en servit pour donner des spectacles, & pour representer des jeux en l'honneur de sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur pays, en leur donnant de l'argent pour leur voyage, & il traita de mesme les Barbares, qu'on avoit transportés par force à Tigranocerte, & qui s'y estoient establis malgré eux; de sorte qu'il arriva par là que de la dispersion d'une seule ville, on en repeupla plusieurs en leur renvoyant leurs premiers habitants, qui en furent si penetrés de reconnoissance, qu'ils aimerent & honorerent tousjours Lu-

Lucullus se sert des Comediens & Musiciens qu'il trouve dans Tigranocerte pour donner des spectacles & des jeux en l'honneur de sa victoire.

Generosité de Lucullus.

cullus, non seulement comme leur bienfaiĉteur, mais encore comme leur Fondateur.

Grande difference des louanges qu'attirent la justice & l'humanité, & de celles qu'attirent les exploits de guerre.

En tout & par tout il eut les glorieux succès que meritoit sa vertu, car il estoit plus avide des louanges qu'attirent la justice & l'humanité, que de celles que procurent les grands exploits de guerre, parce que toute l'armée a sa part à celles cy, & la Fortune s'en arroge encore une grande partie; au lieu que les premieres appartiennent en entier à celui à qui on les donne, car ces grandes qualités sont les marques d'une ame douce & bien instruite. Et c'est par ces qualités que Lucullus, sans le secours des armes, gagna les cœurs des Barbares. En effeĉt les Rois des Arabes vinrent se remettre entre ses mains, & le rendre maistre de leurs biens & de leurs personnes. Toute la nation des Sopheniens suivit cet exemple, & il inspira une telle affeĉtion pour lui aux Gordyeniens, qu'ils auroient volontiers consenti à quitter leurs villes & leurs maisons, pour le suivre avec leurs femmes & leurs enfants; & voicy la cause de cette grande affeĉtion:

Lucullus gagna les cœurs des Barbares par sa bonté & par sa justice.

Car il estoit plus avide des louanges qu'attirent la justice & l'humanité, que de celles que procurent les grands exploits de guerre.] Aussi n'y a-t'il aucune comparaison. Les premieres sont infiniment plus glorieuses, & sont suivies de plus grandes recompenses. Plutarque en donne une excellente raison, & c'est dans cette veuë que le Roy Salomon, mieux instruit que Plutarque & que Lucullus de ce qui fait la veritable grandeur, & qui merite les plus grands éloges, dit, *que celui qui suit la justice & l'humanité, trouvera la vie, la justice & la gloire. Qui sequitur justi-*

Zarbienus, Roy des Gordyeniens, comme je l'ay desja dit, ne pouvant supporter la tyrannie de Tigrane, avoit fait secretement un traité d'alliance avec Lucullus par l'entremise d'Appius Clodius, ce qui ayant esté descouvert par Tigrane, il le fit mourir avec sa femme & ses enfants avant que les Romains entrassent en Armenie. Lucullus n'oublia pas cet allié, car estant entré dans le pays des Gordyeniens, il fit à Zarbienus des funerailles magnifiques, & lui eleva un grand bucher qu'il orna de quantité d'estoffes d'or & d'argent qu'il trouva dans le palais du Roy, & de plusieurs riches despouilles de Tigrane; il voulut lui-mesme y mettre le feu, il fit les effusions ordinaires avec les amis & les parents du deffunt, l'appellant son compagnon, & l'ami & l'allié des Romains, & ordonna une grosse somme pour lui élever un superbe tombeau; car on trouva dans son palais & dans ses chasteaux, des richesses infinies; on y trouva aussi une provision de trois cents mille minots de bled, ce qui fit beaucoup de bien à ses troupes; de sorte que Lucullus estoit émerveillé de ce que n'ayant jamais touché une seule drachme du thresor public, il avoit fourni aux despenses de cette guerre par la guerre mesme.

Tigrane fait mourir Zarbienus avec sa femme & ses enfants.

Lucullus fait des funerailles magnifiques à ce Prince.

Lucullus avoit fourni aux despenses de cette guerre par la guerre mesme.

Pendant qu'il estoit encore dans les Estats de Zarbienus, il receut une ambassade du Roy

tiam & misericordiam, invenet qui ne peut jamais estre dit des
vitam, justitiam & gloriam. Ce plus grands exploits.

Il reçoit des Ambassadeurs du Roy des Parthes, & lui en envoye de son costé.

des Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Lucullus receut agreablement sa proposition, & lui envoya aussi de son costé des Ambassadeurs, qui estant arrivés à la Cour, descouvrirent que le Roy, incertain du parti qu'il devoit embrasser, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faisoit secretement demander à ce dernier la Mesopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Lucullus, informé de cette demarche secrete, resolut de laisser là Mithridate & Tigrane, comme deux adversaires desja recrus, & d'aller taster un peu la puissance des Parthes en entrant dans leur pays, car il pensoit qu'il lui seroit tres glorieux d'avoir abbatu tout d'un train & dans une seule expedition trois Rois de suite, comme un genereux Athlete, qui sans sortir de l'arene terrasse trois robustes lutteurs, & d'avoir traversé les armes à la main, tousjours victorieux & invincible, les terres & les Provinces des trois plus puissants Princes qui fussent sous le soleil.

Lucullus informé que ce Roy balance entre Tigrane & lui, prend le parti de lui aller faire la guerre.

Il envoya donc dans le Royaume de Pont ordre à Sornatius & aux autres Officiers de lui amener incessamment l'armée qu'ils commandoient, parce qu'il se preparoit à sortir de la Gordyene pour marcher contre les Parthes. Mais ces Officiers, qui avoient desja trouvé leurs soldats mutins & desobeïssants en d'autres rencontres, descouvrirent alors toute leur mauvaise volonté & leur rebellion incorrigible, car

Mutinerie & rebellion de l'armée de Sornatius.

ni par les remonstrances, ni par les menaces, ni par la douceur, ni par la force ils ne purent jamais les obliger de partir. Au contraire ils crioient & protestoient qu'ils ne demeureroient pas mesme là, & que laissant le Royaume de Pont sans troupes, ils se retireroient dans leurs maisons.

Ces nouvelles portées à Lucullus ne servirent qu'à communiquer cette contagion à ses soldats, qui desja devenu pesants & paresseux, & degoustés de la guerre par les richesses & par le luxe, ne demandoient que du repos. Ayant donc appris la licence de ces soldats du Pont, licence qu'ils honoroient du nom de *liberté*, ils se mirent à les appeller hommes, & à dire qu'il falloit les imiter, *car*, disoient-ils, *nous avons rendu d'assés grands services pour meriter de n'affronter plus les dangers, de nous retirer dans nostre patrie, & d'y jouir du repos qui nous est deu.*

Cette contagion se communique aux troupes de Lucullus.

Ce que font le luxe & la richesse sur l'esprit des soldats.

Lucullus, ayant appris qu'ils tenoient ces discours, & de plus seditieux encore, renonça à son expedition des Parthes, & marcha encore contre Tigrane. On estoit alors au cœur de l'Eté; mais quand il eut gagné le sommet du mont Taurus, il fut fort affligé de voir les bleds en-

Lucullus renonce à son expedition des Parthes, à cause de la desobeïssance de ses troupes.

Il fut fort affligé de voir les bleds encore tout verds, tant les saisons sont tardives dans ce pays-là.] Ce que Plutarque nous dit icy des saisons tardives dans la haute Armenie, nous est confirmé par des Voyageurs modernes, qui asseurent qu'il y fait grand froid au mois de Juin, & que la terre est couverte de neiges qui ne fondent qu'à la fin du mois d'Aoust.

Les saisons fort tardives dans la haute Armenie.

core tout verds, tant les saisons sont tardives dans ce pays-là, à cause de l'excessive rigueur du froid qui y regne. Il ne laissa pas de descendre dans la plaine, & aprés avoir battu en deux ou trois rencontres les Armeniens, qui voulurent s'opposer à son passage, il fourragea dans tous les bourgs & villages du pays, enleva tout le bled qu'on avoit assemblé pour l'armée de Tigrane, & par ce moyen la disette, qu'il craignoit pour lui mesme, il la fit tomber sur son ennemi.

Cependant il n'y avoit rien qu'il ne fist pour l'attirer à une bataille; tantost il l'enfermoit dans son camp en l'environnant de tranchées, comme pour l'y affamer; tantost il faisoit à sa veuë le degast dans tout le pays; mais cet ennemi avoit esté trop souvent battu pour oser encore paroistre. Ce que voyant Lucullus, il marcha à Artaxate, qui estoit la Capitale de Tigrane, & où il avoit laissé sa femme & ses enfants. Car il esperoit que ce Prince aimeroit mieux hazarder encore une bataille que de laisser prendre tranquillement une ville si puissante, si riche, & où estoit tout ce qu'il avoit de plus cher.

Lucullus marche à Artaxate, Capitale de Tigrane, au haut de l'Armenie, sur le fleuve Araxe.

On dit qu'Annibal, aprés qu'Antiochus eut esté deffait par les Romains, se retira auprès d'Artaxe Roy d'Armenie, & qu'estant à sa Cour, il lui donna plusieurs conseils & plusieurs instructions tres utiles, entr'autres ayant remarqué une heureuse situation dans un pays tres

Annibal donna plusieurs instructions tres utiles à Artaxe, Roy d'Armenie.

agreable & tres fertile, dont on ne profitoit point, & dont on ne faisoit mesme aucun compte, il y traça le plan d'une ville, & qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui monstra, & l'exhorta à elever la ville sur ce plan. Le Roy ravi le pria de vouloir conduire lui mesme l'ouvrage. Et en peu de temps on vit là une grande & belle ville, qui porta le nom du Roy, & qui fut declarée la Capitale de l'Armenie.

Il lui traça le plan de la ville d'Artaxate, & conduisit l'ouvrage.

Lucullus marchant donc à grandes journées pour l'assieger, Tigrane ne put le souffrir, il rassembla toutes ses forces, & en quatre jours de marche il arriva à la veuë des Romains, n'estant separé d'eux que par le fleuve d'Arsanias qu'il falloit necessairement que les Romains passassent pour arriver devant la place. Lucullus aprés avoir offert aux Dieux un sacrifice d'action de graces, comme tenant desja la victoire entre ses mains, passa le fleuve en bataille avec douze cohortes de front, & les autres derriere pour les soustenir & pour empescher en mesme temps l'ennemi de les envelopper, car ils voyoient devant eux une nombreuse cavalerie, protegée par plusieurs escadrons volants d'Archers Mardes, & & de Lanciers Iberiens, qui de toutes les troupes estrangeres estoient celles ausquelles Tigrane se fioit le plus, comme aux plus braves & aux plus aguerries. Cependant elles ne firent rien de bien esclatant, ni qui respondist à cette haute opinion qu'on avoit d'elles, car aprés avoir

Fleuve de la grande Armenie. Il va se descharger dans l'Euphrate.

Lucullus rend des actions de graces aux Dieux pour la victoire avant le combat.

foustenu affés courageufement le premier choc de la cavalerie Romaine, elles ne virent pas pluftoft les Legions s'avancer, que n'ofant les attendre, elles prirent la fuite à droit & à gauche. La cavalerie Romaine fe partage & fe met à les pourfuivre.

Tigrane, qui voit cette cavalerie debandée, pour profiter de ce moment, fait avancer fes gens de cheval. Lucullus voyant leur grand nombre, leur bel ordre, & l'efclat de leurs armes, commença à craindre l'évenement; il rappelle donc fa cavalerie de la pourfuite des ennemis, & s'avance le premier pour faire tefte aux Satrapeniens, qui avec leurs plus braves troupes venoient le charger. Mais avant que d'avoir pû les joindre, & d'en eftre venu aux mains avec eux, il les intimida tellement par fa contenance fiere, qu'ils prirent tous la fuite. De trois Rois qu'il y avoit au front de la bataille, Mithridate fut celuy qui s'enfuit le plus honteufement, n'ayant ofé feulement fouftenir le cri des Romains. La pourfuite dura toute la nuit jufqu'à ce que les Romains, las de tuer, de faire des prifonniers, & de fe charger de butin & de toutes fortes de riches defpouilles, fe retirerent. Tite-Live efcrit que dans la premiere bataille il y perit un plus grand nombre de gens, mais que dans la feconde on y tua, & l'on y prit des gens plus confiderables.

Lucullus met en deroute l'armée de Tigrane, & remporte une feconde victoire tres fignalée.

Après le gain de cette bataille, Lucullus, dont le

le courage eſtoit plus élevé, & l'audace fort augmentee, reſolut de penetrer dans les hautes Provinces pour achever de deſtruire & de ruiner ce Roy barbare; mais quoyqu'on ne fuſt alors que vers l'equinoxe d'Automne, tout d'un coup, contre l'attente de tout le monde, le temps devint auſſi rude que dans le milieu de l'hyver, toute la campagne fut couverte de neige, & des que le ciel s'eclairciſſoit, ce n'eſtoit que glace & que frimats; de maniere que toutes les rivieres eſtant priſes, les chevaux ne pouvoient boire à cauſe de l'exceſſive froideur de l'eau, ni les paſſer qu'avec beaucoup de peril, parce que la glace rompoit ſous leurs pieds, & leur coupoit les nerfs des jambes, par ſes pointes & ſes tranchants. De plus, comme le pays eſtoit preſque tout couvert de bois & de foreſts, où l'on ne paſſoit que par des ſentiers fort eſtroits, les ſoldats ne pouvoient marcher ſans eſtre d'abord tout trempés de la neige qui tomboit ſur eux de ces arbres où elle avoit eſté retenuë, & la nuit c'eſtoit encore pis, car ils eſtoient forcés de camper dans des lieux pleins de fange & de neige fonduë; c'eſt pourquoy ils ne ſuivirent pas longtemps Lucullus aprés la bataille ſans ſe mutiner.

Temps tres rude dans la haute Armenie à l'equinoxe d'Automne.

D'abord ils n'eurent recours qu'aux prieres, & envoyerent leurs Officiers preſenter leurs plaintes à leur General; mais enſuite ils s'aſſemblerent tumultuairement dans leurs tentes, en murmurant avec la derniere licence, & paſſerent la

Hurlements & cris d'une armée pendant la nuit, avant coureurs de la revolte.

nuit à hurler & à crier, ce qui est une marque certaine d'une armée toute preste à tomber dans la revolte. Lucullus les prioit avec toutes sortes d'instances, & les exhortoit à s'armer de patience & de courage, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Armenie, & ruiné l'ouvrage de leur plus grand ennemi, voulant parler d'Annibal, mais toutes ses prieres furent inutiles, il ne put rien gagner sur leur esprit. Il fut donc obligé de les ramener en arriere, & ayant passé les sommets du mont Taurus par un autre chemin, il descendit dans la province de Mygdonie, pays fertile & temperé, & où il y avoit une ville tres grande & tres peuplée, que les Barbares appelloient *Nisibis*, & les Grecs, *Antioche de Mygdonie*. Gouras, frere de Tigrane, avoit dans la place le titre de Commandant, à cause de sa dignité, mais celuy qui y commandoit en effect, c'estoit Callimaque, à cause de sa grande experience dans la guerre & de sa grande capacité dans le mestier d'Ingenieur, le mesme qui avoit donné tant de peine à Lucullus pendant le siege d'Amisus.

Il appelle ainsi Artaxate, dont Annibal avoit donné le plan.

Gouras, frere de Tigrane.

Lucullus assiege Nisibis, & la prend l'espée à la main.

Lucullus s'estant donc campé autour de la place, employa contre elle tout ce que peut

Où il y avoit une ville tres grande & tres peuplée, que les Barbares appelloient Nisibis, *& les Grecs,* Antioche de Mygdonie.] C'est ainsi qu'en parle Strabon. *Les Mygdoniens, comme les appellent les Macedoniens, leur capitale est Nisibis, qu'on a appellé aussi Antioche de Mygdonie.* Les Grecs l'appelloient Antioche de Mygdonie, à cause de l'amœnité de son terroir, en la comparant à l'Antioche de Syrie qui estoit un lieu delicieux.

fournir l'art des ſieges, & la preſſa ſi vivement, qu'en peu de jours il l'emporta, & y entra l'eſpée à la main. Il traita fort humainement Gouras, qui vint ſe rendre à lui, mais pour Callimaque, quelques promeſſes qu'il lui fiſt que s'il lui ſauvoit la vie, il lui deſcouvriroit des cachettes que perſonne ne ſçavoit que lui, & où l'on avoit enfoui de grands threſors, il ne voulut point l'entendre, mais ordonna qu'on le chargeaſt de fers, & qu'on le gardaſt pour lui faire ſouffrir la punition qu'il meritoit pour avoir mis le feu à la ville d'Amiſus, & lui avoir ravi par ce moyen avec une grande partie de ſa gloire une occaſion eſclatante de donner aux Grecs des preuves de ſa generoſité & de ſa bonté.

Lucullus fait charger de fers l'Ingenieur Callimaque, & le garde pour le punir.

Juſques-là on diroit que la Fortune avoit pris plaiſir à ſuivre Lucullus & à combattre pour lui, mais depuis ce moment là, comme ſi le vent de faveur euſt changé, il ne fit plus rien qu'à force, avec des peines infinies, & heurta contre une infinité d'eſcueils. Veritablement il fit touſjours paroiſtre la vertu, la force, le courage, & la patience d'un bon General; mais ces actions n'eurent plus comme auparavant cet eſclat de gloire, & cette fleur de grace qui les faiſoit tant eſtimer & applaudir. La gloire meſme, qu'il avoit desja acquiſe; il fut bien près

La Fortune commence à abandonner Lucullus.

Juſques-là.] Dans le manuſcrit de Florence on lit μέχρι τῶδε, & c'eſt ainſi que Plutarque avoit eſcrit, μέχρι τῶτο n'eſt pas Grec.

de la perdre par les grandes adversités qui lui arriverent, & par les differents où il se jetta sans aucune necessité. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il fut lui mesme la principale cause de tous les malheurs ; car premierement il ne se soucia jamais de s'entretenir dans les bonnes graces de ses soldats, disant que tout ce que fait un General pour complaire à ceux qui sont sous ses ordres, le deshonore, relasche, & destruit son autorité, & ce qui est encore plus considerable, c'est qu'il ne pouvoit vivre, ni s'accommoder avec ceux qui estoient ses égaux en dignité & en noblesse, mais les regardoit tous avec hauteur & avec mespris, comme des gens indignes de lui estre comparés. Car voilà les défauts qu'on dit que Lucullus avoit parmi toutes ses grandes vertus & ses perfections, tant du corps que de l'esprit ; car il estoit de belle taille, beau, bien fait, tres éloquent, & d'une sagesse, & d'une prudence consommée, tant pour les affaires, qui regardoient le Gouvernement, que pour celles qui concernoient la guerre.

Lucullus fut lui mesme la principale cause de tous ses malheurs.

Deux deffauts considerables de Lucullus.

Belles qualités de Lucullus.

Saluste escrit que les soldats furent mal disposez contre lui dés le commencement, parce qu'il les força de passer deux hyvers dans leur camp, l'un devant Cyzique, & l'autre devant Amisus. Les hyvers, qui suivirent, ne leur furent pas plus agreables ; ils les passoient à faire la guerre, ou sous leurs tentes, quoyqu'ils fussent dans le pays de leurs Alliez, car Lucullus

dans tout le temps de ses expeditions n'entra pas une seule fois avec ses troupes dans aucune ville Grecque, amie ou confederée.

Lucullus n'entra jamais dans aucune ville Grecque pour y hyverner.

Cette mauvaise disposition des soldats à son esgard estoit encore augmentée par les harangueurs de Rome, qui pleins d'envie contre lui, l'accusoient hautement de ne traisner la guerre en longueur, que pour assouvir son ambition & son avarice, car il tenoit sous sa main la Cilicie, l'Asie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Armenie, & toutes les autres provinces jusqu'au Phase; & outre cela il avoit pillé les maisons Royales de Tigrane, comme si Rome l'eust envoyé pour despouiller les Rois, & non pour les sousmettre. Car ce sont les propres termes dont usa, dit-on, un des Tribuns, Lucius Quintius, le mesme qui excita le plus le peuple, & qui le porta à ordonner qu'on envoyeroit un successeur à Lucullus, & qu'on licencieroit la plus grande partie de ses armées.

A tous ces malheurs de Lucullus, il s'en joignit encore un plus grand, & qui acheva de ruiner toutes ses affaires, ce fut Publius Clodius, homme insolent, & plein de presomption, d'arrogance & d'audace. C'estoit le frere de sa femme, & cette femme estoit si debordée qu'on accusoit son propre frere de l'entretenir. Ce Clodius servoit alors dans l'armée de Lucullus, où il n'avoit ni les honneurs, ni le rang dont il

Publius Clodius, beau-frere de Lucullus, son caractere.

se croyoit digne ; car il vouloit estre le premier, & à cause de ses mœurs vicieuses & desordonnées, il y en avoit plusieurs qui lui estoient préferez. Irrité de ce mespris, il pratiqua les troupes de Fimbria, & les excita contre Lucullus, en semant des propos gracieux & flateurs parmi ces soldats, qui les escoutoient volontiers, & qui de longue main estoient accoustumez aux flateries & aux caresses ; car c'estoient les mesmes que Fimbria avoit portez à tuer le Consul Flaccus, & à l'elire en sa place pour leur General. Voilà pourquoy ils prestoient si volontiers l'oreille aux discours de Clodius, & l'appelloient *l'ami des soldats*, sur ce qu'il faisoit semblant d'avoir pitie de leur estat, & d'estre fasché de leurs miseres : *Ne verront-ils jamais de fin à toutes ces guerres & à leurs longs travaux ? Useront-ils leur vie à combattre contre toutes les nations, & à errer dans toutes les contrées du monde, sans retirer d'autre fruit de leurs campagnes & de leurs fatigues, que le triste plaisir d'escorter éternellement les chariots & les chameaux de Lucullus, chargez de vaisselle d'or & d'argent, & de pierres precieuses ? Les soldats de Pompée, devenus de bons bourgeois, sont depuis longtemps avec leurs enfants & leurs femmes, possedent de bonnes terres, & sont establis dans de bonnes villes, non pour avoir chassé comme eux Mithridate & Tigrane dans des deserts inaccessibles, & pour avoir destruit & ruiné les villes & les palais de l'Asie, mais seulement pour avoir combattu en Espagne contre des*

Discours seditieux que Clodius tient devant les soldats.

fugitifs, & en Italie contre des esclaves. Que si nous sommes destinez à faire éternellement la guerre, sans nous donner aucun repos, combattre pour combattre, ne vaut-il pas encore mieux que nous reservions nos ames & les restes de nos malheureux corps, pour servir sous ce grand Capitaine, qui ne trouve pas de plus grand ornement pour lui, ni de plus grande gloire, que d'enrichir ses soldats.

Sous Pompée.

Ces murmures & ces plaintes contre Lucullus corrompirent & desbaucherent tellement son armée, qu'elle refusa de le suivre contre Tigrane & contre Mithridate, qui de l'Armenie s'estoit jetté dans le Royaume de Pont, & qui en avoit desja reconquis une partie. Ces mutins prenoient l'hyver pour pretexte de leur refus, & s'amusoient cependant dans la Gordyene, attendant à toute heure que Pompée, ou quelque autre Capitaine vinst succeder à Lucullus. Mais ayant receu nouvelles que Mithridate, aprés avoir deffait Fabius, marchoit contre Sornatius & contre Triarius, alors pleins de confusion & de honte, ils declarerent à Lucullus qu'il n'avoit qu'à les mener par tout où il voudroit, qu'ils estoient prests à le suivre.

L'armée de Lucullus corrompuë par ces discours, refuse de le suivre contre Mithridate & Tigrane.

Lieutenant de Lucullus.

Triarius averti que Lucullus approchoit, voulut par une folle ambition prevenir son arrivée,

Que si nous sommes destinez à faire éternellement la guerre, sans nous donner aucun repos.] J'ay suivi icy la correction de Henry Estienne, qui au lieu de ἵνα, a lu εἰ δεῖ, *que s'il faut*. Cette restitution est necessaire, & le passage ne peut estre expliqué que par ce moyen.

& se haster de lui ravir une victoire qu'il croyoit desja tenir dans ses mains, mais il fut battu, & il perdit une grande bataille. On asseure qu'il y fut tué plus de sept mille Romains, parmi lesquels il y avoit cent cinquante Centeniers & vingt quatre Capitaines de mille hommes, & que Mithridate prit tout le camp. Lucullus arriva peu de jours aprés, & fort heureusement pour Triarius, qu'il deroba au ressentiment des soldats, qui le cherchoient pour assouvir sur lui leur colere.

Triarius, autre Lieutenant de Lucullus battu par Mithridate.

Mithridate évitoit avec grand soin d'engager une affaire avec Lucullus avant l'arrivée de Tigrane, qui venoit le joindre avec une puissante armée; mais Lucullus, pour empescher cette jonction, prit le parti d'aller au devant de Tigrane, & de le combattre. Dans sa marche les troupes de Fimbria se revolterent & quitterent leurs rangs, disant qu'elles estoient licenciées par le decret du peuple, & que le Commandement de l'armée n'appartenoit plus à Lucullus, puisque ses Gouvernements estoient donnez à d'autres. Il n'est sorte de soumissions, mesme des plus opposées à sa dignité, ausquelles Lucullus ne s'abaissast en cette rencontre pour flechir ces mutins, il les prioit, il les conjuroit, il alloit dans leurs tentes, & parcouroit ainsi tout son camp dans la plus grande humiliation & le visage couvert de larmes. Il y en avoit mesme à qui il touchoit dans la main, mais ils repous-

Lucullus marche à Tigrane pour le combattre avant qu'il joigne Mithridate.

Soumissions de Lucullus pour flechir les mutins.

soient

ſoient toutes ſes careſſes, & jettoient à ſes pieds leurs bourſes vuides, en lui diſant *qu'il allaſt combattre ſeul contre des ennemis auprés deſquels il ſçavoit ſi bien s'enrichir ſeul.*

Cependant tous les autres ſoldats ayant employé leur interceſſion & leurs prieres, enfin ces Fimbriens flechis accorderent qu'ils demeureroient tout l'Eſté, à condition que ſi dans tout ce temps-là il ne ſe preſentoit point d'ennemi pour les combattre, il leur ſeroit libre de ſe retirer. Il falloit de toute neceſſité que Lucullus acceptaſt ce parti, ou que reſté ſeul il abandonnaſt le pays aux Barbares. Il retint donc ces troupes avec lui, ſans oſer leur faire la moindre violence, ni leur propoſer de les mener au combat, trop content de ce qu'ils vouloient bien demeurer ; & cependant forcé de voir & de ſouffrir que Tigrane ravageaſt la Cappadoce, & que Mithridate repriſt ſon premier orgueil avec ſes anciennes eſperances, lui dont il avoit desja eſcrit au Senat qu'il eſtoit entierement deffait & hors d'eſtat de ſe relever. Il eſtoit meſme arrivé de Rome des deputez pour regler toutes les affaires du Pont, comme d'un Royaume abſolument conquis ; & ces deputez à leur arrivée, bien loin de trouver que Lucullus fuſt maiſtre du Pont, trouverent qu'il n'eſtoit pas maiſtre ſeulement de lui-meſme, mais que ſes ſoldats le traitoient avec le dernier meſpris, le fouloient aux pieds, & qu'il leur ſer-

Les bandes Fimbrienes ſe laiſſent flechir, & promettent de demeurer encore un Eſté.

Insolence de ses soldats.

voit de risée. Leur insolence monta mesme jusqu'à ce point que la fin de l'Esté estant venuë, ils se couvrirent de toutes leurs armes, & dégainant leurs espées, ils deffioient au combat les ennemis, qui n'estoient plus en campagne, & qui s'estoient desja retirez, & que jettant de grands cris, comme dans un veritable combat, & escrimant en l'air, ils sortirent du camp, & protesterent que le temps qu'ils avoient promis à Lucullus de rester, estoit fini, & par consequent qu'ils estoient libres.

Pompée nommé General à la place de Lucullus.

D'ailleurs Pompée escrivoit aux autres soldats, & leur ordonnoit de le venir trouver, car il avoit esté desja nommé General pour la guerre contre Tigrane & contre Mithridate par la faveur du peuple, & par la flaterie des Orateurs. Mais le Senat & tous les gens de bien trouvoient qu'on faisoit à Lucullus une tres grande injustice, car on ne lui envoyoit pas des successeurs pour terminer la guerre, mais pour lui enlever son triomphe, & on ne le forçoit point à ceder à d'autres le commandement de l'armée, mais les prix d'honneur qu'il avoit meritez. Cette injustice parut encore bien plus criante à ceux qui se trouverent sur les lieux; car Lucullus ne fut plus maistre ni des punitions ni des recompenses; Pompée ne souffroit pas que personne s'adressast à lui pour quoyque ce fust, ni qu'on eust aucun esgard à ce qu'il avoit reglé avec les dix Commissaires que Rome

Le Senat & les gens de bien fachez de l'injustice qu'on lui fait.

Pompée ne conserve nuls egards pour lui.

lui avoit envoyez. Il le defendit mesme expressement par des affiches publiques, & il estoit d'autant plus redoutable & plus terrible qu'il venoit avec une plus puissante armée.

Cependant leurs amis communs trouverent à propos de les faire voir, & ils se virent dans un bourg de la Galatie. Cette entreveuë se passa d'abord avec beaucoup de politesse & d'honnesteté, & ils se resjouirent l'un & l'autre des grands & glorieux succés qu'ils avoient eus. Lucullus estoit le plus agé, mais Pompée estoit superieur en dignité, parce qu'il avoit commandé dans un plus grand nombre de guerres, & qu'il avoit eu deux fois les honneurs du triomphe. On portoit devant l'un & l'autre des faisceaux de verges environnés de branches de laurier pour marque de leurs victoires; mais comme Pompée dans son voyage avoit traversé des pays arides & secs, les lauriers de ses faisceaux estoient fanez & flestris, ce que voyant les licteurs de Lucullus, ils donnerent par amitié à ceux de Pompée une partie des leurs, qui estoient frais & tout verds. Les amis de Pompée tirerent de là un presage favorable pour lui. En effect les glorieuses actions de Lucullus donnerent un grand lustre à cette expedition de Pompée. La fin de leur conversation ne fut pas si amiable que le commencement, ils ne purent convenir de rien, & bien loin d'en estre meilleurs amis, ils se retirerent avec plus d'esloignement l'un pour l'autre.

Entreveuë de Lucullus & de Pompée dans un Bourg de la Galatie.

Les licteurs de Lucullus font part de leurs lauriers verds à ceux de Pompée, qui n'en avoient que de secs.

Presage favorable qu'on tire de là pour Pompée.

Ils se separent plus aigris que jamais.

mené captif en triomphe, enflammerent la cupidité de Crassus, & l'exciterent contre l'Asie, comme si les Barbares n'estoient qu'une proye seure & qu'un butin tout prest. Mais estant bientost devenu lui mesme la proye des fleches des Parthes, il prouva par sa deffaite que les avantages, que Lucullus avoit remportés dans cette guerre, estoient uniquement deus à son audace, à sa prudence, & à sa grande capacité, & nullement à la folie, à la mollesse, & à la lascheté de ces Barbares. Mais c'est ce que nous expliquerons dans un autre temps.

La premiere chose que Lucullus trouva à son arrivée à Rome, c'est que son frere Marcus Lucullus estoit accusé par Caïus Memmius, d'avoir malversé dans sa charge de Questeur, & d'avoir suivi les ordres de Sylla. Mais Marcus ayant esté justifié & absous, Memmius, tres irrité, changea de batterie, & s'attaquant à Lucullus mesme, il excita contre lui le peuple, & voulut le porter à lui refuser le triomphe, sous pretexte qu'il avoit converti à son profit particulier beaucoup de thresors, qui appartenoient à la Republique, & qu'il n'avoit fait durer la guerre que pour s'enrichir.

Memmius veut porter le peuple à refuser le triomphe à Lucullus.

Lucullus estoit donc en tres grand danger d'estre privé de cet honneur, si les premiers & les plus puissants des Citoyens ne se fussent meslés parmi les Tribus, & s'ils n'eussent tant fait par leurs prieres & par leurs brigues, qu'enfin ils

obtinrent, quoyqu'avec beaucoup de peine, qu'on lui permettroit de triompher.

Triomphe de Lucullus.

Ce triomphe de Lucullus ne fut pas, comme quelques autres, estonnant & ennuyeux par sa longue marche, & par la quantité de despouilles qu'on y portoit, mais il orna le Cirque de Flaminius de quantité de toute sorte d'armes prises sur les ennemis, & d'un grand nombre de machines de guerre des Rois, ce qui fut un spectacle tres agreable par sa singularité. Dans la marche on vit passer quelques cavaliers bardés de fer, & dix chariots armés de faulx. Ils estoient suivis de soixante, tant amis que Lieutenants des deux Rois. Aprés eux on traisnoit cent dix galeres avec tous leurs esperons d'airain. Ensuite on voyoit passer une statuë de Mithridate, haute de six pieds, & d'or massif, & son bouclier tout couvert de pierres précieuses. Aprés cela marchoient vingt gradins tout couverts de vases d'argent, & trente deux autres tout pleins de vaisselle d'or, d'armes de mesme, & d'or monnoyé; & tous ces gradins c'estoient des hommes qui les portoient sur leurs espaules. Ils estoient suivis de huit mulets qui portoient les lits d'or, & de cinquante six qui portoient l'argent en lingots. Et apres ceux-cy il y en avoit cent sept autres qui estoient chargés de tout l'argent monnoyé, qui montoit à prés de deux millions sept cents mille drachmes. Enfin on portoit les Registres, où estoient contenuës les

Statuë de Mithridate, haute de six pieds, toute d'or massif.

Un million trois cents cinquante mille livres.

ſommes que Lucullus avoit fournies à Pompée pour la guerre contre les pirates, celles qu'il avoit remiſes aux threſoriers pour les coffres de la Republique, & celles qu'il avoit données aux troupes en faiſant un preſent de neuf cents cinquante drachmes à chaque ſoldat. Ce triomphe finit par un grand & magnifique feſtin qu'il donna à toute la ville & aux bourgs des environs.

Quatre cents ſoixante quinze livres.

Après avoir repudié ſa femme Clodia pour ſon impudicité & ſes autres vices, il eſpouſa Servilia, ſœur de Caton; & ce ſecond mariage ne fut pas plus heureux que le premier. Car de tous les vices de Clodia il n'en manquoit qu'un ſeul à Servilia, qui eſtoit d'avoir eſté entretenuë par ſes freres, du reſte elle eſtoit auſſi deſbauchée & auſſi abominable. Malgré ſon intemperance Lucullus la ſupporta aſſes longtemps par le ſeul reſpect qu'il avoit pour Caton, mais enfin il la repudia comme la premiere.

Lucullus repudie ſa femme Clodia, & eſpouſe Servilia ſœur de Caton.

Vices de Servilia.

Il repudie auſſi cette ſeconde femme, à cauſe de ſes desbauches.

Le Senat avoit fondé ſur lui de grandes eſperances, croyant avoir trouvé en ſa perſonne un grand contrepoids contre la tyrannie de Pompée, & un defenſeur de l'Ariſtocratie d'autant plus conſiderable qu'il avoit acquis beaucoup de gloire, de puiſſance, & d'autorité par ſes grands exploits. Mais il trompa ſes eſperances, car il quitta les affaires, & ne voulut plus ſe meſler du Gouvernement, ſoit qu'il le trouvaſt trop malade & trop difficile à reſtablir, ſoit, comme d'autres le prétendent, que las de tant de

Lucullus renonce aux affaires.

combats, & de tant de travaux, qui n'avoient pas eu une issuë trop heureuse, & se voyant comblé de gloire & d'honneur, il voulust enfin vivre en repos, & mener desormais une vie plus douce & plus tranquille. En quoy ils louënt fort son changement comme une marque de sa grande sagesse, de n'avoir pas fait comme Marius, qui aprés ses victoires contre les Cimbres, & aprés tant de glorieux succés, ne se contenta pas de joüir de cet honneur, & d'estre l'admiration de ses Citoyens, mais par une faim insatiable de domination & de gloire, alla se commettre dans sa vieillesse avec de jeunes gens pour leur disputer la premiere place, & se jetter dans la necessité de faire des choses horribles, & d'en souffrir de plus horribles encore, escueil où il se perdit. *Ciceron auroit bien vieilli plus heureusement*, disent-ils, *si aprés avoir sauvé Rome de la conjuration de Catilina, il eust sçû plier ses voiles & se retirer. Et Scipion n'auroit pas fini si malheureusement ses jours, si aprés avoir adjousté Numance à Carthage il eust sçû se moderer & se tenir en repos.* Car, adjoustent-ils, *il y a un âge où il faut renoncer à la politique; ses demeslés & ses debats sont comme les*

Il y a un age où il faut renoncer à la politique.

Car, adjoustent-ils, *il y a un age où il faut renoncer à la politique.*] Ce n'est pas l'age qui doit estre la regle, c'est la force du corps & celle de l'esprit; car au contraire les vieillards sont plus propres à la politique, quand ils conservent leur bon sens, l'experience qu'ils ont acquise estant un grand thresor, & un fonds d'expediens & de ressources. C'est ce qu'Homere avoit bien connu, car Nestor tout vieux qu'il est, n'est-il pas plus utile à Agamemnon que les plus jeunes? Aussi ce Prince ne souhaite pas

combats

combats des Athletes, ils demandent toute la force & la vigueur de l'age, autrement ils sont malheureux.

Au contraire Crassus & Pompée se moquoient de Lucullus de ce que se relaschant ainsi, il se jettoit dans le luxe & dans la volupté, comme si cette vie molle & delicieuse n'estoit pas plus messeante & plus hors de saison pour des vieillards, que de se mesler du Gouvernement, & de commander des armées. Et il est vray que quand on lit la vie de Lucullus, on croit lire une des pieces de l'ancienne Comedie, dont le commencement est serieux, & la fin comique. Car d'abord on voit de grandes & belles actions, tant politiques que militaires, & ensuite on voit des festins, des desbauches, je dirois presque des mascarades, & des courses de nuit avec des flambeaux, & toutes sortes de jeux & de badinage. Car pour moy, je compte pour badinage ces edi-

Crassus & Pompée se moquoient de Lucullus d'avoir renoncé aux affaires.

Il sied mieux aux vieillards de se mesler du Gouvernement, que de mener une vie molle.

Vie de Lucullus semblable à une piece de l'ancienne Comedie.

Toutes les magnificences de Lucul-

dix Ajax ni dix Diomedes, mais dix Nestors. Plutarque n'estoit nullement de l'avis de ceux qu'il fait parler. Il a fait un traité exprés, pour faire voir que l'homme de bien doit couronner les travaux de sa jeunesse par ceux de la vieillesse, & mourir dans le louable exercice de servir son pays, soit dans les conseils, soit dans les armées; car le Gouvernement juste & legitime est un magnifique tombeau, pour y estre honorablement inhumé, en terminant par la mort une vie glorieuse.

On croit lire une des pieces de l'ancienne Comedie, dont le commencement est serieux, & la fin comique.] Plutarque parle icy des pieces satyriques, qui estoient un composé tres divertissant du tragique & du comique, où l'on voyoit d'un costé une aventure remarquable d'un Heros, & de l'autre les railleries & les plaisanteries de Silene & des Satyres: comme par exemple dans le Cyclope d'Euripide, qui est la seule piece Satyrique qui nous reste des Anciens.

lus regardées comme un badinage par Plutarque.

fices ſomptueux, ces promenades, ces bains baſtis avec tant de luxe, & encore plus ces tableaux, ces ſtatues, & tous ces autres chef-d'œuvres de l'art que Lucullus aſſembla avec une ſi prodigieuſe deſpenſe, en abuſant avec une profuſion horrible pour ces vaines curioſités, des richeſſes immenſes qu'il avoit accumulées dans ſes campagnes. Encore aujourd'hui que le luxe eſt ſi fort accru qu'il ſemble parvenu à ſon comble, les jardins de Lucullus ſont comptés parmi les plus ſuperbes jardins des Rois. Auſſi Tuberon, Philoſophe Stoïcien, voyant les magnifiques ouvrages qu'il

Jardins de Lucullus.

Tuberon Philoſophe Stoïcien.

Et encore plus ces tableaux, ces ſtatues & tous ces autres chef-d'œuvres de l'art que Lucullus aſſembla avec une prodigieuſe deſpenſe.] Plutarque traite donc de badinage & d'enfantillage ce prodigieux amas de curioſitez que Lucullus avoit aſſemblées avec tant de ſoin & avec de ſi folles deſpenſes, & il a raiſon. Il entre en cela dans les veuës d'Epictete, qui donne ce beau precepte : *N'orne point ta maiſon de tableaux & de belles peintures, mais fais y eſclater par tout la ſageſſe & la temperance : les tableaux ne ſont qu'une impoſture pour les yeux, au lieu que la ſageſſe eſt un ornement ſolide, réel & durable.* On ne peut pas diſconvenir de cette verité, la ſageſſe vaut certainement mieux que les tableaux & les ſtatues. Cependant il ne faut pas pouſſer cela à la rigueur ; cette curioſité peut eſtre louable & utile, & les Princes ſur tout ne ſçauroient eſtre blamez de ramaſſer les plus beaux chef-d'œuvres des plus grands maiſtres, pour en orner leurs cabinets, où ils ſe delaſſent de leurs travaux, & qui font voir leur bon gouſt, & l'amour qu'ils ont pour les belles choſes. Si cet amour eſtoit eſteint en eux, que deviendroient les beaux arts ? on retomberoit dans la barbarie. La ſeule choſe qu'on peut deſirer d'eux, c'eſt qu'ils donnent des bornes à leur avidité, qu'ils rejettent tout ce qui eſt licentieux, & tous les objets de deſbauche où l'on puiſe continuellement la corruption par les yeux, & qu'ils ne ſoient pas ſi occupez du ſoin d'orner leurs palais, qu'ils ſe negligent eux-meſmes.

Auſſi Tuberon, Philoſophe Stoïcien.] Q. Ælius Tubero, petit fils de L. Paulus. Il eſtoit grand

faisoit sur le rivage de la mer autour de Naples, des montagnes percées à jour & suspenduës par de longues voutes, de grands fosses creusés autour de ses maisons pour y recevoir les eaux de la mer & pour servir de reservoirs à nourrir de grands poissons, & de vastes palais bastis dans le sein de la mer mesme, frappé de tant de choses si estonnantes, il l'appella *le Xerxes en robe*. Il avoit de plus autour de Tusculum des maisons de plaisance ornées de grandes galeries & de salons ouverts de tous costés pour la veuë, de beaux appartements bien percés, & de grandes promenades. Pompée l'y estant allé voir un jour, le railla de ce qu'il avoit fait une maison delicieuse pour l'esté, mais inhabitable l'hyver. Et Lucullus lui respondit : *Pensés-vous donc que j'aye moins de sens que les Grues & que les Cigognes, & que je ne sçache pas, comme elles, changer de demeure au changement des saisons ?*

Ouvrages magnifiques de Lucullus.

Lucullus appellé le Xerxes en robe, *c'est à dire, le Xerxes Romain.*

Ses maisons de plaisance.

Mot de Lucullus à Pompée.

Un Preteur se piquant de donner de magnifiques jeux au peuple, pria Lucullus de lui prester quelques manteaux de pourpre pour en orner le chœur de sa Tragedie, & Lucullus lui respon-

Philosophe, bon Jurisconsulte, & exact Historien. Ciceron parle avantageusement de lui dans son Brutus, où il dit que la dureté de son style respondoit à la vie dure qu'il menoit ; il ne faut donc pas s'estonner s'il estoit si blessé de toutes ces magnificences de Lucullus.

Il l'appella le Xerxes en robe.] Cela est fondé particulierement sur les montagnes que Lucullus avoit fait percer à jour, & que l'on traversoit sous de grandes voutes ; car Xerxes avoit fait percer de mesme le mont Athos, pour y recevoir les eaux de la mer, & pour faire passer ses vaisseaux. Herodot. liv. VII.

Responſe de Lucullus à un Preteur qui lui demandoit à emprunter des manteaux de pourpre.

dit, qu'il feroit chercher, & que s'il en avoit, il les lui preſteroit tres volontiers. Le lendemain il lui demanda combien il lui en falloit; le Preteur reſpondit, *qu'il en auroit aſſes de cent. Eh bien*, lui dit Lucullus, *tu peux en envoyer chercher deux cents, s'il eſt neceſſaire.* D'où le poëte Horace tire par une conſequence ſeure cette maxime remarquable,

Conſequence qu'Horace tire de cette reſponſe.

que toute maiſon eſt pauvre, quand il n'y a pas plus de choſes que le maiſtre ne ſçait point, & qu'il peut perdre ſans s'en appercevoir, qu'il n'y en a dont il ſçait le compte.

Inſolence & vanite de Lucullus dans ſes repas.

Il y avoit auſſi une grande inſolence & une

Tu peux en envoyer chercher deux cents, s'il eſt neceſſaire.] Horace dans l'Epiſtre VI. du liv. I. pour embellir le conte, dit, *qu'un jour Lucullus ayant eſté prié de preſter cent manteaux de pourpre, pour la repreſentation d'une Tragedie, le moyen*, dit-il, *d'en avoir un ſi grand nombre, cependant je chercheray, & je vous envoyeray tous ceux qui ſeront chez moy. Le lendemain il lui eſcrivit qu'il en avoit cinq mille, & qu'il pouvoit les prendre tous ou en partie.* Et de cette maniere le conte amene & fonde parfaitement la reflexion que fait Horace, & que Plutarque va rapporter, que toute maiſon eſt pauvre, quand il n'y a pas plus de choſes que le maiſtre ne ſçait point, & qui, ſans qu'il s'en apperçoive, peuvent eſtre la proye des voleurs, qu'il n'y en a en veuë.

D'où le poëte Horace tire par une conſequence ſeure cette maxime remarquable, que toute maiſon eſt pauvre.] C'eſt le ſeul veritable ſens de ces paroles de Plutarque, εἰς ὃ καὶ Φλάκκος ὁ ποιητὴς ἐπιπεφώνηκεν; car cette ſentence d'Horace, *que toute maiſon eſt pauvre*, n'eſt pas le propre ſentiment du Poëte, c'eſt une conſequence qu'il tire & une epiphoneme qu'il fait ſur cette hiſtoire de Lucullus, pour faire voir le ridicule qu'il y a à vouloir eſtre riche, & à faire conſiſter ſon bonheur dans les richeſſes, puiſque pour l'eſtre, il faut avoir une infinité de choſes dont non ſeulement on ne fait aucun uſage, mais que l'on doit meſme ignorer : on peut voir mes remarques ſur ce paſſage d'Horace.

Il y avoit auſſi une grande inſolence & une folle vanité dans les repas qu'il faiſoit en plein jour.] L'expreſſion de Plutarque eſt remarquable, il dit cecy en un ſeul mot, qui renferme un grand ſens,

folle vanité dans les repas qu'il faisoit en plein jour, non seulement en ce que ses lits estoient couverts de riches estoffes de pourpre, que son buffet brilloit de l'esclat des pierreries, qu'il estoit servi en vaisselle d'or, & qu'il avoit tousjours des comedies & de la musique, mais encore en ce que sa table estoit couverte de toutes sortes de mets les plus rares & les plus excellents, & de pieces de four les plus delicates & les plus exquises, car il cherchoit par là à se faire envier & admirer des gens peu instruits & de basse naissance, qui ne jugent du bonheur des hommes que par ces vaines superfluités.

Il n'y a que les ignorants & les gens de basse naissance qui admirent ces superfluites.

Aussi releva-t on & estima-t-on beaucoup une parole que dit Pompée dans une grande maladie; son Medecin lui avoit ordonné de manger une grive. Ses domestiques, en ayant cherché par tout inutilement, lui rapporterent, *que comme on estoit en esté, il estoit impossible de trouver des grives, à moins qu'on n'en eust de celles que Lucullus engraissoit pour en avoir dans toutes les saisons.* Ce qu'il ne voulut jamais permettre, mais il dit à son medecin, *Eh quoy, si Lucullus n'estoit un friand, Pompée ne sçauroit-il donc vivre?* Et en mesme temps il ordonna qu'on lui preparast une autre viande plus aisée à recouvrer.

Beau mot de Pompée.

Caton, quoyque son ami & son beau frere,

Caton tres fasché du luxe de Lucullus.

νεόπλουτα δ'ἦν τὰ δεῖπνα, à la lettre, *ses repas estoient d'un homme devenu nouvellement riche*; c'est-à-dire insolents, pleins de luxe & de vanité, car voilà les vices de ces gens devenus tout d'un coup riches; nous en voyons de grands exemples.

estoit si fasché de la vie qu'il menoit, & de ce grand luxe, qu'un jour un jeune homme ayant entamé hors de propos un long & ennuyeux discours sur la frugalité & la temperance, Caton, qui l'entendoit impatiemment, se leva tout d'un coup, & lui dit, *ne cesseras-tu point de nous prescher, toy qui es riche comme Crassus, qui vis comme Lucullus, & qui parles comme Caton?* Il y a des Auteurs qui escrivent que cela fut veritablement dit en plein Senat, mais par quelque autre que par Caton.

Pour ce qui est de Lucullus, il est evident par tous les bons mots qu'on a conservés de lui, que non seulement il prenoit grand plaisir à mener cette vie, mais encore qu'il s'en piquoit, & qu'il en faisoit gloire. En effect on dit que quelques Grecs estant venus à Rome, il les regala pendant plusieurs jours; que ces Grecs accoustumés à la simplicité & à la sobriete de leur pays, eurent honte de fouler ainsi leur hoste, & refuserent enfin d'y retourner à cause de la despense excessive qu'il faisoit pour eux, & que sur cela Lucullus leur dit: *Il est vray, mes amis, dans toute cette despense il y en a une petite partie pour vous, mais la plus grande partie est pour Lucullus.*

Mot bien fastueux de Lucullus.

Un autre jour qu'il soupoit seul & qu'il n'y avoit qu'une table, ses gens luy ayant servi un souper mediocre, il s'en fascha, & appellant son maistre d'hostel, il le gronda. Le maistre d'hostel pour s'excuser lui dit, que comme il n'avoit

prié personne, il avoit cru qu'il ne falloit pas un souper plus fort. *Comment, coquin*, lui respondit-il, *ne sçavois tu pas que Lucullus soupoit ce soir avec Lucullus?*

Autre mot fort insolent.

Comme on ne s'entretenoit presque d'autre chose dans la ville que de son luxe & de sa magnificence, un jour Ciceron & Pompée, le voyant promener dans la place dans un grand loisir, l'aborderent. Ciceron estoit de ses plus intimes amis, & quoyque Pompée eust eu avec lui quelques demeslés sur le commandement de l'armée, ils ne laissoient pas de vivre honnestement, de se voir & de se parler. Ciceron, après l'avoir salué, lui demanda, *s'il voudroit bien leur donner à souper? De tout mon cœur*, respondit Lucullus, & il les pressa de prendre jour. *Eh bien*, dit Ciceron, *dés aujourd'huy nous souperons chez vous, mais à condition que vous ne nous donnerés que vostre ordinaire*. Lucullus fit d'abord le difficile, disant qu'ils feroient trop meschante chere, & les pria de remettre au lendemain, ce qu'ils refuserent. Ils ne lui permirent pas mesme de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il n'ordonnast quelque chose de plus que ce qu'ils avoient preparé pour lui. Mais à sa priere ils lui accorderent seulement la permission de dire en leur presence à un de ses gens, *qu'il souperoit dans Apollon*. C'estoit le nom d'une des plus magnifiques salles de sa maison. Par ce seul mot il les trompa adroitement sans qu'ils s'en apper-

Ciceron & Pompée demandent à souper à Lucullus.

Ils ne lui permettent de dire autre chose à ses gens que le lieu où il vouloit souper.

Chaque ſalle de la maiſon de Lucullus avoit ſa deſpenſe fixe pour la table.

ceuſſent, car chaque ſalle avoit ſa deſpenſe fixe, ſes meubles, ſon ſervice particulier, & tout le reſte de l'appareil; de ſorte que ſes valets en entendant ſeulement dans quelle ſalle il vouloit ſouper, ſçavoient d'abord quelle deſpenſe il falloit faire, & quel ameublement & quel ſervice il falloit employer. Les ſoupers, qu'il faiſoit dans la ſalle d'Apollon, eſtoient reglés à cinquante mille drachmes, & ce ſoir là il deſpenſa tout autant, de ſorte que Pompée voyant cette grande deſpenſe, fut ſurpris de la promptitude avec laquelle un ſi grand & ſi magnifique repas avoit eſté preparé. Et en cela Lucullus uſoit de ſes richeſſes, comme de richeſſes veritablement captives & barbares.

Vingt-cinq mille livres.

Belle reflexion de Plutarque.

Mais une deſpenſe plus raiſonnable & plus digne de lui, c'eſt celle qu'il faiſoit à ramaſſer de tous coſtés les meilleurs livres, car il en acheta un tres grand nombre & de tres excellents, dont il compoſa une magnifique bibliotheque; & l'uſage qu'il en fit, fut encore plus eſtimable & plus louable que l'acquiſition; car cette bibliotheque eſtoit ouverte à tout le monde. Les portes de ſes galeries, de ſes portiques, de ſes ca-

Lucullus ramaſſe quantité de livres excellents, & en compoſe une bibliotheque qu'il rend publique.

Et en cela Lucullus uſoit de ſes richeſſes, comme de richeſſes captives & barbares.] Cette reflexion eſt fort belle & pleine de ſens, c'eſt à-dire que Lucullus eſtalloit ſes richeſſes, comme on eſtalle dans un triomphe les deſpouilles des ennemis vaincus, & elle renferme un ſecret reproche, que toutes ces magnificences & ces ſuperfluités eſtoient le ſeul fruit que Lucullus tiroit de ſes victoires ſur Tigrane & ſur Mithridate.

binets

binets n'estoient fermées à qui que ce fust, les Grecs y alloient comme dans le palais des Muses, & y passoient les journées entieres à discourir ensemble & à disputer, ravis de quitter toutes leurs affaires pour se rendre dans un lieu si delicieux. Souvent mesme Lucullus se promenoit avec ces sçavants hommes dans ses galeries, & conferoit avec eux, & il les aidoit dans leurs affaires quand ils l'en prioient; de sorte qu'on peut dire en un mot que sa maison estoit l'asyle & le Prytanée de la Grece pour tous les Grecs qui estoient à Rome.

La maison de Lucullus, l'asyle & le Prytanée des Grecs.

Il aimoit en general toute la Philosophie, & il n'y avoit point de secte qu'il rejettast, mais il eut tousjours un peu plus d'attachement & d'amour pour la Philosophie Académique, non pas pour celle qu'on appelle de la nouvelle Académie, quoyqu'elle fust alors tres florissante par les escrits de Carneade, que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille Académie, dont l'escole estoit tenuë alors par le Philosophe Antiochus d'Ascalon. Lucullus avoit recherché son amitié avec un empressement extreme, il le logeoit chez lui, & il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon parmi lesquels estoit Ciceron, qui mesme avoit composé un tres beau traité contre cette secte

Lucullus ne rejettoit aucune secte de Philosophes, mais il estoit plus attaché à la vieille Académie.

Il avoit auprés de lui le Philosophe Antiochus.

Qui mesme avoit composé un tres beau traité contre cette secte de la vielle Académie, dans lequel il faisoit soustenir par Lucullus.] C'est le IV. liv. des questions Académiques, auquel il donna mes-

de la vieille Académie, dans lequel il faisoit soustenir par Lucullus l'opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut sçavoir & comprendre, & il soustenoit l'opinion contraire, qui est celle de la nouvelle Académie, que l'homme ne peut que douter. Ce traité est appellé *Lucullus*; car ils estoient, comme je l'ay desja dit, tres bons amis, & ils suivoient le mesme parti dans le Gouvernement. Lucullus ne s'estoit pas encore entierement retiré des affaires, mais il avoit seulement abandonné de bonne heure à Crassus & à Caton ces disputes, ces combats & toute cette ambition à qui seroit le plus grand, & à qui auroit le premier degré d'autorité & de puissance, comme une ambition, non seulement dangereuse, mais qui tost ou tard menoit tousjours à faire ou à souffrir beaucoup d'insolences & d'indignitez. Aprés qu'il eut renoncé au premier poste, ceux à qui la grande puissance de Pompée stoit suspecte, poussoient en avant Crassus & Caton. Lucullus continuo t cependant d'aller aux assemblées du peuple, quand il s'agissoit de servir ses amis, & au Senat, quand il falloit rompre quelque

Opinion de la vieille Académie.

Opinion de la nouvelle.

me le nom de Lucullus. Cette opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut sçavoir est tres veritable, & rien à mon avis ne degrade tant l'homme, que cette opinion de la nouvelle Académie, qui le confine dans une ignorance absolue, & qui soustient qu'il ne peut que douter. Mais si ces derniers ont raison, voilà donc une verité connuë, & par-là leur principe dementi.

pernicieuse pratique de Pompée, & s'opposer à son ambition. Il fit casser toutes les Ordonnances, que Pompée avoit faites aprés avoir vaincu les deux Rois; & par l'aide de Caton, il empescha qu'on ne fist à ses soldats la distribution de deniers qu'il leur avoit ordonnee.

Pompée persecuté par Lucullus se ligue avec Crassus & Cesar.

Pompée, se voyant si maltraité, chercha de la protection & du support dans l'amitié, ou plustost dans la ligue de Crassus & de Cesar, de sorte que par leur secours ayant bientost rempli Rome d'armes & de soldats, il fit passer & confirmer par force toutes ses Ordonnances, aprés avoir chassé de la place avec violence Lucullus & Caton.

Calomnie d'un Brutien contre Lucullus.

Comme tous les plus gens de bien & les plus considerables paroissoient extremement irritez de l'affront fait à ces deux personnages, les partisans de Pompée produisirent un Brutien, qu'ils avoient aposté, & dirent qu'ils l'avoient surpris aux aguets pour assassiner Pompée. Ce Brutien, interrogé dans le Senat, accusa d'autres gens que Lucullus de lui avoir inspiré ce dessein, & dans l'assemblée du peuple il accusa nommement Lucullus, & deposa que c'estoit lui qui l'avoit aposté pour commettre cet assassinat.

Personne n'adjousta foy à sa deposition, & tout le monde vit d'abord que c'estoit un malheureux, que ces gens-là mesme avoient gagné & attitré pour cette lasche calomnie. Cela fut encore mieux confirmé & averé quelques

jours aprés, lorſqu'on vit à la porte de la priſon le cadavre de ce Brutien. On vouloit perſuader qu'il s'eſtoit tué lui-meſme, mais les marques du cordeau qui l'avoit eſtranglé, & des coups qu'il avoit receus, teſmoignoient clairement que ceux qui l'avoient apoſté, eſtoient les meſmes qui l'avoient tué pour l'empeſcher de reveler leur crime. Cette tragique aventure eſloigna encore plus Lucullus du Gouvernement, mais aprés que Ciceron eut eſté banni, & qu'on eut comme relegué Caton en Cypre, alors il ſe retira entierement.

Affoibliſſement de l'eſprit de Lucullus avant ſa mort.

On dit que quelque temps avant ſa mort ſon eſprit l'abandonna abſolument, affoibli & eſteint peu à peu par l'age. Mais Cornelius Nepos eſcrit que cet affoibliſſement & cette defaillance de ſon eſprit furent l'effect, non de ſa vieilleſſe, ou de quelque maladie, mais de quelque breuvage que lui donna un de ſes affranchis, nommé Calliſthene, qui ne le donna meſme qu'à bonne intention, dans la penſee qu'il

Ce fut l'effect d'un breuvage que lui donna un de ſes affranchis.

Dans la penſée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de ſon maiſtre.] Comme dans ce temps de tenebres il y avoit une infinité de ſorciers, ils avoient perſuadé à tout le monde qu'ils ſçavoient compoſer des breuvages, qui avoient la vertu de faire aimer, & qu'on appelloit φίλτρα, *philtres* par cette raiſon, & d'autres qui avoient celle de faire haïr, & qu'on appelloit μίσητρα, & cette opinion, auſſi malheureuſe que frivole & ridicule, ſe conſerve encore aujourd'huy dans quelques eſprits foibles ou ignorants. Tout l'effect de ces breuvages a eſté la mort ou l'alienation d'eſprit de ceux à qui on les a donnez. Lucullus & Properce aprés lui en ont eſté les victimes, & on pourroit y adjouſter des exemples plus recents.

auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maistre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il lui aliena tellement l'esprit, que pendant les dernieres années de sa vie son frere eut l'administration de tous ses biens. Cependant quand il mourut, le peuple en fut aussi affligé que s'il fust mort dans la fleur de ses prosperitez, de sa puissance & de sa plus grande gloire. Il accourut à son convoy, & son corps estant porté à la place par les jeunes gens de la premiere qualité; il vouloit à toute force qu'il fust enterré dans le Champ de Mars, où il avoit desja fait enterrer Sylla. Mais comme personne ne s'y estoit attendu, & qu'il n'estoit pas aisé de faire assez promptement tous les preparatifs necessaires pour ces obseques, son frere fit tant auprés du peuple par ses prieres, qu'il le porta à permettre que ses funerailles se fissent dans sa maison de campagne de Tusculum, où on lui avoit preparé son tombeau. Il ne lui survescut pas long-temps; comme il l'avoit suivi de fort prés dans la course de l'age & des honneurs, il le suivit aussi de prés dans le tombeau, où il emporta la reputation d'avoir aimé son frere avec une extreme tendresse.

Le peuple ne laissa pas d'estre affligé de sa mort.

Il vouloit le faire enterrer dans le champ de Mars.

Il fut enterré dans sa maison de Tusculum.

LA COMPARAISON de Cimon & de Lucullus.

Quel fut le plus gran l bo iheur de Lucullus.

IL me paroiſt d'abord qu'il n'y a rien en quoy l'on puiſſe trouver Lucullus plus heureux que dans ſa mort, en ce qu'il finit ſa vie avant que d'avoir veu les grands changements que les Deſtinées preparoient à la Republique par les guerres civiles, & qu'il mourut dans ſa ville malade veritablement, & desja agitée de ſeditions, mais pourtant encore libre.

Ce qu'il a en cela de commun avec Cimon.

De tout ce qui lui eſt jamais arrivé, voilà ce qui lui eſt le plus commun avec Cimon, car Cimon mourut auſſi avant les troubles des Grecs, & pendant le cours de leur union & de leur plus grande fortune.

Difference toute à l'avantage de Cimon.

Mais il y a cette difference que Cimon mourut dans ſon camp avec la charge de General, non point comme un General depoſſedé,

Lucullus à la fin de ſes jours s'abandonna à une vie molle qui deshonera ſes travaux.

qui ſe retire dans ſa maiſon las & ennuyé de guerres, & qui ne ſe propoſe d'autre prix & d'autre loyer de ſes travaux, de ſes grands commandements & de ſes trophées, que les deſbauches & les feſtins, comme le poëte Or-

Orphée promettoit aux gens de bien

Comme le poëte Orphée, dont Platon ſe moque.] Je ne me ſouviens point d'avoir lu dans Platon le paſſage où il ſe moque de cette promeſſe d'Orphée, & je trouve que ce Philoſophe attribue cecy non à Orphée, mais à Muſée : voicy le paſſage tel qu'on le lit dans le 11. liv. de la Republ. pa .363. de l'Edit. de de Serres. Μουσαῖος δὲ τούτων νεανικώτερα τ' ἀγαθὰ, καὶ ὁ υἱὸς αὐτοῦ, παρὰ θεῶν διδόασι τοῖς δικαίοις. εἰς ᾅδου γὰρ ἀγαγόντες τῷ λόγῳ, καὶ κατακλίναν-

phée, dont Platon se moque, promet à ceux qui auront bien vescu, que la recompense qui les attend dans les enfers, est une yvresse perpetuelle.

une yvresse perpetuelle dans l'autre vie.

Il est vray que le repos, la vie tranquille, & l'estude des bonnes lettres, qui joignent la volupté avec la contemplation & l'instruction, sont pour un vieillard, que l'age a obligé de renoncer à la guerre & au maniement des affai-

L'estude des bonnes lettres est un amusement delicieux pour un vieillard.

τες, καὶ συμπόσιον τῶν ὁσίων κατασκευάσαντ. ἐστεφανωμένους ποιοῦσι τὸν ἅπαντα χρόνον ἤδη διάγειν μεθύοντας· ἡγησάμενοι κάλλιστον ἀρετῆς μισθὸν μέθην αἰώνιον. *Et Musée & son fils promettent encore aux justes de la part des Dieux des biens beaucoup plus grands & plus considerables, car les ayant conduits dans les enfers par leurs discours, ayant establi là un banquet des saints, & les ayant placez à cette table, ils font que couronnez de chapeaux de fleurs, ils passent dans l'yvresse tout le temps de l'eternité, ne trouvant point de plus grande recompense de la vertu que cette yvresse eternelle.* Plutarque se seroit-il donc trompé, en citant ce passage de memoire? Je ne sçaurois me l'imaginer. Je croirois plustost qu'il faut expliquer autrement ses paroles, & que quand il dit, τῶν περὶ τὸν Ὀρφέα, il ne veut pas dire Orphée, mais ceux qui sont sortis de l'escole d'Orphée, c'est-à-dire Musée & son fils Eumolpus; car on pretend que Musée & Eumolpus avoient esté disciples d'Orphée. Quoyqu'il en soit, cette yvresse eternelle, que Musée & son fils promettoient à ceux qui auroient bien vescu, prise à la lettre, est une promesse aussi ridicule & aussi extravagante que celles que Mahomet fait à ses sectateurs. Mais peut-estre que Platon fait trop legerement le procès à ces deux Philosophes, dont l'expression est susceptible d'un tres bon sens, car par le mot d'*yvresse*, ils ont voulu sans doute exprimer une vie remplie de toutes sortes de delices. Le mot d'*yvresse* a esté quelquefois pris en ce sens là; c'est ainsi que David dit ps. XXII. 5. *Et calix meus inebrians quam præclarus est. Et que la coupe que vous me donnez, cette coupe, qui enyvre, est delicieuse.* & ps. XXV. 9. *& inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, & torrente voluptatis potabis eos. Ils seront enyvrez de l'abondance des biens de vostre maison, & vous les ferez boire du torrent de vos delices.*

Rien de plus indigne que de prendre la volupté pour la fin de ses actions.

res, un amusement delicieux & une consolation tres seante & tres convenable. Mais de prendre la volupté pour la fin de ses belles actions, & aprés tant de guerres heureuses & tant de glorieux commandements d'armée, de ne s'amuser qu'à celebrer des festes de Venus, & qu'à passer ses jours dans les jeux & dans les plaisirs, cela n'est ni digne de la belle Académie, ni d'un homme sage, qui veut imiter Xenocrate, mais d'un voluptueux que son penchant entraisne dans la secte d'Epicure. Ce qu'il y a icy de bien merveilleux & de bien surprenant, c'est que la jeunesse de l'un a esté intemperante & reprehensible, & que celle de l'autre a esté au contraire tres sage & tres temperante. Or le meilleur est tousjours celui qui change en mieux, & le plus excellent naturel est celui en qui le vice vieillit & s'affoiblit, & la vertu croist & se fortifie.

Disciple de Platon, & recommandable sur tout par sa temperance & par sa sagesse.

Jeunesse de Cimon intemperante.

Celle de Lucullus tres temperante.

Avantage en cela de Cimon sur Lucullus.

Autre avantage de Cimon sur Lucullus, l'usage des richesses.

Ils ont esté tous deux également riches, mais ils ne se sont pas également servis de leurs richesses; car il n'est pas juste d'égaler à la mu-

Or le meilleur est tousjours celui qui change en mieux.] Cela est certain, la grande vertu, c'est de se corriger de ses vices. Par là Cimon a l'avantage sur Lucullus, car de vicieux, il devint vertueux, au lieu que Lucullus tomba sur ses vieux jours dans le vice.

Car il n'est pas juste d'égaler à la muraille que Cimon fit bastir.] Les despenses que l'on fait pour l'utilité du public seront tousjours infiniment plus estimées, que les despenses les plus magnifiques que l'on fait pour soy mesme par vanité. A proprement parler mesme le magnifique n'est point celui qui despense beaucoup pour lui mesme, mais celui qui despense beaucoup pour le public.

raille

raille que Cimon fit baſtir au midy de la citadelle de l'argent qu'il avoit apporté de l'armée, les palais que Lucullus eleva autour de Naples, & ces belles galeries & ces ſalons ouverts qu'il fit baſtir des deſpouilles priſes ſur les Barbares. Il n'eſt pas juſte non plus de comparer à la table de Cimon, la table de Lucullus, une table ſomptueuſe & de Satrape, à une table populaire & charitable; car celle-cy avec une mediocre deſpenſe nourriſſoit tous les jours quantité de neceſſiteux, & l'autre avec des deſpenſes infinies ſe bornoit à nourrir un petit nombre d'hommes voluptueux & riches. A moins que l'on ne veuille dire que la difference des temps met ſeule entre eux cette difference; car on ne ſçait point ſi Cimon aprés tous ſes grands employs & ſes actions ſi glorieuſes, parvenu à une vieilleſſe eſloignée des guerres & du Gouvernement, ne ſe fuſt pas jetté dans un plus grand luxe & dans un genre de vie plus voluptueux & plus diſſolu, ſur tout eſtant naturellement porté au vin, aimant les feſtes, les aſſemblées, les jeux, & eſtant desja fort deſcrié pour l'amour des femmes. Car il eſt certain que les glorieux ſuccés dans

Reflexion de Plutarque ſur les tables digne d'un Chreſtien.

Repos funeſte à la vieilleſſe, car il la jette ſouvent dans le luxe.

Car il eſt certain que les glorieux ſuccés dans les grandes entrepriſes, &c.] C'eſt la raiſon que Plutarque rend de ce qu'il vient d'avancer, que ſi Cimon avoit paſſé comme Lucullus les dernieres années de ſa vie dans la tranquillité & dans le repos, il ſe ſeroit peut-eſtre jetté dans un plus grand luxe, mais comme il fut tousjours dans les grands employs, cela le ſouſtint; car les glorieux ſuccés dans les grandes entrepriſes portent à des voluptez plus grandes, & ne permettent pas a ceux qui ſe voyent dans

Les glorieux succés dans les grandes entreprises portent avec eux des voluptez bien superieures aux voluptez communes.

les grandes entreprises & dans les combats portant avec eux des voluptez bien superieures à celles des autres cupiditez ou inferieures, ou absolument vicieuses, produisent l'affranchissement & l'oubli de ces appetits dans l'ame des ambitieux, & de ceux qui sont nez pour manier de grandes affaires & pour gouverner ; & si Lucullus fust mort dans le temps de ses grands employs & de ses victoires, il me paroist que le controlleur le plus fin, le plus exact & le plus enclin à blasmer, ne pourroit trouver en lui la moindre chose à reprendre. En voilà assez pour le genre de vie qu'ils ont mené.

Lucullus malheureux de n'estre pas mort dans le temps de ses grands employs.

Avantage de Cimon sur Lucullus du costé des exploits de guerre.

Quant à leurs exploits de guerre, il est evident que l'un & l'autre ont esté d'excellents Capitaines sur terre & sur mer. Mais comme parmi les Athletes, ceux qui dans un mesme jour ont esté couronnez, pour avoir vaincu à la lutte, & à tous les combats du Pancrace par une cer-

cette élevation de s'amuser à ces voluptez basses & populaires, & cela est vray le plus souvent. Cependant on ne laisse pas de voir des ambitieux qui ont allié avec leur ambition les cupiditez les plus basses & les plus communes.

Et si Lucullus fust mort dans le temps de ses grands emplois.] C'est donc un grand malheur pour Lucullus de n'estre pas mort dans ce temps là, car il auroit esté homme parfait, au lieu que sa vieillesse flestrit & deshonora sa premiere vie & ses années glorieuses, qui auroient fait l'admiration des hommes dans tous les temps. Combien a-t'on vu de grands personnages qui ont trop vescu?

Et à tous les combats du Pancrace.] C'est à dire aux cinq combats, qui composoient ce qu'on appelloit le Pancrace, & dont les Athletes estoient appellez Pentathles. Dans le texte il faut rayer le dernier μιᾶ, ou le changer en ἅμα, comme Henry Estienne.

taine coustume, sont proclamez non sous le simple titre de vainqueurs, mais sous celui de vainqueurs extraordinaires & merveilleux, de mesme Cimon ayant en un seul jour couronné la

Titre sous lequel estoient proclamez les vainqueurs dans les cinq combats de la Grece.

Sont proclamez non sous le simple titre de vainqueurs, mais sous celui de vainqueurs extraordinaires & merveilleux.] Voicy un passage bien important & bien remarquable. Le Grec dit à la lettre, *par une certaine coustume bien singuliere sont proclamez sous le nom de la victoire mesme*, ἔθει τινὶ παραδόξῳ νίκας καλεῖσθαι. Ce seroit en effect une coustume bien singuliere, qu'on appellast les victorieux, non *vainqueurs*, mais *victoires*; cela est inoui, & il n'y a aucun vestige de cette coustume. Henry Estienne corrigeoit en lisant tout en un mot παραδοξονίκας, mais il n'en rapporte aucune autorité. Il est vray que M. Salvini, qui a fait la mesme correction, m'escrit que ce mot παραδοξονίκαι, se trouve dans une inscription Grecque du grand Duc. *Hæc vox in Græca inscriptione magni Ducis Etruriæ, & in inscriptionibus Farnesianis reperitur, & hoc titulo insigniebantur athletæ ob suas victorias mirifici*; & j'ay suivi ce sentiment dans ma traduction; cependant je voudrois avoir vu ces inscriptions pour m'y rendre. Il estoit si ordinaire de voir des Pentathles remporter la victoire dans les cinq combats du Pancrace, que cet avantage ne devoit pas les faire proclamer sous ce grand titre de *vainqueurs merveilleux*. Je ne feray pas difficulté de dire icy ma pensée; je croy ce mot corrompu, & je suis persuadé que Plutarque avoit escrit περιοδονίκας. Les Grecs donnoient ce nom à ceux qui avoient vaincu aux quatre jeux de la Grece, aux jeux Pythiques, Isthmiques, Neméens & Olympiques: en voicy une autorité remarquable, qui ne ne permet pas d'en douter. *In Gymnicis certaminibus*, dit Festus, *periodon vicisse dicitur is qui Pythia, Isthmia, Nemea, Olympia vicit: à circuitu eorum spectaculorum.* Ensuite on estendit ce titre à ceux qui avoient vaincu dans les cinq combats du Pancrace, & on les appelloit de mesme περιοδονίκαι, c'est-à-dire, *vainqueurs dans le cercle des jeux*. Un de mes amis d'un profond sçavoir & d'une critique fine & juste, M. l'Abbé Fraguier, qui a trouvé ma restitution tres vray-semblable & tres fondée, adjouste à ma conjecture que ces mots ἔθει τινὶ lui sont suspects; il croit qu'un Lecteur avoit mis à la marge ἔθος τι, pour remarquer cette coustume, & que de-là ils ont passé dans le texte avec ce changement ἔθει τινί; ce qui n'est nullement necessaire.

Grece de deux couronnes pour deux batailles gagnées, l'une sur terre & l'autre sur mer, merite à mon avis sur tous les autres Generaux quelque preference.

Autre grand avantage de Cimon sur Lucullus.

De plus Lucullus deut à sa patrie le commandement general, & ce fut Cimon qui le donna à la sienne; car l'un trouva Rome commandant tous ses Alliez, & remporta par son moyen de grandes victoires, & l'autre trouva Athenes subalterne & obeissante, & la fit en mesme temps commander ses Alliez, & triompher de ses ennemis, ayant forcé les Perses vaincus à abandonner la mer, & persuadé aux Lacedemoniens de lui en ceder volontairement l'Empire.

Le chefd'œuvre du General, l'obeissance de ses troupes.

Avantage de Cimon sur Lucullus de ce costé là.

Que si le chefd'œuvre du General est d'attirer l'obeissance de ses troupes par l'amour, Lucullus fut mesprisé de ses soldats, & Cimon tousjours admiré non seulement de ses soldats, mais de tous les Alliez mesme. L'un fut abandonné des siens, & l'autre recherché par les estrangers; l'un estant parti avec une belle armée qu'il commandoit, revint seul, delaissé par cette mesme armée; & l'autre estant parti avec des troupes soumises comme lui aux or-

De plus Lucullus dut à sa patrie le commandement general, & ce fut Cimon qui le donna à la sienne.] Voicy sans contredit le plus grand avantage que Cimon ait sur Lucullus. Celui-cy receut de sa patrie le commandement general, & l'autre le procura à sa patrie, en la rendant superieure, non seulement à ses ennemis, mais à ses alliez.

dres des autres, revint glorieusement avec ces mesmes troupes qui commandoient ceux à qui elles avoient obei, & ayant procuré à son pays trois choses tres difficiles & tres considerables, la paix avec ses ennemis, le Commandement sur ses Alliez, & la bonne intelligence avec les Lacedemoniens.

Trois grandes choses que Cimon procura à son pays.

Tous deux ils entreprirent de renverser de grands Empires, & de bouleverser l'Asie entiere, mais ni l'un ni l'autre n'en purent venir à bout, l'un par l'envie de la Fortune seule, car il mourut à la teste de l'armée & au milieu de ses grands succés, au lieu qu'on ne sçauroit entierement justifier l'autre, ni l'exempter du reproche d'avoir esté seul la cause de ses malheurs, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas gueri & appaisé les murmures & les plaintes de son armée, qui aboutirent enfin à une si grande haine & à une si grande animosité contre lui.

Autre avantage de Cimon sur Lucullus.

Cimon ne pouvoit se plaindre que de la Fortune, & Lucullus ne devoit accuser que lui-mesme.

Il est vray qu'on peut dire que cela lui est commun avec Cimon, car ses Citoyens lui susciterent des procés, & l'appellerent en jus-

Ce qu'ils ont de commun, Cimon maltraitté par ses Citoyens, & Lucullus par ses soldats.

Il est vray que cela lui est commun avec Cimon, car ses Citoyens lui susciterent des procès.] Mais cela n'est pas egal, & il y a une extreme difference ; car il n'est pas estonnant qu'un General aprés de grands exploits de retour dans sa patrie, où il n'est pas le maistre, & où il regne des partis opposez, soit la victime de l'envie, mais il l'est beaucoup qu'un General à la teste de son armée, soit le mespris des troupes qu'il commande, & qu'il n'ait pas seu se faire obeir, en appaisant leurs plaintes & leurs murmures.

tice, & enfin ils le bannirent du ban de l'Ostracisme, pour estre, comme dit Platon, dix années entieres sans entendre sa voix. Car ceux qui sont naturellement portez pour l'Aristocratie, plaisent tres peu, & sont tres peu agreables au peuple; & comme ils employent ordinairement la force & la violence, ils blessent ceux qu'ils veulent redresser & ramener, comme les bandages des Chirurgiens pour remettre & contenir dans leur place naturelle les parties disloquées, font grande douleur aux patients; mais peut-estre est il plus juste de les disculper en cela tous deux.

Ce passage de Platon est dans le Gorgias.

Du reste Lucullus porta ses armes bien plus loin que Cimon; car il fut le premier des Romains qui traversa le mont Taurus avec une armée, & qui passa le Tigre. Il prit & brusla les villes Royales d'Asie sous les yeux mesmes de leurs Roys, Tigranocerte, Cabires, Sinope, Nisibis; il penetra vers le Nord jusqu'au Phase, vers le Levant jusqu'à la Medie, & vers le midy jusqu'à la mer rouge avec le secours des Roys Arabes, dont il gagna l'affection, soumit tout aux Romains, & brisa tou-

Grand avantage de Lucullus sur Cimon.

Bel abregé des exploits de Lucullus.

Mais peut-estre est-il plus juste de les disculper en cela tous deux.] Cela est tres sage, car peut-estre n'y avoit-il point en cela de leur faute, & quand il s'agit de blasmer de grands hommes, il faut estre informé tres exactement des occasions où ils se sont trouvez, des motifs qui les ont fait agir, & des moyens qu'ils ont eus en main, sans cela on est en grand danger d'en porter des jugements tres injustes.

tes les forces de ces Roys. La ſeule gloire qui lui manqua fut de les prendre eux-meſmes, & de les mener priſonniers, mais comme beſtes ſauvages ils ſe retirerent dans des deſerts inacceſſibles & dans des foreſts impenetrables ; & une marque ſeure de cette verité & du grand avantage que Lucullus a de ce coſté-là ſur Cimon, c'eſt que les Perſes, comme s'ils n'avoient receu aucun dommage de Cimon, ſe trouverent incontinent en eſtat de faire encore teſte aux Grecs, & deffirent leur armée en Egypte ; au lieu que Tigrane & Mithridate aprés les victoires de Lucullus, ne firent plus rien de conſiderable. Mais l'un, affoibli & entierement ruiné par ſes premiers combats, n'oſa jamais, pas meſme une ſeule fois, faire voir ſes troupes à Pompée hors de leurs retranchements, mais prenant la fuite, il gagna le Boſphore, où il mourut ; & Tigrane nud & ſans armes vint embraſſer les genoux de Pompée, & mettre ſon diademe à ſes pieds, en lui faiſant ſa cour d'une deſpoüille qui ne lui appartenoit plus, & qui eſtoit deuë au triomphe de Lucullus ; & il fut bien content quand Pompée lui rendit cette mar-

Marque ſeure de ce grand avantage de Lucullus ſur Cimon.

En lui faiſant ſa cour d'une deſpouille qui ne lui appartenoit plus, & qui eſtoit duë au triomphe de Lucullus.] Car ce diademe n'eſtoit plus à Tigrane, il appartenoit à Lucullus qui l'avoit vaincu, & cette deſpouille eſtoit cenſée de ſon triomphe. Ce paſſage avoit eſté tres mal expliqué.

Et il fut bien content quand Pompée lui rendit cette marque de la Royauté, confeſſant par-là qu'il l'avoit deſja perduë.] Car puiſqu'il la recevoit de Pompée, c'eſtoit une marque qu'il ne l'avoit

que de la Royauté, confessant par-là qu'il l'avoit desja perduë. On doit donc estimer plus grand Capitaine, comme meilleur Athlete, celui qui renvoye son adversaire plus foible à qui le doit combattre aprés lui.

Autre grand avantage de Lucullus sur Cimon.

D'ailleurs Cimon trouva la puissance du Roy extremement affoiblie, & l'orgueil des Perses bien rabaissé par les grandes pertes qu'ils avoient souffertes & par les fuites où ils avoient esté reduits par Themistocle, par Pausanias, par Leotychidas, desorte que venant à les charger en cet estat, il lui fut aisé de vaincre & de surmonter les corps, dont d'autres avoient desja vaincu & abbatu les courages. Au lieu que Lucullus trouva en teste Tigrane qui n'avoit jamais esté battu, qui estoit sorti victorieux de plusieurs grandes batailles, & dont la fierté estoit nourrie & augmentée par tant de glorieux succès.

Avantage de Cimon sur Lucullus, du costé du grand nombre des ennemis

Que s'il faut considerer le nombre des ennemis qu'ils ont eu à combattre, il n'y a pas la moindre apparence de comparer à ceux qui se sont

plus, & qu'il en avoit esté privé. ce passage n'avoit pas esté mieux traitté, que celui qui le precede.

Il n'y a pas la moindre apparence de comparer à ceux qui se sont presentez en bataille contre Lucullus, ceux qui ont esté vaincus par Cimon.] Plutarque s'exprime icy d'une maniere fort équivoque, car on doute d'abord à qui des deux il donne ce dernier avantage; il n'y a que la suite qui puisse determiner son veritable sens. En effect si aprés avoir donné à Lucullus les deux avantages, dont il vient de parler, il lui donnoit encore celui d'avoir eu un plus grand nombre d'ennemis à combattre, ce seroit tres mal à propos qu'il adjousteroit; *desorte qu'à tout prendre, il est tres difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de decider lequel est*

presentez

presentez en bataille contre Lucullus, ceux qui ont esté vaincus par Cimon, de sorte qu'à tout prendre, il est tres difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de decider lequel est le plus grand, car mesme les Dieux leur ont esté également favorables, en avertissant l'un de ce qu'il devoit faire, & l'autre de ce qu'il devoit éviter. Ainsi on peut dire qu'ils ont eu tous deux les suffrages des Dieux mesmes, qui ont declaré par-là qu'ils ont esté

qu'ils ont eu à combattre.

Il est difficile de juger lequel est le plus grand.

Ils ont eu tous deux les suffrages des Dieux mesmes.

le plus grand; car il l'auroit decidé lui-mesme, & Lucullus seroit sans contredit le plus grand. Il me paroist donc qu'il donne icy l'avantage à Cimon du costé du nombre des ennemis. Lucullus eut de grandes armées à combattre, mais Cimon en eut de plus grandes encore. En un seul jour il gagna deux grandes batailles, car il deffit la flotte des Perses qui estoit de six cents voiles, & battit leur armée de terre, qui estoit tres nombreuse, & sans se reposer il alla adjouster un nouveau trophée à ces deux victoires, car il marcha contre les quatre-vingts vaisseaux Pheniciens qui venoient au secours des Perses, les prit, & tailla en pieces leurs troupes. Il battit encore une grosse escadre des Perses, deffit les Thasiens dans un grand combat naval, & battit encore l'armée navale des Perses. Dans toutes les actions de Lucullus, on n'en trouve point de si brillante que les deux victoires de Cimon gagnées dans un seul jour, & que le nouveau trophée adjousté tout de suite à ces deux premiers.

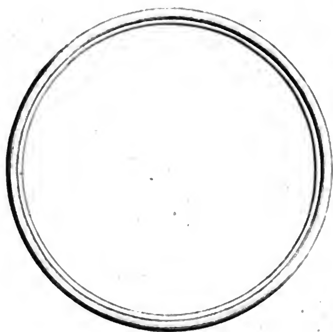
De sorte qu'à tout prendre, il est tres difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de decider lequel est le plus grand.] Il veut dire que les avantages qu'ils ont eus l'un sur l'autre estant bien pesez, tiennent la balance si egale, qu'elle ne panche d'aucun costé, & qu'aucun d'eux ne l'emporte.

Car mesme les Dieux leur ont esté également favorables.] S'il y avoit des faveurs des Dieux plus marquées pour l'un que pour l'autre, ce seroit une raison seure de se determiner; car personne ne peut douter que celui qui est le plus agreable à Dieu, ne soit le plus grand. Mais Dieu a eu egalement soin de l'un & de l'autre, car il a averti Lucullus de ce qu'il devoit faire, & Cimon de ce qu'il devoit éviter.

Qu'ils ont esté tous deux gens de bien, & que leur nature estoit

tous deux gens de bien, & que leur nature estoit celeste & divine.

celeste & divine.] Que Plutarque dise cela de Cimon, je suis de son avis, car Cimon de vicieux qu'il estoit dans sa jeunesse devint vertueux: mais qu'il le dise de Lucullus, c'est ce que je ne sçaurois passer, car il se corrompit à la fin de sa vie, qu'il passa dans le luxe, dans la molesse & dans les festins; & de ce costé là il faut avouer que la balance panche en faveur de Cimon, car comme Plutarque mesme vient de nous le dire, *Le meilleur est tousjours celui qui change en mieux, & le plus excellent naturel est celui en qui le vice vieillit & s'affoiblit, & la vertu croist & se fortifie.*



NICIAS.



COmme j'ai cru pouvoir avec grande raison comparer Craſſus à Nicias, & les malheurs, qui arriverent à l'un dans le pays des Parthes, à ceux qui arriverent à l'autre dans la Sicile, il faut auparavant me juſtifier auprés de ceux qui liront ces vies. Je les prie donc de ne

Il faut auparavant me juſtifier auprés de ceux qui liront ces vies.] Plutarque a peur que ceux qui liront cette vie de Nicias, dont Thucydide a eſcrit l'Hiſtoire, ne s'imaginent qu'il pretend entrer en lice contre ce grand Hiſtorien, & lui ravir la couronne qu'il a ſi bien meritée; il prend icy les devants, & declare d'abord qu'il eſt tres eſloigné d'une preſomption ſi folle, de croire ſurpaſſer

Modestie de Plutarque.

Eloge de Thucydide.

Timée noté de folie & de presomption.

Proverbe.

pas croire qu'en escrivant les mesmes choses que Thucydide a escrites d'une maniere si touchante, si pleine de force, de vivacité, d'energie & de varieté, qu'il s'est surpassé lui mesme, & a osté aux autres l'esperance de l'imiter, je sois tombé dans la folie de Timée, qui se flatant qu'il surpasseroit Thucydide en gravité & en force, & qu'il feroit passer Philistus pour un impertinent & pour un sot, va se jetter dans son Histoire au milieu des combats par terre, & des batailles navales, que ces deux Historiens ont admirablement descrites, & des harangues où ils ont si parfaitement reussi. Cependant ce pauvre Timée n'est auprés de ces deux Historiens, je ne dis pas *ce qu'est un pieton auprés d'un char de Lydie*, pour me servir de la comparaison de Pindare ; mais un enfant & un escrivain entierement ignorant & inepte,

celuy qui a ravi à tout escrivain sage l'esperance de l'imiter. Que diroit aujourd'huy Plutarque de l'orgueil de ceux qui se croyent capables de corriger & d'embellir des chef-d'œuvres incomparables que toute l'antiquité a admirés ?

Je sois tombé dans la folie de Timée.] Plutarque note icy avec beaucoup de justice la folie & la presomption de Timée l'Historien, qui estoit si plein de lui-mesme, qu'il croyoit surpasser Thucydide, & faire passer Philistus pour un sot, Philistus que Ciceron a appellé le petit Thucydide, parce qu'il a imité son style. Il estoit un peu plus foible, & n'avoit pas les nerfs de Thucydide, mais il reparoit cette foiblesse par une plus grande clarté.

Ce pauvre Timée n'est auprés de ces deux Historiens.] Voilà ce que Timée a gagné par sa presomption. Il a obligé un sage Escrivain à remarquer sa folie, & à le rendre par là ridicule à toute la posterité. Timée n'estoit pourtant pas d'ailleurs sans merite. Ciceron le loüe dans le livre de l'Orateur : *Post Callisthenem*

& pour parler comme le poëte Diphilus, *un homme de la derniere grossiereté & tout bouffi de la graisse de Sicile*. Car mesme il descend souvent dans les visions impertinentes de Xenarque, comme lorsqu'il dit, *qu'il est persuadé que c'estoit un tres mauvais présage pour les Atheniens qu'ils eussent nommé pour cette guerre contre la Sicile un Capitaine comme Nicias, qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise*. Comme aussi, *que par la mutilation des*

Homme bouffi de la graisse de Sicile. Proverbe.

Timée imite les visions & les impertinences de Xenarque.

Exemples de ces impertinences de Timée.

Timæus longe eruditissimus & rerum copia, & sententiarum varietate, & ipsa compositione verborum non impolitus magnam eloquentiam ad scribendum attulit. Diodore le louë de son exactitude à bien marquer les temps, & de la grande estenduë de ses connoissances. Mais voicy le jugement qu'en a porté Longin, & qui concilie admirablement les louanges, qu'on lui a données, avec le ridicule que Plutarque lui donne icy. *Pour ce qui est de ce froid ou puerile dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assés habile homme d'ailleurs, il ne manque pas quelquefois de grand & de sublime, il sçait beaucoup, & a une imagination fertile. Mais il est naturellement enclin à reprendre les autres, quoyqu'aveugle pour ses propres deffauts, & si curieux au reste d'estaller de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assés souvent dans la derniere puerilité.*

Et tout bouffi de la graisse de Sicile.] Il paroist que c'estoit un proverbe; pour dire un grossier, un sot, on disoit *un homme bouffi de la graisse de Sicile*. Car les Siciliens passoient pour glorieux & sots.

Il descend souvent dans les visions impertinentes de Xenarque.] Je croy que c'estoit un Historien qui vivoit avant Timée, ou de son temps, car il ne faut pas prendre icy cet Escrivain pour le Xenarque Philosophe Peripateticien, qui fut maistre de Strabon. On a voulu l'expliquer de Xenarque, Poëte Comique, qui avoit fait des Mimes.

Un Capitaine comme Nicias qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.] En effect il n'y a rien de plus impertinent, ni de plus visionaire, que d'augurer le malheureux succés de cette entreprise, sur ce qu'ils avoient choisi pour Capitaine Nicias, qui tiroit son nom du mot νίκη *victoire*, & qui s'opposoit à cette expedition, comme la victoire se refusant par là à leurs armes.

Comme aussi *que par la mutila-*

Hermes, c'est-à-dire, *des Statuës de Mercure, les Dieux leur avoient declaré par avance qu'ils souffriroient beaucoup de maux dans cette guerre de la part du Capitaine des Syracusains, qui s'appelloit Hermocrate, fils d'Hermon.* Et dans un autre endroit il dit, *qu'il est vray-semblable qu'Hercule donnera du secours aux Syracusains, à cause de Proserpine, qui lui avoit livré Cerbere, & qu'il est en colere contre les Atheniens de ce qu'ils soustenoient les Egestains qui descendoient des Troyens ses mortels ennemis, dont il avoit esté forcé de saccager la ville, pour se venger de l'injure que lui avoit faite Laomedon.* Mais peut-estre que le fonds de doctrine & de jugement, qui a fourni à cet Escrivain toutes ces gentillesses, est le mesme qui l'a

Grande impertinence d'asseoir sur des fables un jugement positif de ce qui doit arriver.

tion des Hermes, c'est-à-dire, *des Statuës de Mercure.*] C'est ce mesme passage que Longin a rapporté pour un exemple de ce style froid, & de ces puerilités, qu'il a reprochées à Timée: *Mais à propos des Atheniens, qui estoient prisonniers de guerre en Sicile, de quelle exclamation penseriés-vous qu'il se serve? Il dit que c'estoit une punition du Ciel, à cause de leur impieté envers le Dieu Hermes, autrement Mercure, pour avoir mutilé ses Statuës. Veu principalement qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, sçavoir Hermocrate, fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celuy qu'ils avoient si maltraité.* Rien n'est plus froid ni plus puerile, que de pretendre que Dieu, pour faire voir qu'il punissoit les Atheniens de cette mutilation des Statuës de Mercure, appellées Hermes, les puniroit par les mains d'Hermocrate, fils d'Hermon. Et Longin a grande raison d'adjouster qu'il s'estonne que cet Historien n'ait dit aussi de Denys le Tyran que les Dieux permirent qu'il fut chassé de son Royaume par Dion & par Heraclide, à cause de son peu de respect à l'égard de *Dios* & d'*Heracles*, c'est-à-dire, de Jupiter & d'Hercule.

Mais peut-estre que le fonds de doctrine & de jugement, qui a fourni à cet Escrivain toutes ces gentillesses, est le mesme qui l'a porté.] Il n'en faut pas douter, ces gentillesses & ces critiques viennent du mesme principe & du mesme fonds de jugement & d'erudition.

porté à reprendre & à corriger le ſtyle de Philiſtus, & à dire des injures à Ariſtote & à Platon.

Timée pretendoit corriger Philiſtus, & diſoit des injures à Ariſtote & à Platon.

Pour moy je trouve que cette contention, ou cette jalouſie, qui porte à ſe piquer de mieux eſcrire que les autres, eſt en general tres baſſe, & digne ſeulement d'un Sophiſte. Mais lorſque cette vaine ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne ſçauroit imiter, elle me paroiſt une ſtupidité, ou une veritable folie. Comme il m'eſt donc impoſſible de paſſer ſous ſilence pluſieurs faits de Nicias, que Thucydide & Philiſtus ont detaillés, & particulierement ceux qui marquent & qui caracteriſent ſon humeur & ſon inclination, ſouvent cachées ſous une infinité de malheurs eſpouventables, je les paſſerai legerement, & je n'en dirai qu'autant que la neceſſité le demandera, afin qu'on ne puiſſe pas m'accuſer de negligence ou de pareſſe; & tous les autres faits, qui ne ſont pas connus de tout le monde, & qui ont eſté dits çà & là par d'autres Hiſtoriens, ou qu'on trouve dans de vieilles inſcriptions, ou dans quelques anciens decrets de villes, je taſcherai de les raſſembler, non pas pour donner une hiſtoire, qui flate ſeulement la curioſité, & d'ailleurs inutile, mais pour faire connoiſtre les mœurs & le naturel de ce perſonnage, ce qui peut eſtre d'une ſolide inſtruction.

Se piquer de mieux eſcrire qu'un autre, c'eſt une contention de Sophiſte.

C'eſt une ſtupidité & une folie quand cette ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne ſçauroit imiter.

Plutarque paſſe legerement ſur les particularités que Thucydide & Philiſtus ont eſcrites.

Ce qu'on peut dire d'abord de Nicias, c'eſt ce qu'Ariſtote a eſcrit, qu'il y eut en meſme temps à Athenes trois hommes tres vertueux,

les plus gens de bien de la ville, & qui conserverent tousjours une veritable amitié & une affection paternelle pour le peuple, Nicias, fils de Niceratus, Thucydide, fils de Milesias, & Theramene fils d'Agnon, mais moins ce dernier que les deux autres, car il avoit esté raillé sur sa naissance, & traité d'estranger venu de l'Isle de Ceos, & parce qu'il n'estoit pas ferme dans un parti, & que dans le Gouvernement il penchoit tantost d'un costé, tantost de l'autre, il fut appellé *Cothurne*, qui est une espece de brodequin, dont se servent les Comediens pour les Tragedies, & qui convient également à l'un & à l'autre pied.

Theramene, pourquoy appellé Cothurne.

De ces trois personnages Thucydide estoit le plus agé, & souvent pour soustenir le parti des nobles & des gens de bien, il s'opposa aux entreprises de Pericles, qui vouloit plaire au peuple. Nicias estoit le plus jeune, quoyqu'il eust desja de la reputation & du credit du vivant de Pericles, jusques-là qu'il partagea souvent avec lui le commandement des troupes, & que mesme il commanda souvent seul en chef, mais aprés la mort de Pericles, il fut poussé à la premiere place du Gouvernement par la faveur des riches & des nobles, qui cherchoient à s'en faire un rempart contre l'insolence & l'audace de Cleon. Il ne laissa pourtant pas d'avoir aussi les bonnes graces & la protection du peuple. Il est vray que Cleon avoit un tres grand credit dans la commune, qu'il avoit gagnée par ses complaisances, par ses

Thucydide souvent opposé à Pericles pour soustenir le parti des Nobles.

Nicias desja en reputation du vivant de Pericles.

ses flateries, & par quelques distributions de deniers qu'il lui avoit procurées. Cependant la pluspart de ceux mesme pour l'amour desquels il faisoit toutes choses, voyant son avarice, sa temerité, & son audace, se prestoient à avancer Nicias, parce que sa gravité n'estoit ni austere ni fascheuse, mais au contraire meslée d'une certaine circonspection, qui ressemblant fort à la timidité, plaisoit extremement au peuple. Car Nicias estoit naturellement timide & deffiant, & à la guerre il cachoit ces deffauts sous les faveurs de la Fortune, qui pendant qu'il commanda fut tousjours constante à lui procurer de grands succés. Mais dans les assemblées du peuple, cette timidité, qui s'allarmoit du moindre bruit, & cette grande frayeur qu'il avoit des Sycophantes, & qui le deconcertoit souvent, paroissant en lui des qualités populaires, lui donnoient une tres grande puissance & un tres grand credit par la bienveillance du peuple, qui craint tousjours ceux qui le mesprisent, & qui avance ordinairement ceux qui le craignent. Car le peuple regarde tousjours comme un tres grand honneur de n'estre point mesprisé des Grands.

Caractere de la gravité de Nicias.

Nicias naturellement timide.

Le peuple craint tousjours ceux qui le mesprisent, & aime ceux qui le craignent.

Pour Pericles, comme il gouvernoit la ville par une veritable & solide vertu, & par la force de son éloquence, il n'avoit besoin d'aucune affectation, ni d'aucun artifice pour gagner la faveur du peuple. Mais Nicias, qui lui estoit

Pourquoy Pericles n'avoit besoin ni d'affectation, ni d'artifice pour gagner le peuple.

Nicias inferieur à Pericles en vertu & en éloquence.

inferieur dans ces qualités, & superieur en richesses, se servoit de son bien pour se concilier la multitude. D'un autre costé, comme il ne pouvoit pas imiter la souplesse & les bouffonneries de Cleon, qui gagnoit la populace en la divertissant, il prit le parti de se la concilier, en lui donnant des chœurs de Tragedie, des combats d'Athletes, & autres tels jeux & spectacles, où il surpassoit en magnificence & en bon goust, non seulement tous ceux qui avoient esté avant lui, mais tous ceux de son temps. Il reste encore aujourd'huy quelques-uns des dons qu'il avoit consacrés aux Dieux, comme une statuë de Pallas, qu'il avoit dediée dans la citadelle, & qui a perdu sa dorure, & une petite Chapelle, qu'il offrit dans le Temple de Bacchus, & qui est sous les trepieds qu'il consacra, & qui sont

Moyens dont il se servoit pour gagner le peuple.

Il surpassoit en bon goust tous ceux de son temps.

Dons qu'il consacra.

Et une petite Chapelle, qu'il offrit dans le Temple de Bacchus.] C'estoit une des devotions des Payens, de consacrer à leurs Dieux de petites Chapelles, ou de petits Temples, ce qui apportoit un grand profit aux ouvriers qui travailloient à ces sortes d'ouvrages. Nous en avons une belle preuve dans ce qui arriva à saint Paul à Ephese. Saint Luc nous apprend qu'un Orfévre, nommé Demetrius, qui faisoit des Temples d'argent de Diane d'Ephese, & qui par là faisoit beaucoup gagner ceux de ce mestier, excita contre lui une grande sedition, parce que la Doctrine, qu'il preschoit, decreditoit les faux Dieux, & par consequent les offrandes qui leur estoient faites. Act. xix. 24. Ces deux passages, celuy des Actes, & celuy de Plutarque se donnent reciproquement un fort grand jour, en nous apprenant cette coustume.

Et qui est sous les trepieds qu'il consacra.] Il est parlé de ces trepieds dans le Gorgias de Platon, où il paroist que ce n'estoient pas les trepieds de Nicias seul, mais aussi de ses freres, car Socrate dit, *Et c'est ce que vous temoigneront, si vous voulés, Nicias,*

ſes offrandes ordinaires de ceux qui ont remporté le prix, en donnant des chœurs de Tragedie; car Nicias fut tousjours vainqueur dans cette ſorte de deſpenſe. On rapporte à ce propos qu'un jour dans certain chœur de Tragedie qu'il donnoit, on vit paſſer un de ſes eſclaves tres jeune, merveilleuſement beau, & parfaitement bien fait, qui eſtoit habillé en Bacchus. Les Atheniens, tranſportés de plaiſir, battirent long-temps des mains, ce que voyant Nicias, il ſe leva & dit, *qu'il croiroit commettre une impieté s'il retenoit dans la ſervitude un eſclave qui par des acclamations publiques avoit eſté comme conſacré à un Dieu*, & ſur le champ il mit en liberté le jeune homme.

Ingenieuſe complaiſance de Nicias pour plaire au peuple.

On parle encore aujourd'hui avec eſtime des beaux preſents qu'il fit à Delos, comme de marques eſclatantes de ſa magnificence & de ſa devotion. Avant lui les chœurs de muſique, que les villes envoyoient à Delos pour chanter des Hymnes & des Cantiques à Apollon, arrivoient d'ordinaire avec beaucoup de deſordre, parce que les habitants de l'Iſle, accourant ſur le rivage au devant du vaiſſeau, n'attendoient pas qu'ils

Chœurs de Muſique envoyés toutes les années à Delos pour chanter des Hymnes à Apollon.

fils de Niceratus & ſes freres, dont nous voyons les trepieds tout de ſuite dans le Temple de Bacchus.

Avant lui les chœurs de Muſique, que les villes envoyoient à Delos pour chanter des Hymnes & des Cantiques à Apollon.] Les principales villes Grecques envoyoient toutes les années des chœurs de Muſique à Delos pour y chanter des Hymnes à Apollon. Et cette pompe s'appelloit *Theorie*. On choiſiſſoit pour la conduire un des principaux Citoyens, & c'eſtoit un grand honneur que d'eſtre choiſi

Impatience des Deliens pour entendre ces chœurs.

fussent descendus à terre, mais poussés par leur impatience, ils les pressoient de chanter en debarquant. De sorte que ces pauvres Musiciens estoient forcés de chanter dans le temps mesme qu'ils se couronnoient de leurs chapeaux de fleurs, & qu'ils prenoient leurs habits de ceremonie, ce qui ne pouvoit se faire qu'avec beaucoup d'indecence & de confusion.

Cette pompe estoit appellée Theorie.

Isle vis-à-vis de Delos.

Ce canal a environ cinq cents pas de large.

Magnificence du pont que Nicias avoit fait faire pour passer de l'Isle de Rhenée à Delos.

Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe sacrée, appellée *Theorie*, il se garda bien d'aller aborder à Delos, mais pour éviter cet inconvenient, il alla descendre dans l'isle de Rhenée, ayant avec lui son chœur de musiciens, les victimes pour le sacrifice, & tous les autres preparatifs pour la feste; sur tout il avoit amené un pont qu'il avoit eu la precaution de faire construire à Athenes, à la mesure de la largeur du canal qui separe l'isle de Rhenée de celle de Delos. Ce pont estoit d'une magnificence extraordinaire, orné de dorures, de beaux tableaux, & de riches tapisseries. Nicias le fit jetter la nuit sur le canal, & le lendemain au point du jour il fit passer toute sa procession & ses musiciens superbement parés, qui en marchant en bel ordre & avec decence, remplissoient l'air de leurs cantiques. Dans cette belle ordonnance il arriva au Temple d'Apollon.

Il consacra un palmier de bronze devant le Temple.

Aprés le sacrifice, les jeux, & les festins, il planta devant le temple un palmier de bronze, qu'il consacra au Dieu, & acheta des terres

pour dix mille drachmes, qu'il donna au temple, afin que tous les ans les Deliens fissent un sacrifice & un festin, & qu'ils priassent les Dieux pour la santé & pour la prosperité de Nicias. Et cette clause fut expressement gravée sur une colomne qu'il fit dresser, & qu'il laissa à Delos, comme un tesmoin fidele, qui conserveroit tousjours la memoire de sa fondation. Mais son palmier, deraciné par les vents, tomba sur une grande statuë, que les Naxiens avoient consacrée, & la renversa.

Cinq mille livres.

Fondation de Nicias à Delos pour u sacrifice annuel.

Il est certain que dans toutes ces choses il entre pour l'ordinaire beaucoup de vanité, d'ambition, & d'ostentation, pour se faire admirer du peuple; mais icy le reste des mœurs & du naturel de ce personnage peut faire croire avec raison, que le dessein de faire plaisir au peuple, de lui plaire & de le divertir, estoit en lui l'accessoire, & que le principal estoit un veritable fonds de pieté & de Religion. Car il estoit du nombre de ceux qui craignent extremement la Divinité, & sa pieté, comme dit Thucydide,

Jugement remarquable que Plutarque fait des fondations.

Mais son palmier, deraciné par les vents, tomba sur la grande Statuë, que les Naxiens avoient consacrée.] C'estoit une statuë d'Apollon, que les Naxiens avoient consacrée. Des voyageurs, qui ont esté à Delos, rapportent que prés du Temple d'Apollon, parmi des ruines & des debris de Statuës, on trouve un grand morceau de marbre qui servoit de plinthe à cette statuë, & que sur son épaisseur on lit,

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.

Les Naxiens à Apollon.

Et sa pieté, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition.] Plutarque se sert icy des propres termes de Thucydide, qui dans son VII. liv. escrit que

Nicias pieux jusq'à la superstition.

Pasiphon Ecrivain qui avoit fait des Dialogues.

Nicias avoit chez lui un Devin à ses gages.

Mines d'argent qu'il avoit dans l'Attique.

alloit jusqu'à la superstition. On trouve dans un des Dialogues de Pasiphon, qu'il sacrifioit tous les jours, & qu'il avoit chés lui à ses gages un Devin, sous pretexte de le consulter sur les affaires publiques, & d'en avoir son avis, mais qu'il consultoit plus souvent sur ses propres affaires, & principalement sur de grandes & belles mines d'argent qu'il possedoit dans le bourg de Laurium, dont il tiroit un grand profit, non sans un extreme danger de ceux qu'il employoit à y travailler, car il nourrissoit là pour cette effect un grand nombre d'esclaves qui l'enrichissoient.

Nicias donnoit sans distinction aux mechants par timidi-

La plus grande partie de son bien estoit en argent comptant, c'est pourquoy il estoit tousjours environné d'une foule de demandeurs, à qui il donnoit ; car il estoit tousjours prest à donner sans distinction, aux scelerats, qui ne pensoient qu'à mal faire, & aux bons, qui estoient di-

comme les Atheniens estoient prests à se retirer à la sourdine, la Lune vint à s'éclipser tout d'un coup. Les Atheniens & les autres, tout estonnés, ordonnent aux Chefs de s'arrester, & sur tout Nicias ἦν γὰρ τι καὶ ἄγαν θειασμῷ τε καὶ τῷ τοιούτῳ προσκείμενος. *Car il estoit fort adonné au culte des Dieux. & fort porté à la crainte superstitieuse de ces sortes de signes.*

Mais qu'il consultoit le plus souvent sur ses propres affaires.] La credulité des Payens pour les Devins alloit à un excés qu'on ne sçauroit exprimer. Il n'y avoit rien dans toutes leurs affaires domestiques sur lesquelles ils ne les consultassent. Ils regloient toutes leurs demarches sur leurs avis, & ils n'entreprenoient pas la moindre chose sans leur permission ; cela dura mesme fort long-temps, puisque nous voyons dans Epictete des regles fort sages pour moderer cette superstition. Il auroit esté plus sage s'il l'avoit combattuë.

gnes de ses liberalités par leur vertu; en un mot sa timidité estoit un fonds seur pour les meschants, & son humanité, pour les gens de bien. Et de tout ce que je viens d'avancer, il n'en faut d'autres tesmoins que les Poëtes comiques mesmes. Le poëte Teleclides dit, en parlant contre un Sycophante: *Charicles ne lui a pas donné une seule mine d'argent pour l'obliger à ne pas descouvrir qu'il estoit l'aisné des enfants de sa mere, & le premier fruit de ses amours. Et Nicias, le fils de Niceratus, lui en a donné quatre. Quoyque je sçache parfaitement la raison de cette liberalité, je n'en diray pourtant rien à personne, car Nicias est mon ami, & il me paroist honneste homme.*

té, & aux bons par humanité.

Teleclides Poëte Comique, contemporain de Nicias.

Le poëte Eupolis dans sa piece intitulée, *Marica*, introduit un autre calomniateur, dont il se moque, & qui s'entretenant avec un pauvre homme ignorant & simple dit,

Poëte Comique du mesme temps.

Le Calomniateur.

Di-moy, bon homme, quand as-tu veu Nicias?

Le bon homme.

Je ne l'ay jamais veu qu'avant hier, que je le vis un moment à la place.

Le Calomniateur.

Entendés-vous? Cet homme confesse qu'il a veu Nicias. Pourquoy l'auroit-il donc veu si ce n'est pour recevoir de lui de l'argent & pour lui vendre son suffrage? mes camarades, je vous appelle à tesmoin, nous avons pris Nicias en flagrant delict.

Le Poëte.

Quoy, insensés, pensés-vous pouvoir jamais persuader

que vous avés surpris dans quelque mauvaise pratique un homme de bien comme Nicias?

Poëte Comique du mesme temps.

Et Cleon dans les Chevaliers d'Aristophane, dit d'un ton menaçant: *je prendray à la gorge les Delateurs &, j'espouvanteray Nicias.* Et le poëte Phrynichus donne assés à entendre son naturel timide & facile à espouvanter, quand il dit en parlant d'un autre, *il passoit pour un fort bon Citoyen & pour un honneste homme, je le sçay fort bien, mais il ne marchoit pas dans les ruës le chœur transi, comme Nicias.*

Vie de Nicias extremement retirée.

Cette timidité naturelle & cette crainte, qu'il avoit des delateurs, faisoient qu'il ne mangeoit jamais avec aucun des Citoyens, qu'il n'alloit point dans les compagnies, qu'il ne recevoit ni ne faisoit aucune visite, en un mot qu'il n'avoit aucun de ces commerces, qui font l'amusement & le delassement des hommes. Mais quand il estoit Archonte, il se tenoit au palais jusqu'à la nuit, & sortoit le dernier du conseil, aprés y estre entré le premier. Quand il n'avoit aucune affaire publique, qui l'obligeast de sortir, il estoit fort difficile à voir, parce qu'il se tenoit tousjours renfermé dans sa maison, qui estoit fermée à tout le monde, & ses amis particuliers venoient parler à ceux qui alloient à sa porte, & les

Je prendray à la gorge les Delateurs.] C'est-à-dire, je les empescheray de parler, je leur fermeray la bouche. Et *j'espouventeray Nicias*, c'est-à-dire, je l'effrayeray tellement par mes menaces, qu'il n'osera souffler, tant il est timide. Mais ce n'est pas Cleon qui parle, c'est Agoracrite. Plutarque est tombé dans cette faute, parce qu'il a cité de memoire.

prioient

prioient de l'excuser, parce qu'occupé à des affaires importantes pour la Republique, il n'avoit pas le temps de leur parler.

Celui qui lui aidoit le plus à jouër cette comedie, & qui contribuoit plus que personne à lui donner cette reputation d'homme grave & surchargé d'affaires, c'estoit un certain Hieron, qui avoit esté nourri dans la maison de Nicias, & à qui il avoit fait apprendre les lettres & la musique. Il vouloit passer pour fils d'un certain Dionysius, qui fut surnommé *Chalcus*, dont on conserve encore aujourd'hui quelques poësies, & qui ayant esté eleu Capitaine d'une colonie qu'on envoya en Italie, y fonda la ville de Thuries. Cet Hieron servoit Nicias à aller consulter pour lui les Devins sur des affaires secretes, & il alloit semant parmi le peuple: *que Nicias, pour le service de son pays, menoit une vie trop laborieuse & trop miserable; qu'il n'avoit pas un moment de repos; que dans le bain mesme, & à table il lui survenoit tousjours quelque nouvelle affaire pressée; qu'il estoit forcé d'abandonner ses propres affaires pour ne penser qu'à celles du public; qu'il en estoit si occupé, qu'il ne se couchoit jamais que lorsque tous les autres Citoyens avoient fait leur premier somne. Et il n'y a rien qui n'y paroisse*, adjoustoit-il, *sa santé deperit tous les jours, & il devient si difficile, & de si mauvaise humeur pour ses amis, qu'il les perd tous aprés avoir perdu son bien pour procurer celui de la Republique. Au lieu que les autres conservent leurs amis, en acquierent de nouveaux, s'enrichissent de*

Hieron, domestique de Nicias.

Dionysius Chalcus fondateur de la ville de Thuries.

Services qu'Hieron rendoit à Nicias.

Portrait d'un veritable homme d'Estat, qui prefere les affaires publiques à ses affaires particulieres.

leur charge, se divertissent, font bonne chere, & se jouent du Gouvernement. Et à la verité la vie de Nicias estoit telle qu'Hieron la representoit, de sorte qu'il pouvoit fort justement s'appliquer ce qu'Agamemnon dit de lui mesme dans une Tragedie d'Euripide : *nostre vie est environnée de tous les dehors de la grandeur, mais dans le fond nous sommes les esclaves du peuple.*

Portrait du faux homme d'Estat, qui dans les affaires publiques ne cherche que son avancement particulier.

Veritable condition des Rois.

Nicias voyoit que le peuple dans certaines affaires se servoit volontiers de l'experience & de la capacité de ceux qui estoient les plus eloquents, ou qui surpassoient les autres en bon sens & en prudence, mais il voyoit aussi qu'il craignoit tousjours leur habileté, qu'il estoit tousjours en garde contre eux, & qu'il travailloit tousjours à rabaisser leur courage, & à diminuer leur gloire & leur reputation. Cela ne parut que trop par la condamnation de Pericles, par le bannissement de Damon, par les deffiances où il entra contre Antiphon de Rhamnuse, & plus que tout cela encore, par le desespoir de Pachés, qui avoit pris Lesbos, & qui ayant esté appellé en

Le peuple est tousjours en garde contre l'habileté de ceux mesme dont il se sert.

C'est Pachés, & non pas Lachés.

Nostre vie est environnée de tous les dehors de la grandeur, mais dans le fond nous sommes les esclaves du peuple.] Ce sont deux vers d'Euripide dans son Iphigenie en Aulide. V. 449. Mais ils sont autrement escrits dans toutes les éditions que j'ay veuës.

—— προστάτην γε τοῦ βίου,
τὸν δῆμον ἔχομεν, τῷ τ' ὄχλῳ
δουλεύομεν.

Mot à mot, *Nous avons le peuple pour gouverneur, pour inspecteur de nostre vie ; mais au fond nous sommes les esclaves de la populace.* A quoy bon cette opposition entre le peuple & la populace. Je suis persuadé qu'il faut restablir la leçon du texte de Plutarque, & qu'au lieu de τὸν δῆμον il faut lire τὸν ὄγκον, car c'est ce qu'Agamemnon doit dire.

justice pour rendre compte de sa charge, tira son espée en plein palais, & se tua.

Thucydide raconte cette Histoire dans son III. liv.

L'esprit rempli de ces exemples, il taschoit de refuser le commandement dans les occasions qu'il trouvoit, ou trop difficiles, ou trop petites, & quand il commandoit, il ne vouloit jamais rien hazarder, & alloit tousjours au plus seur. Aussi reussit-il dans la pluspart de ses entreprises. Mais il n'attribuoit jamais ces grands succés ni à sa sagesse, ni à ses forces, ni à son courage, il en donnoit l'honneur à la Fortune, & recouroit à la Divinité, en sacrifiant à l'envie une partie de sa gloire.

Politique trop prudente de Nicias.

Il ne vouloit jamais rien mettre au hazard.

Il attribuoit à la Fortune tous ses grands succés.

En effect de tous les grands malheurs, qui tomberent sur Athenes, & qui la mirent sur le penchant de sa ruine, il n'y en a pas un seul auquel Nicias ait eu la moindre part. Si les Atheniens furent deffaits en Thrace par les Chalcidéens, ce fut sous la conduite de Calliadas & de Xenophon; s'ils receurent un eschec en Etolie, c'estoit Demosthene qui les commandoit; s'ils perdirent mille de leurs meilleurs soldats à Delium dans la Beotie, ce fut sous le commandement d'Hippocrate. Et pour ce qui est de la peste, dont Athenes fut affligée, le principal reproche en est deu à Pericles, qui enferma dans la ville, à cause de la guerre, tout le peuple de la campagne, ce qui par le changement des lieux & par la differente maniere de vivre produisit cette horrible contagion.

Il ne contribua à aucun des malheurs qui arriverent de son temps à Athenes.

Pericles fut la seule cause de la peste qui affligea Athenes.

Exploit de Nicias.

Aucune de ces calamités ne fut imputée à Nicias. Au contraire ce fut lui qui prit l'Isle de Cythere, si commodement située pour faire des courses dans la Laconie, & qui estoit occupée par les Lacedemoniens. Il reprit en Thrace plusieurs places, qui s'estoient revoltées contre les Atheniens, & les remit sous leur obeïssance. Ayant forcé les Megariens de se renfermer dans leur ville, il se rendit d'abord maistre de l'Isle de Minoa. Et delà il alla s'emparer bientost aprés du port de Nisée, & ayant fait une descente dans les terres de Corinthe, il vainquit dans un grand combat, & tailla en pieces grand nombre de Corinthiens, & tua leur General Lycophron.

Isle vis à-vis de Megare.

Port de Megare, Phocion le joignit depuis à la ville par deux longues murailles.

Là il eut le malheur, sans le sçavoir, de laisser les corps de deux de ses gens, qui eschapperent à la recherche quand on enleva les morts pour les enterrer. S'en estant apperceu comme il s'en retournoit, il arresta sa flotte, & envoya un Heraut aux ennemis leur demander la permission d'enlever ces deux morts. Or c'est une loy & une coustume receuë de tout temps, que ceux qui demandent une treve pour retirer leurs morts, semblent ceder la victoire & se confesser vaincus, de sorte qu'il ne leur est plus

Nicias s'arreste en chemin pour envoyer demander deux de ses morts qui avoient eschappé à sa recherche.

Celui qui demandoit a retirer les morts aprés un com

Ce fut lui qui prit l'Isle de Cythere, si commodement située pour faice des courses dans la Laconie.] Cythere, ou Cytheres, aujourd'huy *Cerigo*, est une Isle située vis-à-vis de la Laconie, au bas du Promontoire de Malée, où les Lacedemoniens avoient une garnison, & où ils envoyoient tous les ans un Magistrat pour y rendre la justice. Thucydide raconte cet exploit de Nicias dans son IV. liv.

permis de dresser un trophée, parce qu'en effect ceux qui ont ces morts en leur puissance sont les vainqueurs, & que ceux qui les demandent sont les vaincus, comme n'estant pas en leur puissance de les enlever. Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire, & trahir sa reputation, que de laisser deux de ses Citoyens sans les honneurs de la sepulture.

bat, se confessoit vaincu, quoyqu'il fust vainqueur.

Pieté de Nicias envers les morts.

Aprés avoir ravagé toute la coste de la Laconie, & mis en fuite les Lacedemoniens, qui avoient voulu s'y opposer, il s'empara du fort de Thyrée qui estoit occupé par les Eginetes, il les fit tous prisonniers & les mena à Athenes. Le Capitaine Demosthene ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Peloponese, quittant l'Attique, où ils faisoient le degast, y accoururent avec une nombreuse armée de terre, & une grof-

Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire & trahir sa reputation.] Ce soin des morts estoit si recommandé, que sept ou huit ans aprés la mort de Nicias les Atheniens firent mourir six de leurs Generaux, qui n'avoient pas enterré les soldats tués au combat des Arginuses.

Il s'empara du fort de Thyrée, qui estoit occupé par les Eginetes.] C'estoit un fort entre la Laconie & le pays d'Argos. Il appartenoit aux Lacedemoniens, mais ils l'avoient donné aux Eginetes, qui avoient esté chassés de leur pays. Thucyd. liv. IV.

Le Capitaine Demosthene ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Peloponese, quittant l'Attique où ils faisoient le degast.] Les peuples du Peloponese avec leurs alliés estoient entrés dans l'Attique sous la conduite du Roy Agis, fils d'Archidamus, & y faisoient de grands ravages. Cependant Demosthene, Capitaine Athenien, s'empare de Pylos, & le fortifie. Cela obligea Agis à quitter l'Attique, & à courir au secours de son pays. Tout cecy est conté au long dans le IV. liv. de Thucyd.

se flotte pour l'assieger. Mais ayant esté vaincus dans un grand combat, ils jetterent environ quatre cents hommes dans l'Isle de Sphacterie. Les Atheniens trouverent qu'il estoit tres important pour eux, comme il l'estoit en effect, de les prendre prisonniers. Mais ce siege estoit tres difficile, parce que le pays estoit sec & aride, & qu'il estoit tres malaisé & d'une grosse despense d'y conduire les convois, car en esté il falloit faire un grand circuit, & en hyver cela devenoit entierement impossible. C'est pourquoy ils furent bientost tres faschés d'avoir fait cette entreprise, & se repentirent d'avoir renvoyé l'ambassade, que les Lacedemoniens leur avoient envoyée pour traiter de la paix.

Isle tres voisine de Pylos, dont elle couvre le port.

Il falloit doubler tout le Peloponese.

Ils la renvoyerent par les conseils & par les menées de Cleon, qui s'opposa à cette paix, sur tout pour faire deplaisir à Nicias, car il estoit son ennemi capital, & comme il voyoit que Nicias aidoit les Lacedemoniens de tout son credit pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient, parce qu'il y trouvoit l'avantage des Atheniens, lui au contraire il persuada au peuple de rejetter toutes les propositions d'accommodement, ce qu'ils firent. Mais voyant que le siege de Pylos traisnoit en longueur, & que leur armée y souffroit de grandes incommodités & une extreme disette, alors ils commencerent à s'irriter contre Cleon. Celuicy en rejettoit toute la faute sur Nicias, & lui

Cleon fait rejetter toutes les propositions d'accommodement des Lacedemoniens.

reprochoit que par sa timidité & par sa mollesse, il laissoit eschapper les ennemis, & que s'il avoit esté lui à la teste de cette armée, ces Spartiates n'auroient pas duré si long temps. Alors les Atheniens lui dirent tout d'une voix : *que ne vas-tu donc tout à l'heure contre ces Spartiates ?* & Nicias lui mesme se levant dit, *qu'il lui cedoit de bon cœur l'honneur de cette expedition contre Pylos.* En mesme temps il lui ordonna de lever autant de troupes qu'il le jugeroit necessaire, & de s'embarquer. *Ne t'amuse point icy*, adjousta-t-il, *à faire de ces bravades, que le plus lasche peut faire, parce qu'on les fait sans danger, & va rendre à ton pays quelque service important & considerable.*

Cleon nommé General pour l'expedition de Pylos.

Cleon, surpris & estonné qu'on l'eust pris au mot, car il ne s'y attendoit point, commença d'abord à reculer, & à vouloir se dedire ; mais les Atheniens lui ordonnant de partir, & Nicias s'estant mis à crier, alors le courage enflé & son ambition rallumée, non seulement il se chargea de cette commission, mais il eut encore la sotise, en s'embarquant, de limiter un temps, & de dire, *qu'en moins de vingt jours il passeroit au fil de l'espée les ennemis, ou qu'il les ameneroit prisonniers à Athenes.* Les Atheniens furent plus tentés d'en rire que

Cleon se charge de cette expedition, & marque un temps pour sa victoire.

Les Atheniens furent plus tentés d'en rire que de le croire.] Il est estonnant que les Atheniens confiassent leurs troupes à un fou comme Cleon, dont ils ne pouvoient s'empescher de se moquer. Thucydide, qui a raconté ces particularités, en donne une raison que Plutarque a obmise, c'est que la promesse de cet estourdi plut aux plus sages, parce qu'ils espéroient qu'il en arriveroit un de

Les Atheniens accoustumés à se divertir de sa folie.

de le croire ; car mesme ils estoient d'ailleurs tres accoustumés à se faire un jeu de sa vanité & de sa folie, & d'en plaisanter.

Insolence de Cleon.

On raconte qu'un jour, qu'il devoit parler, l'assemblée estant desja toute formée, le peuple assis l'attendit fort long-temps ; enfin il vint fort tard avec une couronne de fleurs sur la teste, & en arrivant il pria le peuple de remettre l'assemblée au lendemain, *car*, dit-il, *je n'ay pas le temps de vous parler aujourd'huy, parce que je dois traiter quelques estrangers, qui me sont venu voir, & que j'ai fait un sacrifice.* Les Atheniens, riant de cette belle raison, se leverent & congedierent l'assemblée. Cependant malgré sa folie, dont on se moquoit, il fut si favorisé de la Fortune, qu'aprés Demosthene, personne, ne s'acquitta si bien que lui de cet employ, & qu'il obligea tous les Spartiates, qui n'avoient pas esté tués dans le combat, à se rendre, & les mena prisonniers à Athenes avant le temps qu'il avoit marqué.

Cleon reussit dans le temps qu'il avoit marqué. La Fortune favorise quelquefois les fous.

Ce fut un tres grand affront & une tres grande honte pour Nicias ; car s'il est honteux de jetter son bouclier dans le combat, on regarda comme un acte plus honteux & plus lasche encore d'avoir abandonné volontairement par timidité le commandement de l'armée, & cedé à son

Nicias blasmé d'avoir abandonné à Cleon le commandement de l'armée.

ces deux biens, ou qu'ils auroient le plaisir de voir à Athenes les Lacedemoniens prisonniers, si Cleon reussissoit, ou, s'il ne reussissoit pas, ils auroient la consolation d'en estre deffaits. Mais n'estoit-ce pas acheter trop cherement ce dernier avantage ?

ſon ennemi l'occaſion de faire un ſi grand exploit, en ſe deportant lui meſme d'une charge qui lui avoit eſté donnée. Auſſi le poëte Ariſtophane, dans ſa comedie des oiſeaux, ſe moque ouvertement de lui en ces termes; O *de par Jupiter il n'eſt pas temps pour nous de ſommeiller, ni d'imiter les lenteurs & les remiſes de Nicias.* Et dans ſa piece, intitulée *les Laboureurs*, il introduit deux Atheniens, dont l'un veut ſe racheter pour n'aller pas commander, & dit:

Ariſtophane ſe moque de Nicias dans ſa Comedie des oiſeaux.

Et dans celle des laboureurs.

Le premier Athenien.

Je veux cultiver mes terres.

Le ſecond Athenien.

Qui eſt-ce qui t'en empeſche?

Le premier.

C'eſt vous. Cependant je ſuis preſt à donner mille drachmes, ſi vous voulés me diſpenſer d'aller commander.

Le ſecond.

Eh bien, nous les recevons. Car en voilà deux mille avec les mille que Nicias nous offre pour le meſme ſujet.

Mais Nicias ne fit pas ſeulement par là une grande tache à ſa reputation, il fit encore un tres grand mal à ſa ville, en laiſſant monter Cleon à ce degré de gloire & de puiſſance, qui lui inſpirerent une fierté inſupportable & une audace que l'on ne put plus refrener. Et ce fut la cauſe de beaucoup de calamités, qui fondirent ſur Athenes, & dont Nicias eut ſa bonne part. Car Cleon depuis ce moment, foulant aux pieds toute l'hon-

Succés touſjours funeſte à un Eſtat quand il ſert à l'élevation d'un fou.

Le mespris de l'honnesteté & de la decence dans les assemblées, produit une infinité de maux.

nesteté & la decence qu'on apportoit alors dans les assemblées, donnant le premier l'exemple de crier à tue teste, de rejetter ses habits en arriere, & de paroistre presque nud, de frapper ses cuisses, & d'aller & venir en haranguant, introduisit parmi les Orateurs, & parmi tous ceux qui se mesloient du Gouvernement une licence effrenée, & un mespris de toutes les bienseances, licence & mespris qui produisirent bientost un bouleversement general dans les affaires & une horrible confusion.

Alcibiade comparé au terroir d'Egypte.

Alcibiade commençoit alors à se pousser dans le Gouvernement, & à haranguer le peuple. Il n'estoit pas si licencieux ni si corrompu que les autres, mais on peut dire de lui, ce qu'Homere dit du terroir d'Egypte, qu'à cause de sa bonté & de sa grande fertilité, *il porte beaucoup de drogues medicinales tres excellentes, & aussi quantité de poisons.* Il en estoit de mesme du naturel d'Alcibiade; il se portoit impetueusement & avec esclat dans les deux excés contraires, & par là il causa dans la Republique de tres grands changements. De là vint que Nicias, aprés mesme qu'il fut deffait de Cleon, n'eut pas le temps de calmer entierement la ville, & d'y restablir la tranquillité, mais lorsqu'il avoit desja remis les affaires dans le chemin de salut, il fut obligé d'y renoncer, & se vit encore entraisné dans les horreurs de la guerre par l'impetuosité & par la violence de l'ambition d'Alcibiade, & voici comment cela arriva;

L'ambition impetueuse d'Alcibiade, rompt toutes les mesures de Nicias.

Pourquoy Cleon & Brasidas s'opposoient à la paix.

Ceux qui s'opposoient le plus opiniastrement à la paix de la Grece, c'estoit Cleon & Brasidas; celui là, parce que la guerre cachoit ses vices & sa meschanceté, & celui cy, parce qu'elle donnoit un nouveau lustre à sa vertu. Car en effect elle fournissoit à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, & à l'autre celles de faire de grandes & de belles actions. Mais aprés qu'ils eurent esté tués tous deux dans le combat qui fut donné prés d'Amphipolis, Nicias prenant d'abord d'un costé les Spartiates, qui desiroient la paix depuis long-temps, & de l'autre costé les Atheniens, qui n'esperoient plus de si grands avantages de la guerre, & les deux partis estant egalement recrus, & laissant aller leurs bras pendants de fatigue & de lassitude, il recommença à travailler de toutes ses forces à faire renaistre l'amitié entre ces deux villes, à delivrer tous les autres Grecs des maux dont ils estoient travaillés, à les remettre en repos, & par ce moyen à les restablir tous dans une felicité durable. Il trouva d'abord les riches, les vieillards, & les laboureurs tres disposés à la paix, & en parlant aux autres en particulier, il fit tant par ses raisons & par ses remonstrances, qu'il les rendit moins vifs & moins ardents pour la guerre.

Cleon & Brasidas tués au combat d'Amphipolis, la troisiéme année de l'Olympiade LXXXIX. 420. ans avant l'Ere Chrestienne.

Nicias n'oublie rien pour restablir la paix entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Ayant heureusement porté les choses en ces termes, il reveilla les esperances des Lacedemoniens, en leur faisant entendre que tout estoit favorablement disposé pour la paix, & en les

Nicias attire la confiance des Lacedemoniens.

pressant d'y concourir. Les Lacedemoniens adjousterent foy à ses paroles, à cause de l'honnesteté & de la bonté qu'ils avoient tousjours reconnuës en lui, & dont il venoit encore tout fraischement de leur donner des marques par tous les soins qu'il prit des prisonniers qui avoient esté faits à Pylos, & par tous les bons traitements qu'il leur fit, & qui adoucirent extremement leur infortune.

Treve d'un an entre Athenes & Lacedemone.

Ils commencerent d'abord par faire une suspension d'armes d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goustant les douceurs de la seureté & du repos, & les charmes de pouvoir estre en commerce avec leurs amis & avec les estrangers, ils desiroient avec passion de passer une vie sans guerres, & qui ne fust point souillée de sang. Ils entendoient avec de grandes demonstrations de joye les chœurs de leurs Tragedies chanter, *que les araignées fassent desormais leurs toiles sur nos lances & sur nos boucliers*. Et ils se ressouvenoient avec plaisir de celui qui a dit, *que ceux qui s'endorment dans le sein de la paix, ne sont point reveillés en sursaut par le son des trompettes; mais que leur sommeil est agreablement dissipé par le paisible chant du coq.* Rejettant donc & maudissant ceux qui disoient qu'il estoit por-

Rejettant donc, & maudissant ceux qui disoient qu'il estoit porté par les destinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans.] Il paroist par un passage de Thucydide, que ce bruit s'estoit generalement respandu en vertu de quelques anciens Oracles. *Je me ressouviens*, dit-il, liv. v. *que depuis le commencement de cette guerre*

té par les Destinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans ; & parlant les uns avec les autres, & s'entretenant de leurs affaires, enfin ils signerent la paix.

La paix signée entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

La pluspart ne doutoient plus qu'ils ne fussent veritablement delivrés de toutes leurs miseres, & ils n'avoient dans la bouche que Nicias, disant que c'estoit un homme aimé des Dieux, & que c'estoit pour le recompenser de sa pieté, que les Dieux lui avoient donné un nom tiré du plus grand & du plus beau de tous les biens qui soient au monde. Car ils estoient veritablement persuadés que cette paix estoit l'ouvrage de Nicias, comme la guerre avoit esté celui de Pericles. En effect celui-cy pour de tres petits sujets les avoit precipités dans des calamités sans nombre, & celui-là leur avoit fait oublier tous leurs maux en les rendant amis. Voilà pourquoy ils appellent encore aujourd'hui cette paix *Nicieium*, comme qui diroit *le chef d'œuvre de Nicias*.

Car Nicias est un nom tiré du mot νίκη qui signifie victoire.

Cette paix appellée Nicieium.

Dans les articles de cette paix il fut convenu

Articles de la paix.

jusqu'à la fin plusieurs soustenoient qu'il falloit qu'elle durast trois fois neuf ans. Et cela arriva, car, & ce sont encore ses termes, *si l'on compte les dix premieres années de la guerre, la treve tres courte & tres mal observée qui la suivit, les traités mal executés, & la guerre qui se ralluma ensuite, il trouvera que l'évenement a justifié à la lettre ce que les anciens Oracles avoient predit.*

Enfin ils signerent la paix.] L'année suivante. Cette paix fut signée, dit Thucydide, pour cinquante ans, à la fin de l'hyver & au commencement du Printemps le 24. du mois Elaphebolion, d'Avril, incontinent aprés les festes de Bacchus, qu'on celebroit

qu'ils rendroient reciproquement les places & les prisonniers, & que l'on tireroit au sort ceux qui feroient les premiers cette restitution. Nicias à force d'argent acheta le sort, afin que ce fust aux Lacedemoniens à evacuer les premiers les places des Atheniens, comme l'escrit Theophraste. Les Corinthiens & les Beotiens estoient fort mescontents de ce traité, & par leurs griefs & par leurs plaintes ils sembloient rappeller la guerre. Mais Nicias persuada aux Atheniens & aux Lacedemoniens d'adjouster comme un dernier sceau & un dernier lien à cette paix, une ligue offensive & deffensive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se separer d'eux, & plus seurs les uns des autres.

On tire au sort à qui évacuera le premier les places.

Nicias achete le sort pour le faire tomber sur les Lacedemoniens.

Nicias scelle la paix par une ligue offensive & deffensive, entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Pendant que tout cela se passoit, Alcibiade, qui n'estoit pas né pour le repos, & qui d'ailleurs estoit piqué contre les Lacedemoniens, de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, dont ils avoient une tres grande opinion, & qu'au contraire ils le mesprisoient & ne faisoient de lui aucun compte, avoit bien d'abord fait tous ses efforts pour s'opposer à cette paix & pour la rompre, & il l'avoit fait inutilement. Mais peu de temps après voyant que les Atheniens n'estoient plus si contents des Lacedemoniens, & qu'ils croyoient mesme en recevoir des torts fort

Alcibiade n'estoit pas né pour le repos.

Il met tout en œuvre pour rompre la paix, & il en vient à bout.

dans la ville, & dix ans entiers, & quelques jours aprés le commencement de cette guerre, & la premiere incursion des Lacedemoniens dans l'Attique.

considerables, en ce qu'ils avoient fait une Ligue avec les Beotiens, & qu'ils n'avoient pas restitué la ville de Panacte & celle d'Amphipolis en l'estat qu'elles estoient, il s'attacha à ces griefs, & irrita le peuple, en les faisant valoir, & en les exaggerant l'un aprés l'autre. Enfin ayant fait venir une ambassade d'Argos, il cherchoit à moyenner & à faire conclurre une ligue entre les Argiens & les Atheniens.

Il veut faire conclurre une ligue entre les Atheniens & les Argiens.

Ces nouvelles portées à Sparte, les Lacedemoniens envoyent des Ambassadeurs à Athenes avec de pleins pouvoirs. Ces Ambassadeurs, introduits dans le conseil, deduisirent leurs plaintes, & firent leurs demandes. Il n'y eut personne qui ne les trouvast tres raisonnables & tres justes. Alcibiade craignant donc que par ces mesmes discours ils n'entraisnassent aussi le peuple, s'avisa de les circonvenir par ses artifices & par ses serments, en les asseurant, *qu'il les aideroit de tout son credit, pourveu qu'ils ne se vantassent point d'avoir les pleins pouvoirs de Sparte, & qu'ils asseurassent qu'ils n'en estoient pas munis; que c'estoit là le seul moyen d'obtenir toutes leurs demandes.* Ces Ambassadeurs le crurent, & quittant là Nicias, ils s'attacherent à lui.

Les Lacedemoniens envoyent des Ambassadeurs à Athenes.

Supercherie dont use Alcibiade auprés des Ambassadeurs de Lacedemone.

Cette demarche faite, Alcibiade les mena d'abord à l'assemblée du peuple, & là il leur demanda à haute voix, *s'ils estoient pourveus des pleins pouvoirs necessaires pour regler toutes choses.* Ils dirent que non. Et alors Alcibiade, changeant tout-à-coup

contre leur attente, appella le conseil à tesmoin de leur discours, & exhorta le peuple *à ne croire ni escouter des hommes qui mentoient si ouvertement, & qui sur le mesme sujet disoient aujourd'huy une chose, & demain tout le contraire.*

On ne sçauroit exprimer le trouble & la surprise de ces Ambassadeurs. Nicias lui mesme ne sçavoit que penser ni que dire, mais il estoit saisi de douleur & d'estonnement. Et sur l'heure mesme le peuple se mit en devoir de faire venir les Ambassadeurs d'Argos pour conclurre avec eux la ligue. Mais dans ce moment un grand tremblement de terre vint au secours de Nicias, & rompit l'assemblée.

Un grand tremblement de terre à Athenes, empesche la conclusion de la ligue.

Le lendemain, le peuple s'estant encore assemblé, Nicias se tourmenta si fort & dit tant de choses, qu'enfin, quoyque avec beaucoup de peine, il persuada au peuple de surseoir un peu de temps la ligue qu'ils vouloient faire avec les Argiens, & de l'envoyer Ambassadeur à Sparte, moyennant quoy il les asseura que toutes choses iroient bien, & qu'ils seroient contents.

Nicias persuade au peuple de surseoir la conclusion de la ligue, & de l'envoyer Ambassadeur à Sparte.

Quand il fut arrivé à Sparte il se vit respecté & honoré de tous les Lacedemoniens, qui le regardoient comme un homme de bien, & comme un homme, qui avoit marqué beaucoup d'affection

Et de l'envoyer Ambassadeur à Sparte.] Ils ne l'envoyerent pas seul, ils envoyerent d'autres Ambassadeurs avec lui, comme le raconte Thucydide, qui a fort bien detaillé tout ce fait. Mais Nicias estoit chef de l'Ambassade.

pour

pour eux en toutes rencontres, mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit, & vaincu par le parti de ceux qui favorisoient les Beotiens, il s'en retourna comme il estoit venu, & non seulement il se vit mesprisé & bafoué, mais en danger mesme de recevoir quelque insulte, les Atheniens estant fort affligés & fort irrités de l'avoir cru, & d'avoir renvoyé un si grand nombre de prisonniers, & de prisonniers si considerables. Car ces Spartiates, qu'on avoit amenés de Pylos, estoient des premieres maisons de Sparte, & avoient les plus puissants de la ville pour parents ou pour amis. Cependant, quelque grande que fust leur colere, ils ne se porterent à aucun excés contre lui, ils eleurent seulement Alcibiade pour General, firent une bonne ligue avec les Mantinéens & les Eléens, qui avoient quitté le parti de Lacedemone, y joignirent les Argiens, & envoyerent des troupes à Pylos faire le degast dans la Laconie. Ainsi ils se replongerent dans la guerre, qu'ils avoient voulu éviter.

Nicias ne peut rien faire de tout ce qu'il vouloit.

Mal receu des Atheniens à son retour.

Alcibiade éleu General.

Ligue des Atheniens avec les Mantinéens, les Eléens & les Argiens, pour cent ans.

Comme le different d'Alcibiade avec Nicias estoit dans sa plus grande force, arriva le temps

Mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit.] Dans la premiere audience Nicias deduisit toutes les demandes des Atheniens, & tous leurs sujets de plainte, & finit en disant, *que si les Lacedemoniens ne rompoient l'alliance qu'ils avoient faite avec les Beotiens, qui n'avoient pas esté compris dans le Traité de paix, les Atheniens feroient une ligue avec les Argiens & leurs alliés.* Les Lacedemoniens, entraisnés par la faction d'un des Ephores, respondirent, *qu'ils ne romproient point l'alliance avec les Beotiens.*

Ostracisme renouvellé de temps en temps.

Nicias & Alcibiade croyent que ce ban les regarde l'un ou l'autre.

de l'Ostracisme, que les Atheniens avoient accoustumé de renouveller de fois à autre, pour se deffaire pendant dix années de quelqu'un de ceux qui estoient les plus suspects pour leur reputation, ou les plus enviés pour leurs richesses. Les voilà donc tous deux dans un grand trouble & dans un grand danger, ne doutant point que ce ban ne tombast sur l'un ou sur l'autre; car les Atheniens detestoient la vie d'Alcibiade, & redoutoient son audace & sa fierté, comme cela paroist plus clairement par tout ce que nous en avons dit dans sa vie; & Nicias avoit excité une furieuse envie par ses richesses, & par sa maniere de vivre, où l'on ne descouvroit rien de populaire, ni aucune sorte de douceur ou d'humanité, mais qui au contraire estoit retirée & tournée vers l'Oligarchie, & paroissoit entierement estrange & sauvage. D'ailleurs en s'opposant tousjours à leurs cupidités sans les menager, & en les forçant de prendre tousjours les partis les plus utiles, il leur estoit devenu tres odieux. En un mot il s'eleva alors deux partis, qui partagerent la ville, l'un celuy des jeunes gens, qui vouloient la guerre, & l'autre celuy des vieillards, qui souhaitoient la paix.

Les Atheniens detestoient la vie d'Alcibiade, & redoutoient son audace.

La vie de Nicias n'avoit rien de populaire ni de doux

Le premier s'efforçoit de faire tomber le ban sur Nicias, & l'autre, de le detourner sur Alci-

Comme sur l'auteur de la paix.

Tout ce que Nicias put obtenir, pour pouvoir dire qu'il ne s'en estoit pas retourné sans avoir rien fait, c'est que les Lacedemoniens renouvellerent le serment de la paix. Thucyd. liv. v.

biade. Or quelqu'un a fort bien dit, *que dans une sedition, c'est ordinairement le plus meschant qui prospere & qui monte au premier degré d'honneur*. Cela fut vray dans cette rencontre; la ville ainsi partagée donna le premier lieu aux plus audacieux, aux plus insolents, & aux plus fourbes des hommes. De ce nombre estoit Hyperbolus, du bourg de Perithoides, homme audacieux, qui ne tiroit son audace d'aucun credit, ni d'aucun merite qu'il eust, au contraire qui tiroit tout son merite & tout son credit de son audace, & qui estoit la honte & le deshonneur de sa ville par ce credit là mesme qu'il y avoit acquis.

Qui vouloit la guerre.

Dans les seditions ce sont les plus meschants qui s'elevent.

Caractere d'Hyperbolus.

Un meschant en credit est la honte de sa ville.

Cet homme donc se trouvant en ce temps-là par son indignité fort à couvert de l'Ostracisme, comme plus digne des fers, que d'un bannissement qui ne tomboit jamais que sur les premiers de l'Estat, & qui se flattoit que si l'un de ces deux personnages venoit à estre banni, il seroit lui à la teste du parti opposé à celuy qui resteroit dans la ville, il paroissoit ravi du danger qui les menaçoit tous deux, & alloit irritant le peuple contre l'un & l'autre. Mais Nicias & Alcibiade, voyant sa malice, & s'estant abouchés secretement, reunirent les deux partis, & devenus par là les plus forts, il firent que ce ban ne

Nicias & Alcibiade se reunissent, & font tomber ce ban sur Hyperbolus.

Que dans une sedition, c'est ordinairement le plus meschant qui prospere.] C'est une verité que l'experience a souvent confirmée: Un meschant audacieux profite du trouble que la sedition excite, le bon parti n'estant pas en estat de s'y opposer.

fut ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'il tomba sur Hyperbolus.

D'abord le peuple ne fit qu'en rire & s'en divertir, mais ensuite ils prirent l'affaire plus serieusement & en furent tres faschés, dans la pensée que ce ban tombé sur un sujet si indigne, estoit flestri & deshonoré. Car ils estoient persuadés qu'il y avoit une sorte d'honneur & de dignité dans cette punition, ou plustost que c'estoit une punition pour un Thucydide, pour un Aristide, & pour autres tels grands hommes, mais que c'estoit un tres grand honneur pour un Hyperbolus, & que ce malheureux pouvoit tirer un tres grand sujet de vanité d'avoir esté puni de ses vices comme les plus honnestes gens l'estoient de leurs vertus. Et c'est aussi ce que Platon, le Poëte comique, fait entendre, lors qu'il dit en parlant de lui; *il est vray qu'il meritoit d'estre chastié pour ses vices & pour ses mœurs corrompues; mais les flestrissures dont il est couvert, n'estoient pas dignes du chastiment qu'il a receu. L'Ostracisme n'a pas esté inventé pour de vils esclaves.*

Les Atheniens se repentent d'avoir fait tomber un ban si noble sur un personnage si indigne.

Ce ban de l'Ostracisme estoit une punition de la vertu.

Passage de Platon, Poëte comique.

Aussi depuis ce temps-là il n'y eut plus personne de banni du ban de l'Ostracisme; Hyperbolus fut le dernier, & Hipparchus, du bourg de Cholarges, avoit esté le premier, comme proche parent du Tyran. De tout cecy il resulte que la Fortune est une chose sur laquelle on ne peut

Aprés Hyperbolus, le ban de l'Ostracisme fut si diffamé, qu'on ne s'en servit plus.

De tout cecy il resulte que la Fortune est une chose sur laquelle on ne peut asseoir de jugement ferme & solide.] Plutarque dit cecy,

asseoir de jugement ferme & solide, & qui eschappe à tous nos raisonnements. Car si Nicias eust partagé le danger de ce ban avec Alcibiade, il seroit arrivé de deux choses l'une, ou il auroit esté vainqueur, & auroit chassé son ennemi, & par là il seroit demeuré dans la ville maistre de tout, ou il auroit esté vaincu & chassé lui mesme, & en ce cas il seroit sorti de la ville avant ses derniers malheurs, & auroit conservé la reputation de tres sage & tres excellent Capitaine. Je sçai bien que Theophraste escrit que le bannissement d'Hyperbolus fut la suite & l'effect de la dissention de Phæax avec Alcibiade, & non pas de Nicias. Mais la pluspart des Auteurs l'escrivent comme je viens de le raconter.

On ne sçauroit asseoir de jugement certain sur la Fortune.

Dans ce temps-là arriverent à Athenes les Ambassadeurs des Egestains & ceux des Leontins, pour presser les Atheniens de porter la guerre en Sicile. Nicias s'opposoit de toutes ses forces à cette expedition, mais il fut vaincu par l'adresse & par l'ambition d'Alcibiade, qui avant le jour de l'assemblée eut gagné & corrompu le peuple par ses discours, en le remplissant de vaines esperances. De sorte que les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards dans leurs boutiques, & dans les lieux où ils s'assem-

Les Ambassadeurs des Egestains & des Leontins arrivent à Athenes.

Nicias s'oppose de toutes ses forces à l'expedition de la Sicile.

L'ambition d'Alcibiade l'emporte sur lui.

Entestement des Atheniens pour cette expedition.

pour faire voir combien Nicias se trompa dans les mesures qu'il prit avec Alcibiade pour éviter d'estre banni. Il crut faire un grand coup pour sa fortune, & ce fut ce qui le perdit. Les voyes de la Fortune sont incomprehensibles, & l'aveuglement des hommes tres grand.

Nicias s'opposoit de toutes ses

bloient pour causer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette isle est environnée, de la bonté de ses ports, & des plages qu'elle a du costé qui regarde l'Afrique. Car ils ne se proposoient pas la Sicile pour le prix de la guerre qu'ils entreprenoient, mais ils meditoient d'en faire leur place d'armes, & leur arsenal, d'où ils partiroient pour aller conquerir Carthage, & se rendre maistres de toute l'Afrique & de la mer jusqu'aux colomnes d'Hercule.

Grands desseins des Atheniens.

Comme ils faisoient donc leurs preparatifs pour ce grand dessein, Nicias, qui s'y opposoit n'eut pour lui ni le peuple, ni les nobles; car les riches, craignant que leur opposition ne fust mal interpretée, & qu'on ne crust qu'ils la faisoient uniquement de peur de servir & de faire beaucoup de despense pour equiper des galeres, se tinrent en repos contre leur sentiment.

Pour tout cela Nicias ne se rebuta point, & ne renonça point à son entreprise, mais dés que les Atheniens eurent passé le decret, qui ordonnoit qu'on feroit la guerre, & qu'on le

Le decret pour la guerre passé.

forces à cette expedition, mais il fut vaincu par l'adresse & par l'ambition d'Alcibiade.] Thucydide, qui a parfaitement detaillé toute cette guerre dans son VI. liv. rapporte la harangue que Nicias fit en plein conseil pour en detourner les Atheniens, & celle qu'Alcibiade fit ensuite pour les y porter, & la seconde de Nicias pour faire voir les grands preparatifs qu'il falloit faire pour en asseurer le succés. Ce sont trois chef-d'œuvres.

nommeroit le premier General avec Alcibiade & Lamachus,dans la premiere assemblée qui se tint ensuite il se leva, parla fortement contre ce projet pour en detourner les Atheniens, protesta hautement contre ce decret, & enfin il attaqua Alcibiade en personne, & lui reprocha que pour son profit particulier, & pour satisfaire son ambition, il engageoit sa ville dans une guerre d'outre mer tres dangereuse, & qui seroit funeste à la Republique. Mais il n'avança rien, au contraire sa grande experience le fit juger plus propre à conduire cette entreprise, & rien ne parut plus capable d'en asseurer le succès que sa timide & sage prevoyance meslée avec l'audace d'Alcibiade, & avec la douceur de Lamachus, & l'election en fut d'autant mieux confirmée. D'ailleurs un des Orateurs, nommé Demostratus, celui qui excitoit le plus les Atheniens à cette guerre, se leva & dit, qu'il alloit empescher Nicias d'alleguer davantage ses vaines excuses, & en mesme temps ayant proposé un decret que les Generaux auroient un plein pouvoir de conseiller & de faire & à Athenes & en Sicile tout ce qu'ils jugeroient à propos, il porta le peuple à le passer & autoriser.

Nicias est nommé General avec Alcibiade & Lamachus.

Nicias proteste contre ce decret, & n'oublie rien pour le faire casser.

General timide & precautionné pour corriger l'audace d'un General trop hazardeux.

Cependant on dit que les Prestres & les Sacrificateurs alleguoient beaucoup de choses pour empescher cette expedition; mais Alcibiade, qui avoit aposté d'autres Devins, faisoit courir quelques anciens Oracles, qui portoient, *qu'une*

Les Prestres & les Sacrificateurs s'opposent à cette guerre.

grande gloire attendoit les Atheniens en Sicile Il lui arriva aussi en mesme temps des gens qui revenoient du Temple de Jupiter Ammon, qui lui rapporterent un Oracle du Dieu, où il estoit dit expressement, *que les Atheniens prendroient tous les habitants de Syracuse.*

Alcibiade aposte d'autres Devins pour l'autoriser par des Oracles.

Oracle rapporté du Temple d'Ammon.

Mais tout ce qui estoit contraire à ce dessein, oracles, presages, augures, tout le monde le cachoit, de peur de paroistre troubler par de malheureux pronostics une entreprise formée sous d'heureux auspices, d'autant plus mesme qu'on voyoit que les signes les plus visibles & les plus clairs ne pouvoient les en destourner. On fermoit les yeux à la mutilation des Hermes, ou Statuës de Mercure, qui un matin se trouverent toutes mutilées, hors une seule, qu'on appelloit l'Hermes d'Andocides, qui avoit esté consacrée par la Tribu Egeide, & qui estoit devant la maison, qui appartenoit alors à cet Andocides, & l'on ne faisoit aucune attention à ce qui estoit arrivé à l'autel des douze Dieux; car un jeune homme sauta tout à coup sur cet autel, se mit à cheval dessus, & avec une pierre il se coupa les parties. Dans le Temple de Delphes il y avoit une statuë de Pallas toute d'or, qui estoit sur un palmier de bronze, offrande que la ville d'Athe-

Cela est ordinaire dans ces occasions, la Religion est estouffée par la politique.

La mutilation des Hermes.

Prodiges arrivés dans le mesme temps, & ausquels on ne fit point d'attention.

Statuë de Pallas d'or massif sur un palmier de bronze. Offrande des Atheniens.

On fermoit les yeux à la mutilation des Hermes, ou Statuës de Mercure.] Cette mutilation arriva justement dans ce temps-là. Ces Hermes, ou Statuës de Mercure, estoient des Statuës quarrées, que les Atheniens, selon une ancienne coustume, plaçoient aux portes de leurs maisons, & aux portes des Temples.

nes

nes avoit faite des despouilles des Medes; une troupe de corbeaux estant volée sur cette statuë, la bequeta pendant plusieurs jours, rongea le fruit du palmier, qui estoit d'or, & l'abbatit enfin.

Les Atheniens, pour eluder ces presages, disoient que c'estoient des fictions imaginées par les habitants de Delphes, que les Syracusains avoient gagnés. Il y eut un Oracle qui ordonna aux Atheniens de faire venir de Clazomene à Athenes la Prestresse de Minerve. Ils envoyerent donc chercher cette Prestresse, & il se trouva qu'elle avoit nom *Hesychia*. Et tout ce que le Dieu ordonnoit à la ville par cet Oracle, c'estoit sans doute de se tenir en repos. L'Astrologue Meton, soit qu'il fust effrayé par tous ces prodiges, soit que par les regles de son art, ou par quelque raisonnement humain, il craignist l'issuë de cette guerre, car il y avoit quelque commandement, contrefit le fou & mit le feu à sa maison. D'autres disent qu'il ne supposa point de folie, mais qu'ayant mis le feu la nuit à sa maison, il alla le lendemain à l'assemblée du peuple dans un estat tres pitoyable, & que là, comme si cet incendie estoit arrivé par accident, il supplia les Citoyens d'avoir esgard à son infortu-

Un Oracle ordonne de faire venir de Clazomene la Prestresse de Minerve.

Elle estoit appellée Hesychia.

Presage qu'on devoit tirer de ce nom, qui signifie repos.

Meton, celebre Astrologue, contrefait le fou, & met le feu à sa maison.

Et il supplia les Citoyens d'avoir esgard à son infortune, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils.] Ce Meton trouvoit gagner beaucoup en sacrifiant sa maison pour esloigner son fils de ce danger, & pour espargner la grande despense qu'il auroit esté obligé de faire pour l'équipement d'une galere. La peur de perdre

ne, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils, qui devoit commander & defrayer une galere, & qui estoit sur le point de s'embarquer.

Socrate averti par son bon Genie des malheurs de cette guerre.

Le Demon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires dont il se servoit pour l'avertir de ce qui devoit arriver, & lui declara que ce voyage seroit funeste à la ville. Socrate le dit dans le temps mesme à ses amis, & à plusieurs autres gens de sa connoissance, & le bruit s'en respandit aussitost par tout. Il y en eut mesme plusieurs qui furent fort troublés & fort decouragés par les festes qui se rencontrerent justement dans les jours que l'on embarqua les troupes, & que l'on appareilla pour faire voile. Les femmes celebroient alors les festes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville estoit pleine d'images de morts & de convois funebres, & retentissoit des cris & des gemissements des femmes qui les suivoient & qui lamentoient, de sorte que tous ceux qui faisoient quelque compte de ces sortes de presages, estoient tres affligés, & craignoient beaucoup que tout ce grand appareil, & cet armement si brillant & si magnifique

Festes d'Adonis celebrées le jour qu'on s'embarquoit. V. les remarques sur la vie d'Alcibiade, pag.

Pourquoy cette feste paroissoit de mauvais augure.

son fils, & cette veuë d'espargne pouvoient avoir autant de part à cette action, que la veuë des malheurs que son art lui descouvroit.

Le Demon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires dont il se servoit.] C'est ce que Socrate dit lui-mesme dans le Theages, *Vous pouvés encore sçavoir de beaucoup de nos Citoyens ce que je leur dis sur l'expedition de Sicile, & sur l'eschec que nostre armée devoit y recevoir.*

ne perdist bientost tout cet esclat, & ne se flestrist comme une fleur.

Pour revenir à Nicias, de s'estre tousjours opposé à cette expedition pendant qu'on en deliberoit dans l'assemblee du peuple, & aprés avoir esté nommé General, de ne s'estre laissé, ni enfler par de vaines esperances, ni esblouir par la grandeur & par l'importance de cet employ, & d'avoir tousjours persisté dans son opposition sans jamais changer, c'est l'action d'un homme de bien, & d'un homme sage. Mais aprés avoir veu qu'il ne pouvoit ni destourner le peuple de cette guerre par tous ses efforts, ni s'exempter de cette charge par ses prieres, & que le peuple le prenant pour ainsi dire au corps, le portoit & le mettoit à la teste de cette puissante armée, alors il n'estoit plus temps de deployer sa craintive prevoyance, d'user de lenteur, jusqu'à regarder tousjours derriere lui comme un enfant en repetant sans cesse que cette guerre estoit entreprise contre toute sorte de raison, & contre toutes les regles de la prudence, & qu'elle se faisoit malgré lui. Et il avoit grand tort de refroidir par là les deux autres Generaux, d'abbattre le courage des troupes, & d'émousser cette

Nicias loué de s'estre opposé à cette guerre, mais blasmé avec raison de tout ce qu'il fit aprés qu'elle eut esté resoluë.

Ne perdist bien-tost tout cet esclat, & ne se flestrist comme une fleur.] Ces sages Atheniens pensoient ainsi en tirant cet augure du peu de durée des plantes que l'on portoit à cette feste dans des cuvettes, & que l'on appelloit *les jardins d'Adonis.*

De refroidir par là les deux autres Generaux, d'abattre le courage des troupes] Cette censure de Plutarque est tres juste. Dés

La confiance & l'esperance asseurent le succés des grandes entreprises.

pointe & cette fleur de confiance, & d'esperance qui asseurent le succès des grandes actions. Il falloit marcher d'abord aux ennemis, s'attacher à eux, & en donnant des batailles, forcer la Fortune à rougir des maux qu'elle leur preparoit.

Differents avis des Generaux, celuy de Lamachus estoit le seul bon.

Mais il fit tout le contraire, car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles, & Alcibiade estant d'avis de commencer par faire revolter les villes contre les Syracusains, & ensuite de marcher contre eux, il rejetta ces deux avis, & dit qu'il falloit aller tout doucement, costoyer la Sicile tout alentour, faire voir leurs armes & leurs galeres, & de là s'en retourner promptement à Athenes aprés avoir laissé seule-

Avis de Nicias, qui estoit le plus mauvais.

qu'une chose est resoluë, il ne faut plus penser qu'aux moyens de la faire reussir, & celui qui l'a le plus combattuë, est obligé de la pousser comme si elle avoit passé par son avis.

Et en donnant des batailles, forcer la Fortune à rougir des maux qu'elle leur preparoit.] Cela me paroist fort beau. Il est souvent arrivé qu'un grand courage a obligé la Fortune à revenir à ceux qu'elle avoit abandonnés; c'est ainsi qu'Homere dit que de vaillants hommes ont forcé les destinées.

Car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles.] C'estoit le seul bon avis, & il en donnoit de bonnes raisons. *Lamachus dit*, ce sont les termes de Thucydide, liv. VI. *qu'il falloit aller droit à Syracuse, & donner tout au plustost un grand combat devant ses murailles pendant que les Syracusains estoient effrayés, & qu'ils n'avoient fait aucuns preparatifs. Car une armée est d'abord terrible, quand elle n'est point attenduë, au lieu que si elle ne fait que traisner & que differer avant que de paroistre, elle trouve les gens revenus de leur frayeur & pleins de mespris, quand ils la voyent, &c.*

Et de là s'en retourner promptement à Athenes.] On ne comprend pas comment un homme aussi sage & un aussi grand Capitaine que Nicias donnoit un avis si peu sensé; car par là il

ment quelques troupes aux Egeſtains pour leur aider à ſe defendre. Cet avis rompit tous les projets des autres Generaux, & abattit leur fierté & leur courage.

Peu de temps aprés les Atheniens ayant mandé Alcibiade, pour lui faire ſon procés, Nicias reſté avec le titre de ſecond General, mais eſtant en effect le premier en autorité, ne ceſſa jamais d'uſer de remiſes, tantoſt en ſe tenant en repos ſans rien entreprendre, tantoſt en ne faiſant que tourner çà & là le long des coſtes, tantoſt en perdant le temps à conſulter & à deliberer; de ſorte que cette fleur d'eſperance, qui brilloit dans ſes troupes, fut fanée & fleſtrie; & au contraire la crainte & la frayeur, dont les ennemis avoient eſté ſaiſis à la premiere veuë de cette armée ſi puiſſante & ſi formidable, furent eſcoulées avant qu'il euſt rien entrepris.

Alcibiade rappellé pour eſtre jugé ſur la mutilation des Hermes.

Remiſes de Nicias, la cauſe de l'eſchec que les Atheniens receurent en Sicile.

Il eſt vrai qu'avant le deſpart d'Alcibiade, ils s'avancerent vers Syracuſe avec ſoixante galeres, dont ils en mirent cinquante en bataille à l'entrée du port, & envoyerent les dix autres dans le port pour reconnoiſtre la place. Celles-cy, s'eſtant avancées juſqu'au pied des murailles, firent crier par un Heraut, *que les Leontins n'avoient qu'à rentrer en poſſeſſion de leur ville & de leurs terres.* En

perdoit tout le fruit de cet armement, en donnant aux Siciliens le temps de ſepr eparer. Mais il faut entrer dans ſes veuës, il ne cherchoit qu'à éluder cette guerre, & à porter les Atheniens à s'en deporter par les grandes difficultez qu'ils y trouveroient.

Firent crier par un Heraut, que les Leontins n'avoient qu'à ren-

mesme temps elles prirent une galere des ennemis qui portoit les tables où estoient escrits par nom & surnom tous les Syracusains selon leurs Tribus. Jusques-là elles avoient tousjours esté gardées loin de la ville dans le temple de Jupiter Olympien. Mais alors on les avoit fait venir pour faire le denombrement de ceux qui estoient en age de porter les armes. Ces tables ayant donc esté prises par les Atheniens & portées aux Generaux, quand on vit ce nombre infini de noms qui comprenoient tout le peuple de Syracuse, les Devins furent consternés dans la crainte que ce ne fust là l'accomplissement de l'Oracle, qui portoit, *que les Atheniens prendroient tous les Syracusains*. Cependant on pretend que cet Oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit des Atheniens, lorsque Callippus, aprés avoir tué Dion, se rendit maistre de Syracuse.

Tables où estoit tout le denombrement des Syracusains, prises par une galere des Atheniens.

Les Devins en sont consternés, & pourquoy.

trer en possession de leur ville & de leurs terres.] Ils firent crier par un Heraut que les Atheniens venoient pour ramener les Leontins dans leur patrie, en vertu de la parenté & de l'alliance qui estoit entre eux, c'est pourquoy tous les Leontins, qui estoient à Syracuse, n'avoient qu'à se retirer hardiment & sans aucune crainte, auprés des Atheniens leurs amis & leurs bienfaicteurs.

Les Devins furent consternez dans la crainte que ce ne fust là l'accomplissement de l'Oracle, qui portoit, que les Atheniens prendroient tous les Syracusains.] Car il n'en falloit pas davantage pour justifier l'Oracle. Dans le texte je croy qu'il y a une faute, & qu'au lieu de λέγοντες, il faut lire λέγοντος, en le rapportant à χρησμοῦ à l'Oracle ; car c'estoit l'Oracle qui portoit, que *les Atheniens prendroient tous les Syracusains*, & c'est ainsi qu'on lit dans un manuscrit.

Que cet Oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit.] Au lieu de ἀλλ' ἕτερον φασὶν ἔργον, il est mieux de lire comme dans quelques manuscrits, ἀλλ' ἑτέρῳ φασὶν ἔργῳ, &c.

Alcibiade estant parti de Sicile avec peu de gens, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias. Car Lamachus estoit bien homme de grand courage, plein de justice, & qui ne s'espargnoit nullement dans les combats, mais si pauvre & si simple que toutes les fois qu'il avoit commandé l'armée, dans les comptes qu'il rendoit à son retour, il n'oublioit jamais de marquer, *tant pour son habit, tant pour ses pantoufles*. Au lieu que Nicias estoit un homme fier de toutes ses grandes qualités, & sur tout de sa reputation & de ses richesses. On dit qu'un jour dans une autre occasion les Generaux Atheniens estant assemblés dans le conseil pour deliberer sur une affaire importante, Nicias ordonna au poëte Sophocle, qui estoit un des Generaux, de dire le premier son avis parce qu'il estoit le plus vieux. *Je suis vrayement le plus vieux, si l'on compte les années*, lui respondit Sophocle, *mais vous estes mon ancien si l'on a egard au merite & aux services que vous avés rendus*. Ainsi donc Nicias tenant alors Lamachus comme à ses ordres, quoyqu'il fust plus homme de guerre que lui & meilleur Capitaine, usant tousjours avec timidité & lenteur de ses forces, & ne faisant que roder autour de la Sicile tousjours loin des ennemis il releva leur audace. Ensuite estant allé mettre le siege devant Hybla, qui n'estoit qu'une petite ville, & l'ayant levé peu de jours aprés, il tomba dans un tres grand mespris. Enfin il se retira à Catane sans

Caractere de Lamachus.

Comptes que rendoit Lamachus.

Le Poëte Sophocle, un des Generaux des Atheniens.

Grande modestie de Sophocle.

Lamachus plus grand homme de guerre que Nicias.

La Courtisane Laïs prise dans le bourg d'Hyccara.

avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'estoit la Courtisane Laïs, qui fort jeune encore alors fut vendue parmi les autres prisonniers, & menée dans le Peloponese.

Sur la fin de l'esté il eut nouvelles que les Syracusains, ayant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers, & desja leur cavalerie venoit avec insolence l'insulter jusques dans son camp, lui demandant avec de grandes risées, *s'il n'estoit pas plustost venu pour s'establir à Catane, que pour ramener les Leontins dans leurs maisons.*

Ce ne fut qu'avec la derniere peine que Nicias se resolut enfin à profiter de cette occasion, & à faire voile à Syracuse. Mais comme il vouloit avoir le temps d'establir son camp devant la place & d'y prendre ses quartiers seurement & en repos, il envoya secretement de Catane à Syracuse un homme, comme un transfuge, pour donner avis aux Syracusains que s'ils vouloient surprendre le camp des Atheniens sans defense & se rendre maistres de leurs armes & de leurs bagages sans coup ferir, ils n'avoient qu'à venir avec leur armée un certain jour qu'il leur marquoit;

Stratageme de Nicias.

Et d'y prendre ses quartiers seurement & en repos.] Il sçavoit bien, dit Thucydide, qu'il lui seroit impossible de reussir s'il tentoit une descente contre des gens preparez à le recevoir, encore moins s'il entreprenoit de marcher à eux par terre & à descouvert, car comme il n'avoit point de cavalerie, & que les ennemis en avoient une tres bonne & tres nombreuse, il auroit beaucoup à souffrir.

car

car les Atheniens passant la plus grande partie du temps dans la ville, les habitants, amis des Syracusains, avoient resolu, si tost qu'ils les verroient arriver, de se saisir des portes & de mettre le feu à leur flotte; que desja le nombre de ceux qui avoient fait ce complot, estoit tres grand, & qu'ils n'attendoient que leur approche.

Voilà le plus grand exploit de guerre que Nicias ait fait en Sicile, car ayant obligé par ce stratageme les ennemis de sortir de leur ville avec toutes leurs troupes, & de la laisser sans defense, il y arriva de Catane avec toute sa flotte, se rendit d'abord maistre de tous les ports, & choisit tout à son aise pour son camp un lieu avantageux, où les ennemis ne pourroient se prévaloir contre lui de ce qui les rendoit les plus forts & d'où il pourroit leur faire la guerre sans nul empeschement, avec ce qui faisoit le plus sa force & sa confiance.

Nicias se rend maistre de tous les port de Syracuse, & establit son camp devant la place.

Les Syracusains, arrivés à Catane, & se voyant si honteusement trompés, s'en retournerent tout court à Syracuse, & pleins de dépit ils se mirent en bataille devant les murailles; Nicias sortit de ses retranchements, les attaqua & les battit. Il ne leur tua pourtant pas beaucoup de monde, car leur cavalerie arresta la poursuite. Et comme Nicias avoit rompu tous les ponts, qui estoient sur la riviere, il donna lieu au Capitaine Hermocrate de dire en encourageant les Syracusains, *Nicias est plaisant, il est à la teste d'une armée pour ne pas combattre,*

Il bat les Syracusains en bataille rangée.

Bon mot d'Hermocrate sur ce que

Nicias avoit rompu les ponts.

comme s'il estoit venu pour toute autre chose que pour le combat. Mais malgré ce bon mot Nicias combattit, & les Syracusains furent battus. Leur espouvante & leur frayeur furent mesme si grandes qu'au lieu de quinze Generaux, qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois, auxquels le peuple promit par serment qu'il les laisseroit maistres absolus de resoudre & d'executer tout ce qu'ils jugeroient à propos sans attendre de nouveaux ordres.

Les Syracusains au lieu de quinze Generaux qu'ils avoient, n'en nomment que trois Hermocrate, Heraclide & Sicanus.

Le temple de Jupiter Olympien estoit assés prés du camp des Atheniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maistres, parce qu'il estoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la Religion des Rois & des peuples y avoit consacrées. Nicias, differant de jour en jour d'envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, & donna le temps aux Syracusains d'y faire passer un destachement pour le defendre, ce qu'il fit à dessein, dans la crainte que ses soldats venant à piller ce

Scrupule de Nicias, qui marque sa pieté.

Leur espouvante & leur frayeur furent mesme si grandes, qu'au lieu de quinze Generaux, qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois.] Plutarque attribue icy à leur espouvante & à leur frayeur, ce qui ne fut que l'effect de leur prudence, car ils ne prirent ce parti de diminuer le nombre de leurs Generaux, que sur ce qu'Hermocrate dans le Conseil, qui fut tenu aprés la bataille, leur representa que cet eschec leur estoit arrivé en partie par le grand nombre de leurs Generaux; ils en avoient quinze, n'y ayant rien de plus nuisible dans une armée que la quantité des Commandants, selon cette sentence d'Homere, *pluralité de Chefs n'est point bonne.* C'estoit mesme trop d'en nommer trois.

Dans la crainte que ses soldats venant à piller ce Temple, le public n'en retireroit aucun profit, & que le sacrilege en retomberoit sur lui seul.] Un General est tres louable de respecter les temples chez les ennemis mesmes, il ne fait pas la guerre aux Dieux.

temple, le pubic n'en retireroit aucun profit, & que le sacrilege retomberoit sur lui seul.

La nouvelle de cette grande victoire fut bientost portée dans toute la Sicile, mais Nicias n'en tira pas le moindre avantage, car peu de jours après il ramena ses troupes à la ville de Naxe, où il hyverna, consumant de grandes provisions avec une si grosse armée, & ne faisant que de tres petites choses avec quelques Siciliens, qui s'estoient venu rendre à lui. De sorte que les Syracusains revenus de leur consternation & pleins d'audace retournerent à Catane, ravagerent tout le pays, & brusLerent le camp des Atheniens. Et de tout cela on en rejettoit la faute sur Nicias, qui à force de raisonner, de differer, & de se precautionner, perdoit tout le temps d'agir, mais quand il faisoit tant que de mettre la main à l'œuvre, personne ne pouvoit rien trouver à reprendre dans ses actions, car il estoit aussi vif & aussi ardent à executer, que timide & lent à entreprendre.

Grande faute de Nicias

Ville entre Catane & Syracuse.

Nicias aussi ardent à executer que lent à entreprendre.

Ayant fait dessein de ramener pour la se-

Il ramene son armée devant Syracu.

Dans le 1. liv. de l'Iliade Homere fait entendre que les Grecs mespargnerent Chrysa, Cilla & Tenedos, villes voisines d'Ilion, & n'y commirent aucun desordre, à cause du grand respect qu'ils avoient pour le Dieu qui y presidoit. J'ay vu des gens qui soustenoient que Nicias, en s'empeschant de toucher aux richesses immenses, dont ce temple estoit rempli, avoit poussé trop loin son scrupule. Ne dependoit-il pas de lui de prendre ses mesures, pour empescher ce temple d'estre pillé, & pour faire servir tous ces thresors à son armée? Pourquoy laisser ce secours à ses ennemis? La superstition, disoient-ils, est un mechant fonds pour la guerre; mais pour moy je trouve ce scrupule de Nicias tres juste & tres bien fondé.

conde fois son armée devant Syracuse, il se conduisit avec tant de prudence, & mena la chose avec tant de diligence, & en mesme temps avec tant de seureté, qu'il fut arrivé avec sa flotte dans la peninsule de Thapse, qu'il eut fait sa descente, & qu'il se fut rendu maistre du fort d'Epipoles, avant que les Syracusains en eussent le vent. Il battit en cette occasion quelques troupes d'infanterie, qu'ils avoient envoyées au secours du fort, fit trois cents prisonniers, & mit en fuite leur cavalerie, qui passoit pour invincible. Mais ce qui estonna le plus les Siciliens, & qui parut incroyable aux Grecs, c'est qu'en tres peu de temps il eut environné d'une bonne muraille la ville de Syracuse, qui n'est pas moins grande qu'Athenes, & qui par l'inegalité de son terrein, par le voisinage de la mer, & par les marais, qui l'entourent, est plus difficile à envelopper d'un mur. Cependant il s'en fallut bien peu que ce grand ouvrage ne fust entierement achevé, quoyque Nicias ne jouist pas d'une bonne santé, à cause des soins qui l'occupoient sans cesse, & qu'il fust mesme attaqué d'une colique nefretique, à la quelle il est juste d'imputer ce qui manque à cet ouvrage pour sa derniere perfection.

Sa prudence & sa diligence.

Près de Syracuse, elle est jointe au continent par une petite langue de terre.

Nicias environne Syracuse d'une bonne muraille.

Il est attaqué d'une colique nefretique.

Pour moy je ne sçaurois que je n'admire les soins infatigables du General & le courage invincible des soldats dans les divers succés qu'ils eurent. Le poëte Euripide, aprés leur deffaite

mesme, & aprés qu'ils eurent esté tués, fit pour eux cette glorieuse Epitaphe : *Icy gisent ces braves soldats, qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de de fois que les Dieux ont esté neutres.* Et ils ne les ont pas battus huit fois seulement, mais plus souvent encore avant que les Dieux & que la Fortune se fussent elevés contre eux, comme ils s'eleverent dans le temps qu'ils estoient parvenus au plus haut degré de leur puissance. Nicias se trouva en personne à la pluspart de toutes ces actions, forçant son corps foible & extenué. Mais lorsque sa maladie fust dans sa force, il se vit obligé de garder le lit, & il ne retint qu'un petit nombre de gens pour le servir.

Epitaphe qu'Euripide fit pour les Atheniens tués en Sicile.

Nicias obligé de garder le lict.

Cependant Lamachus, commandant seul l'armée, profita de cette occasion pour combattre les Syracusains, qui travailloient à tirer une muraille depuis la ville jusqu'à l'enceinte des Athe-

Lamachus profite de cette occasion pour combattre seul.

Icy gisent ces braves soldats, qui ont battu huict fois les Syracusains, autant de fois que les Dieux ont esté neutres] C'estoit un point de la Theologie payenne que Dieu assistoit quelquefois les hommes, & estoit la cause de leurs succés, & que quelquefois aussi il les laissoit agir par leurs propres forces. On trouve ce sentiment establi dans Homere, qui dit au commencement du XIII. liv. de l'Iliade : *Aprés que Jupiter eut ouvert à Hector & aux Troyens le chemin des vaisseaux, il les laissa soustenir seuls les travaux & les dangers de cette journée.* C'est cet esprit qu'Euripide a suivi dans cette epitaphe tres fiere ; mais c'est une doctrine fausse & impie. Les hommes n'agissent par leurs propres forces, que quand ils font mal. Si quelqu'un avoit demande à Euripide, qui vous a dit que les huict fois que les Atheniens ont battu les Syracusains, ils les ont battus, parce que les Dieux ont esté neutres, & non pas plustost parce que les Dieux les ont assistez, & leur ont donné la force de vaincre, qu'auroit il respondu?

niens, pour les couper & pour les empescher de l'achever. Comme dans tous ces combats les Atheniens avoient ordinairement l'avantage, il arriva un jour qu'emportés par la victoire ils poursuivirent les Syracusains trop loin, & avec asses de desordre; Lamachus, reste seul avec une poignée de gens, s'arresta pour soustenir tout l'effort de la cavalerie ennemie, qui venoit fondre sur lui. Cette cavalerie estoit commandée par Callicrate, bon homme de guerre, & distingue par sa valeur; cet officier devançant sa troupe, deffie Lamachus au combat. Lamachus pousse à lui & reçoit le premier une blessure mortelle; mais il le joint & le perce de son espée, de sorte que dans le mesme moment ils tombent tous deux sans vie aux pieds de leurs chevaux. Les Syracusains, demeurés maistres du corps & des armes de Lamachus, l'enlevent, & sans perdre un moment vont à bride abattue pour gagner les retranchements des Atheniens, où Nicias estoit au lit sans avoir auprés de lui aucunes troupes pour se defendre. Cependant averti de leur approche, il fait de necessité vertu, il se leve, & voyant le grand danger dont il est menacé, il ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tout le bois qui estoit devant les retranchements pour les machines, & aux machines mesmes. Cela arresta les Syracusains, & sauva Nicias, les retranchements, & toutes les richesses des Atheniens, car les ennemis voyant cette flamme qui s'elevoit par gros tourbillons, se retirerent

Combat de Callicrate, General de la cavalerie, & de Lamachus. Ils se tuent tous deux.

Les Syracusains vont attaquer les retranchements des Atheniens Nicias se leve & fait mettre le feu à ses machines pour se sauver.

Après ce combat Nicias resta seul General avec de grandes esperances, car plusieurs villes se rendoient à lui, & de tous costés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se declarer en sa faveur, parce que ses affaires prenoient un bon train & qu'il estoit favorisé de la Fortune. Desja mesme les Syracusains n'esperant plus de pouvoir defendre leur ville, lui faisoient des propositions d'accommodement, & Gylippe, qui venoit à leur secours de Lacedemone, ayant appris en chemin l'extremité où ils estoient reduits, environnés d'une bonne muraille qui les resserroit, continua sa route, non plus dans le dessein de defendre la Sicile, qu'il croyoit desja entre les mains des Atheniens, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en estoit encore temps, & si cela estoit possible. Car la Renommée avoit respandu de tous costés que les Atheniens estoient desja maistres de tout, & qu'ils avoient à leur teste un Capitaine, que sa prudence & les faveurs de la Fortune, rendoient invincible. Nicias lui mesme, rasseuré contre son naturel, & se confiant outre mesure dans ses forces & dans ses grands succés, & qui plus est, persuadé par les nouvelles secretes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, & par les gens qu'on lui envoyoit, qu'il alloit incessamment avoir la ville par composition, il ne fit aucun compte de l'approche

Nicias reste seul General.

Il est favorisé de la Fortune.

Syracuse commence a parlementer.

Gylippe, qui vient avec un secours de Lacedemone, n'espere pas la sauver.

Confiance outrée de Nicias.

Il ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe.] Cette faute

Grande faute de Nicias qui laisse arriver Gylippe.

de Gylippe, & ne mit aucuns gardes pour l'empeſcher d'aborder ; de ſorte qu'à la faveur de cette negligence, & de ce meſpris Gylippe aborda en Sicile dans un batteau de paſſage, ſans qu'on en ſçuſt rien dans le camp de Nicias. Il deſcendit fort loin de Syracuſe, & aſſembla une groſſe armée. Les Syracuſains ſçavoient ſi peu ſon arrivée & l'attendoient ſi peu, qu'ils avoient convoqué ce jour-là une aſſemblée pour regler les articles de la capitulation qu'on devoit preſenter à Nicias, & qu'il y en avoit deſja pluſieurs qui s'y eſtoient rendus, & qui diſoient qu'on devoit haſter la capitulation, avant que la ville fuſt entierement enfermée ; car il ne reſtoit plus qu'une tres petite partie de la muraille à faire, & elle alloit bientoſt eſtre achevée, les materiaux eſtant tout preſts & deſja portés ſur le lieu.

Les articles de la capitulation devoient eſtre reglés le jour que Gylippe arriva.

Arrivée de Gongylus à Syracuſe, qui apprend aux aſſiegés l'arrivée de Gylippe.

Dans ce moment, & ſur le point de ce preſſant danger, un Officier, nommé Gongylus,

de Nicias fait voir que meſme dans les plus grands ſucces, il ne faut rien negliger de ce que la prudence ordonne pour les aſſeurer, & que la moindre negligence peut faire perdre ce que l'on a acquis par les plus grands exploits. Que Nicias euſt envoyé le moindre deſtachement pour s'oppoſer à l'approche de Gylippe, il eſtoit maiſtre de Syracuſe, & tout eſtoit fini.

Dans ce moment, & ſur le point de ce preſſant danger, un Officier, nommé Gongylus, arrive de Corinthe.] Ce n'eſt icy qu'une narration tres ſimple & tres naturelle. La verité bien menagée par un habile Eſcrivain, fournit ſouvent des ſurpriſes auſſi agreables que pourroit faire l'art le plus ingenieux ; il n'y a point de tragedie où l'on trouve un moment plus vif & un denouement plus ſurprenant & plus agreable, que celui qui ſe trouve dans cette ſimple narration.

arrive

arrive de Corinthe sur une galere à trois rangs de rames. A son arrivée tout le monde s'assemble en foule autour de lui. Il leur dit que Gylippe arrive incessamment, & qu'il est suivi de plusieurs autres galeres qui viennent à leur secours. Les Syracusains n'osent adjouster foy à ces nouvelles, & comme ils sont en balance, ils voyent arriver un courrier de Gylippe, qui leur ordonne de sortir en armes au devant de lui. Alors ils reprennent courage, & pleins d'esperance ils vont s'armer.

Il est suivi d'un courrier de Gylippe.

Dés que Gylippe fut arrivé devant la place, il met ses troupes en bataille; Nicias de son costé y met aussi les siennes, & les deux armées estant en presence toutes prestes à charger, Gylippe mettant à terre ses armes, envoye un Heraut aux Atheniens, leur dire qu'il leur donne toute seureté pour se retirer s'ils veulent abandonner la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre response à cette proposition; mais quelques-uns de ses soldats se mettant à rire, demanderent au Heraut, *si l'arrivée d'une Cappe Lacedemonienne & d'un meschant baston rendoit tout d'un coup la situation des Syracusains bien meilleure, & les mettoit en estat de mespriser les Atheniens bien plus forts que Gylippe, & qui venoient tout fraischement de rendre aux Lacedemoniens trois cents de leurs prisonniers, qu'ils avoient dans les fers, & tous plus chevelus que lui.*

Nicias & Gylippe mettent leurs armées en bataille.

Gylippe envoye un Heraut aux Atheniens. La proposition qu'il leur fait.

Les soldats de Nicias se moquent de cette proposition.

Timée escrit que les Siciliens ne firent pas grand cas de Gylippe, ni d'abord, ni dans la

Gylippe mesprisé à cause de son avarice & de son insatiabilité.

suite, car dés qu'ils eurent connu son avarice & son insatiable avidité, ils le mespriserent, & à son arrivée ils firent des railleries piquantes sur sa cappe & sur ses longs cheveux. Cependant le mesme Historien adjouste dans la suite que dés que Gylippe parut, comme on dit que les oiseaux s'assemblent autour de la choüette dés qu'ils la voyent, les Syracusains s'assemblerent de mesme autour de lui, prests à le suivre. Et cela est beaucoup plus vray-semblable que tout ce qu'il a dit auparavant. Car les Syracusains voyant dans cette cappe & dans ce baston la marque & la dignité de Sparte, se rangerent autour de lui avec toute sorte de respect & d'obeissance. Aussi Thucydide escrit que le salut de la Sicile fut l'ouvrage de Gylippe seul; & non seulement Thucydide, Philistus Syracusain, & tesmoin oculaire de tout ce qui se passa, dit la mesme chose.

On dit que tous les oyseaux s'assemblent autour de la chouette.

Gylippe battu dans un premier combat.

Dans le premier combat les Atheniens eurent l'avantage, & tuerent quelques Syracusains. Gongylus de Corinthe fut aussi tué. Mais le lendemain Gylippe fit bien voir ce que c'est que l'experience d'un grand Capitaine; car avec les mesmes hommes, les mesmes armes, les mesmes chevaux, & dans les mesmes lieux, en changeant seu-

Comme on dit que les oyseaux s'assemblent autour de la chouette, dés qu'ils la voyent.] Je ne sçay pas sur quoy cela est fondé. Je m'imagine que comme la chouette estoit consacrée à Minerve, on avoit fondé sur cela cette opinion que les autres oyseaux s'assembloient autour d'elle, comme autour de leur Reine pour lui rendre hommage.

En changeant seulement son or-

lement son ordonnance de bataille, il deffit les Atheniens, & les mena battant jusques dans leur camp. Ensuite se servant des pierres & des materiaux, qu'ils avoient apportés pour achever leur muraille, il continua celle que les Syracusains avoient commencée, & en coupant celle des Atheniens, il les empescha de l'achever; de maniere qu'ils ne pouvoient plus en tirer aucun avantage contre eux, quand mesme ils auroient remporté la victoire.

Gylippe bat à son tour les Atheniens, en changeant seulement son ordre de bataille.

Aprés cet heureux succés les Syracusains reprenant courage, armerent plusieurs galeres, & sortant en campagne avec leur cavalerie & leurs valets, ils firent beaucoup de prisonniers, & Gylippe alla lui-mesme par toutes les villes pour les solliciter de se joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie, qui lui obeirent, & lui donnerent de puissants secours. De sorte que Nicias retombé dans ses premieres deffiances, & consi-

donnance de bataille.] Car il s'apperceut, & il le dit mesme à ses troupes, que sa deffaite n'estoit pas arrivée par leur faute, mais par la sienne, de ce que les ayant mis en bataille entre des murailles où ils estoient trop serrez, il leur avoit rendu inutiles leur cavalerie & leurs gens de trait.

Il continua celle que les Syracusains avoient commencée, & en coupant celle des Atheniens, il les empescha de l'achever.] Ce texte de Plutarque n'auroit pas esté intelligible, si on n'avoit le passage de Thucydide d'où il a esté pris; & ce n'est que pour ne l'avoir pas eu devant les yeux, que les Interpretes s'en sont si mal tirez, & l'ont laissé dans une obscurité impenetrable. Voicy les paroles de Thucydide liv. VII. Καὶ τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ ἔφθασαν παρεικοδομήσαντες καὶ παρελθόντες τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, ὥστε μηκέτι μήτε αὐτοὶ κωλύεσθαι ὑπ' αὐτῶν, ἐκείνους τε καὶ παντάπασιν ἀπεστερηκέναι. εἰ καὶ κρατοῖεν, μὴ ἂν ἔτι σφᾶς ἀποτειχίσαι. *La nuict suivante les*

derant le changement si soudain de ses affaires, recommença à perdre courage, & non content d'envoyer aux Atheniens des gens pour leur representer l'estat des choses, il leur escrivit encore tres fortement pour les presser de lui envoyer une autre armée, ou de retirer la sienne de Sicile, & en mesme temps pour les supplier de vouloir le descharger du commandement à cause de sa maladie.

Thucydide rapporte cette lettre qui est pleine de sens.

Nicias perd courage, & demande à estre descharge du commandement.

Avant que les Atheniens eussent receu ses lettres, ils avoient esté sur le point de lui envoyer une nouvelle armée ; mais l'envie qu'avoient excitée ses premiers succés, si heureux pour sa patrie, & si glorieux pour lui, avoit fait retarder cet envoy sous divers pretextes. Ses malheurs firent un effect tout contraire, on se hasta de lui envoyer ce secours, & il fut resolu sur le champ, que des deux Generaux, qu'on nomma pour ses Collegues, Demosthene & Eurymedon, le premier partiroit au commencement du Printemps avec toute la flotte qu'on alloit preparer, & qu'Eurymedon partiroit le premier sans at-

Malheureux effect de l'envie.

Les Atheniens envoyent du secours à Nicias, & nomment deux Generaux pour ses Collegues.

Syracusains previnrent les ennemis, & continuerent leur muraille, en la poussant au de-là de celle des Atheniens qu'ils couperent ; de sorte que ni eux ne pouvoient estre empeschez par les Atheniens, ni les Atheniens, quand mesme ils remporteroient la victoire, ne pouvoient s'empescher d'estre comme assiegez & hors d'estat de tirer aucun secours de leur muraille. Ce que Thucydide a dit παρῳκοδόμησάν τε καὶ παρήλασαν τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, c'est ce que Plutarque a expliqué παροικοδομῶν εἰς διαστολὰς ἀπέκοψε τὸν ἐκείνων περιτειχισμόν. *En poussant sa muraille au travers de celle des Atheniens qu'il coupa, il la leur rendit entierement inutile.*

tendre la fin de l'hyver avec dix galeres, ce qu'il fit. Il porta à Nicias six vingt talents avec la nouvelle, qu'en attendant que Demosthene pust arriver en Sicile, les Atheniens avoient nommé deux des Officiers qui estoient auprés de lui, Menandre & Euthydeme, pour l'aider & le soulager.

Six vingt mille escus.

Les Atheniens donnent à Nicias deux de ses Officiers pour l'aider, en attendant l'arrivée de Demosthene.

Pendant que Demosthene se prepare à faire voile, Nicias est attaqué tout à coup par terre & par mer avec un succés bien different. D'abord une partie de sa flotte est vaincuë par la flotte des Syracusains, mais ensuite il bat la flotte victorieuse, la met en fuite, coule dix de ses galeres à fond, & tuë beaucoup de monde. Il ne fut pas si heureux par terre, car n'ayant pu secourir assés promptement ses troupes, Gylippe prit d'assaut le fort de Plemmyrion, malgré le triple mur qui le defendoit, se rendit maistre de tout l'argent, de toutes les provisions, & de tout l'équipage de plusieurs galeres, dont il estoit rempli, & passa au fil de l'espée, ou fit prisonniers, la plus grande partie de ceux qui le gardoient. Mais ce qui est plus considerable encore, il osta par là à Nicias la facilité des convois, car pendant qu'il tenoit Plemmyrion, le transport des vivres estoit seur & prompt, au lieu qu'aprés l'avoir perdu, il estoit difficile & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis estant à l'ancre devant ce fort. D'ailleurs les Syracusains estoient persuadés que l'es-

Nicias, dont une partie de la flotte est vaincuë, bat la flotte victorieuse.

C'estoit un Chasteau à l'entrée du grand port.

chec, qui estoit arrivé à leur flotte, ne venoit pas de la force & de la superiorité des ennemis, mais seulement du desordre où ils s'estoient jettés eux-mesmes en les poursuivant. C'est pourquoy ils se preparoient à un second combat naval, avec un appareil plus esclatant & plus magnifique. Mais Nicias ne vouloit point tenter la fortune de ce second combat, disant que dans le temps qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle flotte, & un grand renfort, que Demosthene leur amenoit en diligence, c'estoit une folie que d'aller hazarder un combat avec des troupes inferieures, desja fatiguées & mal pourveuës.

Prudence de Nicias.

Au contraire Menandre & Euthydeme, qui venoient d'estre nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Demosthene, piqués d'ambition & de jalousie contre ces deux Generaux, se hastoient de faire quelque exploit esclatant avant l'arrivée de l'un, & de surpasser la gloire de l'autre. Le pretexte qu'ils prenoient, c'estoit la gloire d'Athenes; & ils soustinrent avec tant d'ardeur, qu'elle estoit entierement perduë & ruinée, si l'on évitoit le combat, que presentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcerent Nicias à donner la bataille, où il fut deffait par la ruse d'A-

Les malheurs que cause une folle ambition.

Mais cette gloire auroit esté bien plus seure s'ils avoient attendu le renfort.

Nicias forcé par ses Collegues de donner la bataille.

Il est deffait par la

Où il fut deffait par la ruse d'Ariston de Corinthe.] Cet Ariston de Corinthe avoit pris le parti des Syracusains; c'estoit le plus excellent pilote qu'ils eussent. Thucydide raconte la ruse

riston de Corinthe, le plus excellent pilote que les Syracusains eussent dans leur armée. Toute la pointe gauche de la flotte des Atheniens fut deffaite, comme l'escrit Thucydide, & ils perdirent beaucoup d'hommes & de vaisseaux.

ruse d'Ariston, excellent pilote.

Cette perte jetta Nicias dans la derniere consternation. Tous les malheurs, qui lui sont arrivés pendant qu'il a esté seul Capitaine-en chef, lui reviennent dans l'esprit, & en voicy un plus grand qu'il s'est attiré par la faute que lui ont fait commettre ses collegues. Comme il est dans ce desespoir, les ennemis voyent au dessus du port la flotte de Demosthene dans un appareil tres magnifique & qui leur paroist tres formidable. Car il vient avec soixante & treize Galeres montées par cinq mille combattants, & environ trois mille, tant archers que frondeurs & gens de trait, richement parées, leurs prouës ornées d'esclatantes enseignes, equipées de bons rameurs, commandées par de bons officiers, & retentissant du bruit des clairons & des trompettes, & il s'avance ainsi fierement comme en pompe triomphale pour effrayer les ennemis.

Arrivée de la flotte de Demosthene.

dont il se servit, & que Plutarque n'explique point. Il dit qu'il conseilla aux Capitaines de galeres d'envoyer à la ville dire qu'on vinst tenir le marché sur le rivage, afin que les matelots n'eussent qu'à descendre pour repaistre, & qu'incontinent ils fussent en estat d'aller attaquer les Atheniens qui ne s'y attendoient point; cela fut executé. Tous les matelots vont à terre, & se mettent à diner. Les Atheniens trompez & croyant qu'ils se retiroient vers la ville, descendent aussi & se mettent à repaistre; en mesme temps les Syracusains remontent sur leurs galeres, & vont les attaquer.

Voilà donc les Syracusains retombés dans leurs premieres allarmes ; ils ne voyent ni fin ni treve à leurs maux ; leurs travaux passés, leurs blessures, leurs pertes, sont inutiles, ils sont à recommencer. Mais Nicias ne se resjouit pas long temps de l'arrivée de cette grosse puissance, car dès qu'il se fut abouché avec Demosthene, celui cy voulut à toute force qu'on allast à la chaude attaquer les Syracusains, qu'on avançast le danger, & qu'en mettant le tout pour le tout, on prist Syracuse d'assaut, & qu'aprés cet exploit on s'en retournast à Athenes.

Consternation des Syracusains.

Demosthene veut combatire sans differer.

Nicias, estonné & effrayé de cette precipitation & de cette audace de Demosthene, le conjuroit de ne rien hazarder follement & en desesperé, il lui remonstroit que les delais estoient tous contre les ennemis ; qu'ils n'avoient plus ni vivres, ni argent ; que leurs alliés estoient prests à les abandonner ; que pressés bientost par la disette, il prendroient le parti de se rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une secrete intelligence, & qui l'exhortoient à demeurer, & à ne pas s'impatienter, parce que les Syracusains estoient fatigués de la guerre, & las de Gylippe, & que pour peu que la necessité, où ils estoient reduits, vinst à augmenter, ils se remettroient à sa discretion.

Sages remonstrances de Nicias a Demosthene.

Voilà ce que Nicias representoit en paroles couvertes, & sans rien expliquer trop clairement, ce

ce qui fit que Demosthene & les autres Generaux interpreterent mal ses remonstrances, & crurent que c'estoit timidité & poltronnerie qui le faisoient parler. *C'estoient là*, disoient-ils, *ses anciennes longueurs, ses remises, ses deffiances, ses craintives précautions, par lesquelles il avoit perdu & esteint toute la vigueur de ses troupes, en ne les menant pas d'abord contre les ennemis, & en attendant pour les attaquer que ses forces fussent affoiblies & mesprisées.* Cela fit que les autres Generaux & tous les officiers se rangerent à l'avis de Demosthene; Nicias lui mesme fut enfin forcé de s'y rendre comme eux.

Les remonstrances de Nicias mal expliquées par Demosthene, & par les autres Generaux.

Demosthene donc se mettant dés la nuit du lendemain à la teste des troupes de terre, attaque le fort d'Epipoles, & avant que les sentinelles l'ayent apperceu, il tue une partie des ennemis qu'il surprend, & renverse ceux qui se mettent en defense. Non content de cet avantage, il pousse plus loin, & tombe dans les bandes des Beotiens, qui se sont mis en bataille les premiers, & qui marchant d'abord contre les Atheniens les piques baissées, les chassent avec de grands cris, & en font un grand meurtre. Le trouble & l'effroy se respandent dans le reste de l'armée. Ceux qui combattent encore, & qui conservent leur avantage, trouvent de front ceux qui sont chassés, & ceux qui descendent des hauteurs d'Epipoles, pour soustenir les premiers, sont repoussés & blessés mesme par ceux qui fuyent tout esperdus, & se renversent sur eux mesmes, s'imagi-

Demosthene attaque le fort d'Epipoles.

Il est chassé par les bandes des Beotiens.

nant que ces fuyards ſont des gens qui pourſuivent, & prenant les amis pour ennemis. Cette confuſion avec laquelle ils ſe trouvoient peſle meſle les uns dans les autres, tous egalement ſaiſis de frayeur, & l'impoſſibilité de diſcerner les objects dans l'horreur d'une nuit, qui n'eſtoit ni ſi obſcure qu'on ne puſt rien voir, ni ſi claire que l'on diſtinguaſt ce que l'on voyoit, mais qui donnoit une lueur infidelle, la Lune eſtant desja prés de ſon coucher, & ſon obſcure clarté ſe trouvant meſme offuſquée par tant d'armes & tant d'hommes qui alloient & venoient, de ſorte qu'on voyoit bien aſſés pour s'entretuer, mais non pas aſſés pour s'entrereconnoiſtre, & que la peur de l'ennemi rendoit l'ami ſuſpect & redoutable, tout cela jettoit les Atheniens dans de grandes detreſſes, & les precipitoit dans des accidents tres faſcheux.

Deſordre & confuſion qui regnent dans l'armée des Atheniens à ce combat de nuit.

Pour comble de malheur, ils avoient encore à leur dos la lune, qui renvoyant devant eux leurs ombres, cachoit leur nombre & l'eſclat de leurs armes, au lieu que tombant ſur les armes de leurs ennemis, & eſclairant leurs caſques & leurs boucliers, la reverberation les multiplioit en quelque ſorte, & les faiſoit paroiſtre mieux armés. Enfin environnés de tous coſtés, dés qu'ils eurent une fois laſché le pied, & entierement mis en deroute, ils perirent par les armes de leurs ennemis, ou par les leurs propres. Il y en eut pluſieurs qui ſe precipiterent du haut des rochers, & de

Atheniens deffaits.

ceux qui se sauverent, la plusspart égarés dans la campagne, & escartés les uns des autres, furent ratrapes le lendemain matin par la cavalerie de Syracuse, qui sortit aprés eux, & qui les passa au fil de l'espée. Il y eut deux mille morts du costé des Atheniens, & de ceux qui eschapperent, il y en eut bien peu qui se fussent sauves avec leurs armes.

Nicias au desespoir de cet eschec, qu'il avoit bien preveu & qu'on auroit evité, si l'on avoit suivi ses conseils, se plaignit hautement de la temerité & de la precipitation de Demosthene. Et Demosthene, après s'estre justifié le mieux qu'il put, fut d'avis que sans perdre temps, on remontast sur les vaisseaux pour se retirer, parce, disoit-il, qu'il ne leur viendroit pas une nouvelle armée, & qu'avec celle, qui leur restoit, ils ne pouvoient pas esperer de venir à bout des ennemis. Que quand mesme ils pourroient estre asseurés de la victoire, ils seroient obligés d'abandonner & de fuir des lieux, tousjours dangereux, comme on sçait, & mal sains pour une armée, & alors sur tout absolument mortels, comme ils le voyoient eux mesmes à cause de la saison; car on estoit au commencement de l'automne, & la plusspart des soldats estoient desja malades, & tous les autres decouragés.

Demosthene conseille de se retirer & d'abandonner la Sicile.

Mais Nicias ne pouvoit entendre parler d'embarquement ni de fuite; non pas qu'il ne craignist les Syracusains, mais c'est qu'il craignoit

Nicias s'oppose à cette retraite.

encore d'avantage les Atheniens, leurs tribunaux & leurs calomnies. Il soustenoit donc *qu'il n'y avoit aucun danger à demeurer dans ce camp, & que quand il y en auroit, il aimoit encore mieux mourir par les mains de ses ennemis, que par celles de ses Citoyens*, bien esloigné en cela de penser comme Leon de Byzance, qui long-temps aprés dit à ses Citoyens, *j'aime mieux perir par vous qu'avec vous.* Il adjousta *que s'il falloit changer de camp, on delibereroit à loisir sur le choix des lieux où il faudroit mener l'armée.*

Il en donne de fort bonnes raisons dans Thucydide.

Il vaut mieux mourir par les mains de ses ennemis, que par celles de ses Citoyens.

Beau mot de Leon de Byzance.

Nicias ayant ainsi parlé; Demosthene, qui ne s'estoit pas bien trouvé de son premier avis, n'osa s'opiniastrer à celui-cy, sur tout voyant tous les autres persuadés que Nicias avoit quelque intelligence, & qu'il s'attendoit à quelque chose qu'ils ne sçavoient pas, puisqu'il s'opposoit si ouvertement & avec tant de force à leur retraite, & y donna enfin les mains. Mais bientost une nouvelle armée estant arrivée à Syracuse, & la maladie s'estant renforcée dans le camp des Atheniens, alors Nicias changea de sentiment, & fut d'avis de se retirer. Il donna donc ordre aux soldats de se tenir prests pour s'embarquer.

Sicanus & Gylippe retournerent à Syracuse avec de nouvelles troupes.

Nicias est forcé de changer d'avis. Il consent à se retirer.

Quand tout fut en estat, & qu'on alloit mettre à la voile sans que les ennemis en eussent rien apperceu, comme ne s'attendant point à un despart si precipité, tout à coup la lune au milieu de la nuit vint à s'éclipser, & à perdre entierement

Eclipse de Lune dans le moment que

ſa lumiere, ce qui remplit de frayeur Nicias & tous les autres, qui par ignorance & par ſuperſtition eſtoient eſtonnés de ces changements, & en redoutoient les ſuites; car pour ce qui eſt de l'éclipſe de Soleil, qui arrive dans le temps de la conjonction, la pluſpart en connoiſſoient à peu près la cauſe, & le peuple meſme ſçavoit que c'eſt l'interpoſition de la Lune qui fait cet obſcurciſſement; mais pour la Lune on ne ſçavoit ni par l'oppoſition de quel corps, ni comment eſtant dans ſon plein, elle perd tout-à-coup la lumiere, & change à tout moment de couleur. C'eſt ce qu'ils trouvoient tres difficile à comprendre, & ils le regardoient comme un accident eſtrange & comme un ſigne que les Dieux menaçoient les hommes de quelque grand malheur. Anaxagore fut le premier qui eſcrivit tres clairement & tres hardiment ſur l'illumination de la Lune, ſur ſes diverſes phaſes, & ſur ſes ombres, & il en avoit fait un traité. Mais cet Auteur n'eſtoit pas ancien, ni ſon eſcrit encore fort connu, on le tenoit meſme fort ſecret; il n'y avoit que peu de gens qui l'euſſent, & ils ne le communiquoient qu'à des perſonnes ſeures, & encore avec beaucoup de reſerve & de precaution. Car le peuple n'aimoit

Nicias alloit s'embarquer.

Du temps de Nicias on connoiſſoit la cauſe des eclipſes de Soleil, mais on ignoroit celle des eclipſes de Lune. Ce qui eſt aſſez eſtonnant.

Anaxagore l'avoit fort bien expliquée, mais ſes eſcrits n'eſtoient pas encore bien connus.

Mais cet Auteur n'eſtoit pas ancien, ni ſon eſcrit encore fort connu.] Il eſtoit ſi peu ancien, qu'il eſtoit du temps de Pericles & contemporain de Nicias, car il mourut la I. année de l'Olympiade LXXXVIII. & Nicias fut tué la IV. année de l'Olymp. XCI. quinze ans aprés la mort d'Anaxagore, & voilà pourquoy l'ouvrage de ce Philoſophe n'eſtoit encore que peu connu.

Car le peuple n'aimoit pas, & ne ſouffroit pas volontiers les Phy-

Le peuple n'aimoit pas les Physiciens, & pourquoy.

pas, & ne souffroit pas volontiers les Physiciens, qu'on appelloit alors *meteoroleſches*, c'eſt-à-dire, *qui diſcourent des meteores*, perſuadé que par leurs raiſonnements ils reduiſoient toute la Divinité à des cauſes purement naturelles & deſpourveuës de raiſon, à des puiſſances, ou facultes ſans providence, & à des accidents ou paſſions involontaires & de pure neceſſite. Protagoras fut banni d'Athenes pour un pareil ſyſteme, Anaxagore fut mis en priſon, d'où Pericles ne le tira qu'avec beaucoup de peine, & Socrate, quoyque tres eſloigné de ces ſentiments, & qu'il ne ſe meſlaſt en aucune maniere de la Physique, fut cependant condamné à mort, à cauſe de la Philoſophie. Ce

Protagoras banni pour un pareil ſyſteme.

Anaxagore mis en priſon.

Socrate condamné à mort.

ſiciens.] Cela paroiſt par les ouvrages de Platon, & avoit bien paru par la mort de Socrate, qu'on avoit accuſé de chercher par une curioſité criminelle à penetrer ce qui ſe paſſe dans les Cieux, & à ſonder ce qui eſt dans les abyſmes de la terre, comme Socrate lui-meſme le rapporte dans ſon apologie.

Perſuadé qu par leurs raiſonnements ils reduiſoient toute la Divinité à des cauſes purement naturelles & deſpourveuës de raiſon.] C'eſt ce que le peuple diſoit pour ne pas eſtre deſabuſé de ſes anciennes erreurs, & pour perſecuter ceux qui pouvoient l'inſtruire. Bien loin qu'Anaxagore reduiſiſt la Divinité à des cauſes purement naturelles, il fut le premier de ces Philoſophes Payens qui dit, que l'Intelligence, l'Entendement, c'eſt-à-dire l'eſprit de Dieu, arrangea les parties de l'univers, qui eſtoient enſemble peſle meſle, & leur donna le mouvement; & c'eſt par-là qu'il avoit commencé ſes traitez de Phyſique. Il eſt vray que ce Philoſophe ne ſuivit pas bien ce grand principe, car dans la ſuite de ſon traité, laiſſant là cette premiere cauſe, & ne la faiſant intervenir ſur rien, il ſe jetta ſur les cauſes ſecondes, & ſubſtitua, comme dit Socrate, l'air, les tourbillons, les eaux & d'autres choſes auſſi abſurdes. Mais ne valloit-il pas mieux developper ce beau principe, & s'appliquer à en tirer les conſequences, que d'en perſecuter l'auteur?

ne fut qu'aprés ſa mort, & encore aſſés tard que l'opinion de ſon diſciple Platon venant à eſclairer le monde, fut generalement receuë à cauſe de la vie de ce perſonnage, & parce qu'il ſouſmettoit la neceſſité des cauſes naturelles à un principe Divin & intelligent qui les gouverne, & coupa chemin à toutes les calomnies dont on noirciſſoit ces ſortes de diſputes & de diſſertations, & mit en vogue l'eſtude des mathematiques. Auſſi ſon ami Dion, dans le temps qu'il partoit de Zacynthe, pour aller en Sicile contre Denys, la lune eſtant venuë à s'eclipſer tout à coup, il n'en fut nullement troublé, ne laiſſa pas de mettre à la voile, & eſtant abordé à Syracuſe, il en chaſſa le Tyran.

L'opinion de Platon souſtenuë par la ſageſſe de ſa vie, eſclaira le monde.

Platon ſouſmettoit la neceſſité des cauſes à un principe Divin.

Dion ne fut pas troublé d'une éclipſe de Lune qui arriva dans le moment qu'il s'embarquoit.

Le malheur de Nicias en cette occaſion fut de n'avoir pas un Devin experimenté & habile, celui qu'il avoit & qui rabattoit une grande partie de ſa ſuperſtition, nommé Stilbides, eſtoit mort peu de temps auparavant. Car une eclipſe de lune, com-

Le malheur de Nicias fut de n'avoir pas un Devin habile.

Eclipſe de Lune, preſage favorable à

Que l'opinion de ſon diſciple Platon venant à eſclairer le monde, fut generalement receuë à cauſe de la vie de ce perſonnage.] Plutarque dit icy deux choſes tres glorieuſes à Platon, la premiere, que ſon opinion eſclaira le monde, & cela eſt tres vray, rien de plus lumineux dans le Paganiſme que la Philoſophie de Platon; & la ſeconde, que cette opinion fut receuë à cauſe de la vie de ce perſonnage, c'eſt-à-dire que la grande ſageſſe de Platon ſervit de paſſeport à cette Philoſophie ſi lumineuſe, car la ſageſſe du Philoſophe diſpoſ bien les eſprits à gouſter & à recevoir ſes opinions. Que penſe donc de quelques modernes qui font tous leurs efforts pour deſcrier la Philoſophie de Platon, & pour le faire paſſer lui-meſme pour un monſtre de deſbauche? Mais j'ay aſſez refuté ailleurs un ſentiment ſi injuſte & ſi inſenſé.

ceux qui veulent fuir & se cacher.

me le dit fort bien Philochorus, n'estoit pas un mauvais presage pour des gens qui vouloient fuir, mais au contraire, un des meilleurs, les actions qu'on fait avec peur ayant besoin des tenebres pour estre cachées, & la lumiere estant tousjours leur plus redoutable ennemi. Cependant dans le temps de la plus grande ignorance, aprés les éclipses de soleil, ou de lune, on n'estoit que trois jours à observer ces astres & à se tenir en repos sans rien entreprendre, comme Autoclides l'a remarqué dans ses Commentaires, où il explique ces signes; au lieu que Nicias voulut attendre la revolution entiere de la lune, & son retour à pareil jour du mois suivant, comme s'il ne l'avoit pas veuë bien nette & bien claire dès le moment qu'elle fut sortie de l'espace ombragé & obscurci par l'opposition de la terre. Quittant donc par superstition,

Ce qu'on faisoit aprés des éclipses dans le temps de la plus grande ignorance.

Superstition aveugle de Nicias.

Cependant dans le temps de la plus grande ignorance, aprés les éclipses de Soleil ou de Lune, on n'estoit que trois jours à observer ces astres.] Cela estoit tres naturel, on voyoit ces astres defaillir, on vouloit donc voir ce qu'ils deviendroient, & aprés qu'ils avoient reparu avec leur lumiere, on croyoit que trois jours suffisoient pour se rasseurer.

Comme Autoclides l'a remarqué dans ses Commentaires.] Au lieu d'*Autoclides*, un sçavant critique a pretendu qu'il faut lire *Anticlides*, & que c'est le mesme Anticlides dont Plutarque parle dans la vie d'Alexandre & dans son traité d'Isis & d'Osiris. Il faut voir le sçavant Henry de Valois sur Harpocration. pag. 277.

Au lieu que Nicias voulut attendre la revolution entiere de la Lune, & son retour à pareil jour du mois suivant.] Thucydide escrit qu'il voulut attendre *trois fois neuf jours*, comme les Devins l'avoient ordonné. Cela prouve bien la verité de ce que Plutarque vient de dire, que Nicias n'avoit pas auprés de lui d'habiles Devins, car voilà l'ignorance la plus grossiere.

perstition le soin de presque toutes les autres affaires, il se mit à sacrifier en se tenant en repos, jusqu'à ce que les ennemis, profitant de cette inaction, fussent venus l'assaillir ; avec leur armée de terre ils attaquerent son camp & sa muraille, & avec leurs galeres ils environnerent le port. Il n'y eut pas jusqu'aux enfants qui ne se missent de la partie. Il y en eut plusieurs qui s'estant jettés dans des bateaux de pescheurs & dans de petites barques, s'approcherent des galeres des Atheniens, les deffioient au combat, & les accabloient d'injures avec le dernier mespris.

Accident qui engagea la bataille navale où les Atheniens furent battus.

Un de ces jeunes garçons, nomme Heraclide, qui estoit d'une des plus nobles maisons de Syracuse, s'estant avancé trop inconsiderement, fut pris par une des galeres d'Athenes qui s'estoit mise à le poursuivre. Pollychus, son oncle, craignant pour lui, courut à son secours avec dix galeres qu'il commandoit, les autres galeres, craignant de mesme pour Pollychus, se mirent en avant pour le soustenir. Cela engagea une grande bataille navale qui fut tres disputée, & où les Syracusains remporterent enfin l'avantage, aprés avoir tué le General Eurymedon & beaucoup d'autres Officiers considerables.

Eurymedon est tué.

Les Atheniens voyant donc qu'il n'estoit pas possible de demeurer là plus long temps, se mirent à crier contre leurs Generaux, & à dire qu'il falloit se retirer par terre, car les Syracusains aprés leur victoire avoient fermé l'entrée du port

pour les empescher d'en sortir. Mais c'est à quoy Nicias ne voulut jamais entendre, trouvant qu'il n'y avoit rien de plus honteux que d'abandonner à l'ennemi tant de vaisseaux de charge, & prés de deux cents galeres. Faisant donc promptement embarquer sa meilleure infanterie, & ses plus braves gens de trait, il en remplit cent dix galeres, les autres n'ayant plus de rames, & il mit en bataille sur le rivage le reste des troupes, abandonnant son camp & ses murailles qui alloient jusqu'au temple d'Hercule. C'est pourquoy les Syracusains, qui jusqu'à ce jour là n'avoient pas eu la liberté de faire à ce Dieu le sacrifice ordinaire, y envoyerent leurs Prestres & leurs Generaux pour s'en acquiter.

Les Syracusains envoyent faire un sacrifice dans le temple d'Hercule, qui jusques là avoit esté au pouvoir des ennemis.

Quand les troupes furent embarquées les Devins annoncerent aux Syracusains que les entrailles des victimes leur promettoient une gloire esclatante & une victoire signalée, s'ils n'attaquoient pas les premiers, & s'ils ne faisoient que se defendre, car Hercule lui-mesme n'estoit venu à bout de ses grands travaux, & n'a-

Hercule n'attaquoit point, & ne faisoit que se defendre.

Car Hercule lui-mesme n'estoit venu à bout de ses grands travaux.] Le veritable courage & la veritable force consistent, non à faire des violences, mais à les repousser, c'est pourquoy Plutarque a remarqué dans la vie de Thesée que ce Heros, qui vouloit en tout imiter Hercule, se mit en chemin, resolu de n'attaquer personne, mais de repousser courageusement tous les outrages & toutes les violences qu'on lui feroit. Mais cette maxime n'est plus de saison pour deux armées qui sont en presence; celle qui attaque la premiere n'est pas moins censée repousser la violence, que celle qui se defend.

voit tout vaincu qu'en se defendant & en repoussant les injures qu'on lui vouloit faire ; pleins de confiance ils se mettent donc à voguer. La bataille fut des plus rudes & des plus sanglantes, & ce qu'il y a d'admirable, elle ne causa pas moins de trouble, de passion & d'agitation aux deux armées qui la regardoient de dessus le rivage, qu'à celles qui combattoient ; car elles voyoient à clair tout le combat, dans lequel comme on se battoit dans un tres petit espace, il arriva des changements tres divers & peu attendus. Les Atheniens se firent autant de mal eux-mesmes par leur ordonnance & par la nature de leur armement qu'ils en receurent de leurs ennemis, car ils combattirent avec toute leur flotte ensemble sans intervalles & avec des vaisseaux tres lourds & tres pesants contre des vaisseaux legers, qui ayant plus de jeu, venoient les attaquer de tous costez, de sorte qu'un seul estoit souvent aux prises avec plusieurs. D'ailleurs ils estoient accablez d'une gresle de pierres qui portent tousjours leur coup de quelque endroit qu'on les jette, au lieu qu'ils ne se defendoient qu'en jettant des dards & des traits, dont l'agitation de la mer par le bransle

Autre bataille navale tres sanglante.

Faute des Atheniens dans l'ordonnance de leur bataille.

Comme on se battoit dans un tres petit espace, il arriva des changements tres divers & peu attendus.] C'est ainsi que le mot du texte ἐν ὀλίγῳ doit estre expliqué, & non pas *en peu de temps*, comme on a fait. Car Plutarque l'a pris de Thucydide, ξυμπεσουσῶν δὲ ἐν ὀλίγῳ πολλῶν νεῶν, &c. *un si grand nombre de vaisseaux combattant donc dans un si petit espace, &c.*

du vaisseau rendoit le coup incertain, & faisoit que la plufpart se perdoient inutilement, & ne portoient point où on visoit. C'estoit un conseil que le Pilote Ariston avoit donné aux Syracusains. Il fut tué dans ce combat, en donnant de grandes preuves de son habileté & de son courage, la victoire s'estant desja declarée pour son parti.

Le pilote Ariston tué dans ce combat.

Victoire des Syracusains.

Aprés cette grande deroute des Atheniens, & ce grand meurtre de leurs gens, la fuite par mer leur fut entierement interdite; mais lorsqu'ils virent qu'il leur estoit tres difficile de se sauver mesme par terre, alors ils tomberent dans un tel decouragement, qu'ils ne penserent plus à repousser les ennemis, qui les approchoient pour emmener leurs galeres; ils ne demanderent pas seulement à enlever leurs morts, trouvant que c'estoit une plus grande pitié d'abandonner leurs malades & leurs blessez, que de laisser leurs morts sans sepulture. Outre qu'ils avoient cet horrible spectacle devant les yeux, ils se trouvoient encore eux-mesmes dans un estat plus deplorable, en ce qu'ils voyoient bien qu'ils ne pouvoient éviter le mesme sort, & qu'ils l'auroient aprés avoir souffert beaucoup plus de maux, & des maux plus terribles.

Les Atheniens ne peuvent se retirer ni par mer ni par terre.

Comme ils se preparoient donc à profiter de la nuit pour se retirer par terre, Gylippe, voyant les Syracusains occupez à faire des festins & des sacrifices, à cause de la victoire & de la feste

Les Syracusains ne pensent qu'à faire des festins & des

d'Hercule, qui estoit justement ce jour là, previt bien qu'il ne seroit pas en son pouvoir de leur persuader, ni de les forcer de reprendre les armes, pour courir sus aux ennemis, qui se retiroient. Dans cet embarras Hermocrate imagina cette ruse pour surprendre Nicias; il lui envoya quelques-uns de ses compagnons, qui lui dirent qu'ils venoient de la part des mesmes gens qui avoient entretenu avec lui une secrete intelligence pendant toute la guerre, & qu'ils estoient envoyez pour l'avertir de se donner bien de garde de partir cette nuit là, parce que les Syracusains lui avoient dressé des embusches, & s'estoient saisis de tous les chemins. Nicias, abusé par ce stratageme, asseura qu'il demeureroit & demeura effectivement, comme s'il eust eu peur de ne pas tomber dans les pieges que ses ennemis lui tendoient; car dès le lendemain matin ils occuperent les passages les plus difficiles, fortifierent les guez des rivieres, rompirent les ponts, & mirent des pelotons de cavalerie çà & là dans la plaine, de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Atheniens pussent passer sans combat. Ayant donc resté

sacrifices à cause de leur victoire.

Ruse d'Hermocrate pour empescher Nicias de profiter de cette nuict là pour son depart.

Nicias donne dans ce piege.

Hermocrate imagina cette ruse pour surprendre Nicias.] Il comprit bien de quelle consequence il estoit d'empescher Nicias de se retirer par terre avec une armée aussi considerable que celle qu'il avoit encore, car il lui restoit prés de quarante mille hommes. Si toutes ces troupes s'estoient donc arrestées & fortifiées dans quelque coin de la Sicile, que n'en auroient pas dû craindre les Syracusains? La guerre n'estoit nullement finie. Hermocrate rendit par-là un grand service à son pays.

Estat deplorable des Atheniens. encore tout ce jour là, ils se mirent en marche la nuit suivante avec de grands cris & de grands gemissements, comme s'ils avoient quitté, non une terre ennemie, mais leur pays natal, tant à cause de l'extreme disette où ils se trouvoient de toutes choses, que de la douleur qu'ils avoient d'abandonner leurs parents & leurs amis, qui malades, ou blessez ne pouvoient les suivre. Dans cet estat si deplorable ils trouvoient encore leurs maux presents, legers au prix de ceux qui les attendoient, & qu'ils ne pouvoient éviter.

De tous les spectacles horribles & lamentables qui s'offroient par tout dans ce camp, le plus terrible & celui qui faisoit le plus de compassion, c'estoit Nicias lui-mesme, abattu & extenué par sa maladie, indignement reduit à la derniere necessité, & manquant des choses mesmes les plus necessaires, dans le temps que son age & ses infirmitez les demandoient le plus, & en avoient le plus grand besoin. *Grand courage de Nicias dans cette extremité.* Cependant malgré sa grande foiblesse il faisoit & soustenoit avec force & courage ce que les plus sains & les plus robustes ne soustenoient que tres difficilement, & il estoit aisé de voir que ce n'estoit ni pour l'amour de lui-mesme ni pour l'amour de la vie, qu'il resistoit à tant de travaux, mais que c'estoit pour l'amour d'eux qu'il ne renonçoit pas à sa derniere esperance. Car lorsque la peur & le desespoir portoient tous les

autres à gemir & à pleurer, lui au contraire s'il estoit forcé quelquefois de verser quelques larmes, il faisoit bien connoistre que ce n'estoit pas le danger present qui les lui arrachoit, & qu'il ne les donnoit qu'au souvenir de l'abaissement & de la honte qui lui revenoient de cette expedition, au lieu de la grandeur & de la gloire qu'il en avoit attenduës par les grands succés qu'il s'estoit promis.

Le sujet des larmes de Nicias.

Que si l'on estoit si fort touché de pitié de le voir dans cette misere, cette pitié augmentoit infiniment, quand on venoit à rappeller les discours qu'il avoit tenus, & les remonstrances qu'il avoit faites pour empescher ce voyage; car alors on trouvoit qu'il meritoit encore moins ses malheurs. Pour comble de maux on se deffioit mesme des esperances qu'on met aux Dieux, & on calomnioit la Providence, en voyant qu'un homme qui avoit tousjours aimé les Dieux, qui n'avoit jamais rien espargné quand il s'agissoit de leur honneur & de leur culte, & qui avoit donné tant de marques esclatantes de sa pieté, n'esprouvoit en rien une fortune plus heureuse, que les plus meschants & les derniers hommes de l'armée.

Les malheurs d'un homme de bien jettent dans l'impieté & portent à calomnier la Providence.

Cependant Nicias taschoit & par le ton de sa voix & par son visage ouvert, & par les ca-

Efforts de Nicias pour se monstrer superieur à ses maux.

Et on calomnioit la Providence.] Cela est fort bien dit, *calomnier la Providence.* Car tous les reproches qu'on lui fait ne sont que des calomnies.

resses qu'il faisoit à tout le monde de se monstrer superieur à tous ses maux. Pendant huit jours de marche tousjours harcelé, chargé & blessé par les ennemis, il conserva tousjours sa troupe invincible, jusqu'à ce que Demosthene, qui estoit demeuré derriere, fut fait prisonnier avec toute son armée, ayant esté enveloppé dans une ferme, appellée Polyzele, où il se defendit long-temps avec beaucoup de courage. Pour ne pas survivre à son malheur, il se perça de son espée, mais il ne s'acheva point, les ennemis, qui survinrent dans ce moment & qui le saisirent au corps, l'en ayant empesché.

Il conserva sa troupe invincible pendant huict jours de marche.

Demosthene fait prisonnier avec toutes ses troupes.

Il se passe son espée au travers du corps, & est empesché de s'achever.

Quelques cavaliers Syracusains prirent les devants, & allerent annoncer à Nicias cette terrible nouvelle. Nicias n'en voulut rien croire d'abord, & demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers s'informer de la verité. Ces cavaliers de retour lui rapporterent que Demosthene & ses troupes estoient veritablement prisonniers de guerre; alors il voulut traiter avec Gylippe, & lui envoya dire par un heraut, que s'il vouloit laisser sortir de Sicile les Atheniens en toute seureté, il lui donneroit des ostages pour le payement de toutes les sommes, que les Syracusains avoient despensées pour cette guer-

Nicias envoye un heraut à Gylippe pour traiter avec lui.

Il offroit un ostage pour chaque talent.

Ayant esté enveloppé dans une ferme, appellée Polyzele.] Plutarque appelle icy αὐλὴν, ferme, ce que Thucydide appelle χωρίον ᾧ κύκλῳ μὲ τειχίον περιῆν, *un lieu environné d'une muraille seche.* C'estoit ou une *ferme*, comme on en voit encore plusieurs de cette maniere, ou une espece de petit bourg,

re.

re. Les Syracusains rejetterent cette proposition avec insolence & emportement, accompagnerent ce refus d'injures & de menaces, & recommencerent à le charger.

Gylippe rejette ses propositions.

Quoyque Nicias manquast absolument de toutes les choses les plus necessaires, il ne laissa pas de soustenir leurs attaques toute la nuit, & le lendemain il marcha vers le fleuve Asinarus, ayant tousjours à dos les ennemis, qui les accabloient de traits. Quand ils furent sur le bord du fleuve, les Syracusains, les ayant joints, en precipiterent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y estoient desja jettez dans l'impatience de se desalterer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux estant massacrez sans misericorde pendant qu'ils beuvoient, jusqu'à ce que Nicias se jettant aux genoux de Gylippe, lui dit: *Gylippe, au milieu de vostre victoire ayez pitié, je ne dis pas de moy, qui par l'excés de mes malheurs ay acquis un assez grand nom & une assez grande gloire, mais de ces pauvres Atheniens. Souvenez-vous que les revers de la fortune ne sont nulle part si communs qu'à la guerre, & n'oubliez pas que les Atheniens ont tousjours usé moderement & genereusement de leur victoire, toutes les fois qu'ils ont eu l'avantage sur les Lacedemoniens.*

Fleuve au-dessus du promontoire de Pachyne.

Nicias se jette aux genoux de Gylippe, le discours qu'il lui fait.

Les revers plus frequents à la guerre qu'ailleurs.

Nicias ayant ainsi parlé, Gylippe fut frappé de sa veuë & de ses paroles, & sentit quelques mouvements de compassion. Il se souvenoit que

les Lacedemoniens avoient receu de lui de tres bons traitements dans le temps de leur dernier traité; d'ailleurs il comprenoit que rien ne contribueroit tant à sa gloire, que d'emmener prisonniers les deux Generaux des ennemis. Relevant donc Nicias il le consola, & donna ordre que l'on sauvast la vie à tous les autres; mais cet ordre n'estant porté que tard, ceux qui furent sauvez se trouverent en bien moins grand nombre que ceux qui perirent, quoyque les soldats en eussent derobé plusieurs à l'insçu de leurs Capitaines.

a Aprés l'affaire de P[illegible] le l'Isle de Sphacterie.

Aprés qu'ils eurent mis ensemble tous les prisonniers qu'ils purent ramasser, ils decorerent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords du fleuve, dont ils firent comme des trophées, & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrerent comme en triomphe dans la ville, aprés avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais euë contre les Grecs, & remporté par leur force & par leur valeur une victoire tres signalée & tres complette.

Les Syracusains decorent des armes captives les plus beaux arbres du champ de bataille.

Ils rentrent triomphants dans leur ville.

Dés qu'ils furent entrez, on convoqua une assemblée de tous les Syracusains & de leurs Alliez. Là l'Orateur Euryclès proposa ce decret : *Premierement que le jour que Nicias avoit esté fait prisonnier, seroit une feste solemnelle, où l'on ne feroit aucune œuvre de ses mains, & que l'on passeroit à faire*

Decret tres cruel de l'Orateur Euryclès.

des sacrifices; que la feste seroit appellée Asinaria, *du nom du fleuve sur le bord duquel ce grand bonheur leur estoit arrivé.* C'estoit le vingt-sixieme jour du mois, appellé *Carnéen*, que les Atheniens appellent *Matagitnion*, & qui respond au mois de Septembre. *Quant aux prisonniers, que les Valets & tous les Alliez seroient vendus publiquement, & que tous les Atheniens de condition libre, & tous les Siciliens, qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carrieres, excepté les deux Generaux, que l'on feroit mourir sans differer.*

Les Syracusains font une feste solemnelle du jour que Nicias fut pris.

Les Syracusains receurent ce decret avec applaudissement. Hermocrate se leva & voulut representer qu'il estoit plus glorieux de bien user de la victoire, que d'avoir vaincu, mais à ces mots il se fit une emeute presque generale; & Gylippe ayant demandé aux Syracusains les deux Generaux pour les mener à Lacedemone, attendu qu'ils estoient ses prisonniers, les Syracusains enorgueillis de leurs prosperitez, le traiterent avec insolence & l'accablerent d'injures. Ils se plaignoient desja beaucoup de lui, sur tout ils ne pouvoient supporter sa grande severité & sa maniere de commander toute Lacedemonienne. Timée adjouste qu'ils l'accusoient d'avarice & de concussion, vices qu'il tenoit de famille; car son pere Cleandrides avoit esté banni de Sparte, pour s'estre laissé corrompre par des presents, & lui-mesme ayant destourne tren-

Hermocrate veut s'opposer à ce decret.

Gylippe demande les deux Generaux comme ses prisonniers.

Les Syracusains le traittent avec insolence.

Gylippe accusé d'avarice & de concussion.

Son pere Cleandrides avoit esté banni, pour s'estre laissé corrompre par argent.

Et lui-mesme ayant detourné trente talens ... que Lysan-

te talents des mille, que Lysandre envoyoit par lui à Sparte, & les ayant cachez sous les tuiles de sa maison, il fut descouvert & obligé de se bannir tres honteusement lui mesme de sa patrie, comme nous l'avons escrit plus amplement dans la vie de Lysandre.

Vol honteux qu'il fit lui-mesme.

Timée ne dit point que Demosthene & Nicias furent lapidez par les Syracusains, comme l'escrivent Philistus & Thucydide ; mais il escrit formellement que pendant que l'assemblée tenoit encore, Hermocrate les envoya avertir de ce qui se passoit par un de ses gens, que leurs gardes laisserent entrer, & que sur cet avis ils se tuerent eux-mesmes. Leurs corps jettez à la porte de la prison furent long-temps exposez à la veuë de ceux qui voulurent jouir de ce spectacle. J'entends dire qu'encore aujourd'hui dans un Temple de Syracuse on monstre un bouclier qu'on dit estre le bouclier de Nicias, dont le dessus est d'or & de pourpre tissus ensemble avec un art merveilleux.

Demosthene & Nicias se tuent eux-mesmes.

Bouclier de Nicias monstré encore du temps de Plutarque dans un Temple de Syracuse.

Des autres prisonniers Atheniens la plufpart

dre envoyoit par lui à Sparte.] Gylippe ne tomba dans cette infamie qu'aprés cette affaire de Sicile ; car si cela lui estoit arrivé auparavant, jamais les Lacedemoniens ne lui auroient donné le Commandement de leurs troupes.

Furent lapidez par les Syracusains, comme l'escrivent Philistus & Thucydide.] Mais Thucydide n'escrit point que les Syracusains les lapiderent ; il dit qu'ils les esgorgerent, ἀποσφάξαι.

La plufpart moururent dans les carrieres, de la maladie que causerent le meschant air & la mauvaise nourriture.] Ils estoient entassez les uns sur les autres dans ces lieux estroits, où ils furent pendant huict mois à l'air, bruslez par la chaleur, & ensuite mor-

moururent dans les carrieres, de la maladie que causerent le meschant air & la mauvaise nourriture, car ils n'avoient par jour chacun que deux escuelles d'orge & une escuelle d'eau. Plusieurs de ceux qui avoient esté cachez par les soldats, ou qui avoient eschappé en passant pour valets, furent vendus comme esclaves, & on leur imprima sur le front la marque d'un cheval; & de ces derniers, qui avec la peine de l'esclavage souffrirent encore cette flestrissure, le nombre en fut assez grand, mais leur sagesse, leur patience & leur honnesteté leur furent d'un grand secours, car ou ils furent bientost mis en liberté, ou ils demeurerent auprés de leurs maistres, qui les traiterent avec toute sorte d'estime & de consideration.

Nourriture des prisonniers Atheniens.

Marque d'un cheval imprimée sur le front des prisonniers par les Syracusains.

Il y en eut mesme plusieurs qui deurent leur salut à Euripide; car de tous les Grecs qui habitent au cœur de la Grece, il n'y en a point qui soient si touchez & si amoureux de la poësie d'Euripide que les Siciliens; & quand ceux qui voyageoien t dans leur Isle, leur en apportoient des morceaux, ils les apprenoient par cœur avec grand plaisir, & se les communiquoient les uns aux autres. On dit qu'en cette occasion il y en eut plusieurs qui estant de retour à Athenes, allerent voir Euripide pour le

Grande estime que les Siciliens avoient pour Euripide.

Plusieurs Atheniens vont remercier

fondus par les froids des nuits d'Automne, empoisonnez par la puanteur & de leur ordure & des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures, ou de la maladie, & consumez par la faim & par la soif.

Euripide, comme l'autheur de leur salut.

remercier, en lui disant les uns, *qu'ils avoient esté delivrez de servitude pour avoir enseigné à leurs maistres les endroits de ses pieces, dont ils avoient pû se souvenir*, & les autres, *qu'errant à travers champs aprés le combat, ils avoient trouvé de quoy se nourrir en chantant ses vers.* Et cela ne doit pas paroistre bien estonnant, puisque l'on raconte qu'un navire de la ville de Caunus poursuivi par des corsaires, estant entré dans un port de Sicile, les Siciliens refuserent d'abord de lui donner retraite, & vouloient le chasser; mais qu'ensuite ayant demandé à ceux qui estoient dedans s'ils sçavoient quelques vers d'Euripide, & eux ayant respondu *qu'ils en sçavoient plusieurs*, alors ils leurs permirent d'aborder, & les receurent avec toute sorte d'humanité & de courtoisie.

Avanture bien honorable à Euripide & aux Siciliens.

On dit que les Atheniens refuserent de croire d'abord la nouvelle de cette deffaite, principalement à cause de celui qui la respandit. Car on asseure, & cela est vray semblable, qu'un estranger ayant abordé au port du Pirée, & s'estant arresté dans la boutique d'un Barbier, se mit à parler de ce qui estoit arrivé en Sicile, comme si les Atheniens en eussent desja esté informez. Le Barbier l'ayant entendu, avant que cet estranger pust l'apprendre à d'autres, courut vers la ville, & ayant rencontré les Archontes, il leur donna cruement cette nouvelle au milieu de la place. L'estonnement & le trouble s'emparent de tous les esprits. Les Archon-

De quelle maniere les Atheniens eurent les premieres nouvelles de cette deffaite.

tes convoquent une assemblée du peuple & introduisent le Barbier. On lui demande d'abord de qui il tient ce qu'il vient de debiter, & comme il ne peut rien dire de certain, ni nommer son auteur, il est traité de forgeur de nouvelles, & pris pour un homme, qui par ses imaginations creuses ne cherche qu'à effrayer & à troubler la ville. On l'attache à une rouë, où

Le Barbier qui les debita, traité de forgeur de nouvelles.

On lui donne la torture.

Le traitement de forgeur de nouvelles] C'est ce que signifie proprement λογοποιὸς, celui qui debite de fausses nouvelles à plaisir, & sans autre but que celui de surprendre & d'amuser les gens par ses mensonges. Il y a dans Theophraste un fort beau chapitre sur ce vice περὶ λογοποιΐας. Nous sçavons par Demosthene & par S. Luc dans les Actes, que les Atheniens estoient si curieux de nouvelles, qu'ils estoient les jours entiers à la place, pour apprendre des allants & des venants quelque chose de nouveau. Il ne faut donc pas douter qu'il n'y eust beaucoup de ces forgeurs de nouvelles, pour repaistre de ces faussetez ces oreilles avides, & pour amuser leur curiosité.

On l'attacha à une rouë, où on le tint à la torture pendant longtemps.] Le sçavant Casaubon a voulu inferer de ce passage que les Atheniens avoient establi une peine contre les forgeurs de nouvelles, mais cela ne paroist par aucun endroit de l'antiquité. Il n'y a mesme nulle apparence que les Atheniens, curieux comme ils estoient, eussent voulu frauder leur curiosité par cette cruelle precaution, qui auroit empesché les gens, non seulement de debiter de fausses nouvelles, mais d'en dire mesme de veritables, dans la crainte d'estre exposez à cette punition, avant que la verité, qu'ils auroient dite, eust pu estre averée; & ce qui prouve invinciblement que cela n'estoit pas, c'est que Theophraste mesme dans le chapitre où il detaille ce vice dit : *J'admire ce que pretendent les forgeurs de nouvelles, car non seulement ils mentent, mais ils mentent sans aucune utilité pour eux*, οὐ γὰρ μόνον ψεύδονται, ἀλλὰ καὶ ἀλυσιτελῶς ἀπαλλάττουσι. S'il y avoit eu une punition establie, cet Escrivain si exact n'auroit pas manqué d'en parler & d'adjouster καὶ κινδυνωδῶς, *& avec beaucoup de danger*. Ce passage de Plutarque, qui est unique, ne sçauroit servir de preuve à ce que Casaubon a avancé; car ce que font icy les Atheniens contre ce malheureux barbier, c'est la conjoncture & l'importance de cette

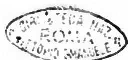
on le tient à la torture pendant long-temps, jusqu'à ce qu'il arriva des gens qui confirmerent ce bruit, & qui conterent tout le detail de l'affaire comme elle s'estoit passée. Ainsi on ne crut à Athenes qu'avec beaucoup de peine que Nicias fust tombé dans les malheurs qu'il leur avoit si souvent predits.

nouvelle qui les y portent, parce qu'elle les jettoit dans la derniere desolation.

A une roue.] On se servoit d'une rouë pour donner la question; on y attachoit le criminel, & on le tournoit avec rapidité. Il en est parlé dans les Auteurs Grecs & dans les Auteurs Latins.

Fin du quatrieme Volume.




ROMA